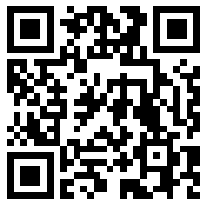
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Per. 175 h7-

Revue

Digitized by Google

<36627084350012

<36627084350012

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

(17e ANNÉE)

9e LIVRAISON — 15 SEPTEMBRE 1885

51

SOMMAIRE

C.-A. RAHLENBECK. Les Wallons de Tilly.
M. JOOSTENS. Un voyage au pays du Madhi : V. Le long du Nil.
HENRY SIENKIEWICZ. Le vainqueur de Gravelotte. (*Nouvelle.*)
E.-L. DE TAEYE. L'école anglaise de peinture ; son passé, son présent, son avenir.
CH. POTVIN. Chronique littéraire.

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. Une histoire du libre examen.

BRUXELLES
LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT
MERZBACH ET FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
MÊME MAISON A LEIPZIG

1885

TOUS DROITS RÉSERVÉS

458 by

Digitized by Google

DOM PLACIDE

Par Eugène VAN BEMMEL

Édition de luxe, illustrée par ALFRED RONNER

La réputation de ce livre est faite; néanmoins, combien de personnes ne vont pas visiter l'abbaye de Villers sans l'emporter avec elles, pour en suivre les principales scènes dans les beaux sites de la contrée! Cependant, la première édition avait été vite épuisée, et on était souvent réduit à l'emprunter, non sans difficulté. On pourra aujourd'hui le lire — ou plutôt le relire — dans une belle édition sur vélin, illustrée. Van Bemmel n'a écrit qu'un roman, mais ce roman, sorti pour ainsi dire des fibres les plus intimes de son cœur, lui survit. Cette édition sera bientôt dans toutes les bibliothèques. Elle ne coûte que 4 francs.

En vente à la librairie C. Muquardt, à Bruxelles.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

BRUXELLES
P. WEISSENBRUCH, IMP. DU ROI
45, RUE DU POINÇON

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SEIZIÈME ANNÉE —

TOME LI

BRUXELLES
LIBRAIRIE C. MUQUARDT
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE
RUE DE LA RÉGENCE, 46
MÊME MAISON A LEIPZIG

1885

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Digitized by Google

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

LES WALLONS DE TILLY [1]

II

Si ce n'est point Tilly, si ce n'est point le vieux Jean, comme disaient familièrement ses soldats, qui se trouve à la tête de l'armée impériale au moment où éclate la guerre de Bohême, c'est que cet illustre vétéran, pour les mêmes raisons que Laurent Ramey, avait tourné le dos à l'Autriche et, dès 1610, était entré avec le grade de maréchal de camp au service de la Bavière. Cet événement, futile en apparence, a cependant par là une importance politique très grande, qu'il forma en Allemagne le noyau d'une seconde armée catholique, celle de la Ligue, et que ce noyau était encore une fois composé, en grande partie du moins, de cavaliers et de fantassins wallons [2]. Ces derniers combattirent, à partir de la bataille de la Montagne-Blanche, côte à côte avec leurs compatriotes amenés en Allemagne par Charles de Longueval, comte de Bucquoy et grand bailli du Hainaut.

Ils étaient redevenus populaires dans l'Allemagne catholique. Voici à quel propos. Le jour même où Bucquoy bat à Nadelitz l'une des trois armées des Bohêmes révoltés, commandée par Ernest de Mansfelt, c'est-à-dire le 10 juin 1619, des seigneurs confédérés, appartenant à la religion protestante, avaient résolu de renouveler au palais de Vienne le Compromis des nobles qui avait si bien réussi à Bruxelles auprès de Marguerite de Parme, cinquante-trois ans aupara-

[1] Voir la *Revue* du 15 août 1885.

[2] CHARLES RAHL., *Les Belges en Bohême*, p. 79 et 80.

Digitized by Google

vant. L'archiduc Ferdinand, intimidé, se disposait à signer l'octroi de la liberté de conscience, lorsqu'un bruit de fanfares se fit entendre. C'étaient les Hauts-Wallons de Dampierre, qu'à tout hasard Bucquoy envoyait à son souverain. Leur approche changea la face des choses, le futur empereur brisa la plume qu'il tenait déjà et leva sur les barons, tout à l'heure si insolents et maintenant confus et tremblants, une main menaçante. On exploita grandement l'aventure [1].

Nos Wallons passèrent auprès des fanatiques et des simples pour des êtres providentiels, pour les défenseurs indispensables « de la bonne cause ». Où ils se montraient, on leur rendait des honneurs; à l'armée, on ne leur disputait plus, comme auparavant, le droit de marcher à l'avant-garde; enfin, on leur donnait à pleines mains pour leur ôter l'envie de prendre. Il faut convenir qu'ils eussent été bien naïfs en ne profitant pas, dans une large mesure, de ces bonnes dispositions. La récompense accordée par Ferdinand II au lieutenant-colonel Saint-Hilaire est assez étrange pour être rapportée. Cet officier était entré dans les murs de Vienne par la porte des Pêcheurs; il fut nommé à cette occasion inspecteur général des pêcheries du Danube. L'histoire ne dit point si l'emploi était lucratif. Quant à son régiment, il obtint le privilège exclusif, toutes les fois qu'il viendrait à Vienne, de traverser le palais impérial clairons sonnants, d'y monter la garde et même d'y établir ses bureaux d'enrôlement.

Il y vient encore de temps à autre, car il existe toujours sous un autre nom. C'est le plus ancien régiment de cavalerie de l'armée impériale. L'original de son privilège de 1619 n'existe plus; il a disparu dans un incendie, mais l'empereur François, à l'occasion de son second centenaire, en a fait dresser, en 1819, un nouvel exemplaire qui en confirme avec de grands éloges toutes les dispositions.

En 1647, le régiment avait quitté son nom de Dampierre pour prendre celui de Jean de Weert, son nouveau colonel-

[1] KHEVENHILLER, l. c., IX, p. 398.

Digitized by Google

propriétaire. Il eut ensuite, pendant quelques années, pour chef le duc Alexandre de Bournonville, le fils du conspirateur de 1632, qui avait perdu un œil au siège de Piska en Bohême, et était mort dans l'exil à Lyon, en 1655; puis le duc Charles de Lorraine, le prince de Savoie et successivement deux fils de Marie-Thérèse, les archiducs Ferdinand et Maximilien. Il devint le régiment Hohenzollern en 1790, et, après la chute de Napoléon, le régiment grand-duc Constantin; aujourd'hui, il s'appelle tout bonnement le 8e cuirassiers.

Aucun autre régiment autrichien n'a des miracles au nombre de ses états de service et ne peut prétendre que la sainte Vierge ait marché à sa tête.

La vivandière du Schiller, dans le Camp de Wallenstein, le sait bien; elle obéit à un engouement général quand elle s'écrie à la vue d'un cuirassier : « Respect à celui-là, c'est un Wallon! » Son langage est celui des contemporains de Tilly. C'est ainsi que Claude Malingre, l'un des rares historiens du règne de Louis XIII, racontant la bataille de 1620, qui rendit Prague et la Bohême à l'Autriche, affirme que les Wallons y firent la principale besogne. « On leur avait donné, » dit-il, « le côté droit et le premier rang en l'ordre de combat, parce que, premièrement, ces gens-là étaient plus propres que les autres, par leur opiniâtreté à combattre, à défaire l'ennemi et lui donner la chasse, secondement, parce que *ce sont gens qui ne reculent jamais*[1]. »

En effet, cavaliers ou fantassins, ils ne reculaient pas, et payaient largement de la vie leur gloire chaque jour mieux établie. Leurs morts ont été comptés; on les a même chantés en vers latins.

C'était bien le moins que Lambert de Vlierden et le missionnaire Josse de Rycke se donnassent pour eux cette peine, puisqu'ils s'étaient sacrifiés pour la cause de l'Église et de l'absolutisme impérial. Ces poètes le répètent d'ailleurs sur tous les tons[2]. A ce propos, il y a une remarque à faire.

[1] *Histoire générale de la rébellion de Bohême.* Paris, 1623, p. 685.

[2] L. VAN VLIERDEN, *Nota, proces et monita publica ad Deum*, etc. 1621.

Digitized by Google

Les Wallons commencent à manquer, surtout dans le corps des officiers, qui a été très éprouvé ; les Flamands deviennent, à partir de la guerre de Bohême, plus nombreux dans nos régiments d'infanterie et de cavalerie. Nous constatons qu'ils ne sont pas gentilshommes, pour la plupart. Nous avons parlé d'expiation. Voici où elle se montre de nouveau et bien clairement. L'aristocratie belge a trahi, au XVI^e^ siècle, la cause du peuple ; elle est décimée au siècle suivant. Bucquoy est tué en Hongrie en 1621. Ses meilleurs officiers ont succombé avant lui. Ce sont les deux barons de Borchgrave, frappés d'un même boulet; Benoît de Colins, Servais de Fléron, le comte Jean de Mérode-Waroux, le baron de Miraumont, le baron d'Oultremont de Laminne, le baron de Leede, le chevalier des Mazures, Pierre de la Motte, le baron de Rache, les chevaliers Antoine de t'Serclaes, de Trieu, de Villers et quelques autres encore.

Mais Bucquoy, avant de mourir, a comme soldat de bons moments. Il peut se croire encore sur le sol belge, en pleine guerre civile. Son premier antagoniste sérieux en Bohême est le frère de son ancien général, Ernest de Mansfelt, né à Malines, disent les uns, né à Luxembourg, disent les autres. Il eut la gloire de le vaincre. A cette occasion, comme à Ivry du temps de la Ligue, et en bien d'autres rencontres, on vit des compatriotes se précipiter les uns contre les autres avec une rage d'autant plus grande que la religion les divisait. La guerre n'a jamais été aussi cruelle, aussi meurtrière. On ne faisait guère de prisonniers. Les escarmouches étaient de véritables boucheries. Ceux qui avaient le dessus ne manquaient jamais, comme l'avoue le seigneur du Cornet, de poignarder, d'assommer ou de tuer à coups de hache les ennemis qui restaient debout. Bucquoy, ayant l'habitude d'animer ses soldats par son exemple, reçut trois blessures avant de succomber. Tilly, qui avait combattu devant Prague à son côté, eut peut-être le regret de lui survivre.

Seul il reste debout, seul il représente dans son camp

in-12. — JUSTI RYCQUII, *Parcœ id est Epitaphiorum à se conscriptorum.* Libri tres; Gandavi, 1624, in-12°.

Digitized by Google

une génération disparue, celle des Belges espagnolisés, dont il a conservé les mœurs, les idées, le langage et même le costume. C'est avec un ébahissement profond qu'on le voit passer sur son cheval brabançon, coiffé d'une toque emplumée, le cou serré dans une fraise empesée, portant sur l'épaule un petit manteau parfaitement inutile, qui flotte au vent, le buste emprisonné dans un justaucorps de satin ou de velours tantôt orange, tantôt vert pomme, les jambes, enfin, fourrées dans des bottes molles non moins extraordinaires que le reste de son accoutrement. Le vieux guerrier, toutefois, ne prête pas à rire ; pour cela, sa mine est trop sévère, son regard trop dur. Qui ne l'aime point a appris à le craindre comme l'un des acteurs connaissant le mieux le rôle d'exterminateur dans la tragédie destinée à assurer en Allemagne la prépondérance à la maison d'Autriche, à y ramener l'unité dans la foi.

Ses premiers compagnons d'armes sont maintenant remplacés par des parvenus, tels que Jean de Weert, fils d'un paysan limbourgeois ; Gilles de Haes, ancien garçon boulanger, originaire de Gand ; Jean Aldringer et Jean Beck, deux Luxembourgeois, dont le premier, dans sa jeunesse, a été valet de chambre et le second postillon [1].

Ces gaillards-là, quoi qu'on ait dit contre eux, font aussi bien à la tête d'un régiment que les gentilshommes auxquels ils succèdent. Ils écrivent au moins leurs lettres eux-mêmes, et leurs aïeux ne les gênent en aucune façon. Pour un œil, une jambe ou un bras de moins, ils ne rentrent pas dans leurs foyers. N'ayant laissé derrière eux, en Belgique, ni maison ni famille, ils se précipitent tête baissée dans la mêlée et finissent par arracher à la fortune ses sourires et parfois ses plus rares faveurs.

Nous les retrouverons en face des Suédois venant des bords

[1] Voyez sur Jean de Weert l'excellente monographie de Barthold (Berlin, 1826, in-8°) et la notice de M. A. Perreau (Tongres, 1852, in-8°); sur Jean Aldringer, ma notice publiée en 1870 dans le *Messager des sciences historiques*, et sur Jean Beck, ma notice publiée dans la même revue en 1865.

Digitized by Google

de la Baltique et des Français arrivant du Midi, quand il n'y aura pour ainsi dire plus de protestants à combattre en Allemagne.

En attendant, un triste devoir nous arrête, c'est de parler du massacre des bourgeois de Magdebourg, parce que c'est celle des dragonnades wallonnes qui a laissé en Allemagne la rancune la plus vive.

On sait que Magdebourg a eu la gloire de résister à Charles-Quint, l'heureux vainqueur de Pavie, de Tunis et autres lieux. Depuis plus d'un siècle, cette ville était l'orgueil, l'assurance et l'appui des luthériens allemands. Wallenstein voulut s'en emparer pour mettre fin d'un coup à la guerre civile, et il échoua. Tilly s'imposa, en 1631, avec meilleur succès la même tâche.

La postérité ne lui en fait point un mérite; elle lui reproche d'avoir abusé de sa victoire, de n'avoir pas su, à cause de cela, en retirer le moindre fruit.

Ce blâme est-il mérité ? Nous avouons que nous avons du mal à le croire. L'observation de Pufendorf disant, quarante ans plus tard, que Tilly, en bon général, ne pouvait faire qu'une chose, conserver Magdebourg pour la retourner contre le roi de Suède, nous a frappé. Il est, en effet, plus que probable que l'incendie de Magdebourg ne soit pas le fait de notre général belge, et qu'il faille le mettre sur le compte de son lieutenant le fougueux Pappenheim.

Mais l'épouvantable massacre qui succéda à la prise de la ville, qui arracha à l'Allemagne entière un cri d'horreur et de vengeance, à qui l'attribuer ? Schiller n'a point inventé, ainsi que le suppose le comte de Villermont, cette scène si dramatique où l'on voit le vieux Tilly, calme, impassible au milieu des flammes et du déchaînement des passions les plus terribles, les plus honteuses, dire aux officiers bavarois qui implorent sa pitié : « Messieurs, revenez dans une heure; il faut bien que le soldat ait le loisir de se dédommager quelque peu [1]. » Schiller est un écho fidèle. Des cen-

[1] *Geschichte des dreissigjaerigen Kriegs.* Frankfurt, 1791, p. 213.
[2] *Tilly ou la guerre de Trente ans.* 1860, II, p. 86.

Digitized by Google

taines de contemporains de la guerre de Trente ans ont raconté cette scène en prose et en vers, et nous pouvons à bon droit nous étonner du sans-façon avec lequel le comte de Villermont déclare au bas d'une page que ce serait faire injure à ses lecteurs de la discuter [2]. Est-ce, par hasard, parce que Tilly avait horreur des femmes, du vin et du jeu, qu'il se signait à tout propos et disait dévotieusement son chapelet, qu'il ne pouvait pas être un bourreau ?

N'a-t-il pas cent fois ailleurs agi comme à Magdebourg ?

Est-ce encore le calomnier de rappeler qu'à Heidelberg, à Hoechst, à Neckargemund, à Mannheim et à Germersheim surtout, dont les habitants, tous protestants descendant de Wallons bannis par le duc d'Albe, il se montra sans pitié; que ses soldats affolés et fanatisés coupaient les mains, les pieds, le nez ou les oreilles aux rares malheureux auxquels ils daignaient laisser la vie ?

Ce sont là, malheureusement, des faits indéniables. Wallenstein les désapprouvait si hautement qu'il traduisit devant un conseil de guerre le colonel limbourgeois Guillaume Schellaert Van Oppendorp, et le fit condamner à mort pour avoir déshonoré les armes impériales par d'inutiles cruautés. Si Tilly et Pappenheim, les deux vainqueurs de Magdebourg, avaient été sous ses ordres en 1631, il est fort probable qu'ils ne s'en fussent point tirés à bon marché, ni leurs soldats non plus. Il eût demandé compte aux vétérans wallons de tant de petits enfants égorgés dans les bras de leurs mères; il eût voulu savoir aussi si les plus coupables d'entre eux appartenaient à l'armée autrichienne ou à l'armée bavaroise.

Tilly était le chef de cette dernière, et, par malheur pour sa mémoire, le Pape lui avait envoyé cette fameuse toque bénite, que reçut aussi le duc d'Albe et qui semble avoir servi pendant près de deux siècles de récompense à tous les massacreurs d'hérétiques. Cette toque lui ordonnait de ne point montrer de pitié, de générosité. Il ne lui a point obéi en toute rencontre. Ainsi, à Magdebourg, s'il n'enleva point dans ses bras un enfant nouveau-né en s'écriant : « Voici

Digitized by Google

ma part de butin », — ce qui d'ailleurs ne lui ressemble guère, — il convient d'ajouter qu'il traita avec humanité ses quelques prisonniers, et que, dans le nombre, se trouvait Othon de Guericke, le futur inventeur de la pompe pneumatique et du baromètre. Avoir sauvé la vie d'un homme célèbre, d'un illustre savant, vaut mieux, à notre avis, qu'avoir gagné une bataille.

C'est en l'honneur de ses victoires seulement que les Bavarois ont dressé à Munich sa statue de bronze, et qu'ils ont mis son buste dans leur Walhalla de Ratisbonne.

Jusqu'au jour de Breitenfeld, Tilly avait vu la fortune rester fidèle à ses drapeaux.

Le roi de Suède rappela le fait avant la bataille à ses soldats, mais il leur dit aussi que, s'ils passaient sur le ventre à ce vieux général, ils pourraient aller s'engraisser et s'enrichir en Bavière et en Autriche des dépouilles de la gent tonsurée. Tilly fut battu. Dans la mêlée, un capitaine allemand du régiment du Rheingraf le reconnut et, lui martellant par derrière la tête et les épaules avec la crosse de son pistolet, il lui cria : « Rendez-vous donc ! » Sans l'intervention du duc de Saxe-Lauenbourg, qui tua ce brutal soldat, Tilly était prisonnier de Gustave-Adolphe, et il expiait bien cruellement le sac de Magdebourg [1].

Ce fut sans doute après avoir lu le récit de la bataille de Breitenfeld que Malingre écrivit ce bel éloge des Wallons que nous avons cité : « Ce sont gens qui ne reculent jamais ! » Ils étaient là cinq régiments d'infanterie qui, dédaignant de faire comme les autres et refusant de déposer les armes, se firent héroïquement mitrailler et hacher. Quand la nuit arrêta le carnage, ils n'étaient que six cents hommes au plus.

Deux de leurs colonels, Blankaerts et de Groote, avaient été tués. Deux autres étaient grièvement blessés. On les déposa, ainsi que Tilly, sur des civières, et les Suédois s'étant écartés d'un commun accord, nos six cents héros s'éloignèrent lentement, et comme à regret, du champ de bataille.

[1] SCHILLER, l. c., 237. — GFŒRER, *Gustav-Adolph.* Stuttgart, 1844, p. 863.

Digitized by Google

Quelques-uns de leurs drapeaux, ramassés dans le sang, sont encore conservés aujourd'hui dans le Musée militaire de Stockholm. Ils surmontent un faisceau de mousquets, de piques, d'épées et de tambourins provenant de Breitenfeld. Nous les avons vus et salués avec une émotion recueillie, que le récit le plus émouvant d'une bataille ne saurait nous faire éprouver. Ces reliques militaires en valent bien d'autres; nous les soupçonnons même fort capables de faire des miracles, si le gouvernement suédois consentait à en céder gracieusement quelques-unes au Musée d'artillerie et d'armures de la porte de Hal à Bruxelles.

Ce Musée, attirant tous les dimanches une foule de campagnards et de militaires, ce serait faire chose utile que de mettre sous leurs yeux le plus grand nombre possible de témoignages de la vaillance de nos ancêtres. Un cartouche explicatif dirait la valeur de chacun de ces objets. Si nous avions, par exemple, l'un des drapeaux de Tilly pris à Breitenfeld, on ne pourrait faire mieux, ce nous semble, que d'y attacher cette page où Spanheim, dans son *Soldat suédois,* glorifie les fantassins wallons : « Les escadrons ennemis (c'est-à-dire les impériaux), couverts de feu et de sang, commencèrent à tourner l'échine, hormis les régiments Balderon Dietrichstein, de Gois, de Blankaerts et de Chesvis, qui se rallièrent, gagnèrent la bordure d'un bois avantageux et tournèrent tête pour réparer l'honneur de leurs compagnons. En effet, c'est là où la victoire fut disputée opiniâtrement et sembla balancer longtemps, les Suédois ayant affaire à ces vieilles bandes de Tilly, qui n'avaient pas coutume de lâcher pied, et qui savaient non seulement garder leur ordre et tenir ferme, mais aussi se rallier promptement et faire front partout. On vit là nombre de vieux soldats combattre à genou, les jambes rompues, et ne quitter leur poste qu'avec la vie. » Au-dessous de ce récit, il suffirait d'ajouter : Bataille de Breitenfeld, près Leipzig, 16 septembre 1631 [1].

A l'occasion de cette bataille perdue, comme Grouchy à

[1] *Le soldat suédois ou histoire véritable*, etc. Rouen, 1632, p. 72 et 73.

Digitized by Google

Waterloo, le Luxembourgeois Aldringer est accusé d'avoir trahi. Ce qui est possible, c'est que l'empereur Ferdinand II attendait, à ce moment-là, un plus grand bien d'une défaite que d'une victoire de Tilly, et qu'il ait donné à Aldringer des ordres en conséquence. On punit d'habitude un traître ; or, le général luxembourgeois reçut de l'avancement, et, juste trois mois après la journée de Breitenfeld, il fut nommé grand maître de l'artillerie impériale.

Tilly battu, n'ayant pas conservé de sa belle armée plus de vingt mille hommes, s'est retiré des rives de l'Elbe aux bords du Danube, et c'est maintenant Wallenstein qui prend sa place et reparaît sur la scène. Lui aussi, il a, comme atouts dans son jeu, des Wallons; il a fait de Jean Aldringer et de Mathieu Gallas, qu'on croit originaire de Maestricht, des maréchaux, mais ensemble ils ne valent pas, à beaucoup près, le comte de Tilly, qui, frappé d'un boulet au passage du Lech, vient de rendre l'âme à Ingolstadt, au bruit des canons suédois tonnant en vain contre les murailles de cette ville. Ses lieutenants, les comtes de Marchin-Clermont, de Mérode et de Gronsfeld, le baron de Linteloo, venu en Allemagnea vec Bucquoy, et le commandeur Huyn de Geleen, aspirent tous à une revanche; ils sont accourus à la voix de Wallenstein. Ils ont encore une fois à Lützen devant eux le roi de Suède avec son artillerie mobile et ses grenadiers impassibles.

La bataille, livrée le 6 novembre 1632, par un temps brumeux, demeura indécise. Les Suédois perdirent 4,000 hommes, les impériaux 6,000, et ces derniers s'attribuèrent la victoire, parce que le roi Gustave-Adolphe avait été tué. Pourquoi alors laissèrent-ils les Suédois bivouaquer sur le champ de bataille? Wallenstein avait espéré mieux. Dans son dépit, il traduisit devant un conseil de guerre les colonels et officiers qui n'avaient pas fait leur devoir. Onze d'entre eux furent décapités. Par contre, au nombre des régiments qui furent récompensés, figure celui du baron de Camargo, qui fut fait sergent-major de bataille et mourut bientôt après de ses blessures. Trois de ses frères, qui avaient

Digitized by Google

combattu à Lützen sous ses ordres, rentrèrent en Belgique. L'un d'eux, François, fut tué au siège d'Armentières en 1647 [1]. Il arriva alors ce qui arrive toujours. Une armée battue se démoralise, s'irrite de la rigueur de ses chefs, se retourne contre eux et se livre à tous les excès.

Nos Wallons n'échappèrent point à cette loi commune. Ils se partagèrent en deux camps : celui des fidèles, des partisans quand même de Wallenstein, et celui dit des aventuriers qui, sous l'apparence d'un vif attachement à l'Empereur et à la religion, n'attendent que l'occasion de se venger de la très rigoureuse exécution dirigée contre eux après la bataille de Lützen. Parmi ces derniers, les moins bons et les plus nombreux, pas un seul cependant ne trempe ses mains dans le sang de son généralissime, mais tous le trahissent de fait ou d'intention. Leur chef est le général Jean Aldringer, que ses contemporains ont accusé d'avoir mieux aimé l'argent que la gloire. Et il fallait que ce fût ce Luxembourgeois de bas étage, parce que son frère, un jésuite, était le bras droit du P. Lamormain, encore un Luxembourgeois, le tout-puissant confesseur de Ferdinand II et l'ennemi le plus acharné de Wallenstein. Le généralissime s'en doute. Il veut en avoir le cœur net et appelle auprès de lui le colonel Jean Beck. Celui-ci, qui sait tout, avoue tout en croyant ne rien dire.

Le grand homme méconnu le félicite ironiquement sur sa fidélité à l'Empereur et le congédie en lui disant, selon les uns : « Que la volonté de Dieu soit faite! » selon les autres : « Décidément, Dieu est juste. » Nous admettons la résignation, nous repoussons l'aveu de culpabilité, et, s'il est vrai que Wallenstein, assassiné à Eger à la fin du mois de février 1634, mourut au grand profit des jésuites et du parti italien, on ne peut pas dire que les Belges eurent à s'applaudir de l'événement [2].

[1] Voyez notre article sur Thiéry Camargo, dans la *Biographie nationale*, III, 269 et 271.

[2] Voyez les conclusions de mon travail. Wallenstein, dans ses rapports avec la cour de Bruxelles. Gand, 1852. (Extrait du *Messager des sciences historiques*.)

Digitized by Google

Le colonel Jean Beck lui-même tomba en disgrâce ; le général Ernest Suys, baron de Clingelandt et de Nederveen, un Liégeois, eut longtemps le même sort. Il est vrai qu'on a de lui une lettre, datée de Prague, exprimant l'espoir que la tragédie d'Eger, qu'il ne veut ni blâmer ni approuver, ne tournera point contre les intérêts de l'Autriche.

Cette seule lettre, dit-on, peu compromettante en somme, retarda de onze ans les lettres patentes qui firent de lui un comte du Saint-Empire. D'autres officiers supérieurs flamands et wallons n'eurent point la patience d'attendre des temps meilleurs et rentrèrent provisoirement dans leurs foyers, comme Jean Beck, Jean de Nove, le baron de Troibrèze et les colonels Breda et Blankaerts, ou, comme Gilles de Haes, vendirent leur épée à la république de Venise. Le plus compromis de tous, le brave colonel Mohr de Wald, créé en 1630 baron de Koenig par l'empereur Ferdinand II, abandonna à tout jamais la carrière des armes et se réfugia à Fribourg, en Suisse, où il se fit saunier. Alix, le greffier du parlement de Dôle, qui le connaissait fort bien, raconte son histoire dans un rapport adressé au président Roose et confirme tout le bien que Forster, dans ses lettres de Wallenstein, dit de lui en passant. Mohr de Wald était si convaincu de l'innocence du généralissime, qu'il accepta de lui la mission épineuse d'en faire tenir secrètement à l'Empereur des preuves certaines. Il fut suivi, arrêté et dépouillé par l'Italien Piccolomini. Sans l'archiduc Léopold, qui intercéda pour lui, il eût été décapité comme complice de Wallenstein, et, sans l'aide de ses compatriotes, il ne fût jamais sorti des prisons de Ratisbonne. Un seul Belge, le Luxembourgeois Jean Aldringer, l'ancien laquais, escompte la mort de Wallenstein et en profite. Quoi d'étonnant que ses compatriotes se détournent de lui, refusent de servir sous ses ordres?

Ils vont, pour la plupart, rejoindre l'armée bavaroise; c'est là seulement que nous retrouvons les Wallons des anciens jours. Leurs chefs préférés sont le comte de Gronsveld, le baron Linteloo, Adrien van Enckevoort, le colonel Reinach,

Digitized by Google

Guillaume de Lamboy et Jean de Weert, tous des Flamands.

Qui ne connaît ce dernier, ce fameux général de cavalerie, dont la gloire, si elle n'éclipsa point celle de Tilly, est certainement plus populaire! C'est à ce point que les Allemands ont voulu nous le prendre. On a fait des livres pour prouver que Weert devait s'écrire Werth, et que la légende disant qu'il fût né sur les bords du Rhin, et non dans la Campine liégeoise, était l'expression de la vérité historique. Ces livres ne prouvent rien, non plus que les poèmes de Wolfgang Müller de Koenigswinter, publiés en 1858. Un seul auteur fait exception, c'est le savant professeur de l'université de Greifswald, Barthold. Il a vu dans Jean de Weert un héroïque enfant du peuple, et il s'est plu à le glorifier.

C'est tout ce qu'il faut. Et, en effet, à quoi bon raconter qu'il prenait sa maîtresse en croupe pendant ses phénoménales chevauchées, et que cela avait à tel point frappé les populations rhénanes, qu'elles disent encore aujourd'hui, en voyant un couple se prélasser sur la même monture : « C'est comme Jean et Marguerite. » Pourquoi pas tout de suite Paul et Virginie? Si Marguerite a existé, il paraît qu'elle ne demeura point fidèle à son beau militaire, car un jour (c'est toujours la légende qui parle), l'ayant rencontré sous le brillant uniforme de général, elle s'écria : « Ah! Jean, si je l'avais su! — Heureusement que tu ne l'as point su, ni moi non plus, » répondit brutalement de Weert.

Ces anecdotes douteuses n'ajoutent rien au mérite du personnage; elles ont déjà servi pour la plupart. Est-ce bien Jean de Weert, ou bien est-ce un autre de ses rudes contemporains qui, au moment de livrer bataille, prononçait avec componction cette singulière prière : « Mon Dieu, en ce moment solennel, je vous supplie humblement de ne vous prononcer ni pour moi ni contre moi, vous promettant de faire de mon mieux pour votre gloire et la mienne. » Nous n'avons pu élucider la chose. Ce que nous pouvons toutefois affirmer, c'est que notre général limbourgeois, tout paysan qu'il était, ne manquait ni d'originalité, ni de tact, ni de finesse; il eut même plus de chance que Tilly, dans ce sens

Digitized by Google

au moins qu'il lui fut donné de pouvoir venger sa patrie, humiliée par Louis XIII et ravagée par ses soldats. En mai 1635, les maréchaux de Châtillon et de Brézé avaient battu aux Avins, près Huy, ce qui restait en Belgique de mercenaires espagnols, italiens, irlandais et lorrains, commandés par le prince Thomas de Savoie, et déjà au mois d'octobre de la même année, Jean de Weert, à la tête de 6,000 chevaux, chasse devant lui les troupes françaises et force Louis XIII à se réfugier à Saint-Germain.

L'année suivante, il fit mieux encore. Les infatigables dragons, qui avaient passé joyeusement l'hiver dans le pays de Liége, se précipitent comme une avalanche sur la Picardie et la Champagne. Les succès militaires les plus étourdissants les accompagnent. Le moment arrive enfin où de Weert propose au cardinal infant, gouverneur général des Pays-Bas, et au prince Thomas de Savoie, dont la défaite est amplement vengée, de prendre Paris. Il est évident que la chose est faisable, parce que l'épouvante paralysait la France entière et qu'à la tête d'un seul de ses régiments il avait été reconnaître le Louvre et Notre-Dame; mais, comme Charles-Quint, comme Philippe II, le cardinal infant ne voulut point pousser les choses aussi loin. C'est que les potentats, qui n'épargnent guère leurs peuples, sont généralement pleins de pitié et de générosité mal placée pour leurs pareils, c'est encore et surtout qu'un prince couvert de la pourpre romaine n'a plus la même générosité ni la même virilité qu'un autre homme. On n'est pas prêtre impunément.

Combien Jean de Weert, qui avait la franchise du soldat et la rudesse du paysan, a dû se moquer de ces cardinaux espagnols et français, revêtus d'une cuirasse par-dessus leur habit rouge, qui marchaient à la tête des armées et reculaient piteusement, s'ils ne se faisaient pas battre honteusement par le premier venu : témoins le cardinal infant, le cardinal de Richelieu et le cardinal de la Valette, dont les infortunes militaires ont réjoui longtemps les gens du métier et les libres-penseurs de leur époque.

Quand, en 1637, notre brave général limbourgeois se mit

Digitized by Google

à désarmer l'une après l'autre, par la seule terreur de son nom, les garnisons françaises de la rive gauche du Rhin, il avait pour coutume de les renvoyer à Richelieu, en signe de mépris, armées de baguettes blanches.

Le cardinal-ministre ne se vengea point personnellement; ce fut le fameux Bernard de Saxe, tout hérétique qu'il était, qu'il chargea de ce soin; et il fut bien servi. Fait prisonnier pour la première fois de sa vie, Jean de Weert fut envoyé à Paris, où la cour et la ville le choyèrent à l'envi, où le peuple, revenu de sa grande frayeur, l'injuria un peu et le chansonna beaucoup. Si on l'accusait de boire comme un templier, de fumer comme un Turc, on ne pouvait s'empêcher de dire qu'il se battait comme un lion.

Ce fut, dit-on, autant parce que Anne d'Autriche, mère de Louis XIV, trouvait un grand charme dans sa société, que parce qu'il se battait si bien, qu'on le garda en France quatre ans. Quand on crut l'avoir suffisamment amolli et rouillé, on l'échangea, en 1642, contre le fameux général suédois Gustave Horn. Cela se rencontrait bien. Ces deux noms, ces deux gloires militaires se valaient. A nos yeux, ils proclament que vers la fin de cette terrible guerre de Trente ans, il n'y a plus dans l'Allemagne dépeuplée et dévastée que deux forces, deux religions en présence : les Suédois protestants et le Wallons catholiques. Mais il ne faut pas s'y tromper, les uns et les autres portent, pour la plupart, un nom de famille qui ne leur appartient pas. La Suède, comme la Belgique, s'est ruinée d'hommes et n'en exporte plus. Les noms des régiments sont devenus des étiquettes trompeuses; le plus souvent, c'est le colonel seul qui est demeuré dans la tradition par l'origine, le langage et la croyance, et cela ne suffit pas pour tout sauver. Aussi, dans les deux armées en présence, le désordre grandit si bien de jour en jour, qu'au récit des services rendus, des actions d'éclat, nous devons faire succéder le tableau de la décadence et en venir, bon gré mal gré, au dénouement de l'épopée wallonne.

Digitized by Google

III

Quand, le 6 avril 1632, Tilly et Aldringer tombèrent à la même heure, sanglants et désespérés, sur les bords du Lech; que, par leur mise hors de combat, la Bavière se trouva ouverte au flot vengeur des Suédois, il y avait trente-huit ans que Charles de Mansfelt, dans les plaines de Hongrie, avait fondé la légende wallonne. On avait dit alors : Ceux qui parviennent à battre les Turcs sont hors de pair. Et cette croyance était si bien ancrée dans les esprits, qu'un jour — c'était en 1621 — le colonel luxembourgeois Guillaume de Verdugo essaya de prendre une ville avec dix tambours jouant la marche des Wallons, et que son stratagème fut couronné d'un complet succès [1]. Mais les légendes ne sont pas éternelles; soit qu'elles concernent un homme ou une nation, le jour vient, tôt ou tard, où le charme est rompu, où la vérité apparaît et dissipe l'erreur. Quoi! se dit-on alors, ce n'était que cela?

Nos Wallons, en cessant d'être invincibles, descendirent de leur piédestal. Les Suédois, sans valoir mieux à aucun égard, prirent leur place, parce que la race moutonnière des esprits étroits, qui sera toujours en majorité, quoi qu'on fasse, courbe l'échine devant la force et l'admire sans lui demander jamais : Es-tu la justice, es-tu le droit?

Un fait caractérise ce revirement de l'opinion publique. On raconte qu'après la bataille de Breitenfeld, les officiers recruteurs impériaux trouvaient si difficilement des soldats qu'ils en étaient venus à mettre sur leur table, à côté de la prime d'engagement, un collier de chanvre pour impressionner le peuple et lui faire croire que le gibet attendait celui qui refusait leur argent.

Quand on doit recourir à de pareils moyens, on est fort malade, et il faut s'attendre à tout. Non seulement les impériaux ne parviennent pas à compléter leurs régiments, ils ont encore à lutter contre l'indiscipline et la désertion.

[1] CONSTANT PCEGRINI, *Expeditiones Cæsareo-Bucquoianæ*, 1 vol. in-4°, s. l. n. d., p. 95.

Digitized by Google

Les maréchaux eux-mêmes donnent le mauvais exemple, et l'on peut croire que, si Pappenheim n'avait point trouvé, à Lützen, un glorieux trépas, il aurait eu un terrible compte à rendre. Il se trouvait à la tête de dix mille hommes en Westphalie au moment où les Hollandais, profitant de la confusion qui régnait en Allemagne, mirent le siège devant Maestricht. La plupart de ses colonels étaient des Wallons. Ils avaient reçu des lettres de l'infante Isabelle et du président Roose, les suppliant de faire tout au monde pour empêcher la Belgique de subir un mortel affront. L'ordre de l'Empereur était de marcher contre le duc de Saxe-Weimar, mais Gronsveld, Mérode, Lamboy, Suys et Huyn de Geleen montrèrent leurs lettres au maréchal : elles étaient pleines de flatteries pour lui et de promesses d'argent, et il se laissa séduire. Voilà, certes, de grands coupables. Tout ce qu'on a dit à leur décharge est bien faible. Leur vif désir de satisfaire leurs troupes, qui murmuraient faute de paye, ne devait pas aller jusqu'à l'insubordination ; et, s'ils avaient voulu sincèrement relever le prestige des armes wallonnes, ils n'avaient qu'à suivre les leçons données par Charles de Mansfelt, Bucquoy et Tilly, abandonner Maestricht à son sort et aller là où l'Empereur les envoyait.

Leur désobéissance fut stérile. Les Hollandais leur firent perdre trois mille hommes et ne se laissèrent point entamer. Le lieutenant-colonel Timan de Linteloo, qui avait quitté la Belgique en 1618, fut tué, et les colonels de Pallandt et Cupis de Camargo blessés grièvement. Quand on rapporta ces faits au général en chef espagnol, le marquis de Santa-Cruz, qui n'avait pas été plus heureux jusque-là, il se contenta de dire : « Je savais bien que Pappenheim aurait affaire à gens qui ne boudent pas [1]. » L'infante Isabelle en fut pour quatre cent mille patacons et ses dernières illusions. Ni sur terre ni sur mer, le roi d'Espagne et le Pape n'avaient plus d'invincible Armada, et l'empereur Ferdinand II venait de faire la même expérience. Wallenstein seul peut-être se

[1] METEREN, *Niederlœndische Historien*. Amsterdam, 1640, livre 49e, p. 167.

Digitized by Google

rend compte de la situation, de la politique qu'il convient de suivre désormais, pour empêcher l'Allemagne de tomber aussi bas que l'Espagne. Il travaille en secret à la paix en continuant la guerre; il voudrait chasser de l'Empire tous les éléments étrangers, y compris les jésuites, et, cela fait, réconcilier catholiques et protestants. Au lieu de le bénir, on le calomnie; au lieu de le récompenser, on le tue, on l'assassine.

Lui mort, à l'empire électif succéda un empire dynastique, à l'aristocratie féodale une noblesse personnelle, et ces deux choses nouvelles, pour se faire accepter, s'appuyèrent naturellement sur les sourds et les aveugles, sur la multitude.

Jean de Weert, en sa qualité de parvenu, prétendait qu'il glorifiait le peuple en sa personne et il n'entendait pas qu'on se moquât des titres dont l'empereur Ferdinand III et l'électeur Maximilien de Bavière l'avaient à l'envi affublé. On le savait et l'on n'avait garde de s'y frotter. Un jour, pourtant, à un grand banquet donné à Cologne en 1644 par le maréchal Huyn van Geleen, qui y commandait, généraux impériaux et bavarois se rencontrèrent. Les officiers de fortune étaient là aussi nombreux que les survivants de la vieille noblesse du Saint-Empire. Le voisinage et les familiarités n'allaient pas trop à ces derniers. Ils dissimulaient leur malaise, quand un mot trop vif du baron de Mérode d'Ascher fit sortir les épées du fourreau. Le baron de Mérode tua sur place son adversaire, le colonel Filippi, et, excité par la vue du sang, peut-être aussi par de trop nombreuses libations, il provoqua tout le monde. On se contenta de pousser dehors le baron, de fermer la porte sur lui. Comme l'heure était déjà avancée, Jean de Weert voulut se retirer. Sur le palier, il retrouva Germain de Mérode, l'épée à la main. — « Allez donc vous coucher! lui cria-t-il. — Je n'ai pas d'ordre à recevoir d'un comte pour rire, hurla le baron, et j'aime autant que ce soit vous qu'un autre qui me fassiez raison. — Ah! c'est comme cela, répondit bien tranquillement notre Limbourgeois, eh bien, nous allons

Digitized by Google

voir qui de nous deux mérite d'avoir le pas sur l'autre. » Les épées se croisèrent; celle de Jean de Weert — la même qui est conservée à Turin — troua la poitrine à Germain de Mérode, qui tomba mort.

Ici se place une injustice. Le comte de Traun, le commissaire plénipotentiaire de l'empereur Ferdinand III, qui ne s'était pas interposé entre Mérode et Filippi, qui n'avait pas non plus fait saisir Mérode en vertu de la loi sur les duels, se fit alors remettre par Jean de Weert son épée et lui ordonna de tenir les arrêts jusqu'à nouvel ordre. Le surlendemain du drame, ils furent levés, les convives ayant été unanimes à déclarer que si le baron d'Ascher avait défendu son honneur contre le colonel italien, Jean de Weert, de son côté, n'avait rien fait de plus que répondre à une provocation directe, à une insulte grave.

La victime, d'ailleurs, était peu intéressante. On racontait que Germain-François de Mérode d'Ascher étant, en 1633, colonel d'un régiment de cavalerie autrichienne, avait contribué plus que personne à la perte de la bataille d'Oldendorp et à la mort de son cousin, le brave général comte de Mérode-Thiant, qui commandait en chef et l'avait traité d'infâme et de lâche avant d'expirer.

Le baron d'Ascher était, de mémoire d'homme, le premier et le seul Wallon qui eût tourné le dos à l'ennemi. Comment avait-il pu échapper à un châtiment mérité et conserver son grade dans l'armée? Uniquement parce que le comte de Gronsfeld, qui s'était fait son accusateur, passait pour son ennemi personnel, et que Wallenstein ayant perdu le pouvoir et la vie avant d'avoir pu le frapper, il trouva dix protecteurs pour un à la cour de Vienne. Et cependant sa félonie l'avait rendu célèbre et avait donné fort injustement à son nom de famille une fâcheuse notoriété. Ses cuirassiers ne valaient pas mieux que lui. Ils étaient passés, après la bataille d'Oldendorp, au service de la Suède. Ce ne fut pas pour longtemps. En 1635, ces tristes soldats déchirèrent leurs étendards et se dispersèrent. Ils furent mis hors la loi, pendus haut et court quand ils étaient reconnus. On les appelait les « Mérodiens ».

Digitized by Google

Il y a une autre version encore sur l'origine de ce surnom. On la doit à l'auteur du *Simplicissimus*. « La corporation des frères mérodeurs, dit-il, vivra aussi longtemps que les Allemands feront la guerre. Voici comment elle a pris naissance : Un jour que le brave général, dont elle porte mal à propos le nom, amenait à l'armée un régiment fraîchement levé, il se trouva que les soldats étaient d'aussi faible complexion que les Bretons de France. Ils ne pouvaient supporter ni les fatigues ni les privations auxquelles, une fois en campagne, on est journellement exposé ; aussi l'effectif du régiment diminuait-il à vue d'œil, et n'avançait-on qu'en semant des malades et des éclopés dans les villages, les fermes et derrière les haies. Quand on rencontrait un traînard, et qu'on lui demandait : « A quel régiment appartiens-tu ? » la réponse était ordinairement celle-ci : « Au régiment de Mérode. » Il s'ensuivit que bientôt tout soldat, malade ou bien portant, blessé ou non, séparé du corps auquel il appartenait, fut appelé frère mérodeur. C'était l'équivalent de la qualification assez bien trouvée de frélon, qui avait eu cours jusque-là. Quand un cavalier perdait son cheval, quand un fantassin succombait sous le poids de son mousquet ou restait en arrière pour soigner sa femme et ses enfants, il était déjà à moitié un frère mérodeur et finissait, comme un vrai bohémien, à prendre goût à la vie vagabonde ; il suivait l'armée, l'accompagnait, la devançait ou la quittait sans demander de permission à personne ; il était rarement seul, et trouvait toujours moyen de boire à sa soif, de manger à sa faim quand les braves soldats fidèles à leur drapeau souffraient pendant ce temps-là de la chaleur, du froid, de la faim ou de la soif. C'est que les bons n'arrivaient jamais que là où les mauvais avaient passé avant eux, et où ils avaient passé, ils ne laissaient rien, car c'était une habitude de détruire ou d'abîmer ce qu'ils ne pouvaient consommer ou emporter. Parfois, leur impudence et leur audace allaient si loin qu'on était bien forcé de les mettre aux fers, à moins qu'on ne préférât s'en débarrasser une bonne fois en leur donnant un collier de chanvre. »

Digitized by Google

Comment ne point croire *Simplicissimus* sur parole quand il ajoute : « Et moi-même j'ai fait partie de cette honorable corporation ! »

Ce qu'il peint, il l'a vu, s'il ne l'a point fait lui-même. Il prétend que chez les impériaux, les Bavarois et les Suédois, il en était de même, et que nos Wallons, comme les autres, avaient rapporté ces mœurs déplorables d'Italie, où, de tout temps, la désertion avait été un métier lucratif. C'est fort possible. Il fallait aux rudes soldats de cette époque quelque chose de plus que le sentiment du devoir; or, la ferveur qui avait animé les bandes de Tilly et les avait si longtemps rendues invincibles n'avaient pu résister à la terrible défaite de Breitenfeld. La décadence date de là, de ce moment où le roi de Pologne ne fut certainement pas le seul à dire tout haut ou à penser tout bas que le bon Dieu s'était fait luthérien. En Allemagne, le protestantisme est, en effet, la religion que le bon Dieu semble préférer et protéger. Pourquoi Gustave-Adolphe bat-il le vieux Tilly? Parce qu'il lui oppose une tactique nouvelle et une artillerie volante jusqu'alors inconnue.

Les succès des Prussiens sous Frédéric-le-Grand et à l'époque actuelle sont dus en partie à des motifs analogues.

L'influence des dogmes se fait sentir dans tout et partout.

S'ils sont immuables, ils arrêtent sur place ce qui veut vivre, s'épanouir et progresser. Richelieu et Mazarin, tout cardinaux qu'ils étaient, avaient trop d'intelligence pour n'en point convenir, aussi confièrent-ils de préférence le sort des armées françaises à des hérétiques notoires, tels que les maréchaux Châtillon et Turenne et le fameux duc Bernard de Saxe.

En Autriche, on ne suivit point tout d'abord leur exemple, et l'on se fit battre. Cela fit tomber peu à peu les scrupules. Quand on eut des généraux hérétiques, tels que Goetz et Melander, on voulut aussi avoir ceux de l'électeur de Bavière. Jean de Weert se laissa gagner et déshonorer par les jésuites. La culpabilité de Wallenstein n'a jamais été prouvée; la sienne, au contraire, est évidente. Maximilien de

Digitized by Google

Bavière, qui admirait en lui le général de cavalerie, ne lui reconnaissait pas les qualités nécessaires pour exercer un commandement en chef, c'est pourquoi il lui avait refusé le bâton de maréchal. Jean de Weert crut se venger par la trahison, mais l'armée bavaroise lui tourna le dos, son régiment de cavalerie même l'abandonna. Il n'y avait plus de Wallons, de la trempe de ceux amenés en Allemagne par Tilly et Bucquoy, qui se fussent fait hacher jusqu'au dernier pour leur colonel, qui l'eussent suivi sans murmurer jusqu'au bout du monde. Cela se passait en juillet 1647, et le 24 octobre 1648 la paix de Westphalie fut signée à Munster. Il était temps. Tout le monde avait plus perdu que gagné à cette guerre interminable. Les sacrifices de la Belgique en hommes et en argent — et Dieu sait s'ils furent considérables ! — tournèrent uniquement au profit de la maison d'Autriche, sans toutefois lui donner une victoire définitive.

Nous étions au début de la guerre, en 1618, une colonie espagnole avec un semblant d'indépendance sous les archiducs Albert et Isabelle ; à la fin de la guerre, en 1648, notre situation se trouva singulièrement empirée. Notre semblant d'indépendance avait disparu, tandis que l'Europe monarchique reconnaissait comme États souverains la Hollande et la Suisse, deux pays qui s'étaient sagement tenus à l'écart d'un égorgement gigantesque et dans lesquels — *horresco referens* — la démocratie et l'hérésie tenaient le haut du pavé et se donnaient la main.

Et la gloire des Wallons de Tilly, que nous a-t-elle rapporté ? Rien que la vaine satisfaction de nous en souvenir, de la faire briller de nouveau en l'attribuant à la générosité de notre race. C'est peu, mais c'est tout. Nos pères avaient combattu et vaincu *ad majorem Dei gloriam* sur le Rhin, le Weser, l'Elbe et le Danube, et les diplomates de Munster se souviennent d'eux en fermant, au profit des Hollandais, les bouches du Rhin et de l'Escaut, c'est-à-dire en décrétant la fin de notre commerce extérieur, ce qui signifiait clairement que le Brabant et la Flandre étant des provinces espagnoles et catholiques, n'étaient bonnes qu'à mourir. Cette sentence

Digitized by Google

cruelle porta ses fruits naturels; la Belgique agonisa, et la France en profita pour lui amputer un membre après l'autre, comme si la mort l'avait déjà touchée. C'est ainsi que nos puissants voisins du Midi, qui savent aujourd'hui ce que c'est que de prendre des provinces, entendaient veiller à l'exécution de la paix de Westphalie, dont ils étaient l'un des garants. Nous les savons ombrageux, susceptibles à l'excès, mais trop justes, après tout, pour ne point courber le front sous un reproche mérité.

Comme nous n'avions plus dans ce temps-là un Lamoral d'Egmont pour les battre à Saint-Quentin et à Gravelines, comme nous n'avions plus un Jean de Weert pour marcher sur Paris, ni des soldats capables de le suivre et de le seconder, — les Wallons semblaient morts jusqu'au dernier, — il fallait bien que les Anglais et les Hollandais se mêlassent de nos affaires et vinssent défendre nos frontières. Après eux, ce soin revint aux Autrichiens. Nous avions tant fait pour eux, pour le salut de leur empire menacé; que firent-ils pour nous pendant près d'un siècle qu'ils restèrent nos maîtres? Hélas! c'est triste à dire, nous leur avions donné un Tilly, un Bucquoy, un Jean de Weert et cent autres généraux dévoués, et ils ne nous envoyèrent pas même un sauveur à l'heure du plus grand danger. Ils se laissèrent battre par la République de 1793, comme ils s'étaient laissé battre par Louis XIV.

Et la conclusion qui s'impose à nous est celle-ci : Gardons nos enfants; élevons-les d'une façon virile; apprenons-leur à combattre partout et toujours l'ignorance, le fanatisme et la superstition. Quand ils auront vaincu définitivement ces trois ennemis-là, leur gloire sera sans contredit plus grande et plus pure que celle des Wallons de Tilly.

C.-A. Rahlenbeck.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE [1].

Deuxième partie. — La haute Égypte.

V. — Du Caire a Syout.

Saqqarah.

Il y a deux façons de voyager sur le Nil. La première et la plus simple, c'est de s'adresser à l'agence Cook, qui, moyennant un prix fixe, vous transporte du Caire à Assouan et retour, vous fournit ciceroni, montures pour les excursions, logis et nourriture. Si l'agence se chargeait aussi du linge, ce serait le cas de dire qu'on est nourri, logé, blanchi et chauffé. Il est vrai que d'aucuns prétendent qu'on n'est guère mieux à bord des bateaux Cook que chez ce fumiste célèbre qui, offrant l'hospitalité à ses amis, leur promettait de les chauffer au soleil, de les blanchir au long du mur et de les nourrir d'égards et de bons procédés. Le fait est que ce système de voyager sans trêve ni répit et à heure fixe laisse souvent à désirer dans un pays où l'on aimerait plutôt s'arrêter et flâner à sa guise.

L'autre façon consiste à affréter une de ces grandes barques qu'on nomme *dahabieh*. Là, on est chez soi, maître absolu de s'attarder en route ou de brûler les escales peu intéressantes. Mais (il y a toujours un mais), si alors on échappe à messieurs Cook and C°, on est absolument à la merci du vent, et pour peu que ce seigneur ne soit pas de bonne composition, on peut mettre trois mois à faire un voyage qui, avec l'aide de la vapeur, prend tout au plus trois semaines. Or, comme

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 juillet 1885.

Digitized by Google

tout le monde n'a pas trois mois à perdre, on préfère généralement la combinaison Cook, malgré ses nombreux défauts.

Nous voilà donc pour quelques semaines pensionnaires de MM. Th. Cook et fils, et, par une superbe matinée de janvier, nous prenons place à bord du *Beni-Souef*, un petit sabot tout juste assez grand pour contenir une vingtaine de passagers. Nous sommes dix-sept. Société essentiellement cosmopolite, mais fort agréable. Moins agréable est la cuisine, à laquelle on a préposé un chef italien qui doit adorer le macaroni et les spaghetti, à en juger par l'enthousiasme qu'il met à nous en servir à tous les repas des portions à faire peur à un Napolitain lui-même. Régime horrible du macaroni à perpétuité ! Il y a des passagers qui en sont malades, et la nuit, dans leurs cauchemars, il leur semble voir une main de feu graver au mur de leur cabine ces huit lettres terribles M-a-c-a-r-o-n-i. D'autres racontent à déjeuner qu'ils ont rêvé de leurs excursions et que, se trouvant à Karnac ou à Edfou, il leur a semblé tout à coup s'apercevoir que les colonnes du temple étaient en pâte italienne, et les pylônes aussi, et les obélisques aussi. Et le chef du *Beni-Souef* se promenait dans le temple, la tête haute, comme chez lui.

Il n'est que temps d'oublier ces souvenirs culinaires pour nous adonner tout à fait à la visite des merveilleuses ruines de la haute Égypte.

De Boulaq, qui est le faubourg du Caire, à Assouan, on compte, sur les bords du Nil, une trentaine de villes ou de villages inégalement intéressants. Nous ferons halte partout où il y aura quelque visite curieuse à faire, c'est-à-dire dans une demi-douzaine d'endroits : à Saqqarah pour voir les ruines de Memphis ; à Syout ; à Bellianeh pour visiter Abydos ; à Qeneh pour voir Dendérah ; à Thèbes ; à Edfou ; enfin à Assouan. En route donc pour le haut Nil.

La navigation est tout d'abord peu intéressante au départ du Caire. Les rives sont basses, le pays monotone et plat. Quelques palmiers d'assez triste figure font seuls des efforts louables, quoique vains, pour animer le paysage. Mais bientôt nous allons voir le vrai Nil, le Nil dans toute sa beauté. En

Digitized by Google

attendant et pour nous aider à patienter, nous avons déjà une bien intéressante visite à faire, celle de Saqqarah et des ruines de Memphis.

On va ordinairement à Saqqarah pendant que l'on est au Caire. Grâce au chemin de fer qui passe par là, l'excursion est facile. Cependant, afin de suivre l'itinéraire régulier, nous avons gardé Saqqarah pour notre première escale sur le Nil.

Quand on arrive à Saqqarah, on est frappé tout d'abord du désordre qui règne partout. Tout atteste des fouilles nombreuses et fréquentes. On voit qu'on a demandé mille fois à la terre de livrer tous ses secrets. Et pourtant, malgré tant d'efforts, on n'était parvenu à rien reconstituer il y a quelques années encore. Ce n'est que depuis 1850 que Mariette, devinant qu'il y avait là des trésors, s'en alla presque seul, sans l'aveu ni le secours d'aucun, découvrir et le Sérapéum, et la tombe du Ti, et celle de Phtah-hotep. Mais aussi au prix de quels efforts, de quelles luttes ce but fut-il atteint!

« C'était de la bouche de Mariette, dit M. de Vogué, qu'il fallait entendre le récit de l'épreuve, et mieux encore celui du triomphe; quand, dans la nuit du 12 novembre 1851, une porte ayant été dégagée du sable, les torches des Arabes illuminèrent soudain la profondeur des galeries et les sarcophages géants des chapelles, couvertes de pages d'histoire; quand le solitaire de Saqqarah, tremblant, croyant à un rêve, à tâtons dans les froides ténèbres qui éteignaient les torches, marqua le premier un pas humain à côté de l'empreinte laissée sur le sable il y a deux mille ans par le dernier pèlerin sorti du Sérapéum...

Après cette grande victoire, le désert s'avoua conquis et rendit de lui-même ses tombeaux. Le nécromant passait sur le plateau de Saqqarah, et comme dans la vision d'Ézéchiel, un peuple mort se levait à son ordre, sortait des hypogées, proclamait son roi. Le prophète de la science eût pu dire, lui aussi : « J'ai prophétisé sur ces ossements arides; ils se sont dressés sur leurs pieds, armée innombrable. »

Digitized by Google

On voit encore à Saqqarah, au centre de la grande nécropole, une cabane de bois, toute petite, toute modeste, mal close. C'est là que Mariette vécut les trois années qu'il passa à découvrir la nécropole de Memphis. Car Saqqarah n'est que la nécropole de Memphis. De Memphis même, il ne reste rien que les débris d'une statue colossale de Ramsès. La nécropole, au contraire, est, dans ses parties principales, admirablement conservée. On y visite d'ordinaire (car elle est si vaste qu'il faut se restreindre) la pyramide à degrés, le Sérapéum et le tombeau du Ti.

La pyramide à degrés doit son nom à la forme spéciale qu'elle affecte. Pour se la représenter, il n'y a qu'à supposer superposés, cinq troncs de pyramide dont la base irait se rétrécissant. Grâce à cette disposition, grâce aussi à la disparition du revêtement extérieur et aux éboulements qui ont formé, en quelque sorte, des sentiers sur les flancs de cette montagne de pierre, l'ascension de la pyramide de Saqqarah est des plus aisées. Nous l'avons gravie sans devoir nous aider des mains, presque aussi facilement qu'on monte un escalier. D'en haut nous pûmes apprécier *de visu* l'état de délabrement de la pyramide. Plus rien de la couche lisse qui la recouvrait; le monument semble usé par le temps, et on ne s'étonne point que les savants fassent remonter la pyramide à degrés à la première dynastie, ce qui en ferait le plus ancien monument connu de l'Égypte et du monde. Du sommet de la pyramide, on domine toute la plaine de Saqqarah. Voici, d'un côté, dans le bas, des bois de palmiers d'une très belle végétation. Beaucoup de ces palmiers ont une forme bizarre. Tout près de terre, le tronc se sépare en trois branches, qui forment comme trois arbres distincts. Chacun de ces palmiers constitue ainsi un bouquet, en quelque sorte. C'est à l'emplacement de ce bois de palmiers que fut jadis une ville qui mesurait dix kilomètres sur cinq, qui comptait 700,000 habitants; une ville où vécut Joseph, où naquit Moïse : j'ai nommé Memphis. Aujourd'hui et dès longtemps, le limon du Nil et les sables du désert ont englouti jusqu'aux derniers vestiges de la ville de Ménès. — D'un autre côté, on distingue le toit de

Digitized by Google

la cabane de Mariette. C'est autour de cette cabane, sur le plateau, que nous allons visiter tout à l'heure le Sérapéum et le tombeau de Ti. Du haut de l'observatoire où nous sommes, il est difficile d'en distinguer l'entrée, car ces monuments, complètement enfouis dans le sable, ne sont visibles au dehors que par une sorte de trou qui leur sert d'orifice. C'est à cet envahissement des sables du désert que l'on doit l'admirable conservation de ces monuments vieillissimes. Ils ont été en quelque sorte « momifiés ». Il n'y a plus aucun doute aujourd'hui sur la destination du Sérapéum. Apis, image vivante d'Osiris descendu sur la terre, avait, durant sa vie, son temple à Memphis, et, après sa mort, son tombeau à Saqqarah. Ce tombeau, c'est le Sérapéum. C'est Mariette qui nous l'apprend, et on peut l'en croire.

On sait qu'Apis était un taureau. On comprend, dès lors, qu'il lui ait fallu une vaste sépulture. Aussi, primitivement, c'était toute une chambre que l'on consacrait à chaque Apis mort. La première partie du Sérapéum nous offre un très grand nombre de chambres de cette sorte. Dans la seconde partie, qui est postérieure à la première, on a inauguré un nouveau mode de sépulture. Ici, les tombes, au lieu d'être creusées au hasard, sont ménagées symétriquement dans les parois d'un long souterrain. Enfin, dans la troisième partie, chaque chambre contient un sarcophage de granit où l'on ensevelissait les Apis. Ces sarcophages ne portent, pour la plupart, aucune inscription. Ce sont des monolithes qui pèsent 65,000 kilogrammes environ!

Le touriste ne visite guère que cette troisième partie, les autres offrant quelque danger. Celle-ci est d'ailleurs de beaucoup la plus intéressante, et le spectacle en est vraiment grandiose, à la lumière des torches et des flambeaux. Qu'on songe que les galeries de cette seule partie du monument se développent sur près de 350 mètres.

On pense que le Sérapéum a servi de sépulture à une centaine d'Apis. Jadis, il avait la forme d'un temple, précédé d'une avenue de six cents sphinx et de deux pylônes; il se terminait par un hémicycle formé des statues de Pindare,

Digitized by Google

Lycurgue, Solon, Platon, Aristote, Pythagore, Homère, Eschyle, Euripide. Un petit Panthéon, on le voit. Il serait curieux de rechercher pourquoi on avait choisi la tombe d'Apis pour y élever ces statues. Aujourd'hui, de tout ce monument, il ne reste que le tombeau d'Apis proprement dit, un immense souterrain composé d'un dédale de galeries, toute une petite ville, en un mot.

Au Sérapéum, on a découvert un grand nombre de stèles que les habitants de Memphis laissaient comme des ex-voto commémoratifs, quand ils venaient en pèlerinage à la tombe d'Apis. Ces stèles ont été d'un puissant secours pour la chronologie.

Non loin du Sérapéum, voici la tombe de Ti, intéressante à plusieurs titres et surtout comme type des tombes égyptiennes. La tombe de Ti, comme toutes les autres, comprend trois parties; d'abord, des chambres situées de plain-pied et accessibles en tout temps; ensuite, un puits caché à tous les yeux; enfin, un caveau souterrain, où repose la momie. Les chambres où l'on pénètre d'abord, en visitant le tombeau, sont couvertes de tableaux allégoriques finement sculptés et encore recouverts des couleurs dont on les peignit au temps de l'ancien empire. Ces tableaux représentent d'abord la vie du défunt. Ici, nous voyons Ti chez lui, entouré de sa femme et de ses enfants; plus loin, nous les voyons à la chasse; là, il est dans ses champs; des vaches traversent un gué; des veaux paissent dans une prairie. Puis, c'est Ti qui assiste à la mise sur chantier des barques; qui surveille la confection des meubles. Dans une seconde partie, nous trouvons des tableaux relatifs à la mort du défunt. Ti, debout sur une barque, assiste au transport de sa propre momie dans la nécropole. Enfin, dans la troisième partie, le défunt, assis, voit défiler devant lui ses parents, ses amis, ses propriétés symbolisées sous les traits de femmes, qui tous lui apportent ce qu'on nommait les dons funéraires.

Voyez-vous que nulle part ici il n'est question de l'âme du défunt. Nulle part, il n'est fait allusion à l'au-delà, à la vie d'outre-tombe, à laquelle les Égyptiens croyaient cependant

Digitized by Google

fermement, sur laquelle ils basaient toutes leurs croyances, toutes leurs convictions. C'est que les chambres que nous venons de parcourir étant ouvertes à tout venant, il ne pouvait point y être question de l'âme du défunt. A une chose si grande, il fallait le mystère d'un caveau souterrain. Une fois la momie ensevelie, nul ne devait pénétrer dans sa sépulture; l'entrée même en devait être ignorée, on la dissimulait. Quant aux chambres ouvertes, c'était comme un monument commémoratif, où toute la vie du défunt était racontée par le menu en tableaux charmants. Dans la tombe de Ti, dans celle de Phtah-hotep, il y a certaines pages exquises, celles notamment qui ont trait à la vie des champs, à l'agriculture. De vraies idylles, quoi! et autrement vraies que celles de Segrais et de M^me^ Deshoulières. Il y a chez ces Égyptiens une naïveté qui va quelquefois jusqu'à la candeur. Faites-vous traduire quelques-unes de ces inscriptions, celle-ci, par exemple, trouvée dans le tombeau de Ti. La dame Nefer-hotep y est appelée « palme ou délice d'amour pour son époux le semer Ti ». N'est-ce pas que l'expression est jolie?

Nous n'entrerons pas dans la tombe de Phtah-hotep; ce serait double emploi après avoir visité celle de Ti. D'ailleurs, nous avons déjà admiré, à Boulaq, le chef-d'œuvre de ce tombeau, la statue de Phtah-hotep et de la dame Nefer-t.

Il est temps de quitter Saqqarah et de regagner le *Beni-Souef*, qui va nous porter vers d'autres merveilles. A partir de Saqqarah, la navigation devient plus intéressante. Nous apercevons la pyramide de Meydoun. On l'appelle fausse pyramide, parce que là-bas on la suppose formée par le rocher lui-même. On nous montre les innombrables cheminées des usines à sucre élevées par Ismaïl et aujourd'hui désertes. Voilà le couvent de Deir-el-Bakarah, ce qui veut dire couvent de la poulie. Il paraît qu'autrefois on y faisait monter les voyageurs par une poulie. Ce couvent est célèbre par l'étrange occupation à laquelle, il y a quelques années encore, se livraient ses moines. Tout le jour, ils guettaient le passage des barques ou des bateaux de voyageurs, et dès qu'il en passait un à portée, nos moines se jetaient à l'eau et

Digitized by Google

poursuivaient les voyageurs en demandant l'aumône. Quand on ne les écoutait pas, ils ne se faisaient pas faute de se hisser dans le bateau, et ce, dans un costume à faire mourir de honte toutes les misses d'Albion. Devant cette invasion court-vêtue, le seul parti à prendre, c'était de s'exécuter bien vite et de renvoyer les moines munis d'un bagchich. Depuis quelque temps, on a mis bon ordre aux agissements de ces moines fantaisistes, agissements d'autant moins explicables que le couvent passe pour être riche. Voici encore des villages : Bedrechyn, Beni-Souef, le parrain de notre bateau, Minieh. Ici, les deux chaînes arabique et lybique qui enserrent le Nil commencent à se rapprocher sensiblement. On nous signale encore Beni-Hassan, qui possède deux grottes-tombeaux qu'on fait remonter à la XXIIe dynastie, c'est-à-dire à 3,000 ans avant le Christ. Voici Rhodah, où Moïse fut sauvé des eaux. Enfin, voilà Syout.

La ville est située à quelque distance du Nil. Ce que nous en voyons n'est qu'un faubourg, si on peut appeler ainsi quelques-unes de ces misérables cabanes de boue que les Arabes construisent eux-mêmes. Cette façon de se loger est encore un trait typique de l'insouciance du fellah. Il y a des villages entiers, construits tout près du Nil, qui sont fatalement destinés à périr par l'inondation. Alors, le moment de la crue venu, le fellah prend son léger paquet de hardes, sa pipe dans une main, son petit sur l'épaule, et s'en va philosophiquement entasser plus loin quelques mottes de terre qui vont lui servir d'habitation. Remarquez bien qu'une fois le Nil rentré dans son lit, le même fellah reviendra à la même place se construire un abri, avec la certitude que la crue prochaine balayera son nouveau gîte comme elle a détruit tous les autres. Peut-on rêver une existence plus nomade!

Donc Syout ne s'annonce à nous que par un groupe de ces affreuses cabanes. Nous prenons une jolie chaussée bordée de palmiers, et nous voilà partis pour la ville. Elle est jolie, cette ville, charmante même. L'entrée de Syout, avec son corps de garde, ses boutiques aux joyeux étalages, est tout un tableau absolument séduisant. Tout l'intérêt est d'ailleurs dans la

Digitized by Google

ville moderne. Pour ce qu'on y voit de ruines, ce n'est vraiment pas la peine. Quelques pierres provenant d'un amphithéâtre romain, et voilà tout. Syout a encore des grottes antiques renfermant des sépulcres et des peintures curieuses. Du moins tous les dictionnaires géographiques l'affirment et j'aime mieux les croire sur parole que de m'astreindre à y aller voir. Il y a meilleure façon de passer le peu de temps que nous pouvons consacrer à Syout. Une promenade dans ces petites rues toutes blanches, dans ce bazar multicolore, voilà le véritable intérêt d'ici. Syout est curieux surtout, parce que c'est en y arrivant qu'on se sent vraiment très loin d'Europe, en pays bien franchement étranger.

Dans la basse Égypte, il y a encore trop de redingotes, trop de robes européennes. Ici, c'est bien fini; il n'y a presque plus d'étrangers. Nous voilà donc vraiment chez l'Égyptien. Eh bien, on passerait des heures à le regarder vivre. On voudrait en prendre un et le suivre au bazar, où il va crier en parlant aux marchands; à la mosquée, où il va hurler en s'adressant à Allah; chez le perruquier, où il va glapir en se faisant raser le crâne; au café, où il va s'égosiller en buvant le raki. Toujours des cris. Il leur faut du bruit, il leur en faut le plus possible. On dirait des enfants qui ne sont heureux que lorsqu'ils ne s'entendent plus. D'ailleurs, tout ce bruit est bien dans le ton local. Sous ce ciel de feu, les couleurs sont éclatantes, la nature est un éblouissement. Peut-on bien, dès lors, demander à ceux qui vivent dans ce décor-là de parler bas comme dans un boudoir? Ce serait dommage qu'il en fût ainsi. Il me semble qu'il nous manquerait quelque chose, si nous n'avions plus autour de nous ce cortège de cris. Puissance de l'habitude! A Alexandrie, cela nous paraissait odieux; au Caire, encore fort insupportable. A Syout, nous y voilà faits. Vous verrez qu'avant d'être allés loin, nous ferons autant de bruit que tous ces gens-là, ne fût-ce que pour ne pas avoir l'air par trop dépaysés.

Le tour de Syout est bientôt fait. La ville est grande à peu près comme Arras. Elle peut avoir de 25 à 30,000 habitants. Une seule chose réclame une visite un peu plus attentive, c'est

Digitized by Google

le bazar. Ici, ce n'est plus comme au Caire, où nous avons vu chaque bazar monopoliser un article spécial. A Syout, il y a un seul bazar, où l'on trouve un peu de tout. La grande spécialité, ce sont les objets en terre, vases de mille formes, amphores, coupes, carafes, fourneaux de pipe, objets de fantaisie, il y a là un choix énorme. La terre dont tout cela est fait est rouge ou noire, plus souvent rouge, et les objets sont travaillés avec beaucoup d'art. A l'Exposition de Philadelphie, on en exposa des spécimens qui eurent un tel succès que certaines amphores se payèrent des centaines de francs. A Syout, elles valent peut-être huit piastres (quarante sous). Le bazar de Syout fournit, en outre, un grand nombre de ces longues pipes, dites tchibouks, qu'on peut voir faire là tout entières sous ses yeux. On y trouve d'ailleurs un peu toute chose.

Notre visite à Syout terminée, nous rejoignons le *Beni-Souef*. Sur la berge, près du bateau, voici quelque vingt marchands et marchandes qui ont pris les devants et sont venus nous attendre, entourés de leurs plus jolis objets. On achète, on débat, on marchande, et le navire est déjà loin qu'on entend encore les cris des vendeurs continuant à offrir leur marchandise à un client disparu.

VI. — De Syout a Thèbes.

Abydos, Dendérah.

Un peu avant d'arriver à Syout, dans les montagnes appelées Gebel-abou-Fedah, on signale des grottes célèbres, les grottes de Maabdeh. La visite en est difficile, l'entrée des grottes se réduisant à une fissure dans laquelle on est obligé de se laisser descendre, un peu à la façon d'un ramoneur dans une cheminée.

Ces grottes sont littéralement pleines de momies de crocodiles et de quelques momies humaines. Il est évident que ces tombes, qui affectent la forme d'un long couloir, n'ont point encore révélé tous leurs secrets. Assurément, l'entrée actuelle n'est pas celle qui existait jadis. En outre, il est probable

Digitized by Google

que ce couloir devait conduire quelque part. Quoi qu'il en soit, la présence, dans cette partie du Nil, d'une si grande quantité de momies de crocodiles, prouve qu'autrefois le crocodile devait abonder dans les environs même du Caire. C'est ce que vient appuyer d'ailleurs le dire des voyageurs. Champollion, passant devant Keneh, dit qu'il vit quatorze crocodiles réunis en conciliabule sur un îlot. En remontant beaucoup plus haut, vers la fin du XII^e^ siècle, Abd-el-Latyf vit des hippopotames jusque dans la branche de Damiette. Aujourd'hui, tous ces aimables hôtes de la basse Égypte d'autrefois ont dû baisser pavillon devant l'invasion des bateaux à vapeur. En gens bien avisés, ils ont plié bagages et sont allés se réfugier au delà de la seconde cataracte. Il faut donc renoncer à la légende qui veut qu'on n'aille pas en Égypte sans rencontrer dans ses excursions quelques bandes de crocodiles.

Après Syout, la navigation gagne en intérêt. Ce n'est pas que le paysage soit très varié, mais ce n'est pas trop de quelques jours pour s'en rassasier. Tout le temps, on voyage entre ces deux belles chaînes arabique et lybique, qui sont comme la ceinture de l'Égypte. Là où elles se dressent commence le désert. Plus elles s'écartent, plus le Nil a de champ à couvrir pendant sa crue. « L'Égypte, c'est le Nil. » Voilà un mot qui n'est pas neuf, mais néanmoins toujours vrai. Les deux chaînes que nous longeons sans cesse sont du plus beau granit rose, et c'est plaisir pour les yeux que de suivre tout le jour leurs changements de teinte, depuis les tons ardents du midi jusqu'aux reflets doux et chatoyants du couchant. On ne se figure point la magie d'une belle journée sur le Nil. Si un peintre s'avisait de peindre un ciel tel qu'on en voit parfois là-bas, on l'accuserait d'être visionnaire. Tantôt ce sont des nuages d'un mauve foncé, bordés d'une bande d'or. Tantôt on en voit de tout or, comme un manteau de roi. Puis le soleil se voile, et les voici qui passent au rouge obscur; le soleil, au milieu, fait une petite trouée d'or; on dirait l'anneau d'un cardinal jeté sur la pourpre de sa robe. Puis le jour s'éteint; un dernier rayon,

Et l'étoile du soir se lève dans l'azur.

Digitized by Google

Oh! alors, quel autre spectacle sans pareil! Des nuits d'une clarté telle que nous pouvions lire sans peine sur le pont du bateau. Justement, nous eûmes une de ces nuits-là en quittant Syout. Pendant que nous ne nous lassions pas de contempler le ciel criblé d'étoiles, un bolide tomba au loin, décrivant une grande courbe brillante à l'horizon. Ce phénomène est fréquent, dit-on, dans ces parages.

Quand on s'arrêta pour passer la nuit à l'ancre, nous descendîmes à terre. Justement, les hommes du bord avaient à se ravitailler de lait. Nous les suivîmes à travers le désert, curieux de voir les habitants de cette région.

Bien nous en prit, car nous vîmes là de vrais types de sauvages, nés sur cette rive du Nil, destinés à y mourir, sans avoir jamais su ce que c'est qu'un toit, un abri, une maison. Ils habitent des cabanes de boue. Là-dedans, ils ont un troupeau d'abord, plus ou moins nombreux; puis une femme et des enfants, huit, dix, douze... Le troupeau est bien logé dans un enclos relativement vaste, entouré de palissades de jonc. Ça, c'est tout leur bien. A côté de l'enclos, une sorte de hutte trop basse pour qu'on y puisse tenir « à genoux ». Le père s'y abrite, la mère aussi; quant aux enfants, on prend les plus petits avec soi, et les autres couchent dehors, à la belle étoile. Quand nous approchons d'une de ces huttes, le chien de garde nous annonce de loin. Alors le père sort, son bâton à la main, vêtu d'une peau de bouc, la mine rébarbative, la figure bronzée. Derrière lui les petits piaillent, tout nus, ou à peu près.

« Que voulez-vous?

— Du lait. »

Et d'abord notre sauvage commence toujours par répondre qu'il n'en a pas. Il se méfie, croit qu'on veut le voler. Peut-être le madré espère-t-il faire un meilleur marché en se faisant prier. Presque toujours, il faut en venir aux menaces pour le décider. Alors il apporte d'immenses jarres remplies d'un lait superbe. Puis il faut payer. Naturellement, — s'il en était autrement, nous ne serions plus en Égypte, — on commence par se quereller très fort. En fin de compte, nos hommes

Digitized by Google

jettent à l'Arabe quelques piastres et nous partons. Je regarde ce sauvage en le quittant; il n'a pas l'air méchant. Au fond de ces traits grossiers, sous ce masque inculte, il y a une grande expression de bonté. J'ai déjà eu l'occasion de signaler ce trait du caractère arabe; ils sont très bons enfants.

Et en m'en allant, je me rappelais cette phrase de cet admirable penseur qui a nom La Bruyère : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre, qu'ils fouillent et remuent avec une opiniâtreté invincible. Ils ont comme une voix articulée; et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent, la nuit, dans des tannières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines. Ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer, de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

N'est-ce pas qu'en peignant le laboureur, La Bruyère avait fait, en ces dix lignes d'une émotion si poignante, le portrait des pauvres fellahs que je vis ce soir-là dans le désert, non loin de Bellianeh?

Avant d'atteindre Bellianeh, nous doublons encore quelques petits ports. C'est d'abord Sohay, un village sans grande importance. — Puis voici Minieh, une petite ville qui possède une filature de coton et d'importantes fabriques de ces vases pour rafraîchir l'eau, qu'on appelle bardaques. — Girgeh, le siège d'un évêché copte, a 12,000 habitants. On y distille l'eau-de-vie de dattes. On y fait le trafic de la laine, du blé, des fèves, etc. — Bellianeh n'a pas autant de cordes à son arc, mais elle ne manque pas d'une certaine originalité. Figurez-vous une ville entière dont chaque maison serait un pigeonnier, voilà Bellianeh. Le premier étage est exclusivement réservé à messieurs les pigeons. Il est percé à jour d'une multitude de trous, et de toutes parts dans les murs on aperçoit, plantées, d'immenses branches d'arbre qui doivent servir de perchoirs. A l'entresol, — si je puis dans l'espèce employer ce mot pompeux, — à l'entresol, séparé du pre-

Digitized by Google

mier par une sorte de claire-voie, on recueille l'engrais. Enfin, le rez-de-chaussée est occupé par le propriétaire de la maison et sa famille. Ce qu'il doit faire bon dans ces rez-de-chaussée, je vous le laisse à penser. Quoi qu'il en soit, voilà toute l'industrie de Bellianeh et d'un grand nombre de villages de moindre importance. Et je vous assure que l'aspect de ces villes de pigeonniers, où, au moindre cri, on fait lever des nuées ailées, a son originalité.

Le grand attrait de Bellianeh, c'est le voisinage des ruines d'Abydos. On met environ une heure et demie à âne pour y aller. Au sortir de Bellianeh, nous remarquons d'importantes plantations de cannes à sucre. Puis bientôt nous voyageons en plein désert. Nous passons sous des fils télégraphiques. Le télégraphe dans le désert! Déjà au loin nous apercevons Abydos. De cette ville jadis célèbre, il ne reste plus que trois temples et une nécropole; encore un seul temple mérite vraiment, par son état de conservation, qu'on le visite: c'est le temple de Séti.

Ce temple de Séti n'est autre que le Memnonium de Strabon. Il se compose assez bizarrement de sept longues nefs aboutissant à autant de sanctuaires. On se demande s'il faut en induire que le temple était dédié à sept dieux qui auraient eu ainsi chacun leur chapelle, en quelque sorte. Toutes ces nefs sont recouvertes de sculptures et de tableaux, presque tous (surtout ceux qui datent de Séti) d'une réelle beauté. C'est merveille de voir ces sculptures, sur lesquelles ont passé tant de siècles, conserver encore dans certaines parties tout l'éclat de leurs couleurs, tout le fini de leurs lignes. Le sujet des tableaux est partout identique dans le temple. On nous y représente Séti Ier et son fils Ramsès II en présence d'une ou de plusieurs divinités auxquelles ils adressent soit des offrandes, soit des prières. De ce fait que Séti et Ramsès sont toujours ici représentés ensemble, Mariette conclut judicieusement que le temple doit dater de l'époque où Séti associa son fils à son trône. Vous me direz que l'uniformité du sujet doit faire tort à la variété des sculptures, à l'aspect général du monument. Mais n'oublions pas que les anciens Égyptiens,

Digitized by Google

en grands artistes qu'ils étaient, traitaient leurs sujets avec une variété infinie de détails. N'oublions pas non plus que partout, sur les murs, sont jetés des cartouches de rois, des inscriptions de toute sorte, et nous comprendrons qu'Abydos puisse être visité salle par salle et sans ennui. On peut d'ailleurs, et ceci est d'autant plus intéressant que c'est plus rare, suivre sur les murs de chaque salle les cérémonies que le roi y faisait. On nous apprend, ici, qu'il s'approchait de la statue de la divinité, qui se trouvait dissimulée dans une niche; là, qu'il lui ôtait ses voiles; plus loin, qu'il lui offrait l'encens. Les statues ont disparu aujourd'hui, mais les niches existent toujours. Je me rappelle même que l'une d'elles me servit d'abri pour déjeuner; car dans les nefs ouvertes à tous les vents et où la tempête faisait tournoyer des tourbillons de sable, le confort était au moins douteux. C'est assurément là le déjeuner le plus fashionable qu'il m'ait été donné de faire. Pensez donc que j'avais à ma droite Osiris, et à ma gauche Hathor, deux convives d'aussi illustre naissance qu'ils étaient de bonne composition. Ils le prouvèrent en me laissant déjeuner sans chercher à me déranger et en se contentant de regarder d'un œil curieux ces engins qu'ils n'avaient bien sûr jamais vus : des fourchettes et des verres. Dans ce même temple de Séti, on signale encore une « table des rois » fort bien conservée et plus complète que celle qui est au musée de Londres. Cette table porte les cartouches de 76 rois. En tête se trouve Ménès, le fondateur de la monarchie égyptienne.

Après le temple de Séti, le temple de Ramsès n'offre qu'un intérêt médiocre. Il est d'ailleurs fort délabré; ses murs, en grande partie écroulés, n'ont pas plus de 1m50 de haut. En outre, on a pris à ce temple son « master piece », cette table des rois que je citais tantôt et qui est aujourd'hui à Londres. Le temple de Ramsès II est contemporain de l'obélisque de Paris.

En continuant la visite d'Abydos, on rencontre une grande enceinte en briques crues qui marque l'emplacement de l'antique Thinis, le berceau de la monarchie égyptienne. C'est

Digitized by Google

là qu'était le tombeau de l'Osiris d'Abydos (on sait que chaque nome avait son Osiris local). Ce tombeau était le Saint-Sépulcre des Égyptiens. Malheureusement, il n'en reste plus de trace.

Faut-il cependant renoncer tout à fait à en retrouver même des vestiges? Peut-être non. Et voici pourquoi. Dans cette même enceinte, il existe encore une sorte de tumulus appelé Kom-es-Sultân. Ce tumulus a ceci de particulier qu'il s'est formé par l'amoncellement successif d'un grand nombre de tombes. Partant de là, on a supposé qu'on était peut-être ici tout près du tombeau d'Osiris, dont les personnages riches et puissants devaient rechercher le voisinage pour leur sépulture. Cette hypothèse, qui n'a rien d'invraisemblable, expliquerait l'amoncellement, la superposition de toutes ces tombes. Et il n'est pas défendu d'espérer que, les fouilles terminées, on trouvera à la base même du tumulus, sous toutes ces tombes d'époques si diverses, la tombe d'Osiris, qui est, comme on le sait, le dieu du bien, le soleil et le Nil tout à la fois.

Hâtons-nous d'ajouter qu'il n'est pas absolument certain que ce soit à Abydos que se trouve le tombeau d'Osiris. Deux autres villes, Saïs et Busiris, en ont revendiqué la possession.

Avant de quitter Abydos, on jette un coup d'œil sur les vestiges, peu intéressants d'ailleurs, de l'antique nécropole. Quand je vous aurai dit qu'il y a là des tombes des 6e, 12e et 13e dynasties, des tombes par conséquent qui comptent jusqu'à 4,500 printemps, vous en saurez aussi long que moi. La visite d'Abydos terminée, nous regagnons le Nil. En route, nous sommes enveloppés par une vraie tempête de sable d'une grande violence. C'est l'une des rares fois que nous eûmes sur le Nil un semblant de gros temps.

Quand nous rentrons à bord, notre *Beni-Souef* est déjà sous vapeur. C'est qu'il s'agit d'atteindre Keneh le même jour pour visiter Dendérah le lendemain. Telle est la volonté du dieu Thomas Cook, et de notre drogman, son prophète.

On passe Farshout, qui a peu d'apparence, et bientôt on aperçoit Keneh-Keneh, 13,000 habitants, disent les guides. Entrepôt de commerce entre le Caire et Djiddah. Passage des

Digitized by Google

caravanes qui vont à la Mecque par Cosséir. Fabriques de jarres et de bardaques. Soufrière. Ouf! c'est tout. Mais encore, avouez que si ce n'était que cela, on se hâterait de tourner le dos à Keneh, à ses 13,000 habitants, à ses jarres et à ses bardaques. Heureusement, Keneh est une petite ville pittoresque. Elle possède un bazar, et on n'a pas passé deux mois en Égypte sans raffoler des bazars, qui offrent toujours un intérêt quelconque. On peut encore admirer pendant une demi-heure le réel talent de ceux qui fabriquent les jarres et autres poteries. On peut se reposer dans un joli petit café fort bien abrité. Enfin, les rues sont assez curieuses pour qu'on s'arrête à les parcourir. Juchés sur nos ânes, nous circulons dans la foule, toujours bruyante, toujours bariolée. Un photographe qui voyage avec nous, avisant quelques beaux types, se flatte du fol espoir de faire un bon cliché. Nos modèles prennent sans difficulté la pose qu'on leur indique, mais dès que l'artiste ouvre son appareil et fait le signe : Attention! ils prennent invariablement cela pour le signal de s'en aller, et ne laissent devant l'objectif qu'un âne qui, lui philosophe, se dit qu'après tout il lui est indifférent de passer ou non à la postérité. Après une demi-heure de cette comédie, force est au photographe de rengaîner ses appareils. Nous nous en retournons vers le Nil, toujours fort escortés. Il y a de tout dans cette foule, une vraie salade. Nous remarquons en passant quelques femmes « plutôt vieilles », vêtues de couleurs éclatantes, le visage peint comme un bâtiment. Ce sont les almées de Keneh. On nous en a dit du bien; il faut voir ça. Et le soir venu, après dîner, nous quittons à deux ou trois le *Beni-Souef* pour retourner à Keneh. Cette excursion a ceci d'original que nous avons pour toute escorte nos ânes et nos âniers, qui ne nous comprennent pas plus les uns que les autres. Nous partons donc à l'aventure. Nous sommes parvenus à faire comprendre à nos âniers qu'il s'agit de nous conduire à Keneh. Quoique très durs d'esprit, ils ont fini par s'assimiler la chose. Ils ont même poussé l'intelligence jusqu'à deviner qu'il nous plairait assez de voir les almées. On s'arrête dans une rue déserte, devant une maison toute noire.

Digitized by Google

Trois femmes en sortent. Nous croyons reconnaître parmi elles deux de nos connaissances « plutôt vieilles » de l'après-midi. Nous protestons; nous voulons voir les premiers sujets de la troupe. Grand conciliabule. Tour de Babel sur toute la ligne. Enfin, arrivent deux almées plus sérieuses, celles-ci plutôt jeunes et assez belles filles. La fantasia semble vouloir commencer. L'éclairage *a giorno* est prêt (il se compose de deux bougies plantées dans des goulots de bouteilles). Mais en ce moment un de nos compagnons qui est resté en bas appelle à l'aide : il paraît qu'on l'a enfermé dans une sorte de trou noir avec l'une des deux femmes « plutôt vieilles », qui semble en vouloir à sa bourse. Une discussion va inévitablement s'engager; et une discussion, en Égypte, c'est l'enfer.

Toute réflexion faite, nous jugeons plus sage de laisser les almées « plutôt vieilles » à leurs chères études, et d'attendre Luxor pour nous offrir le spectacle d'une fantasia sérieuse. Et voilà comment nous nous figurerons toujours que les almées de Keneh sont « plutôt vieilles ».

Presque en face de Keneh, sur la rive gauche du Nil, s'élève, à quelque distance du fleuve, le temple de Dendérah. Jusqu'ici, nous n'avons fait que traverser les mosquées et les temples en curieux, voulant seulement nous rendre compte de l'architecture des monuments, de leur partie matérielle, voudrais-je dire, sans nous inquiéter de l'idée qui avait présidé à leur édification. Aussi bien, mieux valait nous réserver pour Dendérah, qui résume tout, philosophie et religion de l'Égypte, et contient entre ses quatre grands murs tant de vastes conceptions, qu'on demeure étonné après avoir visité ce temple. Je veux avant tout remercier ici un savant qui, se trouvant comme passager sur notre bateau, voulut bien, pour Dendérah, se faire notre cicérone. La présence de M. Brugsch auprès de nous décupla l'intérêt de notre visite.

Quelques notes d'abord, qui ont leur importance, sur l'époque à laquelle fut bâti le temple. Commencé sous Ptolémée XI, il fut achevé à l'époque où Jésus-Christ vivait à Jérusalem. Vous verrez l'importance de cette remarque.

Digitized by Google

Nous allons trouver partout dans Dendérah des symboles et des idées qu'on croirait empruntés au christianisme, tant ils ont avec lui des points communs. N'y a-t-il pas là un argument puissant en faveur de la parenté de toutes les religions?

Commençons, si vous le voulez, par parcourir le temple; nous reviendrons ensuite sur les idées qu'il évoque. Mariette, dans son itinéraire sur la haute Égypte, esquisse Dendérah en dix lignes :

« Le temple de Dendérah, dit-il, est un des temples les mieux conservés et les plus importants de l'Égypte. Il s'élève, comme tous les temples égyptiens, au centre d'une vaste enceinte; celle-ci est construite en briques crues. Elle est si haute et si épaisse que quand les deux portes qui y donnaient accès étaient fermées, on ne devait rien voir ni rien entendre de ce qui s'y passait. »

Voyez-vous déjà ici apparaître le mystère? « On ne doit rien voir ni rien entendre. » Ce mystère va toujours aller croissant, de chambre en chambre. Plus nous avancerons vers le sanctuaire, plus l'obscurité deviendra grande. Il y a évidemment, dans cette distribution de l'édifice, l'image de la divinité cachée et incompréhensible.

Le roi seul pénètre au sanctuaire, qui est tenu dans l'obscurité la plus profonde. C'est là que l'on conserve l'emblème mystérieux du temple, un grand sistre d'or. N'est-ce pas là l'idée de notre tabernacle? — A part le sanctuaire, les prêtres avaient accès dans toutes les parties du temple. Chacune de ces parties avait une destination spéciale.

Nous entrons à Dendérah en passant sous un grand pylône. On nous fait admirer les belles sculptures qui le couvrent. Hathor y est représentée, et Hathor c'est le beau, c'est le vrai, c'est le bien, c'est la divine mère. Voilà l'image qu'on trouve sur le seuil de ce temple, la divinité bienfaisante et consolatrice. Nous suivons une longue avenue, qui fut sans doute jadis bordée de sphinx, et nous arrivons au temple même. Le temple ayant été envahi par le sable et l'intérieur seul ayant été déblayé, force nous est de descendre plusieurs marches. Nous nous trouvons alors dans une salle immense, dont la

Digitized by Google

voûte est portée par vingt-quatre colonnes gigantesques. C'est ici le vestibule, en quelque sorte. Trois portes y donnent accès.

La grande ne doit s'ouvrir que pour laisser passer le roi. Quant aux deux petites portes, qui sont latérales, elles servent au passage des prêtres et à l'entrée des offrandes. Cette grande salle ne fait pas encore partie du temple proprement dit.

Nous allons y arriver en pénétrant dans une seconde salle, la première d'un groupe de chambres où règnent déjà l'ombre et le mystère. C'est ici que les prêtres s'assemblent pour faire les préparatifs des fêtes. Reconnaissez-vous les sacristies de nos églises? Ces fêtes consistaient en processions qui circulaient dans le temple, montaient sur les terrasses, parcouraient les diverses parties de l'enceinte extérieure. Voyez-vous cette gigantesque et solennelle farandole se dérouler dans toutes les parties d'un semblable édifice sous les rayons ardents du jour ou la blanche lumière de la lune? Quel spectacle fantastique pour ceux qui, placés au loin, apercevaient au sommet des terrasses cette procession qui défilait! — Dans ces processions, on portait quatre barques; au centre de chacune, un édicule toujours fermé et soigneusement recouvert contenait l'emblème de la divinité à laquelle la barque était consacrée. N'est-ce pas là l'arche de la Bible?

Après le vestibule, après ce premier groupe de chambres, dont chacune est comme une chapelle où sont conservés les emblèmes et où se préparent les fêtes, nous arrivons maintenant dans la troisième partie du temple. L'obscurité, le mystère y sont encore plus grands. Cette partie de Dendérah a ceci de propre qu'elle est comme un petit temple dans le grand.

Ce petit temple comprend quatre salles et une cour d'où partent deux escaliers monumentaux, lesquels conduisent aux terrasses, où se trouve un autre petit temple dont nous reparlerons. Pourquoi, dira-t-on, ménager un petit temple dans le grand? La raison en est simple. Le plus grand événement de l'année, pour les Égyptiens, était l'apparition de l'étoile

Digitized by Google

Sirius (21 juillet), apparition qui marquait le premier jour de l'an. A cette occasion, on célébrait une très grande fête pour laquelle on avait voulu avoir des chambres spéciales. Reste enfin la quatrième partie du temple, où nous parvenons en nous enfonçant de plus en plus dans la profondeur de l'édifice. Ici, nous trouvons encore onze chambres absolument closes et disposées en demi-cercle. Il est à observer que jusqu'ici toutes les parties du temple que nous avons visitées avaient une destination matérielle. Cette dernière partie, au contraire, est réservée au mythe. Ces onze chambres sont comme autant de chapelles où l'on invoque Isis, Osiris mort, Osiris ressuscité, Hathor, Pascht. Enfin, tout à l'extrémité du temple, une dernière chambre, le sanctuaire, où le roi seul pénètre et que nul autre ne doit voir.

Voilà, esquissé en quelques mots, le temple de Dendérah, monument incomparable, tant à cause des enseignements qu'on y peut puiser qu'à cause de sa conservation. Tout y est encore dans un état presque irréprochable. Les abeilles seules, qui ont formé sur les murs extérieurs d'innombrables cellules, se sont avisées de détériorer ce temple que le temps, respectueux, a épargné.

Pour ce qui est des enseignements répandus de toutes parts sur les murs de l'édifice, on n'en saurait trop apprécier la valeur. On a dit avec raison que la découverte du temple de Dendérah a fait avancer d'un siècle l'étude comparée des religions.

Et, en effet, qu'est-ce que nous ne trouvons pas à Dendérah? Tout y est, ce semble. Il y a là toute une philosophie, toute l'histoire d'une religion.

Voilà d'abord ce petit temple des terrasses, dont il a été parlé tout à l'heure. Il est consacré à Osiris-An. Or, Osiris-An, c'est l'Osiris du nome de Dendérah. Nous avons dit déjà que l'on comptait en Égypte autant d'Osiris que de nomes, soit quarante-deux. Que faut-il en conclure?

Les Égyptiens reconnaissaient-ils vraiment quarante-deux Osiris, ou simplement quarante-deux formes d'un Osiris unique? En d'autres termes, étaient-ils ou non monothéistes?

Digitized by Google

Ici, un peu de philosophie devient indispensable. Si l'on consulte Jamblique (fin du IIIe siècle), il répond que les Égyptiens croyaient à un dieu unique, universel, incréé; à un dieu qui n'avait pas de commencement, qui était antérieur à toutes choses. Au-dessous de lui, d'après Jamblique, les Égyptiens reconnaissaient d'autres dieux qui ne faisaient qu'exprimer ses attributs divinisés. Ainsi Pascht représentait le feu qui vivifie; Horus, la lumière; Ammon, « cette force cachée dans la nature qui amène toutes choses à la vie [1] ».

Eusèbe n'est point de cet avis. « La théologie des Égyptiens, dit-il, chez qui Orphée a puisé la sienne, reconnaissait que l'univers est Dieu formé de plusieurs dieux qui composent ses parties [2]. » D'après lui, on trouve partout en Égypte des dieux immortels et incréés, tels que Ammon à Thèbes, Phtah à Memphis. Mais on ne trouve nulle part le dieu unique, invisible, sans forme et sans nom, de Jamblique. A ce compte, il faudrait admettre que le polythéisme forme la base de la religion égyptienne.

Voilà les deux opinions en présence. Mariette, qui est certes en la matière une autorité à faire loi, après s'être rangé du côté de Jamblique, a fini, à la suite de ses derniers travaux, par opiner pour Eusèbe et pour le polythéisme égyptien. Certes, la question est difficile à résoudre, car on n'a d'autres données que les tableaux souvent mutilés et les inscriptions souvent incomplètes ou incomprises qui se trouvent dans les temples. Cependant, en présence d'une religion qui nous offre tous ces grands dogmes de l'incarnation, de la résurrection et tant d'autres, il nous semble qu'il est bien difficile de conclure au polythéisme, surtout quand on n'a pas d'autres faits à alléguer que le silence des textes sur l'unité de Dieu. Sans doute, nulle part on n'affirme formellement qu'Osiris soit le dieu unique, invisible, dont parle Jamblique. Mais nulle part non plus, il n'est dit que ces quarante-deux Osiris locaux soient autant d'Osiris bien distincts. N'est-ce pas Mariette lui-même qui nous fait cet aveu : « Osiris, en se localisant à

[1] Mariette.
[2] Préparation évangélique d'Eusèbe.

Digitized by Google

Dendérah, ne perd aucune des qualités de l'Osiris principal. Ce que nous voyons sur les murailles du petit temple se rapporte en définitive à l'Osiris des traditions nationales, c'est-à-dire à l'Osiris descendu sur la terre comme bienfaiteur de l'homme, mis à mort et ressuscité» ? Mais alors, c'est donc qu'il y a un Osiris national qui résume tous les autres.

Un autre argument qui milite en faveur du monothéisme égyptien, c'est l'absence totale d'idolâtrie dans la religion de ce peuple. Car polythéisme et idolâtrie ne vont guère l'un sans l'autre. Sans doute, à première vue, il ne manquera pas de gens pour accuser d'idolâtrie un peuple qui donne à ses dieux des têtes d'animaux; qui personnifie Osiris sous les traits du bœuf Apis; qui représente Isis sous la forme d'une génisse; qui donne à celui-ci une tête de bélier, à celui-là une tête de corbeau. Mais défions-nous de ces jugements formulés à vue de nez. Ce sont là des clichés trop faciles. Qu'étaient-ce, en définitive, que toutes ces images? Des symboles, et point autre chose. « C'étaient des signes convenus, de simples appellations qui symbolisaient, dans l'idée du vulgaire, les forces multiples de la nature, les qualités abstraites de l'Être divin. Alors, comme de tout temps, la foule matérialisait les symboles concédés à sa faiblesse; les âmes nourries de plus de lumière les écartaient pour remonter à la source unique de vie et de bonté [1]. » Eh! n'avons-nous pas, nous aussi, des symboles? N'avons-nous pas la Trinité, qu'on nous représente sous trois figures? N'avons-nous pas le Saint-Esprit sous les traits d'une colombe, et tant d'autres encore? Sommes-nous, pour cela, des idolâtres? La conclusion de tout cela, c'est encore Mariette qui la donnait en disant que les hommes ne diffèrent pas d'un siècle à l'autre, mais plutôt d'un esprit à l'autre. Et il ajoutait : « Les vieux scribes de Ramsès priaient et adoraient comme Socrate, saint Augustin et Malebranche. »

N'en voilà-t-il pas assez pour prouver que les Égyptiens n'étaient ni idolâtres, ni polythéistes? A Dendérah surtout, où

[1] M. de Vogué.

Digitized by Google

l'on sent partout la salutaire influence de l'école platonicienne, le contraire serait malaisé à soutenir.

Et une fois ce grand point admis, nous tombons presque en plein christianisme. Voilà Osiris qui paraît sur la terre. Sa mission est grande : il vient enseigner aux hommes l'agriculture, les lois, le mariage, comme le Christ évangélise les peuples. Typhon, le principe du mal, le fait périr et coupe son corps en treize morceaux. C'est sa Passion. Isis, la déesse du bien, réunit les débris de son être et leur donne la sépulture. Puis voici Osiris rendu à la vie ; c'est la Résurrection. Il rajeunit ; il apparaît déjà comme le vainqueur de ses ennemis, représentés par un crocodile. Enfin, la résurrection est accomplie et le dieu se montre sous la forme d'Hor-sam-to. Tout cela est raconté tout au long sur les murs des chambres de Dendérah.

Voulez-vous Dieu le fils? Voilà Horus, fils d'Osiris et d'Isis, qui vient faire la guerre à Typhon et le tue. C'est la lutte de Dieu et de Satan dans la foi chrétienne ; c'est encore celle d'Ormuzd et d'Ahriman dans la religion persane. C'est aussi la grande lutte pour le bien, pour la vie, cette lutte pour laquelle les Anglais ont trouvé un nom excellent, le « struggle for life », cette lutte que les vieux Égyptiens connaissaient, eux aussi. N'est-ce pas que voilà une religion complète? Presque tous nos grands dogmes s'y trouvent.

Et puis ce n'est point tout. Toute notre philosophie est là, dans cet inépuisable temple de Dendérah. Voyez Hathor. C'est la déesse principale du temple. C'est l'Aphrodite ou la Vénus des traditions classiques. C'est la déesse de la beauté. (On sait que les Égyptiens plaçaient la beauté dans les yeux. Un exemple entre mille : A Dendérah, sur le mur du fond, Cléopâtre est représentée faisant des offrandes à Osiris, à Isis et au petit Horus. Les yeux de la fameuse reine sont représentés aussi grands que possible. On voit bien qu'on a voulu la faire belle par les yeux.) Hathor, elle aussi, est représentée avec les yeux fort beaux ; les inscriptions l'appellent déesse à la belle face, belle déesse, déesse de l'amour. En même temps, Hathor personnifie l'harmonie générale du monde. C'est la divine

Digitized by Google

mère, elle fait germer les plantes. Elle symbolise le renouvellement de la nature; aussi l'appelle-t-on souvent Sothis (Sirius). Hathor, donc, résume et personnifie le beau.

Elle est encore la déesse du vrai. Il n'y a qu'à voir, pour s'en convaincre, les nombreux tableaux où les rois sont représentés lui offrant une statuette de la vérité.

Enfin, Hathor est aussi le bien. Dans le petit temple des terrasses, nous la voyons s'attacher à Osiris et prendre les traits d'Isis. Or, dit Plutarque, Osiris est le principe du bien. Et ailleurs il dit : Isis a un amour inné pour le bon principe. Voilà donc dans cette grande figure d'Hathor toute une esthétique, le vrai, le beau, le bien, c'est-à-dire « les trois parties fondamentales de la philosophie, toutes trois identiques ».

Il est évident qu'une philosophie si complète, qu'une religion si élevée ne sont pas exemptes de quelque influence étrangère. N'oublions pas qu'à l'époque où l'on édifia Dendérah, l'école platonicienne florissait à Alexandrie.

La grande voix de Platon s'est fait entendre jusqu'ici, de ce Platon qui s'éleva si haut qu'après lui un seul philosophe était possible, c'était le Christ.

Que conclure enfin de tout cela, sinon que les religions sont sœurs, que l'homme livré à lui-même aspire à un idéal et qu'il tend indistinctement vers lui par des moyens toujours identiques?

Le culte ne change guère. Nous avons vu que dans Dendérah on pourrait trouver toutes les parties essentielles d'une de nos églises, et les chapelles, et les sacristies, et le sanctuaire.

Nous y avons rencontré aussi tous les dogmes essentiels du christianisme. On peut bien après cela avouer, avec Mariette, que toutes nos idées modernes ont été usées déjà par les usages de la vieille Égypte.

L'Égypte alla jadis jusqu'à un degré de civilisation rare. Et c'est triste de voir aujourd'hui un tel peuple tombé si bas après s'être élevé si haut.

MAURICE JOOSTENS.

(*A continuer.*)

Digitized by Google

LE VAINQUEUR DE GRAVELOTTE[1]

III

Voici le matin. Une lueur pâle dissipe les ténèbres et glisse sur les visages blêmis par l'insomnie. Le long des bancs dorment pêle-mêle les soldats, les uns la tête appuyée sur la poitrine, d'autres renversés en arrière. L'aurore se lève enfin et couvre la terre d'une teinte rose tendre. L'air est vif. Les soldats s'éveillent et regardent l'horizon. Du fond des ténèbres de la veille, les rayons d'aujourd'hui ont fait éclore une contrée nouvelle. Où sont à présent Pognebina, Mizerow, Niedola!... Ici, c'est la terre étrangère. Tout est changé. Au loin moutonnent de vertes collines de chênes. Le fond des vallées est émaillé de coquettes toitures rouges. Sur les murailles blanches des chaumières se dessinent de petites croix noires. Partout des maisons, belles comme des châteaux, enguirlandées de vigne. Et puis çà et là, brusquement, la tour d'une église surmontée d'une flèche ou bien la haute cheminée d'une fabrique vomissant des flots de fumée rougeâtre. Et toujours des maisons, des villages, des villes. Une population compacte. Ici, on est plus à l'étroit, il y a un manque de plaines, plus de vastes champs de blés se déroulant à l'infini. On passe, sans s'arrêter, devant un grand nombre de gares. Quel événement est-il donc arrivé? Partout, il y a encombrement de curieux. Le soleil apparaît enfin victorieux au sommet des collines. Aussi, quelques vieux soldats commencent-ils à dire à haute voix leur prière du matin. Leur exemple est bientôt suivi par les autres.

[1] Voir la *Revue* du 15 août.

Digitized by Google

Les premiers rayons tombent sur les visages recueillis des paysans.

Le train s'est enfin arrêté dans une vaste gare; il est immédiatement assailli par une foule de gens.

De toutes parts circulent des rumeurs venant du champ de bataille :

« Les dépêches sont arrivées!... Nous sommes vainqueurs! vainqueurs ! »

Les soldats s'attendaient à une défaite. Aussi, quand les acclamations du peuple les réveillent, leur joie ne connaît plus de bornes.

Des gens à peine vêtus ont quitté leur demeure pour accourir à la gare. Déjà les toitures des maisons sont décorées de drapeaux. Toutes les mains agitent des mouchoirs. Aux portières des wagons, on apporte de la bière, du tabac, des cigares.

L'enthousiasme est indescriptible, les visages rayonnent. La *Wacht am Rhein* mugit comme une tempête. Les uns pleurent, d'autres se jettent dans les bras de leurs voisins.

« Notre Fritz est vainqueur, il a pris des canons et des drapeaux! »

Dans une noble ardeur, la foule offre aux soldats tout ce qu'elle possède. Ce procédé touche les soldats polonais, qui se mettent aussi à chanter. Le wagon tremble sous leurs voix vibrantes, et la foule écoute avec étonnement des paroles dont elle ne peut comprendre le sens. Ils chantent un vieux chant révolutionnaire :

Bartoszu, Bartoszu, oj nie tracwa nadziej...

(Bartholomé, Bartholomé, ne perds pas l'espérance.)

« Die Polen! Die Polen! » (Les Polonais), crie le peuple; et il entoure les wagons, admirant l'allure martiale des soldats et écoutant avec joie les anecdotes qui circulent sur les terribles hauts faits d'armes des régiments polonais.

Bartek a les joues enflées, ce qui, ajouté à ses longues moustaches jaunes, à ses yeux ahuris et à sa colossale stature osseuse, lui donne un air terrible. On le regarde comme un animal curieux.

Digitized by Google

« Nous avons de fameux défenseurs, disent les Allemands; en voilà un qui en abattra des Français! »

Bartek sourit avec complaisance, parce que, lui aussi, il est content de savoir les Français battus.

« Dans tous les cas, ils ne viendront plus faire la cour à Magda, s'emparer des terres et frauder l'eau-de-vie. » Il sourit, mais comme son visage le fait souffrir, il grimace plutôt.

A la vérité, il est affreux; tout en grimaçant il engloutit, avec un appétit digne d'un héros d'un autre âge, d'énormes boudins gonflés de pois, accompagnés de larges rasades de bière.

On lui donne des cigares, du tabac, des pfennigs; il prend tout.

« Ça a l'air d'une bonne nation, ces petits Allemands, » dit-il à Wojtek; et il ajoute un moment après :

« Tu vois bien que les Français sont battus! »

Mais le sceptique Wojtek jette une ombre sur sa joie.

Wojtek était comme Cassandre.

« Bah! les Français commencent toujours par se laisser battre, pour dérouter le monde, mais après, quand ils s'y mettent, tous les hommes volent en l'air comme des copeaux. »

Il ne se doutait pas que sa croyance était partagée par la plus grande partie de l'Europe, et encore moins que la moitié de l'Europe se trompait avec lui.

Le train se remit en marche. Toutes les maisons à perte de vue étaient décorées de banderolles. A certaines stations, on s'arrêtait plus longtemps, à cause de l'encombrement des trains. De tous les coins de l'Allemagne, du renfort arrivait. Les wagons que l'on croisait étaient pavoisés de verdure. Aux lances des uhlans se balançaient des bouquets lancés par la foule. Parmi ces hommes, beaucoup étaient Polonais ; alors il s'engageait, d'une voiture à l'autre, des bouts de conversations, des appels joyeux ou interrogateurs.

« Ça va bien, vous autres?...

— Où nous mène-t-on, pour Dieu! »

Digitized by Google

D'autres fois, dans un train roulant à côté d'un autre sur des rails parallèles, on entendait un refrain connu :

La belle dit au troupier :
Monsieur le soldat, venez me courtiser
De l'autre côté de Sandomir.

Et Bartek et ses compagnons saluaient en répondant :

Grand merci, la belle,
Car je n'ai pas encore soupé,
Mais Dieu vous le rendra !

Une gaîté pleine d'ardeur avait succédé à la douleur morne du départ.

Pourtant, le premier transport de blessés venant de France jeta quelque ombre sur ces belles dispositions. Le train s'était arrêté à Deutz et y stationnait longtemps pour laisser passer ceux qui se pressaient vers le champ de bataille. Comme Bartek et ses camarades faisaient aussi un temps d'arrêt, à cause de la lenteur des convois qui traversaient le pont de Cologne, ils coururent tous voir les malades et les blessés. Plusieurs de ces malheureux étaient à l'abri dans des voitures fermées; d'autres, faute de place, gisaient dans les wagons découverts, à la vue de tous. Au premier moment, toute la bravoure de notre héros lui tomba dans les jambes et, plein d'angoisse, il appela Wojtek :

« Vois donc, comme les Français ont abîmé nos gens! »

Le spectacle était navrant, en effet; ici, des faces pâles, fatiguées; là, des visages bleuis par la poudre ou la souffrance, couverts de sang. A toutes les clameurs de la joie générale, ils ne répondaient que par des gémissements et des plaintes. Plus d'un parmi ces misérables blasphémait contre cette guerre maudite entre Français et Allemands. La bouche sèche et brûlante, les yeux égarés, ils réclamaient à chaque instant de l'eau. Parfois, au milieu d'eux surgissait la face raidie d'un agonisant, ici, grimaçante et congestionnée par la douleur, là, paisible et calme. Pour la première fois, Bartek avait sous les yeux les effets sanglants de la guerre, et cette fois encore son cerveau se remplissait de confusion. Il demeura au milieu de

Digitized by Google

la cohue comme un homme étourdi, les lèvres entr'ouvertes, poussé, bousculé, recevant de la part des gendarmes des coups de crosse sur la tête, le cou, les épaules; mais que lui importait!

Ayant rencontré les yeux de Wojtek, il murmura : « Que Dieu ait pitié de nous.

— Tu auras le même sort, mon brave!

— Oh! Jésus Maria!... Et des honnêtes gens s'assassinent comme cela!... Et cependant, quand un homme en tue un autre, les gendarmes le mènent au tribunal et on le juge.

— Oh! à présent, celui qui tue le plus de gens est le meilleur, ricana Wojtek. Est-ce que tu croyais, par hasard, qu'on allait tirer avec de la poudre, comme aux manœuvres, ou bien dans une cible? »

Évidemment, la théorie et la pratique étaient bien différentes. Bartek était soldat, il avait été aux manœuvres et à l'exercice, il savait bien que dans les batailles on s'entretuait; mais à présent qu'il voyait le sang des blessures, les misères de la guerre, il éprouvait une sensation pénible et étrange, et à peine pouvait-il se tenir sur ses jambes. Aussi, dès cet instant reprit-il du respect pour la nation française.

C'est dans la gare centrale de Cologne qu'il rencontra enfin pour la première fois des prisonniers français.

Ils étaient entourés de soldats et de gens du peuple qui les examinaient avec étonnement, mais sans haine. Bartek se faufila dans la foule et regarda les wagons. Serrés les uns contre les autres à étouffer, se tenaient les fantassins français. Ils avaient les vêtements déchirés, souillés de boue. Bartek parut fort surpris. D'après ce que Wojtek lui avait dit, il s'était créé un tout autre type des Français. Il chercha des yeux son compagnon et le trouva debout à côté de lui :

« Qu'est-ce que tu m'as chanté donc? mais ce sont des mouches ces gens-là. Si je donnais un coup sur la tête d'un seul, il y en a quatre qui tomberaient.

— Ils ont dû maigrir, à coup sûr, dit Wojtek tout à fait désenchanté.

— Quelle langue baragouinent-ils? demanda Bartek avec méfiance.

Digitized by Google

— Oh! ce n'est pas du polonais, tranquillise-toi. »

Rassuré sous ce rapport, Bartek se hasarda le long des wagons, et après avoir passé en revue les soldats de la ligne :

« Ce sont de pauvres diables, dit-il! »

Mais dans les voitures suivantes, il y avait des zouaves. A travers l'embrasure des fenêtres, on distinguait leurs visages mâles et sérieux, bronzés au soleil d'Afrique, leurs longues barbes noires, leurs regards étincelants. Bartek sentit encore une fois son âme lui tomber dans les talons.

« Ceux-ci sont plus effrayants, murmura-t-il en tremblant, comme s'il eût craint qu'ils ne l'entendissent.

— Et pense bien que tu ne vois pas ici tous ceux qui ne se sont pas laissé prendre, ajouta Wojtek.

— Jésus! Miséricorde!...

— Tu vois que je disais la vérité, à présent! »

En suivant la file des wagons, Bartek se rejeta en arrière comme échaudé :

« Oh! un diable! Wojtek, à l'aide! »

A une fenêtre ouverte, se tenait la tête d'un Turco blessé, qui roulait des yeux blancs et grimaçait de souffrance.

« Oh! tout ça n'est pas clair!... Ce n'est pas un soldat!... Que Dieu ait pitié de mes péchés.

— Regarde quelles fameuses dents il a!

— Eh! que le diable l'emporte avec ses dents, je ne le regarderai pas. » Et après un moment de silence :

« Wojtek!...

— Eh bien?

— Et si on faisait un signe de croix, est-ce que tu penses que cela ne servirait à rien? »

Mais, avec un haussement d'épaules, Wojtek répondit doctoralement :

« Ces païens-là ne comprennent rien à nos saintes croyances!... »

La gamelle réclamait nos guerriers et, peu de temps après, le train se remettait de nouveau en marche.

Lorsque Bartek se vit dans les ténèbres, le visage noir du turco, roulant ses terribles yeux blancs, se mit à le hanter, et

Digitized by Google

il faut avouer que les sentiments qui le remplissaient en ce moment ne faisaient pas présager grand'chose de ses hauts faits d'armes futurs.

IV

Pendant toute la première partie de l'action, à Gravelotte, Bartek fut persuadé que dans une bataille il y a beaucoup à regarder et peu à faire. Son régiment avait reçu l'ordre de se poster, l'arme au pied, sur le sommet d'un coteau et d'y attendre le commandement.

Le canon grondait sourdement dans le lointain, des bataillons lancés au galop couraient de toutes parts, faisant trembler la terre sous le trépignement impétueux de leurs montures.

Des sabres de cuirassiers étincelaient dans la plaine et les sombres étendards prussiens flottaient au vent, tandis que sous le ciel d'un bleu de turquoise, les boulets s'entrecroisaient avec un sifflement sinistre. Parfois, une large nappe de fumée masquait l'horizon. Alors on entendait seulement la musique des balles. D'autres fois, c'étaient des bataillons entiers qui venaient, au pas de course, se poster à droite ou à gauche de la colline. On dételait des canons avec précipitation et on les tournait la bouche vers l'ennemi.

Les chevaux caracolaient. La côte entière fut bientôt couverte de soldats. De toutes parts résonnait le commandement prussien. Les adjudants se multipliaient. Dans les rangs, les soldats échangeaient de brèves paroles : « Ce sera bientôt notre tour! » Ou bien : « Est-ce que c'est déjà commencé?... — Eh!... il y a longtemps!... »

L'énigme de la destinée allait enfin se résoudre. Au milieu du nuage de fumée qui voile les hauteurs ennemies éclate une volée de mitraille.

Le canon tonne!

Le crépitement de la fusillade se rapproche davantage. Maintenant les canons prussiens s'apprêtent à répondre, on met le feu aux mèches! Chaos infernal! Il semble que le ciel et la terre s'ébranlent à la fois. Une grêle de bombes est diri-

Digitized by Google

gée sur le régiment de Bartek. Ces bombes ressemblent à de pâles nuages découpés en forme de roses. Soudain, le nuage éclate, il siffle, il rit, il grince, hennit, hurle!

« Des grenades! des grenades! » crient les paysans effarés.

Ils sont à peine remis de leur première stupeur qu'un obus est déchaîné contre eux. Le monstrueux oiseau de guerre arrive en ronflant sourdement avec l'impétuosité de la tempête, il tombe en fouillant furieusement la terre gémissante et éclate. L'horrible sifflement déchire le tympan. On croit que le monde s'écroule avec fracas, et la violence du courant est si forte qu'on a le visage cinglé comme par un vent glacial. Dans les rangs, désordre, mêlée. Près des canons, les voix stridentes des chefs commandent : « Tirez! »

Bartek est au premier rang, l'arme au bras, la tête droite, le menton avancé pour empêcher ses dents de claquer. Il y a défense de trembler, mais défense aussi de tirer! Il faut rester debout et attendre. Un nouveau boulet est lancé. Un deuxième, un troisième, des dizaines. Le vent ramène la fumée de la montagne. Les Français approchent. Ils ont déjà passé dans la batterie prussienne et braquent leurs canons sur le coteau. A tout instant, de longs jets de vapeur blanche s'élancent du fourré épais de la vigne.

Les fantassins se rapprochent encore davantage, ils ont gravi la moitié de la montagne. Un coup de vent chasse la fumée et les découvre. A-t-on semé des coquelicots dans le vignoble? Les képis rouges de l'infanterie font l'effet d'un vaste champ de pavots! Maintenant, ils ont disparu tous derrière les affûts; seuls les drapeaux tricolores flottent par-ci par-là.

La fusillade recommence, fiévreuse, irrégulière, attaquant presque chaque fois un point différent, et par-dessus ces balles, les boulets s'entrecroisent toujours avec des sifflements terribles.

D'en bas, montent des cris de guerre auxquels répondent des hurrahs allemands. Dans la plaine, le canon gronde. Cependant le régiment de Bartek reste immobile, malgré le

Digitized by Google

cercle de feu qui commence à le serrer de près. Des balles pareilles à de grosses mouches bourdonnent de tous côtés; parfois, elles rasent un shako. De seconde en seconde, il en vient davantage, elles cinglent les têtes, les nez, les yeux, les épaules; il y en a des milliers, des millions! On se demande comment il y a encore un homme sur pied. Soudain, derrière Bartek monte une plainte : « Jésus! » puis l'ordre bref : « Serrez les rangs. » Et puis encore une fois : « Jésus !... Serrez les rangs! » A la fin, le gémissement est continuel et le commandement de plus en plus précipité.

Les rangs se serrent. Le sifflement des balles redouble d'intensité, il ne cesse plus, il est effrayant. On enlève les morts en les traînant par les pieds !... C'est le jugement dernier.

« As-tu peur? demande Wojtek.

— Pourquoi n'aurais-je pas peur? » répond notre héros, dont les dents s'entrechoquent. Pourtant, ni l'un ni l'autre ne bougent et l'idée même de fuir ne leur vient pas. On leur a ordonné de rester et ils restent; la discipline les maintient sous son poignet de fer. Bartek est persuadé cependant qu'il sera tué, et il le dit avec angoisse à son compagnon.

« Bah! il n'y aura pas de trou au ciel pour un imbécile de moins ici-bas », dit Wojtek d'une voix un peu émue.

Mais ces paroles paraissent tranquilliser considérablement Bartek. On pourrait croire que jusqu'à présent son unique préoccupation a été de savoir s'il y aurait ou non un trou au ciel. Et calmé, il attend patiemment au milieu d'une chaleur intense, tandis que la sueur lui découle du front.

Le feu est si terrible que les rangs se fondent; déjà il n'y a plus d'hommes pour relever les morts et les blessés. Le râle des mourants se mêle au sifflement des balles. Seules les évolutions des drapeaux trahissent l'approche des Français, que dérobe la pampre du vignoble. Une volée de mitraille vient décimer encore une fois les rangs. Alors le désespoir commence à s'emparer de ces hommes. Mais à leurs cris de douleur se mêlent des accents de révolte et de rage contre cette autorité qui défend de bouger et ordonne de se laisser égorger sans tirer une balle, sans broncher. Ah! si on les

Digitized by Google

laissait faire, ils se jetteraient comme des lions sur l'ennemi!

A la fin, un soldat arrache son képi, le lance violemment à terre en criant : « Après tout, la chèvre ne meurt qu'une fois!... »

Cette parole semble électriser Bartek; il éprouve un tel allègement qu'il finit par n'avoir plus peur du tout. Si la mort ne peut arriver qu'une fois, ce n'est pas si effrayant. C'est là une philosophie de paysan qui a certes du bon, puisqu'elle redonne le courage.

Bartek savait bien que la chèvre ne doit mourir qu'une fois, mais il lui était agréable de l'entendre dire, d'autant plus que la bataille se changeait en défaite.

Voici un régiment qui n'a pas tiré une seule balle et qui est décimé à moitié. Des groupes débandés de soldats passent en courant; seuls les soldats de Mizera, de Niedola, de Pognebina, etc., retenus par la discipline, restent encore debout.

Mais on sent que les rangs vacillent; encore un instant et les nœuds de cette discipline céderont. La terre trempée de sang devient déjà molle et glissante, et l'odeur fade qui s'en dégage se mêle à celle de la poudre. Dans plusieurs endroits, il est impossible de resserrer les rangs, à cause des cadavres amoncelés. Tandis qu'une moitié est encore debout, l'autre, étendue au milieu des mares de sang, agonise dans les convulsions ou s'éteint sans un soupir. Les poumons réclament de l'air, et dans les rangs quelques voix murmurent : « On nous a amenés ici pour nous exterminer, personne n'en sortira vivant. »

« *Still polnischer Vie!* (Silence, animal polonais!) crie la voix de l'officier.

— Tu es bien abrité, toi, derrière mes épaules, murmure entre ses dents le soldat.

— *Steh der Kerl dà!* (Reste-là, coquin!)

Soudain, une prière s'élève au milieu des rangs :

Sainte Vierge, mère de Dieu,
Tes enfants implorent ton secours ;
Ne les abandonne pas, ô Marie !

La voix de Bartek se mêle à celle des autres, et sur le vaste

Digitized by Google

champ de destruction monte une ardente supplique à la Vierge de Czenstochowa :

Aie pitié de nos douleurs, ô Marie!

Les gémissements des mourants s'unissent aux oraisons :

O Marie ! ô sainte Marie!...

La Vierge les a-t-elle exaucés?... Un cheval écumant arrive au galop, monté par un aide de camp.

« Chargez! crie la voix de commandement.

— Hurrah! — En avant! »

Le rempart de baïonnettes s'abaisse. On se range en ligne, on s'élance à la recherche de l'ennemi invisible. Mais pour atteindre le coteau, il y a deux cents pas à faire dans la plaine, sans abri, sous le feu meurtrier des obus et des balles. N'hésiteront-ils pas? Non, car le Prussien sait quelle musique il faut jouer à ces braves quand ils vont à l'attaque. Au milieu des hurlements des canons, du tonnerre des balles et des gémissements qui dominent la voix des clairons, monte vers le ciel l'hymne national polonais :

« *La Pologne n'est pas encore morte!...* »

Quand cette musique, que tant de douleurs et de souvenirs ont consacrée, s'élève, chaque goutte de sang polonais tressaille d'ardeur.

« Hurrah! » crient les Prussiens.

Et les paysans répondent :

« Jusqu'à notre dernier souffle! »

La fièvre les empoigne, le sang monte à leurs joues; ils vont comme la tempête, enjambant les cadavres des hommes, des chevaux, les fûts de canons renversés. Beaucoup succombent, mais la colonne avance toujours, chantant l'hymne patriotique.

A la limite du coteau, ils disparaissent dans le fourré et l'on n'entend plus que leur chant.

Là-haut, le feu est de plus en plus fort; la canonnade française se rapproche toujours davantage, plus intense, plus fiévreuse,... puis soudain, elle cesse.

Là-bas, tout en bas, ce vieux loup de guerre, Steinmetz,

Digitized by Google

allume tranquillement sa pipe de porcelaine et dit avec un sourire de satisfaction.

« Ils sont arrivés, les gaillards!... Oh! je les connais, il n'y a qu'une musique pour les faire marcher. »

Après quelques moments, un des plus fiers drapeaux tricolores est lancé en l'air, retombe et disparaît.

« Ils ne plaisantent pas, là-bas! » dit Steinmetz.

Les trompettes jouent encore une fois l'hymne de la Pologne et un second régiment polonais est envoyé renforcer le premier.

Dans le fourré, on se bat à la baïonnette.

Bartek est là aussi. Tout à l'heure, quand il a entendu cette musique de son pays, tout le sang de ses veines a reflué vers son cœur, ses cheveux se sont dressés sur sa tête, ses yeux ont étincelé et il a saisi un fusil entre ses mains énormes, oubliant le monde, et sa femme, et son village, et que la chèvre ne meurt qu'une fois!... Arrivé au haut du coteau, il a trébuché plusieurs fois. Le visage souillé de sang et de boue, le nez meurtri, il court toujours en avant, haletant, enragé, humant l'air à pleine bouche, les yeux écarquillés, pour mieux découvrir un Français dans l'épaisseur du taillis. Soudain, il en voit trois auprès d'un étendard. Ce sont des Turcos! Mais il ne tremble plus, il se jette sur eux. Des cris sauvages lui répondent. Deux baïonnettes sont dirigées sur sa poitrine; mais lui, saisissant son fusil par le canon, le brandit en l'air, l'abat!... — Un cri seulement répond et deux corps noirs roulent sur le sol en se tordant dans les convulsions de l'agonie. Mais d'autres Turcos viennent à l'aide du porte-étendard. Bartek se jette sur eux comme un fou furieux; on décharge sur lui une arme à bout portant, un éclair jaillit, on entend le coup et, au même instant, de l'épaisseur de la fumée sort la voix enrouée de Bartek qui crie en polonais : « Manqué!... »

Et encore une fois son fusil fait un demi-tour, et une fois encore ce sont des gémissements qui répondent à ce coup.

Voyant ce colosse enragé, les Turcos battent en retraite; mais il semble à Bartek qu'il a entendu tomber des grosses

Digitized by Google

lèvres des Africains le cri de : Magda!... Magda!... Ah ! il vous faut Magda ! rugit-il, et en une enjambée il se retrouve au milieu de ses ennemis. A ce moment, Wojtek et ses compagnons arrivent aussi et la bataille s'engage dans la vigne, lutte corps à corps, accompagnée du choc des crosses de fusil, du sifflement des narines et de la respiration fiévreuse des combattants.

Bartek est noir de poudre, couvert de sang : il ressemble à un animal plutôt qu'à un être humain. Debout à la tête du régiment, sa haute stature dépasse toutes les autres; il soulève de ses bras gigantesques la crosse de son arme et chaque coup abat une tête. Ses mains se meuvent avec la rapidité mécanique d'une machine, et il s'avance ainsi, semant la destruction et la mort. Arrivé au porte-étendard, il lui pose ses doigts de fer sur la gorge, les yeux de son ennemi tournent, un voile passe sur son visage, il pousse un râle et ses mains lâchent le drapeau.

« Hurrah ! » crie Bartek en les aisissant; il l'agite en l'air : c'est alors que le général Steinmetz l'aperçoit. Mais bientôt, avec cette même hampe, il abat une tête couverte d'un képi galonné d'or, puis il déchire le drapeau, le serre contre sa poitrine et, brandissant sa nouvelle arme, il va rejoindre ses compagnons qui poursuivent les Turcos.

Le groupe de zouaves qui garde les canons accueille nos paysans par une grêle de balles.

« Hurrah ! » crie Bartek, et il s'élance sur eux avec ses camarades. Ici commence un combat sanglant, terrible, à l'arme blanche. A ce moment, le second régiment polonais arrive à la rescousse. Bartek brandit toujours la hampe de son drapeau, qui fait l'effet d'un fléau infernal. Chacun de ses coups fait une trouée dans les rangs serrés des Français.

A la fin, il s'élance sur un canon et l'enfourche comme il ferait de son vieux cheval de Pognebina!... Mais déjà il est campé sur un autre et a assommé un second porte-étendard.

« Hurrah, Bartek ! » crient les soldats. La victoire est complète. Les mitrailleuses sont prises d'assaut, tandis que

Digitized by Google

l'infanterie, qui bat en retraite, va culbuter contre un régiment prussien qui lui fait rendre les armes. Bartek enlève un troisième étendard et, ses trophées sur l'épaule, il descend la colline avec ses compagnons. Sa face est mouillée de sueur. Sa large respiration ressemble à un soufflet de forge. Il ne craint plus les Français. A côté de lui, Wojtek marche, il est légèrement blessé.

« Qu'est-ce que tu m'as blagué, toi!... Tu vois bien que j'en suis sorti tout de même, et que tu es à peine égratigné! »

Wojtek baisse la tête.

« Je ne te savais pas si acharné! » dit-il. Et décidément, il commence à envisager son camarade d'un autre œil.

Ce n'est pas seulement Wojtek, mais officiers, sous-officiers et soldats, tous regardent maintenant ce paysan gigantesque, aux longues moustaches de chanvre. Bartek se contente d'écarquiller ses yeux ronds.

« Ach! *Sie Verfluchter Polake!* » (Ah! fameux Polonais), lui dit le major lui-même, en le tirant par l'oreille Et, de plaisir, la bouche de Bartek se fend jusqu'aux molaires.

Comme le régiment stationne encore sur la hauteur, le major le montre au colonel, et le colonel le désigne au général Steinmetz lui-même. Celui-ci examine les drapeaux et ordonne de les emporter. Ensuite il jette les yeux sur Bartek. Notre héros se tient droit comme un piquet et présente les armes. Le vieux général le regarde en branlant la tête d'un air satisfait. A la fin, il parle à l'oreille du major et on entend clairement prononcer le mot : « *Unteroffizier* (sous-officier).

— *Zu dumm*, *Excellenz* (Trop bête, Excellence), répond le major.

— Essayons », dit Son Excellence, et ramenant son cheval, elle s'approche de Bartek. Celui-ci n'en croit pas ses yeux. Chose inouïe dans l'armée prussienne, un général va causer avec un simple soldat! C'est facile pour Son Excellence, car elle connaît le polonais, et puis... ce simple soldat a pris trois étendards!

Digitized by Google

« De quel pays es-tu? demande le général.

— De Pognebina, répond Bartek.

— Bien. Ton nom?

— Bartek Slowik.

— Nachtigal, corrige le major.

— Nachtigal, répète Bartek.

— Sais-tu pourquoi tu te bats contre les Français? »

Ici, Bartek commence à bégayer.

« Parce que... parce que... » Mais les paroles de Vojtek lui reviennent heureusement à la mémoire; il s'y accroche et répond très vite, de peur de se tromper : « Pourquoi je me bats contre les Français? c'est parce que ce sont des Allemands, seulement encore plus canailles que les Prussiens. »

Le visage de Son Excellence commence à se tendre, comme si Son Excellence avait une envie folle d'éclater de rire. Un instant après, elle se tourne vers le major et dit :

« Vous aviez raison. »

Notre Bartek, très satisfait de lui-même, reste toujours raide, attendant les ordres.

Qui a gagné la bataille aujourd'hui, demande le général?

— Moi, Excellence », répond sans broncher Bartek.

Son Excellence a encore une fois des velléités d'éclater de rire.

« Oui, oui, c'est toi, mon brave! tiens, voilà ta récompense. » Et le vieux guerrier détache une croix de fer de sa propre poitrine, se baisse et l'attache à la veste de Bartek.

La bonne humeur du général se reflète naturellement sur le visage du colonel, du major, du capitaine et des sous-officiers.

Après le départ du général, le colonel donne à Bartek dix thalers, le major cinq, et ainsi de suite.

Tous lui assurent en riant qu'il a gagné la bataille, ce qui transporte Bartek au septième ciel. Chose étrange, Wojtek seul n'est pas satisfait de notre héros; quand le soir le régiment est réuni autour du feu du bivac, et que l'honnête face de Bartek éclate presque, tant ses joues sont rebondies de boudin aux pois, Wojtek l'apostrophe d'un ton de résignation.

Digitized by Google

« Oh! mon pauvre Bartek, tu es fameusement bête, toi!... on peut bien le dire.

— Allons, qu'y a-t-il encore? demande le colosse entre deux bouchées.

— Qu'est-ce que tu as été raconter au général, que les Français sont des Allemands?

— Eh bien! est-ce que tu ne l'as pas dit toi-même?

— Oui, mais tu devais faire attention que le général et les officiers sont aussi des Allemands.

— Eh bien!... qu'est-ce que ça fait? »

Wojtek commence aussi à hésiter.

« C'est que, c'est que... même s'ils sont des Allemands, il ne faut pas en parler, parce que c'est toujours vilain de le dire.

— Mais puisque c'est des Français que je l'ai dit », riposte encore Bartek.

Wojtek veut répondre, expliquer à son compagnon que devant les Allemands il ne convient pas de parler mal des Allemands, mais il ne peut sortir de ce dilemme, sa langue s'embarrasse et, ma foi, il s'arrête court.

(*A continuer.*) HENRY SIENKIEWICZ.

(Traduction de Marguerite Poradowska.)

Digitized by Google

L'ÉCOLE ANGLAISE DE PEINTURE

SON PASSÉ, SON PRÉSENT, SON AVENIR [1]

IV. — Le présent. — L'école moderne.

La peinture d'histoire compte en Angleterre une série imposante d'adeptes, tels que sir Frederick Leighton, Alma Tadema, Watts, Briton, Rivière, Millais et bien d'autres encore. Sir Frederick Leighton est le représentant classique du grand style ; son interprétation d'un des contes de Boccace, *Cymon et Iphigénie*, caractérise nettement son talent correct, sobre et distingué. Comme président de la « Royal Academy of Arts », il est d'ailleurs une personnalité importante. Jamais aucun pays ne posséda un peintre plus instruit, plus accueillant, plus *gentleman*, dans toute l'expression du terme. Jamais non plus artiste ne fut plus populaire ni plus éloquent, car il a eu et possède encore le rare privilège d'exercer une influence énorme sur l'évolution des beaux-arts dans son pays.

Né le 3 décembre 1830, à Scarborough, dans le Yorkshire, — une année après John E. Millais, — il passa toute sa jeunesse à voyager, car son père, qui était médecin, avait abandonné la pratique de son art pour soigner la santé délicate de sa femme.

Ces circonstances exercèrent une grande influence sur l'artiste. Sa famille se fixa d'abord à Paris, où l'enfant, alors

[1] Voir la *Revue de Belgique* du 15 août 1885.

Digitized by Google

âgé de neuf ans, apprit le français. Deux ans après, ses parents se fixèrent à Rome, où le futur successeur de sir Joshua Reynolds reçut des leçons de peinture du signor Meli et s'initia aux beautés de la langue italienne.

Ils allèrent ensuite successivement à Dresde, à Berlin, — où le jeune Frederick suivit les cours de l'Académie, — à Munich et à Francfort, pour revenir enfin en Italie et se fixer, en 1844, à Florence, où il étudia la sculpture avec le statuaire américain Hiram Power.

En 1848, sir Frederick Leighton vint à Bruxelles, fréquenta les ateliers de Wiertz et de Gallait et produisit son *Cimabue finding Giotto*. Il resta un an en Belgique, qu'il quitta pour aller copier, au Louvre, les chefs-d'œuvre du Titien et du Corrège.

De Paris, il revint à Francfort, où il reçut des leçons de Steinle, et alla ensuite en Italie. Déjà le peintre se formait et, à vingt-cinq ans, il exposa un tableau de valeur : *Cimabue's Madona carried in procession through the streets of Florence*.

Ce fut un succès; toutefois, il n'estimait pas son éducation artistique suffisamment développée. Il voulait voyager encore, admirer les maîtres, étudier leurs chefs-d'œuvre. Il visita alors l'Espagne et la Grèce et, en 1869, voulant voir les plus beaux spectacles de la nature, il se rendit en Égypte, où le Khédive lui donna un steamer pour remonter le Nil en compagnie de M. de Lesseps.

On le voit, un artiste eut rarement l'occasion de faire des études plus complètes. La place que sir Frederick Leighton occupe dans le monde artistique ne doit donc pas nous étonner. Grâce à tout ce qu'il avait vu, étudié et, admiré, il pouvait donner à son talent un caractère individuel nourri aux grands principes de l'art.

Les splendides peintures exécutées dans le South Kensington Museum, les *Arts of Peace* et les *Arts of War*, résument le talent du président de la « Royal Academy ».

Dans ses compositions, il s'inspire de Raphaël, tandis que, par les détails et le dessin, il rappelle la facture de certains

Digitized by Google

maîtres allemands, de Kaulbach, par exemple, ou de Steinle. Son talent est donc italien par la composition, allemand par l'ampleur du dessin et grec par la distinction et le choix des sujets.

Pour connaître un homme, il faut le voir de près; pour apprécier un artiste, il faut l'étudier chez lui, dans son atelier, au milieu de ses œuvres. L'habitation de sir F. Frederick Leighton est située dans la « Holland Park road », où, dans la belle saison, elle fait émerger la silhouette de ses lignes gracieuses du milieu d'un bouquet de verdure. En entrant, l'on pénètre dans un large vestibule carré, ou *hall*, que l'on retrouve dans certaines maisons anglaises et espagnoles et qui donne accès aux appartements et à l'étage.

A droite, à l'extrémité d'un large couloir orné de colonnes corinthiennes de marbre poli, s'ouvre une salle mauresque, brillamment décorée, selon les règles de l'art oriental, dans une débauche de couleurs harmonieuses. Au centre, un petit jet d'eau répand sa fraîcheur avec un bruit doux et continu.

En montant, l'on pénètre dans le sanctuaire même de l'artiste. Ici, comme partout d'ailleurs, chaque détail de l'ameublement est un exemple de bon goût. Mille bibelots et plâtres classiques s'étalent dans un encombrement voulu. Des copies de Raphaël et des moulages des œuvres de Michel-Ange occupent les places d'honneur. Près d'une grande croisée centrale formant bretèche à l'extérieur, nous avons remarqué une statuette représentant un homme qui s'étire en bâillant. La simplicité du sujet égalait la grandeur mâle du mouvement. Tout, jusqu'à la facture de la chevelure, rappelait le grand maître italien.

L'artiste a le culte des beaux-arts, il les conçoit nobles et grands et les cultive avec succès. Ses qualités exceptionnelles se retrouvent dans une esquisse de la *Résurrection*, dont la composition fait songer au groupe du *Jugement dernier* de Michel-Ange. Dans ce travail, destiné à servir de motif central aux magnifiques compositions que M. Poynter exécute pour la décoration du dôme de Saint-Paul, à Londres, trois figures principales, étroitement enlacées, forment un

Digitized by Google

groupe superbe : un homme, placé au milieu, soutient de sa main gauche un jeune homme et de sa main droite une gracieuse jeune femme.

The sea gave up the dead which were in it.

« La mer rendit les morts qui étaient en elle. » (Apoc., XX, v. 13.)

Les figures se détachent sur un ciel lourd de nuages.

Sir Frederick Leighton ne se contente pas seulement de pratiquer avec talent la peinture d'histoire, il est aussi un excellent portraitiste et, comme Van Dyck, il sait parfaitement rendre le charme si particulier de la femme.

Le peintre Watts, dont nous visiterons bientôt l'atelier, et le critique bien connu Ernest Chesneau, l'auteur de *La peinture anglaise*, se trouvaient là en même temps que nous. La conversation roula naturellement sur l'art. Chesneau, en vrai Français, avait le verbe haut. Sir Frederick Leighton le laissait parler librement, se contentant de placer, à l'occasion, un mot caustique et profond.

« J'admets tous les genres, disait M. Chesneau, et de même que, dans la nature, j'admire toutes les manifestations du beau, en peinture, j'aime le grand art, l'art expressif, académique, si vous le voulez, comme je loue les tendances au préraphaélitisme, à l'impressionnisme ou au réalisme. »

Le président de la « Royal Academy », cependant, assignait à l'art un but plus noble. Il était de l'opinion des grands esthéticiens, et l'artiste, selon lui, devait travailler de telle sorte que ses œuvres, par la nature du sujet et les qualités du style, soient comme un repos pour l'âme.

« Ce sont là les grandes traditions, reprit le peintre Watts, et leur culte doit nous être cher; cependant, croyez-le bien, l'art anglais n'existera vraiment que lorsque nos artistes s'inspireront tantôt de Hogarth, tantôt de Wilkie, et peindront le sentiment juste, les tendances et l'originalité de nos mœurs. »

Certes, on ne saurait mieux raisonner; l'artiste doit avant tout rester moderne. Le devoir lui impose d'immortaliser le tableau de son époque.

Digitized by Google

Que de sujets caractéristiques les mœurs anglaises n'offrent-elles pas ! Le jour, la longue file de voitures qui serpente dans les grandes artères et les parcs publics ; le riche qui coudoie le malheureux couvert de haillons ; les soldats au costume éclatant qui se promènent, badine en main, la poitrine en avant, et tout ce monde d'hommes affairés qui se pressent dans une atmosphère lourde et grise. Le soir, le spectacle des mystères de la grande ville ; les scènes de mœurs que l'on remarque partout ; les hommes à mine suspecte de gentlemen en guenilles ; les nombreux petits mendiants essayant de gagner un penny en faisant des tours ; les consommateurs attardés dans un bar, accoudés sur le comptoir, l'air égaré, buvant, à petits coups, du gin ou du brandy pour chercher, dans ce poison, l'oubli de leurs misères.

A côté de l'atelier de sir Frederick Leighton, se trouve celui du peintre Princep. A Londres, les artistes se fixent habituellement dans deux ou trois quartiers spéciaux. Ce sont de charmants faubourgs, où les maisons, dégagées de constructions parasites, s'élèvent au milieu de jardins riants. Elles ne sont pas chargées de ce gras manteau de suie qui les plombe ailleurs. Ici, la ville se présente sous son bel aspect : les *roads* sont larges, les arbres y étalent librement la puissance de leur frondaison, et les fleurs aux couleurs éclatantes forment de charmants parterres. Les misères de la grande cité sont loin, et l'on pourrait se croire en province.

Dans ce milieu, l'artiste trouve l'occasion du travail. Princep a séjourné d'abord en Italie, ensuite aux Indes, d'où il a rapporté une série d'études prises sur le vif, au courant du pinceau et au jour le jour. Ce sont, pour la plupart, des portraits de *rajahs*, bien enlevés et faits en vue d'une vaste composition — commandée par la reine Victoria pour rappeler sa proclamation d'impératrice des Indes par le vice-roi lord Lytton.

Nous avons vu l'esquisse de ce tableau. La ligne était bonne, mais, malheureusement, la facture, résultat d'une technique nationale peu brillante, était terne et froide. Princep, en effet, a sa part des défauts et des qualités de la

Digitized by Google

peinture anglaise. Il dessine bien, conçoit la forme, cherche la simplicité dans la distinction, mais, à vrai dire, il ne sait pas *peindre*.

L'atelier lui-même, quoique simple, est de bon goût. S'il n'a pas le cachet aristocratique de celui de sir Frederick Leighton ou de Millais, il est cependant fort intéressant à visiter. Une série de tableaux, de compositions, d'ébauches et d'esquisses, couvrent les murs ou sont placés sur des chevalets semés au caprice du hasard et de la lumière.

Voici un tableau représentant la mort d'un chef saxon [1]. Le héros, après avoir revêtu ses plus belles armes, s'est fait transporter au dehors, où bientôt il va retomber dans le néant. Une famille éplorée et des sujets fidèles entourent le vieux guerrier; le fils soutient le bras du moribond, qui déjà, entre ses doigts inertes, laisse glisser son épée de combat. Comme idée et composition, ce travail est sévère, sérieux et digne; le dessin en est soigné, mais la peinture reste sèche et froide.

Voici encore le portrait d'une actrice en vogue qui dénote les mêmes caractères. On ne saurait le nier, l'artiste possède des qualités réelles : il est instruit, il est bon dessinateur, mais, comme plusieurs de ses compatriotes, son principal défaut est la faiblesse dont il fait preuve dans l'apposition des couleurs, qui manquent de vie et d'expression. C'est la technique et le métier, c'est-à-dire l'exécution et la touche, qui laissent à désirer.

De l'atelier de Princep à celui de Watts, — l'artiste que nous avons rencontré chez sir Frederick Leighton, — il n'y a qu'un pas.

Quoique le peintre fût absent, ses galeries étaient visibles. Nous disons *galeries*, parce que l'artiste, à l'exemple de Turner et de beaucoup d'autres, réunit ses plus belles œuvres dans le but de les léguer un jour au gouvernement.

Dans ce petit musée, outre des peintures d'histoire, nous admirons de nombreux portraits. Les gammes foncées dominent, et les figures ressortent avec éclat sur des fonds som-

[1] Il se trouve actuellement au salon d'Anvers.

Digitized by Google

bres. Nous observons plusieurs toiles vraiment remarquables, mais, chose curieuse, tout à côté se trouvent des peintures plus que médiocres. Elles détonnent dans l'ensemble, dans la facture, comme aussi dans le choix des sujets, la valeur du dessin et la composition, le même contraste.

Ainsi donc, le talent de Watts manque d'unité et il ne craint pas d'aborder les genres les plus différents. A côté des *académies,* viennent le genre, le portrait, le paysage, voire même l'allégorie et le décor.

Les Anglais ont coutume d'aborder toutes les difficultés. Cette facilité apparente n'est cependant pas toujours féconde, et il semble que l'artiste ait usé sa vie à chercher l'expression de son individualité. Le peintre s'est entêté dans ce jeu au-dessus de ses forces. Il a longtemps cherché ; il cherche encore, car il est artiste dans l'âme, et l'on devine un esprit fantaisiste qui travaille au caprice de ses inspirations.

L'école anglaise se retrouve-t-elle dans les œuvres de Watts? Oui et non.

Oui, dans l'harmonie générale, la technique du métier, la recherche des oppositions vives et le déluge des couleurs, où le rouge se fond dans le jaune et où le bleu, noyé dans une tonalité chaude, rappelle le fantasque Turner.

Non, dans ces nombreux chaos sombres à la Rembrandt, d'où émergent des figures brillamment éclairées, et dans la nature particulière de certaines compositions, qui font singulièrement songer à Wiertz.

Certes, Watts est un peintre original et sérieux. Seulement, comme Princep et tous les artistes anglais qui n'ont pas étudié, suivi ou imité les maîtres étrangers, flamands, italiens ou français, ses connaissances artistiques sont plus développées que l'habileté de sa technique. Il est artiste, il n'est pas homme du métier. Il possède le sentiment de l'art, il a l'amour de la ligne ; il compose avec facilité et dessine bien ; mais, malheureusement, la faiblesse de son *faire* l'empêche de mettre ces qualités à profit. Il peint sec et terne. Rien de souple, d'onctueux, de fluide. Ah ! combien ici l'on est loin du coloris de Rubens !

Digitized by Google

Et cependant, l'artiste a du talent. Nous n'hésitons pas à lui assigner une place parmi les meilleurs peintres de l'Angleterre. Il est tantôt romantique, tantôt classique, tantôt réaliste à la manière de Wiertz, toujours passionné. S'il était encore de ceux qui changent avec l'âge et les études, il pourrait devenir un maître. Maintenant, cela n'est plus possible : il s'est consumé lentement, dans le laborieux avortement de ses conceptions et de ses idées.

A côté de sir Frederick Leighton, de Millais, de Princep et de Watts, la peinture anglaise possède une personnalité avec laquelle il importe de compter. Nous avons nommé L. Alma Tadema.

Nul artiste ne sut entraîner davantage son public. Il ne fut pas de ceux qui travaillent péniblement pour arriver au but ; il fut sérieux dès ses débuts.

Natif de Dronrijp, sa première jeunesse s'écoula à Leeuwaarden, en Frise, sur la grasse terre hollandaise, dans le calme plat des petites localités du Nord. Le futur membre de la « Royal Academy » de Londres éprouva, fort jeune encore, le besoin de sortir du milieu paisible où il avait vu le jour. En même temps, son goût pour l'art se prononça. Il résolut alors de faire son éducation artistique à l'étranger, et la renommée de l'école d'Anvers l'attira dans cette ville.

C'est en Belgique, en effet, que l'artiste fit sa première station. C'est dans la cité de Rubens et de Van Dyck qu'il révéla les qualités qui le distinguent encore aujourd'hui : son originalité particulière et son amour de la science et du vrai. C'était vers 1853. Le futur maître habitait alors un modeste quartier, Fossé-aux-Crapauds, aujourd'hui la rue de la Princesse. Les tendances spéciales de son esprit lui valurent l'attention de tous ses professeurs, et particulièrement de celui de l'histoire et du costume historique, M. Louis de Taeye. Dès ce moment s'établirent, entre l'élève et le maître, des relations intimes. Elles ne cessèrent que lorsque le jeune Alma Tadema eut achevé son éducation artistique première. Il suivait avec assiduité les leçons de ses professeurs, restait des journées entières à l'atelier, fouillant dans les livres,

Digitized by Google

élucidant les subtilités des questions historiques, s'imprégnant tout entier de l'individualité artistique positive qui régnait dans ce milieu.

Cependant, cette vie lui faisait peu à peu négliger l'Académie, où il ne suivait plus que les cours d'histoire, de composition, d'expression et de dessin d'après nature. Ces trois derniers étaient donnés alors par le directeur *ad interim*, M. Verschaeren, et Alma Tadema y remporta des distinctions en 1854 et en 1855. C'était la belle époque de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers; elle a formé Jan Verhas, Emmanuel Van den Bussche, Corneille Van Leemputten, Edmond Vander Haeghen, Joseph Van Luppen, Louis Hendrix, Guillaume Geets et tant d'autres.

Peu de temps après, Alma Tadema obtint le privilège de venir habiter chez son professeur de prédilection, M. Louis de Taeye. L'élève devint alors le fils de la maison. Toujours on lui inspira l'amour de la recherche de la vérité la plus complète dans la vie de l'humanité. Les images fantaisistes devaient céder le pas à l'étude exacte, archéologique, des types et des costumes. Préparé par des recherches scientifiques sérieuses, son talent se développait rapidement. Déjà l'élève se révélait artiste; son individualité avait dépassé la période de l'enfance et s'affirmait positivement.

C'est à cette époque qu'il exécuta une aquarelle qui est encore en notre possession. Elle représente une scène des mœurs mérovingiennes : l'*Éducation des enfants de Clothilde*. Plus tard, il en fit un tableau qui lui valut ses premiers succès.

Dès ce moment, l'artiste affectionna tout particulièrement l'étude des mœurs romaines et grecques, ne négligeant cependant pas l'époque égyptienne, qui, un jour, devait lui inspirer son chef-d'œuvre : *la Mort des premiers-nés dans la dixième plaie d'Égypte*.

> Environ sur le minuit, l'Éternel frappa tout premier-né dans le pays d'Égypte, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né des captifs et des animaux. Pharaon se leva dans les ténèbres, lui, ses serviteurs et toute l'Égypte, et un grand cri s'éleva, parce qu'il n'y avait point de maison où il n'y eût un mort, excepté celle d'Israël. (EXODE, XII.)

Digitized by Google

Quelque temps après, Alma Tadema prit son essor et vint habiter avec sa mère et sa sœur à Berchem, un des faubourgs d'Anvers. Il aimait à conserver ses anciennes relations et ne négligeait jamais l'occasion de venir témoigner son admiration au peintre Leys. Cependant, il ne fut pas l'élève de l'auteur de la *Trentaine de Berthal de Haas*, car le maître anversois ne prit jamais de jeunes gens dans son atelier. A cette règle, il y a peut-être une seule exception : elle concerne l'artiste Van Reut. Si Alma Tadema eut l'occasion de déterminer la perspective de quelques tableaux de Leys, ce n'est pas une raison pour qu'on le croie son élève.

Ces relations, quelque sommaires qu'elles aient été, exercèrent néanmoins sur lui une certaine influence. On le sait, Leys prétendait qu'en matière de composition, l'*unité* de perception était chose accessoire. Sous ce rapport, il était vraiment gothique, et il serait facile de prouver qu'il avait complètement tort. Quoi qu'il en soit, ce défaut caractérise plusieurs des œuvres d'Alma Tadema.

Ce n'est qu'après avoir achevé ses études dans la cité de Rubens, que l'artiste vint s'établir, momentanément, à Bruxelles, où il entra en relations avec son ancien condisciple Jan Verhas. Plus tard, il fit une très courte excursion à Paris et en Italie.

Son éducation artistique est donc essentiellement flamande; c'est un point à préciser et que les nombreux biographes du peintre, mal renseignés à cet égard, ont souvent perdu de vue. Dans le talent d'Alma Tadema, les influences de l'école d'Anvers et du milieu dans lequel il fit ses premières études sont indéniables. Elles se manifestent pleinement et montrent, à l'évidence, que nul artiste ne fut moins cosmopolite dans la récolte des éléments qui contribuèrent à développer son individualité.

Lorsque le peintre se fixa à Londres, son talent avait atteint la période de son plus noble épanouissement. On ignore généralement qu'Alma Tadema traversa la Manche pour subir, dans la capitale anglaise, une opération délicate chez un docteur spécialiste célèbre dont, plus tard, il épousa la fille.

Digitized by Google

Aujourd'hui, Londres connaît le Frison, devenu Anglais, comme il connaît l'ours blanc du Jardin zoologique, comme le disait naïvement une brave bourgeoise de la « Regent street », qui éprouvait pour la peinture de l'artiste une légitime admiration.

Certes, le talent d'Alma Tadema est viril, sérieux, original et profondément individuel. Cependant, nous voulons analyser l'œuvre au point de vue critique sans nous laisser éblouir par sa célébrité.

Dans la technique de son art, c'est un artiste de grand mérite : sa facture est chaude, vigoureuse, harmonieuse, toute flamande. Elle contraste vivement avec la morne sécheresse des tableaux anglais en général. Ce n'est donc pas de ce côté que nous trouverons quelque chose à redire. Considérons donc les conceptions du maître au point de vue de la composition.

Nous l'avons dit, le caractère d'Alma Tadema le pousse, naturellement, à rechercher sinon les excentricités, tout au moins les sujets bizarres. Souvent cette tendance, poussée à l'excès, s'écarte des lois de l'esthétique. Par exemple, l'artiste tient rarement compte de l'unité de perception qui assigne au sujet principal le centre du tableau. Il placera ses personnages importants n'importe où, à droite, à gauche, en haut, en bas, à l'arrière-plan ou en avant. C'est un tort, et si le peintre n'a pas encore été amené à couper ses sujets par les bords du cadre, comme le fait souvent Van Beers, il n'en est pas moins vrai que certaines de ses compositions gagneraient à être tantôt raccourcies, tantôt allongées.

A l'appui de cette opinion, nous citerons un petit tableau intitulé *Une halte*. Sur un banc de pierre, placé dans un bois, sont assis trois hommes. Tout à gauche, deux jeunes gens, bien drapés; au milieu, un vieillard campé à la manière des antiques, les jambes croisées; à droite, entre l'extrémité du banc et le bord du cadre, on aperçoit une échappée sur la forêt occupant un espace égal au tiers de la composition, et, enfin, tout à droite, un couple amoureux s'enfonce sous les grands arbres. On le voit, la perception

Digitized by Google

est triple. Le regard tour à tour se porte des jeunes gens au vieillard et du vieillard aux amoureux. Ce sont trois sujets isolés, qui forment chacun un motif indépendant.

Certes, dans la nature, ces choses-là peuvent se rencontrer, mais l'artiste qui, sous prétexte de nous peindre une scène de chasse, nous montrerait l'arrière-train d'un lièvre fuyant devant un lévrier dont on ne verrait que la tête et les pattes de devant, n'aurait pas beaucoup de chance de succès.

Reproduire ces fantaisies, c'est faire de la photographie en peinture. Or, un tableau, pour avoir de la valeur, doit être d'abord bien peint, et ensuite bien composé. Des règles précises régissent la composition. L'amour de l'originalité ne saurait excuser leur abandon volontaire sans entraîner de graves défauts; nous en avons la preuve dans la toile intitulée *la Garde-malade*. En regardant ce tableau, on commence par ne rien distinguer du tout et l'on songe à une tapisserie décorative. Peu à peu, les contours se dessinent, ils donnent une impression de réalité, et l'on commence à discerner la distance relative des plans et les détails du sujet.

Un peintre du talent d'Alma Tadema peut seul se permettre de semblables écarts sans se voir accuser d'aimer le ridicule. Ces défauts sont rachetés par des compositions d'une valeur incontestable, telles que : *Une fête intime; Catulle chez Lesbie; Un atelier d'artiste au temps des Romains* et la fameuse *Mort des premiers-nés*. C'est essentiellement dans ces œuvres admirables que l'on juge toute la portée des qualités du maître. Les lignes sont nobles, leur conception toute virile, le *faire* brillant, et l'aspect général atteint un degré de beauté où la distinction s'harmonise avec la correction du dessin, la noblesse de l'idée et la vérité archéologique la plus stricte.

Ces œuvres datent déjà d'un certain nombre d'années; toutefois, nous estimons qu'elles montrent l'apogée du talent de l'artiste et qu'il devrait tendre à les imiter dans la composition de ses tableaux futurs.

L'évolution de l'individualité d'un peintre, commence par

Digitized by Google

se former, puis se développe, s'épanouit et enfin décline. La *Mort des premiers-nés* appartient à la période d'épanouissement du talent d'Alma Tadema. Entre cette œuvre puissante et l'*Empereur Adrien visitant une poterie romaine*, — tableau exposé l'année dernière à la « Royal Academy », — il y a, au point de vue de la composition, un véritable abîme.

N'allez pas conclure de là que l'artiste n'est plus en progrès ; non, il est dans la force de l'âge. Seulement, il a produit ses plus grands tableaux et, à l'avenir, il ne pourra plus que les égaler, sans les surpasser jamais.

Le caractère d'originalité profonde qui domine dans les œuvres du maître se montre aussi dans son *home* et son atelier, où tout est extraordinaire, sinon étrange. L'habitation du peintre est la « Townshend House », dans la North-Gate, en face du « Regent's Park », en plein quartier aristocratique. Du côté de la rue, la façade rappelle les maisons de Pompéi ou d'Herculanum. L'aspect général est classique et, sur le seuil de la porte, brille le traditionnel *Salve* des anciens. En pénétrant à l'intérieur et en montant à l'étage, dont l'atelier de l'artiste occupe le centre, on se trouve dans un petit domaine où l'esprit inventif du peintre et son goût pour les antiquités se combinent harmonieusement.

L'atelier lui-même n'est pas grand, mais tout y parle le langage de l'art. Aucune draperie, étalée avec ostentation, n'y déroule la richesse de ses plis. Tout est simple, correct. Partout où la place le permet, s'empilent des ouvrages artistiques ou des livres divers qui témoignent du goût de Tadema pour les études scientifiques.

Un jour, notre regretté Dubois était venu visiter son ancien camarade de Belgique. Il monte à l'atelier, et là, avisant cette bibliothèque, il se dirige vers les rayons, palpe les livres et s'écrie, profondément étonné : « Bah ! ce sont de vrais livres ! je croyais ne trouver que des dos ! »

Dans ce milieu, les lignes décoratives principales s'inspirent de l'antiquité greco-romaine ou byzantine. Sur des chevalets épars, deux ou trois toiles plongent dans un bain de lumière. Voici la *Mort des premiers-nés*, une œuvre que

Digitized by Google

l'artiste a rachetée et dont il ne veut plus se défaire ; voilà une petite peinture de genre encore inachevée. Les couleurs sont franches, grasses, solides. On dirait de l'émail. Alma Tadema ne vernit pas ses tableaux. Couleurs et vernis sont combinés. La peinture séchant avec unité conserve toujours de la souplesse et de l'éclat. La recette est flamande, elle vient d'Anvers, et Wappers ne peignait jamais autrement. Il nommait cela « de zaak », la chose ; « de goede zaak », la bonne chose.

Aujourd'hui, l'Angleterre tout entière admire Alma Tadema. Chacun de ses tableaux est attendu comme un événement important. On l'annonce avec bruit, on l'expose dans une salle particulière. Quant au prix, il est le plus souvent inabordable. De ce côté, l'artiste donne la main à Millais. On nous a dit que ce dernier devait gagner deux cent mille francs par an pour subvenir aux frais de sa maison et payer ses nombreux domestiques. A Londres, ces chiffres élevés ne paraissent pas extraordinaires. Les artistes anglais qui ont le bonheur d'être en vogue les trouveront même modestes.

Le rang que l'ancien élève de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers a su conquérir dans la peinture d'histoire est égal à celui que le peintre J. Pettie, également membre de la « Royal Academy », occupe dans le petit monde des artistes qui font le portrait, tels que Frank Holl, Onless, Millais, Watts, etc.

Pettie habite, dans la Fitz John's avenue, une maison de riche apparence. L'atelier, où tout dénote l'influence d'un coloriste véritable, indique nettement le génie du maître, le genre qu'il cultive, les dieux qu'il vénère.

Une immense draperie d'une tonalité chaude divise l'appartement en deux ateliers distincts. En face de la vaste baie et vis-à-vis de la porte d'entrée, s'étale une magnifique tapisserie des Flandres. Dans les coins, des armures se détachent sur des panoplies et, autour de deux ou trois fauteuils, une série de portraits, encore inachevés, attendent le dernier coup de brosse. Dans sa belle facture, la peinture de

Digitized by Google

Pettie est vraiment magistrale ; il adore la tradition technique de Rubens et de l'école flamande. Écossais d'origine, il fit ses études à Édimbourg et, ensuite, voyagea longtemps dans les Pays-Bas.

Le *faire* de l'artiste est remarquable, sa couleur, onctueuse. Les chairs de ses tableaux palpitent. Le souffle de la vie les anime et les têtes sont modelées avec une vérité frappante. L'exécution est brillante. Dans le portrait d'un ingénieur de Dundee, on retrouve les belles et grandes traditions de l'art. Les tons ont des rayonnements superbes ; ils vibrent et présentent ce caractère émaillé et poli qui fait le charme de la peinture des maîtres qui ont illustré l'école flamande ; la facture en est à la fois rapide, hardie et raisonnée. La touche aussi est habile. Elle tient compte de la forme des choses et, selon les nécessités, accuse tantôt un relief, tantôt une profondeur. Elle suit les contours et se joue des difficultés.

Çà et là, le fond de la toile apparaît. « Rubens faisait comme cela », observe l'artiste écossais avec fierté. Or, il paraît que dans la patrie de Walter Scott, les traditions flamandes ont toujours été vénérées. Ceci ne doit pas nous étonner, car il serait facile d'établir la filiation qui rattache l'école flamande à l'école écossaise. Les éléments constitutifs sont les mêmes : ils caractérisent les peuples de race germanique, tels que les Anglais, les Écossais, les Flamands, les Hollandais, les Allemands, en opposition avec les peuples de race latine, les Italiens, les Espagnols, les Portugais et les Français. En France et en Espagne, on doit suivre les traditions de Jean Cousin, de Nicolas Poussin, de Claude Gelée, de Murillo et de Veslaquez. En Allemagne, en Suède, en Norvège et en Écosse, les maîtres doivent pratiquer une technique sœur de celle des Pays-Bas, c'est-à-dire des Rembrandt, des Rubens et des Van Dyck.

Pour terminer cette étude rapide sur les tendances de l'école anglaise, nous remarquerons encore la supériorité évidente dont les peintres d'outre-Manche font preuve dans l'aquarelle.

A Londres, « the Royal Institute of Painters in water

Digitized by Google

colours », qui compte plus de 600 membres, existe depuis soixante-six ans et a exposé l'année dernière 1,083 aquarelles diverses. Ces chiffres ont leur éloquence : ils montrent qu'il s'agit ici d'une école véritable.

Dans ce genre, d'ailleurs, les peintres James Linton, l'habile président de la « Royal Institute », — Edwin Abley, James Hardy, miss Jane Dealy, Walter Langley, E.-J. Gregory, Thomas Huson, Cattermole, Tom Taylor, J. Swan, etc.,etc., ont atteint un degré de perfection qui n'a été surpassé ou même égalé dans aucun autre pays; nous n'exceptons même pas l'Italie.

Comme la peinture à l'huile, l'aquarelle comporte, en Angleterre, tous les genres : la marine, le paysage, la figure, l'histoire, le portrait. Certaines œuvres acquièrent un fini dont il est difficile de se rendre compte. Sous ce rapport, le *Summer's Day* de Gregory est un véritable chef-d'œuvre. Ailleurs, la facture est plus large et le dessin plus nerveux ; plus loin, le sujet est à peine ébauché. On ne recule devant aucune difficulté : voici un coucher de soleil en mer, un village enfoui dans les neiges, l'entrée au port d'une barque de pêcheurs qui lutte contre la fureur des vagues, un lever de soleil derrière Westminster ; voilà des batailles, des perspectives immenses, des scènes de mœurs, un matelot qui manque à l'appel et des maraîchers et maraîchères qui *flirtent* en revenant de la ville.

Toutes ces œuvres imposent. Dans l'aquarelle, les Anglais ont les qualités dont ils font preuve dans la peinture à l'huile : l'idée, le dessin et la composition, sans en avoir les défauts: le manque d'unité et la faiblesse de technique. De là leur évidente supériorité.

V. — Le futur. — Conclusion.

L'école anglaise, en tant que ce mot suppose ou implique la filiation soit d'une série de principes, soit d'un style spécial, transmis d'âge en âge et de maître à disciple, n'existe, à vrai dire, pas. Certes, l'art peut revendiquer en Angleterre

Digitized by Google

des maîtres d'un talent incontestable, mais ceux-ci n'ont pas fait *école*. Le portrait seul a un passé illustré par les Gainsborough et les Reynolds, et encore, ses traditions ne datent pas de loin.

Ce n'est pas la volonté qui fait défaut : on cherche, on travaille, on étudie. De père en fils, des familles entières s'occupent d'art. Nous citerons, par exemple, les Montalba.

Nulle part les dames ne peignent davantage ; nulle part les peintres ne font preuve d'un plus grand talent d'assimilation. Tous les artistes célèbres ont un ou plusieurs maîtres dont ils s'inspirent. Sir Frederick Leighton admire Raphaël et Michel-Ange; Pettie, Rubens et Van Dyck; Watts, une série de maîtres divers. Quelques-uns, doués d'une individualité plus personnelle, sont indépendants de toute influence étrangère. Ce sont, pour la plupart, de jeunes artistes qui frayent des chemins dans des contrées encore vierges. Tel M. J. Reid, dans les œuvres duquel, malgré le chaos de leur conception, on devine le chercheur obstiné qui parviendra.

D'un autre côté, les Anglais ont l'engouement facile. Il suffit qu'un peintre remporte quelque succès pour qu'aussitôt il compte de nombreux imitateurs. Alma Tadema est dans ce cas.

Si vous notez encore que les œuvres de valeur se payent au poids de l'or, — une bonne aquarelle vaut des milliers de francs, — vous en conclurez immédiatement que la peinture anglaise ne cherche qu'à s'engager dans une voie logique qui comblerait la lacune de ses traditions; malheureusement, dans le domaine des arts, sans traditions, une école reste sans force.

Voyez l'art flamand : son importance réside uniquement dans la gloire de son passé et l'amour de ses traditions. Leur oubli momentané a entraîné la décadence que le peintre Herreins a voulu arrêter en combattant les tendances classiques de David. Puis est venu le mouvement de 1830, et, de nos jours encore, nous comprenons où nous devons chercher le progrès dans l'avenir. Si une fraction de l'école nouvelle semble s'écarter de cette voie, c'est parce qu'elle veut satis-

Digitized by Google

faire les goûts d'un public profane ; elle renie ainsi, dans une certaine mesure, sa technique nationale, et ses succès ne seront pas de longue durée. Voyez encore la France : elle se relève en s'appuyant sur les traditions italiennes ; certains artistes, le paysagiste Corot en tête, ont abordé franchement le culte de la tradition des Rubens et des Van Dyck.

A quelle cause devons-nous attribuer la faiblesse de l'art en Hollande, sinon à l'oubli des préceptes des Rembrandt, Adriaen Brauwer, Van Ostade, Jan Steen, Gérard Dow et tant d'autres?

La chose est logique ; si l'on veut conduire l'art anglais sur le chemin difficile de la gloire et de l'unité, il faut *constituer* la tradition par la *réforme* de l'enseignement. Cette voie s'impose. En Angleterre, l'enseignement s'adresse à toute une armée d'élèves. En 1883, plus de 840,000 jeunes gens ont fréquenté les différentes « schools of arts » du pays. Dans toutes ces écoles, les programmes d'études sont surannés. On le sait, aujourd'hui encore, la « Royal Academy » base son enseignement sur un système d'organisation élaboré en 1768! Or, faut-il le dire? telle méthode qui naguère répondait à toutes les exigences, est maintenant insuffisante. Vouloir la maintenir dans toute son intégrité, c'est suivre le chemin de la routine.

Ceci admis, il faudrait préconiser, dans l'éducation artistique des peintres anglais de l'avenir, les principes qu'il importe de voir appliquer dans leur art pour le conduire à son plus noble épanouissement. A notre avis, ces principes ont une double tendance : d'une part, ils doivent porter sur le *faire*, c'est-à-dire la technique du métier, et, d'autre part, sur le *genre*, c'est-à-dire la manière particulière dont l'artiste mettra à exécution sa facilité de pratique dans un choix déterminé de sujets.

La question du *faire* s'impose tout d'abord. On ne saurait le nier, l'Anglais est très souvent instruit et artiste dans l'âme, mais rarement homme du métier. Nos jeunes peintres, au contraire, semblent avoir moins d'instruction que de facilité. Ils croient posséder tout de suite des qualités de

Digitized by Google

composition qui n'existent que dans leur imagination. Ils désertent l'académie, négligent le dessin — c'est le défaut de presque tous les impressionnistes — et sacrifient tout à l'effet, au chic, puisque l'expression est admise. Ils ne peignent plus, ils brossent.

En Angleterre, l'artiste étudie beaucoup pendant de longues années. Toujours il fait sa rhétorique artistique, mais, malheureusement, ces fruits d'une culture intellectuelle sérieuse avortent le plus souvent devant les difficultés de la pratique de l'art. Tel est le mal. Pour le guérir, l'étude des procédés flamands est indispensable.

Nous l'avons dit, et nous le répétons encore : de tout temps, les maîtres anglais ont montré pour nos grands peintres une admiration profonde. Toujours les personnes les plus illustres les ont comblés de faveurs et de richesses. Sir Joshua Reynolds ne demanda-t-il pas à être enterré à Saint-Paul, près de Van Dyck?

Il faut d'ailleurs choisir les traditions dans l'ordre naturel, matériel et ethnique sous lequel elles s'imposent et renouer les chaînons interrompus par la suite des temps et la nature des événements. Nous avons avec nos amis d'outre-Manche des affinités de race qui résultent d'une communauté d'origine : leurs peintres doivent donc pratiquer une technique semblable à celle que la tradition nous a léguée.

Nous abordons enfin la question du genre de peinture que nous voudrions voir vulgariser en Angleterre.

Tout en réservant à l'histoire, au portrait, au paysage et à la marine une large place, les artistes anglais devraient cultiver davantage la peinture de genre. Le peintre doit être de son époque. « Celui qui n'est pas de son temps, a dit Schiller, ne sera jamais de l'éternité. »

Ni Hogarth, ni Wilkie n'ont survécu dans leurs descendants. Avec eux a disparu le tableau des caractères intimes de la vie anglaise.

Aujourd'hui, les rares adeptes de la peinture de genre, s'inspirent ou bien des tendances françaises — voyez les œuvres des peintres Kilburne et Orchardson, dont le *Mariage*

Digitized by Google

de convenance est essentiellement parisien — ou bien mettent en scène des personnages qui ne sont pas de notre siècle.

Nous parlons évidemment de la peinture, car sur le terrain du dessin et de la caricature, les Anglais ont réalisé d'immenses progrès. Dans ce domaine, qui permet l'application de leurs meilleures aptitudes, ils sont franchement caractéristiques. La France a eu son Gavarni et son Gustave Doré ; l'Angleterre, son John Leech, et possède encore les dessinateurs habiles, originaux et spirituels du *Punch*, du *Graphic*, dans lequel l'art de la satire est arrivé à son apogée.

Il y a bien aussi les nombreux almanachs, albums et livres illustrés de Kate Greenaway, mais ces dessins à la fois gracieux et naïfs que l'on retrouve déjà sur une infinité d'articles de luxe, étuis, calendriers et calepins, font partie de l'art décoratif. Ces livres sont imprimés en couleurs par quelques tons entiers en demi-teinte, dont l'habile combinaison produit des résultats exquis et de superbes effets d'harmonie décorative. La *Lanterne magique* et le *Conte de ma mère l'Oie* réalisent, dans l'art de l'impression polychrome, des progrès immenses, ainsi que le prouvent les très nombreuses imitations.

L'Angleterre, d'ailleurs, est le pays classique des albums pour les enfants et des livres d'images pour les petits écoliers. Un artiste bien connu, Walter Crane, excelle à frapper l'imagination de la jeunesse par des dessins où la finesse des traits et la délicatesse des tons égalent la naïveté adorable des mouvements. Ce sont les vrais modèles du genre pour l'éducation par les yeux. Ils ont un cachet tellement particulier, qu'on ne saurait les comparer aux productions analogues qui nous viennent de la France ou de l'Allemagne. Ces dernières n'ont pas les mêmes audaces ; elles n'ont pas le même archaïsme des costumes ou des sujets.

Pour les peintres anglais modernes, Hogarth doit être l'exemple à suivre. Sans cultiver autant la caricature, qu'ils fassent pour notre temps ce que le spirituel artiste fit au siècle dernier : qu'ils peignent, simplement, naïvement les mœurs

Digitized by Google

de leur époque, et l'art anglais, doué d'une technique nouvelle, dont les réformes de l'enseignement assureront la formation, prendra bientôt l'essor qui lui permettra de poser les jalons solides d'une école véritable et originale ayant toutes les qualités requises pour provoquer une admiration méritée.

Ces conditions se réaliseront, car nous avons foi dans l'avenir artistique du peuple anglais. Les individualités artistiques qui maintenant semblent agir chacune à leur guise, au caprice de leur fantaisie, et se repousser les unes les autres, comme des corps chargés de la même électricité, travailleront un jour à un but commun. Alors, l'école moderne de peinture en Angleterre aura le caractère d'unité nationale qui lui fait actuellement défaut.

EDMOND-LOUIS DE TAÉYE.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

FR. NAUTET, *Notes sur la littérature moderne*, 1re série. En Belgique, chez tous les libraires, 1885.

Ces notes s'imposent à la critique par des qualités solides que déroutent, comme à plaisir, les plus extrêmes contradictions. Si bien qu'on est vingt fois tenté de penser à une gageure. Mais, comme c'est toujours le même ton rigide, le même aplomb de sincérité et, sauf les fêlures, le même timbre de style, on hésite : Où est l'homme? Où sont les rôles qu'il aurait parié de jouer au naturel? Quand l'auteur parle-t-il? Quand n'entendrait-on que des échos..., une parodie cachée peut-être? A n'en lire que l'une ou l'autre des trois parties qu'on peut distinguer dans le livre, trois écoles pourraient réclamer ce rude auxiliaire, et ce n'est pas celle dont il affiche la firme qui y aurait le plus de titres. Mais il suffit de poursuivre la lecture pour en perdre le droit, ou l'envie. Faut-il croire qu'il y ait là une gymnastique de l'idée où « des novices se tortionnent aux anneaux » (p. 252), ou plutôt un vaillant qui lutte contre la thèse et l'antithèse, comme eût dit Proudhon, et, pour parler son langage, un inconscient dont un sang mêlé, des sélections diverses, des hérédités opposées se disputeraient la carrière? Où qu'il aille cependant, il va résolument; dans tous les sens, ses idées tranchent, et à quelque fièvre « ancestrale » qu'il obéisse, son style, même en se tortionnant, est la décision même. Le mieux est de lui laisser le soin de la victoire et de la paix intestines, dans un avenir que nul ne peut prévoir. Pour le moment, et pour nos lecteurs, il suffira du spectacle de ce que j'appellerai, faute de mieux, un chaos lucide. Ils apprécieront sur faits et articles un compatriote dédaigneux des firmes étrangères et qui paraît bravement EN BELGIQUE.

I. Dès les premières pages, quelles hardiesses et que d'apparences de maturité! Contester à M. Paul Bourget le nom même qu'il donne à ses *Études psychologiques* : « Elles semblent planer au-dessus de toute doctrine, quand, au contraire, elles concourent à en établir une et des plus redoutables » (p. 7); trouver la doctrine elle-même

Digitized by Google

acceptable seulement d'un « esprit maladif comme l'auteur des *Fleurs du mal*, ou excessif comme Flaubert » (p. 10); percer à jour ce pessimisme, qui « n'est redoutable que pour ceux dont les rêves furent disproportionnés » (p. 21) et dont, « philosophiquement, les superbes lamentations sont inutiles » (p. 25); lui opposer une vue sensée de la vie : « Telle que nous la concevons, nous l'acceptons » (p. 21), et pour cela se mettre « immodestement » en cause, afin de ne permettre aux raffinés de voir « dans cette résignation *toute positive* le signe d'une certaine épaisseur de nature » (p. 21); mettre en cause et dans un sens inverse « la suite de M. Zola », les « petits Goncourt poussifs » et les « trop zélés disciples » du « sage et fécond scepticisme de nos philosophes modernes » (p. 23); même à ces philosophes parler de haut : « Que M. Taine n'a-t-il hésité davantage! Il ne se serait pas contenté, ainsi que cela lui est arrivé parfois, de bâtir une doctrine sur la foi de dix faits très probants, alors qu'il existe dix preuves contraires, non moins excellentes, pour la détruire » (p. 23), tel est son début, et il compte.

Passons la seconde étude, où on lit des mots comme ceux-ci : « Une doctrine dite des parnassiens, mais que les parnassiens n'ont jamais observée » (p. 39); « Nos salutaires répugnances (de l'excessif) ont d'autres causes, et il est assez curieux qu'aucun parnassien ne les ait signalées... C'est à croire que le Parnasse a agi en parfaite inconscience » (p. 42). Passons, dis-je, car voici un nom célèbre : M. Zola, et un grand mot : l'Évolution naturaliste. Je ne sais quel jeune auteur, de la suite, s'en étant fait un titre ronflant, que l'œuvre ne justifie pas, notre critique se rejette sur l'idée : « Tout d'abord, y a-t-il une évolution naturaliste? » (p. 56). Et il s'en prend au chef et va frapper à la tête : « Si c'est dans le sens des théories de M. Zola qu'on pose la question, la réponse doit être négative » (p. 56). Jamais peut-être on n'a plus durement traité le maître de Médan : son ignorance : « Il reçut d'eux (de Claude Bernard et du docteur Lucas) une instruction moyenne, très moyenne » (p. 58), sa « verve de gavroche » (p. 61), sa « précaution puérile » (p. 64), son « adresse naïve » (p. 70), à relier d'avance ses œuvres en un titre que la chute du second Empire rend impossible et que néanmoins il conserve. Ce n'est pas tout; M. Zola n'est pas plus naturaliste que M. Bourget n'est psychologue. En paroles, oh! tant qu'on voudra : « Atavisme et innéité, mélanges et soudures, le tout rigoureusement déduit, de parfaite vraisemblance et de très puissante logique » (p. 68). Mais en fait, c'est autre chose : « Seulement, je m'empresse de le dire, tout cela n'existe qu'à l'état d'intention » (p. 68). — « Toute la valeur

Digitized by Google

scientifique de l'œuvre résidait précisément dans ces sortes d'analyses, qu'il n'a pas faites » (p. 69). — « Surtout l'analyste et l'observateur sont en lui d'une incontestable infériorité » (p. 82). Et, en principe, c'est bien pis : « Ne fallait-il pas qu'un écrivain de talent fît cette tentative de marier l'art et la science et y avortât, pour que nous soyons aujourd'hui fixés sur la stérilité d'une semblable union? » (p. 58). — « Ce plan superbe n'a pas été réalisé et, artistiquement, ne pouvait l'être » (p. 68). Et nous n'en avons pas fini. Voici enfin son moralisme, sans goût : « Ce qui lui manque le plus, c'est l'esprit français » (p. 77), — sans mesure : « Cet écrivain... est le plus implacable des moralistes » (p. 77), — sans méthode : « Quand on s'est promis d'être un analyste rigoureux, désintéressé, et de faire œuvre de savant..., on n'écrit pas pareil réquisitoire » (p. 75), — sans art enfin : « Une bastonnade..., vigoureuse certes, mais brutale, et, par cela seul que le moyen est plus grossier, esthétiquement sa valeur est moindre; » car — écoutez bien ceci : il est une façon de s'exprimer *par laquelle on ne s'amoindrit pas* » (p. 77).

Peut-on parler avec plus de gravité, de bon sens?

M. Alphonse Daudet est plus délicat. Mais pourquoi n'analyserait-on pas de même son œuvre? Lorsqu'il débuta « c'était le bon temps » : « La voie du scandale, l'aplomb, le toupet, comme on dit vulgairement, n'étaient pas (alors comme aujourd'hui) les seuls moyens de prompte réussite » (p. 95). M. Daudet a donc réussi autrement; mais à quoi? « A émouvoir des pensionnaires, rien de plus » (p. 101); à des tableaux qui « entretiennent l'égoïsme bourgeois » (p. 107). — Et par quels moyens? « Il spécule » sur son émotion, « qui, d'ailleurs, est souvent à fleur de peau » (p. 109). — « Son œil, trop captivé par la surface, s'arrête là, et l'analyse lui échappe » (p. 98). — « Il n'a fait qu'effleurer les âmes sans en deviner *les dessous* » (p. 104). C'est qu'en général « Alph. Daudet doit tous ses défauts à son sentimentalisme » (p. 105). — « Nous pleurons avec lui, quitte à nous révolter et nous demander si ces attendrissements qui nous amollissent ne détournent pas nos yeux des grandes souffrances humaines plus dignes d'intérêt. Ces souffrances, il ne les voit pas, non par manque de générosité, nul n'est plus généreux, mais par faiblesse de vue, par état d'esprit » (p. 107). M. Zola, avec ses précautions « puériles et naïves », a l'indignation brutale. M. Daudet est plus artiste, mais « son indignation ne s'étend pas aux grandes choses, elle est banale quand elle n'est pas naïve ou puérile » (p. 107). Enfin, « l'esprit moderne veut élargir le sentiment de la justice, et cet esprit, M. Daudet l'ignore » (p. 106).

Digitized by Google

L'étude sur l'*Éducation sentimentale*, avec moins de hardiesse, reste dans ce ton. « Ni l'amour matériel, ni l'amour idéal ne trouvent grâce devant Flaubert » (p. 131). Mais le critique remonte aux causes et ce n'est pas pour les croire invincibles : « Ses personnages sont tous maladifs, il y a chez eux déséquilibre physique, mais les déformations que *des siècles d'éducation religieuse* ont produites dans notre organisme sont-elles incurables...? » (p. 131). Et en homme positif et sain, il a répondu d'avance : « Devant l'amertume de Flaubert, nous pouvons conserver intactes notre belle humeur et notre indépendance d'esprit. Son pessimisme étant la résultante d'une prédisposition naturelle et particulière, ne pourra guère entamer que les âmes faibles » (p. 120).

Sauf quelques fausses notes, qui ne compteraient pas, l'auteur pense en âme forte, et son style, ne procédant que de l'idée, prend une puissance simple.

II. Si je m'en tenais là, le lecteur pourrait s'y méprendre, se figurer l'auteur en des lieux qu'il évite, le comparer à M. Brunetière, dont il se sépare dès la première page : « analyses sèches! » Le mot serait peu de chose, mais tout le reste du livre proteste et cela frappe chez un auteur qui découvre tant de contradictions dans l'œil d'autrui.

Les cinq premières études ont trait à un passé relatif, Flaubert étant décédé, les autres démodés ou distancés. La seconde partie touche à l'actuel : « Rien n'est plus malaisé », dit l'auteur (p. 135), mais il n'y va pas de main morte. Au contraire. L'idée qu'il donne d'abord, dans *Choses du temps*, de la bêtise bourgeoise et démocratique, est si sombre qu'elle ne lui laisse d'espoir que dans les « valeurs » et qu'il se met à chercher où il trouvera le salut : *Psychologie des décadents;* puis, ce que peut lui apprendre là-dessus *Un romancier catholique.*

Ici, l'auteur est-il trop près des hommes de sa génération ou trop nouveau venu dans ces idées ? Il va tout leur sacrifier, et, comme il n'est pas fait pour ménager les lieux communs, ces jouets d'école, on va voir ce qu'il en fait, en cassant tout.

Le culte des forts et la haine du bourgeoisisme démocratique aboutissent, dans certaine école, à un lieu commun suprême : le mépris de la politique. Depuis que M. Zola, perdant tout respect pour Gambetta, a dit : « Quiconque a le respect de son intelligence, ne doit se résoudre à faire de la politique que lorsqu'il s'est reconnu absolument incapable de faire quelque chose de plus *propre*, » sur combien de variantes n'a-t-on pas répété, avec M. Huysmans : « Basse distraction des esprits médiocres ! » C'est ce

Digitized by Google

dernier mot que cite notre auteur, quoiqu'il ne doive pas tarder à nous dire que « sans la politique, toute religion est impuissante » (p. 191), et à qualifier ses supériorités favorites de « politiciens par excellence » (p. 208).

Donc, « les déformations que des siècles d'éducation religieuse ont produites », cela était bon pour des « voltairiens » et dans la première moitié du livre. Ici : « Aux superstitions religieuses toutes pleines de poésie et de charme consolant, ont succédé, si j'ose dire, les superstitions politiques constituant l'acte de foi du troupeau bêlant des gens progressistes » (p. 145). Et voilà parler en artiste !

Le jeune artiste nous amène là par un tableau de notre époque comparée à celle de Shakespeare, et le premier choc des atavismes et de l'histoire est rude. Shakespeare ! « Il naît un siècle à peine après l'extinction de la guerre des Deux Roses, quelques années après que Henri VIII a rompu violemment avec Rome », et quand il meurt, « on pressent Cromwell » (p. 140). Aussi, quelle époque ! « un branle-bas violent ! une crise de mouvement et de passion ! » « C'est au sein de cette fécondité que rayonne le génie de Shakespeare » (p. 141). Notre temps, au contraire, ne vous en rappelez pas les « débuts tragiques », les révolutions politiques, les guerres internationales, d'après l'auteur lui-même (p. 137) ; n'invoquez pas la création des sciences de la sélection — il en parle trop ; — le réveil des arts et des lettres : « De Victor Hugo à Baudelaire, la filière est superbe et rien n'annonce la décadence » (p. 137). Seulement, attendez-vous à une conclusion au-dessus du vulgaire : « Accalmie environnante ! époque terne (p. 139), spectacles trop mous (p. 142)..., pente d'ennui..., platitude » (p. 143). — « Et l'on se demande si le monde... ne finira pas par étouffer la personnalité humaine sous le manteau de plomb de l'Uniformité » (p. 143).

Pour une pauvre minute de paix relative, nous sommes perdus ! L'auteur en parle à son aise, de ces « secousses fécondes » qui nous manquent, — depuis quand, bon Dieu ? Il ne voit même pas que, pour Shakespeare, il élargit l'époque d'un siècle avant sa naissance et d'une révolution après sa mort, tandis qu'après s'être apitoyé sur « cette impératrice » qui a mené la France à Sedan : « Quelle odyssée plus lamentable ! » (p. 137), il borne notre temps, pas même à sa génération, à quelques années d'essai pacifique de gouvernement régulier, de lutte pied à pied de la France blessée contre des conspirations intérieures et extérieures : « tracas stériles ! » (p. 140). Et pourquoi se rappellerait-il sa leçon de méthode à M. Taine et

Digitized by Google

songerait-il qu'il lui suffirait de tourner un peu la tête vers un passé d'hier, ou vers d'autres pays, ou vers une activité générale plus salutaire et moins cruelle, pour que tout changeât?

Cela eût changé son siège. L'ennemi, à présent, ce sont « les superstitions des gens progressistes ». Le but, « seul espoir », « c'est que la masse humaine... se laisse maîtriser... Ainsi se produirait... un retour heureux à l'autocratie » (p. 150).

La place n'est pourtant pas prête à céder : « Hélas! en attendant, que d'étouffement démocratique à subir! » Sur cet hélas! la vision de « l'embourgeoisement universel » (p. 153) s'assombrit, le génie des apocalypses plane sur « ces eaux stagnantes » et l'auteur raille : « L'instruction obligatoire ayant passé par là... (j'omets les plus beaux traits)... l'âge d'or régnera enfin » (p. 154). S'il raille, c'est qu'il est sûr de la vengeance : « Heureusement que tant de bonheur » endort... Alors, « quelques hommes... étrangleront dans son somme l'humanité repue. Et ces hommes seront des artistes! » (p. 155).

Où est la haute leçon à M. Zola : Quand on s'est promis d'être un analyste rigoureux, désintéressé, on ne manifeste pas ses haines, etc. Où est « cette belle humeur » que le pessimisme, même dans « le livre si profondément humain » de Flaubert, n'entame que chez les âmes faibles?

L'auteur a trop hâte de courir aux décadents.

Depuis que Baudelaire s'est flatté de ce nom qui rappelle l'agonie des civilisations, que de fois ne l'a-t-on pas entendu revendiquer à honneur par des « enfants » qui jouent avec le feu! Une boutade parue récemment met en relief cette manie : après toute une série de reproches à un critique, un poète « candide » réserve pour un post-scriptum le plus amer de tous : « Vous m'aviez pourtant bien promis de m'appeler décadent! »

En effet, n'est pas décadent qui veut. On l'est par raffinement, comme M. Bourget. Mais « son tempérament de décadent policé... est trop éteint pour se hausser jusqu'à de si glorieux paroxysmes » (p. 169). On l'est mieux : par excès de force. « Tout au contraire remarque-t-on chez... presque tous les artistes d'envergure une sorte de retour au primitif » (p. 183). Ce retour à l'enfance, que l'auteur n'analyse pas, est bien cet ensemble d'éléments excessifs : le violent, le débraillé, le nu, le « parler imagé et cru du barbare, les couleurs grasses et odorantes du style » (p. 183), qu'il admire, hormis dans la première moitié du livre, et qui lui fait admirer ici « deux scènes d'*Arebours* », où le héros « se crée une jouissance perverse », et « se livre à une imitation assez vulgaire du mal » (p. 179).

Digitized by Google

Ceux-là « pensent rare, haut et loin » (p. 182). — « Si les écrivains comme M. Huysmans sont des décadents, les décadents sont les forts » (p. 185). C'est donc là que l'humanité trouvera des sauveurs qui l'étrangleront, repue.

Pour la décadence, c'est différent. A la première occasion que l'auteur a reparlé de justice, il s'est repris: « S'il y avait une justice! » (p. 167). Tournons la page : il est de « ceux qui croient qu'un peu d'injustice et de passion ne *nuisent* pas » (p. 168).

C'est la première fois que sa langue fourche, et il va y aller de passion: La vraie décadence, c'est « l'avènement de la démocratie... » « cette hérésie de la souveraineté » qu'ont apprise à la masse, « les philosophes bavards du dix-huitième siècle » (p. 175). — « Guérissez-la de cette envie du pouvoir et de l'égalité qui la ronge... et vous verrez de quelle robustesse jouit ce corps privilégié où coule, dans un généreux mélange, le sang glorieux de trois races puissantes » (p. 175). On dirait d'un impérialiste.

« Malheureusement, cette abdication... le peuple ne la fera pas » (p. 176). Trois sangs glorieux n'ont pas encore suffi à la sélection pour qu'il se laisse maîtriser par « les seuls agents qui pourraient utiliser ses forces » (p. 176). — « Donc, s'il y a décadence, c'est parce qu'il y a rupture entre les parties vitales. La masse est impuissante parce qu'elle refuse de se laisser capitaliser » — une variante de maîtriser (p. 176).

De vulgaires politiciens penseraient que la faute en est surtout à « ces valeurs » qui, elles aussi, « sont impuissantes parce qu'elles agissent seules » et qui ne savent pas utiliser les forces de l'opinion ou, mieux, qui le dédaignent : « De là cette répulsion des esprits supérieurs pour tout ce qui, de près ou de loin, touche, en art, à l'œuvre sociale, car, s'il y a une lutte vaine, c'est la lutte contre la bêtise, aujourd'hui resserrée en corps et partout triomphante » (p. 182).

Les premiers décadents ne seraient-ils pas, raffinés ou barbares, ces forts qui méprisent « la bêtise du monde » (p. 185) (c'est le dernier mot du chapitre), qui font le trouble dans les esprits et dans les cœurs, qui dédaignent déjà d'être des hommes politiques, des écrivains connaissant l'esprit moderne et respectant les mœurs et qui dédaigneront bientôt d'être des pères de famille? On connaît le sonnet d'un des leurs : « Un père! ça! »

Faut-il penser que les artistes étrangleurs ne semblent pas suffisamment rassurants? L'étude qui suit envisage d'autres supériorités. L'auteur emploie encore l'histoire dans une charge à fond contre

Digitized by Google

Luther et le protestantisme, dont l'influence bourgeoise a énervé le catholicisme même — le tout rehaussé par la réhabilitation des indulgences, « dont les bénéfices prenaient une destination si supérieure ! » (p. 192).

Aussitôt : « A côté de ces pygmées se dressent les grandes figures catholiques ! » (p. 195). Et ne croyez pas qu'il s'agisse de la doctrine du doux philosophe : « réceptacle d'erreurs, ferment de révolutions stériles » (p. 197, 198). L'auteur entend bel et bien la théocratie organisée par les « sceptiques du catholicisme », de vrais « Kantistes » (p. 196). Car, le renoncement une fois obtenu des masses, « le christianisme se transforma en catholicisme et... il joua le rôle d'une excellente machine, terrestre et sociale, la mieux entendue, la mieux organisée et celle d'où est sorti le plus bel œuvre humain »(p. 199). Toutes ces pages sont à lire.

Comment ces sceptiques ont-ils réussi à capitaliser les masses ? « C'est que les chefs catholiques savaient que les hommes ne sont nullement frères ni égaux...; que l'on prend la masse par l'apparat...; que, parmi les hommes, quelques-uns seulement sont majeurs, tous les autres mineurs; que, pour ces derniers seuls, dans leur intérêt même, les principes doivent être interprétés à la lettre, et qu'en échange de la direction dont ils (les premiers sans doute) assumeraient les charges, de la grandeur qu'ils tâcheraient d'insuffler aux simples, de la vision consolante qu'ils leur mettraient sans cesse sous les yeux, les simples donneraient leur dévouement obscur, leur or pour créer, leur sang pour fertiliser » (p. 200).

« Malheureusement » — car on arrive toujours là — « l'esprit moderne ne veut pas admettre la légitimité de cet *échange*. Dans l'autoritarisme, on n'a vu qu'une prise de possession grossière... Comme si le Génie, demandant le sacrifice aux faibles, ne les grandissait pas en les initiant *à la richesse de ses concepts !* » (p. 200).

Concepts trop riches pour que ces grands « sceptiques » y croient !

Cela dit, que sont donc « quelques cas privés de violences, commandées par d'impérieuses nécessités politiques » ? (p. 200). On nous le demande.

Ici, la théorie de Darwin reçoit une application inattendue : « L'inéluctable équilibre est tout entier dans l'observance des lois hiérarchiques... dont les physiologistes et les psychologues modernes établissent si bien la souveraineté par l'hérédité et la sélection » (p. 202). L'auteur explique ce qu'il entend par hiérarchie : ce n'est plus « cette justice chimérique que poursuivent les simples, mais la justice qui se formule par cette maxime : A chacun suivant ses œuvres

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN Digitized by Google

et sa *naissance* » (p. 203). Le mot naissance prend une signification nouvelle, toute sélectioniste, bien différente et plus haute que son vulgaire sens aristocratique. L'auteur le dit, tout en usant et abusant du mot d'aristocratie. « Car la naissance n'est pas un privilège... Cinq, dix générations luttent à travers les siècles pour produire un type supérieur » (p. 203). On comprend donc qu'au lieu de cette naissance qu'établissent des quartiers de noblesse et des arbres généalogiques, il s'agit des facultés natives que manifestent les aptitudes et que prouvent les œuvres. Mais cette hiérarchie naturelle, si nécessaire à la division du travail, est-elle autre chose que le fondement même de la démocratie, et quel classement, loyal, utile et sûr, des hommes se produira d'après leurs facultés de naissance, si elles ne peuvent se faire jour et s'exercer aussi librement, aussi également que possible? J'en laisse juge le lecteur.

L'auteur, naturellement, en conclut contre « toutes les raisons démocratiques » du monde. Ah! lorsqu'il y mord, il ne lâche pas une idée qu'il n'ait emporté la pièce!

« Seulement », la tradition est perdue: « Dans cette royauté qu'on appelle l'Église, la démocratie a insensiblement suinté avec le protestantisme. Les papes ont fléchi du jour où ils ont pris leurs conseils dans les rangs subalternes et qu'ils ont élagué les valeurs.

« Ces valeurs, on le devine bien, ce sont les jésuites » (p. 208).

L'éloge des jésuites — élagués, pas tant que cela! — l'éloge de « tant de hautes qualités aristocratiques : la discrétion souveraine, l'abdication dédaigneuse pour toute puissance apparente, le mépris des gloires terrestres » (p. 209), et « la plus stricte des disciplines », le « désintéressement individuel le plus parfait », ne vivant « que pour l'œuvre » (p. 208), semble bien la contre-partie, presque la condamnation de ces autres supériorités : personnelles, bavardes, tapageuses, aux rêves disproportionnés, aux vives répulsions pour la masse et pour la politique, qui « ne peuvent s'harmoniser qu'à de rares intervalles avec le milieu » (p. 180), « valeurs qui ne trouvent point à s'exercer » à cause de cette « dislocation des forces adjuvantes » (p. 178).

Qu'importe? Il est en train de penser « rare, haut et loin » ; il n'y regarde pas de si près, et il a d'ailleurs à jeter à l'esprit moderne de fougueux reproches: « Quelles griseries d'encens » réserve-t-il au pauvre (p. 204)? Et, lui-même se grisant (il affectionne ce mot), sa langue s'épaissit encore, car, pour arriver à dire: « On l'a arraché de cette table sainte dont il ramassait pieusement les miettes spirituelles », il s'écrie : « On a tari la source d'espérance où il *desséchait* ses lèvres assoiffées » (p. 204).

Digitized by Google

.Qui donc pensait à M. Brunetière? C'est de Maistre, c'est Donoso Cortès, c'est Veuillot, un jeune Veuillot de la sélection, c'est un « trop zélé disciple » de M. Barbey d'Aurevilly qu'on entend. Nul doute qu'en présence de tels maîtres, rappelés par les extravagances parodistes d'un jeune romancier, il n'ait voulu montrer plus de force qu'il n'en fallait. On pourrait définir le paradoxe : le sourire de l'idée levant des poids trop lourds. — Mais pourquoi? Pour « épater le bourgeois », dit M. Zola. — Pour faire parler la critique, peut-être.

Quant à moi — bien que je n'ignore pas qu'il y a des paris inconscients qu'on se fait à soi-même, lorsqu'on « obéit, à son insu, à l'impérieux besoin de sortir du cercle qui vous emprisonne » (p. 180), je m'y laisse volontiers prendre. Car qu'il soit bon de dire ces choses, je n'en jurerais pour personne; mais qu'il soit utile, dès qu'on les dit, de les entendre, de les signaler, de voir et faire voir par quelle science historique et quelle forte logique on y arrive, je le crois avec tous ceux qui ne veulent de décadence, ni par perfection, ni par retour au primitif, ni par capitalisation jésuitique, ni par étranglement artistique.

Aucune critique de ce livre — que je sache — n'en a signalé, cependant, cette partie si importante. Il est vrai que l'auteur, en « libellant » pour les discuter quatre « légendes » d'accusation contre ses amis, va se taire tout aussi scrupuleusement sur le grand reproche qu'on leur a adressé. Veuillotisme ou priapisme, qu'importe aux forts de la halle des décadences?

III. Le livre se termine par des *Lettres au roi*. L'auteur parle de ses amis, et nous voilà à d'autres antipodes. Aussitôt, ce qu'il appelait, du temps de sa première partie, le toupet ou « la suffisance » (p. 179) devient « la grâce » d'un « page insolent », le « charme » de « l'impertinence gamine », et l'analyse serrée à la gorge des maîtres français d'hier fait place à de larges admirations de jeunes auteurs belges (p. 28) : « Art incomparable... De la dentelle... Forme diamantée (*passim*). Des chefs-d'œuvre (p. 295). — Et c'est bien une sélection (p. 258). — Comment nier ces prodigieux atavismes? » (p. 312). — Et, ce milieu portant au style, voici « un livre douloureusement gothique et sanguinolent » (p. 305), des « tableautins endeuillis » (p. 278). Enfin, le français n'y peut suffire : « De lui, sire, je *vous* causerai un jour » (p. 243), etc.

Au moins, la belle leçon à M. Zola sur la façon de s'exprimer qui n'amoindrit pas, tient-elle? Ne nous y fions point. Déjà l'auteur a parlé de la critique qui donne « des nausées aux gens *propres* »;

Digitized by Google

traité de « singes et autres animaux moins estimables » ceux pour qui ces « diamants n'ont aucun prix » (p. 250) et dit : « Les Lettres ont aussi leur populace » (p. 267) ; il achève de peindre l'école en faisant admirer à « Sa Majesté » la « désinvolture d'un de ces écrivains lorsqu'il a fait une chiquenaude » aux « *marauds* qui le *gênent* » (p. 283).

Les idées pourtant? Les idées surtout sont changées en nourrice. Inconscience des parnassiens, instruction très moyenne de M. Zola, manque de méthode de M. Taine, de vigueur de M. Renan (p. 220), ignorance de M. Bourget et de M. Daudet, esprit maladif ou excessif, tous ces défauts de santé, de goût, d'analyse, d'état d'esprit, de justice, toutes ces contradictions qui ne sont pas ménagées au plus fort, M. Huysmans : « Dans cet ouvrage, la contradiction entre le personnage et ses mobiles est choquante » (177), tout disparaît devant cette loi en vertu de laquelle « des enfants naissent aujourd'hui avec l'intuition d'une foule de choses qu'ils n'ont jamais apprises, sinon dans une vie antérieure où ils ont vécu à l'état de molécule, si vous voulez, mais où ils ont vécu », ou « des adolescents de quinze ans » qui « pensent aujourd'hui aussi profondément que la génération précédente quand elle en avait trente » (p. 311). Mais, pour ne pas faillir à ses habitudes, l'auteur vient de dire d'un de ces écrivains, dans une crise de malaise, c'est « un enfant de vingt-cinq ans » (p. 281).

Un mot ayant été lancé à son groupe d'amis, par l'un d'eux : « Leur ignorance est imposante », l'auteur veut rétorquer cette « baliverne », et l'omniscience atavique n'a jamais été aussi crânement mise en jeu : « Est-ce que Leconte de Lisle ne sait pas tout? V. Hugo, Gautier, Baudelaire, Sainte-Beuve ne savaient-ils pas tout? » (p. 260). Ce beau cri amène un élan de confiance où l'auteur se met de la partie : « Ah ! sire... le moindre d'entre *nous* en a plus deviné peut-être que le premier des professeurs de littérature de *votre* première université. En naissant artiste, on naît lucide, avec un fonds de science qui, s'il ne vient pas du ciel, provient assurément de l'hérédité » (p. 261).

D'aussi fières assertions appellent de puissantes preuves contre cette ignorance. Elles vont se presser. Voici d'abord, après Shakespeare et Luther, Christophe Colomb.

« Ils sauront vous dire pourquoi, par quelles *mystérieuses* raisons, Christophe Colomb, un Espagnol (vraiment), plutôt qu'un Français, devait découvrir l'Amérique, et sous l'empire de quelles impulsions *secrètes* », etc. (p. 262). Quels mystères et quels secrets? A moins que ce ne soit l'atavisme, ils n'existent que pour ceux qui savent une foule de choses sans les avoir jamais apprises.

Digitized by Google

Comment se peut-il pourtant « qu'un monsieur vivant vers 1865 » — dans une époque terne et plate, c'est dit — « dans un paletot et un gilet de flanelle », possède « l'imagination somptueuse des artistes de la *Renaissance* »? — Réponse : « Ceux qui ont étudié » savent que « l'un de nos ancêtres, *vivant en* 1400, peut parfaitement, en sautant par-dessus des descendants impropres, faire revivre en nous son génie » (p. 310-311). Voilà assez de preuves de science héréditaire.

Après cela, des enfants nés avec l'intuition de ce qu'ils n'ont jamais appris, ce mot paraît faible. Donc, voici un poète « qui sait tout, facilement, sans réflexion » (p. 317).

Cette école a été parodiée dans un roman. Mais on n'aurait pas osé aller jusque-là.

A ces éloges répond la satire de notre temps; nouvelles preuves contre cette ignorance. Pour la France, l'histoire politique y a servi, on a vu comment. Pour la Belgique, c'est l'histoire littéraire. Rien de plus simple : Néant hier; aujourd'hui, prodigieux atavismes.

Mais il faut bien un peu justifier l'idée d'entretenir le roi de ces prodiges, « vos sujets », Sire. (p. 267)... C'est aussi très simple : Pour le roi : « Il m'est venu à l'esprit cette idée bizarre que Laeken, où Votre Majesté habite, se trouvait non aux portes de Bruxelles, mais au bout du monde... Dès lors, Votre Majesté ne peut avoir sur la vie nationale que des aperçus extraordinairement incomplets » (p. 240).

Pour le pays lui-même, voici comment l'auteur complète les aperçus du roi : « C'est des Belges surtout que l'on peut dire : *Oculos habent et non videbunt.* Pour être heureux, il leur suffit d'entendre chaque jour la monotone et crispante chanson politique... Il suffit à leur esprit spéculatif d'avoir deux ou trois économistes obscurs ou attardés; ils n'ont pas un philosophe, pas un orientaliste, pas un psychologue, pas un physiologiste, et quant à l'historien, n'en parlons pas, par respect pour la Belgique et pour l'Histoire » (p. 256).

Ne serait-ce pas, en vérité, un respect tant soit peu excessif, et bien fait d'ailleurs pour convaincre un roi, surtout de la part d'un homme qui se dit aussitôt « assez illogique pour bavarder quand même » (p. 257), qui a déjà réduit la critique au bavardage : « Un critique doit bien bavarder, sinon il ne serait plus critique » (p. 253), et qui va s'écrier : « Si vous saviez jusqu'à quels dessous nous avons pénétré dans les bonnes causeries qui nous isolent de la Belgique politique! Nous nous sommes disloqués à d'immenses hauteurs sur le trapèze des hypothèses vertigineuses » (p. 261).

Digitized by Google

A ces derniers mots, enfin, on tient la moquerie. Non pas. Même ici, nous avons affaire à un penseur sérieux.

L'auteur des *Contradictions économiques*, qui s'est tant contredit lui-même et a jeté dans les vitres des bourgeois tant de pierres : *La propriété, c'est le vol — Dieu, c'est le mal*, — a écrit, d'exil, une lettre à l'empereur, où l'ironie, qui se confondait trop avec les idées sérieuses pour qu'on ne s'y soit pas mépris, éclatait au moins dans le mot de la fin : « Maintenant, Sire, nommez-moi sénateur. »

Après les *artistes-étrangleurs* et les *valeurs-jésuites*, les lettres au roi se terminent par une phrase : « Et les premiers parmi les jeune-Belgique s'estimeraient heureux, Sire, s'ils osaient espérer qu'aux prix *des* sacrifices, leurs souffrances *fleuriraient* un jour en roses *de sang* sur le chemin douloureux du Temple sacré » (de la Beauté).

Cela ne décide rien, et j'ai donc dû montrer ce début sous toutes ses faces. Nos lecteurs verront jusqu'où leurs sympathies peuvent suivre un écrivain encore inconscient, je puis parler ainsi, puisqu'il appelle « l'Inconscience l'inspiratrice féconde des talents vraiment personnels » (p. 23). Mais les paris sont ouverts : Brunetière, Veuillot, ou... je ne sais trop quel troisième nom apparier à ceux-là — qui peut dire ce qu'il deviendra? Ce qu'on peut assurer, c'est que le parti qui se l'attachera aura un rude jouteur, allant tête baissée au but. Nul n'y peut rien, si ce n'est lui... ou plutôt — pardon — celle de ses molécules ataviques qui sera la plus forte; et qui sait si elle ne remonte pas à l'an 1400? Quel que soit son choix, ce qu'on peut souhaiter, c'est que « les résultantes et les sélections », puisqu'il « n'y a que cela » (p. 311), ne le tiennent pas trop en suspens sur le trapèze des hypothèses; car c'est déjà bien du temps perdu que d'avoir à lutter contre une éducation opposée à sa nature ou contre un milieu où l'on perd son latin. Mais il est surtout terrible de penser qu'un homme puisse avoir ainsi la guerre civile de ses aïeux en permanence dans son cerveau.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES.

UNE HISTOIRE DU LIBRE EXAMEN.

The Rise of intellectual liberty from Thales to Copernicus, par FREDERIC MAY HOLLAND. — 1 vol. in-8° de 458 pages. New-York, Holt et C°, 1885.

Le rationalisme et le libre examen ont suivi un développement parallèle dans notre société; il importe cependant de ne pas les confondre. « Pour moi, j'aime mieux la superstition que le fanatisme », disait finement, au dernier dîner celtique, M. Renan, qui n'est pas suspect d'avoir jamais aimé l'un ou l'autre de ces travers. Le libre examen, qui s'oppose au fanatisme et surtout à l'intolérance, consiste dans le droit d'examiner toutes choses, d'adopter ce qu'on croit vrai et de repousser ce qu'on croit faux. Le rationalisme, qui s'oppose à la superstition, consiste dans la recherche de la vérité au moyen des seules méthodes fondées sur l'usage de la raison, ou considérées comme telles à un moment donné de l'histoire. C'est à ce dernier point de vue que s'est placé M. Lecky dans son *Histoire du rationalisme en Europe*. Voici un auteur américain, M. F. May Holland, qui vient de nous offrir, à son tour, une histoire complète du libre examen, depuis Thalès jusqu'à la réformation du XVI^e^ siècle. Les deux ordres d'idées se confondent, du reste, ou au moins s'entrecroisent à chaque instant, et il serait assez curieux de rapprocher les conclusions respectivement déduites des mêmes événements par deux auteurs qui professent les mêmes convictions et les mêmes sympathies à l'égard de conditions désormais indispensables au développement de notre civilisation, mais qui se sont attachés chacun à une face différente de la question. Je ne puis ici que résumer brièvement l'œuvre de M. Holland; il serait éminemment désirable qu'elle trouvât un traducteur, comme d'ailleurs l'ouvrage de M. Lecky, qui attend toujours le sien et qui pourtant est devenu presque classique en Angleterre.

M. May Holland, qui habite le Massachusetts, cette terre promise du puritanisme américain, s'est dévoué depuis longtemps à la cause de la liberté et de l'égalité religieuses. Dans ces dernières années, il s'était particulièrement attaché à susciter un mouvement d'opinion pour faire supprimer l'exemption accordée aux bâtiments d'église en matière d'impôt foncier et pour rendre facultative l'invocation de la divinité dans le serment judiciaire. Heureux pays, où là se bornent à

Digitized by Google

peu près les griefs du libéralisme, et comme nous échangerions volontiers notre sort pour le sien! A côté de sa propagande politique, M. Holland s'est heureusement créé un champ d'activité plus vaste et plus profitable dans les études qu'il poursuit depuis longtemps sur l'histoire de l'esprit humain avec autant de talent que d'érudition.

L'ouvrage qu'il vient d'ajouter à ses publications antérieures est divisé en onze chapitres. Le premier, qui porte le titre de *Early philosophy*, « la philosophie des premiers temps », nous fait assister à l'éveil de l'esprit critique et philosophique dans la Grèce antique, ainsi qu'aux persécutions dirigées à Athènes contre ces prétendus contempteurs des dieux : Anaxagore, Diagore, Prodicus, Stilpon et par-dessus tous Socrate.

Le second chapitre, *The conquest of Paganism*, « la conquête du paganisme », débute avec l'empire d'Alexandre, qui, en ouvrant aux Grecs le monde des cultes orientaux, engendra de fait la tolérance religieuse, ainsi que l'ébranlement des vieilles croyances nationales. C'est l'époque où se développent les grands systèmes philosophiques de l'antiquité : le platonisme, l'aristotélisme, le stoïcisme, l'épicurisme, en même temps que les sciences d'observation grandissent avec l'intelligent appui des Ptolémées et que la comparaison des diverses religions conduit à une appréciation plus exacte de leur portée commune. La victoire du libre examen s'achève avec l'avènement de Jules César au pontificat suprême de Rome.

Le troisième chapitre, *Attempts at Reaction*, montre les tentatives de réaction païenne qui commencent avec l'établissement de l'empire. Ici, nous devons faire quelques réserves sur la connexité que l'auteur cherche à établir, d'une façon trop absolue à notre avis, entre la cause de la liberté philosophique et celle de la liberté politique sous les Césars. Auguste, il est vrai, eut l'habileté de se poser en restaurateur de l'ancienne religion; mais la plupart de ses successeurs se montrèrent indifférents, sinon hostiles aux institutions religieuses de la vieille Rome, qui trouvèrent précisément leurs vrais défenseurs dans les rangs du parti sénatorial ou républicain. La cause réelle de cette réaction est plus profonde qu'un simple calcul de politique impériale : le monde, fatigué de scepticisme et de jouissance, aspirait à croire, comme on le voit souvent dans les époques de civilisation surmenée, et ce ne fut pas la vieille religion, mais une humble secte d'esclaves et « d'athées » qui profita de cette disposition morale.

Le troisième chapitre nous fait assister au « règne du paganisme libéral », représenté par les Antonins. L'auteur, qui a déjà publié un ouvrage intitulé *le Règne des Stoïques*, était parfaitement préparé à traiter ce sujet, qui a de tout temps passionné les admirateurs de la

Digitized by Google

philosophie antique à l'apogée de son éclat. Mais les événements se précipitent et le chapitre suivant : *The suppression of free thought*, nous fait assister au recul du libre examen devant les progrès du christianisme. L'auteur estime que l'œuvre de Jésus tendait à favoriser l'esprit de libre recherche, en ce qu'elle fondait la religion sur la moralité et non plus sur le cérémonial ; mais, en se disant investi d'un pouvoir surnaturel, le fondateur du christianisme ouvrit les voies à l'établissement d'une hiérarchie ecclésiastique et d'une orthodoxie religieuse comme n'en avait connues aucune religion de l'antiquité. Le jugement est fondé; mais il ne faut pas oublier que Jésus fut avant tout un idéaliste, un mystique, et que seuls les hommes de cette trempe changent la face des sociétés.

M. Holland fait également ressortir ici les inconséquences où la logique de leur principe entraîna les premiers apologistes du christianisme, tels que Tertullien, qui, vis-à-vis des païens, revendiquaient pour tout homme le droit de choisir sa religion, et qui, au sein de la société chrétienne, qualifiaient l'hérésie comme le dernier des crimes. Remarquons que telle est encore aujourd'hui la situation de l'Église catholique. « Là où nos adversaires sont les maîtres, — disait Veuillot, qui avait le mérite de la franchise, — nous leur réclamons la liberté en vertu de leurs principes, et là où c'est nous qui sommes les maîtres, nous devons la leur refuser au nom des nôtres. » Heureux, encore une fois, les pays, comme celui de M. Holland, qui sont assez forts pour donner la liberté même à ses détracteurs et la tolérance même aux intolérants! — Là est l'idéal des institutions et des mœurs dans les matières qui relèvent de la conscience.

L'édit de Milan, qui proclama en 313 la liberté des cultes, ne fut, comme notre Pacification de Gand au XVI^e^ siècle, qu'une trêve de circonstance, et bientôt le christianisme, assis sur le trône des Césars, devint persécuteur à son tour. M. Holland croit qu'un siècle plus tôt les efforts de Julien pour établir le culte du soleil auraient peut-être réussi à fondre, dans une religion universelle et durable, les différentes formes du polythéisme grec, asiatique et égyptien. Mais il était, trop tard, et ce règne de dix-huit mois ne fut que le chant du cygne du paganisme. Celui-ci fut définitivement proscrit avec Théodose. Dès cette époque, c'est par les écoles que l'Église travailla à s'emparer du monde: M. Holland montre parfaitement le rôle que jouèrent, dans la disparition rapide de la philosophie antique, non seulement la fermeture des écoles païennes, mais encore la tutelle revendiquée par les évêques sur toute forme d'instruction.

Le chapitre V, *Early mediæval Heresy*, « les premières hérésies du moyen âge », nous fait assister au soulèvement des Pauliciens, aux spéculations philosophiques d'Erigène et à la formation de la secte des Cathares, — sombre tableau de torpeur intellectuelle, qu'entre-

Digitized by Google

coupe seulement l'idylle scolastique d'Abélard et d'Héloïse. De 385 à l'an 1000, il n'y eut pas, dans toute l'Europe occidentale. une seule exécution pour cause d'hérésie, mais l'auteur fait observer que le mérite en revient à l'absence de toute révolte sérieuse contre l'orthodoxie et non à la tolérance de l'Église.

On s'en aperçut bien au XIIIe siècle, lorsque les influences du rationalisme musulman et le réveil de l'esprit philosophique, non moins que les excès du clergé, eurent jeté les semences d'une rébellion qui menaça un instant l'unité de l'Église. Celle-ci envoya un flot de croisés écraser l'hérésie des albigeois, en étouffant du même coup la brillante civilisation qui se développait au nord des Pyrénées. L'Inquisition fut établie et bientôt des bûchers flambèrent dans toute l'Europe pour supprimer l'hérésie en supprimant les hérétiques, albigeois, vaudois, mystiques, etc. Le chapitre VI, *Suppression of Heresy*, nous retrace le tableau de ces sanglantes tragédies, que couronne la victoire de la papauté sur la maison impériale des Hohenstauffen.

Mais le déclin était proche, et le chapitre suivant, *the Revolt of France and Germany*, nous fait assister à « la révolte de la France et de l'Angleterre », qui forcent la papauté à reconnaître leur indépendance sur le terrain politique. Le siège de saint Pierre est transféré à Avignon et le spectacle de papes qui s'excommunient les uns les autres porte au prestige de l'institution même un coup dont elle ne se relèvera plus.

Jusqu'ici, les mystiques seuls ont affirmé les droits de la pensée ou plutôt de l'inspiration individuelle. Voici venir, au chapitre VIII, un danger plus sérieux pour l'autorité des papes : « l'opposition au nom de la Bible et des conciles ». — Ce sont les tentatives « du dedans » pour réformer l'Église, si bien résumées par M. Martin Philippson dans son récent ouvrage sur la *Contre-révolution religieuse au XVIe siècle*. Ce sont aussi les tentatives « du dehors » pour asseoir le christianisme sur des bases nouvelles, comme les hérésies des hussites et des lollards. Aucun de ces mouvements n'aboutit : le schisme d'Avignon prit fin ; le concile de Bâle échoua dans ses efforts pour substituer une sorte de gouvernement parlementaire au gouvernement absolu en matière de religion, et ces mêmes cardinaux qui avaient déposé trois papes condamnèrent Jean Huss au bûcher pour avoir mis en question l'absolutisme papal. Mais alors entrèrent en scène des éléments nouveaux, qui avaient pu se développer sans attirer de soupçons et qui allaient s'épanouir dans ce qu'on a justement appelé la Renaissance.

Le chapitre IX traite de la littérature, de l'art et de la science au XVIe siècle, considérés dans leurs rapports avec le développement du libre examen. Il y a là un tableau, tracé de main de maître, qui

Digitized by Google

nous fait assister au progrès de la tolérance, en même temps qu'à l'émancipation des esprits, surtout en Italie. Comment se fit-il, cependant, que la réforme religieuse se développa, non dans cette dernière contrée, ni même en France, mais au sein de pays alors moins avancés sous le rapport intellectuel, tels que l'Allemagne, la Suède, l'Angleterre? C'est que l'Italie était trop sceptique pour s'essayer à une réforme de la religion, tandis que, dans le nord de l'Europe, les idées avaient suffisamment progressé pour fournir aux réformateurs des armes nouvelles et puissantes, sans que l'esprit critique s'y fût développé au point de compromettre le sentiment chrétien. En outre, les hussites avaient préparé le terrain en Allemagne, comme les lollards en Angleterre. Enfin, l'Allemagne était la forteresse du mysticisme et c'est du mysticisme que sortit la réformation.

Le chapitre X est consacré à *la Réformation*. L'auteur signale avec raison l'erreur de ceux qui veulent y voir un mouvement en faveur du libre examen : toute la question était de savoir si, pour faire son salut, on devait passer par l'intermédiaire de l'Église ou par celui de la Bible. Il montre aussi fort clairement comment la doctrine de la prédestination, en niant la liberté et la responsabilité humaines, devait forcément conduire au renversement des notions fondamentales de la morale et de la justice. Mais quand il dénonce comme une conséquence logique du protestantisme les efforts des premiers réformateurs pour étouffer le libre examen, il ne me paraît point faire une part suffisante aux idées et aux habitudes que de nombreux siècles de catholicisme avaient laissées dans les esprits. La réformation devait aboutir logiquement à l'émancipation de la pensée, comme de la conscience, tandis que, sur ce terrain, l'Église catholique ne pouvait céder sans périr. Érasme, dont M. Holland fait grand cas et qu'il oppose même à Luther, a été sans doute, sous certains rapports, un précurseur de notre époque, mais tous les Érasmes du temps ont fait moins que Luther pour l'affranchissement intellectuel des générations suivantes, voire de la société européenne et américaine.

La conclusion de M. Holland est des plus rassurantes pour l'avenir de la liberté intellectuelle « Que tout joug sera renversé, dit-il, et que les portes de toutes les prisons seront ouvertes, nul ne peut en douter, quand on voit combien de mouvements concourent à cette émancipation. Ce sont d'abord les différentes écoles que j'ai décrites comme positivisme scientifique, scepticisme philosophique, mysticisme indépendant, et rationalisme religieux (ce dernier, qui pourrait être appelé christianisme libéral, s'il ne comprenait d'autres systèmes, tels que le théisme libre et le judaïsme progressif). Ensuite, il y a le travail qui s'effectue pour le développement de la critique biblique, la destruction de l'intolérance, l'émancipation des femmes, les progrès de la liberté politique et sociale enfin l'amélioration de

Digitized by Google

la culture générale. Nous trouvons là neuf mouvements distincts, qui tous travaillent pour la liberté universelle de la pensée. Que l'un d'eux atteigne son terme; sa force restera incorporée dans les autres. L'hypothèse que tous viendraient à échouer ensemble n'est plus dans les possibilités. Aucun d'eux n'a jamais atteint son point actuel de développement, ou bien il n'aurait pu être étouffé. Il n'y a pas plus à craindre le retour du moyen âge que la rétrogradation de la Nouvelle-Angleterre vers les territoires de chasse indiens, ou la résurrection du mastodonte et de l'ichtyosaure. »

Nous nous associons à l'espoir de l'auteur et nous voudrions entièrement partager sa confiance. Peut-être penserions-nous comme lui, si nous vivions dans cette grande société américaine où, bien que les écueils ne manquent pas à l'horizon, la liberté de conscience, du moins, ne semble avoir rien à craindre de l'avenir. Mais pour nous, qui nous agitons dans une atmosphère troublée par l'intensité des luttes religieuses, il serait peut-être sage de nous exprimer avec plus de réserve. Je ne parle pas seulement des réactions religieuses et même antireligieuses qui peuvent toujours, à un moment donné, remettre en question la liberté de conscience. Mais, ainsi que le reconnaît M. Holland, la liberté de manifester ses opinions n'est qu'une forme de la liberté individuelle et elle est intimement liée aux autres manifestations de cette liberté. Or, la liberté intellectuelle n'a-t-elle rien à craindre des tendances qui, tout au moins en Europe, comme le constatait récemment Herbert Spencer, tendent à renforcer l'action de l'État dans tous les domaines réservés, d'après l'ancienne théorie du libéralisme, à l'action de l'individu? Peut-être reviendrons-nous un jour sur cette question, trop grave pour être traitée incidemment dans un simple compte rendu. Pour le moment, il nous suffira d'avoir signalé à nos lecteurs un ouvrage qui, en nous montrant ce qu'a couté à nos prédécesseurs l'avènement du libre examen, nous fera peut-être mettre plus de soin à le respecter et plus de prix à le maintenir.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

— 15 OCTOBRE 1885 —

LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE DU SOL

EN DIFFÉRENTS PAYS.

Recherches sur quelques problèmes d'histoire, par M. Fustel de Coulanges. — The early-holding among the Germans, by Denman W. Ross. — Du régime de la propriété foncière chez les Germains, par M. Ernest Lehr. — W.-Ph. Scheuer. Het grondbezit in de germaansche mark en de Javansche dessa.

I

Par les lectures qu'il a faites récemment au sein de l'Institut de France sur la propriété chez les Germains, et par les observations qu'il a provoquées à ce sujet de la part de ses savants confrères MM. Geffroy et Aucoc, M. Fustel de Coulanges a remis à l'ordre du jour l'examen de la question de savoir jusqu'à quel point et de quelle façon la propriété collective du sol a existé chez les peuples primitifs. Ces travaux de M. de Coulanges forment plusieurs chapitres de l'important ouvrage qu'il vient de faire paraître sous le titre de : *Recherches sur quelques problèmes d'histoire.* L'éminent auteur de *La cité antique* discute les passages si connus de César et de Tacite où sont décrits le mode de tenure et les partages périodiques du sol chez les Germains, et il le fait avec cette érudition consciencieuse et cet admirable langage scientifique qui distinguent tous ses écrits. Il arrive à cette conclusion que les Germains, dans chacun de leurs villages, après une ou plusieurs années, mettaient en culture une partie nouvelle du territoire, qui était partagée entre tous, suivant « la dignité » de chacun des copartageants. Pour ma part, j'admets que la traduction et l'interprétation que M. Fustel de Coulanges propose sont parfaitement exactes; seulement, il appelle régime de propriété privée un système de possession qui assure à chaque individu un droit personnel à

Digitized by Google

une part du territoire commun, tandis que je le considère, d'accord avec la plupart des auteurs allemands, comme un régime de propriété collective. Un droit qui n'est attaché à aucune partie déterminée du sol et qui est tellement personnel qu'on ne peut le transmettre ni par la vente, ni par le testament, ni par la succession, n'a évidemment rien de commun avec la propriété individuelle quiritaire, telle que notre Code civil l'a empruntée au droit romain. C'est ce que j'ai essayé de montrer dans une lecture faite récemment à l'Institut de France. Pour mieux faire voir comment la propriété était constituée et de quelle façon le sol était mis en culture chez les Germains, je compléterai cette lecture en montrant le même régime encore en vigueur en Écosse, en Espagne, en Italie et surtout en Suisse et dans l'Allemagne méridionale.

M. Fustel de Coulanges me reproche de trop employer, en cette matière, la méthode comparative. Je crois cependant que le meilleur moyen de comprendre des textes anciens dépeignant certaines particularités économiques et juridiques en usage autrefois est de les étudier sur place et sur le vif, dans les régions où elles sont restées en vigueur. Les motifs qui ont amené les hommes primitifs à adopter ces coutumes apparaissent alors très clairement. Un savant professeur américain, M. Denman Ross, a soutenu, avec une grande érudition, une thèse très semblable à celle de M. de Coulanges. Mais, comme le fait remarquer M. E. Lehr, il tire des textes plus qu'ils ne contiennent et, en outre, il prétend établir quel était le régime agraire des Germains, au temps de César et de Tacite, au moyen de documents postérieurs de quatre ou cinq siècles.

Je m'occuperai d'abord de la propriété collective dans les *townships* écossais. Nous pouvons l'étudier maintenant dans ses détails, grâce à l'important rapport [1] que vient de publier

[1] *Report of Her Majesty's Commissionners of inquiry into the condition of the crofters and cottars in the Highlands and Islands of Scotland.* (Blue Book 1884.) Cette commission était présidée par un homme très considéré, lord Napier and Etterick.

Digitized by Google

la commission nommée par le Parlement anglais pour faire connaître la condition des petits tenanciers (*crofters*) du nord de l'Écosse et pour suggérer des remèdes à leurs souffrances.

J'ai essayé de prouver, dans mon livre *la Propriété et ses formes primitives*, que partout on trouve, au début de la civilisation, à côté de la maison et de l'enclos attenant, propriété privée, héréditaire, le sol, propriété collective du clan ou de la tribu, soumise à des partages périodiques entre les habitants. Les parties les plus reculées de l'Écosse, et principalement les îles du nord-ouest, habitées par un rameau de la race gaélique, ont conservé jusqu'à nos jours des traces de ce régime agraire archaïque. Un nombre plus ou moins grand de petits cultivateurs appelés *crofters* ou *cottars* occupent en commun une certaine étendue de terre, considérée comme une ferme, qui leur est louée ou directement par le propriétaire ou par un intermédiaire, le *middleman* ou *tackman*. La terre arable est partagée entre les *crofters* associés, pour une ou pour plusieurs années; mais elle reste sujette à une nouvelle répartition au bout d'un certain temps. Le pâturage dépendant de ce territoire collectif (*scathald*) reste indivis, et tous les membres du groupe ont le droit d'y envoyer paître leur bétail, parfois avec certaines restrictions. Ces groupes ou communautés (*communities* est l'expression qu'emploie la commission parlementaire) s'appellent *townships*. Ces *townships* tiennent le milieu entre la *zadruga* jougo-slave et le *mir* russe. Ils ressemblent à la *zadruga* parce que les familles qui constituent le groupe semblent appartenir à une même souche. Ils ressemblent au *mir* parce que la terre arable n'est pas exploitée en commun, comme dans la *zadruga*, mais périodiquement répartie entre les « communiers », qui la font valoir chacun pour soi. On peut comparer aussi le *township* à l'*Allmend* suisse. Seulement, les *townships* n'ont aucune existence légale et, par conséquent, aucun droit corporatif. Ils existent en fait; mais le régime féodal importé d'Angleterre, qui a anéanti même la commune rurale, les a ignorés. Autre différence et qui explique la condition relativement plus malheureuse des *crofters:* la terre ne leur appar-

Digitized by Google

tient pas, comme dans la *zadruga*, le *mir* ou l'*Allmend*. Elle est aux mains d'un landlord non résidant, à qui il faut payer la rente.

Sir Henry Maine, dans son livre *Village Communities* (p. 95-97), décrit l'organisation typique d'un *township* primitif telle qu'elle existe à Lauder, dans la basse Écosse. 105 maisons ont comme dépendance 105 lots de terre appelés *burgess acres*, terres du bourgeois. Sur 687 hectares, propriété collective de la communauté, le septième, soit environ 98 hectares, est, chaque année, destiné à la culture et divisé en 105 lots, assignés pour un an, par un tirage au sort, aux 105 propriétaires des *burgess acres*. Les six autres septièmes du communal restant, en jachère, sont livrés au pâturage; chaque communier a le droit d'y envoyer deux vaches et quinze moutons.

Pour mieux faire saisir les caractères du régime agraire collectif des Highlands, j'emprunterai quelques détails au rapport de la commission parlementaire et à d'autres publications.

M. Alexandre Carmichael nous fait bien connaître ce système tel qu'il est encore en vigueur dans les Hébrides.

La communauté rurale, désignée par les mots anglais *townships* et *townland*, est appelée en gaélique *baile*. (Voir Cosmo Innes, *Origines parochiales*, et Martin, *Western Isles*, 1703.)

M. Carmichael est d'avis que le *baile* ou *townland* a une existence légale en raison de la tradition historique, de l'usage actuel, du consentement public et de la reconnaissance par le propriétaire. En tout cas, le mot a été employé dans des documents judiciaires. La répartition périodique du sol collectif entre les familles formant la communauté est appelée *run-rig*, corruption des mots gaéliques *roinn-ruith*, qui signifient partage successif. Les Gaels appellent plus généralement ce système *mor eavann* ou « grand partage ».

Les *crofters* des Hébrides extérieures appliquent encore généralement le *run-rig*, mais d'après trois modes differents, dont les trois paroisses de Barra, de South-Uist et North-

Digitized by Google

Uist vont nous offrir des types. Dans les îles de Barra, la coutume est sur le point de disparaître. Chaque *croft* ou occupation conserve en propre sa part de terre arable; mais chaque *township* a son pâturage commun, administré par l'assemblée des habitants, qui nomment un berger commun pour présider à la direction du bétail mis en prairie. On pourrait appeler ce système, qui prélude au régime moderne de la propriété individuelle, le système collectif « néocène ». Dans l'île de South-Uist, nous trouvons le système intermédiaire ou « miocène ». Le district de Jocar est divisé en 9 *townships* comprenant 88 *crofts*. Chaque *crofter* a son exploitation particulière et une part de la terre arable de son *township*. En outre, une grande plaine appelée *machair* est la propriété collective de tous les *townships*. Pour répartir la jouissance temporaire de ce domaine commun, les 88 *crofts* sont groupés en quatre sections de 22 *crofts* chacune. Les sections sont présidées par le *maor* ou chef de district, nommé par le propriétaire et par les constables des *townships*. Chacun a le sien élu par tous les habitants réunis en assemblée générale, *mot* ou *moot*. Le territoire collectif est divisé en quatre parties tirées au sort entre les quatre sections; puis chaque partie est partagée en 22 parts, *ridges* en anglais, *imirean* en gaélique, qui sont aussi tirées au sort entre les 22 *crofters* de chaque section. Ceux-ci peuvent mettre leur lot en culture pendant trois ans; puis la partie cultivée est abandonnée à la végétation naturelle, et une nouvelle portion du domaine collectif est partagée et mise en culture. C'est exactement le système décrit par César et Tacite : *Agri pro numero cultorum ab universis invices occupantur. Arva per annos mutant et superest ager.* (*Germania*, XXVI.) *Sed privati et separati agri apud eos nihil est, neque longius anno manere uno in loco incolendi causa licet.* (*De Bello gall.*, IV, 1.) Sur la partie du domaine collectif du district qui n'est pas en culture et aussi sur les lots cultivés, après la récolte faite, le bétail de toutes les communautés agraires pâture, sous la garde d'un ou de deux bergers.

Dans les îles de North-Uist, la terre est soumise au système

Digitized by Google

du *run-rig* intermédiaire, « miocène », comme dans South-Uist; mais dans trois grandes fermes, tenues collectivement, en communauté, on rencontre encore le *run-rig* primitif, « éocène ». Ce n'est pas sans regret, dit M. Carmichael, qu'on voit disparaître, dans ces îles du soleil couchant, le régime agraire des anciens âges, qui, pendant des siècles, a donné le pain quotidien à tant de millions d'hommes. On songe au chant mélancolique qui, mêlé aux plaintes de l'océan, redit les tristesses de la race gaélique :

Cha till, cha till, cha till mi tuille !
(Je ne reviendrai, reviendrai, reviendrai jamais plus.)

Ces trois communautés agraires s'appellent Hosta, Caolas, Paipil et Heisgir. Celle-ci servira de type. Elle occupe une île basse et sablonneuse, longue de trois milles et large au plus d'un mille et demi. Tout le territoire de l'île est exploité en commun par lesdits tenanciers, qui n'occupent aucune portion d'une façon permanente. Ceux-ci se réunissent, une fois l'an, pour décider quelle partie du territoire sera mise en culture et pour en faire le partage. Les lots sont mesurés par le constable, au moyen de la verge officielle, et ensuite tirés au sort par le berger; il pose les numéros à terre dans l'ordre qui détermine la place que chaque associé occupera sur le terrain. Ces répartitions se font toujours de la façon la plus fraternelle ou, comme le dit le proverbe gaélique : *Gun gluth mor, gun droch fhacal* (sans élever la voix et sans une mauvaise parole). Un lot est mis à part pour le berger sur la lisière du terrain inoccupé, afin de l'engager à préserver les cultures contre les incursions du bétail, dont il serait ainsi le premier à souffrir Ce lot s'appelle *imir a bhuachaille* (la portion du berger). Dans les villages anglais au moyen âge, comme aujourd'hui encore dans les villages hindous, on trouve des champs attribués, comme rémunération, aux hommes de métier qui confectionnaient les quelques instruments aratoires ou les objets que le cultivateur ne savait pas faire lui-même. Dans l'Évangile, « le champ du

Digitized by Google

potier » est acheté avec l'argent de Judas. Les soldats et les officiers de l'armée *in-delta*, en Suède, obtiennent aussi pour leur entretien la jouissance d'une petite ferme. Dans Heisgir, un lot est toujours réservé pour les pauvres, *imirean nam boc*. Tel est le système du *roinn-ruith* ou *run-rig* dans sa pureté primitive.

Quand les communautés mettent en culture des terres humides, elles sont divisées en longues bandes, larges de cinq pieds environ et séparées par des rigoles qui drainent le sol. Souvent, en Angleterre, on voit encore la trace de ces bandes de terrain ou *baulks*. Les varechs que l'océan rejette et qu'on utilise comme engrais sont pris à volonté par chacun, quand ils arrivent en abondance; mais quand ils sont rares, ils sont partagés en *peighinneom* ou *pennies* et tirés au sort, comme les lots de terre, afin que chacun ait sa part et que la propriété d'une chose indispensable ne soit ni accaparée ni enlevée par le plus fort ou le plus leste. Le sentiment de la justice distributive règle la répartition des sources de la subsistance et du bien-être jusque dans les moindres détails.

Dans l'île de Tyrée, appartenant depuis longtemps à la famille d'Argyll, la terre arable était partagée d'après le système du *run-rig*, appelé en Irlande *rundale*. Le territoire commun destiné à être mis en culture était divisé en un grand nombre de parcelles tirées au sort, chaque année ou tous les deux ans, entre les cultivateurs de chaque communauté agraire ou *township*. Ce régime était très répandu dans tout le nord de l'Ecosse, dit le duc d'Argyll, à qui nous empruntons ces détails. Les propriétaires y ont mis fin malgré les résistances des tenanciers, habitués à ce mode collectif de jouissance [1]. Dans l'île de Tyrée comme dans les autres districts des Highlands, les communautés agraires (*townships*) possédaient un territoire commun où chaque famille avait le droit d'envoyer son bétail, conformément à certaines règles traditionnelles et parfois quelque peu différentes.

[1] Voir *Croft and farms in the Hebrides, by the duke of Argyll*, p. 7 et 8.

Digitized by Google

Voici quelques extraits d'ouvrages du siècle dernier qui prouvent que l'exploitation par des communautés agraires, avec partage périodique du sol, était encore très répandue à cette époque : « La terre occupée par les membres du clan est divisée en *townships* ou fermes, et chacune de celles-ci comprend des portions de terre arable, de prairie, de pâturage vert et de lande (*muirland*). Les tenanciers forment une sorte de communauté de village (*village community*). Les maisons sont les unes à côté des autres, et la terre est tenue en *run-rig*, c'est-à-dire partagée au sort entre tous, chaque année. Le pâturage est utilisé en commun, chacun y envoyant son bétail, vaches, moutons et chevaux, en proportion de l'étendue de terre arable qu'il occupe. » (Spene, *Celtic Scotland*, v. III, p. 369-371.)

« Une ferme (*tenant farm*) est une petite république de cultivateurs dont les maisons sont groupées, sans grand souci de la convenance ou de la propreté, et dont les terres destinées à la culture sont partagées, chaque année, par tirage au sort, tandis que le bétail de tous pâture en commun. » (*Old Statist. Account*, v. X, p. 366.) « Dans la paroisse de Glenshiel, il y a dix-sept fermes, dont chacune forme un village. Les tenanciers font paître leurs troupeaux en commun, chacun ayant du bétail en proportion de la rente qu'il paye, et ils occupent la terre arable de la même façon. » (*Ibid.*, v. VII, p. 125.) Ceci est le régime collectif le plus ancien.

« Les *tacksmen* (ceux qui ont loué toute la ferme collective) vivent comme des gentlemen. Les sous-tenanciers vivent aussi décemment dans leurs huttes, formant une sorte de communauté au sein de laquelle leurs droits et privilèges sont maintenus et respectés. Le domaine du chef ou père commun est ainsi partagé suivant le rang ou la condition [1], dans cette république en miniature. Ce mode de culture est tout à fait en rapport avec le système patriarcal, et il est le mieux adapté aux mœurs d'un peuple tout spécial

[1] Ceci est encore un trait noté par Tacite : *Agri pro numero cultorum ab universis invices occupantur, quos mox inter se juxta dignationem partiunntur.* (Germ. XXVI.)

Digitized by Google

comme les Gaels, qui habitent les Hébrides et les districts des Grampians. » (A. Campbell, *The Grampians desolate.* 1804. Notes, p. 169-170.)

Ile de Cannay : « Dans chaque ferme ou *township*, la terre arable est divisée en quatre parties, qui sont tirées au sort à la Noël. La récolte, quand elle est faite et séchée, est partagée entre les tenanciers en proportion de la rente payée par chacun d'eux. Tout le pâturage est commun de mai jusqu'en septembre. » (Pennant, *Tour in Scotland*, v. II, p. 315.)

La commission parlementaire parle du *township* dans les termes suivants : « Le *highland township*, dont on s'est tant occupé récemment, n'a jamais eu une existence légale dans la loi écossaise. Il a été simplement, en ce qui concerne la loi, une ferme ou une partie d'une ferme occupée en commun ou séparément par plusieurs tenanciers. Autrefois, il comprenait presque toujours des terres arables et des pâtures exploitées en commun. La terre arable était repartagée, de temps à autre, entre les occupants, conformément à la coutume locale, et le pâturage était livré à l'usage commun de leur bétail, sans limitation ou suivant des règles fixes. L'appropriation privée de la terre arable n'était effective que depuis les semailles jusqu'à la récolte. Les traces fugitives de l'occupation individuelle faisaient place ensuite au pâturage des animaux, qui erraient partout sur les pâtures et sur les terres arables. Vers la fin du siècle dernier ou au commencement de celui-ci, les terres labourables du *township*, sauf en des cas exceptionnels, ont été définitivement alloties et attachées à une exploitation particulière. Des cas de ce changement remontent plus haut, et, d'autre part, en quelques rares localités, ce partage définitif n'a pas encore été effectué. Les pâtures, quand elles n'ont pas été englobées dans une ferme à moutons voisine, sont encore occupées en commun, comme autrefois. Quoiqu'il ne forme point, comme la commune du continent, une corporation légale et qu'il n'en ait pas les attributions, le *township* des Highlands conserve cependant une existence réelle dans les sentiments et dans les traditions de ceux qui en font partie, ainsi que dans l'administration des

Digitized by Google

domaines du grand propriétaire. Le *township* est représenté par un constable que les cultivateurs élisent, parfois aussi par un second constable, que nomme le propriétaire. La rente est quelque fois payée en bloc par le représentant du *township*, et chaque tenancier y contribue pour sa part.

« La possession et l'administration des droits de pâturage commun constituent le caractère essentiel et prédominant d'un *township* des Highlands. De cette façon, une forme de régime agraire qui, sous le rapport légal, n'existe que comme une fiction populaire, respectée par le propriétaire, possède cependant une réalité reconnue par la coutume, qui ne pourrait être anéantie sans exciter beaucoup d'opposition et d'irritation. »

La commission parlementaire ajoute que, dans son opinion, cette organisation du *township*, quoique rudimentaire, renferme des éléments spéciaux, grâce auxquels on peut, dans cette région, éviter certains inconvénients et obtenir certains avantages mieux qu'en mettant en jeu seulement les intérêts individuels. — Les *crofters*, on ne peut le nier, regrettent le régime agraire primitif, qui a disparu, ainsi que le constate le duc d'Argyll, principalement par l'action des propriétaires ou de leurs agents. Un acte de 1695, concernant le partage des communalités agraires, a été considéré par les cours de justice comme applicable à toute l'Écosse et a facilité leur destruction. Les petits cultivateurs disposant d'une plus grande étendue de terre pouvaient y appliquer une rotation mieux en rapport avec la rigueur du climat. Sur le pâturage collectif, toujours très grand relativement au nombre des familles du *township*, ils pouvaient entretenir beaucoup plus de bétail qu'aujourd'hui. Ils disposaient plus librement des produits naturels de la rivière, de la lande ou de la mer. Ils n'étaient pas assiégés par la crainte d'une augmentation incessante du fermage et ils avaient le sentiment très net d'un certain droit héréditaire d'occupation qui leur assurait ce que la loi vient d'accorder aux tenanciers irlandais : la « sécurité de tenure » (*security of tenure*).

La commission parlementaire propose de donner une exis-

Digitized by Google

tence légale aux *townships*, afin de leur permettre de conserver leur pâturage commun, le délimiter, l'améliorer, construire des ponts et des routes à frais communs et agir en tout comme le font les communes du continent. Il serait mis un terme ainsi à l'action des propriétaires de ces *townships*, qui enlèvent constamment, depuis un siècle et demi, des portions de ces pâturages pour les incorporer dans les grandes fermes à moutons voisines.

Les habitants du *township* auraient le droit, sans rien payer, de couper de la tourbe, de recueillir des varechs pour fumer la terre et des roseaux ou des herbes pour faire et entretenir les toits des maisons. Un *township* dont l'étendue, en terre arable et en pâturage, serait considérée comme trop restreinte pourrait réclamer du propriétaire la concession d'une extension de territoire. Ce serait au sheriff à décider si la demande doit être accordée et, dans ce cas, à fixer le fermage à payer au propriétaire. Aucun *township* ne pourrait être supprimé qu'en vertu d'une résolution votée par les deux tiers de ses membres.

A l'objection qu'il est contraire aux principes économiques de tenter, par une loi violant la liberté du contrat, de prolonger l'existence d'une institution archaïque, destinée forcément à disparaître sous l'effet naturel de la concurrence, la commission répond que ses propositions sont justifiées par les conditions spéciales du sol, du climat et de l'agriculture des Highlands. Les cultivateurs ne peuvent subsister sur le produit des céréales, dont la récolte est trop incertaine. Ce sont leurs troupeaux de vaches et de moutons qui seuls leur permettent de vivre sur ces côtes et sur ces îles sans cesse battues par les vents de l'Atlantique ou privées du soleil par les pluies ou les brouillards. Il leur faut donc des pâturages; mais la surface du sol est trop découpée, trop rugueuse, et la végétation trop tardive et trop pauvre pour attribuer à chaque exploitation un pâturage séparé, qui serait souvent situé très loin, sur une montagne. Il faut donc choisir, non entre le pâturage occupé individuellement ou collectivement, mais entre ce dernier régime ou la suppression du

Digitized by Google

pâturage accordé aux *crofters*, qui aurait pour résultat leur ruine complète et leur émigration. Dans une étude sur les propriétés collectives dans les Marches, en Italie, M. Ghino Valenti [1] fait valoir exactement le même argument; il prouve que les pâtures communales situées sur les montagnes ne se prêteraient à la propriété individuelle que sous la forme du *latifundium* et de l'exploitation par un grand propriétaire unique.

En Suisse également, les pâturages situés sur les montagnes sont restés propriété collective, *Allmend*, en raison de leur situation, et jamais on n'a songé à en réclamer le partage. Le bien-être des habitants et tout le régime agraire dépendent de la conservation du droit d'envoyer pendant l'été le bétail paître sur les hauteurs. Seulement, il y a, entre la situation des membres du *township* écossais et de l'*Allmend* suisse, cette différence essentielle que les premiers ne sont que des tenanciers, tandis que les seconds sont propriétaires et de leur maison avec les champs qui en dépendent, et de leur part de la propriété collective. Il en résulte que le produit net est soustrait aux Highlands sous forme de rente; tandis qu'en Suisse, il est consommé sur place par les habitants ou employé à des travaux d'utilité générale dont tous profitent. Si, depuis des siècles, le revenu du sol, au lieu d'être dépensé par les landlords à Londres, dans les châteaux anglais ou en voyage, avait été consacré à faire des routes, des écoles, des havres, des maisons dans les Highlands, leur condition actuelle serait certainement aussi heureuse que celle des paysans suisses.

Un exemple curieux nous permettra bientôt de voir ce que peut devenir un *township* quand il est la propriété libre de ceux qui le composent. Dans toute l'Angleterre existait primitivement le *township* avec son pâturage communal et ses terres collectives, périodiquement partagées. La propriété commune était régie par l'assemblée générale des habitants, le *tunscipes-mot* des Anglo-Saxons, d'où est sorti le *town meeting* ou

[1] *Atti della Giunta por la inchiesta agraria delle provincie di Ancona, Ascoli, Piceno, Macerata e Pesaro.*

Digitized by Google

assemblée primaire des citoyens de la commune. Dans les districts où l'influence de la conquête danoise se fit sentir, le *township* fut appelé *by*, et les règlements édictés par la commune, *by-laws*, synonyme de *town laws*, lois communales. *By-laws* est un terme encore en usage aujourd'hui.

Les émigrés qui vinrent s'établir dans la Nouvelle-Angleterre y apportèrent les usages de la mère patrie. Ils s'y groupèrent en *townships*, et c'est là, jusqu'à nos jours, le nom de la commune aux États-Unis. Au début, chaque famille obtenait un lot de terre, soit en propriété permanente et héréditaire, soit pour un temps seulement; mais partout un pâturage commun était réservé, et chaque année on y faisait des lots qui étaient tirés au sort entre les habitants pour y faire du foin [1]. Dans d'autres districts, des terres arables étaient réparties de la même façon. Dans une étude curieuse : *Common fields in Salem*, M. Herbert-B. Adams, de l'université Johns Hopkins, de Baltimore, s'exprime ainsi : « La reproduction de l'ancien système anglais des champs communs (*common fields*) et de la propriété collective des terres arables et des pâturages est un chapitre intéressant de l'histoire agraire des anciens *townships* ou villages de la Nouvelle-Angleterre. Presque tous avaient plus ou moins adopté ce régime. M. Adams a découvert la preuve de son existence dans presque toutes les plantations de la colonie de Plymouth, et l'on en rencontre jusqu'à ce jour des exemples remarquables, spécialement au Cape-Cod. Ce régime est resté pendant longtemps en vigueur à Salem, la plus ancienne des cités de la colonie de la baie de Massachusetts. En 1640, il n'y avait pas moins de dix champs, appartenant collectivement à un groupe de copropriétaires qui clôturaient leur champ en commun sous la surveillance d'un « gardien des clôtures » nommé dans l'assemblée communale. Chaque champ avait son comité administratif. La plupart de ces propriétés collectives furent définitivement partagées durant le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, mais deux de celles-ci, les *North-Fields* et les *South-Fields*, restèrent en

[1] Voir Palfrey, *History of New-England*, I, 343.

Digitized by Google

indivision jusqu'à la fin du dernier siècle. Les co-usagers se réunissaient chaque année et décidaient à la majorité « quel serait le grain qui serait semé et comment serait réglé le pâturage ». Chacun avait sa part, mais tous devaient y mettre le même grain, afin qu'on pût exécuter en même temps les semailles et les moissons, sans avoir à réserver de chemin ou de droit de passage. Le champ cultivé était entouré d'une clôture qui était enlevée à partir du 14 octobre, et après cette date, tout le territoire, même la partie arable, était livré au pâturage. En Angleterre, on appelait *lammas lands* les terres soumises à ce régime de la vaine pâture d'automne et *lammas day* le jour où les clôtures étaient abattues, ce qui donnait lieu à de grandes réjouissances et à une fête.

Au meeting des « communiers », il était procédé à la nomination du *hagward* (de *hag*, haie; *ward*, gardien), qui est aussi parfois nommé le « gardien sur les murs » du pâturage. Il avait pour mission d'entretenir la clôture et les deux barrières à chaque bout du champ (*gates at both end of the field*) et d'imposer une amende pour toute tête de bétail qui causait du dégât. Quand la population de Salem s'accrut, les communiers des South-Fields et des North-Fields continuèrent à former une petite association agraire, au sein de la grande commune.

M. E. Belot, correspondant de l'Institut de France, a décrit récemment, de la façon la plus complète et la plus instructive, les destinées d'un *township* qui a conservé complètement le type de l'antique communauté agraire des Germains et qui, en même temps, est arrivé à un degré de prospérité inouï.

En 1671, vingt-sept puritains, d'une secte particulièrement austère, achetèrent, du duc d'York, la petite île de Nantucket. Ils y bâtirent vingt-sept cabanes, et le village prit le nom de Sherburn. Rien de plus désolé que cet îlot, perdu dans les brumes de l'océan. Il contenait environ 23,000 acres (9,300 hectares) d'un sable stérile. Les arbres n'y poussaient pas; la végétation n'était composée que de carex et de quelques herbes dures et maigres. Le territoire fut divisé en trois

Digitized by Google

parties. Sur la première, on prit, pour chacun des émigrés, le *homestead* ou *home lot*, la dépendance de la maison, le Ἕρκος des Grecs, le *herctum* ou *hortus* des Latins, le verger qui entourait la maison du Germain et aujourd'hui l'*izba* du paysan dans le *mir* russe, c'est-à-dire, comme dit M. Fustel de Coulanges, « aux âges primitifs de la race aryenne, l'enclos assez étendu dans lequel la famille a sa maison, ses troupeaux et le petit champ qu'elle cultive ». (*Cité antique*, t. II, p. 6.) Tous les *home lots* réunis ne comprenaient que 100 acres (43 hectares), soit un peu plus de trois acres par maison. Ils furent convertis en jardins légumiers et en vergers, pour y faire paître les vaches. Une autre partie du territoire, la plus abritée et la moins rebelle, fut destinée à la culture. On y établit exactement le régime agraire décrit par Tacite et en vigueur encore maintenant dans certains *townships* des Highlands, ainsi que nous l'avons décrit plus haut. La région destinée à la culture était divisée en sept sections, dont une seule était alternativement labourée et ensemencée, les six autres restant livrées à la vaine pâture. La section à cultiver était partagée en vingt-sept lots tirés au sort, chaque année, entre les propriétaires des vingt-sept maisons. Ces parts s'appelaient *lots de Tetoukemah*, du nom de la plaine centrale de l'île. L'ensemble du terrain labourable était la *plantation commune*. La section cultivée était entourée d'une clôture érigée chaque année à frais communs, pour la préserver des atteintes du bétail paissant en liberté. Tous les lots étaient nécessairement enblavés de même, conformément à l'usage ancien, appelé en allemand *Flurzwang*, « culture obligée », car aucune limite visible n'était tracée et nul chemin ne permettait d'arriver aux lots enclavés. C'est toujours l'application du mot de Tacite, si juste en sa concision : *Arva per annos mutant et superest ager*.

Les lots de Tetoukemah n'augmentèrent pas en nombre, car ils formaient la dépendance des vingt-sept demeures primitives; mais ils furent parfois morcelés entre héritiers ou acquéreurs. Ces copropriétaires cultivaient en commun et se partageaient les fruits en proportion de la part de chacun.

Digitized by Google

Tout le reste du territoire de l'île et les six sections de la plantation non ensemencées formaient une prairie commune, soumise non pas à une jouissance individuelle transitoire, comme les lots de Tetoukemah, mais à la jouissance indivise du bétail de tous les ayants droit. Ceux-ci choisissaient des pâtres qui soignaient le troupeau de tous, comme s'il appartenait à la commune; mais, le soir, les animaux rentraient d'eux-mêmes, chacun dans l'étable de son maître.

M. Belot croit que ce régime agraire a été adopté à Nantucket, non « comme une fantaisie archaïque », mais en raison des conditions économiques particulières de l'île. Mais rien ne s'opposait, en réalité, à l'établissement de la propriété individuelle, s'ils y avaient pensé. La vérité est que les émigrés originaires d'Écosse ont tout simplement mis en vigueur, dans leur nouvelle patrie, le système agraire des *townships* écossais, qui leur était familier et qui devait, par conséquent, leur paraître le meilleur.

La prospérité du *township* de Nantucket ne tarda pas à prendre un essor merveilleux. Ces sévères puritains étaient à la fois très entreprenants, très laborieux, très persévérants et très économes. Ils élevèrent sur leurs pâturages communs beaucoup de moutons, dont la laine, tissée sur place, suffit pour leur fournir les vêtements sévères dont ils continuèrent à se contenter, même quand ils se furent enrichis. Les terres, annuellement partagées, étaient parfaitement cultivées, mais ce qui leur apporta le bien-être d'abord, et la richesse ensuite, ce fut la grande pêche, à laquelle ils se livrèrent avec un succès inouï, renouvelant ainsi les merveilles accomplies par d'autres marins de même race et de même religion, les Hollandais, dont les barils de harengs encaqués se convertirent en « tonnes d'or », suivant l'expression consacrée dans leur pays. Comme le dit très bien M. Belot, « c'est ainsi que les habitants d'un îlot de sable stérile et imperceptible sur la plupart des cartes ont promené autour du monde le pavillon américain et imprimé à la navigation et au commerce des États-Unis une impulsion plus vigoureuse que ne l'auraient pu faire des millions d'hommes doués de moins d'énergie, de

Digitized by Google

courage et d'esprit d'entreprise. Les destinées et la grandeur d'un pays tiennent bien plus à la vertu de l'homme qu'à la richesse du sol, à l'étendue du territoire ou aux faveurs du climat. » En 1770, Sherburn, l'unique ville de l'île, envoya en mer 205 navires montés par 2,159 matelots et pêcheurs. Nantucket échangeait ses poissons salés contre les denrées coloniales des Antilles, et son huile et ses fanons de baleine contre les guinées anglaises, au moyen desquelles elle payait les objets de consommation qu'elle achetait sur la terre ferme. Parmi ces quakers, qui ne se permettaient aucun superflu, les fortunes de 100,000 à 200,000 francs n'étaient pas rares, et tel armateur qui possédait dix ou douze navires avait débuté par être un simple pêcheur. Dans *le Pilote*, Cooper a tracé le portrait de ces marins héroïques qui ont accompli maint exploit pendant la guerre de l'indépendance. D'après la revue américaine *the Nation* (10 janvier 1878), le système des répartitions périodiques continua jusqu'en 1821.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

LE FEU

ESSAI DE MONOGRAPHIE RELIGIEUSE.

M. le professeur Kemna a exposé, l'an dernier, dans la *Revue de Belgique*, l'histoire des théories scientifiques qui ont servi à expliquer le phénomène de la combustion. Je voudrais, à mon tour, faire l'histoire des théories religieuses qu'a suscitées le feu. Je me propose donc d'examiner successivement le rôle qu'il a joué dans la théologie, le culte et la mythologie, comme objet ou plutôt comme excitateur des facultés religieuses.

On demandera peut-être à quoi bon remuer ces vieilleries. Je répondrai qu'à moins de condamner toute tentative pour retracer le cours de la civilisation, il est impossible de méconnaître l'importance des recherches sur l'évolution des idées religieuses [1]. La superstition du jour n'est souvent que

[1] Cette importance a été clairement aperçue par le gouvernement de la république française, qui, en dépit de ses fluctuations ministérielles, n'a jamais perdu de vue la nécessité de développer l'enseignement supérieur. Après avoir institué, au Collège de France, un cours d'histoire des religions, que nous avons déjà signalé à nos lecteurs, il vient de fonder, à l'école des hautes études, une *section des sciences religieuses*, qui, d'après la dernière livraison de la *Revue de l'histoire des religions*, ne renfermera pas moins de neuf chaires. — On sait que, dans les universités de la Hollande, l'histoire des religions forme partout une faculté spéciale, avantageusement substituée aux anciennes facultés de théologie.

Digitized by Google

la science de la veille, et les théories scientifiques les plus prisées du siècle serviront peut-être de fondement aux superstitions d'un âge futur. Avant de s'expliquer la succession des phénomènes par l'action régulière des lois naturelles, les hommes l'ont attribuée longtemps à l'intervention arbitraire d'agents surnaturels, et même, depuis qu'ils se sont élevés à la notion de l'ordre cosmique, ils ont continué à traduire sous forme religieuse les sentiments qu'excitait en eux la conception rationnelle du monde. « Dis-moi ce que tu penses de l'univers, affirmait Carlyle, et je te dirai ta religion. »

Rigoureusement, la déduction du grand philosophe anglais n'est exacte que pour les esprits religieux qui marchent avec leur temps. La théologie qu'acceptent la majorité des hommes traduit non la science de leurs contemporains, mais celle de leurs ancêtres. Toutefois, il n'en est pas moins vrai que les idées religieuses suivent — de plus ou moins loin — la marche des idées scientifiques, et il est utile autant qu'intéressant de constater ce progrès en étudiant soit le développement isolé d'une religion particulière, soit l'évolution générale des idées relatives à un ordre quelconque de faits religieux.

D'autre part, les religions offrent cette particularité qu'elles ont beau se succéder et même se proscrire : elles ne disparaissent jamais tout entières. De même que le dogme est généralement en retard sur la science, le culte est souvent en retard sur le dogme lui-même, c'est-à-dire qu'il offre dans ses rites les applications symboliques d'une religion plus vieille encore. Si cette assertion est aisée à vérifier pour les cultes officiels, elle l'est bien plus encore pour les cultes populaires ou, en d'autres termes, pour ces superstitions à la fois naïves et raffinées qui perpétuent, jusqu'au sein des civilisations les plus avancées, des idées et des usages depuis longtemps dépassés par le progrès de la civilisation. Ici encore, pour comprendre notre époque, il est indispensable de rattacher le présent au passé.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

LA THÉOLOGIE DU FEU.

Un auteur allemand, M. Caspary, attribue à la découverte du feu l'origine même de la religion. La flamme que la friction faisait jaillir du bois aurait donné à l'homme la première idée d'un esprit caché dans les choses et dans les êtres. Bientôt l'on entoura d'une vénération superstitieuse les hommes qui se transmettaient le secret de produire le feu; ce fut l'origine de la sorcellerie et du sacerdoce; puis l'adoration s'étendit aux luminaires célestes, qui représentaient le feu dans ses plus hautes manifestations, et enfin au magicien invisible qui les allumait tour à tour.

Cette thèse met la charrue avant les bœufs. Sans doute, l'homme a divinisé le feu dès qu'il a su le produire, sinon même plus tôt, mais au même titre et pour la même raison que les autres phénomènes naturels et, en général, que tous les objets dont son imagination était frappée. Ce qui est vrai, c'est que, parmi ces phénomènes, le feu représente l'un de ceux qui ont dû inspirer les spéculations les plus hardies et les plus profondes, les mythes les plus riches et les plus ingénieux, les rites les plus saisissants et les plus grandioses. A l'instar de ces organismes vivaces dont on retrouve l'empreinte dans tous les étages paléontologiques du globe, le culte du feu se révèle dans toutes les périodes de l'évolution religieuse. Chez nombre de peuples, on le voit non seulement traverser, mais encore favoriser le passage du naturisme au polythéisme et du polythéisme à une conception unitaire du monde. Il y eut un moment — dans les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne — où il régnait chez toutes les nations connues. Aujourd'hui même, il se révèle, en quelque sorte, ankylosé dans les métaphores de nos langues, dans les légendes de nos campagnes et jusque dans les rites de nos Églises. A ces titres divers, il mérite bien un examen détaillé [1].

[1] *Bibliographie :* E.-B. Tylor, *Researches into the early History of Mankind;* Londres, 1865, ch. IX. — A. Réville, *Religions des peuples*

Digitized by Google

§ 1. — *Le feu dieu.*

La flamme vient on ne sait d'où; elle apparaît soudain, court, gronde, prend les formes les plus diverses et les plus fuyantes; grandit jusqu'au ciel, consume tout ce qui se trouve à sa portée, et disparaît on ne sait comme, dès qu'elle n'a plus rien à dévorer. Comment les peuples enfants, qui personnifient et divinisent toutes les manifestations des forces naturelles, auraient-ils fait une exception pour cet être mobile et fantasque, à la fois redoutable et bienfaisant, insaisissable et tangible, répandu partout et fixé nulle part?

Même des nations relativement avancées ont encore tenu le feu pour un être animé. Les Égyptiens le croyaient un être vivant, au dire d'Hérodote, θηρίον ἔμψυχον, et il n'est pas jusqu'à Cicéron qui, dans son traité sur la *Nature des Dieux*, ne parle de l'animal-feu, *ignis animal*.— *Ignis*, d'ailleurs, vient d'*Agni*, qui, en sanscrit, signifie le vif, l'agile.

Il va sans dire que, pour les imaginations incultes, cet animal est un animal extraordinaire et divin entre tous, c'est-à-dire doué de facultés surhumaines. Au Dahomey, on a coutume de mettre dans les cases un pot renfermant des charbons ardents auxquels on fait des offrandes, pour éviter que le feu ne sorte du vase et ne dévore la cabane. La même superstition se retrouve en Bohême, où l'on faisait naguère, dans la préparation de chaque repas, la « part du feu » et où les vieilles gens attribuent la fréquence actuelle des incendies à une négligence croissante dans l'accomplissement de cette prescription [1]. Presque toutes les tribus touraniennes de l'Asie jettent au feu, comme autrefois les Grecs et les Mexicains, la

non civilisés; Paris, 1883. — GIRARD DE RIALLE, *Mythologie comparée;* Paris, 1878, t. Ier, ch. VIII. — CASPARY, *Die Urgeschichte der Menscheit;* Leipzig, 1877. — EMILE BURNOUF, *La science des religions;* Paris, 1876. — A. KUHN, *Die Herabkunft des Feuers;* Berlin, 1859. — J. BAUDRY, *Les mythes du feu* (dans la *Revue Germanique*, vol. XIV et XV). — NESFIELD, *Primitive philosophy of Fire* (dans la *Calcutta Review* de 1884). — A. LANG, *Prometheus* (dans l'*Encyclopædia Britannica*, vol. IX).

[1] TYLOR, *Civilisation primitive*, t. II, ch. XVII.

Digitized by Google

première bouchée de leurs repas. Les Kamtchadales lui offrent le museau des renards qu'ils tuent à la chasse, si bien qu'à l'examen de la fourrure, on peut constater si le chasseur était païen ou chrétien.

Le voyageur Jean Carpin, décrivant au milieu du XIII^e^ siècle les coutumes et les superstitions des Tartares, raconte qu'il leur était interdit de mettre un couteau dans le feu, même pour en retirer un objet avec la lame, parce qu'ils se seraient ainsi exposés à « couper la tête du feu ». La même prohibition se rencontre dans l'Amérique du Nord, chez les Sioux, au dire de Schoolcraft, et il est à remarquer qu'elle se révèle également, chez les anciens, dans cette maxime pythagoricienne : πῦρ μαχαίρα μὴ σκαλεύειν, *ne pas remuer le feu avec une épée*. — M. Albert Réville semble attribuer ces singulières prescriptions à l'idée d'impureté qui se serait attachée au fer, quand l'emploi de ce métal était encore une nouveauté profanatrice des vieux rites. N'est-il pas plus simple d'y voir le témoignage ou le legs d'une époque où la flamme passait pour un être vivant, qu'il ne fallait ni blesser, ni offenser?

§ 2. — *Le dieu du feu.*

Le culte s'adresse d'abord à chaque flamme, à chaque foyer, regardés comme individualités distinctes. Mais, l'observation aidant, on finit par reconnaître que toutes les flammes paraissent identiques dans leur nature et dans leurs effets; d'où l'on conclut à l'existence d'un élément, le feu, dont toutes les flammes sont des manifestations. De même qu'on divinisait les flammes isolées, on divinisera cet élément en le regardant comme un esprit ou un dieu, qui est la vraie cause de toutes les flammes ou, du moins, qui les régirait du dehors.

La transition peut encore être saisie dans l'Hestia des hymnes homériques, qui nous apparaît tantôt sous la forme d'une divinité présente à chaque foyer, où on lui fait hommage des prémisses, tantôt sous les traits d'une auguste déesse, ayant son siège, dans l'Olympe, à la table des dieux. A Athènes et

Digitized by Google

dans plusieurs autres localités, Hestia était représentée non par une idole, mais par la flamme qui brûlait d'une façon permanente dans le Prytanée, et ce foyer même s'appelait une Ἑστία [1]. De même pour Vesta à Rome :

Effigiem nullam Vesta nec ignis habet,

nous disent les Fastes d'Ovide. Chaque ville latine possédait sa Vesta, qui avait un foyer pour autel et une flamme pour image, sinon pour personnification.

Une fois le dieu du feu conçu comme une personnalité distincte, l'idée qu'on s'en fait et le culte qu'on lui rend varieront nécessairement avec le degré de civilisation atteint par les adorateurs.

Chez les peuples encore incultes, on lui attribue généralement les mérites et les défauts qui caractérisent le feu lui-même ; on en fait un être mobile et fantasque, tantôt secourable et bienfaisant, tantôt malicieux, avide et rancunier. C'est avec ces traits complexes qu'il se retrouve parmi les tribus Touraniennes, chez les Peaux Rouges, au Yucatan, etc. Même parmi le Latins, Vulcain est représenté, dans les vieilles légendes, tantôt comme un dieu bienfaisant, tantôt comme un dieu destructeur. Mais le meilleur type du genre nous est fourni par le dieu du feu chez les Germains, le malin et capricieux Loki, avant sa transformation ultérieure en chef des puissances du mal.

Des populations relativement avancées ont parfois donné au dieu du feu un caractère exclusivement austère et cruel. On peut rapprocher du Moloch cananéen, qui exigeait le sacrifice des premiers-nés, le dieu du feu chez les Astèques, Xiuhtecutli, en l'honneur duquel on grillait à petit feu des victimes humaines, après les avoir enivrées. Ailleurs, c'est, au contraire, le côté industriel et civilisateur du feu qui l'emporte dans la conception du dieu. Chez les Circassiens, Tleps

[1] A. Maury, *Histoire des religions de la Grèce antique*, vol. I, p. 100 et suiv.

Digitized by Google

n'est pas seulement, en sa qualité de dieu du feu, le patron des forgerons, mais encore des agriculteurs, auxquels il aurait enseigné l'usage de la charrue et de la houe. Panchacamac, le vieux dieu du feu chez les Péruviens, passait pour avoir appris aux hommes les arts et les métiers. Enfin, dans l'antiquité classique, Prométhée et les Cabires étaient, avant tout, des éducateurs de l'humanité.

M. C.-P. Tiele fait observer, dans son savant ouvrage sur les religions sémitiques, qu'il y a trois catégories de dieux ignés : 1° les dieux de la lumière céleste, qui éclairent en vertu de leur nature essentielle et d'une manière constante; 2° les dieux du feu, qui se distinguent par leur puissance magique; 3° les dieux de la foudre et de l'orage (parfois aussi du soleil), regardés comme les défenseurs ou le libérateurs de la lumière dans sa lutte contre l'obscurité. Nous n'envisageons ici que les dieux du feu proprement dit. Mais, à leur tour, ils se prêtent à des subdivisions. Il arrive, en effet, qu'on distingue plusieurs catégories de phénomènes se rapportant au feu, et alors chacune d'elles reçoit son dieu spécial; on aura ainsi des divinités distinctes pour le feu du ciel, le feu terrestre, le feu souterrain. Ou bien, par un procédé familier au polythéisme, on divinisera séparément les attributs généraux du feu. A côté d'Hestia, les Grecs avaient Hephaistos, le divin forgeron, dieu du feu volcanique et peut-être, à l'origine, personnification de la foudre. De même, à côté de Ptah, le dieu du feu modeleur, les Égyptiens possédaient la dévorante Pacht, qui personnifiait, sous les traits d'un lion, la flamme dans son action purificatrice; puis la douce Bast, qui figurait la chaleur bienfaisante. Les Phéniciens distinguaient entre Eshmoun — l'équivalent de Ptah ou de Hephaistos — et Baal Hamman, le dieu du feu solaire. Chez les Slaves, il y avait Ogon, l'équivalent de l'Agni védique, et Kuznets, l'habile forgeron qui met les démons en fuite, sans compter le Pécollos des Lithuaniens, dieu du feu solaire caché sous le sol. Les Perses comptaient — selon leur livre de la création, le *Boundehesh*, — cinq différentes espèces de feux originaires: celui qui surgit devant Ahura Mazda, celui qui existe dans le corps des

Digitized by Google

hommes et des animaux, celui qui est dans les plantes, celui qui est en lutte avec le démon et celui que les hommes utilisent sur terre ; à leurs yeux, Atar personnifiait sans doute la foudre, — Asha vahista le feu purificateur, — Mithra la lumière solaire, — Nairyô Canha le feu du sacrifice — Apâm-Napât le feu caché dans les eaux.

Il arrive aussi que toutes les fonctions, ainsi que tous les attributs du feu, soient réunis sur un même dieu. C'est le cas d'Agni, dont les Vêdas célèbrent la triple naissance, comme soleil dans le ciel, comme éclair dans l'atmosphère, comme feu sur la terre.

Il a existé des divinités du feu qui semblent des personnages assez effacés ; par exemple Mahouika chez les Polynésiens et Panou chez les Finnois ; mais, en général, elles figurent au premier rang des panthéons. Agni atteint parfois le rôle de Dieu suprême. Loki formait originairement avec Thor et Odin la triade des grands dieux germaniques. En Crète et même à Olympie, Hestia, dans les invocations collectives, passait avant tous les dieux, voire avant Zeus [1]. Chez les proto-Chaldéens, — ce peuple mystérieux des Accads et des Soumirs qui semble avoir précédé toutes les nations connues dans les voies de la civilisation, — le dieu du feu, Bilgi, était, au dire de M. Lenormant [2], placé même au-dessus du soleil ; c'est seulement plus tard, chez les Babyloniens, qu'il se changea en héros d'épopée, Izdhubar (*litt.* masse de feu). Parmi les Perses, Atar ne le cédait qu'à Ormuzd lui-même, dont il est parfois l'arme, plus généralement le fils ; telle était même l'importance de son culte chez les sectateurs de Zoroastre, qu'ils reçurent de l'antiquité et du moyen âge le nom d'adorateurs du feu. Les Parsis de l'Inde répudient néanmoins cette appellation, comme l'auraient fait également leurs ancêtres au temps de Darius ; à leurs yeux, le feu sacré n'est que le symbole d'Ahura Mazda, le Seigneur omniscient.

Enfin, aujourd'hui encore, le feu passe pour la divinité principale chez les Aïnos du Japon et chez les Indiens des

[1] A. Maury, *Religions de la Grèce antique*, t. II, p. 261.
[2] Lenormant, *La magie chez les Chaldéens* ; Paris, 1874, p. 170.

Digitized by Google

Pueblos aux États-Unis; il y a quelques années, des délégués de ces Peaux Rouges visitèrent même les États de l'Est, aux frais du gouvernement fédéral, pratiquant partout leur culte domestique à la grande joie des reporters et au grand scandale de certains théologiens.

§ 3. — *Le feu cosmique.*

Nous avons vu qu'un premier pas est franchi quand, de l'identité de toutes les flammes, on conclut à l'existence d'un élément, le feu. Un second, le sera quand on aura ramené à ce même élément les manifestations non plus seulement du feu terrestre, mais encore des feux volcaniques, des feux solaires, des feux de l'éclair, comme le font les Vêdas lorsqu'ils proclament la triple naissance d'Agni. Mais là ne s'arrête point ce mouvement de généralisation. Le feu n'existe pas seulement là où il est visible, on le trouve latent partout : dans le ciel, puisqu'il en sort sous forme d'éclair; dans les profondeurs du sol, puisqu'il en jaillit avec la lave; jusque dans la pierre et le bois, puisqu'on peut l'en extraire; dans l'eau, puisqu'il s'y enfouit au moindre contact; — peut-être même est-ce caché dans la pluie qu'il descend sur terre pour féconder les plantes. Enfin la chaleur vitale et la vapeur de la respiration révèlent sa présence dans le corps de l'homme comme dans celui des animaux. On peut donc affirmer qu'il est l'élément commun des êtres et des choses.

D'autre part, cet élément commun ne peut être que le principe vital, l'âme ou l'une des âmes qu'on attribue parfois à l'homme.—Est-ce que la chaleur ne ranime pas toutes choses; est-ce qu'on ne la voit pas apparaître et disparaître avec la vie? Est-ce que les liqueurs fermentées, qui, suivant l'expression vulgairement en usage, nous mettent le feu au corps, ne surexcitent pas, dans une certaine proportion, toutes nos activités, intellectuelles aussi bien que physiques? Est-ce que les êtres vivants ne s'entretiennent pas, à l'instar du feu, en *consumant* de la nourriture? Aussi l'axiome

Digitized by Google

que toute vie est une combustion est-il aussi vieux que les premières spéculations de la philosophie; le grand mérite de la science moderne n'est pas de l'avoir formulé, c'est de l'avoir prouvé.

Corpus est terra, animus est ignis, disait l'ancienne physiologie, pour qui l'homme était un composé d'argile, d'eau et de feu. Prométhée passait pour avoir créé l'homme en insufflant dans une masse d'argile une étincelle du feu dérobé à Jupiter. Chez les Slaves, comme chez les Aryas de la Perse et de l'Inde, on faisait de l'âme une étincelle allumée par la foudre. Les Péruviens, quand il leur naissait des jumeaux, les regardaient comme des enfants de l'éclair. On trouve nettement affirmée dans les Vêdas l'identité d'Agni avec la vie, comme avec le mouvement et la pensée. Enfin, il n'est pas jusqu'à un sorcier Ojibway qui ne passe pour avoir dit aux Peaux Rouges, ses compatriotes : « Sachez que le feu de vos huttes et le feu de vos corps sont une seule et même chose. » — Nos expressions de « feu vital », « d'étincelle de vie », « d'existence qui se rallume ou qui s'éteint » montrent encore aujourd'hui avec quelle facilité s'offre à l'imagination ce genre de rapprochement.

L'âme est si bien du feu, qu'elle survit sous cette forme. Parmi les Romains, c'est dans les flammes du foyer que résidaient les Lares et les Pénates, c'est-à-dire les âmes des ancêtres. Hermès Trismégite, de même que le Boundehesh des Perses, affirme qu'à la mort l'âme s'échappe sous forme de flamme, et saint Augustin dit que les âmes des saints, lorsqu'elles atteignent le ciel, dépassent le soleil en éclat. On sait avec quelle fréquence les âmes apparaissent dans les traditions populaires sous forme de feux follets et d'étoiles filantes ; une tradition assez singulière, recueillie dans la Grande-Bretagne, veut que l'âme voltige sous forme de flamme au-devant du corbillard et s'arrête à l'endroit où le corps doit être enterré. Rien n'a manqué à ces théories, pas même des essais de réhabilitation au nom de la science moderne. Il y a quelques années, la *Revue Germanique* publia sous le titre de : *Recherches sur un nouvel agent impondérable,*

Digitized by Google

l'Od, une série d'articles où M. Arnold Boscowitz s'efforçait d'établir que le cadavre de l'homme — comme, au reste, beaucoup d'autres objets — dégage une matière subtile et lumineuse qui reproduit à peu près la forme du corps, mais qui, malheureusement, est seulement perceptible pour les gens doués d'une nature exceptionnellement sensitive [1].

De là l'assimilation qui s'est établie entre la production du feu et le phénomène de la génération. On pouvait s'attendre à la rencontrer surtout chez les peuples qui produisent le feu par friction; mais nulle part elle n'a été poussée aussi loin que chez les Aryas de l'Inde. (Voir notamment dans le Rig Veda, III, 29.) Ainsi s'explique tout naturellement l'origine des cultes phalliques. On aurait tort de ne voir dans les emblèmes et les cérémonies qui se rattachent à ce culte qu'un pur dévergondage. Comme le soutenait déjà Dulaure au commencement du siècle actuel, ce grossier symbolisme — trop souvent pris à la lettre par les masses, qui y trouvaient un prétexte ou une excuse à leurs débauches, — n'en a pas moins servi de véhicule aux plus hautes synthèses qu'ait réalisées la philosophie primitive [2]. Certes, Vesta était bien la déesse par excellence de la pureté et de la chasteté; cependant, nous voyons que l'emblème du phallisme figurait parmi les principaux accessoires du culte dans son temple du Palatin [3].

Une fois admis la présence universelle du feu et son identification au principe animateur des êtres et des choses, il n'y avait plus guère de distance à franchir pour faire de l'élément igné l'âme du monde. Ici, cependant, s'ouvrent deux voies pour sortir du polythéisme : suivant l'une, cette âme du monde revêtira le caractère d'une personnalité divine, d'un Créateur, voire d'un Démiourge qui sera sinon le seul dieu, du moins le maître des dieux et des hommes. Les Vêdas

[1] *Revue Germanique*, 1861, t. XV et XVI.

[2] Dulaure, *Des divinités génératrices*, 1825; réimprimé en 1885; Paris, Liseux et Bellin.

[3] Preller, *Les dieux de l'ancienne Rome*, trad. Dietz; Paris, 1884, p. 370.

Digitized by Google

proclament qu' « Agni a déroulé le ciel et la terre, illuminé les ténèbres primordiales, forcé le soleil à escalader le ciel, fait tout ce qui vole, marche, se dresse ou se meut ». Chez les Égyptiens, Ptah, le feu modeleur, passait pour avoir précédé toutes choses : les dieux étaient sortis de sa bouche et les hommes de ses yeux. Les Phéniciens, qui adoraient sept grands dieux planétaires, mettaient dans une sphère supérieure Eshmoun, le dieu invisible du feu cosmique caché dans l'océan céleste. Chez les Péruviens, sans la conquête espagnole, le vieux dieu du feu souterrain, Panchacamac, aurait peut-être pris le pas sur toutes les divinités des Incas; une prière indigène, plus ou moins authentique, le nomme « celui qui est depuis le commencement et qui sera jusqu'à la fin ».

Le dieu du feu est-il monté plus haut encore et a-t-il saisi d'une main ferme le sceptre du monothéisme, avec Jahveh, Allah et, jusqu'à un certain point, Ormuzd?

Jahveh et Ormuzd semblent avoir été à l'origine plutôt des dieux du ciel que des dieux du feu cosmique. Cependant, nous voyons que les écritures zendes dépeignent Ahura Mazda, le Seigneur omniscient, comme semblable d'esprit à la vérité et de corps à la lumière. Quant au dieu des Hébreux, c'est surtout par des phénomènes ignés qu'il se manifeste, depuis le feu « de devant l'Éternel » qu'il envoie consumer l'offrande d'Aaron (*Levit.*, IX, 24), et le feu de l'encensoir qu'il fait sortir du réceptacle pour dévorer les innovateurs du culte (*Levit.*, X, 2), jusqu'au buisson ardent qui brûla devant Moïse sans se consumer (*Exode*, III, 2-6), à la colonne « de nuée le jour et de feu la nuit » qui guida les Israélites dans le désert (*Exode*, XIII, 21) et au trône de flammes sur lequel était assis l'ancien des jours dans la vision de Daniel (*Dan.*, VII, 9) [1]. Il est assez difficile

[1] M. C.-P. TIELE explique ces traits, avec beaucoup de vraisemblance, par le fait que Jahveh aurait été, comme l'Indra védique, un dieu du ciel tonnant. (*Religions de l'Égypte et des peuples sémitiques*, liv. III, ch. IX.) Mais, au point de vue qui nous occupe ici, la question perd de son importance, en ce sens que Jahveh avait depuis longtemps dépouillé son caractère naturiste quand les prophètes l'élevèrent au rang de Dieu unique.

Digitized by Google

de savoir quel était le caractère primitif d'Allah, ce sheikh des esprits dont Mahomet fit le dieu unique de l'Islam. Certains auteurs y voient une contraction d'Al Ilah, *le Dieu;* mais d'autres, notamment M. Sprenger, croient y retrouver le mot *Lâh*, qui signifie mirage, éclat, ce qui en ferait tout au moins une divinité lumineuse.

Enfin, nous-mêmes, quand nous parlons de Dieu, que faisons-nous, sinon reproduire, avec un sens développé et, en quelque sorte, transfiguré, l'expression de dêva, le *brillant*, que nos ancêtres indo-européens appliquaient aux principaux foyers naturels de lumière : le ciel, le soleil, l'aurore, le feu, etc. ?

Chez les Aryas de l'Inde, le culte du feu a peut-être contribué, autant que celui du ciel, à préparer l'avènement du panthéisme : « L'esprit divin qui circule au ciel, dit un hymne vêdique attribué à Dhîrghatama (*Rig. Ved.*, I, 164), on l'appelle Indra, Mitra, Varouna, Agni. Les sages donnent à l'Être unique plus d'un nom, c'est : Agni, Yama, Mataricvan. » On a eu raison de citer cette belle formule comme une leçon de tolérance et de syncrétisme religieux digne des époques les plus avancées. Mais ses auteurs n'y voyaient peut-être qu'une occasion de proclamer l'identité du feu avec le principe premier des choses et des êtres. En effet, — ainsi que l'ont péremptoirement démontré MM. Kuhn et Max Muller, — Indra est la personnification de l'orage, Mitra du soleil, Varouna du ciel, Yama, du premier homme né de la foudre; quant à Mataricvan, comme nous le verrons plus loin, il n'est autre que l'instrument servant à produire le feu.

L'autre voie dans laquelle s'est développée la conception du feu comme principe de l'univers devait également aboutir au panthéisme, mais d'une façon plus directe. C'est la route suivie par la philosophie grecque, soit que, dépersonnifiant le feu, elle en fît un élément subtil et vivifiant qui pénétrait toutes choses, soit même qu'elle le considérât comme la réalité unique et absolue qui tire de son propre sein la trame illusoire des phénomènes. Héraclite voyait dans le feu l'élément primordial dont tous les êtres n'étaient que les modifi-

Digitized by Google

cations. Les stoïciens, adoptant le même point de vue, représentèrent le feu comme l'âme du monde, et les âmes particulières comme des étincelles qui en émanaient : Zénon définit la nature : *ignem artificiosum ad gignendum progredientem viâ* « un feu ingénieux qui procède méthodiquement à la génération ».

Je dois dire ici quelques mots de la théorie mise en avant par M. Émile Burnouf, dans un ouvrage qui eut naguère un grand retentissement, *la Science des religions* [1]. Devant l'importance du rôle joué par Agni dans l'évolution religieuse et métaphysique du brahmanisme, l'ingénieux écrivain est allé jusqu'à soutenir que l'identité du feu avec le mouvement, la vie et la pensée constituait la doctrine fondamentale et originaire de toutes les religions indo-européennes, y compris le christianisme. Le Christ ne serait autre que l'Agni védique, et il n'est pas un dogme essentiel de la religion chrétienne qui ne se retrouverait dans les Vêdas, — même la Trinité, qui y serait représentée par la triade du soleil (*Savitri* ou le Producteur), du feu (*Agni*, l'*Agnus Dei* ou le Fils) et du vent (Vayou, le souffle, l'air en mouvement, l'Esprit, *spiritus*). Agni a pour mère Maya, c'est-à-dire le milieu où il se produit, et pour père putatif le charpentier *Twashtri*, qui fabrique le bois d'où on le tire. Dans le sacrifice vêdique, l'étincelle produite par la friction et portant le nom de Yavishta « nouveau-né » est déposée sur de la paille; tout auprès se place le produit des vaches (c'est-à-dire du lait et du beurre); de là il est porté à l'autel, où le prêtre verse sur le divin enfant la liqueur sacrée du *sôma* : dès ce moment Agni est l'oint (*akta*). Les assistants se partagent le reste de la coupe, ainsi qu'une partie des gâteaux offerts au Feu. C'est la communion mystique, où Agni, contenu dans l'offrande sous des apparences matérielles, s'offre lui-même comme victime.

Telle est la théorie qu'une fraction des Juifs aurait rapportée de Babylone, où elle l'aurait reçue des Perses. Jésus n'en aurait pas enseigné d'autre; seulement, après sa mort, la

[1] Paris, 3e édition, 1876.

Digitized by Google

légende s'en serait mêlée et il aurait été lui-même identifié à Agni. — Ainsi s'expliquerait le succès rapide du christianisme parmi les populations aryennes, qui y auraient simplement retrouvé la doctrine de leurs ancêtres. Bien plus, aujourd'hui même cette doctrine offre le terrain sur lequel la religion se réconciliera avec la science, puisque celle-ci tend aussi à proclamer, au nom de ses méthodes, l'identité du mouvement, de la vie et de la pensée.

Cette thèse est fort séduisante et il serait injuste de refuser à M. Emile Burnouf le mérite de l'avoir exposée avec autant de science que de talent. Malheureusement, elle ne résiste pas à l'examen des faits.

Il est peu probable que la théorie panthéiste d'Agni soit antérieure à la séparation des Hindous et des Perses, alors que les Vèdas eux-mêmes, comme on l'a clairement établi, sont postérieurs à cette scission. Les Perses n'ont donc pu la communiquer aux Hébreux, et, quant à Jésus, rien n'établit qu'il l'ait enseignée, bien au contraire. M. Burnouf suppose que « Jésus eut deux enseignements : l'un procédant par paraboles et ne livrant du dogme que ce qu'il avait de pratique, l'autre secret ou *esotérique*, donné seulement aux disciples et non pas même à tous dans sa totalité, mais seulement à Pierre, à Jacques et à Jean ». Cette doctrine secrète fut progressivement révélée par l'Église, à mesure que les temps s'y prêtèrent; mais « le dogme chrétien existait tout fait dans la pensée de Jésus ».

Est-il besoin de faire observer que ce sont là des suppositions purement gratuites et même absolument contredites par l'histoire des dogmes chrétiens ? Il y a sans doute quelques analogies entre certains rites de l'Église chrétienne et les anciens cultes du feu ou du soleil, tels qu'on les retrouve chez les Romains, les Grecs, les Perses, voire les Hindous, et ce n'est pas le moindre mérite de M. Burnouf d'avoir établi ces ressemblances par des arguments nouveaux et positifs, empruntés soit aux monuments figurés des catacombes, soit aux vieux rituels et même aux cérémonies religieuses de notre époque. Mais elles s'expliquent suffisamment, et d'une façon

Digitized by Google

bien plus naturelle, par les infiltrations des vieux cultes dans les rites du christianisme naissant. Jésus fut un moraliste et un mystique, non un métaphysicien ou un savant, et c'est pourquoi il réussit à fonder une religion. Si l'influence de la métaphysique brahmane s'est exercée sur la théologie chrétienne, ce ne peut être que par l'intermédiaire de la philosophie alexandrine; mais il n'est pas même nécessaire de recourir aux Vêdas pour expliquer les idées des néoplatoniciens sur l'identité de la substance universelle ou sur la nature ignée du principe primordial.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

LE VAINQUEUR DE GRAVELOTTE[1]

IV

Un beau matin, la *poste royale* de Prusse apporta à Pognebina la lettre suivante :

« Que le Seigneur Jésus soit loué, ainsi que sa sainte Mère!

« Très chère Magda,

« Quoi de nouveau chez nous? Toi, tu te dorlotes là-bas sous la plume, tandis que moi, je guerroie terriblement! Nous avons été près d'une grande forteresse à Miesse (Metz). On a livré bataille et j'ai si bien battu les Français que l'infanterie et l'artillerie ont été étonnées. Et le général lui-même a été étonné, et il m'a dit: « Bartek, tu as gagné la bataille, et voilà la croix »; même qu'à présent les officiers et les sous-officiers me respectent beaucoup et me donnent beaucoup moins de claques.

« Nous avons marché plus loin, il y a eu une seconde bataille, mais j'ai oublié comment la ville s'appelait, et cette fois je me suis battu ferme, et j'ai pris un quatrième étendard; j'ai renversé le plus grand colonel des cuirassiers et je l'ai fait prisonnier, et quand notre régiment sera renvoyé au pays, le sous-officier m'a donné le conseil d'écrire une « ryklamacya » pour demander à rester encore dans l'armée; car, comme il dit, il n'y a que la literie qui pèche un peu, mais pour le reste on a tout à profusion... et du vin, il y en a partout, car le peuple de ce pays est riche. Quand nous avons

[1] Voir la *Revue* du 15 août.

Digitized by Google

brûlé un village, les soldats n'ont laissé échapper ni femmes, ni enfants. Moi non plus!... L'église a brûlé jusqu'aux fondements, car ici les gens sont catholiques, même qu'il y en a beaucoup qui ont été brûlés avec. Nous marchons à présent contre l'empereur lui-même, et puis ce sera la fin de la guerre. Toi, là-bas, fais bien attention à la cabane et à notre petit Franck, parce que si tu n'y fais pas attention, je te casserai les côtes pour que tu apprennes un peu qui je suis. »

« Je te recommande à Dieu.

« Bartholomey Slowik. »

Décidément, Bartek commençait à trouver la guerre de son goût et à la considérer comme un métier facile. Maintenant il marchait au feu aussi aisément qu'il allait autrefois à la charrue. Après chaque affaire, sa poitrine se couvrait de croix et, sans avoir été nommé sous-officier, il était néanmoins le premier soldat du régiment. Il était toujours discipliné, montrait toujours une bravoure aveugle, mais cette bravoure ne venait plus d'une rage enfantine. Il possédait la pratique du soldat, la foi en lui-même et, de plus, sa force herculéenne. Aussi triomphait-il de toutes les difficultés : marches, contremarches, nuits sans sommeil. Autour de lui, les hommes tombaient, lui seul supportait tout sans s'en apercevoir. Il est vrai qu'il devenait de plus en plus féroce et que l'esprit prussien s'infiltrait tous les jours davantage en lui. A présent, non seulement il battait les Français, mais il les détestait aussi. Toutes ses idées avaient changé, il était même devenu patriote allemand. Dans sa seconde lettre à Magda, il écrivait:

« Wojtek a été coupé en deux par un boulet, mais ça, c'est la guerre!... C'était un imbécile, car il disait que les Français sont des Allemands. Les Français sont des Français, et les Allemands sont « les nôtres ».

La réponse de Magda arriva enfin.

« Mon cher bien-aimé Bartek, qui m'as été uni devant le saint autel!

« Que le Dieu juste te châtie!...

Digitized by Google

« C'est toi qui es un imbécile quand tu oses massacrer, avec les Prussiens, un peuple catholique, païen que tu es!... Est-ce que tu ne comprends pas que les Prussiens sont des hérétiques! et que toi, chrétien, tu les aides? Tu veux la guerre, fainéant! car tu aimes à vivre sans rien faire, boire, manger et maltraiter les autres ! faire gras tous les jours et brûler les églises!...

« Que, pour toutes tes iniquités, dont tu oses te vanter, tu sois brûlé en enfer, toi qui ne sais pas respecter les vieillards et les enfants! Souviens-toi, vaurien, de ce qui est écrit en lettres d'or pour le peuple polonais dans le livre d'or de notre sainte foi. Depuis le commencement du monde jusqu'au jugement dernier, le Très-Haut n'aura pas de miséricorde pour des chenapans et des boucs comme toi, et tiens-toi bien, Turc que tu es, car il me prend envie de te casser la tête. Je t'envoie cinq thalers, quoique la vie ici soit bien dure, car je ne peux pas suffire à tout, et le ménage va à sa ruine.

« Je t'embrasse, mon très cher Bartek.

« MAGDA. »

Mais la leçon de morale que Magda voulait inculquer à son mari fut perdue : « Les femmes n'entendent rien au service militaire », pensa-t-il, et il continua à guerroyer comme auparavant, se signalant dans chaque affaire, si bien qu'il fut remarqué par des personnages encore plus haut placés que Steinmetz. Quand le régiment polonais, décimé aux trois quarts, fut renvoyé dans ses foyers, Bartek se rappela le conseil du sous-officier, envoya une « ryklamacya » et resta dans l'armée. C'est de cette façon qu'il se trouva sous les murs de Paris.

Ici, le service lui plaisait bien moins, il fallait rester couché tout le jour dans les tranchées à écouter mugir les canons, travailler sous la pluie à des fortifications de terre.

Et puis Bartek regrettait son ancien régiment; celui dans lequel il était incorporé à présent était rempli de Prussiens. Il savait un peu d'allemand, pour l'avoir autrefois bredouillé à la fabrique; maintenant il faisait de rapides progrès. Ce qui

Digitized by Google

n'empêche que ses camarades l'appelaient toujours « bœuf polonais ». Seuls ses croix et son large poing le préservaient des plaisanteries désagréables. Peu à peu néanmoins il se fit respecter tout à fait de ses camarades, s'accoutuma à eux et finit par être considéré comme un des leurs. Du reste, il était la gloire du régiment, mais il eût toujours été offensé si on l'avait appelé « Allemand » ! Cependant, vis-à-vis des Français, il prenait lui-même le titre de *Deutscher*, et il lui semblait que c'était tout à fait autre chose, car il n'aimait pas à avoir l'air d'être d'une espèce différente des autres.

Il lui arriva un incident qui jeta un grand trouble dans sa vie. Plusieurs compagnies de son régiment avaient été envoyées contre des francs-tireurs. On dressa une embuscade et ils furent pris. C'étaient tous d'anciens soldats appartenant à la légion étrangère; ils se défendirent avec l'acharnement du désespoir; enfin, se sentant perdus : « A la baïonnette! crièrent-ils, pas un de nous ne sortira vivant d'ici ! » et, par un effort surhumain, ils percèrent une trouée dans les rangs ennemis; plusieurs tombèrent frappés de balles, une grande partie échappa, on fit seulement deux prisonniers. Une cabane de forestier fut désignée pour leur servir d'asile pendant la nuit. Le lendemain, ils devaient être fusillés. Des soldats furent postés en faction devant la porte, et Bartek eut la garde de l'unique fenêtre qui était brisée.

L'aîné des prisonniers était un homme d'un âge mûr. Ses moustaches étaient grisonnantes, son visage impassible. L'autre n'avait pas vingt ans, un léger duvet blond ombrageait à peine ses lèvres, il ressemblait plutôt à une jeune fille qu'à un soldat.

« Bientôt, tout sera fini, » dit le plus jeune, « une balle dans la tête et... on n'en parlera plus! »

Un frisson d'horreur secoua Bartek de la tête aux pieds, et son fusil lui glissa des mains.

« Miséricorde! Des Polonais! »

Le jeune homme avait parlé polonais!

— Bah! Qu'importe? murmura l'autre d'une voix découragée. Parole d'honneur, je me moque de la vie; j'ai tant souffert que j'en ai bien assez. »

Digitized by Google

Le cœur de Bartek battait de plus en plus fort.

« Écoute, continua le plus âgé, il n'y a rien à faire... Si tu as peur, pense à autre chose, ou bien couche-toi pour dormir. La vie est misérable, et vive Dieu! je ne la regrette pas.

— C'est pour ma mère que je pleure, fit le plus jeune d'une voix sourde. »

Mais, voulant sans doute cacher son émotion, il se mit à siffler, puis s'arrêtant soudain :

« Malheur!... Je ne lui ai pas même dit adieu!...

— Comment as-tu fait?... Tu t'es enfui de la maison?

— Oui!... Je me suis dit : Les Prussiens seront battus et nous autres, Polonais, nous serons plus heureux!...

— Moi aussi, je l'ai pensé, dit l'autre, et maintenant!... »

Il fit de la main un geste de découragement et murmura quelques paroles qui furent étouffées par le bruissement du vent.

La nuit était glacée. Une petite pluie que le vent chassait par rafales s'engouffrait à travers la vitre cassée. Le vent soufflait dans tous les coins de la cabane, hurlait comme un chien le long de la cheminée, faisant jeter des éclairs de lueur blafarde à la petite lampe suspendue au plafond.

Au loin, la forêt sombre s'étendait comme un drap mortuaire. L'endroit où se trouvait Bartek était plongé dans les ténèbres, mais il valait mieux que les prisonniers ne vissent pas son visage. Il se passait des choses étranges dans le cerveau du paysan.

Il avait été d'abord frappé de surprise; puis, ayant cherché à discerner ce que disaient ces prisonniers, il avait compris qu'ils étaient venus pour se battre avec les Français contre les Prussiens, afin que les Polonais fussent plus heureux!... Eh bien! et lui alors, Bartek... qui se battait contre les Français pour le bonheur de la Pologne!... Qu'est-ce que tout cela signifiait, qu'est-ce qu'un malheureux comme lui devait penser de toutes ces choses?

Et on allait fusiller demain ces deux hommes!... S'il leur parlait, au moins, s'il leur disait qu'il est du même pays, qu'il les plaint, qu'il...

Digitized by Google

Quelque chose le serre au gosier... Que pourrait-il leur dire encore?... qu'il peut les sauver?... Mais alors, c'est lui qui sera fusillé!... Oh! mon Dieu, dans quelle position il se trouve!... Eh!... après tout, que lui font ces inconnus?... que lui importe qu'ils vivent ou qu'ils meurent?

Cependant une douleur immense lui étreint le cœur; il ne peut rester en place, il lui semble que du fond de Pognebina une morne tristesse vient l'envahir, et dans ce déchirement de tout son être se mêle la nostalgie du pays, de son village, de Magda. Il en a assez, à la fin, de cette France, de cette guerre, de ces batailles!... Il a soif de reprendre sa vie d'autrefois.

« Sauve tes compatriotes, ce sont les tiens, des Polonais, tes frères! » dit une voix au fond de sa conscience.

Ah! si cette maudite guerre pouvait être enfouie sous le sol !...

La forêt s'assombrit toujours et son bruissement ressemble au murmure des sapins de Pognebina. « Que faire? pense Bartek, les sauver?... s'enfuir avec eux au fond des bois?... » Le sang se fige dans ses veines... Tout ce que la froide discipline prussienne a inculqué en lui se révolte à cette pensée. Lui, un soldat, déserter! Jamais de la vie!... Les mugissements du vent redoublent de tristesse. Soudain la voix du plus âgé des prisonniers murmure : « Entends-tu le vent souffler? C'est comme chez nous en automne. — Laisse-moi tranquille » ; répond sourdement le plus jeune... Mais, quelques moments après, on l'entend répéter plusieurs fois d'une voix navrante : « Chez nous, chez nous, chez nous!... Oh! mon Dieu, mon Dieu ! »

Un profond soupir venant du dehors se mêle au bruit confus du vent, et tout retombe dans le silence.

A présent Bartek a la fièvre, tout son corps tremble de froid. Oh! s'il savait seulement ce qu'il doit faire! Il n'a pas volé... et pourtant il lui semble qu'il est un malfaiteur. D'horribles pressentiments le poursuivent. Ses jambes sans nerfs se dérobent sous lui. Son fusil lui pèse et un sanglot étrangle sa gorge. Il pleure son village, il pleure les siens, si éloignés de

Digitized by Google

lui; mais, au-dessus de tout, il pleure ce jeune prisonnier.

Cependant l'ouragan se déchaîne dans la forêt et il semble que, du fond des ravins humides, monte une voix qui gémit : « Chez nous! chez nous!... »

Bartek se redresse, donne un coup de crosse sur le sol pour voir s'il est bien éveillé et reprend sa présence d'esprit. Les prisonniers sont couchés dans un coin, la lampe vacille, le vent mugit, tout est en ordre. Une lueur éclaire en ce moment la physionomie du jeune homme; son pâle visage ressemble à celui d'un enfant, ses yeux sont fermés et sa tête repose sur une poignée de paille. Il a l'air d'être déjà mort.

Jamais Bartek n'a éprouvé une telle pitié.

L'aîné des prisonniers s'est retourné avec difficulté et murmure :

« Bonsoir, Vlodek. » Et puis un silence profond, interminable... Une heure se passe. Bartek souffre de plus en plus. Le vent joue dans les arbres comme les orgues de Pognebina.

Tout à coup, le plus jeune se soulève :

« Karol, dit-il, dors-tu?

— Non.

— Écoute... j'ai peur. Dis tout ce que tu voudras, mais je vais prier...

— Eh bien, prie!

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre... » Les sanglots interrompent le malheureux enfant. Mais on distingue pourtant : « Que votre volonté soit faite... »

Oh! Jésus!... quelque chose éclate dans la poitrine de Bartek. Non, il ne pourra pas tenir plus longtemps. Encore un moment, et il criera :

« Mon jeune maître, je suis un paysan polonais... Sautez par la fenêtre... La forêt est tout près... Advienne que pourra. »

Mais soudain, dans le couloir, résonnent des pas cadencés. C'est la patrouille, commandée par le sous-officier, qui vient relever le poste.

Le lendemain, Bartek était ivre dès l'aube, et il en fut de

Digitized by Google

même les jours suivants. Puis les batailles recommencèrent. Seulement, depuis cette nuit fatale, il resta à Bartek un singulier amour pour la bouteille, dans laquelle il semblait chercher l'oubli. Et on remarqua qu'il se battait avec encore plus de férocité qu'autrefois, et la victoire marchait sur ses pas.

VI

Quelques mois s'écoulèrent encore. Enfin, le printemps arriva. Dans les vergers de Pognebina, les cerisiers en fleurs poussaient leurs premières feuilles. Aux champs, les blés verdoyaient.

Assise sur le seuil de sa cabane, Magda pelait, pour son maigre repas, quelques pommes de terre germées. Le visage de la pauvre femme reflétait les soucis et la misère. De temps en temps, comme pour éloigner de tristes pensées, elle fermait les yeux en chantonnant, à voix basse, un refrain monotone.

Les moineaux piaillaient dans les cerisiers, avec un bruit assourdissant, et elle, tout en chantant, regardait, pensive, soit le chien endormi au soleil, soit la route poudreuse qui traversait le village, soit encore le petit sentier qui courait tout le long des jardins et des champs et menait à la gare.

Tout à coup, sur le chemin, elle crut apercevoir quelqu'un. Elle mit la main par-dessus ses yeux pour chercher à distinguer, mais les rayons ardents du soleil l'aveuglaient. Lisek s'était éveillé; il se releva brusquement, dressa les oreilles puis se mit à aboyer et s'agita en tous sens, en flairant de droite et de gauche et remuant la queue. En même temps une chanson, dont les paroles étaient indistinctes, retentit dans l'air. Lisek prit alors sa course au galop et, d'un bond, courut à l'homme qui arrivait. Magda pâlit un peu. Était-ce Bartek?... était-ce bien lui?

Elle se leva si vivement que son écuelle de pommes de terre alla rouler à quelques pas.

Il n'y avait point à douter, Lisek sautait jusqu'à la poitrine du nouveau venu.

Digitized by Google

« Bartek!... mon Bartek!... cria la jeune femme de toute la force de son bonheur.

— C'est moi! » criait le héros en saluant de la main.

Il hâta le pas, ouvrit la porte de clôture du jardinet, se heurta au montant, trébucha et se jeta dans les bras de sa femme.

« J'ai bien cru que tu ne reviendrais plus jamais, disait-elle; j'ai pensé qu'ils te tueraient là-bas!... Allons! montre-toi un peu... que je te regarde au moins!... »

Elle parlait vite et d'une façon entrecoupée.

« Est-il assez maigri... Jésus!... Gros bêta, va!... Il est revenu!... il est revenu, mon chéri!... »

Parfois, elle détachait les bras du cou de son mari et le regardait dans les yeux, puis elle l'étreignait de nouveau.

« Il est revenu!... il est revenu!... Que le bon Dieu soit loué!... Mon grand Bartek chéri!... Allons, entre donc dans la maison. Franck est à l'école; le maître allemand maltraite souvent les enfants, mais notre garçon est bien portant; seulement il a, comme toi, les yeux hors de la tête... Ah! Bartek, il était bien temps pour toi de revenir, parce que moi... toute seule... je n'en sors pas!... Ici... c'est la misère, la misère, je te dis!... La cabane tombe en ruine, il pleut à travers le toit de la grange... Et dire, Bartek, que je te vois là en chair et en os!... Quel embarras j'ai eu avec le foin!... Les voisins Czerminski m'ont aidée... Et toi, es-tu bien portant?... Ah! comme je suis contente de te voir!... Que Dieu te protége... Allons, entre dans la cabane... Oh! Seigneur, mais qu'est-ce que tu as?... C'est comme si c'était Bartek et que ce n'était pas Bartek... »

Magda venait justement d'apercevoir une large balafre qui sillonnait la tempe et la joue du guerrier et allait finir sous le menton.

« Ça? ce n'est rien... Un cuirassier m'a un peu égratigné, mais je le lui ai bien rendu. J'ai été à l'hôpital.

— Oh! Jésus!...

— Bah! des bêtises!...

— Et tu es maigre comme un mort!

Digitized by Google

— *Ruhig* (tranquille)! »

Oui, en effet, il était bien maigre et bien déguenillé, un vrai vainqueur, quoi!... et puis il chancelait sur ses pieds.

« Es-tu ivre? demanda la femme.

— Non... C'est que je ne suis pas encore bien remis. »

Il était malade, à n'en pas douter, mais il était ivre aussi. Ses forces étaient tellement épuisées, qu'un seul petit verre d'eau-de-vie suffisait pour lui embrouiller les idées... et à la gare il en avait pris quatre. L'excitation de l'eau-de-vie lui donnait un air de sabreur que Magda ne lui avait jamais vu.

« *Ruhig!* » répéta-t-il rudement; puis il ajouta : « Nous avons terminé la *krieg* (guerre); à présent, je suis un monsieur, comprends-tu?... Tiens, regarde!... »

Et il montrait ses croix et ses médailles.

« Est-ce que tu as compris, à présent, ce que je suis? Hein, *Linhs! Rechts! Heu! Stroh!* foin! paille! paille! foin! *halt!* »

Au mot : *Halt!* il se retourna si brusquement que sa femme fit un bond en arrière.

« Est-ce que tu deviens fou, Bartek? »

Mais, sans s'inquiéter d'elle, Bartek continuait :

« Et sais-tu parler français, imbécile?... *Mousiou!... Qui mousiou?... Moi mousiou!...* Tu comprends?...

— L'homme, l'homme, qu'est-ce que tu as?

— Ça ne te regarde pas!... toi, *Was?... dône dîner.* Comprends-tu? »

Le front de Magda commença à s'assombrir.

« Dans quelle langue parles-tu, à présent? Est-ce que tu ne sais plus le polonais? Est-ce que tu es devenu Prussien?... Parle chrétien!... Qu'ont-ils fait de toi, là-bas?... Miséricorde!

— Donne-moi à manger. »

Elle le regarda sévèrement.

« C'est bien. Mais... marche à la maison!... »

Tout commandement faisait à Bartek un effet tel qu'il lui était impossible d'y résister.

Au mot : « Marche! » il se redressa, mit la main sur la

Digitized by Google

couture de son pantalon, et, faisant un demi-tour à gauche, il obéit à l'ordre. Ce fut seulement sur le seuil de la cabane qu'il releva la tête et regarda Magda avec hébétement.

« Marche! » répéta la femme.

Et il entra dans la chaumière. Il s'affaissa sur le seuil.

L'eau-de-vie commençait à lui battre les tempes. Il se releva et se mit à chanter, tout en cherchant après son fils :

« *Morgen, Kerl,* » dit-il, quoique l'enfant ne fût pas là.

A la fin, il fit une enjambée, puis deux petits pas, cria très fort hurrah! et s'allongea ivre-mort sur son grabat.

Vers le milieu de la soirée, il s'éveilla enfin, dégrisé complètement; il embrassa son fils, demanda quelques pfennigs à Magda et s'en alla faire une entrée triomphale au cabaret. Sa gloire l'avait, du reste, précédé à Pognebina, où plus d'un soldat du même régiment avait raconté ses prouesses.

A peine fut-il entré que le cabaret fut envahi par tous ses anciens compagnons d'armes, qui avait hâte de le voir.

Bartek s'assit derrière la table, et personne n'aurait pu le reconnaître. Lui, autrefois si humble, si paisible, aujourd'hui il ébranlait la table de son large poing et prenait des airs de matamore.

« Est-ce que vous vous rappelez là-bas, vous autres, paysans, ce que Steinmetz m'a dit quand j'ai battu les Français?...

— Pourquoi ne nous souviendrions-nous pas? dirent les anciens soldats.

— On racontait des choses terribles des Français, et cependant je les ai battus!... Ces gens-là mangent de la salade comme des lapins, mais ils ne boivent pas de bière... seulement du vin.

— Du vin pur?... Voyez-vous ça !

— Quand nous avons un jour brûlé un village, il y en avait qui criaient : Pitié! pitié [1]! Comme s'ils voulaient dire qu'ils nous donneraient à boire si on les laissait tranquilles, mais nous n'y avons pas fait attention.

[1] Picie, *à boire*, en polonais se prononce pitié; il y a ici un jeu de mots.

Digitized by Google

— Alors on peut les comprendre quand ils parlent? demanda avec étonnement un paysan.

— Toi, tu ne comprendrais pas, car tu es une bête, fit Bartek, mais moi... je comprends: « Dône di pain », sais-tu ce que ça veut dire ?

— Hein? fit le paysan.

— Et Paris, l'as-tu vu?... Là on a fait des batailles les unes sur les autres, mais nous les gagnions toutes, parce que les Français, ils n'avaient pas de bon commandement. Tout le monde le disait. En France, dans les champs, les haies sont bien faites, mais les piquets sont mauvais, et les généraux aussi, et les officiers aussi. Chez nous, ils étaient bons. »

Maître Kierz, un vieux paysan madré, hocha lentement la tête.

« Oui, oui, les Allemands ont gagné; ils ont gagné et nous les y avons aidés, mais qu'est-ce que tout cela nous rapportera ? Dieu seul le sait ! »

Bartek le regarda en écarquillant ses yeux ronds. « Qu'est-ce que tu blagues là-bas? »

Le vieux fermier continua : « Auparavant, les Allemands n'avaient jamais respecté nos droits, mais à présent qu'ils sont vainqueurs, ils portent si haut le nez qu'on croirait que Dieu n'existe pas au-dessus d'eux.

— Ce n'est pas vrai ! » s'écria Bartek.

Dans le village de Pognebina, l'autorité du vieux fermier Kierz était reconnue, et chacun cherchait à modeler ses idées sur les siennes, il y avait donc une grande audace à le contredire ouvertement; mais Bartek était à présent un vainqueur, et il se considérait lui-même comme une autorité. Les paysans le regardaient, les uns avec étonnement, les autres avec colère.

« Pourquoi te querelles-tu avec Mathieu Kierz?

— Grand'chose pour moi que Mathieu ! Est-ce que je n'ai pas parlé avec de plus malins que lui? Est-ce que je n'ai pas parlé avec Steinmetz. *Was?* Mathieu ne sait pas ce qu'il dit, il blague... A présent, les Polonais seront plus heureux ! »

Digitized by Google

Mathieu releva la tête pour considérer le « vainqueur » et murmura :

« Oh ! grand imbécile ! »

Le poing formidable de Bartek s'abattit sur la table en faisant choquer les verres :

« *Still der Kerl da, Heu, Stroh.*

— Allons, tais-toi donc, imbécile, et va plutôt demander au curé ou au propriétaire si je ne dis pas la vérité.

— Est-ce qu'ils ont été à la guerre, eux?... Eh bien ! moi, j'y ai été, et voulez-vous savoir quelque chose, vous autres paysans?... C'est que, dès à présent, on va commencer à nous respecter. Qui est-ce qui a gagné la bataille de Gravelotte?... C'est nous !... Aussi, moi, par exemple, je pourrais demander tout ce que je voudrais, je l'aurais, et si j'avais voulu rester propriétaire en France, je serais resté. Le gouvernement sait bien qui a le mieux battu les Français et quel était le meilleur régiment !... On l'a mis dans l'ordre du jour !... Les Polonais sont en hausse, je vous le répète. »

Le vieux Kierz fit un geste d'incrédulité, se leva et sortit.

Bartek demeura maître du champ de la politique. Les jeunes qui étaient restés avec lui le regardaient comme un phénix.

« Moi, continua Bartek en se rengorgeant, je demanderais n'importe quoi, on me le donnerait !... Je voudrais bien savoir ce qu'ils auraient fait sans moi ? Mathieu est une vieille ganache ! Quand le gouvernement ordonne de se battre, on se bat. Du reste, comment les Allemands pourraient-ils me maltraiter, moi?... Et ceci donc !... » Et il montrait encore une fois ses décorations.

C'est pour les Allemands que je me suis battu, n'est-ce pas ? Eh bien ? je vaux plus que les Prussiens, parce qu'aucun d'eux n'en a autant ! Versez de la bière !... J'ai causé avec Steinmetz, mais j'ai aussi parlé avec le général Podbielskiem !... Encore de la bière !... »

Digitized by Google

L'orgue commençait; Bartek entonna une chanson :

Trink, Trink, Trink.
Wenn in meiner Tasche
Noch ein Thaler kling [1].

Puis, sortant soudain de sa poche quelques pfennigs, il les lança sur la table en criant :

« Tenez, vous autres, partagez-vous ça!... Moi, je suis un monsieur, à présent!... Vous ne voulez pas?... Ah!... ce n'est pas de l'argent comme ça que nous prenions aux Français!... Mais, malheureusement, celui-là, il est dépensé!... Ah!... nous en avons joliment brûlé des villages... et tué des gens, allez!... des francs-tireurs, des... »

L'humeur des ivrognes est sujette à d'étranges revirements. Au mot « franc-tireur », Bartek devint tout à coup sombre; il ramassa silencieusement son argent, puis murmura d'une voix lugubre :

« Seigneur, ayez pitié des péchés de mon âme! » et, se couvrant la face de ses deux larges mains, il demeura muet.

« Eh bien! Bartek, que te prend-il?» demanda un ivrogne.

Mais Bartek ne l'écoutait pas; il continuait à se parler sourdement à lui-même :

« Qu'avaient-ils fait, eux?... Ils s'étaient jetés volontairement entre nos mains?... J'avais pitié d'eux parce qu'ils étaient de chez nous. Que Dieu me soit miséricordieux!... Il y en avait un, rose comme l'aurore, et le lendemain il était pâle comme un linge... Et quand on les a mis en terre, ils étaient encore vivants!... Versez de l'eau-de-vie! »

Un profond silence régnait dans le cabaret; les paysans se regardaient l'un l'autre, tout étonnés.

« Qu'est-ce qu'il raconte? » disaient-ils entre eux.

— Il cause avec sa conscience! » dit un vieux.

— ... Et quand l'homme a vu des choses pareilles, murmura Bartek, il se met à boire!... »

[1] Buvons, buvons, buvons, — Tant que dans ma poche — Un thaler dansera encore.

Digitized by Google

Il tendit son verre, but un coup, puis un second, demeura un instant silencieux, cracha par terre et soudain reprit toute sa bonne humeur.

« Avez-vous parlé avec Steinmetz vous autres? cria-t-il. Moi, je lui ai parlé!... Hurrah!... buvons!... Qui est-ce qui paye?... C'est moi!...

— Ah! c'est toi qui payes, ivrogne! glapit la voix de Magda. Mais attends!... moi, je te le repayerai!... n'aie pas peur! »

Bartek, les yeux vitreux, regarda sa femme, qui entrait.

— Qui es-tu, péronelle? As-tu parlé avec Steinmetz?... réponds!... »

Mais, au lieu de répondre, Magda se tourna vers la partie de l'auditoire qui pouvait encore l'entendre et dit en pleurant : « Oh!... mes amis!... avez-vous vu ma honte et mon malheur?... Il est revenu!... Je me suis réjouie comme pour le retour de quelqu'un de bon et il est rentré... ivre!... il a oublié le nom du Seigneur, il s'est couché pour dormir, s'est dégrisé et, à présent, il boit le fruit de mon travail et de mes sueurs... Et où as-tu pris cet argent, misérable? murmura-t-elle. Est-ce que ce n'est pas le mien, est-ce que ce n'est pas mon sang?... Hélas! il n'est plus même chrétien, il est possédé du diable; il baragouine l'allemand comme un Prussien qui ne cherche qu'à profiter du malheur des autres... C'est un renégat!... »

Ici, la femme versa un torrent de larmes et continua en élevant la voix un octave plus haut :

« Il était bête, mais il était bon... On l'a complètement changé là-bas! Je l'ai attendu le matin, je l'ai attendu le soir et maintenant... Dieu de miséricorde, je préfère qu'il devienne fou ou tout à fait Allemand!... »

Et les dernières paroles de la pauvre femme se terminaient si douloureusement qu'elles étaient presque chantées.

Bartek souleva un peu la tête :

« Tranquille, ou je te rosse!...

— Bats-moi, coupe-moi tout de suite la tête! cria-t-elle en tendant le cou... Tue-moi, assassin!... et vous autres, regardez!... »

Digitized by Google

Mais les paysans commençaient à s'en aller; en quelques instants, le cabaret fut vidé, et il ne resta plus que Bartek et sa femme le cou tendu.

« Qu'as-tu à allonger le gosier comme une dinde?... demanda Bartek. Rentrons chez nous.

Mais Magda criait toujours :

— Frappe-moi!... frappe-moi!... »

Bartek mit résolument les mains dans ses poches.

Ici, le cabaretier, voulant en finir, éteignit l'unique chandelle de la salle. Il se fit un silence, mais bientôt, du fond des ténèbres, perça encore une fois la voix aigre de Magda :

« Tue-moi... assomme-moi!...

— Je n'en ferai rien ! » dit triomphalement Bartek.

Sur la route qui menait du cabaret au village deux ombres s'avançaient, éclairées par les rayons de la lune. La première poussait des cris lamentables : c'était Magda; la seconde marchait tête basse et assez humblement : c'était le vainqueur de Gravelotte et de Sedan.

. . . . . .

. . . . . .

(Traduit du polonais par MARGUERITE PORADOWSKA.)

Digitized by Google

L'ARCHITECTURE MODERNE

I

Une des prétentions de l'homme, c'est d'être quelqu'un par lui-même; un des désirs de la vie actuelle, c'est d'avoir son originalité propre en toutes choses. Cela est légitime. Notre esprit subissant l'influence du milieu où il s'agite, recevant le choc de tous les mouvements qui se font autour de lui, il est fatal également que sa virilité sera en harmonie avec l'ensemble des forces qui composent une société.

Mais il ne faut pas oublier que nous sommes les continuateurs d'un passé profond, que nous avons des racines vigoureuses dans ce passé et que nous existons autant par nos aïeux que par nous-mêmes.

Il est clair que la vie moderne est une combinaison de choses vieilles et d'éléments neufs. Le pouls de l'histoire bat dans nos veines, les actions et les pensées des morts tourmentent notre intelligence. De tout ce que nous imaginons et exécutons, il n'y a guère que l'emploi de certaines forces de la nature qui appartienne exclusivement à la période actuelle: ainsi, nous avons mis la foudre à notre service, nous l'avons emmagasinée, elle est notre humble et puissante auxiliaire, elle sert de trait d'union entre tous les habitants du globe, à quelque distance qu'ils soient les uns des autres. La science a donc, dans des questions spéciales, un caractère absolument moderne.

Mais, dans presque toutes les manifestations de notre activité, nous sommes étroitement unis à nos aïeux.

Digitized by Google

Quelle est la part de notre invention dans les éléments de l'architecture que nous mettons en œuvre? En quoi prouvons-nous notre personnalité et les facultés inventives de notre esprit lorsque nous construisons un palais, un temple, une habitation, une fabrique?

Nous adaptons l'art des siècles passés à nos mœurs et à nos goûts du moment; nous modernisons l'antiquité et le moyen âge, mais en continuant à donner nos préférences à l'architecture des peuples antiques, alors qu'il n'y a qu'un style homogène vraiment moderne, le style ogival.

La Renaissance et tous les arts qui en découlent (Louis XV, Louis XVI, le style Empire, etc.), en Italie, en France, en Allemagne, en Belgique, ne sont que des imitations, des adaptations, des traductions et des corruptions du style antique, grec ou romain. L'un est fleuri et tourmenté, l'autre est sec et glacial; celui-là a des grâces factices, celui-ci des austérités bâtardes. Mais aucun n'est par lui-même et tous ne répondent qu'à un besoin capricieux du moment. Aussi les abandonne-t-on pour y revenir et y revient-on pour les abandonner, parce qu'ils ne satisfont qu'à demi au courant d'idées générales, parce qu'ils ne sont pas toujours en harmonie avec toutes les tendances d'une période et tout un ensemble d'opinions.

Ces styles divers sont un produit de la mode; on les a admis pendant deux siècles, comme on a suivi la manière française de se vêtir. Le grave Allemand et l'Anglais lui-même, si personnel, ont adopté les fioritures architecturales parisiennes; ils ont appliqué sur leurs maisons des débauches de grâce et des dislocations de lignes, par esprit d'imitation et parce que le goût français avait triomphé de leur goût instinctif. C'est ainsi que le style architectural baptisé de « décoratif » a envahi une grande partie de l'Europe septentrionale et occidentale. C'est ainsi qu'on a construit jusqu'à Amsterdam des maisons « à la française », qui sont là absolument en désaccord avec le caractère des Hollandais et le climat de la Hollande. Et c'est ainsi que cet envahissement a fini par détruire la physionomie de nos vieilles cités, comme

Digitized by Google

Gand, par exemple, aujourd'hui aussi laide, aussi plate, aussi antipathique qu'on peut la rêver, grâce à son adaptation de la décoration française et de toutes les banalités auxquelles la mode a donné naissance.

La grande majorité de nos habitations est de style bâtard sur des données anciennes, corrompues par deux siècles de renaissance tourmentée.

Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que des critiques ou des artistes, qui ne trouvent pas déraisonnable de remonter jusqu'aux monuments de la Grèce et de la Rome antique pour composer des maisons ou des édifices, déclarent que c'est un non-sens de remonter au XIV^e^ ou au XV^e^ siècle pour leur emprunter des éléments d'architecture. Deux mille ans et plus de réaction ne les effarouchent pas ; mais quatre siècles les font protester. Nous n'avons, disent-ils, plus rien de commun avec le moyen âge, et par-dessus le moyen âge, ils donnent la main à l'antiquité.

Quoi ! nous habiterions des maisons du même style que les bourgeois et les seigneurs du XIV^e^ siècle? Mais nos vêtements et nos mœurs sont en désaccord avec ces formes architecturales.

Et l'on ne s'aperçoit pas que l'on ne trouve rien d'extraordinaire à habiter des demeures construites selon les règles de l'art antique, — règles qui ont certainement subi des altérations, mais qui sont appliquées encore aujoud'hui partout avec respect, — alors que les mœurs et le costume de notre époque sont absolument étrangers aux mœurs et au costume de la Grèce et de la Rome païennes.

II

Il faut examiner d'abord ce premier côté de la question : nos mœurs, dans les pays du Nord surtout, et nos vêtements sont-ils vraiment en désaccord avec ceux de nos aïeux du moyen âge, et, comme conséquence, notre esprit proteste-t-il contre les formes de l'architecture ogivale?

La vie publique, au XIX^e^ siècle, diffère-t-elle beaucoup, en

Digitized by Google

Belgique, de la vie publique au XV^e^ siècle? En apparence, oui; en réalité, non. La commune, autorité administrative, a été organisée selon des statuts nouveaux, et son pouvoir s'est développé dans une certaine mesure. Ses responsabilités ont augmenté. Agglomération d'États dans l'État, les communes sont les rouages principaux du gouvernement central, qui s'est fait leur tuteur, qui a remplacé ainsi les seigneurs féodaux, mais avec un esprit moins personnel et une autorité plutôt portée vers la justice que vers l'arbitraire.

Nos plus beaux hôtels de ville sont de style ogival; ils datent de trois ou quatre siècles. A-t-on jamais eu la pensée que le conseil de la commune, à cause du caractère architectural du palais qu'il occupe, devrait siéger en costume du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle? La redingote, l'habit noir ou le costume officiel du collège échevinal ont-ils jamais paru étranges, en désaccord avec les lignes élégantes de l'art ogival? Les habits ont changé souvent de forme et de coloration; la mode parisienne depuis longtemps a envahi l'Europe occidentale; au XVII^e^ siècle, comme au XVIII^e^, nos aïeux se sont transformés à l'extérieur et ont porté des vêtements qui nous paraissent aujourd'hui carnavalesques. Cela les a-t-il empêchés de se réunir dans les palais de la commune de style ogival et de s'y trouver très à l'aise, véritablement chez eux?

Croit-on sérieusement que lorsque, à la fin du XVIII^e^ siècle, les édiles communaux se sont assemblés dans des hôtels de ville édifiés nouvellement, dont le style fleuri et capricieux, ou sec et plat, régnait alors en Belgique comme en France, l'esprit communal ne continuait pas les traditions historiques avec la même persévérance que si l'architecture était restée en harmonie avec ces traditions?

Il n'y a nul anachronisme dans le respect que nous avons pour l'art de nos aïeux. Il est, au contraire, logique que nous conservions à nos édifices publics la physionomie qu'on leur a donnée lorsque l'existence des communes avait pris ses premiers développements et s'était constituée malgré les résistances égoïstes de la féodalité. Nous ne faisons, en réalité, aujourd'hui, que mettre en œuvre les idées du passé, mais

Digitized by Google

d'un passé qui est vraiment nôtre et qui n'avait guère emprunté d'éléments à la vie des peuples de l'antiquité. Avant la Renaissance, nous existions par nous-mêmes, nous avions une homogénéité par nos communes, une autorité par nos hôtels de ville. Il est donc bien plus singulier de voir sortir des administrateurs communaux d'un palais conçu selon les idées des Grecs et des Romains, que d'un hôtel de ville tel que les mœurs, les lois, les franchises, le caractère de nos aïeux l'avaient édifié.

Pour l'église, les arguments sont tout aussi péremptoires. La religion chrétienne, qu'elle soit grecque, romaine, évangélique, etc., est l'antagoniste victorieuse de la religion païenne. N'est-ce pas un non-sens de donner aux temples chrétiens le caractère des temples païens, comme on a fait à Paris pour la Madeleine, à Bruxelles pour Saint-Jacques? L'église n'a-t-elle pas, en quelque sorte, une physionomie personnelle et ne doit-elle pas, pour être logique, affecter les formes architecturales du roman et de l'ogival, comme une protestation contre les lignes froides et la symétrie des temples du paganisme? Et le public des croyants n'est-il pas bien plus « chez lui » dans la poétique pénombre des églises aux voûtes élevées, aux colonnettes sveltes, qui semblent indiquer le ciel comme une aspiration de l'esprit, que dans ces temples tout blancs, envahis par une lumière distrayante, qui rappellent les superstitions et les sacrifices païens bien plus que les croyances et les illusions des adorateurs du Christ?

La Renaissance, en Flandre, a été, comme en France et en Allemagne, une appropriation de l'architecture antique, plus ou moins heureuse, plus ou moins délicate. Pour la Belgique, cette appropriation a eu un caractère de lourdeur, et, au point de vue religieux, a été l'expression de sentiments mondains qui ne pouvaient cadrer avec les aspirations mystiques et le renoncement aux biens de la terre.

Ce n'était donc point là encore une heureuse importation; le style ogival se prête merveilleusement aux cérémonies du culte chrétien; il se trouvait depuis longtemps en harmonie avec l'âme des croyants. En transportant les fidèles dans des

Digitized by Google

temples tout blancs, froidement réguliers, d'une austérité qui ne demandait qu'à s'enguirlander, on commettait un anachronisme en même temps intellectuel et artistique, philosophique et historique. Certaines églises de ce style païen ont, depuis, été décorées de façon qu'on pouvait les considérer comme des salons, sinon comme des boudoirs, destinés à recevoir les belles mondaines, les croyants par habitude et par mode bien plus que par conviction.

III

Si l'on passe de l'édifice à l'habitation, on ne trouve qu'un argument pour approuver la Renaissance et les suites capricieuses qui lui ont été données jusqu'à nos jours.

Les habitudes, les mœurs, les goûts du temps actuel exigent des maisons plus confortables, mieux aérées, où la lumière entre à flots, où l'on respire à l'aise comme en pleins champs. Ce désir est tout à l'honneur de notre époque. Demander à l'architecture tout ce qu'elle peut donner dans cet ordre d'idées, c'est obéir aux lois du progrès et au besoin de bien-être qui ne cesse de nous tourmenter.

Est-ce que l'architecture ogivale est contraire à ces nécessités nouvelles, à ces exigences hygiéniques, à cette séduction du confort matériel?

Si nous nous croyions obligés de copier servilement les habitations de nos aïeux, on comprendrait que des protestations s'élevassent et fussent écoutées.

Les maisons bourgeoises du XIV^e^ et du XV^e^ siècles peuvent être critiquées au point de vue de leur arrangement intérieur. En général, elles sont défectueuses. Nos pères avaient une tout autre idée que nous du bien-être et de la facilité des mouvements à l'intérieur du logis. Ils se contentaient de peu. Leur goût était en harmonie avec les ressources matérielles et intellectuelles de leur temps. Les raffinements de l'existence leur étaient inconnus. A l'extérieur, la rue ou le chemin ne recevait pas les soins que nous leur voyons donner aujourd'hui. De là une sorte de résignation à conserver les

Digitized by Google

errements, à ne guère chercher l'amélioration, à considérer l'aisance d'une tout autre manière que la considère la société actuelle.

La maison était sombre parce que les vitrages étaient plus ou moins opaques et parce que les plombs qui maintenaient le verre empêchaient la lumière de pénétrer; elle était froide parce que le dallage était généralement en usage jusqu'aux étages; elle était restreinte et comme écrasée parce que les mœurs obligeaient de tracer ou admettaient des rues étroites, nombreuses, qui ne permettaient pas de construire des habitations profondes. Ainsi tout se trouvait être contraire au développement des idées d'hygiène et de confort.

Pense-t-on pourtant que nos aïeux n'eussent pas mieux vécu dans des maisons bien distribuées, commodément aménagées et largement aérées, comme sont la plupart de celles que l'on élève aujourd'hui?

D'autre part, peut-on dire que l'architecture ogivale ne se prête point à l'aménagement confortable et empêche l'air et la lumière de pénétrer dans les habitations conçues dans le style du XIV^e^ ou du XV^e^ siècle? Ce serait une grave méprise de prétendre cela. L'architecture ogivale est la plus souple du monde; elle admet tous les caprices; elle comporte tous les développements. Ce ne sont certes pas les vitrages sombres, assombris encore par les plombs qui les relient, qui lui donnent son caractère. Sa physionomie originale, sa personnalité, si l'on peut dire, est dans ses grandes lignes, dans ses profils, dans ses plans pittoresques, dans ses clochetons et ses flèches, dans ses pignons à gradins, dans ses tours, dans ses balcons en saillie, etc. Sa beauté et sa grâce ne font obstacle à son emploi pour aucune construction; la variété infinie de ses ressources, au contraire, permet de l'appliquer au palais comme à la maison, au temple comme à la métairie. L'architecture du XIV^e^ et du XV^e^ siècle est le résultat des nécessités climatériques et le produit des mœurs, des coutumes, de la vie active de nos aïeux. Étudiez-la à quelque point de vue que ce soit, vous découvrirez qu'elle est la seule, jusqu'aujourd'hui, qu'on puisse appliquer logiquement selon les nécessités de

Digitized by Google

notre époque, de notre latitude, de notre atmosphère. Elle ne se refuse à satisfaire aucun de nos caprices; elle supporte toutes les améliorations. On pourrait dire qu'elle ne demande qu'une chose, c'est qu'on lui conserve sa physionomie spéciale, son caractère, son homogénéité; et elle a droit à ce respect, parce qu'elle est aussi profondément originale que l'architecture indoue, l'architecture chinoise, l'architecture grecque ou l'architecture romaine.

Je n'ai pas visité Nuremberg; je n'ai pas vu non plus l'Angleterre, où les châteaux de style ogival sont si nombreux et ont si grand aspect. Les habitants de Nuremberg et les lords anglais ne se trouvent-ils pas « chez eux » aussi bien dans ces maisons et ces castels du XIV^e^, du XV^e^ et du XVI^e^ siècle que nous dans nos résidences symétriques, régulières, froidement peintes, d'une monotonie désespérante? Est-ce que la coloration et le pittoresque sont contraires au bien-être? Ne donnent-ils pas à l'esprit une satisfaction de plus par la variété des impressions?

Nous adorons des faux dieux ou, si l'on veut, des dieux étrangers. C'est une grosse méprise. Les dieux étrangers ont été inventés par les étrangers pour apaiser certaines aspirations particulières à chaque race. Nous avons nos dieux et notre religion dans les arts, et c'est une faute de les abandonner pour nous jeter aux pieds d'idoles qui ne sont pas d'accord avec nos penchants. Le temple grec jure sous notre ciel mouvementé; la symétrie et la régularité répugnent à nos goûts de coloristes, à notre besoin de mouvement. Ce n'est que par mode que nous nous sommes laissés entraîner à imiter les constructions des peuples païens, à abdiquer notre nature pour adopter les travaux de races qui nous sont étrangères, sinon antipathiques. Abandonner ses instincts et sa personnalité, cela n'est-il pas condamnable? N'est-ce pas se déguiser, dégénérer, s'avouer inférieur? N'y a-t-il pas, au contraire, quelque grandeur à conserver avec ténacité le caractère de sa race? N'est-ce pas cette ténacité inébranlable qui fait du peuple anglais un des premiers peuples du monde?

Digitized by Google

Cette folie de la renonciation de soi-même et de l'imitation dure depuis trois siècles. Il n'est peut-être plus temps de réagir contre notre abâtardissement.

En ces dernières années, grâce à des objurgations souvent répétées (et je suis de ceux qui ont protesté des premiers), la réaction a commencé son œuvre. On reconstruit les vieilles maisons de Bruges; à Bruxelles, on a timidement élevé des habitations pittoresques, non seulement en style de la Renaissance, ce qui marquait une certaine réserve, mais en style ogival, ce qui est très hardi. Peut-on espérer que le mouvement s'accentuera?

Anvers a eu l'occasion magnifique d'affirmer son caractère flamand; elle ne l'a pas voulu : la mode a triomphé. Les nouvelles grandes artères de notre métropole maritime ont été conçues dans un esprit plus ou moins académique. S'est-on repenti d'avoir suivi cette première et malheureuse impulsion? Je ne sais; mais, tout le long de l'Escaut, sur les quais superbes offerts au commerce, les habitations affectent un caractère flamand du meilleur goût, qui donnera à ces quartiers neufs de l'Anvers moderne un cachet de richesse architecturale vraiment remarquable.

J'ai souvent entendu blâmer le style choisi pour la gare de Bruges; on en riait à se rendre malade. Un chemin de fer passant sous des voûtes ogivales, ah! ah! ah! Est-ce assez bouffon?

C'est peut-être là une raison très grave et réfléchie; j'ai le malheur de ne pas la comprendre.

Admet-on qu'une gare de chemin de fer puisse être du style du Parthénon ou du Colysée romain? Il paraît que oui. Cela est-il plus logique? Probablement. Je continue à ne pas comprendre. Le style ogival doit être adapté aux nécessités des monuments à construire, quelle que soit la destination de ces monuments. Voilà, je pense, un argument. Mais il est enfantin de vouloir que le style antique soit excellent pour toutes les constructions élevées à notre époque et de décréter que le style ogival n'est bon que pour les églises, — alors que c'est *le seul style architectural moderne*.

Digitized by Google

IV

A quel point de vue, sous quel aspect est-il inférieur à n'importe quel autre style? Pourquoi Rubens l'a-t-il qualifié de barbare? Quelle est la raison pour laquelle on ne l'enseigne pas dans les académies avec autant de soin que l'architecture grecque ou romaine, l'art de la Renaissance et tous les sous-arts qui en sont sortis ?

L'art de l'architecture est composé de deux parties bien distinctes : l'invention et l'exécution; le projet, pour être complet, doit pouvoir devenir un édifice ou une habitation. Dans la première partie, la science et l'imagination sont alliées pour produire une œuvre d'art; dans la seconde partie, c'est la science et l'expérience qui combinent les éléments à mettre en œuvre pour réaliser l'invention.

Peut-on dire qu'il faut plus d'imagination et plus de science pour construire un temple grec ou une église de style Renaissance qu'une église de style ogival?

Est-il nécessaire d'être plus savant pour élever un palais romain que pour bâtir un hôtel de ville « gothique » ?

D'autre part, quelle est l'architecture qui comporte le plus de variété, de mouvements de lignes, d'inattendu, de hardiesse dans la construction, d'épanouissement dans la beauté ?

Toutes ces questions doivent être résolues en faveur de l'art ogival.

Si Rubens l'a qualifié de barbare, c'est qu'il était influencé par la réaction qui s'est faite au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle; cette période de « renaissance » a été exclusive; on ne jurait plus que par Athènes et Rome, et tout le travail accompli pendant le moyen âge dans les arts était considéré comme déplorablement rétrograde. On aurait pu se contenter de reprendre l'étude de l'histoire ancienne, de méditer les travaux de l'art et de la littérature antiques et d'appliquer cette science au développement intellectuel. Mais, comme toutes les réactions, la Renaissance devait être oppressive et intraitable. On fit table rase de l'art et de la littérature florissant à ce moment;

Digitized by Google

on méprisa la peinture, la poésie, l'architecture et la sculpture, si originales, des trois derniers siècles; partout où cela put se faire, on substitua les formes mortes au style vivant; Vignole recula jusqu'à Vitruve et commit cette incroyable folie de vouloir enfermer l'art architectural dans des règles inflexibles, comme si l'esprit et l'imagination de l'homme, unis à la science et à l'observation, pouvaient jamais grandir dès qu'on leur donnait des frontières infranchissables !

Pendant le XVII^e^, le XVIII^e^ et la première moitié du XIX^e^ siècle, on s'est appliqué, dans les pays du nord de l'Europe, surtout en Belgique et en Hollande, à remplacer dans les églises les autels de style ogival par des constructions d'un caractère « moderne », en marbres de diverses couleurs, polis comme du cristal, ou en stuc d'un blanc virginal, lorsque les ressources manquaient pour employer le marbre.

Cette intrusion des formes et des couleurs « à la mode » jurait abominablement dans ce milieu d'une austérité superbe et d'une élégance si homogène. Il y avait dans pareille invasion quelque chose de barbare, qui sentait le conquérant sans respect, sans intelligence et sans conscience.

Un souffle de vandalisme passa alors sur l'Europe septentrionale et fit commettre des actions qui, au point de vue de l'art, étaient de véritables crimes.

Les vaisseaux en matériaux apparents, même à l'intérieur, furent, dans beaucoup de villes et de villages, blanchis au lait de chaux, et on leur ôta ainsi toute leur physionomie; sans honte et sans remords, on en fit des espèces de granges. Il y avait au fond de cette impitoyable réaction un mauvais goût et une ignorance bien extraordinaires, puisque la Renaissance avait été faite au nom de l'intelligence et de la science. Mais c'est là justement le faible des réactions, de dépasser toute mesure et de se tuer aveuglement au moyen de ses intransigeances.

Comparez cependant aujourd'hui l'art ogival avec les styles composés qui lui ont succédé; étudiez les édifices de la Renaissance, les églises du caractère architectural que recommandait Rubens et que les jésuites ont surtout mis en honneur,

Digitized by Google

aux églises élevées pendant les siècles précédents. A la hardiesse, à l'élégance, à la variété dans les formes, vous ne pourrez opposer que la lourdeur et une régularité monotone; au pittoresque, vous n'aurez à comparer que l'uniformité solennelle, qui produit l'ennui. La simplicité et la grâce de l'art antique, froidement, sèchement traduites par les cinq ordres de Vignole, furent changées en pauvreté massive; un développement fantaisiste d'ornementation produisit bientôt des surcharges. On sait enfin à quoi aboutit la réaction pendant le XVIII^e^ siècle, en France, pour se répandre bientôt dans toute l'Europe : le placage du style Louis XV et Louis XVI, qui en est arrivé à n'être plus que de la décoration futile, contraire à la tradition même; puis le style Empire, glaciale imitation des formes antiques, répandu par les académies sous prétexte de revenir aux lignes sobres et sévères de l'architecture païenne.

Depuis un quart de siècle surtout, les yeux se sont ouverts. Les splendides cathédrales de nos « barbares » aïeux sont admirées sans réserve. On a comparé aux édifices soi-disant classiques les palais communaux et les églises, les locaux des corporations et les grandes halles, et on a été saisi de la splendeur et de la finesse de leurs formes, de la variété de leur beauté, de l'audace savante de leur construction. Les vieilles villes du nord et de l'ouest, du centre et même du midi de l'Europe sont riches surtout par ces œuvres de l'ère moderne, et c'est leur restauration pieuse et intelligente qui donne aujourd'hui aux cités qui datent de l'âge de fer la plus grande part de leur intérêt.

Mais l'artiste est resté intimidé; trois siècles de renaissance ont troublé les cerveaux, et cette réaction conserve une grande influence sur les études. L'art caractéristique européen n'est encore enseigné que comme un appoint, et c'est toujours l'architecture antique qui garde la première place dans les écoles de dessin et les académies. L'admiration pour l'art ogival est une admiration platonique, poétique, sans résultat. Comparez cependant les cathédrales de Reims et de Cologne, les collégiales de Saint-Gudule à Bruxelles et de Notre-Dame

Digitized by Google

à Anvers, à l'église de la Madeleine de Paris; les halles d'Ypres à l'entrepôt de Bruxelles; l'hôtel de Bourgthéroulde, à Rouen, à notre palais des Académies; la maison des Poissonniers de Gand à n'importe lequel de nos hôtels aristocratiques...

La raison, aussi bien que la tradition historique et la logique, nous convient à rester nous-mêmes dans nos mœurs, dans nos coutumes, dans nos instincts, dans notre besoin de progrès, dans notre art personnel, sans aller demander à des temps, à des mœurs, à des arts étrangers les éléments de notre vie sociale et intellectuelle. L'architecture ogivale étant plus nôtre, plus appropriée à notre esprit et à notre climat, que l'architecture d'Athènes et de Rome, même interprétée par la Renaissance, c'est l'architecture ogivale qui doit être considérée comme seule originale pour nos pays septentrionaux. Dans nos écoles, il serait logique de la présenter ainsi: un produit de notre passé et du génie de nos véritables ancêtres; et, en même temps, de faire un parallèle entre les édifices de styles différents, destinés aux divers services publics; de montrer la richesse et la somptuosité des temples du moyen âge et la froideur plus ou moins majestueuse des palais antiques; d'appeler l'attention sur l'ingéniosité et la hardiesse des constructions telles que les ont comprises les « vrais » architectes européens; de faire pénétrer les esprits, peut-être encore récalcitrants à cause des deux derniers siècles d'éducation académique, en ces structures bizarres et merveilleuses dont nous avons conservé tant de beaux spécimens dans quelques-unes de nos cités. L'art est une langue, et il n'est point rationnel de faire parler le grec ou le latin à des Allemands, à des Hollandais, à des Anglais ou à des Flamands. L'autonomie d'un pays n'est pas seulement dans ses lois et dans ses mœurs, elle est aussi dans l'expression de ses sentiments et de son idéal.

V

On voit que, logiquement, il faudrait conclure au retour vers l'art du moyen âge. L'architecture ogivale étant la seule

Digitized by Google

vraiment moderne, nous devrions organiser notre enseignement de façon à rendre à cet art superbe, varié, hardi, qui se prête à toutes les combinaisons, la place qu'il a occupée depuis le XII^e^ jusqu'au XVII^e^ siècle.

Cela est-il possible? Peut-on remonter ainsi le cours des âges et ne point tenir compte des travaux exécutés pendant trois siècles, des transformations et des évolutions produites par des causes graves, du courant intellectuel, des révolutions, des goûts et même des modes? L'esprit public ne sera-t-il pas hostile à cette évolution radicale? L'ère nouvelle n'a-t-elle pas justement ce caractère de pousser au cosmopolitisme et à l'éclectisme en toutes choses? Ne pense-t-on pas depuis longtemps à une langue universelle, à cause des rapports toujours plus étroits entre les différents peuples qui existent sur le globe terrestre?

Quelle que soit la rationalité de ce retour vers l'art ogival, on peut dire, en mettant même dans cette déclaration un sentiment de tristesse et d'amertume, que nulle résistance ne sera assez puissante pour arrêter le cours des choses vers de nouvelles destinées.

Ce tableau de la situation en architecture et les réflexions dont il est accompagné ne seraient pas d'une exactitude complète si la question n'était point considérée à ce nouveau point de vue. Le fait est indiscutable : le cosmopolitisme et l'éclectisme ont remplacé l'homogénéité, en architecture comme en politique et en philosophie. Tous les peuples perdent peu à peu leur autonomie physique et morale. Nous allons vers l'uniformité, irrésistiblement : tout obstacle que l'on tenterait d'opposer à cet envahissement du monde par des idées, des idéals, des aspirations, des goûts concordants, serait inévitablement brisé. L'éclectisme est une façon d'être de la sagesse, et nous savons, depuis que l'homme pense librement, qu'il n'y a point de vérité absolue.

Le monde moderne va donc vers cet idéal composite, produit de tous les idéals que le passé nous a légués. Dans les arts, nous resterons tributaires de nos aïeux. Nous n'aurons plus, par grandes périodes, une architecture de caractère

Digitized by Google

bien personnel, représentant, en quelque sorte, l'état des mœurs et des opinions d'une race, d'une nation, d'une civilisation. L'architecture sera tous les jours plus variée dans le sens de fantaisie, faite de pièces et morceaux empruntés à toutes les époques, et produisant des constructions de toute nature, selon le goût individuel de ceux pour qui on les édifiera. On appliquera les styles arbitrairement, justement parce que la liberté permet tous les caprices. Le Dieu chrétien sera adoré dans des temples païens, et les chemins de fer pourront ressembler à des constructions romaines dans leurs lignes principales, sans choquer l'opinion publique. De sorte que la véritable architecture adoptée par tous les peuples, aussi bien aux Indes qu'en Amérique, en Russie qu'en Espagne, c'est l'absence de style personnel; et qu'en réalité, il n'y a pas d'architecture moderne. Puisque tous les peuples de la terre sont mêlés les uns aux autres, et confondus, il est logique également que les mœurs, l'art et la littérature perdent leur signification locale et subissent des transformations incessantes, — jusqu'au moment où, l'internationalité ayant triomphé partout, Pékin ressemblera à Londres, Bagdad à Berlin et le Caire à Bruxelles ou à Bordeaux.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

SOUVENIRS D'ÉGYPTE [1].

Deuxième partie. — La haute Égypte.

VII. — Thèbes.

On quitterait à regret Dendérah si on n'avait l'espoir d'atteindre bientôt Thèbes. La voilà donc cette Thèbes, dont on ne peut approcher sans émotion, sans respect! C'est que ce sont d'augustes ruines que celles-là. C'est Thèbes, la Tapé des Égyptiens, la No-Ammon de l'Écriture, la Thèbes aux cent portes qui a fait tant rêver. C'est Thèbes, la ville de Sésostris, la ville de Ramsès le Grand. Que de souvenirs dans ces ruines!

Jadis, c'était la cour des rois égyptiens. Sésostris a vécu là avec ses 23 fils. Alors, dans ces grandes salles de Karnac, tout un peuple disparu se pressait autour du roi. Il semble qu'elles reviennent parfois, toutes ces ombres, hanter la nuit leur antique demeure. Et quand, le soir, à la lueur vacillante des torches, on considère ces colonnes, ces murs, ces pylones, ces obélisques, on croit voir les dieux et les rois sculptés dans la pierre s'agiter, se mouvoir dans les grandes salles mystérieuses. On assiste à une danse de bayadères antiques. Elles sont couronnées du lotus, elles portent le systre et suivent la cadence d'une triste mélopée. Le roi les regarde, assis sur son trône. Autour de lui, sa cour, les scribes et les officiers, les ministres et les grands dans de somptueux vêtements. Voilà

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 juillet 1885.

Digitized by Google

aussi son harem, cent ou deux cents femmes qui regardent derrière leur long voile, drapées dans leur robe blanche aux plis sévères... Mais la torche s'éteint et soudain tout s'efface.

Alors on se reporte par la pensée à une autre époque. Le temple n'est plus debout; le monument est comme dépecé; il n'en reste que la carcasse. Tout ce qui n'était point solide comme le roc est tombé, réduit en poussière. Ce qui reste encore là, ce sont des constructions presque cyclopéennes que rien n'a pu atteindre, et ces ruines ont toujours un aspect fantastique. Et alors par le désert, on aperçoit une armée qui s'avance. Elle voit Thèbes; spontanément, comme mue par un ressort, elle pousse un long cri d'enthousiasme, et les soldats de Bonaparte acclament l'œuvre de Sésostris. Je ne sache pas de plus belle consécration pour une grande œuvre que les applaudissements de ces milliers de braves.

Nous arrivons à Thèbes tout en réfléchissant ainsi. Que de choses il va falloir visiter en très peu de temps! D'abord, sur la rive droite, Luxor et les restes de son temple, puis Karnac. Ensuite, sur la rive gauche, le temple de Qournah, le Ramasséum, les colosses, les tombes des rois, Médinet-Abou.

Il nous faut d'abord nous arrêter un instant à Luxor même. Le temple n'offre pas un très grand intérêt. On l'a peu à peu envahi pour y construire des maisons. Quand nous fûmes en Égypte, on allait commencer à déblayer et à exproprier pour reconstituer le temple. Ce ne devait d'ailleurs point être un travail fort difficile, la plupart des maisons à faire disparaître n'étant que des cabanes de fellahs. Sait-on ce qu'on donne à un fallah pour l'exproprier? L'emplacement d'abord pour y bâtir; puis les matériaux, de la boue et des joncs; enfin, une indemnité qui souvent ne dépasse pas deux piastres, soit dix sous. Le chiffre est parfaitement exact.

Parmi les maisons construites sur l'emplacement du temple, se trouvait encore celle du consul d'Angleterre et de Belgique. Nous rencontrâmes chez Moustapha-Aga l'accueil le plus cordial. Il était fort intéressant, notre consul, ayant vu bien du monde dans sa longue carrière. Il nous fit voir le livre

Digitized by Google

d'or où s'inscrivaient tous ses visiteurs. J'ai retenu quelques-unes de ces signatures, celles-ci entre autres :

JOHN SPEKE, Captain Commdg
c. A. Expedition, 20th May 1863.

WM. GRANT, Captain H. M. Bengal,
Army, 20th May 1863.

(Left Zanzibar September 1863; arrived at Kartoom Africa 1863.)

Voilà comment signent ces deux héros, John Speke, capitaine commandant l'expédition d'Afrique centrale; W. Grant, capitaine à Her Majesty's Bengal Army. — En tournant la page, je tombe sur des signatures qui voudraient être plaisantes. Il y a des messieurs qui cherchent à faire de l'esprit. Il y en a un qui est grossier. Il ajoute à son parafe quelques lignes pour expliquer quand et comment il a quitté Luxor, et surtout pour nous signaler qu'il a laissé au consul quarante sous pour prix d'une dépêche. Il y en aurait ainsi à glaner à la douzaine. Voici, d'autre part, des noms qui font plaisir à retrouver. Voilà la signature du duc de Brabant, plus tard Léopold II, roi des Belges. Je lis encore ces deux noms :

2 décembre 1855. FERDINAND DE LESSEPS.
BART. SAINT-HILAIRE, membre de l'Institut.

On pourrait passer longtemps à feuilleter ce livre d'or. Mais Moustapha nous convie à un autre genre de divertissement; il veut nous offrir une danse d'almées. Il a réuni à cette fin les meilleures almées de Luxor, dont une toute petite, qui peut avoir douze ans, mais qui s'est déjà acquis une célébrité.

Les almées sont vêtues d'une sorte de gilet très court et avec manches, et d'un pantalon excessivement large du bas, de façon à simuler, pour ainsi dire, un jupon. Beaucoup de bijoux. Leur travail consiste à faire toutes sortes de contorsions du torse et des reins, et elles arrivent à des effets vraiment très curieux, comme de laisser une partie du corps absolument immobile, tandis qu'elles en remuent une autre. L'orchestre se compose ici de plusieurs instruments. Mais c'est du luxe. Quand on va voir une fantasia chez les almées

Digitized by Google

mêmes, une vieille s'accroupit dans un coin et tape avec les doigts une sorte de marche sur un tambourin, tandis que celles des femmes qui ne dansent pas accompagnent les autres en chantant. Je dois dire que les fantasias en général sont un spectacle plutôt pénible; les femmes font de tels efforts que lorsqu'elles vont retomber sur leur natte, elles sont effrayantes à voir, souvent même elles s'évanouissent. La grande danse, que nous ne vîmes pas au consulat d'ailleurs, c'est la danse de l'abeille. L'originalité de cette danse consiste en ce que l'almée, tout en dansant, quitte un à un tous ses vêtements jusqu'à ce qu'elle soit complètement nue. Elle fait alors encore un ou deux tours de la salle et se sauve.

Je n'insisterai pas sur le caractère de l'almée d'aujourd'hui. Il y a loin d'elle à la danseuse sacrée de jadis; il y a loin d'elle aussi aux almées de l'Inde qui dansaient en récitant des poésies. Il est seulement à regretter qu'au lieu de laisser s'intituler almées toutes les filles publiques, on n'ait pas réservé ce nom pour quelques vraies danseuses; car ce qu'on sert actuellement presque partout en Égypte pour des fantasias ne vaut vraiment pas la peine d'être vu.

En sortant de chez notre consul, nous nous trouvons tout de suite dans le temple de Luxor. Je ne prétends point d'ailleurs vous y arrêter plus que je ne m'y suis arrêté moi-même. Il offre peu d'intérêt, vu la presque impossibilité de se rendre compte de sa distribution. Il n'y a guère qu'à s'arrêter un instant devant l'obélisque, frère de celui de la place de la Concorde. Quoique tous deux aient exactement la même hauteur, celui-ci paraît infiniment plus petit que celui de Paris. Effet naturel du cadre où il se trouve. — Le temple de Luxor date de la XVIII[e] dynastie (1,600 ans avant J.-C.).

Non loin de Luxor, toujours sur la rive droite, nous allons rencontrer les merveilleuses ruines de Karnac. Faire l'inventaire de ces ruines, entreprendre même d'en donner un aperçu un peu complet, ce serait s'astreindre à écrire tout un volume. Et, en effet, Karnac est grand comme toute une ville. Qu'on en juge par la grande salle hypostyle, la première que l'on trouve en pénétrant à Karnac : cette salle mesure 102 mètres

Digitized by Google

sur 51. Son plafond est soutenu par 134 colonnes de 10 mètres de tour ! Et tout est à l'avenant. Nous nous bornerons donc à parcourir rapidement Karnac, en demandant à Mariette même de nous signaler les parties du temple qui réclament un moment d'examen.

Nous suivons, pour pénétrer à Karnac, une longue avenue qui jadis était entièrement bordée de sphinx. Aujourd'hui, de loin en loin, quelques débris annoncent seuls l'emplacement des statues disparues. Nous passons sous le pylone, couvert de fort belles sculptures (on sait que le pylone est absolument ce que nous appelons un arc de triomphe), et nous voici dans le temple. Ce qui nous frappe tout d'abord, c'est la grande salle hypostyle, qui non seulement est étonnante de proportions, mais offre de toutes parts de merveilleux bas-reliefs. Voilà d'abord, au nord, des bas-reliefs représentant les campagnes de Séti contre les Arméniens, les Assyriens, les Schasou (Arabes du désert). Dans le dernier tableau de cette série, « le roi victorieux lève la masse d'armes sur un groupe de prisonniers qu'il tient par la chevelure et qu'il va immoler devant le dieu de Thèbes ».

Sur le mur sud, un autre tableau superbe nous arrête. Il rappelle une campagne victorieuse faite contre la Palestine par le premier roi de la XXII^e^ dynastie, le Sésac de la Bible.

Ailleurs, voici gravé tout un poème composé par le poète Pen-ta-our en mémoire de la victoire de Ramsès II sur les Khétas.

Tout auprès est reproduit le traité de paix conclu entre Ramsès et Khétasar, roi des Khétas. Ainsi les murs de ce temple sont comme les pages d'un livre gigantesque. Toute l'histoire de Ramsès y est contée par le menu, ses batailles, ses entreprises, ses traités de paix, jusqu'aux poèmes dont il est le héros et qu'on n'a pas oubliés. Ces tableaux de Karnac, malgré toute la naïveté de leur exécution, font penser à la galerie des batailles du palais de Versailles.

Quittant la salle hypostyle, nous prenons une allée qui devait conduire en droite ligne à un petit temple élevé un peu plus loin. Ici, la visite devient difficile ; il n'y a plus guère

Digitized by Google

que des décombres. Nous passons à côté de l'obélisque de la reine Hatasou, le plus élevé du monde, puisqu'il mesure 33m20, alors que celui de Paris n'a que 22m80. A côté de l'obélisque d'Hatasou, un autre obélisque qui lui faisait pendant (on sait que les obélisques allaient toujours par deux) jonche le sol de ses débris. Une inscription trouvée sur l'obélisque d'Hatasou dit que les deux monuments ont été achevés en sept mois à partir du jour où l'on commença à extraire la pierre. Voilà de ces travaux de géants devant lesquels on demeure rêveur.

Continuant notre promenade à travers Karnac, nous ne rencontrons plus maintenant que des ruines. La salle hypostyle, le grand obélisque sont à peu près tout ce qui reste debout.

Nous errons au milieu de ces débris, cherchant vainement à nous figurer ce qu'il y avait là autrefois. Tout est ruines. Et pourtant, vu du haut des murailles, l'ensemble de ces ruines est encore un superbe spectacle. La nuit surtout, quand la lune brille toute blanche, le coup d'œil est fantastique. On dirait une ville entière qu'un tremblement de terre vient de renverser. Et de fait, quel effort il a fallu pour bousculer ces monuments si solides ! On se perd en conjectures. On sait bien que Thèbes n'a point été épargnée; qu'après Cambyse, Ptolémée Lathyre la mit à sac, et que plus tard encore, sous Auguste, Cornélius Gallus, gouverneur de l'Egypte, la maltraita cruellement. Sont-ce eux qui ont eu le vandalisme de renverser ces chefs-d'œuvre? Sans doute, ils y ont contribué. Mais le grand destructeur, ici, a été le temps, ce niveleur de toute chose. Enfin n'oublions pas que le dallage de Karnac est à 1m90 au dessous du niveau de la plaine environnante. Il en résulte qu'à l'époque de la crue, Karnac est inondé et qu'en tout temps, des infiltrations impossibles à empêcher viennent ruiner l'édifice par la base.

Voilà pourquoi il faut prévoir le moment où Karnac disparaîtra, ensevelissant sous ses ruines les derniers souvenirs de Ramsès le Grand.

La rive gauche nous réclame maintenant, jalouse de nous

Digitized by Google

faire voir à son tour les trésors qui la couvrent. Arrêtons-nous d'abord à Qournah. Qournah est un temple élevé par Séti Ier à la mémoire de son père Ramsès Ier, et achevé par Ramsès II (Sésostris), fils de Séti. C'est un temple funéraire où l'on venait rendre hommage à la mémoire de Ramsès Ier.

Mariette observe que ce temple représente cette partie des tombes de Saqqarah qui, ouverte à tout venant, était comme une chapelle où l'on venait rendre hommage au défunt, tandis que sa momie, dissimulée à tous les regards, était ensevelie au fond d'un puits. Le temple de Qournah est une de ces chapelles. Quant à la momie de Ramsès, elle était ensevelie dans l'hypogée de Bab-el-Molouk, qui représente ici le puits de Saqqarah où l'on descendait le corps. On voit que l'idée qui préside aux tombes en Égypte est toujours la même et n'a pas varié depuis l'ancien jusqu'au nouvel empire. — Les sculptures de Qournah rappellent celles que nous avons tant admirées à Abydos. A Qournah, certains détails, une tête de Séti entre autres, ne le cèdent en rien aux plus belles productions du grand art égyptien.

Qournah est bâti au pied de la chaîne de l'Assassif. C'est là, dans la vallée de Bab-el-Molouk que se trouvent les plus belles tombes de Thèbes. Ces tombes sont toujours bâties sur le même plan qu'à Saqqarah et à Beni-Hassan. Nous y retrouvons la chapelle extérieure, accessible, et le tombeau dissimulé dans les profondeurs du rocher, inaccessible. Le grand intérêt de ces tombes est dans leur décoration. Celles surtout de la vallée des Rois et de la vallée des Reines ne sont que d'immenses panneaux couverts des plus jolies sculptures. Nous visitâmes six de ces tombes, mais il suffira d'en citer deux, celle de Belzoni (tombe de Séti Ier) et celle des Harpistes, ainsi nommée d'un bas-relief célèbre qu'on y a trouvé. Ces tombes sont creusées dans les flancs de calcaire de la montagne; elles ont la forme d'un long corridor. De chaque côté de ce corridor, on a ménagé de toutes petites chambres dont la destination est inconnue. Tout au bout, on trouve tantôt le puits qui conduisait à la tombe proprement dite, tantôt le sarcophage même occupant le centre d'une grande

Digitized by Google

salle. Il est bien entendu que, dans ce dernier cas, la salle où reposait la momie devait être hermétiquement closé. Aujourd'hui, il y a belle lurette que toutes ces tombes ont été violées. On a fait main basse sur tout ce qu'on pouvait prendre. Si on s'en était tenu là, le touriste pourrait encore se consoler. Mais se figure-t-on qu'il se trouve tous les ans des voyageurs, je voudrais dire des vandales, qui arrachent aux murs de ces charmantes tombes des morceaux entiers de bas-reliefs? De tous côtés, on aperçoit des vides qui sont leur œuvre. Croirait-on aussi qu'à certains moments de l'année, on tolère que les habitants de la montagne aillent s'abriter avec leurs troupeaux dans les tombes? Vous pensez combien la fumée de leurs feux doit faire du bien aux couleurs de ces tableaux que le temps avait laissées si fraîches! Bref, c'est pitié de voir ainsi malmener des monuments uniques au monde; car je ne crois pas qu'il existe un seul tombeau qui puisse être comparé à celui de Belzoni ou à celui des Harpistes. Qu'il s'agisse, comme dans les premières chambres, de peindre à grands traits les épreuves que l'âme séparée du corps doit surmonter à l'aide de ses vertus ; ou bien, comme dans la chambre sépulcrale, de représenter cette âme admise dans le monde des astres et entrée dans une vie « qu'une seconde mort n'atteindra plus », partout c'est le même goût qui préside, c'est la même harmonie qui règne, c'est le même charme qui se dégage de tout le monument.

On sort des tombes de la vallée des rois littéralement subjugué par la grâce de toutes ces sculptures, même de celles dont le sujet semble le moins s'y prêter.

Pour regagner la plaine, il nous faut redescendre la montagne, ce qui est long et pénible, d'autant plus qu'il est midi, qu'il fait un soleil torride et qu'il nous faut suivre, une heure durant, de vrais sentiers de chèvre, où l'on risque une chute à chaque pas. De tous côtés, nous n'apercevons que des nécropoles. Tout le flanc de la colline qui regarde Luxor est percé de trous noirs qui rappellent les batteries d'une forteresse. Tout cela, ce sont des tombes.

C'est là que, longtemps avant le commencement des fouilles

Digitized by Google

officielles, et probablement même longtemps encore après le commencement de ces fouilles, les indigènes avaient découvert de vraies mines d'or. Ils ont fait main basse sur tout ce qui était transportable : bijoux, papyrus, et tous ces trésors ont été disséminés aux quatre coins de l'Europe. Aujourd'hui, il est interdit de faire sortir de l'Égypte quelque antiquité que ce soit, ce qui n'empêche que nul ne s'en va sans emporter de petits souvenirs plus ou moins précieux. Ce serait d'ailleurs une erreur de croire que ces riches nécropoles soient épuisées.

De tous côtés on trouve encore des momies et des statuettes. Dans la plaine, au pied de l'Assassif, je me suis offert le luxe d'une tête et d'un pied de momie. La tête a encore tous ses cheveux. Le prix-courant d'une tête varie de 2 à 5 francs. Les pieds sont moins chers; on en a d'assez bons dans les prix de vingt sous. Tandis que je regagnais Luxor, ma tête sous le bras, je me disais que j'avais peut-être là la tête d'un grand penseur d'autrefois, la tête d'un savant, la tête d'un soldat. Et je pensais à l'ironie du sort qui a voulu qu'après avoir reposé près du Nil étincelant pendant dix siècles peut-être, cette pauvre tête s'en allât habiter les bords brumeux de l'Escaut. Puis, entouré de toutes ces momies, les unes à moitié déterrées, les autres jonchant le sol, et voyant cette horde de fellahs, qui, nous prenant sans doute pour des phrénologues, voulaient nous vendre six, dix, douze têtes, tout un assortiment de têtes à la fois, je me rappelais le temps où la vue d'une momie émotionna tout Paris et je songeais à cette jolie histoire que conte Bachaumont en ses *Mémoires secrets :* « Il vient de se passer, dit-il, une aventure très comique et très vraie. Un particulier venant du grand Caire a rapporté une momie comme objet de curiosité pour orner un cabinet. Passant par Fontainebleau, il a pris le coche d'eau de la cour pour se rendre à Paris. Mais, par oubli, en faisant emporter ses bagages, il a laissé la boîte qui contenait la momie. Les commis l'ont ouverte, ont cru y voir un jeune homme étouffé à dessein, ont requis un commissaire, qui s'est rendu sur les lieux avec un chirurgien aussi ignorant que lui. Ils ont dressé

Digitized by Google

un procès-verbal et ordonné que le cadavre serait porté à la morgue pour y être exposé et reconnu par ses parents ou autres, et qu'on informerait contre les auteurs du meurtre. Cela a excité une grande rumeur parmi le peuple, indigné de l'atrocité du crime dont on l'a instruit et sur lequel on a forgé cent conjectures plus criminelles les unes que les autres. Le propriétaire de la momie, s'étant aperçu de son étourderie, est retourné au coche réclamer sa boîte. On l'y a arrêté, on l'a conduit chez le commissaire, qu'il a rendu bien honteux en lui démontrant sa bévue, son ignorance et celle du chirurgien. Pour retirer de la morgue le cadavre prétendu, il a fallu se pourvoir devant M. le lieutenant criminel, ce qui a rendu très publique cette histoire, qui fait l'entretien de la cour et de la ville. »

Ainsi raconte Bachaumont. Depuis lors, on a fait du chemin, et je gagerais qu'aujourd'hui, sur dix voyageurs qui vont en Égypte, il y en a cinq qui rapportent dans leurs bagages la tête d'un vieil Égyptien. Ce que ces vieux Égyptiens, jadis si unis, doivent être disséminés aujourd'hui par le monde, est effrayant à penser !

Redescendus dans la plaine, nous trouvons Deir-el-Bahari. On appelle ainsi un temple élevé à la gloire de la reine Hatasou. Ce n'est pas la première fois que nous voyons ce nom. Nous l'avons déjà rencontré à Karnac, immortalisé par le plus grand obélisque du monde. Cette reine a donc dû jouer un rôle considérable en son temps. Et, en effet, l'histoire nous dit qu'elle fut associée au trône du vivant de ses deux frères, Thoutmès II et Thoutmès III, et qu'elle eut la régence au nom de ce dernier. Ce fut la Blanche de Castille ou la Catherine de Médicis de l'histoire d'Égypte.

Quant au temple élevé à sa mémoire, il offrirait peut-être quelque intérêt si le voisinage de ces grandissimes ruines de Karnac ne le faisait un peu pâlir. Ce qui est assez curieux, c'est la façon dont il fut construit, en gradins. Il est, en effet, composé de plusieurs cours successivement étagées en montant vers la montagne.

Il va sans dire que Deir-el-Bahari, comme tous les temples

Digitized by Google

de la haute Égypte, est plein de tableaux toujours intéressants à étudier. Ces tableaux représentent spécialement les campagnes d'Hatasou, celle, entre autres, que la régente fit contre l'Arabie. L'un de ces tableaux, très curieux, représente une bataille navale. L'eau est figurée si transparente qu'on y voit nager les poissons, tout comme dans un aquarium.

Non loin de Deir-el-Bahari, et sans quitter la rive gauche du Nil, nous rencontrons le Ramasséum, ce temple que Sésostris (Ramsès II) éleva à sa propre gloire. Comme Qournah, le Ramasséum est un cénotaphe. Il saute aux yeux que la préoccupation constante de Ramsès, en élevant ce temple, a été d'immortaliser les grands faits d'armes de son règne. Il en est un surtout que nous retrouvons partout ici, qui fournit à lui seul le sujet de tous les tableaux du premier pylone. C'est cette grande victoire que Ramsès remporta sur les « vils Khétas ». Nous avons vu rappeler cette victoire et à Luxor, et à Karnac. Nous la retrouvons au Ramasséum, nous pourrions encore la retrouver à Ipsamboul. Et au Ramasséum, ce n'est pas seulement le premier pylône, c'est encore tout ce qui reste du second qui est consacré à la victoire sur les Khétas. Cette victoire dut donc marquer une étape capitale dans la carrière du grand Sésostris. Ce dut être comme un Rocroi ou comme un Austerlitz.

Un peu en avant du Ramasséum, on aperçoit d'immenses débris de statue. C'est tout ce qui reste du colosse de Ramsès, cette statue gigantesque taillée dans un seul bloc de pierre, qui mesurait 17m50 de haut et ne pesait pas moins de 1,217,872 kilogrammes. C'est Cambyse, dit-on, qui renversa cette statue prodigieuse.

Et puisque nous voici aux colosses, nous pouvons, sans aller bien loin, rendre visite à ces deux autres statues monumentales connues sous le nom de colosses de Memnon. L'une d'elles, celle qui est au nord, fut élevée en l'honneur d'Aménophis III, dont jadis elle précédait le temple aujourd'hui disparu. Or, il advint qu'un terrible tremblement de terre secoua Thèbes. *Thebæ Ægypti*, dit Eusèbe, *usque ad solum*

Digitized by Google

dirutæ sunt. Le haut de la statue fut renversé, le socle se fendit et, dès lors, à l'aurore, le soleil, venant échauffer la pierre mouillée par la rosée de la nuit, arracha à ce socle des sons harmonieux assez semblables à ceux de la harpe éolienne. On cria au miracle. On se souvint que Memnon était fils de Tithon et de l'Aurore et on convint que la statue d'Aménophis III était celle de Memnon. Ce qui permettait un peu cette hypothèse, c'est que le colosse se trouvait précisément dans un ancien quartier de Thèbes appelé Memnonia.

Dès lors, il fut admis que la voix qu'on entendait sortir de la pierre était la plainte de Memnon implorant sa divine mère Aurore. On vint en foule assister au prodige, et la statue se couvrit d'inscriptions enthousiastes. Un certain Pétronius, fils de Dillius, composa en l'honneur de Memnon des vers élégiaques qu'on peut lire encore. Gemella, qui vint voir le colosse avec sa femme Rufilla et ses enfants, grava dans la pierre cette apostrophe poétique : « Ta mère, la déesse Aurore, aux doigts de rose, ô célèbre Memnon, t'a rendu vocal pour moi qui désirais t'entendre. » Et Memnon ne tarda pas à disparaître sous les inscriptions et les dédicaces. Un jour cependant, Septime Sévère s'avisa de faire restaurer la statue, et dès lors la voix de Memnon se tut pour jamais.

Le colosse de Memnon ne mesure pas moins de 19 mètres de hauteur. A ceux qui voudraient en savoir plus long sur Memnon et sa légende, je conseillerai de lire la dissertation sur la statue vocale de Memnon que le grand savant Létronne écrivit en 1833. Mais je les préviens qu'il leur faudra du courage.

Le colosse du sud, qui fait pendant à celui de Memnon, représente Osymandias, ce roi d'Égypte quelquefois identifié à Memnon, et qui régnait à Thèbes avant l'époque de Sésostris.

Avant de quitter Thèbes, il nous reste à faire une visite, non la moins intéressante, aux ruines de Médinet-Abou. Médinet-Abou se compose de deux temples.

Le premier est celui de Thoutmès III, le frère de la reine Hatasou.

L'entrée en est de l'époque romaine. Après l'avoir franchie,

Digitized by Google

on trouve une petite cour, puis un pylône de formes fort élégantes, puis enfin le temple proprement dit. On ignore quelle était la destination du temple de Thoutmès avant que Ramsès III lui eût donné pour voisin le grand temple où nous allons pénétrer.

Le temple de Ramsès III comprend, à son tour, deux parties bien distinctes, séparées par une cour. L'une de ces parties est le palais; l'autre est le temple. Le palais est formé de deux grandes tours carrées, aujourd'hui bien endommagées. On en peut cependant encore admirer certains détails, comme les fenêtres, qui sont finement ouvragées et entourées d'ornements des plus originaux. A l'intérieur du palais, les tableaux annoncent tout de suite le caractère privé de l'édifice. On y voit Ramsès chez lui, dans son « home », si on veut me passer cet épouvantable anachronisme. Il est entouré de ses filles; l'une d'elles lui apporte des fleurs, l'autre des fruits. Avec une autre, détail typique, *il joue aux dames.* Qu'on vienne encore dire, après cela, que le jeu de dames n'est point antique et solennel! Pour ma part, j'estime que Noé, en se retirant dans son arche, sauva de la destruction universelle un damier de famille qui lui venait de ses ancêtres. Noé, dans sa candeur, pensait peut-être faire ainsi le bonheur des siècles à venir. Et, en fait, on n'a pas le droit de lui en vouloir plus qu'aux autres pères des jeux, feu Whist, feu Gamon, par exemple, pour ne pas parler de défunt Baccarat.

Après le palais, voici le temple. Un premier pylône mentionne les grandes expéditions de Ramsès III, celle notamment qu'il fit contre les Lybiens. Ce pylône précède une cour où l'on rencontre des statues colossales adossées aux piliers qui bordent l'un de ses côtés.

Sur un deuxième pylône, Ramsès, dans un tableau de toute beauté, est représenté amenant à Ammon et à Mout, les dieux de Thèbes, un groupe de prisonniers de toutes races rangés sur trois lignes. Il est admirable de voir avec quelle fidélité, avec quel art est représenté le type de chaque race. Voilà, sans conteste, un document inappréciable pour l'ethnographie.

Digitized by Google

Faisant suite au pylône, une nouvelle cour. Elle est entourée de galeries qui sont comme un musée. Pas un coin sur les murailles qui ne soit couvert de sculptures, et toutes ces sculptures sont encore recouvertes de couleurs éclatantes. Mariette considère cette cour comme « l'ensemble le plus précieux que nous ait légué l'antiquité égyptienne ». Tout le milieu de la cour est jonché de fûts de colonnes qui ressemblent à de gros troncs d'arbres qu'on aurait symétriquement coupés tous à la même hauteur.

Décrire tous les tableaux qui se trouvent dans cette cour serait une tâche de bénédictin à laquelle nous renonçons. La plupart représentent les victoires de Ramsès sur les Libou (Libyens), sur les T'akkaro et sur bien d'autres encore. Champollion s'est amusé à les détailler, Mariette aussi. Qu'ils reposent en paix!

Et maintenant, il nous faut dire adieu à Thèbes, à Thèbes la grande, à Thèbes l'immortelle. Après l'avoir quittée, je vous promets qu'on en rêve longtemps encore. Et on se demande ce que devait être cette ville prodigieuse qui, s'étendant sur les deux rives du Nil, renfermait dans sa seule enceinte des temples comme Luxor, Karnac, Qournah, le Ramasséum, un palais comme Médinet-Abou, des statues comme les colosses, une nécropole comme Bab-el-Molouk. En vérité, où est la ville moderne qui puisse entrer en lice avec Thèbes? Sont-ce nos palais, nos statues, nos maisons qu'on va opposer à ces monuments auxquels s'applique si bien le mot d'Horace : *Ære perennius?* Mais à leur prix, nos palais sont en pierre molle, nos statues en carton-pâte, nos maisons en papier mâché. Quelle civilisation prodigieuse doit avoir connue cette antique Égypte! Et pouvons-nous bien dire, malgré les grandes inventions modernes, et la vapeur, et l'électricité, que nous sommes supérieurs à ces hommes dont les momies reposent là-bas dans la vallée de Thèbes? Assurément, on ne peut leur refuser le respect, et n'eussent-ils laissé à la postérité que les seuls débris de Thèbes, ils peuvent encore, les Égyptiens de jadis, soutenir la comparaison avec tous les peuples, avec toutes les civilisations.

Digitized by Google

VIII. — De Thèbes a Assouan.

La première cataracte.

On pourrait borner à Thèbes le voyage dans la haute Égypte. Cependant, pour avoir vu le Nil sous tous ses aspects, il faut poursuivre jusqu'à Assouan et Philae. Cela permet, en outre, de visiter Esneh et Edfou, deux endroits qui ont leur intérêt.

Esneh n'a pas plus de 4,000 habitants. Si je consulte le dictionnaire, il m'apprend qu'Esneh est un évêché copte; que c'est l'entrepôt du commerce de la Nubie et du Sennaar; qu'il y a un marché de chameaux; qu'on y cultive le coton, etc., toutes choses, je pense, qui ne vous intéresseront pas plus que moi. Pour ma part, ce que j'ai trouvé de meilleur à Esneh, ce sont ces petits objets en jonc, à raies rouges et blanches, tels que boîtes, corbeilles, vide-poches, qui sont la spécialité de l'endroit. Par contre, ce que j'y ai vu de moins bon, c'est le temple. De ce temple, on ne peut voir que la seule salle hypostyle qui a été déblayée. Pour le reste, les uns prétendent qu'on pourrait retrouver le temple intact sous les maisons de la ville, les autres, que tout a été détruit, sauf la salle hypostyle dont nous parlions tout à l'heure. Bref, nous nous contenterons de jeter un rapide coup d'œil sur cette salle, nous admirerons en passant un beau zodiaque qui s'y trouve, et nous quitterons Esneh sans grand regret.

Edfou nous retiendra un peu plus longtemps, quoique, à vrai dire, nous ayons bien peu de choses nouvelles à y glaner. Edfou, en effet, rappelle prodigieusement Dendérah. Même disposition, mêmes proportions ou à peu près, même genre de décoration.

Quand nous arrivâmes à Edfou, il faisait nuit, une de ces nuits superbes comme il semble que le Nil seul en connaisse. Nous eûmes la curiosité de voir sommairement le temple à la lumière de la lune, avant de le visiter en détail au grand jour. Montés sur une des terrasses du temple, nous pûmes

Digitized by Google

embrasser d'un regard ce superbe monument, l'un des plus beaux et des mieux conservés de la haute Égypte. Devant nous et précédant le temple, un pylône de 35 mètres, c'est-à-dire de 10 mètres seulement plus bas que la colonne de la place Vendôme. Autour de nous, les murs du temple entourant un espace de près de 3,000 mètres carrés. Là-bas, vers le Nil, le petit village arabe d'Edfou, qui semble bien petit de la distance où nous sommes et qu'on devine à peine, tant il est sombre et silencieux. Et, sur ce tableau que le désert borne de toutes parts, la lune verse ses rayons d'argent et le ciel brille du feu de ses myriades d'étoiles.

Après cette mystérieuse visite nocturne, il ne nous reste plus qu'à consacrer quelques heures à l'étude des diverses parties du temple. Aidés des souvenirs de Dendérah, il nous est facile de faire connaissance avec Edfou. Nous retrouvons ici, comme à Dendérah, la chambre où s'assemblaient les prêtres, celle où l'on préparait les processions, celle encore où l'on conservait les offrandes et les objets du culte. Voilà enfin le sanctuaire, un beau monolithe de granit gris tacheté. On le voit, Edfou n'est qu'une seconde édition de Dendérah, mais les deux exemplaires se valent. Le temple d'Edfou a été fondé par Ptolémée IV Philopator. Détail à noter, l'architecte a signé son œuvre. Par exemple, il avait un nom peu portatif, cet architecte : Ei-em-hotep Oer-si-Phtah. Cela veut dire : Imouthès le grand, fils de Phtah.

Après Edfou, le Nil se resserre vers Gebel-Silsileh, un endroit célèbre par ses carrières et par un spéos, sorte de monument commémoratif. C'est sans doute la légère modification qui se produit dans son cours qui a valu au Nil d'être à Gebel-Silsileh l'objet d'un culte particulier. Ce culte se traduit sur les rochers en hymnes adressées au fleuve et « qui ne manquent pas d'une certaine grandeur ». Voici, quelques kilomètres plus loin, Kom-Ombo, appelé aussi Ombos. On y fait halte par acquit de conscience et « parce qu'il faut avoir tout vu », comme disent certains voyageurs, les mêmes qui visiteront un monument sans lever les yeux de leur guide. Kom-Ombo possède un temple presque entièrement enseveli sous le sable. Les flots de cette mer mouvante sont déjà

Digitized by Google

montés jusqu'aux chapiteaux des colonnes. Bientôt Kom-Ombo ne sera plus qu'un souvenir. Ce ne sera point d'ailleurs une perte immense, et Kom-Ombo ne se fera pas regretter tant qu'il nous restera Dendérah et Edfou. De Kom-Ombo à Assouan, il n'y a plus que quelques heures. Nous avons levé l'ancre le soir; le matin, à la première heure, nous sommes réveillés dans nos cabines par un grand bruit sur le pont. Vite la tête au hublot pour voir ce qui se passe. Ce qui se passe, c'est que nous sommes arrivés. Arrivés à plus de 900 kilomètres du Caire, arrivés sous la région tropicale. La journée s'annonce radieuse, et le soleil égaie de ses meilleurs rayons le spectacle qu'on nous donne sur le rivage et qui est déjà par lui-même d'une animation, d'une gaîté, d'un intérêt sans pareils. Tout ce qu'on voit à Assouan est si nouveau, qu'on se surprend à se demander si vraiment on n'est pas beaucoup, beaucoup plus loin, si c'est encore l'Égypte où l'on se trouve. Et de fait, voilà une population bien bizarre; des Turcs, des Barabras, des Bicharis au torse nu, des habitants de Khartoum, des Nubiens, des nègres; on croirait voir un musée ethnographique en plein vent. C'est là, c'est dans cette foule qu'est tout l'intérêt d'Assouan. Pour ce qui est des monuments, des temples, des antiquités, il ne faut pas lui en demander. Mais franchement, entre nous, il me semble que nous avons vu tant d'antiquités, de temples et de monuments depuis quelques jours, qu'on est heureux de pouvoir se reposer un peu et de se délasser par un spectacle d'un autre genre. Donc, nous nous dispersons dans la foule, chacun de son côté, sans guide; Assouan n'est pas assez grand pour qu'on s'y perde. Aussitôt nous voilà entourés de tout ce qu'Assouan recèle de marchands, de brocanteurs, de vendeurs et de revendeurs. Ici, il n'est plus question de nous offrir une statuette cassée ou un méchant morceau de momie. Ce qu'on nous offre surtout, ce sont des armes. Des tomahawks en ébène, des arcs, des flèches soi-disant empoisonnées, des poignards de tout genre, des piques en fer, des lances. Je ne remarque cependant aucune arme de luxe; ce sont toutes pièces d'usage.

Digitized by Google

Il y a encore un objet qui commence toujours par intriguer le touriste. Cet objet est fait en cuir noir ou jaune; il ressemble fort à ces chasse-mouches que les paysans attachent sur le poitrail de leurs chevaux. Une foule de petits vendeurs agitent ce fameux objet autour de nous en criant: «Madame Nubienne! Madame Nubienne!»

Madame Nubienne? je cherche, je ne trouve pas. Quand, soudain, une femme, nubienne probablement, vient à passer portant en guise de jupon cette fameuse ceinture. La lumière se fait aussitôt et, ma foi! je m'offre deux «Madame Nubienne» comme souvenir.

Au bazar, on nous présente beaucoup de plumes d'autruche, quelques dents d'éléphant, quelques belles peaux de fauve. Je remarque aussi des œufs d'autruche fort artistement montés sur un pied de filigrane d'argent. On vend encore beaucoup de poteries semblables à celles de Syout, puis des noix de coco évidées et sur lesquelles on brûle des dessins au fer rouge. Bref, il y aurait de quoi faire sombrer le *Beni-Souef*, si chacun de nous voulait rapporter un échantillon de toutes ces jolies choses.

Sortant du bazar, je me trouve dans une rue assez peu fréquentée, assez étroite. Je suis attiré à quelques pas plus loin par un grand bruit venant d'une maison. Je m'approche, c'est l'école. Il y a là, au fond de la salle, un homme à barbe blanche qui doit être extraordinairement instructif, à en juger par la volubilité avec laquelle il parle. Seulement, je suis convaincu que les quelques douzaines d'élèves qui sont là ne l'écoutent en aucune façon; je doute même qu'ils l'entendent, tant ils font de bruit de leur côté. Il y en a deux surtout, deux voisins installés près d'une fenêtre, qui, pendant tout le temps que je passe là, peut-être dix minutes, charment leurs loisirs en échangeant avec prodigalité taloches et coups de pied. Notez que dans toute la salle je n'aperçois que le professeur et *deux élèves* qui aient à la main une de ces planchettes de bois qui servent de livres. Les autres sont là en rentiers, les mains dans les poches. Au moment où je me retire, deux nouveaux pugilats commencent simultanément à deux points opposés

Digitized by Google

de la salle. Le professeur, sans s'en inquiéter, continue flegmatiquement à débiter sa leçon.

L'après-midi de ce jour-là, nous allâmes à l'île Éléphantine. Il nous suffit de passer un petit bras du Nil pour nous trouver en pleine Nubie. Autour de nous, des Nubiens et rien que des Nubiens. Le costume s'en ressent, bien entendu; et si les hommes sont à peu près vêtus, les femmes le sont d'une façon des plus rudimentaires. Une longue blouse à moitié ouverte par devant, et c'est tout. Quant aux enfants, ils se passent du plus léger vêtement, A part l'intérêt très réel qu'on trouve à se voir en pays aussi étranger, Éléphantine offre peu d'attrait. L'île est presque nue, et par la température torride qu'il y fait (quoique nous soyons au 30 janvier), on est pressé de retourner sous les ombrages d'Assouan, cette oasis. Nous nous hâterons donc de faire le tour de l'île, de jeter en passant un coup d'œil sur les restes de son nilomètre et de regagner la barque qui nous attend.

Rentrés à Assouan, nous eûmes l'occasion d'être reçus par le gouverneur de la province, Hassan-Effendi, qui voulut bien se mettre à notre disposition et nous aider à trouver une barque qui, le lendemain, nous fit descendre les rapides.

Cependant peu à peu le soir est venu. Nous descendons sur la rive après avoir dîné à bord. La lune, presque dans son plein, enveloppe la terre de ses rayons d'argent. Devant nous, la côte toute blanche semble encore appartenir au fleuve. Deux acacias énormes la couvrent en partie d'une grande ombre mystérieuse. Une barque sur le chantier projette sur un mur sa silhouette étrange, qui fait rêver à des ombres chinoises. Et là-bas, Assouan dort au milieu d'un bouquet de dattiers et d'acacias. Nous avançons dans la ville, elle repose. Le bazar tout à l'heure si bruyant, les rues qui débordaient, les maisons d'où sortaient les cris des écoliers ou le chant monotone des travailleurs, tout dort. Nous sommes seuls; la rue est déserte. Sur son sable blanc et fin se découpe l'ombre des maisons, une grande ombre bizarre échancrée en mille endroits. Et, dominant la ville, comme veillant sur elle, le minaret, où tout à l'heure le muezzin faisait entendre sa poétique prière,

Digitized by Google

s'élance maintenant silencieux vers le ciel. Oh! le ciel, quelle magie! On dirait que les étoiles sont moins nombreuses aujourd'hui, malgré la clarté de la nuit. C'est que la lune est si brillante qu'elle efface par son éclat toutes ces petites étoiles qui semblent des feux-follets quand on les regarde longtemps. Elle devait être comme cela, la lune, ce soir où Musset la chanta :

Je viens voir, dans la brune
Sur le clocher jauni,
La lune
Comme un point sur un i.

Et cependant, près de nous le sommeil couvre toujours la terre. Tout dort: et l'oiseau sur sa branche, et l'homme dans son gourbi, et le fleuve dans son lit de granit rose. Pourtant, dans ce grand silence, on entend venir encore, là-bas, de l'autre rive, comme un sourd bourdonnement. C'est la voix du travail; c'est le grincement plaintif de la sachyeh se fondant avec les mugissements du bœuf qui la traîne. Le fellah veille encore. Et je songe, en l'écoutant travailler, à l'ironie du sort, qui veut que ce soit lui qui sème toujours, sans jamais récolter. Allez donc leur en vouloir, après cela, aux fellahs, le jour où ils redresseront leur dos courbé sous l'affront de la courbache!

Il faut songer pourtant à regagner le *Beni-Souef* et à nous préparer à l'excursion du lendemain, la dernière que nous ferons avant de retourner au Caire. De bonne heure, nous sommes sur pied, car Philae nous attire. Nous sommes convenus d'y aller par terre en passant par Syène, et d'en revenir en barque par les rapides. Pour l'aller, nous nous partageons en deux camps : les uns, les prudents, tiennent pour l'âne; les autres, et j'en suis, veulent tâter du chameau. Je ne comparerai pas le chameau à un huit-ressorts. Sa façon de poser le pied et d'allonger la jambe, surtout la manière traîtresse dont il se relève quand on est sur son dos, se dressant sur son arrière-train d'abord, de façon à vous projeter en avant, et puis profitant du moment où vous cherchez à vous remettre en équilibre pour se dresser brusquement sur ses pattes de

Digitized by Google

devant, tout cela ne pourra jamais passer pour le comble du confort et de l'agrément.

Ajoutez à cela que nous n'avons pas même la consolation de marcher vite et que nous avons l'humiliation de voir le parti des ânes battre celui des chameaux d'un nombre incalculable de longueurs. Il y a, en effet, deux espèces de chameaux : le chameau de vitesse et l'autre, que j'appellerais volontiers le chameau-escargot. Exemple de chameau de vitesse: celui qui sert au courrier faisant le service de la poste entre Bagdad et Damas. Ce chameau marche avec une telle rapidité et secoue si fort son homme que celui-ci est obligé de se faire attacher à la selle et que, lorsqu'il arrive à destination après huit jours de ce régime, il est incapable pendant plusieurs heures de faire un mouvement ou de prononcer une parole. Exemple de chameau de lenteur: le nôtre, tous les nôtres, qui ont l'imposture de mettre un temps infini pour nous conduire d'Assouan à Philae. Il faut dire en toute franchise que nous évitons avec soin de leur laisser prendre le trot, qui est décidément un peu dur.

C'est ainsi montés que nous prenons la route qui doit nous conduire à Philae. Nous sommes en plein désert; de tous côtés, on n'aperçoit que des blocs de granit dénudés, émergeant du sol et qui donnent au paysage un aspect excessivement désolé. On nous fait arrêter d'abord auprès d'un petit tumulus. C'est la tombe d'un Anglais qui se noya tout près d'ici en voulant descendre les rapides à la nage.

Bientôt nous arrivons à Syène. On sait combien ses carrières de granit furent jadis célèbres. C'est de là, des flancs de cette montagne que nous avons devant nous, que sont sortis tous ces monuments admirables que nous avons eu l'occasion de saluer depuis le Caire jusqu'ici.

Un obélisque est encore là, taillé sur trois faces et adhérant au roc par la quatrième. Ceci prouve que les Égyptiens finissaient leurs monuments sur place et ne les transportaient qu'achevés au lieu où ils devaient être édifiés. D'innombrables débris de granit rose jonchent le sol. Nous en rapportons tous. Les ânes semblent n'y pas voir grand inconvénient,

Digitized by Google

mais les chameaux, qui ont décidément mauvais caractère, se remettent en route encore plus lentement, comme pour protester contre ce léger surcroît de charge.

De Syène, il ne reste plus de trace. Juvénal lui-même, qui fut exilé ici par Adrien, ne reconnaîtrait plus la résidence que lui valut sa satire. On montre encore à Syène l'emplacement d'un puits fameux. Autrefois, au solstice d'été, l'image du soleil se peignait tout entière dans ce puits. On en conclut qu'à ce moment, le soleil se trouvait au zénith même de la ville et que, par suite, Syène se trouvait sous le tropique, ce qui n'est pas absolument exact. Eratosthène partit de cette observation et, la combinant avec la détermination astronomique d'Alexandrie et avec la distance d'Alexandrie à Syène, il découvrit, 230 ans avant notre ère, sa mesure de la terre.

Après Syène, nous suivons continuellement une route toujours aride, toujours triste. C'est bien le désert. Soudain le pays s'égaye. Voilà de l'eau, de la verdure. Nous sommes arrivés devant Philae. Des barques nous attendent au pied du couvent de la mission autrichienne et, en quelques minutes, nous portent dans l'île. Cette île de Philae est un enchantement, et on ne peut mieux finir ce beau voyage d'Égypte que sur cette délicieuse impression. Figurez-vous une île, un îlot plutôt, jonché de bouquets de palmiers d'où émergent ici et là de gracieuses colonnades, d'élégants monuments. Tout autour court le Nil, et, dans le fond, de grandes masses de rochers tout noirs donnent comme un cadre sérieux à ce charmant tableau et en font encore ressortir toute la grâce. Les monuments sont petits, proportionnés à la dimension de l'île, mais combien ils sont élégants ! Voilà le temple de Nectanébo II, le seul monument important de l'île. Nous y lisons une inscription rappelant que Desaix, commandant la 1re division, a poursuivi les Mameloucks au delà des cataractes, où il est arrivé le 13 ventôse an VII. Croirait-on qu'il s'est trouvé quelqu'un pour détériorer cette inscription si grandiose, qui rappelle ce temps fameux où les soldats français portaient la victoire jusque sous le tropique? Heureusement, une autre main a vengé la mémoire de Desaix en gravant ces seuls mots

Digitized by Google

à l'adresse du violateur de souvenirs : « On ne salit pas une page d'histoire. » Vous voyez qu'il y a encore bien de petites choses à glaner dans ces vieux temples égyptiens. Par exemple, c'est bien le hasard qui nous a conduits devant l'inscription de Desaix, car nous n'avons fait que traverser le temple de Philae, pressés que nous étions d'errer à l'aventure dans l'île, où nous étions sûrs de rencontrer à chaque pas un nouveau point de vue, toujours plus ravissant que les autres. Malheureusement, il n'est si bonne chose qui n'ait une fin, et il nous fallut quitter Philae, ce petit paradis terrestre, après y avoir passé beaucoup trop peu de temps à notre gré.

Revenus sur la rive, à notre point de départ, nous nous dirigeâmes vers ce qu'on est convenu d'appeler la première cataracte du Nil. Ce serait une erreur de croire que la première cataracte rappelle même de très loin les chutes du Niagara, voire celle du Rhin à Schaffouse. Tout se réduit à quelques rochers qui, lorsqu'ils émergent, le Nil étant bas, produisent des courants plus ou moins rapides. Il faut donc se garder de croire le dire d'un aimable farceur du XVII^e^ siècle, Paul Lucas, qui prétendait que la cataracte du Nil se précipitait avec un tel fracas que tous les habitants étaient sourds à plusieurs lieues à la ronde.

Cependant, il y a là, en aval d'Assouan, des courants assez forts. Les Nubiens qui nous donnèrent le spectacle de se jeter du haut des rochers en plein tourbillon étaient entraînés avec une rapidité effrayante. Le courage et l'adresse de ces hommes sont superbes. Ils se jettent tête baissée aux endroits les plus dangereux, se laissent porter quelques instants par le courant, et puis, au moment où vous croyez qu'ils ne reprendront jamais terre, les voilà soudain qui attrapent un rocher au passage et qui s'en reviennent vous demander leur salaire avec autant de calme que s'ils venaient de faire la chose la plus naturelle. Le spectacle de ces hommes jouant avec les éléments était vraiment grandiose.

A notre tour, nous voulûmes nous rendre compte de la force des rapides. Une forte barque, montée par six rameurs, nous chargea, quelques-uns. Nous commençons à descendre; la

Digitized by Google

barque glisse sur l'eau, très vite; les rames ne sont guère là que pour diriger; à certains moments, il nous faut passer entre des roches très rapprochées; d'autres fois nous sommes lancés tout droit sur un récif, et il faut toute la présence d'esprit de l'équipage pour détourner la barque à temps. Ce sont là les moments d'émotion, et c'est le danger de cette excursion d'être toujours menacé d'aller se briser sur un rocher. Ai-je besoin de vous dire que, du train dont nous filons sur l'eau, nous avons bientôt fait de franchir les rapides? Nos hommes poussent un triple hurrah au moment où nous franchissons la dernière mauvaise passe, et nous rentrons dans le Nil calme. Assouan apparaît devant nous et bientôt nous sommes rentrés à bord du *Beni-Souef*. Nous nous retournons alors pour voir le chemin que nous avons suivi pour venir de Philae. Nous ne voyons plus qu'une grande barrière de rochers. Le Nil semble finir ici. Et il vaut mieux qu'il en soit ainsi, car, de la sorte, en disant adieu à Assouan, on n'aperçoit pas, là-bas, vers Philae, le Nil nous montrant la route qui conduit à ces autres merveilles, Ipsamboul, Wady-Halfa, et on peut supposer que ce grand et beau fleuve qui nous a fait passer de si bons moments n'a plus rien à nous apprendre, rien à nous faire admirer. A Philae, nous étions à 1,154 kilomètres de la Méditerranée, à 4,378 kilomètres, c'est-à-dire à 1,094 1/2 lieues de Paris en ligne droite. Jamais je n'aurais cru que le temps pût paraître aussi court et les distances aussi brèves. L'Égypte est un pays d'où l'on revient avec le désir d'y aller encore.

A ceux qui ont bien voulu me suivre dans les péripéties de mon voyage, il me reste à dire: Merci! et si jamais quelqu'un d'entre eux s'en va voir, à son tour, la terre des Pharaons, je serai trop heureux et trop payé de mon travail si ces souvenirs peuvent le guider parfois dans cette Égypte où je me suis tant plu.

Et maintenant, adieu à toi, beau pays du soleil; adieu, journées radieuses; adieu, nuits étincelantes. Adieu!

MAURICE JOOSTENS.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE.

Nous avons, cette fois, une série d'œuvres sérieuses à annoncer, suivie naturellement de romans et d'autres publications littéraires. Commençons par les *Traits fondamentaux généraux de l'ethnologie* [1], de *A. Bastian*, professeur. (Berlin, chez Dietrich Reimer.) Le nom de l'auteur lui-même garantit déjà la valeur de cette œuvre. Très peu de savants modernes ont une expérience personnelle aussi étendue dans le domaine de l'ethnologie et ont eu l'occasion de se faire par eux-mêmes une appréciation des habitants des deux hémisphères. De nombreuses publications en étaient déjà la preuve. Dans ce nouvel ouvrage, l'auteur s'appuie sur le développement organique et historique de sa science pour arriver, par l'induction physique, issue du système de Darwin, à fonder la psychologie générale ethnologique. On ne peut trop estimer cet effort de synthèse et, quand on aura acquis plus de connaissances et d'expériences sur ce terrain, ce livre pourra servir de base à l'édifice de cette science. La tendance à généraliser n'exclut pas, elle semble exiger pour l'auteur la richesse des détails. En six chapitres, il parle des provinces géographiques, de l'outil, de la propriété, de la vie conjugale, du droit et de la religion. Le deuxième chapitre est un véritable chef-d'œuvre de condensation lumineuse; en dix pages, l'auteur traite des principes de développement de toutes les industries qui ont fait l'éducation des hommes, savoir : de l'armement, de la parure, de l'habillement (avec ses conditions préparatoires, l'art de tresser, de

[1] *Allgemeine Grundzüge der Ethnologie.*

Digitized by Google

tisser, de coudre), de la chasse, de l'agriculture, de la navigation, de la construction des habitations (jusqu'à l'architecture), du monnayage, des stimulants spiritueux et narcotiques, de la musique, de la danse, et enfin du jeu comme moyen de gymnastique.

Le style de l'auteur, parfois un peu dur, et la concision des arguments font que cet ouvrage convient surtout à ceux qui ont déjà une connaissance de l'ethnologie en général et de sa terminologie en particulier. Mais ceux-ci y trouveront agrément et profit.

Une autre œuvre popularise, et de la manière la plus heureuse, les résultats des études ethnographiques. Elle est intitulée : *Les peuples extra-européens* [1], *tableaux caractéristiques, scènes de la vie des peuples*, etc., d'après les sources les plus nouvelles, par le docteur *Johannes Baumgarten* (Cassel, chez Kay). L'auteur, à qui nous devons déjà plusieurs ouvrages sur les Français (*La France qui rit. — La France contemporaine*, etc.), a ici un double but pédagogique. Il veut d'abord vivifier l'enseignement de la géographie, pour qu'il cesse d'être un fardeau lourd et inutile aux écoliers. Et, en effet, les descriptions ethnographiques et les scènes de la vie des différents peuples sont bien plus animées et plus intéressantes et, par cela même, plus instructives que les simples descriptions, quelque bonnes qu'elles soient. Mais l'auteur s'adresse aussi à un autre public. Avec autant de vérité que de raison, il accentue dans son avant-propos la valeur des connaissances ethnographiques au point de vue national, comme le congrès géographique de Munich l'avait déjà fait, et, pour répondre à ce programme, il nous donne, d'après les ouvrages des voyageurs modernes, un livre aussi instructif qu'intéressant. La vie, les mœurs et la religion des peuples de l'Afrique, de la Polynésie, de l'Amérique et de l'Asie y sont décrites d'une manière vive, d'un style élégant, et l'on peut prédire que ce livre fera bientôt son entrée dans les familles comme dans les écoles.

[1] *Die aussereuropäischen Völker.*

Digitized by Google

Histoire de la poésie populaire en Allemagne dans ses trais principaux, depuis la fin du moyen âge jusqu'à nos jours [1], par le docteur *Otto Weddigen* (Munich, chez Callwey). La poésie populaire est la source éternellement fraîche où la poésie artistique, quand elle s'épuise et dégénère, peut toujours s'abreuver et se rajeunir. Cette pensée de l'auteur justifie l'utilité et marque l'intérêt de son livre. Il faut remonter à ce vénérable et charmant sanctuaire d'une nation pour comprendre le génie d'un peuple, de ses mœurs, de ses sentiments, de ses idées, de ses luttes, de son histoire entière et, par conséquent, de son avenir.

L'œuvre dont nous parlons donne une courte et claire exposition de tout ce que l'auteur considère comme le développement intellectuel du peuple allemand. Après un abrégé des faits connus sur l'histoire de la chanson du peuple, il fait une distinction entre le *lied* du peuple et le *lied* populaire. Ce dernier, selon lui, est un produit de l'art, qui est dû à des poètes s'assimilant les secrets de la poésie des masses; le premier, au contraire, dont l'auteur est inconnu, a une plus grande vérité de sentiments, avec des défectuosités de forme.

L'auteur parle de tous les genres de cette poésie; le chant lyrique, la poésie ecclésiastique, historique, amoureuse, sociale, bachique, satirique, etc. La poésie épique contient les ballades et romanceros, les chansons didactiques, les satires, épigrammes, etc., et la poésie dramatique les spectacles populaires, ecclésiastiques ou carnavalesques. Naturellement, tous ces genres ne pouvaient être étudiés que brièvement; néanmoins, tout ce que l'auteur en dit est clair et suffisant; son chapitre le plus étendu est celui qui traite de l'influence que Luther a eue sur la littérature, la langue et la poésie populaires. Espérons que l'auteur nous donnera bientôt un livre plus détaillé sur ce sujet, dont il s'est rendu maître.

L'Autriche-Hongrie au XIX^e^ *siècle* [2], par Maurice Bermann. (Vienne, chez Hugo Engel, un volume de 982 pages, orné

[1] Dr F.-H.-O. WEDDIGEN, *Geschichte der deutschen Volkspoesie seit dem Ausgange des Mittelalters bis auf die Gegenwart,* in-8°.

[2] BERMANN, *Oesterreich-Ungarn im 19. Jahrhundert.*

Digitized by Google

de 200 illustrations.) Ce livre est très intéressant : l'auteur rapporte tous les faits importants de l'histoire, de la science, de l'art, de l'industrie et de la vie de ce peuple, ou plutôt de ces peuples, car il y en a plusieurs dans les différentes provinces de cet empire-royaume. Le lecteur y fait l'intime connaissance de toutes ces nationalités, et ce n'est pas dans une sèche énumération des faits, mais par une vue raisonnée des origines et des lois du développement historique. L'introduction remonte à l'époque qui sépare le XVIII^e^ du XIX^e^ siècle, pour établir l'influence que la Révolution française a exercée sur l'Autriche et donner le tableau de la civilisation de ce pays vers la fin du siècle passé. Le premier livre embrasse ensuite la grande guerre contre Napoléon I^er^, et le deuxième livre est intitulé « la Paix ». Cette seconde époque est encore peu connue et rien ne semble la caractériser, qu'un repos bien nécessaire. Mais tout le système de l'État s'y transforme peu à peu, toutes les forces de la nation s'amassent, la tutelle disparaît et le pays fermente, préparant la révolution de 1848. Le troisième livre traite des années de la révolution de 1848 et 1849 et de leurs guerres intestines; le quatrième, des années de réaction, de 1849 à 1859, et de l'État-uni sous un régime absolu; le cinquième, du règne de la constitution de février (1861-1865) et de sa suppression (1865 et 1866), et enfin le sixième est intitulé « le Dualisme »; il va jusqu'à notre époque. On voit, par cette simple énumération, combien l'œuvre est complète. Naturellement, l'auteur a une grande prédilection pour sa patrie et pour la dynastie des Hapsbourgs, mais il est libéral et ne ferme pas les yeux sur les fautes commises. Ainsi, sous sa forme populaire, ce livre doit être regardé comme une œuvre sérieuse. Il donne la clef des troubles qui se sont produits et des difficultés qui peuvent se produire chaque jour dans la vie intérieure de ce pays, sous le régime du dualisme.

Psychologie de la littérature française [1], par Ed. Engel. (Vienne, chez Prochaska.) L'auteur, qui, dans son *Histoire*

[1] ED. ENGEL, *Psychologie der französischen Litteratur.*

Digitized by Google

de la littérature française, s'est montré maître de ce terrain, veut donner ici une espèce d'histoire naturelle de l'esprit de la littérature française, et il y arrive en incarnant chaque grande époque dans un *representative man :* Rabelais, Montaigne, Boileau, La Rochefoucauld, La Fontaine, Corneille, Molière, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, Beaumarchais, Béranger, Musset, Victor Hugo, Dumas fils, Balzac et Zola. Une étude spéciale est consacrée à chacun de ces écrivains, qui, selon l'auteur, représentent les limites extrêmes jusqu'où l'esprit français se soit avancé jusqu'à présent. Portraits piquants et originaux, dans un style fin et une langue précise. Ainsi Rabelais, pour lui, n'est qu'un Gaulois, le Gaulois par excellence; Boileau est le pontife littéraire qui gouverne la république des lettres du XVII^e^ siècle ; La Rochefoucauld est l'inventeur de paradoxes ingénieux, de l'atticisme de la langue. De Corneille, ce qu'il reste pour les Français, c'est un grand poète tragique, mais pour la littérature universelle, sa voix se perd sans écho, sa poésie est plutôt de la déclamation que du sentiment; il a rêvé d'une sublimité qu'il n'a jamais atteinte et il est resté dans le pathos. Très peu de Français comprennent cela, parce que leur éducation dans les écoles les empêche de sentir ce qu'il y a de faux dans ce ton. L'héritier le plus récent et le plus célèbre de cette ivresse de mots est Victor Hugo : lyrique dans le roman et dans l'histoire, il confond toujours son art avec une tribune. M. Engel voit sous sa poésie un symbolisme; ses héros ne sont pas des hommes, mais des types. Quant à M. Zola, l'auteur ne veut pas qu'on l'appelle immoral, car il ne s'est pas proposé d'exciter les mauvaises passions et il ne peint pas le vice pour séduire ses lecteurs, qui sentent très bien de quel côté il s'est placé. Mais il a la brutalité de la vérité et de l'indignation, et il peint avec complaisance ce dont le lecteur doit se détourner. L'auteur s'élève vivement contre sa méthode faussement scientifique, qui veut tout expliquer par l'hérédité, excluant la libre volonté de l'homme et, avec elle, le côté intéressant des personnages. Sans libre arbitre, dit-il, il n'y a pas de grande littérature. — Ses dix-huit études sont précédées

Digitized by Google

de trois essais sur la langue française et sur le caractère des différents courants de la littérature française.

Je n'ai pas l'habitude de m'occuper des traductions allemandes d'œuvres étrangères; je dois faire une exception à cette règle en faveur d'un livre traduit du français. C'est que d'abord la traduction en est si excellente qu'on la croirait un ouvrage original d'un de nos meilleurs écrivains; puis, cette œuvre a trop de valeur pour ne pas compter, même dans une traduction. Ce sont les *Causeries florentines* de Julien Klaczsko, traduites par Guill. Laner.

Dans une villa, près de Florence, chez la comtesse Albina, se réunissent un vieillard, le prince Silvio, un abbé, un académicien français, un jeune Polonais, etc.; pendant le jour, ils ont visité ensemble les galeries et les musées; le soir, ils s'entretiennent de ce qu'ils ont vu. C'est Dante qui fait tous les frais de ces quatre entretiens : *Dante et Michel-Ange*, — *Dante et Béatrix*, — *Dante et son catholicisme*, — *la Tragédie de Dante*, enfin. Études hardies et profondes, qui ont mérité d'être couronnées par l'Académie française.

Deux nouveaux ouvrages de Johannes Scherr attirent notre attention. Chaque fois que cet auteur publie une œuvre, le plus grand intérêt s'y attache. Scherr est historiographe, mais dans les derniers temps le savant ne traite plus l'histoire universelle; il s'arrête à des époques spéciales, à de simples faits historiques, à des monographies. De ce genre est son *Nouveau livre d'histoire* [1] (Leipzig, chez Otto Wigand). Ici, l'auteur accentue son originalité : un amour irrésistible du vrai, une liberté qui ne ménage personne, ni les partisans de son propre parti, — le libéralisme, — ni ses adversaires; une prédilection pour les épithètes caractéristiques jusqu'à la grossièreté, un style rude et dur, sans égards; mais aussi une clarté toujours sûre et un jugement qui n'est souvent que trop juste dans ses condamnations. Ce livre contient dix monographies sur les sujets et les temps les plus différents ; la première parle des « décabristes », qui ont fait une petite

[1] Prof. Dr Johs Scherr, *Neues Historienbuch*.

Digitized by Google

révolution contre l'empereur Nicolas Ier au moment de son avènement au trône. Scherr, qui, même pour les plus petits essais, fait les plus sérieuses recherches, nous montre la folie de cette émeute que rien n'avait préparée, que personne ne comprit et qui échoua misérablement.

On y voit comment l'empereur, de caractère jusqu'alors hésitant, en sortit l'irréconciliable ennemi de toute liberté et de toute pitié. Dès lors, il ne connut plus le mot de pardon. Homme peu aimable, mais que l'auteur apprend à respecter pour la fermeté de ses convictions et pour la dignité de sa tenue devant le trône des Napoléons. Un autre essai, *La Religieuse de Monza*, nous peint, toujours d'après des documents historiques, la perversité et l'immoralité des cloîtres au moyen âge. Un autre : *Les Mémoires de la princesse de Metternich*, caractérise à merveille cette femme si légère et son entourage. Un autre : *Un Procope du second Empire*, parle d'un ton très amer de Napoléon III et de ses courtisans, et surtout de celui que l'auteur compare à Procope, savoir : le comte Horace de Viel-Castel, dont il résume les mémoires. Le comte avait dit : « Nous ne haïssons personne, sinon les sots qui nous fatiguent ; mais nous n'avons à ménager personne. » En effet, ses mémoires ménagent très peu de gens, et c'est pourquoi le gouvernement en confisqua le premier volume dès qu'il parut. Ils sont intéressants, à cause des petits détails qu'ils rapportent de la vie intime de la cour impériale ; le prince Bonaparte Canino surtout y est toujours traité avec mépris.

Le second des nouveaux ouvrages de Scherr a un titre plus net : *Les Nihilistes* [1]. Avec une profonde connaissance de l'histoire russe et des écrivains russes, l'auteur expose l'origine du mot et le développement du parti jusqu'à la mort d'Alexandre II ; il compare cet empereur à Joseph II ; l'un et l'autre, en effet, furent bienveillants et malheureux ; leurs peuples ne les comprenaient pas ; leurs desseins réformateurs et libéraux ne trouvaient aucun soutien ni dans les masses

[1] Prof. Dr Johs Scherr, *Die Nihilisten.*

Digitized by Google

ni dans les classes supérieures; et ceux qu'ils servaient demandaient davantage, sans être mûrs pour ce qu'ils leur offraient. C'est une tragédie cruelle que celle de l'impuissance de l'amour du bien, et l'on pourrait dire à tous ceux qui entrent dans cette voie ce que Dante a écrit sur la porte de l'enfer : « Abandonnez toute espérance. »

Le plus triste de tout le livre, c'est l'épilogue. Scherr s'y laisse aller à de sombres prophéties sur l'avenir du monde; il voit monter le chaos du communisme, qui détruira toute civilisation et tout bien-être, tout ce qui fait maintenant l'orgueil du monde, et qui régnera longtemps, jusqu'à ce qu'il soit écrasé. Son espoir, sa conclusion se devine : c'est à cela que servent les épouvantails. Seule, l'armée allemande, avec sa forte discipline, peut rassurer le monde, suspendre le cataclysme, et l'Allemagne serait bien coupable de ne pas sauver la civilisation.

Trois auteurs se sont réunis pour une autre œuvre, intitulée : *Mensonges historiques* [1]. Ils ne se nomment pas ; on trouve seulement au bas des différents chapitres des initiales : Dr X, Dr Y et Dr Z, mais nous croyons pouvoir assurer que ce sont le fameux chapelain Majunke, M. Julius Bachem et le Dr Schulte, chanoine capitulaire de Paderborn. Ces noms annoncent une œuvre catholique sur des « mensonges » de l'école libérale. Mais quoique, presque en tout point, nous ne puissions rien admettre de ces réfutations, on ne peut nier que l'œuvre est faite avec autant d'habileté que de savoir.

Le plus souvent, et surtout dans la première partie : *L'Antiquité chrétienne*, c'est aux écrivains protestants que le livre emprunte des arguments pour opposer leur diversité d'idées à l'unité de doctrine de l'Église catholique. Ces divergences dans la critique des Évangiles et des apocryphes chez les différentes écoles de théologie protestante semblent aux auteurs une preuve que leur Église seule est dans le vrai, comme s'il suffisait de persévérer dans une idée pour la rendre juste.

La seconde partie, le moyen âge, et la troisième, l'époque

[1] *Geschichtslügen.*

Digitized by Google

de la réformation et l'ère moderne, ne se prêtaient pas à de si faciles arguments. Aussi que de fois ont-ils dû falsifier l'histoire ! Qu'ils rejettent la vieille fable de la papesse Jeanne, à la bonne heure ! mais quand ils fondent la puissance du pape sur la tradition de saint Pierre, quand ils prétendent que l'Inquisition a été une institution clémente, que la réformation n'a été qu'une révolte, que Luther n'est pas l'auteur du choral qui porte son nom et n'a pas créé la nouvelle langue allemande, que la Saint-Barthélemy n'a pas été un acte de fanatisme religieux, mais seulement de défense politique, et que la théorie morale des Jésuites est entièrement innocente, on est tenté de tourner contre eux leur propre titre.

Néanmoins, ce livre mérite l'attention précisément à cause de l'habileté que mettent les trois auteurs à défendre des opinions pareilles.

Le même Édouard Engel, dont nous avons déjà mentionné la *Psychologie de la littérature française*, vient de publier les *Mémoires de Henri Heine*. (Hambourg, chez Hoffmann et Campe.) Heine appelle ce livre le supplément de ses œuvres, bien qu'il ne contienne que ses années d'enfance et de première jeunesse et ne réponde pas à l'attente du public. Depuis la mort de Heine, en 1856, on a toujours cherché ses mémoires, et surtout dans les dernières années on ne pouvait guère lire un journal littéraire sans y trouver quelque article sur ce sujet, qui a donné lieu à bien des contradictions. L'éditeur, dans un avant-propos, raconte l'histoire de ces mémoires ; il dit comment, pourquoi et quand le poète lui-même en a anéanti une grande partie, sinon la plus grande ; il y ajoute des faits importants sur la famille du poète, principalement sur ses rapports avec son frère Gustave, où l'aimable caractère de Henri nous frappe. Le livre même nous rapporte de charmants traits de la jeunesse du poète ; on l'aime déjà malgré sa frivolité et l'on suit avec intérêt le développement de ce caractère si bizarre, si ironique, satirique contre tout le monde, même contre lui, et, néanmoins, si plein d'un véritable sentiment lyrique. Un premier appendice contient quelques fragments posthumes des premiers mémoires de Heine, et au

Digitized by Google

second, plusieurs poèmes de Heine jusqu'à présent inconnus supplément véritable des œuvres du poète.

Si nous passons aux romans et nouvelles, nous trouvons d'abord : *Juanita*, roman en 3 volumes, par Carl Bergen. (Berlin, chez O. Janke). Une célèbre cantatrice italienne et son mari, un baron allemand, renié par sa famille pour l'avoir épousée, sont venus mourir l'un après l'autre dans une petite île entre Bremen et Norderney, en y laissant une fille : Juanita. Une vieille femme a soigné l'enfant et l'excellent pasteur l'a élevée avec son fils Gerdt. Juanita a hérité d'une petite fortune paternelle, que le pasteur a administrée, et de la voix et du talent de sa mère. Mais, au commencement du roman, elle ignore ses facultés, car elle n'a que 14 ans. Par hasard, un maître de chapelle vient dans l'île, l'entend chanter et en est tellement ravi qu'il fait au pasteur la proposition de lui confier l'enfant pour qu'il lui donne des leçons et en fasse une cantatrice, comme sa mère. Le musicien est un brave homme, marié, d'âge mûr. L'enfant le suit avec la permission du pasteur et elle devient une grande artiste, chante dans les salons des riches familles, où sa beauté virginale et son innocence lui font beaucoup d'amis, mais aussi quelques ennemis. Parmi ces derniers est un musicien italien, un vieil insensé, qui a aimé sa mère et qui hait maintenant la fille. Les manœuvres de cet homme, les aventures de la jeune cantatrice, les tentations qui s'approchent d'elle, la victoire qu'elle remporte sur elle-même comme sur ses ennemis, la noble manière dont elle renonce à la main d'un comte et le réconcilie avec sa fiancée, enfin le grand bonheur qu'elle trouve en épousant Gerdt, son ami d'enfance, qui est devenu un grand architecte, tout cela donne au roman beaucoup d'agrément et de vie. Le style est élégant, tous les caractères sont bien dessinés, de sorte que le livre offre une bonnel ecture, — une lecture chaste, ce qui ne nuit pas dans les temps actuels.

Entièrement opposé est un autre roman, un roman de tendance très prononcée : *Phèdre* [1], par M. de Meysenburg.

(1) *Phädra.*

Digitized by Google

(3 volumes; Leipzig, chez C. Reissner.) L'auteur, une femme, veut montrer quel sort la société prépare aux enfants illégitimes, quelle injustice on leur fait en leur imputant la honte de leur mère, — si c'est une honte, — et quels malheurs en peuvent résulter. On ne peut pas nier que l'auteur n'ait atteint son but avec beaucoup de talent et avec une diction fine et élégante. Néanmoins, beaucoup de choses répugneront dans ce roman. D'abord, il est difficile de comprendre pourquoi l'auteur peint la plupart des femmes d'une manière aussi odieuse; il n'y en a que deux qui lui échappent : une paysanne, séduite par une jeune homme et devenue mère, femme honnête dans ses sentiments, brave mère et fidèle épouse d'un mari qui l'a acceptée malgré son malheur, — et une jeune fille qui ne paraît qu'à la fin du roman. Les autres sont presque toutes follement amoureuses et se jettent au cou d'un homme, témoin cette belle-mère qui devient la maîtresse du fils de son mari, mais seulement pour une nuit, car ils ne se connaissaient pas, et, dès qu'elle sait la vérité, elle se tue et le laisse dangereusement malade. Cela nous ramène à la paysanne séduite; car c'est son fils que sa belle-mère aime ainsi; son père avait voulu épouser sa mère, mais, sa famille s'y étant opposée, il s'était marié à une autre, espérant qu'elle adopterait, comme lui, son fils naturel. Mais de là des discordes dans le ménage et, enfin, séparation et mort, qui lui permettra d'épouser la paysanne dès qu'elle sera veuve. En attendant, il vit seul et son fils reçoit une excellente éducation. Le héros écrit un poème : *Phèdre*, que tout le monde admire; il fait de grands voyages et se fixe en Grèce, où il épouse une jeune fille et où son père et sa mère, maintenant unis, vivent avec lui en faisant tout le bien possible, bénis par leurs nouveaux compatriotes et défendant le droit des enfants naturels. Ce roman est, à la fois, un plaidoyer contre la légèreté des séductions, contre le préjugé qui frappe les enfants illégitimes et contre l'intolérance des femmes à mépriser les jeunes filles perdues souvent par leur innocence et une naïve confiance dans les serments de l'amour.

Castilia. Une nouvelle du temps du prince électeur Jean-

Digitized by Google

Philippe de Schönborn[1], par Conrad Kraus. (Mayence, chez Franz Kirchheim.) En 1653, l'empereur Ferdinand III faisait couronner son fils Ferdinand IV roi des Romains; cette cérémonie avait lieu à Regensbourg. Notre nouvelle commence par la dispute des princes-archevêques électeurs de Cologne et de Mayence; le dernier, Jean-Philippe de Schönborn, l'emporte. L'auteur raconte le combat des deux princes et leur réconciliation finale; mais ce n'est pas la chose principale du livre, quelque intéressante qu'elle soit; il raconte surtout un procès contre la famille d'un médecin espagnol, qu'on avait accusé de sorcellerie, lui, sa femme et sa fille surtout, la belle Castilia. Ce fut le dernier procès de ce genre dans la principauté de Mayence et un des derniers en Allemagne. Jean-Philippe était un excellent prince; il avait chez lui, comme conseiller, Liebnitz, le fameux philosophe, et nous faisons aussi la connaissance du célèbre jésuite Friedrich de Spee, cet homme digne et courageux, rempli d'amour pour la vérité et pour les hommes, plein de pitié pour ces pauvres innocents qu'il devait accompagner au bûcher et qui avait osé écrire contre l'infâme manie de ces procès. Les discours de cet homme convaincu, ses entretiens avec le prince sont faits d'après la correspondance de Liebnitz, ce qui augmente leur valeur. Naturellement, les accusés, le médecin et sa famille, sont sauvés, la fille est aimée par un jeune cavalier qui l'épouse, et l'histoire d'elle et de sa mère est si touchante et si bien racontée que cela suffirait à faire de cette nouvelle un petit bijou de ce genre littéraire.

Echec et Mat[2], roman par Ewald-August Kœnig. (Breslau, chez Schottländer). Cet auteur a une spécialité. Dans presque tous ses romans modernes, — et ils sont nombreux, — on voit un banquier devenu riche par un crime quelconque, plus ou moins grave, et devenu, par le fait, l'esclave d'un de ses employés, qui toujours est un fripon. A la fin, le tyran est puni et le banquier, après un premier châtiment, est quelque-

[1] *Castilia. Eine Novelle aus den Zeiten des Kurfürsten Johann-Philipp von Schönborn.*

[2] *Schachmatt.*

Digitized by Google

fois sauvé, quelquefois ruiné ou mort. Mais l'auteur varie ce thème de la manière la plus habile et c'est ce qu'il fait dans *Echec et Mat*[1]. Il y introduit beaucoup de personnages intéressants, bien dessinés; par exemple : un maître tailleur, véritable parvenu avec son faux langage, mais bon homme au fond et qu'on aime à cause de sa bonté; un peintre artiste aux manières brusques, mais très honnête, etc. Le roman commence et finit par les mots du titre; la fille d'un colonel, extrêmement belle, comme dans tous les anciens romans, a gagné la partie contre le fils du banquier, un excellent jeune homme qui l'aime. Elle l'aime aussi, mais elle est trop orgueilleuse pour le lui dire, car elle est pauvre et elle craint qu'on ne la soupçonne de l'épouser pour sa fortune. Mais quand il perd ses richesses par la faute du frère de la jeune fille, le premier employé du banquier, un grand coquin, alors elle peut lui avouer son amour et ils deviennent heureux dans une situation médiocre. Ce n'est pas bien original, mais on lit avec plaisir, car c'est amusant et quelquefois touchant. Que veut-on de plus d'une nouvelle?

Une œuvre véritable est *Le Moulin de Pfisters*[2], par Guillaume Rabe. (Leipzig, chez Grunow.) L'auteur, avec son humeur et son sentiment profond qui n'a rien de sentimental, est depuis longtemps un des écrivains les plus aimés de l'Allemagne. D'abord, il écrivit sous le nom de Corvin et ce pseudonyme conquit l'attention publique dès la première œuvre : *La Chronique de la rue aux Moineaux*. Dans ce nouveau livre, qu'il appelle modestement *Un carnet de vacances d'été*, il accentue ses bonnes qualités et se montre véritablement aimable de la manière la plus naturelle. Le jeune Pfisters a vendu le moulin de ses aïeux à un fabricant de produits chimiques, et, avant que ce moulin ne soit détruit pour faire place aux nouveaux édifices, il y passe pour la dernière fois quatre semaines avec sa charmante femme, à laquelle il fait l'histoire de sa jeunesse et de son père, qui aimait tant son moulin et qui y tenait aussi un restaurant que les étudiants, les professeurs

[1] *Schachmatt.*
[2] *Pfisters Mühle.*

Digitized by Google

et les familles de la ville voisine se plaisaient à fréquenter. Il raconte comment on vint établir, près du moulin, une fabrique de produits chimiques qui salit l'eau du moulin et infecta l'air, de sorte que les clients l'abandonnèrent pour un autre restaurant; il peint la profonde tristesse de son père, puis viennent les souvenirs d'amour, les douces joies du séjour actuel, — et la lecture s'achève sans qu'on y pense et augmente la bonne renommée de l'auteur.

Dans la forêt profonde [1], roman en 3 volumes par L. Haidheim. (Fribourg, chez Kiepert et von Bolschwing.) L'auteur, qui est une femme, occupe un haut rang parmi les modernes romanciers et nous avons déjà plusieurs fois eu l'occasion de parler d'elle et de ses œuvres. Dans ses romans historiques comme dans son *Philippe d'Artevelde*, elle a prouvé qu'elle a fait de très sérieuses études. Dans celui-ci, on voit qu'elle a étudié les caractères humains aussi sérieusement que les époques historiques et qu'elle sait les dessiner clairement et avec une grande logique. Tout s'y développe d'une manière naturelle et vraisemblable. La scène est très restreinte; tout le roman se joue au milieu de la forêt, dans un château, où le vieux et digne intendant des forêts vit avec son fils. Il est veuf et il épouse une seconde femme, un véritable démon, qu'il aime de toute l'ardeur d'un second et tardif amour, et qui feint de l'aimer aussi, mais qui, par ses coquetteries et ses machinations, détruit le bonheur de la maison. Elle trompe son mari et elle trompe tout le monde par ses ruses. Mais son mari connaît la vérité, il meurt, elle s'enfuit et va mourir à l'étranger. Naturellement, quelques amours sont mêlés à cette histoire et quelques mariages complètent le roman; mais l'œuvre a un véritable charme, qui assure à la romancière un succès de plus.

Une discorde en famille [2], roman en 2 volumes, par L. Westkirch. (Fribourg, chez Kiepert et von Bolschwing.) Ce roman finit par ces mots, qui semblent en donner la clef : « Le seul remède pour rallier les familles séparées, c'est

[1] *Im tiefen Forst.*
[2] *Ein familienzwist.*

Digitized by Google

la franchise et la confiance mutuelles. » Rien de plus vrai, mais n'est-ce pas une vérité superflue? Car, si la confiance et la franchise régnaient, il n'y aurait point de discordes. Ce qui importe ici, c'est le roman lui-même, et l'auteur l'a enlevé d'une main habile. Un riche propriétaire de plusieurs terres nobles vit, étant veuf, avec son frère, beaucoup plus jeune que lui, mais qui a un caractère ferme, un esprit clair et un cœur noble, pendant que l'aîné, bon comme lui, mais faible et doux, n'ose pas avouer à son frère qu'il veut se remarier. Il le fait sans que personne en sache rien et le frère est déjà blessé de ce manque de confiance. Mais une fille leur naît et l'on conçoit qu'Otton, son jeune oncle, traité ainsi, n'adore pas l'enfant qui se place entre lui et son frère et qui, de plus, lui ôte tout espoir d'hériter de son aîné. La seconde épouse voit aussi de mauvais œil ce frère dont on se cache, et quand sa fille court un grand danger et manque d'y périr, ses soupçons tombent sur lui, elle l'accuse même et, grâce au faux témoignage d'un coquin d'administrateur, il est emprisonné. Délivré bientôt, « faute de preuves, » il quitte la maison de son frère, se retire dans une petite terre presque déserte, où il vit seul, en misanthrope. Mais il travaille beaucoup, devient riche et, après la mort de son frère, qui le choisit pour tuteur de sa fille, devient amoureux de sa nièce. Cependant les machinations de l'administrateur ont failli ruiner la mère et la fille, et l'on croit qu'il hésite à l'épouser parce que sa fiancée est pauvre; mais il réussit à sauver la fortune de son frère et la vraie cause de ses hésitations était l'ancien soupçon de la mère; grâce à la confiance et à la franchise qu'il y apporte, tout s'explique : la mère reconnaît la noblesse de cœur d'Otton et... tout est bien qui finit bien. Des personnages épisodiques, finement dessinés : l'administrateur, une vieille femme qu'on croit sorcière et qui lui sert d'espionne; sa petite-fille, rusée, habile, belle, jalouse de la fortune et de la beauté de la jeune baronne; un vieil ami de la famille, digne gentilhomme, animent le roman, et l'ensemble lui assurera beaucoup de lecteurs.

Digitized by Google

Les philistres [1], roman en 2 volumes, par Herm. Schulze-Delitzsch. (Berlin, chez O. Janke.) L'auteur est connu: c'est un des philanthropes et des économistes les plus généreux de notre temps; il s'est fait une grande autorité en assurant le bien-être de ses concitoyens. Il était juge, mais il quitta la robe pour se donner tout entier à sa grande œuvre, et quand il devint député, ce fut pour servir la cause économique et libérale. C'est le père des associations sociales ouvrières de consommation et de production qui portent son nom. Le peuple allemand l'aime, ses ennemis le respectent; un jour, la nation lui offrit une récompense de 50,000 écus, mais il n'en accepta que la rente, le capital fut réservé à ceux qui travaillent comme lui au bien du peuple. Il n'est pas riche et cela est d'autant plus admirable, si on se souvient d'un autre cadeau national, fait dans ces derniers jours. Le souvenir de Schulze-Delitzsch (ainsi nommé d'après le lieu de sa naissance) sera béni longtemps en Allemagne.

Si nous avons tant parlé de l'auteur et répété des choses si connues, c'est qu'il y a peu de choses à dire de son livre. Un seul homme ne peut pas tout faire. Pour se distraire de ses travaux d'économiste, il a composé un roman. On appelle en allemand « philistres » les « bons bourgeois » qui n'aiment que la tranquillité et la bière; mais les étudiants donnent aussi ce nom aux camarades qui ont fini leurs études et vont entrer dans la vie pratique. Dans ce roman, on ne trouve guère que des philistres de la dernière classe, car l'auteur s'est amusé à peindre les derniers moments, les dernières joies de la vie des étudiants. Il les a dessinés avec beaucoup de bonne humeur, mais la fable en elle-même n'offre pas grand charme, si ce n'est celui de voir le fameux économiste devenir une fois romancier. Ce qui intéressera surtout dans ce livre, c'est l'auteur.

On peut dire tout le contraire du roman de la comtesse Baudissin : *En province* [2], (Gotha, chez Perthes), intéressant par lui-même, par la fable, par les caractères et par l'excel-

[1] *Die Philister.*
[2] *In der Provinz.*

Digitized by Google

lent style, où l'on sent un parfum d'aristocratie, de bonne aristocratie intellectuelle. L'auteur ne place jamais les nobles au-dessus des autres : tous ses types vivent ensemble sans la moindre distinction entre eux. Un officier, un jeune lieutenant, quitte le service parce qu'il voit qu'il se ruine, lui et sa sœur, pour les mille nécessités de sa profession, et il se retire en province, où il devient administrateur et, naturellement, enfin le gendre d'un riche propriétaire. Tout cela et surtout le conflit entre l'amitié de la sœur du lieutenant pour lui, en lutte avec son amour pour son mari, conflit dont la réconciliation finale est touchante, — puis la vie de province après la vie de garnison, — les caractères de ces petits bourgeois après la domination que la femme du commandant du régiment exerce sur les lieutenants; les portraits de jeunes femmes, tout cela est dessiné avec autant de bonne humeur que de vérité, dans un court volume qu'on lit d'une traite.

M. Conrad Kraus, dont nous avons déjà mentionné la nouvelle : *Castilia*, en fils dévoué de Mayence, étudie l'histoire de cette ville, surtout du temps des princes-archevêques, et il y trouve beaucoup de sujets intéressants. Telles sont ses deux petites nouvelles (chez Franz Kirchheim, Mayence), *Ultra montes* et *Le boulanger d'hosties* [1]. La première se passe en 1727, à Viterbe, où l'archevêque Clément-Auguste, de Mayence, reçoit du pape Benoît III la consécration. C'est le temps de la Pragmatique sanction : l'empereur et le roi de France, qui se disputent, cherchent à gagner les princes allemands, et le conte est rempli des manœuvres de la cour française jusqu'à ce qu'un employé autrichien, corrompu par l'or français, est arrêté comme traître et puni. C'est là le sujet principal. Un charmant épisode : l'amour d'un officier et d'une jeune fille, qu'il a vue à Viterbe, lui prête du charme. — La seconde nouvelle, qui se passe dans la deuxième partie de la guerre de Trente ans, nous fait voir le manque de confiance, la haine même des corps de métiers contre l'empereur, qu'ils appellent un étranger ; la puissance du clergé et aussi

[1] *Ultra montes. — Der Hostienbäcker von Kur-Mainz.*

Digitized by Google

— comme il convient — un amour couronné, après beaucoup d'obstacles, par un mariage, que l'empereur lui-même — *Deus ex machina* — rend possible en anoblissant un jeune officier et en levant le ban de la tête de sa bien-aimée. Ces deux petites nouvelles sont bien racontées.

Étoiles qui filent [1], par Hermann Friedrichs (Leipzig, chez Friedrich), avec un prologue par Woldemar Raden. La plus grande partie de ce petit livre est remplie par un poème épique: *Octavia*, auquel Raden a consacré son prologue. Il y émet l'idée que les personnages morts depuis longtemps pour l'historien redeviennent vivants pour le poète. Quant à ces poésies, il faut avouer qu'il y a, comme dans le prologue, beaucoup de duretés et même des fautes de métrique et de grammaire. Mais, si nous blâmons ces négligences voulues, il nous faut donner d'autant plus d'éloges à la matière de l'œuvre. L'auteur nous transporte dans la Rome impériale du second siècle après le Christ. Octavie, la jeune, belle et vertueuse fille de l'empereur Claude, devient la fiancée d'un jeune noble romain, Silvane. Pendant la fête des fiançailles même, la belle et voluptueuse Poppea Sabina s'offre à Silvane, qui repousse ses séductions. Elle, furieuse, lui jure haine éternelle et vengeance acharnée. En effet, elle fait supprimer les fiançailles et elle marie Octavie à Néron, dont elle, Poppea, est devenue la maîtresse. Bientôt après, elle réussit aussi à envoyer Octavie en exil. Silvane l'y trouve et veut la prendre pour épouse, mais Octavie reste fidèle à son mari; même contre un Néron, elle ne veut pas commettre l'adultère, quoiqu'elle aime Silvane. Alors celui-ci soulève une émeute contre Néron. Il ne réussit pas, est persécuté et s'enfuit chez Octavie, qui, pendant ce temps, a été transportée à l'île solitaire de Pandataria. Poppée obtient de Néron la condamnation à mort des deux amants; des bourreaux sont envoyés, — mais ils ne trouvent qu'un vaisseau brûlant avec les cadavres d'Octavie et de Silvane; ils s'étaient enfuis et, voyant qu'ils ne pouvaient échapper aux persécuteurs, ils avaient mis eux-mêmes le feu au

[1] *Erloschene Sterne.*

Digitized by Google

vaisseau. Ainsi Octavie est restée fidèle à son serment de ne pas appartenir vivante à Silvane. — L'action est simple, les caractères sont clairs, le contraste entre Poppée et Octavie frappe, comme le poète l'a voulu. Et le poème ne prend que 36 pages. Cette brièveté le rend plus vif, tandis que le langage noble, libre d'enflure, offre une jouissance esthétique. Viennent ensuite douze ballades historiques, dont, sauf une seule : *Agrippine et Germanicus*, les lecteurs se passeraient sans regret.

Gentilshommes allemands [1], par E. Arwed. (Leipzig, chez Friedrich.) C'est un étrange roman! D'abord on n'acceptera guère ce titre, car, quoique ce soient tous des gentilshommes que nous voyons ici et que le seul bourgeois soit à la fin anobli, les personnages ne seront pas facilement admis comme des types exclusivement allemands. Dans chaque pays, dira-t-on, on peut se rendre ridicule comme ce chef de famille, un prince, non de naissance, mais par promotion, de comte qu'il était, et qui parle toujours de sa haute position, des égards dus à sa principauté; il n'aime pas à voyager, parce qu'à l'étranger personne ne sait que c'est un prince et qu'on ne le salue pas; il réussit à faire de sa fille l'épouse d'un prince royal et, plus tard une reine. Enfin, ce père s'est marié très jeune, mais les époux se sont séparés bientôt et, finissant par oublier qu'ils sont mariés, ils se remarient. Si cela peut se voir ailleurs qu'en Allemagne, ce n'est pas une raison pour ne pas le bien dessiner sous des noms allemands et la vie de petite cour de ce prince est réjouissante pour tous ceux que n'aveugle pas l'orgueil national.

Encore un bon livre : *Waldhof*, conte, par Augusta Fechner. (Halle-sur-Saale, chez Kaemmerer et Cie.) C'est un livre écrit pour les jeunes filles, par une institutrice, croyons-nous, car ce conte a surtout un but pédagogique. C'est l'histoire d'une jeune fille, « gâtée » par ses parents et par sa sœur, qui ne s'est, jusqu'à présent, point du tout occupée du ménage et qui vient en visite chez son oncle, le propriétaire de

[1] *Deutsche Edelleute.*

Digitized by Google

Waldhof. Celui-ci veut la « gâter » aussi, car il l'aime comme tout le monde, puisqu'elle est aussi bonne que belle ; mais la tante est ce qu'on appelle une bonne ménagère, une femme pratique, qui ne connaît d'autre plaisir que le travail dans la cuisine, dans la laiterie, etc., et qui n'a pas le moindre goût pour les récréations de la musique, etc. De là beaucoup d'ennuis et de larmes pour la nièce ; mais sa tante se casse la jambe : alors la jeune fille ne voit que le devoir et les deux femmes s'accordent à merveille. « Fais ton devoir et tu seras heureux, du moins tu ne seras pas malheureux, » telle est la morale de ce conte. Mais ne craignez pas d'y trouver ni ton doctrinal, ni ennui. L'œuvre a beaucoup de gaîté et de franche humeur, et se termine par des fiançailles, après des traits de caractères bien dessinés.

TH. COSSMANN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

La vérité sur la carte géologique. Bruxelles, 1885. Anonyme.

C'est une bien lamentable histoire que celle-là. Une œuvre de science à la merci des fluctuations politiques, cela ne devrait jamais être possible. Ici, il y a pis, c'est la démolition de plusieurs années de travail scientifique par une opposition sans compétence et s'autorisant presque toujours de renseignements erronés pour conclure à des injures. Quand une œuvre pareille est décidée par une loi, organisée par un règlement, confiée à une administration publique, sous la direction de son chef et sous le contrôle d'une commission de savants, choisis par le gouvernement; quand des rapports réguliers tiennent l'administration centrale au courant des travaux; que le service des paiements est une occasion permanente de contrôle et que le gouvernement, ayant tous ces apaisements, surveille tout ce qui est de sa juridiction et juge les abus qu'on pourrait lui dénoncer, on n'a plus à remettre en question un système choisi après délibération par les hommes compétents, exécuté sur la foi de contrats légaux, qu'on ne peut changer sans tout détruire.

Qu'a donc à voir à cela la politique? Le vote des budgets annuels lui appartient, et c'est une garantie que rien ne se fera sans que l'opinion publique puisse intervenir chaque année. Mais, entre contrôler la bonne exécution d'une œuvre et la mettre en pièces, il y a un milieu, et le vote des budgets suppose le respect d'une œuvre commencée, — disons : le respect de la science, le mot ne sera pas exagéré, — autant que l'intérêt des finances ou la surveillance des administrations. Sans cela, le régime représentatif se déconsidérerait, et l'on aurait à se demander s'il ne conviendrait pas de soustraire au vote annuel des budgets des œuvres qui ne se peuvent faire sans unité de direction et sans le concours de longues années. Sinon, l'on arriverait à ce résultat qu'aucun savant sérieux ne voudrait plus rien entreprendre d'aussi précaire.

Les passions ne l'entendent pas ainsi, et la politique permet tout, sous le couvert de l'inviolabilité parlementaire. C'est ainsi qu'une œuvre commencée au grand honneur du pays par Dumont, reprise

Digitized by Google

par le gouvernement sous la direction de M. Dupont et d'une commission composée de MM. Brialmont, Houzeau, Liagre, Maus et Stas, est suspendue, plus que suspendue, menacée d'être reprise sur un nouveau plan et gâtée de fond en comble. Cela résulte jusqu'à l'évidence de cette brochure, à laquelle il ne manque qu'une chose : le nom de l'auteur ; car, si c'est un ami de ces honorables savants qu'on bafoue qui les défend ici, il aurait pu, en signant, parler avec plus d'autorité et se laisser aller à une émotion légitime. Si c'est l'un d'eux, on aimerait à entendre les accents de la défense personnelle, qui convainquent lorsqu'on sent qu'un homme plaide à la fois pour sa science et pour sa dignité.

J. GRAND-CARTERET. *Les mœurs et la caricature en Allemagne, en Autriche, en Suisse,* avec préface de Champfleuri. Illustré de planches hors texte et de nombreuses gravures. Paris, L. Westhausser, 1885.

La caricature est une des faces de l'art plastique comme de la littérature. Les scènes du *Roman du Renard* « illustrent » les cathédrales de leurs sculptures, comme les fabliaux se répandent dans toutes les cours et les farces dans les représentations dramatiques des églises. Quand Sébastien Brandt écrit sa *Nef des fous*, Érasme, l'*Eloge de la folie*, Murner, *Tyl Uylenspiegel*, il y a des artistes pour rivaliser avec cet esprit sarcastique : sombre, philosophique ou leste, et Holbein est du nombre, comme l'Angleterre aura son Hogarth après Swift, l'Espagne, Ribera après Cervantes et, de nos jours, son Goya. En France, de la farce de Pathelin à Rabelais, à La Fontaine, à Molière, quelle gamme de rire, qui va aussi de Callot à Gavarni et à Granville! Et à côté des hauts comiques, telle que la presse auprès du livre ou que l'eau-forte à côté du tableau à l'huile, quelle inépuisable fécondité d'almanachs, de caricatures, de scènes illustrées, de journaux comiques! Il n'y a qu'une manière de pleurer, il y a mille façons de rire, a dit Chateaubriand.

Quand tout se nivelle, c'est le rire qui s'y prête le moins; la charge résiste, et l'on dirait que la grimace est ce qui s'assouplit le moins facilement sur la figure humaine. La mode devient générale, les mœurs s'égalisent, les genres littéraires : classicisme, romantisme, école du bon sens, naturalisme, impressionisme passent d'un coin de l'Europe à l'autre, de sorte qu'on en arrive à ce qu'il n'y ait plus entre nations que des nuances; la caricature reste nationale, garde son cachet d'originalité. Il serait plus difficile d'unifier sur un seul mode l'esprit, l'humour, le cant, et avec eux la manière de croquer

Digitized by Google

un ridicule en France, en Angleterre et en Allemagne, qu'il ne l'a été de vulgariser en Europe le genre Walter Scott, le ton de Dickens, le roman psychologique anglais ou le naturalisme français.

Rien ne donne plus d'intérêt à une histoire de la caricature.

Prenons l'Allemagne, par exemple : quelle difficulté des yeux français n'ont-ils pas à s'habituer à la charge de ses journaux pour rire? Mais aussi, à mérite égal de dessin ou de composition, le *Reinart* de Kaulbach, le *Rabelais* de Doré, les enfants de Kate Greenaway, quelle variété de goût!

A Vienne, où les mœurs parisiennes semblent importées, de nombreuses nuances se font jour; dans l'imitation, l'effet est déplorable, car la coquetterie de la grisette n'est artistique qu'à Paris et prend ailleurs des tons peu faits pour plaire aux yeux délicats. Mais dans les œuvres originales, quelle rivalité d'esprit, différent en des mœurs presque semblables!

M. Grand-Carteret n'a pas négligé de donner ce qui rentre dans une sorte d'unanimité du goût moderne, ce qui, par cela, semblera se rapprocher du goût de chaque peuple; mais il s'arrête plutôt à tout ce qui caractérise l'originalité de chaque pays, de chaque ville : scènes de mœurs, exposées par l'auteur avec autant de tact que d'érudition et illustrées par le pays lui-même en des caricatures de toute sorte : violentes ou spirituelles, sans finesse ou pleines de goût, de sorte qu'on suit dans un double panorama mouvant, historique et artistique, une grande page des annales du rire dans les pays germaniques.

Ce superbe volume est annoncé comme le premier d'une série pareille en préparation ; quand l'œuvre entière sera faite, — œuvre immense, — on aura sous les yeux l'encyclopédie de ce genre qui, dans notre ère, commence par des poèmes latins de moines : *Reynardus vulpes*, etc., et des bas-reliefs de cathédrales, pour arriver au *Charivari*, au *Punsch*, au *Kladderadatsh*, au *Kikari*, au *Krokodilsthrœne*, dont l'auteur note dans ces pays plus de cent.

La ligne de Saint-Macaire, par M. Edm. Cattier. Collection Lebègue, n° 68. C'est le second petit livre de l'auteur des *Bêtes du professeur Métaphus :* une œuvre pleine de fraîcheur et de rire, où la scène principale, l'enquête qui amène le dénouement, était une véritable trouvaille. C'était, à la fois, de bon comique et un excellent artifice pour intéresser les jeunes lecteurs à des faits scientifiques qui les rebuteraient ailleurs et qu'ici ils dévorent avidement. *La ligne de*

Digitized by Google

Saint-Macaire plaide aussi habilement une cause pareille ; car c'est la routine que l'auteur combat dans les deux livres, la vieille routine qui s'effraie de tout progrès. D'abord, c'était la science de Darwin qu'il vengeait ; ici, ce sont les chemins de fer. Ses jeunes lecteurs suivront avec plaisir toute cette histoire, où, à chaque page, en riant des préjugés, ils apprendront quelque fait exact, et se plairont, se formeront à l'activité de la vie moderne. Moins hardi, moins exubérant, d'autres diraient plus sage, dans ce second livre, l'auteur y conserve le don précieux d'enseigner en intéressant.

L'*Union dramatique et philanthropique* vient de prendre une initiative qui promet. Après des succès nombreux de sa charmante troupe d'amateurs, elle a invité les sociétés dramatiques de l'agglomération bruxelloise à se fédérer pour arriver à des représentations régulières d'œuvres belges. Prêchant aussitôt d'exemple, elle a demandé à un concours une petite pièce devant servir à être représentée par les sociétés dramatiques du pays concourant pour un prix d'excellence. Les concours littéraires réussissent difficilement. Celui-ci n'a pas avorté. Le premier prix a été donné à une petite *comédie bouffe*, d'un genre leste, mais où un trait comique, bien trouvé et, sauf quelques épisodes, bien mis en scène, un style fait pour le théâtre et, à part quelques mots grossiers, toujours français, annoncent un vaudevilliste. L'idée même est assez piquante pour qu'on désire que l'auteur, M. Alb. De Ruyter, la reprenne et en tire une saynète, pleine de rire. La pièce favorisée du second prix avait, dans un genre plus sérieux, un sujet bien observé et prêtant au comique. Mais le concurrent n'avait su ni en composer une pièce, ni l'écrire. Et, comme il faut toujours que la comédie de la vie réelle marche de pair avec l'autre, l'auteur s'est mis à refuser son prix — un second prix ! après une pièce bouffonne ! pensez donc ! — dans une lettre qui s'efforce d'être injurieuse pour l'*Union*, pour le jury, pour le lauréat. Cela, juste au moment où il convoquait les auteurs belges à s'unir. Singulière manière de s'entendre ! L'*Union* a répondu spirituellement, en offrant au jury un banquet où l'on n'a fait que fraterniser, et elle poursuit son œuvre avec ses excellents amateurs. On peut déjà annoncer qu'elle représentera, cet hiver, une comédie inédite, en trois actes, d'un auteur belge. *Bravissimo !*

CH. P.

Digitized by Google

LA PROPRIÉTÉ COLLECTIVE DU SOL

EN DIFFÉRENTS PAYS

II

Je demande au lecteur la permission de le transporter brusquement du *township* puritain de Nantucket, perdu parmi les brumes de l'Atlantique, qu'on a appris à connaître dans le précédent article, au milieu des montagnes de la péninsule ibérique, parmi des populations de race et de religion entièrement différentes, placées dans des conditions économiques tout autres. Nous y retrouverons encore une fois exactement le même régime agraire que dans le *township* écossais. On rencontre certaines plantes alpines rares, à la fois dans le haut Nord et sur les montagnes de la Suisse, et elles n'existent pas dans la région intermédiaire. Comment expliquer leur migration? Ont-elles passé de la Suisse en Scandinavie ou réciproquement? Nullement, disent les botanistes. Jadis, à l'époque glaciaire, elles étaient disséminées dans l'Europe entière. Peu à peu, le climat leur étant devenu défavorable, elles ont disparu des plaines, pour ne survivre que sur les hauteurs ou bien sous ces latitudes boréales, qui leur offrent encore le milieu qu'elles réclament. Il en est de même pour le régime de la collectivité archaïque. Il a existé jadis partout, mais les transformations de la civilisation et de l'agriculture l'ont éliminé successivement, sauf dans certaines

Digitized by Google

contrées isolées, où les influences qui lui étaient mortelles n'ont point pénétré.

D'après M. Oliveira Martins, qui, dans son excellent livre *Quadro das instituiçoes primitivas*, a tracé un tableau si bien fait des transformations de la propriété, le régime de la collectivité primitive a disparu de bonne heure en Portugal : au sud du Tage, sous l'action des *latifundia* féodaux ; au nord, au contraire, pour faire place au bail héréditaire ou *aforamento*, qui assurait à chaque famille la jouissance permanente d'une petite exploitation. Cependant, il nous a signalé l'existence d'une commune où la forme la plus ancienne de la collectivité foncière a survécu, malgré les influences destructives de l'époque romaine et de la féodalité. Cette commune ou paroisse (*frequesia*) s'appelle San-Miguel de Entre-Rios ; elle est située sur les bords du Lima, dans la région montagneuse qui forme la pointe nord du pays, vers la frontière de l'Espagne. Le territoire de la commune est divisé en plusieurs hameaux (*logares*) ayant chacun un juge et un trésorier et se gouvernant par l'assemblée générale de tous les habitants. Anciennement, l'insigne indiquant les fonctions du juge était une grande coquille univalve (*carrapita*), au moyen de laquelle il convoquait les habitants à l'assemblée. Tout ce qui intéresse la communauté est réglé par le suffrage de tous, et les femmes ont le droit de voter comme les hommes. Les troupeaux paissent sur les prés communaux, gardés par des bergers, qui ne sont autres que les habitants se remplaçant, à tour de rôle, tous les trois jours. Les terres cultivées sont partagées en lots (*sortes*), tirés au sort entre toutes les familles, chaque année. Les travaux des semailles et de la moisson se font en commun ; mais chacun ne reçoit que le produit de son lot. Un trésor commun est formé au moyen de la vente du charbon de bois fait dans la forêt communale. Le trésor, soigneusement fermé, ne peut s'ouvrir que devant l'assemblée générale, et en cas de nécessité, soit pour indemniser un habitant d'un incendie, de la perte de ses animaux domestiques, soit pour faire face à un impôt extraordinaire ou à quelque travail d'utilité générale. La peine dont sont frappés ceux qui violent les usages

Digitized by Google

et les règlements est celle qu'à Rome on appelait *interdictio aquæ et ignis* et qu'on retrouve aussi chez les Germains, c'est-à-dire qu'on leur refuse le feu, l'accès à la fontaine et qu'on ne leur parle plus. C'est la mort civile, et le coupable n'a plus qu'à émigrer.

M. Oliveira Martins cite encore, pour le Portugal, deux autres exemples de partage périodique annuel; mais ils remontent au moyen-âge. (Voy. *Quadro das instituiçoes primitivas*, p. 98-100.) L'un est la division des terrains marécageux de Ulmar, en 1291, parmi les habitants de Leiria; l'autre est celui-ci. Quand D. Alfonso Henriques se fut emparé de Lisbonne, il ordonna que le conseil de la ville répartît annuellement le vaste terrain appelé Vallada entre les habitants pauvres, afin de leur permettre de se procurer quelque subsistance par leur travail. Chaque année, on faisait scrupuleusement la liste de ceux qui avaient droit à être secourus et chacun recevait son lot. Cela se fit jusqu'à ce que, sous Sancho II, les riches et les puissants eurent entièrement accaparé cette terre. (Viterbo, *Elucidario das palavras. V° Cellareiro* et *Vallada*.) Comme le remarque M. Martins, si l'usage de ces partages annuels n'avait pas existé ailleurs, le roi n'y eût pas songé.

En Italie, près de Bologne, dans les deux importants villages de Cento et de Pieve, deux grandes terres très fertiles, chacune d'une étendue de plus de 1,000 hectares, ont été concédées aux habitants par l'évêque de Bologne, Ottavio Ubaldini, en 1263, pour être réparties entre eux, et, depuis 1279, tous les vingt ans, le partage s'est fait jusqu'à nos jours. Comme dans certains *townships* écossais, une première répartition se fait entre les hameaux (*borgi*), puis des lots égaux sont tirés au sort entre les ayants droit [1].

D'après M. Martins, en Espagne, près de la frontière portugaise, dans la zone entre la Manche et l'Andalousie, on

[1] Voy. aussi la « Propriété collective dans les Apennins », chapitre que le professeur Karl Bücher a inséré dans la traduction qu'il a faite, en allemand, sous le titre de *Ureigenthum*, de mon livre *La propriété primitive*.

Digitized by Google

trouve aussi un certain nombre de communes (*ayuntamientos*) où presque tout le territoire est propriété communale. Sur les pâturages, le bétail de tous les habitants paît pêle-mêle, et les terres à labour sont repartagées chaque année, de façon qu'à l'inverse de l'adage féodal : « Pas de terre sans seigneur », on peut dire ici : « Pas d'homme sans terre. » Chacun cultive sa part et en récolte le produit. La commune possède aussi une vaste forêt, où s'engraissent sur la glandée de nombreux cochons; de sorte qu'en chaque maison on trouve lard, jambons et saucisses. Celui qui, sur la vaste étendue des communaux (*comun*), entoure, avec les pierres ramassées en nettoyant le sol, un champ qu'il cultive, en devient l'usufruitier héréditaire; mais il n'a pas le droit de le vendre. Ces enclos (*fincas*), qu'on voit par-ci par-là au milieu du champ communal, correspondent aux *ex-sortes* ou *bifangs* du moyen-âge, soustraits au partage périodique et au *Flurzwang*. La même coutume se retrouve aujourd'hui à Java et, autrefois, en Portugal, sous le nom de *alondo*, droit du défricheur. (Voir Viterbo, *Elucidario*. V° *Alondo*.)

M. G. de Azcarate, dans sa consciencieuse histoire du droit de propriété (*Historia del derecho de proprietad*. Madrid, 1883), montre la collectivité archaïque survivant dans un village des montagnes de Leon appelé Llanabes. Outre le pâturage commun et certaines prairies qui sont propriété individuelle, le terrain destiné à la culture est réparti au sort entre les habitants, tous les douze ans. Si l'un des usagers meurt dans l'intervalle, son lot est laissé à sa veuve et à ses fils jusqu'au partage suivant. M. de Azcarate a entre les mains la vie manuscrite de D. Juan Antonio Posse, qui a été curé de ce village de Llanabes et qui vante avec enthousiasme les avantages de ce régime, qu'il considère comme conforme aux prescriptions de la justice et du christianisme. « Les hommes de métier, dit-il, le forgeron, le pâtre, le boutiquier sont payés par le Conseil, qui se réunit dans la salle de l'*ayuntamiento*, pour régler tout ce qui concerne la culture et les intérêts communaux. Le Conseil achète le sel en gros et le répartit entre les habitants. Il entretient les chemins, à frais communs, et

Digitized by Google

partage aussi entre tous le foin de certains prés, de façon que chacun en obtient deux charretées. Le village arrive ainsi à posséder un grand troupeau, qui fait sa richesse; sans ces propriétés communes, le village serait un désert. » Le curé Posse, qui avait probablement lu Rousseau, adresse à son village les éloges les plus touchants : « Tu m'as fait connaître, s'écrie-t-il, ce que c'est que la vraie égalité, et j'ai vu qu'elle se concilie avec le respect de l'autorité. Tu m'as appris que la propriété conservée en commun assure le bien-être de tous, tandis que la propriété privée, accumulant peu à peu entre un petit nombre de mains les héritages de tout un village, plonge ses habitants dans la misère. » Le fait important, constaté par le curé de Llanabes, est que ces partages périodiques ne donnaient lieu à aucune difficulté et que les terres ainsi réparties étaient aussi bien cultivées que celles qui, ailleurs, étaient propriété individuelle.

M. Oliveira Martins me signale un exemple très curieux de jouissance communale collective, différente du partage périodique, dans la *Corographia portugueza*, de Carvalho, III, 235 (de l'année 1712), où on lit, sous la rubrique de *Grandola*, commune d'Alemtejo : « La municipalité a un *dépôt commun* de grain (blé et seigle) pour le bien des laboureurs. Ce grain, la commune le livre comme prêt qui doit être payé dans la même espèce, moyennant la bonification de 6 *alqueires* (boisseaux) par chaque *moïo* (1 *moïo* = 60 *alqueires* = 81.28 hectolitres). On institua le dépôt en 1679 avec 20 *moïos*, et aujourd'hui (1712) il possède 66 *moïos*, au grand avantage de ceux qui n'ont pas les moyens de faire leurs semailles. » En Serbie, toutes les communes ont encore leur grenier collectif, et il en est de même dans beaucoup de communes de l'Alemtejo. « Grandola possède en outre une belle propriété, où il y a 1,300 milliers de pieds de vigne les plus beaux et obtenus au meilleur marché de ce royaume. La propriété a environ une lieue de circonférence, et est entièrement murée, avec quatre portes pour le service des bourgeois. On y voit aussi des oliviers nouvellement plantés, ainsi que poiriers, coings, figuiers et autres arbres fruitiers qui donnent leurs produits

Digitized by Google

en abondance aux gens de Grandola. » Cet exemple correspond aux vignes communales qu'on trouve dans le Valais.

A l'époque de la Révolution française, les mainmortables du Jura vivaient encore en communautés (*meix*), et l'individu s'y trouvait si complètement engagé qu'il n'avait même pas de nom de famille; ils devinrent électeurs pour la Constituante, non parce qu'ils étaient personnellement inscrits, mais parce que leurs communautés étaient portées au rôle des contributions foncières. Leurs délégués au bailliage secondaire de Saint-Claude sont désignés seulement par leurs noms de baptême aux appels nominaux.

M. Pacifico Valussi nous apprend (*Cooperazione rurale.* Padova, 15 mars 1885) que dans les villages du Frioul, les communes ont des biens gérés par l'assemblée générale des habitants (*consiglio di vicina*). Ces biens, consistant en prés et pâturages, sont partagés entre toutes les familles, de façon que chacun ait un lot. En France, on trouve la même coutume encore en vigueur dans les montagnes entre l'Hérault et l'Aveyron, où les communaux sont très vastes. La commune de Cornus, par exemple, possède, outre une forêt, un domaine de terres arables réparties entre les habitants pour une certaine durée. (Voy. Leroy-Beaulieu, *Le collectivisme*, p. 139.)

Dans de très instructives remarques, faites au sein de l'Institut de France, à propos du travail de M. Fustel de Coulanges sur la propriété chez les Germains (voy. *Compte rendu Vergé*, 1885, fasc. 7 et 8), M. Aucoc dit qu'au XVIII^e^ siècle, dans plusieurs provinces de France, en Bourgogne, dans l'Artois, dans les Trois-Évêchés, « des arrêts du conseil, qui sont encore en vigueur aujourd'hui, ont autorisé la mise en valeur des pâtures communales, au moyen de partages entre les habitants chefs de famille, à titre héréditaire, mais sous la condition qu'au cas d'extinction de la famille, le lot ferait retour à la commune, qui l'attribuerait au plus ancien chef de famille inscrit depuis le partage ». « L'exemple de ces partages temporaires et la réaction violente contre la législation féodale ont entraîné le législateur de 1793 à autoriser des partages à titre définitif, qui constituaient une véritable violation

Digitized by Google

du droit des générations futures, représentées par les communes. Mais depuis que les vrais principes sur la propriété communale ont été remis en vigueur, on est souvent arrivé, pour tirer parti des biens communaux, sans les vendre ou sans les abandonner à une jouissance commune presque stérile, à faire des allotissements ou partages temporaires entre les habitants, pour plusieurs années ou pour une année seulement, suivant les cas. La jurisprudence du ministère de l'intérieur et celle du conseil d'État abondent en décisions qui autorisent des mesures de ce genre ou qui statuent sur les difficultés auxquelles elles ont donné lieu. » (Voy. aussi *Les sections de communes et les biens communaux*, par M. Aucoc.)

Nous trouvons chez les Arabes de l'Algérie, dit encore M. Aucoc, les types des différentes phases par lesquelles peut passer la constitution de la propriété. Les tribus du Sahara et des hauts plateaux sont à l'état nomade et vivent uniquement des produits de leurs troupeaux. D'autres tribus, plus près de la mer, dans le Tell, sont à l'état demi-nomade, s'occupant à la fois de la culture des terres et de l'élevage des bestiaux, mais n'ayant pas de cultures fixes, parce que le climat et le soin du bétail forcent les tribus à se déplacer. La terre alors n'est cultivée qu'une année, après que le feu a converti la végétation spontanée en cendres. Enfin, près de la mer, on trouve la propriété privée complète et la culture permanente.

Dans les exemples cités jusqu'à présent, nous avons vu la propriété collective archaïque apparaître comme une institution qui décline et se meurt, mais on peut la retrouver pleine de vie dans toute l'Allemagne méridionale et dans la Suisse allemande, région plus vaste que la moitié de l'Angleterre, où elle occupe encore une place considérable dans l'économie rurale, sous le nom d'*Allmend* [1]. Ce mot, écrit aussi *All-*

[1] Voyez mon livre sur la *Propriété primitive*, et plus spécialement, pour l'*Allmend* en Allemagne, le chapitre si intéressant que le professeur Karl Bücher a inséré, à ce sujet, dans la traduction qu'il a faite de mon livre en allemand, sous le titre de *Ureigenthum;* enfin, pour la Suisse, l'ouvrage très complet du professeur von Miaskowski : *Die Schweizerische Allmend*

Digitized by Google

mand, vient, d'après Jakob Grimm, de *Allgemeinde*, la chose de tous. Synonymie pleine d'enseignements, le même mot *Gemeinde*, *Gemeente* en néerlandais, et *Allgemeinde* signifierait la commune politique et la commune économique, en latin *communitas*. Le mot et l'institution qu'il désigne se rencontrent dans tout le monde germanique jusqu'en Scandinavie, où il prend la forme de *Almaenning* en Suède et de *Almindinger* en Norvège. L'*Allmend* se compose ordinairement de bois, de pâturages et de champs (*Wald, Weide und Feld*). La forêt fournit aux usagers, chaque année, du bois à brûler et du bois de construction pour les maisons et les dépendances, en cas de besoin et suivant des règles fixes. Les champs sont partagés entre les communiers parfois pour un certain temps, neuf ou douze ans, mais presque partout maintenant pour la vie de l'occupant. La règle générale est que chacun peut mettre sur le pâturage commun tout le bétail qu'il a nourri l'hiver. Les lots dans les champs cultivés sont parfois de même grandeur. Dans beaucoup de localités, ils sont d'étendue inégale, et alors ils sont divisés en trois, quatre, cinq catégories. Les ayants droit les plus jeunes obtiennent d'abord les lots de la classe inférieure; puis, à mesure que la mort éclaircit les rangs de ceux qui les précèdent, ils passent d'une catégorie à l'autre, jusqu'à ce qu'ils arrivent à la plus élevée. Dans certaines *Allmends*, pour avoir une part, il suffit d'être majeur, mais généralement il faut avoir un foyer à soi (*eigenes Feuer*), ou former un ménage séparé. Un inconvénient de ce dernier système qui l'a fait quelquefois abandonner, c'est qu'il pousse à se marier, afin d'obtenir une part du domaine collectif. Ce serait donc peut-être un moyen de favoriser l'accroissement de la population dans les pays où, comme en France, on trouve qu'elle augmente trop lentement. Dans certaines communes, des lots sont tenus à la disposition des nouveaux ménages et, en attendant, ils sont loués. Dans la plupart, il faut attendre que la mort d'un occupant ait laissé un lot disponible. Autrefois, les usagers recevaient leur part gratuitement; maintenant, on réclame souvent une certaine contribution, destinée soit

Digitized by Google

au bon entretien de l'*Allmend*, soit même aux besoins généraux de la commune.

En Suisse, l'*Allmend* appartient généralement aux descendants des membres primitifs de la tribu ou de la communauté de village, lesquels forment ainsi une corporation fermée, dont sont exclus non seulement les simples résidants, mais même ceux qui ont obtenu le droit de bourgeoisie, sans avoir été reçus dans la corporation privilégiée. En Allemagne, en Bade, en Hesse, dans le Wurtemberg, l'*Allmend* est considérée comme propriété communale dont la jouissance appartient aux bourgeois. C'est là une modification relativement moderne de l'ancien régime; et on la réclame également en Suisse, avec une violence croissante et en demandant, au besoin, l'intervention des législatures cantonales, parce que le nombre des habitants exclus augmente relativement à ceux des privilégiés.

Dans l'ancien droit germanique, comme on le voit encore au moyen-âge, en Suisse, le droit à la part de jouissance de l'*Allmend* était une dépendance de la maison et, par conséquent, une sorte de droit réel qui se transmettait avec elle. Grimm reproduit cette antique formule : « La *tompt* (terrain où se trouve la demeure) est la mère du champ. Elle détermine la part du champ. La part du champ détermine celle de la pâture ; celle de la pâture, celle de la forêt; la part de la forêt, celle des roseaux pour couvrir le toit, et la part des roseaux divise les eaux d'après les filets [1]. »

[1] Ce texte est si important que je crois devoir le transcrire ici tel que le donne Jacob Grimm. *Deutsche* Rechtsalt , 2e édit. Gött., 1854, p. 539. « Nächstdem heisst altn. *tópt*, dän. toft, schwed. tomt, tompt, was in unsern Urkunden *area*, *ahd. hovastat*, nämlich der Fundus, worauf die Wohnung steht und die altschwed. Gesetze stellen die Regel auf : *tompt är ackers* (*tegs*) *modhir* (*area mater est agri*), d. i. nach der Theilung des Tompt richtet sich die des Ackerlands. Verelius 253b, 257a, Ihre. 2, 922. Vgl. Falck, *Jüt. Gef.*, p. 82, *tegr* (Suderm., bygn. 11) ist das altn. *teigr* (*arvum*, *tractus terræ*) (Upl. vidherb. 7.) d. h. ist ein Land zur Gleichstellung und rechten Sonntheilung gelangt, so ist das Wohngrundstück (tompt) des Ackers Mutter, da wird der Acker nach dem Tompt abgetheilt und dem Angrenzer (*ändakarl*, *anterminus*) Vergütung gegeben, einen Fuss vom Vogelrein, zwei Fuss vom Gangrein und drei vom Heerweg, der

Digitized by Google

On ne doit pas croire que l'*Allmend* soit une institution exceptionnelle, qu'on ne trouve que dans quelques villages perdus au milieu des montagnes. On la rencontre en pleine vigueur dans les champs si admirablement cultivés de Bâle-campagne, dans les beaux villages aux bords des lacs de Constance et de Lucerne, dans les petites villes industrielles du duché de Bade et jusque dans les populeuses communes des bords du Rhin, en Hesse, c'est-à-dire partout où l'action dissolvante des principes du Code civil et l'hostilité systématique des autorités ne l'ont pas fait disparaître. Elle a été, à plusieurs reprises, l'objet des délibérations des Chambres en Bade et dans le Wurtemberg, et l'État a édicté, à ce sujet, des règlements généraux, ce qui n'a pas eu lieu en Suisse, où l'autonomie communale est restée, jusqu'à ce jour, souveraine. (Wurtemberg : Édit pour l'administration des communes et fondations, mars 1822; loi sur les droits réels des bourgeoisies et communes, 1833. Hesse : Règlement communal, 1822. Bade : Loi sur les communes et sur les droits de bourgeoisie, 1831 ; Hohenzollern, 1837.) Dans toute cette région de l'Allemagne, non seulement les paysans usagers et l'administration, mais même les économistes, comme Rau, Hoffman et Knaus, étaient favorables à la conservation de l'*Allmend*, et des règlements bien faits et bien inspirés ont eu pour effet d'en corriger plusieurs inconvénients, notamment le morcellement excessif des parcelles qu'on s'est efforcé de ramener au moins à un demi-*morgen* (13 ares).

L'étendue de l'*Allmend* varie de localité à localité. En général, la forêt communale fournit du chauffage en quantité suffisante pour les besoins d'une famille.

En Suisse, les pâturages des montagnes permettent aux usagers d'entretenir un nombreux bétail. Les terres arables, réparties entre les ayants droit, sont ordinairement divisées en plusieurs champs. Le plus rapproché, morcelé en parcelles de

zwischen Kirche und Markt liegt. Der Acker bestimmt den Wiestheil, der Wiestheil den Waldtheil, der Waldtheil den Rohrtheil, der Rohrtheil scheidet das Wasser nach den Netzen; da wo Steine nicht so liegen können dass man sie sieht, soll Stock oder Stange den Rohrtheil theilen. »

Digitized by Google

quelques ares, fournit des légumes et des fruits; les autres champs, des céréales et des pommes de terre.

En Allemagne, l'*Allmend* cultivée est ordinairement d'origine récente. Elle a été formée par le défrichement d'un bois ou d'un pâturage, lorsque, au siècle dernier ou au commencement de celui-ci, l'augmentation de la population a conduit à la culture intensive et à la stabulation permanente.

Dans les deux principautés de Hohenzollern, sur les 84,000 *morgen* qu'elles contiennent, 50,000, soit presque les trois cinquièmes, appartiennent aux *Allmends*. Bade est le seul pays qui ait publié, en 1854, une statistique officielle des propriétés communales. Nous y voyons que 1,250 communes, ou les deux tiers, distribuaient à leurs usagers, 523 du bois seulement et 727 du bois et des terres arables. 95,058 familles recevaient un lot de terre d'une étendue moyenne de 1.104 *morgen* (40 ares ou une acre anglaise). La grandeur de ces lots est très différente. Dans quelques communes, 208, la part est inférieure à un *morgen* badois, 36 ares, et alors elle n'est qu'un potager; dans 376 communes, elle comprend d'un demi à deux *morgen*, et alors elle permet de cultiver quelques céréales; dans 18 communes, les lots sont de 9 à 20 *morgen* et au delà. La direction des affaires communales du canton de Berne a publié, en 1882, une statistique d'où il résulte que la valeur des biens appartenant aux *Allmends* et aux communes s'élevait, en 1880, à 102,955,680 francs, quoiqu'un assez grand nombre de districts n'en possédassent plus. En Allemagne, même des villes et de grandes communes situées dans les régions les mieux cultivées ont conservé leur *Allmend;* ainsi Worms exploite une vaste prairie communale, admirablement aménagée, qui lui donne un revenu annuel d'environ 80,000 francs.

Le bourg de Biernheim, situé aux bords du Rhin, au milieu de ses champs couverts des plus riches cultures, compte environ 800 familles, dont 789 obtiennent, la vie durant, un lot de terre d'une étendue moyenne de plus d'un hectare, et en plus 11 mètres cubes de bois, chaque année. La petite ville de Klingenberg-sur-le-Main, dans la Basse-Franconie, a un

Digitized by Google

revenu si considérable que non seulement elle n'a besoin d'aucun impôt pour les dépenses communales, mais qu'elle distribue chaque année 100 à 125 francs à chacun de ses bourgeois.

Le village de Freudenstadt, situé au pied du Knibis, en Bade, possède environ 2,000 hectares (8,000 *morgen* de 25 ares l'un) de beaux bois de sapins et de bonnes prairies qui valent près de 300,000 marcs. Les 1,436 bourgeois reçoivent chacun autant de bois de chauffage et de bois de construction qu'ils en ont besoin ; chacun peut mettre l'été, sur le pâturage commun, autant de têtes de bétail qu'il en a nourri l'hiver. Jamais, depuis que la commune a été fondée, en 1557, on n'y a payé un sou d'impôt local. Il est parfaitement pourvu à l'entretien de l'école, de l'église, des chemins, des fontaines et, en outre, chaque année on fait de notables embellissements. En 1883, 100,000 marcs ont été employés à faire, dans tout le village, une distribution d'eau avec tuyaux en fer. Un hôpital a été construit d'abord, puis sur la grande place un joli kiosque où l'on fait de la musique les jours de fête. On répartit tous les ans 50 à 60 marcs en argent par famille et bien davantage quand il se fait une vente de bois extraordinaire ; ainsi, en 1882, on a partagé 80,000 marcs entre les 1,436 bourgeois.

Dans un grand nombre de villages, des règlements obligent les usagers à planter quelques arbres fruitiers sur l'*Allmend*, au moment où ils obtiennent leur lot ou quand ils se marient. Dans la commune de Baar, canton de Berne, existe la coutume que tout occupant de l'*Allmend* doit planter sur son lot douze arbres fruitiers à la naissance de chaque enfant, qui est tenu d'en avoir soin quand il grandit. Aussi l'*Allmend* de Baar est-elle une admirable forêt de pruniers et de pommiers, qui donnent un produit notable.

L'été dernier (1884), j'ai revisité les villages à *Allmend* du grand-duché de Bade et de la Suisse. J'en citerai quelques-uns qui peuvent servir de type. Voici d'abord Schönau en Bade, situé aux bords de la Wiese, petite rivière qui se jette dans le Rhin, près de Bâle. La vallée est remplie de nom-

Digitized by Google

breuses fabriques, empruntant leur force motrice à la chute de l'eau et à la vapeur. Schönau est un beau village, très prospère, qui, au moyen du produit de ses communaux, a construit une fort belle école, un grand bâtiment pour l'administration et a établi une distribution d'eau avec tuyaux en fer. La commune se divise en quatre hameaux qui ont, chacun, leurs *Allmends :* des forêts, des prairies et des terres arables. La propriété privée n'occupe pas même le septième de la superficie: 710 hectares sur 5,312. Le hameau central de Schönau possède deux *Allmends* cultivées, l'une très rapprochée, l'autre à quinze minutes de distance. De bons chemins y mènent. Les lots, d'un demi-hectare environ, sont occupés par des céréales, des pommes de terre et des légumes. Chaque famille obtient chaque année six stères de bois. L'usager doit payer environ 8 francs par hectare, quand les contributions communales dépassent 50 pfennigs (62 centimes) par capital imposable de 100 marcs.

Près de là, à Gernsbach, sur la hauteur, la propriété privée est encore plus restreinte. La commune, qui ne compte que 800 habitants, dont 150 familles usagères, possède 8,000 *morgen* (2,000 hectares) de bois et 1,850 *morgen* (462 hectares) de terres arables (*Feld*), ce qui permet d'attribuer à chaque famille en moyenne 16 stères de bois et un lot de terre (*Mähne*) de 2 1/2 hectares. Le partage ici se rapproche de celui des anciens Germains. Il ne se fait pas pour la vie, mais pour cinq ans, avec la rotation obligée suivante sur deux fumures : seigle, pommes de terre, orge, avoine; puis huit ans en herbage à pâturer, jusqu'au nouveau partage. — Radolfszell, ancienne petite ville, fort pittoresque, aux bords du lac de Constance, sur le chemin de fer; marché très fréquenté; quelques industries, entre autres des fabriques de tricot, 2,200 habitants; 600 familles, dont 264 ont droit à une part de l'*Allmend*, comme anciens bourgeois; mais 15 d'entre celles-ci attendent pour avoir leur lot. Chaque lot comprend 63 ares de terre arable, 18 ares de bonne prairie, 15 ares de prairie marécageuse près du lac, fournissant des roseaux, et 3 ares de jardin potager ; plus, chaque année, 8 stères de bois

Digitized by Google

à brûler et 45 grands fagots. La grande *Allmend* est un bois défriché dont les chemins sont plantés de pommiers. Les lots sont cultivés en froment, orge, avoine, pommes de terre, trèfle, betterave fourragère. La ville possède quelques hectares de vignes, louées pour le quart du produit. Il est admirablement pourvu à tous les services publics, surtout à l'enseignement; hôpital bien installé, ayant 25,000 marcs de revenu; une école d'agriculture et une école d'économie rurale pour jeunes filles, avec vingt élèves. Les forêts communales sont estimées 2 millions de francs. Salaire de l'ouvrier rural : de 1 m. 80 pf. à 2 marcs. — Langenbrück, dans le canton de Bâle, charmant village au milieu des forêts, où les Bâlois vont faire une cure d'air l'été. Un tramway à vapeur conduit de Liestal à Waldenburg, puis une bonne route à Langenbrück. La petite locomotive suit le ruisseau au fond de la vallée, passe sous les sapins, au milieu de prairies, s'arrête devant les auberges toutes garnies de fleurs et de plantes grimpantes. Grande aisance, solides et confortables maisons. Oberdorf et Waldenburg, les villages que l'on traverse, ont également leur propriété collective répartie; on la reconnaît facilement : ce sont de grands champs divisés en une multitude de parcelles dont les emblavures diffèrent. A Langenbrück, le secrétaire communal me montre le cadastre de l'*Allmend* et les règlements concernant la jouissance. Trois champs collectifs sont partagés entre 120 usagers, la vie durant. On compte 200 familles. Un lot comprend une parcelle dans chacun des trois champs cultivés, ce qui fait en tout 45 ares, outre le bois de chauffage. Ces parcelles forment de longues bandes qui partent du chemin et montent vers la forêt qui couronne les hauteurs. La partie supérieure est en herbage. L'*Allmend* est aussi bien cultivée que les propriétés privées.— Stanz, capitale du demi-canton de Nidwald. L'*Allmend* comprend toute la plaine que l'on traverse en venant de Buochs. Toute personne des deux sexes arrivée à l'âge de vingt-cinq ans a droit à un lot; mais quand la fille se marie, elle perd le sien. Un lot comprend 35 ares de terres cultivées, ancienne prairie défrichée, et 4 à 5 ares de jardin, plus 7 stères de bois

Digitized by Google

de chauffage et le bois de construction pour l'entretien de la maison. L'administration de l'*Allmend* est réglée par l'assemblée générale des ayants droit, qui se réunit deux fois par an, en mai et en octobre. Elle élit un comité administratif : un président, un caissier, un secrétaire, un huissier et des gardes. Le gouvernement de la commune économique est tout à fait semblable à celui du canton, qui est exercé par la *Landsgemeinde*, c'est-à-dire par le suffrage direct de tous les habitants majeurs, qui s'assemblent une fois, chaque année, le dernier dimanche d'avril, dans une prairie située à Wyl, aux bords de l'Aa. On peut trouver en ceci un argument à l'appui de la théorie de ceux qui, comme mon savant collègue, M. Vanderkindere, soutiennent que les magistrats communaux sont partout les successeurs des « officiers » de l'*Allmend*. Il est certain qu'en Angleterre la commune politique a disparu quand la propriété commune a été envahie par le *manor*.

Les avantages que présente la propriété communale collective me paraissent très réels. Et tout d'abord, elle assure à chaque famille d'un village la jouissance d'un lot de terre, et elle aide ainsi à maintenir la petite propriété. Pendant les premiers siècles du moyen-âge, les successeurs des anciens chefs de tribu ont transformé leur autorité politique en un droit réel de domaine éminent sur le sol. En Suisse, au contraire, les paysans ont peu à peu éliminé le seigneur, soit en achetant ses droits, soit en détruisant son château fort et en le chassant du pays. Ils ont ainsi reconquis, tous ensemble la pleine propriété du territoire collectif, et chacun des cultivateurs, celle de son exploitation individuelle. En Angleterre, au contraire, le manoir a détruit la commune, qui n'existe même plus de nom, et il a converti le domaine éminent limité, en droit de propriété quiritaire illimité, à peu près comme si Louis XIV avait déduit de la formule que la France appartenait au roi le droit de prélever pour lui la rente de toutes les terres de son royaume.

L'*Allmend*, c'est-à-dire le domaine communal viagèrement réparti, attache le cultivateur à la terre et empêche la

Digitized by Google

population d'aller s'entasser dans les bas-fonds des grandes villes. Il met obstacle à la misère, puisque chaque famille a au moins une parcelle de sol arable où elle peut récolter tout ou partie de sa subsistance et qu'elle ne peut aliéner. Cela ne vaut-il pas mieux que le work-house ou les unions, qui, en Angleterre, distribuent le produit de la taxe des pauvres? L'individu rattaché à l'*alma parens*, à la terre, dans l'alvéole économique de la commune, sent qu'il a une patrie. Elle n'est pas alors, comme pour l'ouvrier sans capital, sans feu ni lieu, un mot abstrait et très souvent aujourd'hui une notion qui s'efface. Les membres de l'association agraire, en prenant part à l'administration du domaine collectif, font l'apprentissage de la vie politique et s'habituent à s'occuper de la gestion des affaires publiques. Ils assistent à des délibérations et ils peuvent y intervenir; ils choisissent le président, le secrétaire, les employés; ils les entendent rendre les comptes annuels, qu'ils discutent et approuvent. Ils s'initient ainsi au mécanisme des institutions libres, et chez tous se développe l'aptitude administrative indispensable dans un pays démocratique. Ne l'oublions pas, c'est dans le *township* que la démocratie américaine a ses racines.

On pourrait croire que la jouissance temporaire que procure l'*Allmend* est moins favorable à la bonne culture que la propriété héréditaire; et, en effet, celle-ci est le meilleur stimulant du travail, quand c'est le propriétaire lui-même qui cultive. Mais quand la terre est louée, un bail même à long terme offre moins de garanties qu'une jouissance la vie durant. Il est une autre considération plus importante encore: la propriété individuelle permet l'accaparement de la terre, et alors les tenanciers sont soumis, sans défense, à la dure loi de la concurrence. Avec la propriété communale répartie entre les habitants, la terre reste aux mains de qui la fait valoir, ce qui est à la fois plus juste et plus favorable à l'intérêt social. Quel contraste entre le sort des habitants d'un village suisse et la condition des tenanciers d'une paroisse anglaise appartenant à un grand seigneur! Les premiers jouissent eux-mêmes intégralement de tous les fruits du tra-

Digitized by Google

vail : bois de la forêt, foin des prairies, poissons des eaux, récoltes des champs, tandis que les seconds sont forcés de livrer tout le produit net, qui est dépensé dans les grandes villes ou à l'étranger [1].

Les communautés de village sont des espèces de sociétés coopératives agricoles qui se sont conservées depuis les temps les plus reculés et qui s'appuient sur des coutumes héréditaires. Le but poursuivi par certains réformateurs se trouve donc ici atteint.

Ainsi que l'ont montré les deux plus grands politiques de l'antiquité et des temps modernes, Aristote et Montesquieu, le plus grand danger qui menace le maintien de la démocratie, c'est la trop grande inégalité des fortunes.

Machiavel exprime cette vérité d'une façon saisissante : « Dans toute république, dit-il, quand la lutte entre patriciens et plébéiens, entre l'aristocratie et le peuple se termine enfin par la victoire complète de la démocratie, il ne reste plus qu'une opposition qui ne finit qu'avec la république elle-même : c'est celle entre les riches et les pauvres, entre ceux

[1] Le célèbre mathématicien Cournot, qui a publié aussi un livre intitulé *Revue sommaire des doctrines économiques*, s'y déclare partisan des biens communaux. (V. p. 40.) « La plupart des communes sont aussi propriétaires de bois, avec un avantage non moins clair pour la communauté. D'abord, chaque habitant a son affouage, qui équivaut, pour les plus nécessiteux, à un secours pécuniaire, plus quelques bois de service, destinés à la réparation des biens qu'il occupe. Ces livraisons distraites, la commune se fait un revenu de ses coupes annuelles et un capital ou une épargne de ses « quarts de réserve ». Elle entretient ainsi, ou répare, ou construit à neuf sa mairie, son église, sa maison d'école, sa fontaine, son lavoir et ses chemins vicinaux ; elle rétribue son instituteur, ses sœurs de charité, son garde champêtre ; elle rend plus supportable le désastre d'un incendie, d'une inondation, d'une épizootie, d'une invasion ; elle pourvoit à une foule de dépenses utiles à la communauté et à chaque habitant en particulier, dépenses qui nécessiteraient autant de taxes ordinaires et extraordinaires. Tous nos administrateurs, habitués à voyager d'un bout à l'autre de la France, savent à quel point les services sont facilités moyennant l'attribution de pareilles ressources aux communes ; ils trouvent leur tâche moins lourde dans le pays où les particuliers passent pour pauvres et les communes pour riches à cause de leurs bois, que dans d'autres, où les particuliers sont riches et les communes pauvres, en ce sens qu'elles n'ont pour ressources que les taxes assises sur les particuliers. »

Digitized by Google

qui possèdent et ceux qui ne possèdent point. » Les Germains, s'il faut en croire César, avaient déjà compris que la coutume de partager les terres est favorable au maintien de l'égalité. Après avoir rapporté que chez les Germains, chaque année, la terre est repartagée entre les parentés, César énumère les raisons qu'ils donnent à l'appui de cette coutume : « Autrement, disent-ils, les richesses seraient trop inégales, les puissants étendant leurs domaines aux dépens des faibles; la grande inégalité engendrerait la discorde; tandis qu'avec ces usages la plèbe est contenue par le sentiment de l'équité, voyant que chacun a la même part que les puissants. » (*De Bell. Gall.*, VI, 22.)

En permettant d'attribuer à chacun une part de la propriété collective, l'*Allmend* empêche l'inégalité poussée à l'excès d'ouvrir un abîme entre les classes supérieures et les classes inférieures. La lutte entre riches et pauvres ne peut amener la ruine des institutions démocratiques, par la raison que nul n'est très pauvre et nul très riche. Transportez-vous dans l'Unterwald, dans la Forêt-Noire ou en Norvège, la propriété n'est pas menacée : par qui le serait-elle? Chacun est propriétaire.

Aux États-Unis, comme en Serbie et dans certains autres pays, on s'efforce d'arriver au même résultat en constituant par la loi, pour chaque famille, un héritage insaisissable et indivisible, la *Home-stead;* mais l'*Allmend*, en maintenant le domaine éminent de la commune, permet à celle-ci de faire, le cas échéant, des travaux d'amélioration d'après un plan d'ensemble. (Voy. *Heimstätten*, par Rudolf Meyer.)

Quand la propriété privée n'est pas concentrée en quelques mains par le droit d'aînesse et par les testaments, comme en Angleterre, il peut arriver que, par un autre excès, elle se divise en parcelles trop petites et que, suivant l'expression consacrée, elle tombe en poussière. Lorsque c'est la commune qui règle les parts, elle peut mettre une limite au morcellement, comme on l'a fait dans maints villages de Bade et du Wurtemberg. On peut aussi favoriser la bonne culture sur l'*Allmend*, en donnant, chaque année, des prix, en un

Digitized by Google

concours, à ceux des usagers qui auront le mieux cultivé, et, au contraire, en faisant payer une amende ou en diminuant la part de ceux qui auront négligé leurs terres.

Je ne vais pas jusqu'à croire que l'*Allmend* apporte une solution complète à ce que l'on appelle la question sociale, car je ne pense pas qu'il y ait une recette pour guérir, d'un coup, l'humanité des maux et des iniquités dont elle souffre, et qui sont le résultat d'un long passé de violence, d'usurpation et de mauvais gouvernement. Les améliorations ne peuvent se faire que lentement, progressivement, et ce serait déjà beaucoup si l'on pouvait voir se généraliser une institution qui maintient un partage plus égal de la propriété et met obstacle au paupérisme et à l'abandon des campagnes.

Mais, objecte-t-on, l'humanité ne remettra pas en vigueur les coutumes archaïques qui caractérisent les débuts de la civilisation. On peut répondre que la démocratie et le gouvernement direct qui semblent être le dernier terme de l'évolution actuelle sont un retour à l'organisation politique des sociétés primitives. *Multa quæ cecidere renascentur.*

Émile de Laveleye.

Digitized by Google

LE SECOND CENTENAIRE

DE LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES

Le 18 octobre 1685, le roi Louis XIV signa l'ordonnance qui décrétait l'abolition de l'édit de Nantes. Le 22 octobre, la chambre des vacations du parlement de Paris l'enregistra et lui donna ainsi force de loi. C'est à partir de ce dernier jour qu'elle fut mise à exécution. Le 22 octobre 1685 est donc la véritable date de cet événement important, dont on célèbre actuellement, dans toute l'Europe, le second centenaire.

On peut le célébrer en toute sécurité, car, quoi qu'on dise sur notre époque, nous avons le droit de proclamer avec fierté qu'un fait semblable ne pourrait plus se produire de nos jours dans l'Europe civilisée. Par ce centenaire même, nous pouvons mesurer l'énorme progrès que l'humanité a fait depuis le siècle de Louis XIV, depuis ce que l'on est convenu de nommer le grand siècle. Et c'est là un enseignement heureux et consolant. Au milieu des luttes acharnées que les partis se livrent actuellement dans le domaine politique et social, ballottés comme nous le sommes par les tempêtes qui tantôt font avancer notre navire trop rapidement, tantôt le rejettent en arrière, nous sommes trop souvent portés à désespérer de l'avenir, à douter de la marche ascendante du genre humain. Lorsque nous voyons les efforts les plus généreux, entrepris par des hommes éminents pour l'avancement de la civilisation et de la justice, se briser contre la résistance opiniâtre ou perfide des puissances du passé, nous pourrions être pris de découragement et de lassitude. Mais il suffit de jeter un regard sur une époque relativement peu éloignée, pour

Digitized by Google

nous convaincre du chemin immense que, malgré toutes les réactions, l'Europe a parcouru et parcourt encore vers l'amélioration des institutions et politiques et religieuses. C'est cette considération qui nous fera envisager sans amertume, même avec satisfaction et espoir, la date funeste du 22 octobre 1685.

Je ne voudrais pas cependant me perdre ici en réflexions générales ou philosophiques. Mon intention est plutôt de retracer brièvement l'histoire des protestants de France aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, pour démontrer les véritables causes et les conséquences de leur destruction par Louis XIV.

I

La réformation française était une fille de la Renaissance. Tout en se cachant sous l'observance des cérémonies ecclésiastiques, l'humanisme était devenu l'adversaire le plus dangereux de la foi héréditaire. Il avait attaqué sur tous les points le fatras suranné qui avait formé jusqu'alors l'enseignement universitaire. Il avait remplacé les syllogismes puérils et les stériles sophismes de la scolastique par les grandes pensées et l'enseignement élevé des immortels philosophes de l'antiquité. Il opposait victorieusement aux formes ascétiques du moyen-âge la vie riche et idéale des Grecs et des Romains. Son programme était la critique universelle, qui détruisait la foi naïve. Les érudits lisaient alors la Bible dans les textes originaux et découvraient, à leur grand étonnement, que les simples doctrines et institutions des Écritures différaient entièrement de la pompe et des splendeurs de la hiérarchie catholique. Les âmes pieuses trouvaient que les richesses et les vices des prélats répondaient mal aux préceptes de l'Évangile. Les juristes, qui, depuis un temps immémorial, avaient été les adversaires des prétentions cléricales, tendaient vers une doctrine qui leur promettait de les en débarrasser pour tout jamais. Ainsi le protestantisme se répandait rapidement parmi les classes supérieures. Les persécutions que le parlement de Paris, la Sorbonne, la royauté lui firent subir, n'eurent d'autre consé-

Digitized by Google

quence que d'accroître le nombre de ses fidèles au moyen de l'exemple donné par les martyrs. Du reste, les rois de France n'ont jamais poussé jusqu'au bout leur hostilité envers la nouvelle doctrine. La politique les posait en adversaires de la maison de Habsbourg en Allemagne et en Espagne, maison qui avait pris sur elle, pour ainsi dire officiellement, la défense du catholicisme. Les rois de France se virent obligés plus d'une fois de se liguer contre elle avec les puissances protestantes : les princes allemands, la Hollande, l'Angleterre, circonstance qui, à différentes reprises, atténua singulièrement leur ardeur de persécution contre les coreligionnaires de leurs alliés. En outre, le besoin de réformes ecclésiastiques sérieuses et radicales était bien fort dans la France, lasse du caractère mondain et superficiel de l'Église d'alors. Il y eut des années où tout ce qui était influent en France penchait vers le protestantisme. L'assemblée des notables de Fontainebleau, en 1560, demanda la convocation d'un concile national pour réformer l'Église gallicane sans et, au besoin, contre le pape. Aux états généraux d'Orléans, le tiers exigea que désormais les curés fussent nommés par leurs paroissiens, les évêques par les curés et par les notables laïques de leur diocèse. La noblesse alla encore plus loin, en demandant la prédication d'après la pure parole divine, c'est-à-dire, dans le langage de l'époque, de reconnaître la réformation. Le gouvernement français lui-même réclama, au concile de Trente, l'admission du mariage des prêtres et de la communion sous les deux espèces pour les laïques. Un point très important fut que, sous l'influence directe du grand réformateur de Genève, lui-même né et élevé en France, le protestantisme français abandonna bientôt le luthéranisme pour adopter les doctrines plus énergiques, plus démocratiques et plus agressives de Calvin. Tandis que Luther et ses disciples enseignaient envers les autorités temporelles une obéissance et une soumission sans bornes, l'*Institution chrétienne* prescrivait de résister aux puissants de la terre, si leurs ordres étaient contraires aux lois de Dieu. Sûrs d'appartenir à la communauté des saints, aux élus du

Digitized by Google

Seigneur, haïssant et méprisant leurs adversaires comme « les vases de la colère divine », fiers de leur haute moralité et de leur piété austère, les calvinistes n'étaient que trop portés à prendre l'offensive contre les impies et à les détruire sans miséricorde. Ces idées, ces sentiments virils, intolérants ont donné d'abord au protestantisme français une grande force d'expansion. Ils lui ont surtout gagné une partie considérable d'une noblesse hardie, entreprenante, belliqueuse, qui trouvait avec plaisir dans la religion nouvelle un prétexte pour guerroyer, pour piller, pour tuer et pour se révolter contre le roi et les fonctionnaires. Ce fut alors que la maison de Bourbon, appartenant à la race royale, et la famille de Châtillon, avec l'amiral Gaspard de Coligny, prirent la direction des réformés, des huguenots, comme l'on disait en France. Avec le tact politique qui distinguait la nation française, ces princes, ces nobles, ces savants, ces bourgeois protestants se donnèrent une organisation des plus habiles qui, pendant un demi-siècle, décupla leurs forces d'action en combinant l'indépendance démocratique avec la subordination hiérarchique et militaire. Des assemblées régulières, religieuses et politiques, fondées sur le principe de la libre élection, dirigeaient les affaires de l'Église réformée dans chaque province et y organisaient en même temps le culte divin et la force armée. Les députés des assemblées provinciales formaient l'assemblée générale qui gouvernait tout ce peuple calviniste. On avait des finances, des forteresses, des généraux, des troupes permanentes et une milice bien exercée et admirable de courage et de dévouement, toujours prête à entrer en guerre. La discipline des mœurs et des actions était des plus sévères. Un prince du sang, Henri de Condé, fut excommunié pour s'être approprié une part excessive dans le butin. Pour un péché véniel, le roi de Navarre dut faire amende honorable, publiquement, dans l'église. Une des plus grandes dames fut exclue de la communion parce qu'elle se montrait avec une coiffure qui semblait extravagante. Tout était réglé par ces assemblées, la vie privée aussi bien que la vie politique. Les protestants français ressemblaient à une armée toujours mobilisée.

Digitized by Google

Mais ils ne se fiaient point aux seules armes matérielles. Ils avaient pleinement reconnu l'importance de l'enseignement, de ce grand instrument de force et de puissance ; ils l'avaient développé à tous les degrés, et les dépenses qui y étaient destinées se votaient en premier lieu dans les assemblées générales. Les pères de famille étaient astreints à faire donner une instruction suffisante non seulement à leurs enfants, mais encore à leurs domestiques. Ce respect pour les choses de l'esprit ne fut pas sans porter ses fruits. La haute science des huguenots notables, les connaissances solides de tous leur assuraient une position marquante dans la société, dans la politique, dans la guerre.

II

Ainsi, par sa forte organisation militaire et intellectuelle, le protestantisme français progressa rapidement jusque vers l'année 1562. Mais les catholiques zélés, eux aussi, inquiétés par ce fait même, commençaient à s'unir et à s'élever contre le flot envahissant de l'hérésie ; et les excès et cruautés que l'intolérance calviniste faisait commettre à ses fidèles partout où ils étaient les plus forts, procuraient de plus en plus aux défenseurs de l'ancienne religion les sympathies des masses populaires. Enfin éclatèrent ces guerres civiles qui, pendant trente-cinq ans, ont ensanglanté et dévasté la France entière. Il serait injuste d'en faire retomber la responsabilité sur l'un ou l'autre personnage du temps ; la faute de tous ces désastres, de toutes ces cruautés doit être imputée à l'époque même, à ses croyances et à ses sentiments.

Dans ces guerres, les protestants ont fait preuve d'un héroïsme sans pareil ; qui ignore les noms de Coligny, de Louis et Henri de Condé, de Teligny, de La Noue et de cent autres chevaliers sans peur? Souvent vaincus par le nombre de leurs adversaires, ils ne désespéraient point et finissaient toujours par conquérir une paix avantageuse. Cependant, les guerres civiles ont fait empirer beaucoup la situation des protestants français. Aussi longtemps que la Réforme ne s'était présentée que comme une tendance vers

Digitized by Google

l'amélioration de l'état ecclésiastique, elle avait conquis les sympathies de la nation. Mais dès qu'elle se posa en secte religieuse et politique, intolérante, exclusive, elle excita une opposition qui devint de plus en plus générale et violente. Désormais, les protestants ne forment plus qu'une petite minorité hostile à la royauté, à la volonté et à la religion nationales, à l'unité et à la sûreté de l'État. Les masses et, avec elles, la couronne n'étaient nullement portées à préférer en bloc la doctrine de Calvin à celle d'une Église plus que millénaire. Quel contraste surprenant que celui des États généraux de Blois, en 1576, avec la réunion de 1560! A Orléans, la noblesse et le tiers avaient demandé, à l'unanimité presque, la réforme ecclésiastique; seize ans plus tard, la noblesse même se montra animée d'un zèle catholique excessif. Les états déclarèrent qu'il ne pouvait y avoir dans le royaume qu'une religion unique et réclamèrent de la royauté la destruction complète de l'hérésie. Surtout les populations ardentes et passionnées des grandes villes étaient remplies d'une haine féroce contre les hérétiques.

L'antipathie de l'immense majorité de la nation était, sans doute, fort dangereuse pour le protestantisme français, mais plus dangereuse encore devint la dissolution intérieure, conséquence inévitable des longues guerres. Ce ne furent plus les éléments les meilleurs et les plus moraux, mais les plus énergiques et les plus habiles qui eurent la direction des affaires. Non plus la discipline des mœurs et la piété convaincue, mais l'avantage militaire et politique devint le but que l'on chercha à atteindre. Par cela même, l'esprit mondain, les dissensions égoïstes, les points de vue personnels prévalurent chaque jour davantage. Les chefs, appartenant à la haute noblesse et dont on ne pouvait point se passer dans cette lutte pour l'existence, ne virent bientôt dans la communauté réformée que la base et l'instrument de leur ambition et de leur cupidité. Je ne citerai qu'un fait fort caractéristique. Pour persuader Henri de Navarre de faire la paix, on envoie dans son camp, en 1578, Catherine de Médicis et sa fille, la reine Margot, accompagnées d'un état-major nom-

Digitized by Google

breux de diplomates féminins peu scrupuleux. Désormais, les négociations, les surprises, les intrigues galantes, les escarmouches se suivent et s'entrecroisent sans cesse. Qu'était devenue cette ferme conviction religieuse, cette austérité sombre mais honnête, qui naguère conduisait les protestants à mourir pour leur foi? La légèreté toute mondaine qui venait de pénétrer le parti huguenot en détruisait les fondements et jusqu'à sa raison d'être. Les soldats réformés imitaient l'exemple donné par leurs chefs : l'indifférence religieuse, la débauche, la soif du pillage devinrent tellement prépondérantes parmi eux, que les ministres déclarèrent préférer revoir le feu sinistre des bûchers que d'assister à la continuation d'un combat aussi désastreux.

A partir de cette époque, le calvinisme français perd sa force d'expansion, et le nombre de ses partisans diminue. Surtout depuis que Henri IV eut donné l'exemple de la défection, des huguenots dépourvus de tout enthousiasme pour leur doctrine se laissèrent séduire en foule par l'attrait des honneurs et avantages que la royauté et l'Église offraient aux apostats et par l'influence irrésistible que la majorité exerce toujours sur les membres faibles et incertains d'une infime minorité. C'est la corruption pratiquée en faveur des convertisseurs catholiques qui, pendant les dernières années de Henri IV, a exaspéré contre lui ses anciens compagnons d'armes, comme Agrippa d'Aubigné, de sorte qu'ils regardèrent sa mort comme une juste vengeance du ciel.

Et pourtant, ils avaient conservé sous ce monarque leur puissante organisation politique et militaire, avec leurs 200 forteresses entretenues par le roi, mais occupées par des garnisons protestantes. Sous Louis XIII, Richelieu résolut d'en finir, et il réussit pleinement. Le grand cardinal, quoique prince de l'Église, n'était nullement intolérant, décidé plutôt à accorder aux réformés une égalité entière avec leurs concitoyens catholiques. Mais ce qui devait disparaître, c'étaient leurs associations turbulentes, leurs assemblées générales, leurs forteresses et leurs armées. Ils cesseraient de former un État particulier au beau milieu de la monarchie française. Ils

Digitized by Google

n'auraient plus la puissance de braver les ordres du roi derrière les remparts de Montpellier ou de La Rochelle. Ce programme, il le développe devant les pasteurs de la ville de Montauban, conquise après une résistance héroïque : « Sa Majesté, leur dit-il, ne fait pas de différence entre huguenots et catholiques en leur qualité de sujets. » Ses *Maximes d'État* sont remplies de réflexions sur la manière de soumettre les protestants à l'État, tout en lui conciliant pour toujours leurs sympathies.

A notre point de vue, rien n'est plus juste que les fins poursuivies par Richelieu. Cependant, au XVII^e^ siècle, la meilleure garantie d'une minorité religieuse, c'était encore la force armée. Les huguenots savaient très bien que des millions de catholiques n'étaient nullement contents de la modération que leur témoignait le grand cardinal. Ils savaient aussi qu'ils ne se trouveraient pas toujours en présence d'un Henri IV ou d'un Richelieu. Ils n'avaient donc pas eu tort en résistant, le glaive à la main, aux tentatives du ministre. Seulement, leur résistance avait été infructueuse !

Mazarin, ce fidèle élève de Richelieu, continua la même politique religieuse, n'inquiétant nullement les protestants dans la jouissance de leurs droits de citoyens. « Je n'ai pas à me plaindre, disait-il, du petit troupeau; quoiqu'il broute de mauvaises herbes, il n'est pas séditieux. » Les réformés étaient très nombreux dans la magistrature, parmi les hauts fonctionnaires et les officiers, ainsi que dans la grande industrie et la grande finance. Ils se distinguaient partout, même pendant la première moitié du règne de Louis XIV. Turenne et Schomberg étaient les meilleurs généraux du roi, Duquesne son meilleur amiral; le huguenot Ruvigny, son ambassadeur en Angleterre, travaillait activement à soumettre ce pays à l'influence française et en même temps au catholicisme. Il serait absolument faux d'assimiler les huguenots paisibles de 1660 aux calvinistes turbulents et rebelles du siècle précédent. Loin de constituer un danger pour l'État, ils en étaient, au contraire, les plus fidèles et les plus utiles soutiens. Ne s'étaient-ils pas soigneusement abstenus de

Digitized by Google

toute participation aux désordres et révoltes de la Fronde? Louis XIV même écrivit, en 1666, au gouverneur de la Normandie: « Mes sujets de la religion prétendue réformée ne me sont pas moins dévoués que les autres. » Les efforts que faisait Colbert pour relever l'industrie furent acceptés et secondés de la manière la plus efficace par les protestants intelligents et riches. Les hauts fourneaux de Sedan, la fabrication de papier en Auvergne et en Angoumois, les tanneries de la Touraine leur appartenaient presque exclusivement; et, au moins pour la plus grande partie, les filatures des provinces occidentales, les manufactures de laine du Midi, les fabriques de velours et de soie de Lyon et de Tours. En outre, Colbert fit venir des réformés étrangers, surtout hollandais, pour implanter en France d'importantes manufactures nouvelles. « Riche comme un protestant, » disait-on alors. Et en même temps, ils conservaient leur instruction soignée, sachant qu'elle seule pourrait les défendre contre l'écrasante majorité catholique, soutenue et favorisée encore par les pouvoirs publics, depuis l'avènement du « grand roi ».

III

En montant sur le trône, Louis XIV avait confirmé, d'une manière solennelle, l'édit de Nantes. Mais dès qu'il eut pris, des mains de Mazarin mourant, les rênes du gouvernement, il se montra l'adversaire résolu des réformés. On serait porté à excuser cette animosité, si elle eût été le produit du fanatisme, d'un zèle exagéré pour la foi. Mais non, la religion n'était, pour Louis XIV, au moins avant sa vieillesse, qu'une affaire de forme, un devoir de convenance, qui s'imposait à tout homme comme il faut, et surtout au monarque; enfin, elle était pour lui un moyen de gouvernement. La cause de son hostilité était tout autre. L'idéal que Louis voulait réaliser dans son État était d'en faire un ensemble égal, uniforme, identique dans toutes ses parties, ne recevant d'autre impulsion, d'autre direction que la sienne, à lui, le roi, enfin, une

Digitized by Google

masse flexible n'étant que ce que lui en ferait. Il lui était donc insupportable de voir que plus d'un million de ses sujets osait penser autrement que lui et croire fausse la religion qu'il professait. Au reste, ni lui ni ses serviteurs ne faisaient un secret de cette manière de voir, en déclarant que l'on persécutait les protestants « parce qu'ils restent dans une religion qui ne plaît point à Sa Majesté »; parce qu'ils ne veulent pas se soumettre « à ce que Sa Majesté exige d'eux ». D'après les sentiments de Louis XIV, il n'y a qu'un seul crime, mais ce crime est impardonnable : ne pas faire ce qu'il veut, ne pas obéir aveuglément aux désirs, aux intentions, aux caprices du grand roi. Que ce crime soit commis par un prince étranger ou par un sujet, il mérite la punition la plus sévère. Bossuet même, si intolérant qu'il fût, lui proposa d'accorder aux protestants convertis la communion sous les deux espèces pour ménager leurs habitudes et leurs scrupules; mais le monarque refusa, afin que rien dans son royaume n'interrompît l'uniformité absolue qu'il voulait lui imposer.

Son premier programme fut d'obtenir la conversion volontaire. On proclama bien haut, déjà en 1662, que le roi était résolu de détruire l'hérésie; qu'une Saint-Barthélemy n'était pas à craindre, mais que le temps de la tolérance était passé. A cette fin, on employait des moyens sinon violents, au moins d'une moralité douteuse. L'on permettait aux fils âgés de 14 ans et aux filles de 12 de parents protestants de se convertir au catholicisme sans la permission de ces derniers et de quitter la maison paternelle sans obstacle. Aucun huguenot n'était gratifié par le roi d'une grâce ou d'un emploi lucratif. Tout réformé, au contraire, qui abjurait, était assuré, selon sa position sociale, de cadeaux précuniaires, d'une bonne place, d'un avancement rapide dans l'armée, d'une haute situation à la cour, ou d'un mariage avantageux. Et pourtant, ce n'étaient presque — sauf Turenne — que des courtisans qui se laissaient corrompre : le mauvais poète Pellisson, le marquis de Dangeau et autres personnages du même acabit. Lorsqu'on fonda une *caisse des convertis*, elle ne fit de propagande que dans le rebut de la population calviniste.

Digitized by Google

Ces échecs accrurent la colère du monarque envers les huguenots, envers ces hommes qui ne s'empressaient point de mettre aux pieds du roi-soleil leurs convictions les plus intimes et les plus sacrées. Il se laissa entraîner par le clergé, qui ne manquait dans aucune de ses assemblées de demander à grands cris l'extirpation de l'hérésie et qui, selon son habitude, se disait *persécuté*, parce qu'il ne pouvait pas s'emparer des biens des communautés protestantes. A la tête de ces apôtres de l'intolérance et du fanatisme, on rencontre Bossuet; nous devons, il est vrai, lui rendre cette justice qu'il ne s'est pas montré moins persécuteur envers une secte catholique, les Quiétistes, et envers son collègue Fénelon, archevêque de Cambrai. Le gouvernement procédait d'après un plan soigneusement préparé. En 1670, on défendit même l'émigration des réformés, afin qu'aucune âme n'échappât à la pieuse persécution. Puis on commença à fermer les temples. Lorsque le roi, en 1671, éloigna de sa garde tous les calvinistes, quelques grands seigneurs, pour le flatter, se mirent à les chasser de leurs domaines. Louis n'attendait plus que la fin de la guerre de Hollande et la dissolution de la grande coalition européenne pour frapper les protestants d'un coup décisif.

On a prétendu que précisément cette guerre de Hollande, dirigée contre une puissance protestante, avait inspiré au roi une haine plus grande contre les réformés et la peur que ses propres sujets hétérodoxes ne s'alliassent aux ennemis de l'État. Rien n'est plus faux que cette assertion. D'abord, les mesures contre les huguenots augmentent de rigueur dès l'avènement de Louis XIV. Ensuite, ses ennemis principaux étaient des États catholiques, comme l'Espagne et l'Autriche. Enfin, les huguenots ne cessaient de le servir fidèlement tant à l'armée et dans la flotte que dans la diplomatie. En réalité, l'aversion de Louis pour les protestants date de plus loin; mais, depuis 1675, elle fut encore augmentée et renforcée par les efforts de quelques personnages de son intimité et par l'action des circonstances.

La paix de Nimègue avait sanctionné la position de

Digitized by Google

Louis XIV comme arbitre de l'Europe. Le monde entier avait dû fléchir devant lui : supporterait-il plus longtemps l'opposition d'une poignée de ses propres sujets? En outre, comme il était alors en pleine lutte avec la papauté, il avait à cœur de prouver qu'il était néanmoins bon catholique. Il savait que, dans sa lutte avec Rome, il s'assurerait le plus facilement la fidélité du clergé français en servant son intolérance envers les huguenots. L'influence de l'entourage immédiat du roi n'agissait pas moins dans le même sens que ses motifs et ses tendances personnels. Il est vrai que Colbert, homme éclairé et modéré, combattait de tout son pouvoir la soif de persécutions qui menaçait de détruire les membres les plus utiles de l'État, les appuis les plus solides de son système économique. Mais il mourut bientôt et, auparavant, il avait eu contre lui une trinité terrible. D'abord, son collègue Louvois, esprit violent, brutal, barbare, sachant bien que, par ses conseils intolérants, il flattait les penchants secrets du maître et s'assurait encore davantage la faveur royale. Ensuite, le confesseur du monarque, le fameux père La Chaise. C'était, au fond, un prêtre bienveillant, d'humeur paisible, mais, comme jésuite, il n'était qu'un instrument entre les mains de ses supérieurs; et ces supérieurs le forcèrent à travailler constamment à l'extermination de l'hérésie. Enfin, l'adversaire le plus impitoyable des protestants était une ancienne huguenote qui les persécutait avec tout le zèle haineux des nouveaux convertis : l'amie et plus tard l'épouse morganatique de Louis XIV, M^me^ de Maintenon. C'est un personnage peu sympathique que cette femme, qui, tout en parlant sans cesse d'abnégation et d'austères vertus chrétiennes, s'était faite la gardienne des bâtards du roi ; qui avait acquis par tous les moyens, même les pots-de-vin, des richesses considérables pour elle et pour les siens; qui avait travaillé pendant de longues années, avec une habileté infatigable, à renverser sa bienfaitrice, M^me^ de Montespan; qui avait réussi, enfin, à forcer le roi à la prendre, non pour maîtresse, mais pour femme. Elle avait démontré, à la grande consolation des âmes pieuses, combien la vertu est déjà récompensée ici-bas,

Digitized by Google

surtout quand elle s'allie au don de bien calculer. Ce système, Mme de Maintenon le pratiquait également envers les protestants, auxquels elle avait la douce habitude de voler les enfants pour les faire élever dans le catholicisme. Si les parents se soumettaient, s'ils imitaient la conversion de leurs petits, ils étaient richement récompensés. Au cas contraire, on les laissait se lamenter et l'on gardait néanmoins les enfants. Quoi de plus immoral que cette séparation matérielle et spirituelle des enfants d'avec leurs parents!

Cependant, ce beau système ne pouvait guère se pratiquer sur une vaste échelle : voilà pourquoi Mme de Maintenon conseillait au roi des moyens plus efficaces. L'année 1680, où son influence écarte définitivement et Mme de Montespan et Mme de Fontanges, devient ici une date décisive. C'est bien Mme de Maintenon qui fit permettre aux enfants huguenots, dès l'âge de sept ans, d'abjurer contre le gré de leurs parents, et qui, d'autre part, fit défendre les mariages mixtes, dont les exemples dans sa propre famille l'avaient toujours vivement chagrinée. L'on interdit, en outre, de quitter le catholicisme pour embrasser la doctrine de Calvin. Bientôt après, on exclut les protestants de toutes dignités, fonctions et pensions de l'État et même du fermage des impôts. Si ces mesures exceptionnelles frappaient surtout les familles nobles et riches parmi les huguenots, la classe moyenne fut presque réduite au désespoir par un autre édit faisant dépendre de la confession de la foi catholique le droit d'exercer une profession d'artisan. Ainsi que le pain matériel, on résolut de leur enlever le pain spirituel. Sous les prétextes les plus futiles, les gouverneurs fermèrent leurs églises importantes. Pour faire baptiser leurs enfants, il fallait désormais les porter très loin aux quelques temples qui restaient encore ouverts. L'hiver était particulièrement rude : des centaines de nouveaux-nés périssaient en route, gelés.

Enfin, par d'abominables artifices, on fit naître des conflits sanglants entre les réformés et les troupes royales, afin d'avoir un prétexte de sévir contre eux, de leur enlever leurs temples, leurs hospices, leurs terres et biens. Tout cela devait passer,

Digitized by Google

d'après les paroles mêmes des édits, aux hôpitaux catholiques; en réalité, le roi le distribuait à ses favoris.

Les violences de Louvois et de ses intendants avaient, en effet, gagné à l'Église bien des cœurs faibles parmi les protestants; mais la grande masse restait ferme. Il fallait donc employer des moyens encore plus forts et plus énergiques.

IV

C'est à l'intendant du Poitou, Marillac, que revient l'honneur d'avoir inventé les fameuses dragonnades. Nul ne les employait mieux que Foucault, gouverneur du Béarn, patrie de Henri IV. En six semaines, il ferma presque tous les temples de la province, les uns comme superflus, les autres parce que les ministres auraient contrevenu aux édits; tous les pasteurs protestants durent quitter le pays. Puis arrivèrent les dragons. Privés de leurs églises et de leurs guides spirituels, maltraités cruellement par les soldats, auxquels on permettait tous les genres d'excès contre les vieillards, les femmes et les enfants, sans espoir d'une amélioration, de nombreux protestants se tirèrent d'affaire par une conversion hypocrite. Des 22,000 réformés du Béarn, bientôt il ne resta qu'un millier.

L'on agissait de même dans les autres provinces et avec non moins de succès. Il est évident que la ferveur et la force de caractère n'étaient plus les mêmes chez la plupart des huguenots du XVII^e^ siècle que chez leurs ancêtres, qui, sans doute, auraient pris l'épée d'une main et la Bible de l'autre et préféré, à une abjuration lâche et mensongère, de mourir en défendant leur foi et celle de leurs enfants. L'abaissement général des caractères sous l'influence du despotisme, fait si important du XVII^e^ siècle, s'étend aussi aux protestants. Les plus courageux, c'étaient encore les femmes.

Le parti clérical était dans la jubilation après le succès surprenant des dragonnades. Il persuada au roi que la majeure et la meilleure partie des huguenots s'était déjà convertie et que le reste, plus entêté, suivrait lorsque le

Digitized by Google

monarque aurait déclaré expressément ne vouloir souffrir dans son royaume d'autre culte que celui de la religion romaine. Louis avait encore quelques scrupules sur le point de droit. Ses juristes et ses théologiens l'en débarrassèrent en prétendant que Henri IV n'avait donné l'édit de Nantes que pour terminer la guerre civile et pour l'éviter à l'avenir; qu'après la réussite merveilleuse des conversions, une telle guerre n'était plus à craindre; qu'en conséquence, le monarque, par son pouvoir absolu et discrétionnaire, pouvait abolir cette loi. Les théologiens ajoutèrent même que tel était son devoir. Ainsi le coup fatal fut porté. Le 22 octobre 1685, le parlement enregistra l'ordonnance royale qui révoquait l'édit de Nantes et le remplaçait par une série de mesures hostiles à la religion réformée.

L'exercice du culte protestant fut entièrement interdit, même dans les maisons privées; tous les ministres furent bannis sous peine de mort, tandis qu'aux autres réformés on défendit l'émigration sous des peines sévères. Toutes les frontières furent garnies de soldats pour intercepter les fuyards, car Louis XIV et Louvois ne voulaient pas perdre la masse d'intelligence et de richesse possédée par les huguenots.

Si cruel qu'il fût, cet édit sembla encore trop modéré aux plus zélés parmi les gouverneurs et les intendants. Louvois répondit à leurs plaintes qu'ils pouvaient agir à leur guise, « Sa Majesté voulant que vous vous expliquiez durement avec les derniers qui s'obstineront à lui déplaire ». On voit bien que cette persécution avait des motifs tout personnels de la part du roi. Les gouverneurs comprirent : l'*explication* consistait en nouvelles dragonnades. Chaque maison protestante devint le théâtre d'une lutte acharnée entre la faiblesse persévérante et les violences de la force brutale. Le soldat, lui-même esclave de ses officiers, agissait avec une cruauté servile; et si l'un d'eux montrait de la pitié, les officiers le rendaient méchant à coups de bâton. Les protestants furent battus, blessés, rôtis à petit feu; on leur arracha les ongles, on les priva de sommeil pendant des semaines. Enfin, des

Digitized by Google

familles entières furent jetées littéralement nues sur le pavé. Et si les martyrs supportaient avec constance tous ces maux, on les traînait en prison.

Malheur au ministre réformé ou au fugitif qu'on surprenait! On les attachait à vie aux bancs d'une galère, où le fouet du garde-chiourme leur sillonnait le dos de raies sanglantes; les femmes périssaient dans les geôles les plus sordides. Et M^me^ de Maintenon à gémir hypocritement: « Dieu se sert de tous les moyens. »

En décembre 1685, terreur nouvelle: tout enfant protestant de cinq à seize ans est enlevé de force à ses parents. La résistance de la part de ces pauvres êtres est brisée par le fouet. Deux cents édits pénaux ont été encore publiés par Louis XIV contre les réformés : tel était contre eux son sombre ressentiment!

Il faut en convenir : ces mesures inhumaines furent couronnées de succès. La plupart des huguenots, privés de tout espoir de salut, pouvant se délivrer de leurs tribulations par quelques paroles, firent un semblant de conversion. On les laissa faire et on s'en contenta, car on savait que les générations futures n'en seraient pas moins gagnées à l'Église. On se moquait encore de la légèreté des protestants et du manque de conscience avec lequel ils s'étaient soustraits au martyre. Louis XIV se sentit entièrement tranquillisé par les rapports mensongers des intendants : il se plut à se comparer aux apôtres de l'Église primitive, qui avaient converti les infidèles par milliers.

Mais malgré toutes les précautions et toutes les cruautés des autorités civiles et militaires, près de 200,000 huguenots réussirent à s'échapper par la fuite au dilemme : conversion ou destruction. Même la peine de mort dont on menaça les émigrants ne les effraya point. Le courage, l'habileté et l'or adroitement employé des persécutés l'emportèrent souvent sur les lois, la police et les soldats. 4,000 huguenots s'évadèrent à Genève ; d'autres milliers à Berne et à Zurich. La Hollande, depuis longtemps déjà l'asile de tous les malheureux, accorda à d'innombrables réfugiés une hospi-

Digitized by Google

talité empressée et opulente. Même le catholique Jacques II d'Angleterre se vit obligé de laisser circuler en leur faveur de longues listes de souscriptions. Le nombre des marins français qui se sauvèrent en Angleterre fut si considérable, que déjà en décembre 1685, Louis y envoya une ambassade spéciale pour demander leur extradition, qui, heureusement, ne lui fut pas accordée.

Dans l'électorat de Brandebourg, 16,000 huguenots furent accueillis avec enthousiasme; d'autres, dans les possessions franconiennes des Hohenzollern et dans tous les autres États protestants. Partout on leur promit de former des communautés particulières, où le culte, l'administration et la juridiction se pratiquaient en français et d'après les usages de l'ancienne patrie.

Les pertes que la France subit par le *refuge* furent énormes. C'est l'élite du protestantisme français, ses membres les plus éminents par leur instruction, leur fortune, leurs capacités et leur caractère, qui surent trouver le chemin de l'exil volontaire. Ces réfugiés apportaient à leur nouvelle patrie leur intelligence, leur courage, leurs qualités industrielles, une partie de leurs richesses et tous leur haine profonde contre leur oppresseur, contre ce Louis XIV, dont le nom était devenu un sujet de terreur et de colère dans tous les pays d'Europe.

En effet, la révocation de l'édit de Nantes, avec les conséquences qui en résultaient, ces *réunions religieuses*, comme on pourrait les nommer, n'a pas été seulement, de la part du roi, un crime de lèse-humanité, mais aussi une grave faute politique. La punition ne s'est pas fait attendre. Déjà en 1688, Vauban montre au monarque la France appauvrie de 100,000 citoyens et de 60 millions de livres, par suite de la persécution des huguenots; le commerce ruiné, 9,000 des meilleurs marins, 600 officiers et 12,000 soldats aguerris passés dans les flottes et les armées ennemies.

L'industrie et le commerce maritime des côtes de la Normandie et du Poitou avaient presque entièrement cessé, la plus grande partie de la population de ces districts s'étant

Digitized by Google

réfugiée à l'étranger. Sous Colbert, la France avait occupé le premier rang dans l'industrie européenne, surpassant même l'Angleterre. Immédiatement après ces événements, elle déchut de sa haute position, tandis que les nations protestantes s'enrichissaient. Non moins graves furent les conséquences pour la politique extérieure du grand roi. Il fut impossible désormais à n'importe quel prince protestant de se liguer avec Louis XIV.

De toutes les chaires de l'Europe évangélique, on prêchait avec ardeur contre la France et son souverain; dans le moindre village, on maudissait le tyran de Versailles. L'isolement de la France, dans la guerre de 1688 à 1697, a été la conséquence directe de la révocation de l'édit de Nantes.

V

Mais la France a voulu elle-même expier noblement les crimes de son roi, de ses ministres et de ses théologiens. Ce fut elle qui, dans les grandes années de 1789 et 1790, a proclamé, la première en Europe, le principe de la liberté de conscience, de l'égalité de toutes les confessions, de toutes les convictions philosophiques devant l'État et devant la loi. C'est son exemple, ce sont ses doctrines qui ont fait triompher la tolérance religieuse dans les pays civilisés. On a contesté à la Révolution française la valeur de toutes ses conquêtes et de tous ses résultats, mais on ne saurait jamais lui ravir la gloire d'avoir réalisé chez elle et chez les autres la liberté de conscience. C'est là peut-être la meilleure et la plus sûre acquisition de notre culture moderne.

Cependant, les vieilles haines ne sont pas entièrement assoupies, les vieux préjugés pas tout à fait détruits. S'ils n'osent pas éclater au grand jour, ils agissent encore dans l'ombre. L'hydre tant de fois domptée est toujours prompte à relever ses cent têtes. Il n'était donc point inutile, à mon avis, de rappeler ici la date néfaste du 22 octobre 1685 et de son long cortège de malheurs et de fautes, pour donner un exemple saisissant des conséquences du fanatisme religieux et despotique.

M. Philippson.

Digitized by Google

UN FAIT DIVERS.

Imaginez les fictions les plus terribles comme horreur: elles n'atteindront pas à la réalité.

Herminie Degoute, évidemment sous l'empire d'une angoisse poignante, debout contre la table, que la servante, une fille grasse et sale, achevait d'ôter, semblait frémir de tous ses membres. Sa mère commençait sa *patience*, avant même que la nappe fût entièrement enlevée, disputant le terrain pour s'absorber plus tôt dans sa partie de cartes de tous les jours. Le père Degoute, tenant un journal, sous prétexte de le lire, bâillait, s'étirait les bras et finissait par s'endormir. C'était le programme. Mais les choses duraient plus longtemps que d'habitude, cette fois, au gré d'Herminie. L'impatience la mordait au cœur. Son joli visage ovale, fin, encadré de cheveux blonds; son œil bleu, limpide, très doux, son maintien distingué, tout ce qui en faisait une jolie fille et une belle femme se trouvait à cette heure en proie à des mouvements nerveux, à une expression d'égarement fort étrange. Elle portait à sa tête évidemment endolorie sa main blanche et potelée d'ordinaire, sèche et tremblante en ce moment. De temps à autre, elle consultait du regard la petite horloge, dont les aiguilles marchaient, à son gré, avec trop de rapidité; à la seule audition du tic-tac du balancier, on aurait pu croire, en effet, que l'horloge luttait avec toutes les horloges de l'univers à qui précipiterait le plus de secondes dans l'éternité. Et cependant le couvert n'était pas encore enlevé, maman Degoute ne s'absorbait pas et c'est en vain qu'on

Digitized by Google

eût tendu l'oreille pour entendre le ronflement sonore et uniforme du chef de la famille. Il y avait dans ce flegme de tout le monde, contrastant avec l'agitation de la pendule et d'Herminie elle-même, quelque chose d'agaçant. La jeune fille pensait avec amertume que naguère elle partageait cette quiétude. Par delà la lumière vive de la lampe, que voilait l'abat-jour, elle distinguait dans la pénombre, et au milieu de la tapisserie brune de la chambre, un point blanc qui ressemblait à un regard fixé sur elle. C'était un rayon de lumière réfléchi venant se jouer sur la vitre d'une grande gravure : *le Serment du Jeu de paume*. Que de fois elle avait vu au grand jour cette gravure, qui aujourd'hui lui inspirait comme un remords! Et les petits cadres dorés et lourds qui pendaient de tous côtés et qui, eux aussi, s'avisaient de faire des clignements de paupière; et le vieux buffet contre lequel, tout enfant, elle avait appris à se mettre debout, ne se permettait-il pas de prendre un air boudeur et sombre? Et les chaises à crin noir, et la petite étagère avec le service de porcelaine blanc et or, et la fantastique boîte à ouvrage de maman, toujours bourrée de bas, de chaussettes. Les moindres détails de cette chambre, où Herminie s'était vue grandir, tout semblait lui adresser des reproches et lui montrer le doigt comme à une petite fille pas sage.

Une larme tomba lourde et navrante le long de sa joue. Enfin, du fond du fauteuil, un souffle s'éleva sonore et rhytmé, le journal tomba par terre : M. Degoute dormait; quant à madame, il y avait des minutes que son esprit était tout entier aux combinaisons de son jeu et qu'elle était étrangère à ce qui occupait le reste de la terre.

La servante avait emporté les dernières assiettes et fermé les buffets. On entendait son pas dans la cuisine souterraine.

Herminie sortit de la chambre sur la pointe des pieds, décrocha du portemanteau dans le vestibule un chapeau et un châle, se vêtit à la hâte, ouvrit avec précaution la porte de la rue, et se trouva dehors.

Il tombait une pluie fine et serrée; les flammes des réverbères vacillaient derrière des carreaux ternis. Aux montres

Digitized by Google

des magasins, on voyait les marchandises se projeter comme des ombres chinoises sur les vitres recouvertes de vapeur, les passants étaient rares et on entendait l'eau couler des toits, le long des tuyaux, ou tomber par paquets épais et lourds avec un bruit répété de coups de fouet. Herminie marchait avec précipitation, toute haletante, fouillant du regard les cônes de ténèbres dont la lumière du gaz augmentait l'intensité. Elle écoutait, et son inquiétude augmentait à chaque pas. Si elle allait ne pas le rencontrer... celui qu'elle cherchait! Quelqu'un venait enfin, dont le parapluie résonnait sous l'eau comme un tambour. Ce quelqu'un chantonnait et marchait soigneusement, pour ne pas s'éclabousser, n'ayant en ce moment d'autre souci que d'arriver quelque part et d'y arriver sans avaries. Herminie eut un léger cri de satisfaction.

« Jules, » dit-elle en l'approchant avec un grand battement de cœur et très pâle.

Jules, sans trop de surprise, s'arrêta, sourit et demanda avec une amabilité voulue ce qui amenait Herminie à se trouver par un pareil temps et une pareille heure sur son passage.

« Il faut, répondit-elle, allant droit au but, que mon martyre cesse... J'ai peur que ma faute n'ait des conséquences... Je te l'ai dit, je te le répète, mon père me tuera s'il l'apprend ; ma pauvre mère mourra de chagrin. Ce sont des gens d'honneur que mes parents; ils m'ont élevée dans des principes de droiture qui se révoltent en moi contre mon action, contre la tienne... Ah! Jules, mon ami, je suis plus morte que vive; aie pitié de moi...

— Marchons, dit Jules, évidemment contrarié. Il est inutile de nous mouiller. Il faut absolument que j'atteigne la plus prochaine station de voitures et que j'y arrive sans trop me crotter... »

Herminie se mit à le suivre.

« Tu ne me réponds pas... As-tu donc oublié tes promesses solennelles?

— Je n'ai rien oublié du tout, chère adorée de mon cœur.

Digitized by Google

Mais ne prends pas ce ton larmoyant; je n'aime pas les scènes de ce genre. Tu sais, je ne suis pas romanesque de ma nature.

— Que dois-je dire? Que dois-je faire? Tu es plus coupable que moi : c'est toi qui m'as amenée à t'aimer... Je ne songeais à rien; j'étais heureuse, ignorante de tout; je ne connaissais du monde que ce que j'en avais vu par la fenêtre de ma chambre, et sous l'étroit horizon d'une école bourgeoise. Tu as profité de ton titre de cousin éloigné, de parent, enfin, pour excuser tes assiduités; tu m'as le premier parlé d'amour, à moi qui ne le connaissais guère et ne l'appelais pas... Ah! laisse-moi te prouver au moins que tu as ta part de lâcheté dans tout cela!... Puis, tu m'as écrit... Je n'étais pas armée contre de pareils moyens, je croyais naïvement; n'ayant jamais eu recours au mensonge, je ne m'en défiais pas. Je me suis laissé prendre à tes paroles.

— Il y a encore une voiture, dit M. Jules, qui n'était pas fâché d'échapper à cette poursuite; Herminie, nous causerons de cela demain, je désire assister à la reprise des *Huguenots*.

— Tu ne m'as donc pas regardée, lui cria la jeune fille en le prenant par le bras et en le forçant à se tourner vers elle... »

Il fut frappé de son air défait, de sa pâleur, de l'angoisse et tout à la fois de la résolution qui se lisait sur son visage. Il crut entrevoir, comme dans une lueur, quelque chose de dramatique et de poignant.

« Tu m'as juré, lui souffla l'enfant en le regardant d'une façon à la fois suppliante et résolue, tu m'as juré...

— Je t'ai juré... et je tiendrai mon serment. Sois donc sans crainte. Es-tu drôle!... Dès demain, je m'occuperai de la chose... Tes parents n'auront rien à te reprocher... Fichtre! on commence à huit heures; je n'aurai que le temps d'arriver au lever du rideau... Rentre, ma belle amie, ne te tourmente plus; demain, je t'écrirai un mot, ou nous nous verrons; c'est à décider... Cocher, à la Monnaie!... Va, te dis-je... »

Il envoya de sa main un baiser à Herminie; la portière de la voiture se ferma avec bruit, l'automédon monta sur son

Digitized by Google

siège et la jeune fille resta comme galvanisée, la pluie la fouettant au visage, la mouillant sans qu'elle parût s'apercevoir de ce qui se passait. Un homme vint la regarder sous le menton d'un air insolent et provocateur. Cette action la révolta. Alors seulement elle comprit qu'il fallait rentrer à la maison. Le trottoir était glissant et les petits pieds d'Herminie, chaussés de légères bottines, avaient de la peine à avancer. Des gens se retournaient sur elle; elle eut peur. En arrivant à la maison, elle frappa doucement au carreau de la cuisine. C'était une de ses hontes : elle avait dû acheter la complicité de la servante, qui, grossière et mal élevée, se gonflait d'aise, se promettant bien de tirer profit de cette situation. Les vêtements lui collaient au corps; ruisselante, fiévreuse, elle se glissa par la porte entrebâillée en prononçant un *merci* rapide et monta à sa chambre.

Juste à ce moment, sa mère, découragée par cinq tentatives inutiles, repoussait les cartes, qui s'obstinaient à ne pas amener une réussite. Cela contrariait la brave et digne femme; elle avait cette superstition : le sort ne lui était favorable que quand elle parvenait à constituer avec succès son jeu de patience; elle s'entêtait des heures entières à interroger l'avenir ainsi, s'acharnant à en obtenir une réponse favorable. Ce soir-là, la réponse n'était point venue.

M. Degoute, de son côté, avait terminé son somme, brusquement interrompu, d'ailleurs, par le geste impatienté de la joueuse de cartes, éloignant d'elle ses augures rebelles.

M. Degoute lut encore quelques lignes de son journal, si nonchalamment abandonné tout à l'heure, refit deux ou trois tours dans la chambre, parla de choses banales, de son estomac dérangé, de ses contrariétés à l'étude du notaire dont il était le premier clerc. Puis il s'aperçut qu'Herminie n'était pas là et se mit à l'appeler par la porte entrebâillée. Herminie lui répondit de sa chambre, tandis que la servante, du fond de sa cuisine, tout en s'esclaffant de rire, dans une ébouriffante mimique, se battant les cuisses des deux mains pour mieux témoigner sa joie, fit connaître, elle aussi, d'une voix flûtée, que mademoiselle était à sa chambre, demandant même,

Digitized by Google

avec cette insolence qui est la dignité de ces gens, où l'on voudrait bien qu'elle fût.

M. Degoute sortit, selon son habitude, pour ne rentrer que vers dix heures.

Herminie, après être redescendue un instant, souhaita la bonne nuit à sa mère, restée seule, tricotant cette fois d'un air boudeur, le nez sous la lampe, et dépensant une ardeur qui, employée à autre chose, eût enfanté des chefs-d'œuvre. La jeune fille se dit fatiguée et légèrement souffrante, déclaration dont Mme Degoute aurait aisément constaté l'exactitude si, moins à son tricot, elle avait levé les yeux sur sa fille.

La pluie tombait toujours et sillonnait les façades des maisons comme des larmes sillonnent un visage. On entendait les gouttes tomber lourdement.

Herminie resta longtemps à écouter : cette tristesse de la nature répondait à la tristesse de son cœur, d'où les larmes montaient, chaudes, amères, vers ses yeux.

Elle se mit au lit et pria avec ferveur pour obtenir plus de calme; le sommeil s'obstina à ne lui verser ni l'oubli, ni l'assoupissement.

Elle aperçut de son lit, sous la pâle clarté du ciel, qui, après des heures de mauvais temps, venait de se rasséréner, le groupe de maisons dont la demeure de son père faisait partie. C'était un rectangle délimité par quatre rues où l'on avait bâti côte à côte, tournant toutes leur façade de derrière vers un même centre, une série de ces maisons bourgeoises dont les faubourgs de Bruxelles ont dû inventer le type primitif. Deux chambres étroites au rez-de-chaussée, un escalier étroit dans un étroit vestibule; au bout de celui-ci, une porte vitrée laissant entrevoir un jardinet parfois privé complètement de verdure, parfois soigné, ratissé avec une coquetterie mièvre, les plantes y grandissant dans des rochers artificiels, fantastiques; il y a des fontaines minuscules, d'imperceptibles vasques et des bassins où nagent, en compagnie de poissons maladifs, de magnifiques sarcelles en terre cuite. A chacun des étages, deux chambres et un cabinet; aux fenêtres de

Digitized by Google

l'escalier, vers le jardin, s'épanouissent des cactus poussiéreux ou d'autres plantes poussives, et l'intensité du jour est arrêtée par des stores en étoffe peinte représentant des sujets historiques ou mythologiques et sentant le vernis et la colle à donner des nausées.

Herminie connaissait la distribution de tous ces intérieurs; tous étaient conçus d'après le même modèle; seuls, le mobilier et l'arrangement différaient suivant le degré de goût et de bien-être des locataires.

Elle avait vu s'éteindre successivement aux étages voisins les lumières. Il régna bientôt dans tout ce quartier un silence qu'interrompait à peine le jappement éloigné d'un jeune chien.

Qui sait si deux grands yeux ouverts dans l'ombre ne cherchaient pas vainement comme elle un point lumineux, une lueur d'espoir? qui sait si quelqu'un d'autre, dans ce banal ensemble d'habitations bourgeoises, n'était pas en proie à l'une de ces douleurs morales, le remords ou l'humiliation, qui torturent mais qui relèvent les créatures humaines, car elles les épurent comme le sacrifice? Quiconque souffre a droit au respect!

En effet, l'une des fenêtres était restée éclairée plus longtemps que les autres. La lumière s'y était éteinte, eût-on dit, sous le souffle d'un soupir.

Herminie n'aurait su préciser à quelle maison la fenêtre appartenait; c'était du côté opposé et parallèle au sien. Elle n'y avait pas fait autrement attention; elle savait que c'était le dernier rayon de clarté qui avait lui jusque-là, voilà tout. Qui était la personne, la patiente ou victime, elle ne le savait pas davantage.

Mais juste à l'heure où la jeune fille, accablée par la fatigue, à bout de forces et d'espérance, avait fini par s'assoupir, s'éveilla dans cette chambre, à la lumière tardive, un jeune homme presque fâché de voir le jour mordre de ses reflets argentés les franges de ses rideaux. A peine avait-il échappé aux soucis de la réalité qu'il y était ramené. Est-ce

Digitized by Google

donc le lot de l'humanité entière, cette corrosion des cœurs, ces âpres étreintes de la souffrance? Nul n'y échappe-t-il par moments que pour y retomber de plus belle?

Une lettre est sur la table. Elle porte pour adresse : A Monsieur Jules Napar, employé à la Compagnie financière, Bruxelles. La lettre a été ouverte la veille par son destinataire. Ce n'est pas elle qui a versé les soucis au jeune homme, bien au contraire : elle contient les encouragements et les paroles aimées d'une mère. Jules la reprend dans ses doigts, la regarde longtemps, s'interrompant de s'habiller. Elle rouvre tout le passé sous ses yeux.

Il se voit encore enfant, courant dans les allées d'un grand jardin. C'est à la campagne. L'automne dépouille les arbres et jonche le sol de feuilles aux couleurs d'un roux sombre, d'un jaune ardent ou d'un rouge sale, s'entremêlant et s'enfuyant comme affolées au moindre souffle de la bise, qui déjà se fait sentir. Il court, il prend ses ébats; il a le cœur content; il est aimé et choyé par sa mère. Tout le monde le dit intelligent, éveillé. A l'école, il a remporté tous les prix et il vient de reprendre le travail avec l'espoir de nouveaux succès. Chaque effort a pour récompense un baiser, et les baisers d'une mère sont si doux! S'il a la moindre contrariété, il accourt auprès de celle qui veille ainsi sur lui, et il se trouve consolé. Il sait bien qu'il ne pourra pas toujours vivre de cette vie, et c'est la seule chose qui le désespère : sa mère, veuve, n'est pas riche; elle gère une petite métairie qui ne rapporte pas gros et, ma foi, il se dévoue d'avance avec bonne volonté au sacrifice.

La bonne volonté, il se rend cette justice, a toujours été son fort. Il a mis toute son ardeur à contenter les autres. Entré à dix-huit ans à la Compagnie financière, avec le chagrin de devoir habiter seul Bruxelles, abandonné, perdu dans cette ville, qui lui paraissait immense, il s'est livré pieds et poings liés à sa tâche; nul n'était plus exact, plus soigneux à bien faire. Sa mère lui avait parlé en termes si respectueux du devoir, qu'il comprit le travail comme une chose à laquelle il faut donner tout son être. Et il a

Digitized by Google

constamment obéi à ce sentiment, sans souci du relâchement plus prononcé chaque jour qu'il remarque autour de lui. On l'a considéré comme obéissant à un sentiment bas : qui peut aujourd'hui encore reconnaître, au milieu de la gangrène générale, cette fibre forte qui fait agir les natures privilégiées? On nie la santé à ceux qui se portent bien quand tout le monde est malade; au moins on la leur envie, et, sans qu'on s'en rendît compte, on porta envie au petit commis, c'est-à-dire qu'on s'en vengea. Il avait subi toutes les avanies, tous les passe-droits. L'avancement fut chose inconnue pour ce garçon pendant des années. On tapait sur lui comme sur un cheval vaillant dont on exige d'autant plus d'efforts qu'on lui connaît plus de fonds. Puis il n'avait personne pour le recommander. Sa timidité naturelle s'accentua et sa défiance de lui-même fut telle qu'il ne fit plus un pas sans la crainte de mal faire.

Parfois, il avait eu des velléités de révolte. En ce moment même, tandis qu'il s'habillait et qu'il se représentait par la réflexion tout son passé bête, il lui prit des mouvements d'impatience et de dégoût. Quoi, il restait soumis et patient sous l'autorité d'un fat qui n'avait pour lui que sa suffisance, ses allures d'échassier, sa morgue, ses procédés grossiers, ses insolences de parvenu ou de valet, qui le traitait comme sa chose!... Il était impossible que sa mère l'eût ainsi jeté désarmé aux griffes des rapaces; c'était le courage qui lui manquait, la volonté qui lui faisait défaut. Courber toujours la tête avec tristesse, contre son gré, lui paraissait immoral... Mais il se connaissait; vingt fois déjà, il avait ainsi rêvé le soulèvement et, au moment voulu, il était retombé tout frémissant sous la main de celui qui commandait. Il s'accusait de lâcheté et, le cœur tout meurtri, il retournait à la meule, se croyant indigne d'un meilleur sort. Somme toute, et n'était son amour-propre froissé, il était heureux, mais d'un bonheur sans éclat, pâle comme un matin brumeux, uniforme, trivial. Il se rendait parfaitement compte de tout cela. Ses idées et ses instincts bourgeois n'étaient point tels qu'ils l'aveuglassent sur la vérité; il était de ceux

Digitized by Google

qui regardent par-dessus et par delà l'ornière dans laquelle leur vie s'écoule; il savait qu'il existe des horizons plus vastes et plus riants, mais le bon sens le tenait à sa place : il se contentait de la vue.

Sa chambre, sur laquelle il promenait son regard, tout en pensant à ces choses, était une de ces chambres d'appartement comme il en existe dans les faubourgs de Bruxelles, simple et sans goût. Un lit de noyer à rideaux en calicot blanc; une grande table à quatre pieds maigres et couverte d'un tapis de drap frappé; un secrétaire, ce qui est le fond de tout ameublement de ce genre; une commode-lavabo en acajou; un canapé de crin lustré noir; des chaises de velours bleu. Sur la cheminée, une horloge à colonnes, une glace étroite et de menus objets constituant le ménage d'un garçon : pots à tabac, porte-allumettes, vide-poches. Aux murailles, où s'étend un papier de tapisserie clair à petites fleurs, pendent quelques cadres dans lesquels les goûts artistiques des locataires ont placé deux ou trois panneaux d'une certaine valeur; il y a là aussi quelques gravures assez convenables, des photographies et des portraits d'amis ou de parents. A chacun de ces objets, notre jeune homme envoie une sorte de baiser de reconnaissance; ils ont été témoins de ses peines, de ses chagrins; il les a pris mille fois pour confidents de ses désillusions et il lui semble que chacun l'exhorte au courage. Ils sont là si pleins de calme, de modestie, ils respirent dans leur médiocrité tant de sérénité, qu'il les en remercie; c'est ordinairement ainsi qu'il trouve aide contre ses réflexions tristes. Il pense que c'est d'ailleurs dimanche, qu'il va pouvoir consacrer sa journée entière à son intimité, non qu'il soit ami du repos et ennemi du travail : ils le savent bien, ces meubles aimés; ils l'ont vu plus d'une fois passer la nuit à l'étude; mais il n'est pas fâché d'échapper pendant quelques heures à ce broiement continuel de son être auquel les circonstances l'ont condamné.

Il est huit heures du matin. A la pluie persistante de la veille a succédé un ciel serein. Par-dessus les toits, le soleil accourt dorer de ses premiers rayons le haut des maisons de

Digitized by Google

l'autre côté du rectangle. Cela ressemble à un sourire, et notre jeune homme y répond. Il se dit qu'après tout il est bon de vivre... à de certains moments. Des voix fraîches et jeunes se font entendre dans les escaliers : la famille de sa propriétaire s'est endimanchée; deux garçonnets de dix et de neuf ans et une fillette charmante de six ans à peine. Jules est heureux d'entendre ce babil enfantin au delà de sa porte; il sait bien que tout à l'heure ils viendront, comme chaque jour férié, lui souhaiter le bonjour, puis s'envoler comme une nichée d'oiseaux. Dans la semaine, c'est autre chose : l'école les réclame; puis le soir, ce sont les *devoirs;* et combien de fois ne font-ils pas l'ascension du second étage pour venir soumettre au locataire, qui pour eux est un homme extraordinairement instruit, les difficultés de grammaire, de calcul ou d'histoire qui les embarrassent! Il sait aussi ce que signifie ce pas un peu traînant qui monte en ce moment : c'est la propriétaire elle-même, qui apporte le déjeuner tout fumant. Elle est seule, sans servante, et fait tout par elle-même. Son histoire est bien triste, allez! Elle est restée veuve, à trente-cinq ans, avec trois enfants en bas âge et une pension de dix-huit cents francs. Son mari était employé à la même administration que Jules Napar, qui avait son ancien collègue en vénération. Elle lui conte ses peines, et cela le distrait des siennes. Quand parfois elle voit un nuage au front de Napar, à son tour, charitablement, elle le rappelle à l'énergie.

« Toc, toc. Entrez. Bonjour, madame Évariste. — Bonjour, monsieur Jules. — Comment avez-vous passé la nuit, madame, et Louis, et Henri, et Emma? — Très bien; et vous, monsieur Jules? Il fait un peu froid aujourd'hui; la pluie a singulièrement rafraîchi l'air; je vais vous faire un bon petit feu de bois. — Inutile, madame. — Si, si, je le veux. » Et madame court chercher de quoi chauffer la chambre, tandis que Napar trempe son pain largement beurré dans un café bien préparé et délicieusement sucré.

Elle le traite si bien, que parfois les larmes lui viennent aux yeux à l'idée de tant de sollicitude et de soins.

Digitized by Google

Ce jour-là encore, il se sent ranimé, et l'impression fâcheuse sous l'empire de laquelle il s'était éveillé se noie lentement dans le vague, comme le rivage dont vous éloigne un navire ne laisse, à la place de lignes fermement arrêtées, du bruit et du mouvement, que des ondulations brumeuses, le silence et l'immobilité.

Jules Napar pourrait vous décrire mieux que nous ne l'avons fait tout à l'heure le carré de maisons dans lequel il a pris domicile, cet ensemble de jardins se tournant le dos en courant côte à côte, enchevêtrés les uns dans les autres, se ressemblant tous et cependant de teintes et d'aspect différents. Il connaît tous les voisins, au moins de vue. Il attend souvent que s'ouvre une des fenêtres; il est heureux d'y apercevoir une jeune fille, blonde comme le chanvre, d'un port charmant, de manières simples et réservées, sans pose. Son cœur s'envolerait volontiers par-dessus les jardinets. La jeune fille semble triste depuis quelque temps; elle a évidemment un chagrin. Que serait-ce? Eh bien, tant mieux. Si elle le voulait bien, il l'entourerait de tant de sollicitude, qu'elle n'éprouverait plus de peine. Lui-même se trouverait désormais à l'abri des petits tiraillements auxquels il est en butte. Sa vie serait toute remplie de l'idée de cette enfant dont il aurait à faire le bonheur... Elle doit être à peu près de son âge à lui; elle n'est pas dans une condition ni dans une position qui la lui rendent inaccessible... Mais la jolie voisine n'a jamais daigné lever les yeux de son côté. Elle ignore parfaitement l'existence d'un M. Jules Napar qui soupire pour elle. D'ailleurs, elle ne fait que de courtes apparitions, et, cette fois encore, elle se retire presque aussitôt après avoir mis sa tête à l'air. Jules jurerait qu'il a vu sa poitrine se soulever sous l'effort d'un soupir; elle est plus pâle aussi que les jours précédents.

Enfin, la vision n'y est plus et il poursuit son rêve. Comment cette femme, qui ne fait nullement attention à lui, l'impressionne-t-elle plus qu'une autre voisine, une brune avenante pourtant, qui ne quitte sa fenêtre que quand il la quitte, dont les petites mines attirent le regard, qui chante, si

Digitized by Google

le regard s'écarte, pour appeler de nouveau l'attention? Peut-être n'aurait-il qu'à frapper doucement à ce cœur pour qu'il s'ouvrît. Éternel mystère : comment et pourquoi les sympathies s'éveillent-elles en nous ainsi en dehors de toute raison et en dépit de tout raisonnement?

Cependant, vers onze heures du matin, dans un luxueux appartement, sous les épais rideaux de velours d'un lit d'ébène à clous d'argent, dans le silence d'un cabinet où le bruit est étouffé par les lourdes tentures, par de moelleux tapis, sommeille encore un autre jeune homme. Un sourire erre sur ses lèvres; il a je ne sais quel sentiment, alors même qu'il est endormi, de sa supériorité, quelle confiance dans son étoile. Cette étoile n'a cessé de luire de tout son éclat, depuis qu'elle l'éclaire et le guide. Il ouvre les yeux et trouve la confirmation de son heureux sort dans ce qui l'entoure. Ce confortable, c'est à lui-même qu'il le doit. Avec quelle complaisance il en examine les détails! Il n'était rien, parti presque pauvre de la province (il risque à lui-même cet aveu, qu'il ne ferait à nul autre au monde); il n'avait pas un bagage scientifique bien fourni. — Son sourire se change en un petit rire complaisant et satisfait à l'idée du chemin qu'il a parcouru depuis. — Tous ses efforts ont tendu constamment à se ménager des influences; il a déployé à cette fin ce que la nature lui a départi d'habileté. Que lui importait d'être éconduit parfois avec rudesse et d'être humilié? Le prix de la victoire valait bien quelques petits inconvénients, dont il n'a jamais ressenti d'ailleurs bien vivement les atteintes. Il se reconnaît en ce moment non pas seulement un homme heureux, mais un homme *fort*. Témoin cet habit noir jeté négligemment sur une chaise et à la boutonnière duquel s'étale un ruban rouge; sa cravate blanche, ses bottes vernies et, mieux que tout cela, la considération dont il jouit, les mains nombreuses qui, dans le monde, au théâtre, à la ville, serrent sa main généreusement, libéralement tendue.

Ses toilettes sont remarquées, il est connu; on se le désigne par son nom quand il passe dans la rue, comme on faisait

Digitized by Google

d'Alcibiade à Athènes ; il est dans le ton et dans le mouvement. A la Compagnie financière, dont il est un des hauts fonctionnaires, il a su se faire considérer comme indispensable. Non pas — il se doit ce second aveu, et ici il est pris d'un nouveau rire qui imprime de petites secousses aux franges de son baldaquin — non pas qu'il se soit jamais éreinté à la besogne ; le sort l'a servi sous ce rapport, comme toujours : il a des collaborateurs en sous-ordre qui lui facilitent sa tâche. Mais il passe rapidement sur ce côté de son existence, dont, en somme, il ne saurait dire que du bien.

Il se dorlote de plus belle, il a le temps : le monde est à lui. Il fait bon vivre quand on comprend la vie et qu'on s'en réserve toutes les jouissances : le lit est une douce chose pour celui qui rentre tard, comme notre homme, qui ne s'est couché qu'à deux heures du matin, après un souper en belle compagnie. Puis il sent le sommeil lui revenir, doucement ses yeux s'appesantissent, une sorte de vague bien-être l'entoure, ses idées se confondent et le rêve se substitue à la réalité : de longs voiles étoilés flottent devant ses yeux...

Tout à coup, il se redresse, comme piqué par un taon. Non, le bonheur n'est pas entier, mille diables ! les soucis sont de la partie... Sa rencontre de la veille au soir lui est revenue à l'esprit. Herminie et ses supplications avaient échappé à sa mémoire. Pourquoi aussi s'est-il mis dans cette situation pleine d'ennui ?

Herminie est certes une jolie fille ; il a lieu d'être fier de sa conquête, mais ne voilà-t-il pas qu'il se prépare des heures fiévreuses ? Une femme qui réclame le mariage sous menace de se tuer ! Le mariage ! comme si c'était facile. Quoi ! il irait compromettre son avenir ? Si encore Herminie avait, indépendamment de sa beauté, vingt mille livres de rentes... Un père, plat petit bourgeois, clerc de notaire ; une mère ridicule... Non, jamais il n'y consentira. Ce sont d'honnêtes gens... honnêtes, honnêtes tant qu'il vous plaira, mais ennuyeux comme la pluie, terre-à-terre comme tout. Pourquoi cette fille se laisse-t-elle prendre à la glu de belles paroles ?

Digitized by Google

Il l'a aimée, il l'aime encore peut-être... Plus tard, on verrait. Que faire? Dieu sait quel scandale va en résulter?... Ses amis, il est vrai, ne connaissent rien de l'aventure. Ils le croiront, s'il dit qu'il n'y est pour rien... Toute réflexion faite, il serait un sot de redouter quelque chose. Bah! qu'elle s'arrange... On lui fera des promesses aussi solennelles qu'elle le voudra et l'on gagnera du temps, ce qui est déjà beaucoup!... C'est dommage, c'eût été une jolie maîtresse à produire dans le monde... Avec de la toilette, un peu de chic, elle éclipserait toutes les femmes de sa connaissance... Enfin!...

Tout en ruminant ainsi, M. Jules Handrepons s'était levé, contrarié d'être arraché à sa flânerie par ce souci... Il avait passé un pantalon de fin cachemire, chaussé des pantoufles mignonnes et endossé une robe de chambre élégante... Puis il s'était mis à fouler son épais tapis d'un pas amorti... Les stores rouges de sa chambre jetaient une lueur chaude sur tous les objets, mais les tenaient dans une obscurité relative. Il daigna les lever de sa main blanche et soignée, pour faire entrer la lumière vive du jour. Il n'avait pas d'appétit, cette chienne d'affaire le lui coupait; on n'est pas plus à plaindre.

A ce moment, et comme pour justifier ce dicton que les contrariétés vont par troupes ou tout au moins par couples, il aperçoit sur sa table quelques lettres; il les ouvre négligemment, en homme obsédé par des soucis cuisants. L'une des lettres l'a frappé : il a reconnu le timbre de la Compagnie financière, l'écriture de l'administrateur général. Un dîner, une soirée, une partie de chasse, quoi ! Non, Dieu du ciel ! un travail urgent qui doit être terminé pour le lendemain. C'est bel à dire, mais il y faut passer la journée et la nuit entière, à ce travail, si on veut le livrer à l'heure voulue, et M. Jules s'est engagé ailleurs. Le guignon s'acharne après lui. Est-ce que son étoile pâlirait? — Non, pas encore. Une idée lui vient, une inspiration d'en haut. Il sonne, il demande son valet de chambre. « Jamais Monsieur ne s'est levé si tôt. » Vite, il faut l'habiller. La raie de ses cheveux sera plus irréprochable tout à l'heure. Que sa barbe est longue à

Digitized by Google

faire et que le valet de chambre, ahuri d'une presse complètement en dehors de ses habitudes, fait tout de travers! Monsieur est d'ordinaire moins impatient, que Monsieur veuille bien excuser son trouble, dès lors... Mais le valet parle encore que Monsieur est déjà dans la rue. Il s'oriente, il cherche à se rappeler le numéro d'une maison. C'est, se dit-il, dans une rue assez large... Je la vois d'ici, à vingt pas de la demeure d'Herminie... Encore ? Ah! malheureux!... la rue parallèle à celle qu'habite la jeune fille. De quelle mémoire prodigieuse il est doué; il a vu un jour entrer chez elle la personne qu'il cherche ; à peine cet événement lui a-t-il fait lever la tête; il a remarqué, cependant, la couleur de la porte, différente de la couleur des portes voisines; puis il y avait en face un petit coiffeur... Oh! il le trouverait. Et M. Handrepons hâte le pas.

Drelin, drelin! Un coup de sonnette de maître. Une voix brève et hautaine demandant Napar, l'employé de la Financière. Une voix timide et tremblante lui répondant que c'est au second; un homme parfumé passant raide et le chapeau sur la tête devant une femme qui s'incline et deux petits garçons qui ont peur et qui se cachent... Voilà la scène en deux mots.

« Napar, j'ai besoin de vous, dit Handrepons en poussant la porte du second étage et sans avoir frappé au préalable. » Napar éprouve un serrement de cœur et un vertige. L'homme qu'il redoute le plus au monde, qui pèse sur sa vie, est là sans avoir crié gare... Un dimanche; il vient se jeter en travers d'une quiétude momentanée.

— Oui, monsieur le directeur...; faites-moi l'honneur de vous asseoir.

— Vous irez au bureau. Vous prendrez le dossier des négociations entamées pour la construction du chemin de fer de Bosnie... Vous me ferez un rapport circonstancié avec l'indication des sommes à engager et des bénéfices probables... et vous m'apporterez ce travail demain matin avant huit heures, chez moi. M'avez-vous compris? »

Parbleu, si le pauvre garçon avait compris ! Mais rien de tel pour établir sa supériorité que de persuader les autres de

Digitized by Google

stupidité et d'ineptie : « Vous semblez n'avoir nulle conscience de ce qu'on vous dit ; tâchez donc d'être un peu moins bouché. Et quant au travail, qu'il soit complet, soigné, ou sans cela, la Compagnie pourrait bien vous tirer la révérence. »

Quel bonheur que Napar eût autant de patience ! La colère et l'indignation l'agitaient comme le vent agite la feuille. Il se sentait blêmir, les larmes lui montaient aux yeux. Quoi ! même un jour consacré au repos, le moment de trêve accordé par Dieu dans la lutte incessante du devoir, ce jour-là même on en profitait pour lui jeter à la face, comme un soufflet, sa dépendance, sa condition de subalterne. Toute peine suppose un délit, et il cherchait vainement dans sa mémoire, dans son cœur, dans son âme, la faute qu'il aurait pu commettre. Sa sensibilité excitée souffrait étrangement. Il ne trouva pas un mot : il était inerte. Certaines choses stupéfient avant tout ; son droit eût été de mettre à la porte celui qui l'insultait jusque dans son domicile. L'idée ne lui en vint même pas...

Tout en parlant, M. Handrepons faisait l'examen de l'appartement, puis du voisinage, qu'il connaissait d'ailleurs et auquel il avait des motifs de s'intéresser. Ses yeux tombèrent sur la maison d'Herminie : le père Degoute était à la cour, une vieille casquette sur la tête, en train de souffler les restants de chènevis d'une cage d'oiseau ; il se livrait à son occupation favorite des dimanches. La mère rentrait de la messe, à en croire le livre d'heures qu'elle tenait à la main ; elle parut à la porte du jardin vêtue de mérinos et de soie noire. On pouvait induire de son attitude qu'elle adressait la parole à son mari ; celui-ci se retourna à demi, comme pour répondre. Tout à coup, le soleil scintilla dans une des vitres du second étage : Herminie ouvrait sa fenêtre.

M. Handrepons surprit, au moment de l'apparition, un mouvement assez accentué chez son employé. Que se passa-t-il à cette vue dans son esprit?... Il sourit et soudain, radoucissant son ton, ôtant même son chapeau, que jusque-là il avait gardé sur la tête :

« Y a-t-il longtemps, demanda-t-il, que vous habitez cet appartement ?

Digitized by Google

— Il y a deux ans.

— Il paraît commode et fort agréable. La vue de ces petits jardins est assez curieuse... Vous connaissez tous vos voisins?

— Peu.

— Et vos voisines?

— Moins.

— Oh!... là-bas, de l'autre côté, au second étage, il s'en trouve une assez jolie, autant qu'il m'est possible d'en juger d'ici... »

Jules Napar ne répondit pas, mais un second mouvement trahit sa pensée.

Il y eut un silence. M Handrepons réfléchissait, il n'était plus le même homme.

« Ayez l'obligeance, mon cher Napar, — jamais il n'avait été aussi aimable, — de m'apporter votre travail demain à huit heures; je le reverrai avant la séance et, si vous avez quelque chose à me demander, je vous écouterai avec plaisir. »

Il se leva, tendit la main au pauvre garçon, se retira, toujours le sourire aux lèvres. C'était à ne pas y croire et Jules n'y croyait pas; il resta immobile, à la même place, comme pétrifié, se confondant en suppositions de toute espèce.

Il eut peur... Quelque chose lui murmurait à l'oreille les mots : défie-toi! Mais insensiblement, le calme lui revint, avec la conscience de la situation. Pourquoi, en définitive, ne se montrerait-on pas poli à son égard? Avait-il jamais manqué à personne? Puis, après tout, ce ton valait mieux que l'autre. La confiance rentra dans son cœur, avec un grain de satisfaction.

M. Handrepons avait eu hâte de se retrouver dans son appartement. Il avait l'air satisfait de quelqu'un qui vient de faire une découverte utile. Avant de se livrer de nouveau à son valet de chambre, il écrivit un petit billet sur du papier estampillé à ses initiales et sentant bon. Il mit à cette occupation un certain soin, comme un homme qui étudie sa

Digitized by Google

phrase et qui pèse les mots; puis, sa missive achevée et soigneusement glissée dans une mignonne enveloppe, sans attendre, et bien qu'il sentît maintenant une pointe d'appétit, il envoya son mascarille porter le message; il lui plaça dans la main une pièce de cinq francs, destinée à récompenser la discrétion d'une complice. Il ne fallait pas qu'on rappelât au messager la destination de cette pièce : il était digne de son maître.

Le valet de chambre, soigneusement brossé, les bottines luisantes, rasé de frais, le col empesé, le chapeau sur l'oreille, le teint fleuri, s'en alla en sifflant du bout des lèvres. Sa course ne fut pas longue; il avait doublé deux angles de rue. Il cogna d'une certaine façon à une fenêtre de cuisine : peu d'instants après une porte s'ouvrit discrètement, à laquelle apparut une servante, médiocrement propre, sentant la lavure d'assiettes et clignant, avec une prétention évidente à la malice, des yeux annonçant toutes sortes de convoitises. Elle connaissait le caractère et le motif de la visite; elle accepta d'une main le billet et de l'autre ses arrhes. Mais un prodige s'était opéré : la pièce de cinq francs s'était changée en pièce de quarante sous. La porte roula sur ses gonds avec la même discrétion; le valet reprit avec sa même importance et son même sifflement le chemin de la maison, tandis que celle à qui il avait remis son message frottait la lettre à son nez pour mieux en aspirer l'odeur et cherchait par tous les moyens à entr'ouvrir l'enveloppe. Elle monta ainsi, graissant le papier de ses doigts et le noircissant de son nez, jusqu'auprès d'Herminie; puis, d'un ton de mauvaise humeur, d'indignation même, parfaitement joué :

« Voilà encore une lettre... Je suis honteuse de me prêter à de pareils manèges. Et votre M. Handrepons, qui n'aurait pas seulement l'attention de me payer de ma peine ! »

Herminie, sous l'empire tout à la fois de la confusion et de la curiosité, cherche à la calmer, la traite avec bonté, la remercie et tire de sa bourse, maigrement garnie cependant, une pièce d'argent qui lève tout aussitôt les scrupules de la drôlesse; celle-ci s'en va néanmoins en bougonnant, tirant

Digitized by Google

la porte avec éclat, laissant sa jeune maîtresse convaincue de la nécessité d'user avec sa camériste de grands ménagements à l'avenir.

Le billet disait simplement : « Sois confiante; j'aurais voulu te tranquilliser de vive voix et te faire part de mes projets, mais je suis retenu par un travail urgent. Demain, selon toute probabilité, comme je le fais parfois, je viendrai demander ma part du potage familier, et nous causerons de ce qui te préoccupe. »

De quel droit Herminie n'aurait-elle pas ajouté foi à ces paroles? Il allait donc enfin, cet homme à qui elle s'était donnée avec toute la naïveté, toute l'imprudence de la jeunesse, comme enivrée, comme affolée, comme poussée par une force irrésistible, il allait réparer leur faute commune... Pourquoi même — et cette question, elle se la répétait sans cesse — n'avait-il depuis longtemps cherché à hâter ce moment tant désiré, où leur position mutuelle allait recevoir sa consécration définitive? Elle fut plus tranquille, mais non enthousiaste. Ce n'eût pas été la première fois qu'elle eût éprouvé une déception; son ami devait tant au monde et à sa position que sa liberté en était trop souvent enrayée. N'allait-il pas encore rencontrer un obstacle?

Il fallait cependant que cela finît. Cette torture morale qu'elle subissait ne pouvait se prolonger. A peine osait-elle lever les yeux devant son père. Comme elle l'avait dit, elle connaissait la rigidité toute bourgeoise des principes de l'auteur de ses jours. Jamais il n'accepterait pareille honte. Qu'il souffrît la médiocrité, la misère, c'étaient les conditions de sa position inférieure; il croyait que cela était fatal, qu'il fallait s'y soumettre. Mais être montré au doigt, devenir l'objet de la risée publique, savoir que sa fille est descendue à ce degré... Non, non, il n'y résisterait pas. Elle le comprenait, elle l'approuvait, tandis que les sanglots oppressaient sa poitrine, qu'elle se tordait les bras, belle et malheureuse comme Madeleine, repentante comme elle, mais ne devant pas compter sur un juste pour la défendre.

Oh! elle était bien résolue. Son père, sa pauvre chère,

Digitized by Google

bonne et compatissante mère, la maman bien-aimée et secourable de sa première enfance, n'auraient pas de pareilles douleurs à supporter. De quel droit les leur infligerait-elle, alors qu'elle n'avait jamais eu d'eux que des bontés et des caresses? Elle se tuerait : cela était bien arrêté dans son esprit.

En ce moment même encore, elle entrevoyait cette éventualité effrayante et cherchait à y accoutumer son esprit, se sentant déjà plus forte, plus aguerrie devant la mort, la mort qu'autrefois elle n'aurait évoquée qu'avec épouvante. Elle s'en irait, comme Ophélie, se livrer au courant d'un ruisseau rapide et chercher l'anéantissement de son être au milieu du murmure des ondes entraînées.

De l'autre côté de la rue, une plume courait sur le papier, une intelligence absorbée cherchait la solution de questions difficiles et alignait les idées. A cinq heures du soir, le jeune Napar avait écrit à peu près le tiers de son mémoire et compulsé de nombreux documents. Il avait bien le droit de se reposer. On l'attendait avec impatience dans la petite famille du rez-de-chaussée. La nappe était mise; on avait sorti du buffet la porcelaine la plus blanche et les ustensiles les plus précieux. Dieu me pardonne! dans la lumière chaude de la lampe, ne voit-on pas sur la cheminée, — la cheminée, elle aussi, qui prend part à la fête, si l'on en croit les ronflements du petit poêle qu'elle abrite — ne voit-on pas, disons-nous, une bouteille ayant la couleur de la suie? Elle doit être vieille, si l'on en croit son aspect. Rien qu'à sa vue, à la vue de la table proprette, dans cette chambre chaude, avec l'odeur appétissante qui monte de la cuisine, on fait claquer la langue; on aurait envie de s'asseoir, de déployer sa serviette et, le cœur épanoui, d'écouter le babil de ces enfants réjouis, l'œil tout brillant.

Napar descend, et six petites mains se tendent vers lui. Il ne sait comment répondre aux étreintes; on l'entraîne littéralement. C'est l'ami de la maison, et longtemps on se le dispute dans ce petit monde. Les choses s'arrangent à la fin. M^me^ Éva-

Digitized by Google

riste, la propriétaire, apporte elle-même le potage au milieu de la vapeur qui s'en échappe, le pose délicatement sur la table, puis elle y puise de larges assiettées, abondantes à effrayer des estomacs moins jeunes et plus difficiles. Mais on souffle sa soupe, on rit et on avale avec énergie; même, le potage étant bon et maman aimant qu'on le lui prouve, Napar revient à la charge, tout en se pourléchant les lèvres.

Et le morceau de bœuf qui succède au bouillon, et les carottes d'un rouge vif, puis le poulet et la salade! La bouteille, bien chauffée, est descendue de la cheminée aux mains de Napar; il l'a débouchée délicatement, et le liquide couleur grenat coule d'une façon précieuse et avec un petit glissement velouté dans les verres qui sont tendus. Un doigt de vin aux enfants. Les grandes personnes ont meilleure mesure, mais sans excès. La bouteille sera remisée au buffet tout à l'heure : elle doit durer une partie de la semaine.

Enfin, une belle tourte toute fumante et croquante sous la dent a mis le comble aux jouissances. C'était le dessert habituel du dimanche; quel festin, et qu'il fait bon vivre quand on a pareil régime alimentaire! Je le crois bien, et Jules Napar le croyait aussi à ce moment. Il avait le cœur comme noyé dans le contentement. Depuis longtemps il ne s'était senti aussi satisfait; il ne voyait plus de points noirs à l'horizon. Son travail, il espérait s'en tirer convenablement; ses relations de bureau lui donnaient moins d'appréhension, depuis l'air presque aimable qu'avait eu le matin son chef.

Et lorsque l'heure fut venue pour Napar de remonter à sa chambre, les enfants, sous l'empire de la fatigue, se plaignirent de son départ. Il y eut des larmes et de la mauvaise humeur. Mais tout se calma bientôt; la ménagère s'occupa de les consoler et descendit à la cuisine remettre en place et laver pendant une heure ce qui avait servi aux agapes du jour.

Cette nuit-là, Herminie aurait pu voir, si elle avait songé à regarder de ce côté, une des fenêtres du voisinage rester éclairée bien tard, bien tard. Notre jeune homme, en effet, ne déposa la plume et n'éteignit sa lampe qu'au matin.

Digitized by Google

A l'heure du dîner, celui que la jeune fille attendait avec une juste impatience fut exact; il fut aimable, séduisant comme de coutume. Il était entré les deux mains tendues à ses vieux amis d'autrefois, ceux qui l'avaient connu enfant et dans une situation de fortune qui n'était point souriante.

Il était parvenu, il avait fait son chemin et il n'oubliait cependant pas ses relations d'alors. Ce brave père Degoute et cette brave maman Degoute, hum! il les portait dans son cœur. Et tout à la fois fiers et heureux de ces protestations, les deux époux se rengorgeaient d'aise et répondaient par de petits rires complaisants aux avances de leur hôte. Ils tenaient cette visite comme un honneur; aussi, en apprenant la veille, par Herminie, qu'il viendrait peut-être demander sa part du repas journalier, s'étaient-ils mis en frais. Ni lui, pour qui ce luxe bourgeois était mesquin et ridicule, ni Herminie, pour qui toutes ces choses passaient inaperçues, ne furent touchés de ces attentions. Quant à Degoute, qui avait je ne sais quels instincts aristocratiques latents, il sentait que ces efforts de bien faire avaient un côté ridicule auquel il aurait bien voulu échapper et qui le maîtrisaient comme une force. Restait la pauvre mère, qui, abîmée de fatigue et de courses, absorbée et abattue par des occupations aussi importantes, toute à son ménage, n'avait presque plus conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Seule, la servante, aux yeux chassieux, semblait en possession de son être et en droit d'écraser de son mépris ceux qu'elle était chargée de servir. Tout en plaçant les plats sur la table, en ôtant les assiettes, suant, maladroite, répandant la sauce, elle regardait les convives d'un air de triomphe, un sourire bête aux lèvres, qui se changeait en un rire muet et insolent aussitôt qu'elle était sortie de la chambre.

Le père et la mère Degoute écoutaient avec complaisance et plaisir Handrepons, qui ne cessait de parler, et de parler de lui, de ce qu'il avait fait, de ce qu'il comptait faire; nul, à l'entendre, n'avait pris une part plus large à la marche des choses, nul ne devait désormais leur imprimer plus d'activité. Il était

Digitized by Google

beau phraseur, il savait son monde; sa tenue était correcte, élégante. C'était un charmeur, dans ce milieu surtout, où il se sentait régner en maître.

Herminie, sous l'empire de cet homme, avait une sorte de quiétude momentanée, de repos : au son de cette voix, l'espérance et la foi rentraient dans son esprit. Il était là à ses côtés, elle le voyait, elle pouvait le toucher. Cette conscience de la possession, alors que ses rêves le lui avaient dépeint fuyant, l'abandonnant avec mépris, rassurait la pauvre fille.

Le dîner fini, on passa dans le petit salon voisin, éclairé pour la circonstance. M^me^ Degoute resta aux derniers soins du ménage; elle s'assurait que rien ne se perdait; elle rebouchait les bouteilles entamées, enfermait les restants de dessert, repliait soigneusement les serviettes et les nappes. Le père Degoute, une fois sorti de table, tournait en rond; il avait un besoin impérieux de faire sa sieste. Il se devait à son hôte et se promettait bien de résister, mais c'était chaque fois la même chose : sa bonne volonté fut vaincue; pour se punir, il s'était laissé choir dans un fauteuil dur et à peine commode, et, tout en luttant, il s'était assoupi.

(*A continuer.*) E. Greyson.

Digitized by Google

UNE ENTREVUE

AVEC LE LIEUTENANT GÉNÉRAL BRIALMONT

« Servais Stas prie le lieutenant général Brialmont de vouloir recevoir M. Max Sulzberger. »

Muni de ce mot d'introduction, je sonnai, le lundi 19 octobre, vers onze heures du matin, au n° 15 de la rue de l'Équateur, à l'hôtel du général.

Son planton prit délicatement le petit carton glacé entre le pouce et l'index. Il connaissait évidemment les projets de départ de son maître pour le lendemain et, à voir sa tête, il avait l'air de se dire : « En voilà un qui en sera pour ses frais. »

A peine avait-il cependant remis la carte qu'il revint et me dit : « Le général vous attend. »

Et il me précéda au premier étage. Nous traversons une petite antichambre, puis me voici seul dans un cabinet de travail dont les croisées donnent sur la rue. C'est une chambre assez spacieuse, mi-salon mi-bureau. Quelques bonnes toiles, des paysages et des vues, des bronzes, décorent les murs. Dans un coin, le buste colossal de M. Brialmont père, ancien ministre de la guerre, mort nonagénaire. Vis-à-vis, le profil en bronze de la femme du lieutenant général, fille de Louis de Potter : il eut le malheur de la perdre il y a quelques années déjà. Des meubles Boule, des fauteuils, des livres épars sur un bureau, complètent cet intérieur, où se trahit dans son intimité l'homme de goût.

Le temps d'avoir cette impression, et j'entends un pas élastique qui se dirige de mon côté. Le lieutenant général me

Digitized by Google

tend cordialement la main. Nous échangeons quelques paroles de courtoisie : la glace est rompue.

En dépit de ses soixante-quatre ans, Brialmont a bonne et vigoureuse prestance. Sa corpulence l'a laissé vif et jeune. La redingote lui va mieux que l'uniforme. De taille peu au-dessus de la moyenne, il paraîtrait plus grand s'il n'avait pas le col très court et la tête plantée de près sur de larges et robustes épaules.

La physionomie reflète plus d'énergie intellectuelle que de martialité. Le front est d'un penseur. Les yeux, fatigués par des lectures et des veillées laborieuses, racontent une vie d'études continues et obsédantes. Le bas de la figure atteste une inflexible volonté, que rien ne lasse ni ne déconcerte. Pas un geste d'emprunt, pas un mouvement qui décèle le désir de paraître. L'homme est ce qu'il est, cela lui suffit.

Tel il fut au début de sa carrière, tel il est resté au faîte.

Étant élève de l'École militaire, il eut, un jour, une contestation avec le commandant. La vieille barbe lui infligea incontinent les arrêts. Il en appela, mais en vain. La peine disciplinaire fut maintenue. Quelques années plus tard, son père, alors ministre de la guerre, l'ayant attaché à sa personne comme aide de camp, le hasard voulut que le commandant désirât vivement s'adresser au ministre pour réclamer contre un passe-droit. Il hésita longtemps, paraît-il. Pour arriver au chef du département, il fallait passer par l'aide de camp, et notre homme se demandait s'il ne lui était pas gardé rancune de la vieille algarade. Finalement, il se décide, va trouver son ancien élève, lui expose son cas. Brialmont fils, ému du renversement des rôles et touché de l'injustice dont son ancien chef risque d'être victime, plaide la cause près de son père, et le commandant quitte l'hôtel ministériel au comble de la joie.

Brialmont n'avait encore que les épaulettes de sous-lieutenant qu'il attira déjà l'attention de l'armée et du pays par un acte de rare virilité. Armé de l'article de la Constitution qui garantit à chaque citoyen la liberté de conscience, il refusa catégoriquement de conduire, le dimanche, son bataillon à la

Digitized by Google

messe, comme cela se pratiquait alors. Bruit, scandale, mise en non-activité.

La même peine, il l'encourut il y a deux ans, pour s'être rendu à Bucharest au lieu de Carlsbad, qu'il avait déclaré être le but de son voyage.

Dans les deux cas, il ne songea pas à récriminer. Cependant la dernière mesure disciplinaire fut singulièrement aggravée par des mots durs prononcés à la tribune par M. Frère-Orban, chef du cabinet.

D'aucuns ont été jusqu'à s'imaginer que ce fut la cause déterminante de la résolution du général de devancer la limite d'âge et de quitter les rangs de l'armée. Je tenais précisément à être renseigné sur ce racontar.

« Général, lui dis-je, sans autre préambule et sous forme d'entrée en matière, depuis quelque temps la presse belge et européenne s'occupe beaucoup de vos projets de retraite.

— Trop, à mon gré, croyez-le bien.

— Soit. Convenez cependant qu'il n'y a rien de plus légitime. Tout le monde a intérêt à savoir ce qui en est des idées qu'on vous prête.

— J'ai pensé, en effet, très sérieusement à prendre ma retraite, et j'avais de bonnes, d'excellentes raisons, à la fois d'intérêt général et d'ordre privé.

— Sans indiscrétion, pourrait-on connaître ces raisons?

— Pourquoi pas? La première et principale, la voici : J'entendais éviter jusqu'au soupçon de créer des difficultés diplomatiques quelconques à mon pays par un nouveau départ pour Bucharest, irrévocablement fixé à demain.

J'ai su que le gouvernement ne ratifierait pas ma retraite. Il prétend avoir encore besoin de mes services, même à Anvers, où il reste à mettre la dernière main aux travaux pour les inondations éventuelles. Quant aux difficultés diplomatiques au sujet desquelles on a soulevé tant de poussière, il ne règne plus guère d'appréhensions de ce côté.

On a parlé de l'Autriche-Hongrie. On a prétendu qu'elle voyait d'un mauvais œil aussi bien mon ingérence en Rou-

Digitized by Google

manie que les fortifications roumaines. Je ne puis comprendre, en vérité, pourquoi elle prendrait ombrage de l'initiative de la Roumanie pour se mettre à l'abri d'un coup de main pareil à celui de 1878, où elle fut surprise par l'invasion russe. Même dans l'hypothèse d'une marche en avant de l'Autriche vers Salonique, voire vers Constantinople, une Roumanie à même de barrer le chemin à la Russie ne lui serait-elle pas l'auxiliaire le plus utile ?

Seule, j'en conviens, la Russie aurait pu se formaliser de l'organisation de la défense nationale roumaine. Elle n'en a rien fait. Elle a gardé le silence. C'est qu'à Saint-Pétersbourg, on a appris à apprécier quelle ressource serait, par exemple en cas de nouvelle guerre dans les Balkans, et de nécessité d'une retraite, — il faut tout prévoir, surtout les insuccès, — une place de guerre comme Bucharest. D'accord avec la Roumanie, la Russie pourrait y reformer, y reconstituer ses corps d'armée, et reprendre l'offensive, au lieu de reculer et jusqu'au Pruth.

Et tenez, je touche ici à une considération qui vous expliquera qu'en dehors des problèmes de mon métier de stratégiste, l'occasion que m'offrait la Roumanie de mettre en pratique mes études nouvelles devait singulièrement me tenter. J'avais la conviction qu'elle devait indirectement profiter à la Belgique.

Il y a des analogies frappantes, vous ne l'ignorez pas, entre la Belgique et la Roumanie. Toutes deux se trouvent sur la grande route historique des envahisseurs et des conquérants; toutes deux sont enclavées, flanquées de tous côtés de grandes puissances rivales et exposées à d'éternelles et âpres convoitises. Il n'est donc pas indifférent que les puissances prépondérantes se pénètrent et soient convaincues du grand poids que, à certains moments donnés, l'hostilité ou le concours d'un de ces États moyens peut jeter dans la balance. Il s'ensuit que tout ce qui augmente la force de résistance défensive des États moyens, ce qui leur donne de la consistance, de la confiance en eux-mêmes, tout cela est précieux et les protège par cela même que les grandes

Digitized by Google

puissances ont intérêt à respecter, à couvrir, à défendre, au besoin, leur neutralité, de crainte qu'une seule ne profite, en les exploitant, des avantages d'un pareil auxiliaire, fût-il contraint ou non.

Aussi, lorsque, il y a deux ans, le roi Charles de Roumanie, par l'entremise de son beau-frère, S. A. le comte de Flandre (s'il s'était adressé à M. Frère-Orban, alors ministre des affaires étrangères, bien des choses se seraient peut-être passées différemment), me fit demander si je n'étais pas disposé à visiter sa capitale, pour qu'il pût me consulter sur l'organisation de la défense nationale, question brûlante en Roumanie depuis la dernière guerre russo-turque, je n'hésitai pas, je me rendis en Roumanie.

Après avoir vu de près ce pays, les progrès qu'il a réalisés déjà au point de vue de son unité, de son homogénéité, qui le portent à ne point rechercher des agrandissements et à se défier surtout de l'accroissement des éléments slaves; après m'être convaincu de l'action gouvernementale, assez sérieuse pour qu'on puisse traverser le pays en tous sens sans escorte, seul et en pleine sécurité, tandis qu'en Bulgarie et pour visiter Plevna, il m'a fallu me faire accompagner, je me suis mis à examiner la situation de la Roumanie au point de vue stratégique, topographique et politique. Et voici la conclusion à laquelle je suis arrivé : — Des fortifications sont indispensables, et c'est Bucharest même qu'il faut fortifier. — Ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez mon dernier ouvrage?

— En effet, général, je le connais comme un profane...

— La stratégie est une science de logique pure. Elle n'a pas d'arcanes. Eh bien, les idées que j'y expose m'ont déterminé à tracer les plans, agréés depuis, d'un camp retranché avec enceinte et forts détachés, d'une plus vaste étendue qu'Anvers et d'après un système différent, bien qu'il s'en trouve déjà des éléments sur les bords de l'Escaut. C'est le système des coupoles à batteries cuirassées mobiles. Il ne s'agit pas seulement de se préserver à l'avenir des canons rayés, qui n'avaient pas encore passé par l'épreuve des champs de

Digitized by Google

bataille en 1860, lorsqu'on commença les fortifications, terminées, comme vous le savez, en quatre années. Il existe aujourd'hui des engins de destruction bien plus formidables, les canons frettés, les obusiers rayés, et surtout les mortiers rayés, dont les projectiles, lancés sur les remparts ou les remblais, s'enfoncent à dix et à vingt pieds et éclatent, détruisant de fond en comble, sans résistance possible, l'artillerie à ciel ouvert qui constitue jusqu'ici l'unique armement des forteresses.

Ce que j'ai voulu et ce que je crois avoir atteint, c'est de sortir, coûte que coûte, de l'infériorité de tir dans laquelle se trouve la défense des fortifications vis-à-vis de l'assiégeant. Je crois pour le moins être arrivé à ce résultat à l'aide de batteries cuirassées à coupoles mobiles et dont le mouvement ne doit même être arrêté ni pendant la charge ni pendant le tir (1).

Le roi Charles, qui est soldat dans toute l'acception du mot, — en 1878, il a commandé avec honneur son armée devant Plevna et, sans lui et ses troupes, les Russes n'auraient peut-être pas eu raison d'Omer-Pacha, — et son premier ministre Bratiano, dont je n'ai pas à vous décrire les qualités hors ligne, finirent par approuver tous mes plans. Ce dernier les défendit avec un talent remarquable et un succès incontesté devant le Parlement roumain, et n'eut pas de peine à triompher de l'opposition de quelques Moldaves jalousant

(1) « Le seul projectile vraiment redoutable pour les batteries cuirassées et pour les coupoles, c'est l'obus de rupture, en acier martelé et trempé, lancé par des canons de gros calibre, avec une grande vitesse initiale.

« Les obus tirés en bombe, avec des charges d'éclatement en dynamite ou en coton-poudre, ne produiront de grands effets qu'en frappant l'anneau en béton ou en granit qui protège la base des coupoles et des batteries cuirassées.

« Pour les protéger, il y a lieu de couvrir cet anneau de plaques métalliques pouvant résister au choc des bombes, ou de renforcer les voussoires en fonte durcie qui composent l'avant-cuirasse. L'invulnérabilité des batteries cuirassées se trouve ainsi réduite à une question d'argent. C'est un des avantages de la défense de n'avoir pas à lutter contre de plus grandes difficultés que celle-là. (Volume II, pages 320-21, de la *Fortification du temps présent.*)

Digitized by Google

Bucharest par pur esprit local ou provincial. Ceux-ci eussent préféré qu'on fortifiât Jassy, au risque de rendre problématique l'effet de travaux accomplis au prix des plus grands sacrifices pécuniaires.

Aujourd'hui, ces travaux sont en pleine exécution. A l'exception d'un officier du génie roumain, sorti de l'école de Fontainebleau, ils sont dirigés exclusivement par des officiers du génie roumains qui ont été mes élèves à Bruxelles. C'est la première fois que l'on construit des fortifications en Roumanie. On y a donc cherché vainement des ingénieurs ayant l'expérience de ces constructions, qui exigent des spécialistes. Qui ne comprend que je tienne à me convaincre par moi-même de ce qui s'y fait? Mener à bonne fin cette entreprise est pour moi une question d'honneur et une question d'intérêt général.

Est-il nécessaire d'ajouter que tout ce qui s'est dit au sujet du splendide traitement que m'aurait offert le gouvernement de Bucharest est pure fantasmagorie? Je n'ai pas de traitement : tout ce que je touche, ce sont des indemnités pour frais de bureau. Je suis un artiste en fortifications, et je fais mon métier en artiste.

Il me reste un autre objectif cependant, et c'est ce qui me faisait vous dire tantôt que j'avais des raisons particulières et toutes personnelles pour aspirer à la retraite.

Depuis quelque temps, j'ai commencé un ouvrage — philosophique. J'y ai travaillé pendant ma mise en disponibilité à Nieuport (1), un hiver durant, n'ayant pour toute société que la mer et deux domestiques chargés de pourvoir à mes besoins matériels, très modestes, entre parenthèses. Quel admirable séjour que les bords de la mer! La mer vous surexcite, elle vous passionne et elle vous berce.

Je voudrais achever mon livre, déjà assez avancé. Il est divisé en trois parties : « Ce que nous savons déjà, » « Ce que nous saurons peut-être » et « Ce que nous ne saurons jamais ».

(1) Lors de sa première mise en disponibilité, Brialmont employa ses loisirs forcés à écrire, en Angleterre, une *Histoire de Wellington*, qui fut traduite en anglais et en allemand et eut un retentissement européen.

Digitized by Google

— En réservant ce traité philosophique pour l'âge mûr, lui dis-je, vous faites encore œuvre de stratégiste, vous évitez l'écueil sur lequel a donné Chateaubriand en sa jeunesse. »

Je faisais allusion aux curieuses et hardies annotations de Chateaubriand, en marge d'une première édition de son *Essai sur les révolutions*, et où l'auteur du *Génie du christianisme* avait écrit et signé de sa main le reniement de tout ce qu'il allait adorer et exalter. On y lisait notamment : « Dieu, la matière, la fatalité ne font qu'*un*. Voilà mon système, voilà ce que je crois... Il y a peut-être un Dieu, mais c'est le Dieu d'Épicure. Il est trop grand, trop heureux pour s'occuper de nos affaires, et nous sommes laissés sur le globe à nous dévorer les uns les autres. »

« Ma philosophie, répondit le général, n'a rien de commun pas plus avec le pessimisme de la première manière de Chateaubriand qu'avec la religiosité de la seconde. Je ne suis ni un croyant, ni un matérialiste; je suis arrivé à un spiritualisme scientifique, je voudrais démontrer Dieu par la science.

— Le spinosisme modernisé?

— Il y a de cela. »

Lancée dans cette voie, l'entrevue devait se prolonger à perte de vue. Sachant que mon illustre hôte, qui m'avait accueilli avec tant d'aimable abandon, se proposait de quitter Bruxelles le lendemain, je ne voulus pas abuser de son temps. Il me fallut cependant m'arracher presque de force, car mon rapide résumé, pour ne pas dire mon procès-verbal, ne permet guère d'apprécier le charme d'un esprit élevé et génial qui se trahissait, à propos de n'importe quelle question, avec une rare universalité de connaissances et un jugement droit et pénétrant.

La silhouette que j'ai essayé de tracer du Vauban belge serait incomplète si j'omettais un trait supplémentaire. Pendant cette entrevue relativement longue, le lieutenant général, qu'on suppose frondeur, mécontent et amertumé, n'a pas laissé échapper un mot malveillant pour personne.

Ce soldat a la sérénité d'un philosophe.

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

LA PAIX DE L'ESPRIT

PAR LE

SACRIFICE DU LIBRE EXAMEN

Le sujet de cet article nous a été suggéré par une réflexion qui nous était adressée dernièrement dans le cours d'une conversation, réflexion d'ailleurs assez commune pour que chacun ait pu l'entendre à l'occasion. « Je vous l'avoue, » nous disait notre interlocuteur, — un esprit libéral pourtant, — « à certaines heures, j'envie aux catholiques leur foi positive et paisible; ils savent ce qu'ils ont à croire; ils le croient, et les voilà en repos; tandis que nous, qui cherchons pour nous-mêmes, nous cherchons toujours, et, perdus dans le dédale des systèmes contraires, nous n'aboutissons le plus souvent qu'à l'incertitude et au doute. » Ce sentiment qu'on m'exprimait est une des causes qui expliquent certains retours surprenants de libres-penseurs dans le giron de l'Église, certaines conversions retentissantes de protestants au catholicisme. Le représentant le plus distingué du catholicisme en Angleterre, le vieux cardinal Newman, était anciennement pasteur anglican et professeur à l'université d'Oxford. Pourquoi s'est-il jeté dans les bras de l'Église romaine, au lieu de se contenter du ritualisme dont il avait été l'un des fondateurs? En grande partie, il le reconnaît lui-même, par lassitude d'esprit, par un ardent besoin de calme et de croyance. Au moment de sa conversion, raconte-t-il dans son *Apologie*, il

Digitized by Google

lui sembla qu'il entrait enfin dans le port, après avoir été ballotté par une mer agitée.

On ne peut contester la réalité de la paix que des hommes comme le cardinal Newman disent avoir puisée dans cette capitulation intellectuelle : tout ce qui supprime la lutte intérieure produit la paix. Et certes, la paix est un bien précieux et doux : qui n'aspire à vivre en paix? Mais il y a paix et paix. Il y a des paix qui coûtent trop cher, des paix dégradantes et déshonorantes. Nous ne pouvons vouloir la paix avant tout, la paix à tout prix. Sinon, il y aurait un moyen très simple de l'obtenir : la complète indifférence pour toutes les hautes et difficiles questions qui pourraient jeter quelque trouble et quelque perplexité dans l'esprit. « Laissez-nous tranquilles, » disent, en effet, bien des gens, « nous n'aimons pas à nous casser la tête. » On trouvera sans doute que ce procédé commode pour donner la paix à l'esprit n'a qu'un tort, mais un tort grave, celui de supprimer l'esprit. La vraie paix, la seule paix recommandable est celle qui est de nature à sauvegarder la dignité de la personne humaine, l'intégrité de toutes ses facultés; la vraie paix résulte de la pleine harmonie de l'âme, et non de l'extinction ou de l'affaiblissement d'une de ses parties, d'un de ses membres spirituels.

D'après ce premier principe, jugeons la valeur de la paix que procure une foi implicite. Un homme dit : « Je ne cherche pas, ou je ne cherche plus ce que je dois croire. J'accepte, sans m'en tourmenter davantage, une solution toute faite. » Cette méthode expéditive inflige un triple dommage à la raison. Elle lui ôte son activité normale, en la destituant de ses fonctions naturelles et légitimes. Examiner, délibérer, conclure, voilà son rôle : elle ne le remplira plus; elle n'a plus à chercher ni à décider; dans le champ de la connaissance religieuse, elle est réduite à la passivité et dépouillée de sa force, comme, dans la légende biblique, Samson des boucles de sa chevelure. Comme pour Samson aussi, ce dépouillement la met à la merci d'autrui, lui ravit sa liberté et son indépendance. Elle ne s'appartient plus, elle n'a plus de pensées propres, elle se transforme en simple annexe de l'esprit des

Digitized by Google

conciles ou des papes. Son asservissement au dogme est complet : elle n'a plus le droit de le dominer en le discutant, elle doit s'y subordonner en le subissant. Après avoir ainsi fait litière de sa liberté, la raison ne peut guère manquer de subir une troisième perte, celle de sa rectitude et de sa justesse. Ou bien les dogmes une fois acceptés, on en fait une sorte de dépôt mort, qu'on loge dans un coin de son esprit, sans s'en occuper autrement; alors autant vaudrait la totale indifférence. Ou bien, ce qui est le cas le plus fréquent, après s'être laissé imposer des croyances sans examen, on tente cependant, par une sorte de pudeur de la raison, de les justifier contre les objections qui les assaillent; dans ce cas, comme on est résolu à ne point les modifier ou les délaisser, force est de les justifier à tout prix, par n'importe quels arguments, pourvu qu'ils aient l'air plausible et revêtent une forme spécieuse. De là les preuves bizarres, puériles, vraies preuves de séminaire, les pétitions de principes, les sophismes, dont usent si largement des défenseurs du catholicisme; de là la difficulté et parfois l'impossibilité de raisonner avec eux, parce qu'ils parlent une autre langue et sont incapables d'entendre raison. Non pas qu'ils soient communément de mauvaise foi (il ne faut imputer la mauvaise foi à ses adversaires que lorsqu'elle est évidente), mais ils ont le parti pris de croire et de justifier ce qu'ils croient coûte que coûte. Contraints par leur système de raisonner mal, ils faussent, souvent à leur insu, l'instrument de la raison.

Une raison qui renonce au droit d'examen et de décision, qui abdique sa liberté, qui compromet sa droiture, voilà donc ce qu'il faut accepter pour jouir de la paix d'une foi implicite. On se rappelle le fameux dilemme de Gambetta : Se soumettre ou se démettre. L'homme qui se résigne à une foi d'autorité, ne se contente pas de l'un des deux partis : il les prend tous deux, il se soumet et se démet. Sa soumission à l'autorité religieuse est une démission de sa libre raison. Il est des gens capables d'accepter, par amour d'une placide quiétude, une pareille diminution et déchéance, des gens qui, au lieu d'une raison vivante, agissante, cherchante, consentent à n'avoir

Digitized by Google

dans le cerveau qu'un appareil à enregistrer automatiquement les dogmes anciens ou nouveaux de l'Église; mais on en trouve d'autres qui ont trop le respect de leur personne et de leur intelligence pour supporter l'idée même d'un si lâche reniement de la raison. Acheter la tranquillité au prix de sa dignité d'être pensant, jamais! Plutôt chercher toujours, plutôt douter toujours que de cesser d'être une intelligence maîtresse de soi, c'est-à-dire un homme!

Ceux qui se décident à faire acte de foi, par le simple attrait de la paix, commettent, sans y penser, une profonde immoralité. Ils sacrifient au repos une partie de leur liberté. Qu'est cela, sinon de l'utilitarisme au premier chef? Le motif qui les guide, n'est-ce pas le même qui inspire tout lâche abandon de soi? Le repos plutôt que le travail, la tranquillité plutôt que la lutte : où est le devoir qui résisterait à une pareille maxime? Eh! pourquoi pas, alors, si l'occasion s'en présente, se décharger du fardeau tout entier de sa responsabilité, en offrant ses mains aux chaînes d'une captivité dorée? Pourquoi pas une cage plantureusement fournie, plutôt que les peines et les labeurs de la liberté? Pourquoi ne pas aliéner à bon compte toute grandeur qui nous coûte, comme Ésaü vendit son droit d'aînesse pour un plat de lentilles?

Faire outrage à sa raison, c'est le premier grand tort de l'homme qui abdique la recherche en faveur de la tranquillité; ce n'est pas le seul : il y ajoute une grave offense envers la vérité. Quand, en effet, l'esprit humain a-t-il le droit de se déclarer satisfait et de se dire : « Tu peux maintenant entrer en ton repos »? N'est-ce pas quand il est persuadé d'avoir enfin trouvé la vérité? Car la vérité est l'aliment propre à la raison, son bien particulier. Il est possible à un homme d'embrasser le catholicisme par conviction, parce qu'il le croit vrai; vis-à-vis d'un converti de ce genre, d'un converti sincère, nous ne serions point désarmé; nous pourrions tenter de lui découvrir son illusion en lui montrant l'erreur à la place de ce qu'il a pris pour la vérité. Mais son cas ne nous concerne pas ici, puisque nous ne parlons que des esprits qui finissent par adhérer au catholicisme uniquement par lassitude. Ceux-ci cherchent-

Digitized by Google

ils la paix par la vérité? Nullement : ils reconnaissent eux-mêmes qu'ils n'ont point trouvé la vérité, la difficulté de la découvrir étant précisément le motif qui les détermine à en abandonner la poursuite et les résout à un simple acte de foi. Ils ne croient pas parce que les dogmes leur paraissent vrais, ils croient pour croire; ils croient parce qu'il est plus commode de croire, parce que la foi dispense d'examiner, de peser, de comprendre. La vérité en elle-même ne compte plus; le principe d'autorité l'a supplantée et rejetée dans l'ombre. Ce que l'autorité décrétera, voilà ce qui devra être cru; et s'il plaît à cette autorité de définir et de rendre obligatoires un ou deux nouveaux dogmes, comme de nos jours l'Immaculée conception et l'Infaillibilité papale, le fidèle devra les accueillir avec docilité, les insérer dans son credo sans regimber, sans s'enquérir s'il sont vrais ou non. L'Église a parlé : sa parole tient lieu de preuves. Pour revenir au cardinal Newman, il est entré dans l'Église catholique en 1845, longtemps donc avant la proclamation de l'Infaillibilité. Le nouveau dogme ne lui souriait guère, mais, comme tant d'autres opposants, il s'y est enfin rallié, et le chapeau de cardinal lui a été accordé en récompense de sa soumission. Pourquoi ces hésitations? on ne les comprend pas. Newman avait passé au catholicisme pour jouir de la quiétude de la foi, et voilà qu'il se remettait à poser des questions, à formuler des doutes! Qu'avait-il affaire à discuter le dogme, puisque l'autorité à qui il était allé demander la paix l'imposait à ses fidèles? Allons, que ce soit le dernier réveil de cette raison mal assoupie : qu'elle se taise, qu'elle obéisse, qu'elle ne se mêle plus d'argumenter.

Combien plus de respect le douteur sincère ne témoigne-t-il pas à la vérité! S'il doute, s'il suspend son jugement, c'est qu'il n'a pas encore aperçu la vérité; en concluant trop hâtivement, il a peur de lui manquer, de lui être infidèle; l'amour profond qu'il lui voue est le motif qui le retient. Il veut être certain de ne brûler son encens que sur l'autel de la vérité; le croyant aveugle brûle le sien sur un autel de rencontre, sans savoir s'il ne le brûle pas aux pieds d'un faux dieu. Le

Digitized by Google

premier est un fervent adorateur de la vérité; l'autre ne saurait être qu'un idolâtre, car il ne sacrifie en réalité qu'à l'idole de son repos.

Après de tels renoncements, après la capitulation et l'asservissement de la raison, après le reniement de la vérité, la paix tant convoitée est-elle sûre au moins, est-elle inébranlable? Comment le serait-elle? Quand un homme a de bonnes et solides raisons de croire, il peut être tranquille; ses convictions sont personnelles et fermes; elles ont déjà été passées au crible des objections, elles ne redoutent pas de nouvelles épreuves. Le croyant aveugle et docile a-t-il les mêmes garanties? Non, car il a cru sur la parole d'autrui : le degré de crédibilité de cette parole laisse toujours une ouverture par où le doute peut se glisser. « Si, après tout, cette autorité sur qui je me repose se trompait elle-même et me trompait, moi? Si la base même de son édifice, son infaillibilité, était une assise vermoulue? Si les arguments dont elle s'étaye étaient pourris? Elle m'enseigne à opposer certaines preuves aux adversaires : si elles étaient aussi invalides qu'on le prétend? » Il est bien difficile, par le temps où nous vivons, que ces pensées ne s'insinuent pas quelquefois dans l'esprit des croyants pour soumis qu'ils soient; et voilà le doute et l'inquiétude qui les poursuivent jusque dans cette soumission où ils se sont réfugiés pour les fuir. Ils ont cru implicitement pour avoir la paix, et voilà que cette paix se trouble, parce qu'ils se demandent s'ils ont bien fait de croire. Vont-ils se replonger dans toutes les fatigues et les soucis de l'examen? On ira plutôt jusqu'au bout; puisqu'on a tant fait, on ne reculera pas devant le dernier remède aux troubles de l'esprit, on se dira : « Je ne douterai plus, parce que je ne penserai plus. J'accepte les dogmes, vrais ou faux. Je les accepte irrévocablement, sans consentir jamais à les discuter un seul instant avec moi-même ou avec les autres. » On creusera ainsi en terre bénite une fosse pour son intelligence, et on y mettra cette inscription : « Ci-gît tout ce qui reste de ma raison pieusement immolée au dogme. » Il y a assez de ces fosses dans l'Église pour en faire un cimetière, et l'on ne peut

Digitized by Google

nier que dans un cimetière ce ne soit la paix qui règne. A tous ceux donc que tente la paix obtenue par une foi implicite, nous ne pouvons que dire : Voulez-vous aller dormir avec ces morts?

Il est évident qu'après avoir rejeté certaines des croyances de son enfance et de sa jeunesse, après avoir corrigé, amendé, complété les autres, l'on peut parvenir, sur les questions les plus essentielles, à des convictions personnelles et d'autant plus fermes qu'on les a conquises par l'effort de sa propre pensée. Ces convictions, on ne les considère pas comme absolument définitives pour soi-même, puisque la vie se passe à apprendre, et qu'il serait surprenant que la suite des années ne nous apportât plus de nouvelles lumières; on ne prétend pas non plus poser ses doctrines en règle de foi pour l'humanité future; car on ne saurait lui interdire de nouveaux progrès, de nouveaux développements; ni faire des idées d'une époque d'un individu la mesure des croyances de toutes les générations. Cependant on peut nourrir la joyeuse confiance d'avoir aperçu quelque portion de la vérité, de s'en être rapproché par les opinions que sa raison a mûries, d'avoir, par la vertu de la sincérité, fait de son âme un miroir plus clair, où le soleil de la vérité a pu se réfléchir avec plus de clarté. Il n'est donc pas vrai de dire que tous ceux qui ont rompu avec l'autorité en matière de foi cherchent toujours et ne trouvent jamais; qu'ils ont toujours l'esprit ballotté, incertain, inquiet, tourmenté. Combien obtiennent satisfaction, et quelle satisfaction infiniment plus douce et plus noble que celle des fauteurs d'un système d'autorité! Ce n'est pas à l'homme qui se réjouit d'avoir lui-même établi virilement les bases de ses croyances qu'il faudrait venir parler d'abdication et de soumission. Il a la paix de la victoire: il n'y préférera jamais la paix de la capitulation.

Mais la période de recherche, de doute, qui précède la conviction, peut être longue et pleine de perplexités, et c'est pendant cette période que peut s'insinuer la tentation d'acheter le calme par la désertion de la lutte. On y est d'autant plus poussé qu'une sorte de défaveur s'attache au

Digitized by Google

doute; que, sous l'influence de vieilles opinions dont on ne se débarrasse pas sans réserve, on s'accuse, on se blâme de douter, comme si cette disposition d'esprit était une faute, un péché. Ce reproche que l'on se fait est une des causes du tourment qu'inflige le doute. A-t-on raison de se créer cette espèce de remords?

Le doute n'est certainement pas un état d'âme agréable, surtout à ses débuts, lorsqu'il s'attaque à des croyances autour desquelles se groupent beaucoup de souvenirs et d'habitudes. Il met la pioche à la base de doctrines et de traditions qui ont pu nous être personnellement chères, qui ont été en possession de l'affection et du respect de personnes qu'à notre tour nous aimions et nous vénérions. Il produit donc un écroulement qui peut retentir fort douloureusement dans l'âme. A cette douleur réelle, il n'est pas nécessaire pourtant de mêler les reproches de notre conscience; tout au contraire, nous pouvons avoir le clair sentiment qu'en nous attirant cette tristesse, nous avons fait simplement notre devoir, et ce témoignage intime peut nous servir de consolation et de force au milieu de notre peine. N'était-ce point, en effet, notre devoir que d'examiner les opinions que nous avions reçues, de rechercher si elles étaient conformes à la vérité, de les rejeter si nous ne leur trouvions point cette conformité? En attendant de pouvoir les remplacer à bon escient, n'était-ce point notre devoir que de suspendre notre jugement, de chercher toujours, de tourner les yeux de tous les côtés d'où pouvait venir la lumière? Pourquoi donc s'imputer à crime ce qui est non seulement un droit, mais encore un devoir? Pourquoi se troubler, s'inquiéter d'un doute qui est le seul chemin de la vérité supérieure et de la croyance personnelle? Tout homme qui doute d'un doute sérieux et sincère, non d'un doute railleur et frivole, peut garder la paix de l'âme dans son doute même; car, je le répète, si son esprit est incertain, sa conscience peut être tranquille.

Le catholicisme n'accepte pas naturellement ces vues si simples; car il associe, je ne dirai pas la vérité et le salut, mais son dogme et le salut. L'Église enseigne ce qu'il faut

Digitized by Google

croire pour être sauvé : anathème, malédiction à qui ne le croira pas ! D'après cela, si un homme doute, par ce doute même, il risque son salut. Puisqu'il faut croire pour être sauvé, on ne peut douter et se sauver. Le doute est un péril, une tentation de Satan, un brandon de l'enfer qu'il faut éteindre dans son âme dès qu'il y tombe, de peur qu'il n'y allume le feu de la géhenne.

Nous voudrions bannir de tout esprit droit les craintes que pourrait laisser cette confusion entre le dogme et le salut. On affirme que Dieu exige de nous l'adhésion à un certain corps de doctrines qu'il a pris la peine de porter à notre connaissance par une révélation ; et qu'à y refuser notre foi, nous risquons notre salut éternel. Singulier rôle qu'on fait jouer à Dieu. On lui fait accorder une révélation pour nous mettre en possession de la vérité, et il se trouve que cette révélation est si peu claire, qu'elle porte si peu visiblement les signes de son authenticité divine, que ses partisans sont contraints d'accumuler preuves sur preuves, volumes sur volumes pour la démontrer ; et que parmi ceux qui ont commencé par y croire, beaucoup, sans intérêt personnel, n'ayant rien à gagner, mais plutôt tout à perdre, ont dû finir par la nier ! N'est-ce pas avant tout aux âmes ardemment éprises de vérité, prêtes à lui tout sacrifier, que cette révélation devrait prouver son évidence et sa valeur intrinsèque? Et lorsqu'elle ne le fait pas, on voudrait damner ceux qu'elle ne réussit pas à convaincre? Non, l'on peut se rassurer ; il n'y a pas de catéchisme révélé en formules non revisables. Dieu ne nous a pas fourni la vérité toute faite, il nous a laissé le soin de l'épeler syllabe par syllabe dans le double livre de la nature et de l'âme ; dans ce but, il nous a constitués pour la recherche, et pour le doute, qui est le moyen, la première condition de la recherche ; il ne saurait donc nous imputer à crime d'avoir suivi les lois mêmes de notre intelligence. Le doute consciencieux, le doute qu'inspirent la probité de l'esprit et le désir du vrai, ne mettra jamais en péril le salut de personne ; je craindrais davantage pour la foi placide qui accepte tout, sans se mettre en peine de rien.

Digitized by Google

On dira : Ce n'est pas seulement la vie future, le salut futur qui peuvent préoccuper l'homme qui doute ; c'est le présent, c'est cette vie actuelle, cette vie qui passe, qui s'écoule de jour en jour, et qu'il ne doit point laisser fuir sans en faire quelque chose, sans lui donner un sens et une direction. Il lui faut vivre, il lui faut agir ; comment vivra-t-il, comment agira-t-il, s'il n'a pas de convictions qui le guident ? Il peut bien tenir son esprit en suspens, mais non sa vie entière ; il ne peut se replier sur lui-même et se pelotonner dans l'inaction jusqu'à ce que la lumière se fasse. Cela est manifeste : l'homme doit vivre et agir ; or, pour diriger sa vie et ses actions, ne lui reste-t-il pas toujours, même quand il doute, une règle certaine, la règle de la morale ? Oui, mais s'il doute de la morale ? Eh bien, je ne crois pas qu'on puisse sérieusement douter de la morale. On peut en discuter les bases, mais non les principaux devoirs particuliers qui la composent ; les vérités morales de la tempérance, de la justice, de la bienfaisance me paraissent avoir une évidence directe qui doit les mettre hors de contestation. S'est-il jamais rencontré un homme qui ait pu dire sans mentir : « Je suis devenu sceptique, parce qu'il m'a semblé incroyable que je dusse gouverner mes appétits, perfectionner ma nature ; incroyable que je dusse respecter la vie, les biens, l'honneur, la famille du prochain, aimer mon semblable et mon frère, et l'aider à remplir sa destinée » ? Non, non, le doute moral ne vient jamais des devoirs même ; il naît d'un système que l'on a préalablement adopté et dont les principes compromettent les devoirs ; aussi disons-nous que, lorsqu'un système aboutit à ce résultat, il se réfute et se détruit lui-même par cette conséquence immorale ; il ne saurait être vrai lorsqu'il heurte des vérités élémentaires et indubitables. Et encore, dans la pratique, pourquoi un homme viole-t-il les règles de la morale ? Est-ce pour satisfaire à un besoin de logique et de vérité ? N'est-ce pas plutôt par un désir de plaisir, de jouissance, par une passion qui l'entraîne ? Si l'intelligence intervient, elle ne marche qu'à la suite du désir et pour essayer de le justifier. Les doutes donc d'un esprit qui poursuit la

Digitized by Google

vérité spéculative et non l'apologie de la passion, n'ont rien qui ébranle nécessairement la morale, rien qui en obscurcisse la partie pratique, rien qui l'empêche de briller comme une lumière qui frappe directement la vue.

En somme, le douteur qui, au milieu de ces doutes, suit fidèlement cette clarté morale, pourquoi se tourmenterait-il? Il agit, il vit pour le bien; c'est l'essentiel. Son esprit peut n'être pas satisfait; il peut vouloir joindre la théorie à la pratique, désirer une base et un couronnement rationnels à sa morale, une réponse philosophique aux questions d'origine et de fin qui s'imposent. Mais pour ces questions même, quel est le devoir? De chercher et d'aimer le vrai. Il le cherche, il l'aime; il ne saurait faire plus, et il se sauve en le faisant, car on se sauve beaucoup plus par ce que l'on est et l'on fait, que par ce que l'on croit.

J. Hocart.

Digitized by Google

LES ÉLECTIONS FRANÇAISES

La Chambre des députés élue en 1877 avait été la Chambre libératrice; elle avait assuré le pays contre les retours offensifs de l'ordre moral et consacré l'établissement républicain; celle de 1881 devait être, d'après le mot de Gambetta, la Chambre réformatrice. A-t-elle réalisé complètement les espérances qu'on avait placées en elle? Telle est la question primordiale qu'il s'agit d'examiner quand on veut dégager la signification des élections de 1885. La Chambre de 1881 avait ses coudées franches; la question de gouvernement n'était plus en jeu; les républicains avaient été nommés presque partout à d'énormes majorités et l'opposition monarchique et impérialiste était réduite à un effectif dérisoire. Qu'a-t-elle fait du blanc-seing que lui avait donné le pays? Quel est son bilan?

L'Assemblée nationale, dont la majorité était monarchique, s'était résignée à voter, à une voix de majorité, une Constitution portant l'étiquette républicaine; mais elle avait essayé de faire du Sénat, grâce à l'institution des inamovibles et au droit qu'il avait de dissoudre la Chambre des députés de compte à demi avec le président de la république, qui était alors le maréchal de Mac-Mahon, une sorte de place forte aménagée pour battre en brèche et détruire les institutions nouvelles; la Chambre haute devait compter surtout, dans cette œuvre de démolition, sur le scrutin d'arrondissement, qui est nécessairement la proie des influences locales et des grandes fortunes territoriales, presque toujours antidémocratiques. Aussi la plupart des plates-formes électorales républicaines de 1881 demandaient-elles l'abolition des inamo-

Digitized by Google

vibles et la substitution du scrutin de liste au scrutin d'arrondissement. Ce n'était rien moins que la revision de la Constitution. Gambetta s'attela en vain à cette besogne, il mourut à la peine; le plus avisé et le plus énergique de ses disciples, M. Jules Ferry, réussit là où le grand homme avait échoué. Il fit décider du même coup que, si la royauté et l'empire avaient mis hors de toute discussion leur principe, la république ne pouvait non plus laisser contester la forme de gouvernement; la loi électorale du Sénat comme celle de la Chambre devinrent des lois politiques au lieu de rester des lois constitutionnelles; on élargit le corps électoral sénatorial en même temps qu'on supprima les inamovibles; on mit le scrutin de liste pour la Chambre à la place du scrutin d'arrondissement, parce qu'on voulait entraver la corruption, empêcher la candidature officielle, faire prévaloir les intérêts du pays sur les vues de clocher et créer ces grands courants d'opinion qui permettent au gouvernement de s'orienter au gré des vœux de la nation. Cette revision de la Constitution se fit sans secousse et aussi sans la moindre concession au radicalisme, qui déjà commençait à lever la tête.

La Législature de 1881 vota dans l'ordre politique plusieurs lois dont l'importance ne peut être contestée. Au premier rang, il faut mettre la loi municipale; la France, au milieu de toutes ses révolutions, n'a jamais possédé ou tout au moins appliqué le principe de l'autonomie communale; le plus bel éloge que l'on puisse faire de la loi du 1er avril 1884, c'est de constater qu'elle se rapproche beaucoup de la loi communale belge et que, sur un point tout au moins, elle est en avance sur celle-ci; elle permet aux conseils municipaux de choisir leurs maires, depuis la plus humble bourgade jusqu'à la ville la plus peuplée et la plus remuante. A côté de cette loi essentiellement politique, qui a donné aux communes une liberté dont elle n'avaient pas joui jusque-là, il convient de mettre celle qui a assuré une justice vraiment impartiale; la république avait trouvé les tribunaux aux mains de magistrats notoirement réactionnaires et cléricaux, ouvertement hostiles à l'ordre de choses nouveau; les réformer, c'était forcé-

Digitized by Google

ment porter atteinte à l'inamovibilité, qui est la garantie suprême du justiciable et l'indépendance du juge; mais comment ne pas modifier l'organisation existante, qui datait du commencement du siècle, était antérieure au développement des voies de communication et à la création des chemins de fer et correspondait à un état social organisé surtout au profit des classes dirigeantes? Le moindre reproche qu'on pouvait lui adresser, c'était d'avoir multiplié les tribunaux sans affaires et accumulé les sièges au point d'en faire des sinécures. On devait réduire le nombre des tribunaux et diminuer celui des sièges; on eût pu de la sorte, à la condition de donner une retraite décente aux magistrats les plus âgés ou les plus compromis, ne garder que les plus jeunes et les plus sûrs et renouveler l'esprit du corps judiciaire en le mettant en harmonie avec le nouvel ordre de choses; mais une réforme comme celle-là était impossible avec le scrutin d'arrondissement; comment le député de Carpentras voterait-il un projet de loi supprimant le tribunal de son minuscule chef-lieu d'arrondissement pour le fusionner avec le tribunal du chef-lieu d'arrondissement voisin? Aussi la Chambre fit-elle une cote mal taillée; elle se borna à réduire le nombre des sièges dans les tribunaux et les cours d'appel sans supprimer aucun tribunal ou aucune cour d'appel. Elle avait des raisons sérieuses pour suspendre l'inamovibilité et épurer la magistrature; elle ne vit pas qu'en n'opérant que la moitié de la réforme, elle semblait faire œuvre de parti et attendre des magistrats républicains non des arrêts, mais des services.

Sur la question militaire, la Chambre a commis une faute du même genre. Au lendemain de la guerre de 1870, il apparaissait à tous que l'on devait emprunter à l'ennemi les armes qui lui avaient si puissamment servi; la France, passionnément égalitaire, s'appropriait aisément le service personnel et obligatoire; mais, au bout de quelques années, elle trouvait que le service de cinq ans est une trop lourde charge, en même temps qu'une campagne sérieuse commençait contre le volontariat d'un an, ce correctif apporté par l'Allemagne au service personnel. Mais comment constituer une armée forte et

Digitized by Google

homogène avec le service de trois ans, et comment astreindre à ce même service, sous peine de frapper l'élite intellectuelle et artistique et de découronner le pays, les jeunes gens qui se destinent aux carrières libérales? Comment y assujettir ceux qui cherchent au delà des mers des débouchés pour les produits nationaux? Enfin, comment un pays maritime, qui a la légitime ambition d'avoir des colonies riches et nombreuses, peut-il, avec le service de trois ans, se procurer ces vétérans solides qui seuls savent donner et conserver les possessions lointaines? La Chambre a mieux vu les difficultés de l'œuvre à accomplir qu'elle n'a su les surmonter; quand elle s'est séparée, la majorité de ses membres étaient à peu près d'accord pour voter le service obligatoire et uniforme de trois ans et pour créer une armée coloniale recrutée sur des bases différentes; mais toute l'organisation militaire du pays restait en quelque sorte en suspens devant l'Allemagne, de jour en jour plus forte et plus sûre d'elle-même; la France avait sur les bras des expéditions lointaines, difficiles et mal conduites. L'œuvre de la Chambre, si elle avait été incomplète, n'avait pas été stérile; elle avait créé l'artillerie de forteresse, institué les écoles d'enfants de troupe, subordonné l'intendance et le service médical au commandement, reconstitué les magasins de vivres et d'habillements vidés par la guerre de 1870, rendu à l'armée un matériel de premier ordre et enceint le pays au midi, à l'est et au nord d'une série de forteresses et de camps retranchés construits d'après les derniers perfectionnements de l'art militaire.

La Chambre de 1881 a eu une initiative plus grande et plus décisive sur le terrain de l'enseignement. La gratuité de l'enseignement primaire existait, elle a voté l'obligation de l'instruction et la laïcité du programme; elle a sécularisé le corps enseignant, elle a multiplié les écoles de tout genre et surtout les lycées de filles; elle a doté l'instruction comme celle-ci ne l'avait jamais été, à telles enseignes que les crédits dépassent, à l'heure actuelle, de cent millions ceux de l'empire. Et combien d'écoles spéciales n'a-t-elle pas remises à flot ou créées, comme l'école d'horlogerie de Cluses ou l'école de chaudronnerie de Nevers?

Digitized by Google

A côté de la loi faisant respecter la liberté de conscience dans l'école, il convient de mettre l'article de la Constitution revisée qui a supprimé les prières publiques comme étant étrangères au pacte fondamental par leur caractère et par leur nature; la loi qui, abolissant l'article 15 du décret du 28 prairial an XII, sécularise les cimetières; la loi qui enlève aux fabriques d'église, pour le donner aux communes, le monopole des pompes funèbres; celle qui consacre pour tout citoyen le droit de se faire enterrer civilement; celle qui règle la sonnerie des cloches. On peut rapprocher de ces diverses lois, qui ont pour objet d'émanciper l'État ou le citoyen de la tutelle ombrageuse et tyrannique de l'Église, la loi qui a rétabli le divorce; la république, ici, ne faisait que revenir au Code napoléonien, biffer une réforme opérée par la Restauration à l'instigation de la théocratie romaine et contre laquelle quinze Législatures avaient essayé en vain de réagir.

C'est le moment de dire, si brièvement que ce soit, comment la Chambre de 1881 entendait la question des rapports entre l'Église et l'État. La France a un grand avantage sur la Belgique, elle possède le Concordat, qui lui donne prise sur le clergé; les curés et desservants doivent être agréés par le ministre des cultes, et le gouvernement nomme les évêques, de sorte que le clergé français, tout emporté qu'il soit par le flot de l'ultramontanisme, n'en est point encore venu à se mettre en lutte ouverte contre l'État, comme le clergé belge; le gouvernement défère au conseil d'État les mandements des évêques qui sont attentatoires aux droits de l'État, supprime les traitements des prêtres trop belliqueux et il a toujours le droit d'inviter le pape à refréner les excès de zèle; aussi n'a-t-on pas vu en France excommunier la loi scolaire, qui est pourtant autrement radicale que la loi belge similaire, puisqu'elle empêche le prêtre de venir donner dans l'école l'enseignement religieux et qu'elle le relègue dans son église; sans doute, aux dernières élections, le clergé s'est immiscé dans la lutte des partis, mais il ne s'est pas jeté dans la mêlée électorale avec la même furie que le clergé belge. Par contre, si le Concordat est un frein pour le clergé, il lui procure le

Digitized by Google

nerf de la guerre, grâce au budget des cultes que l'État met à sa disposition et aux millions qu'il lui paye en traitements et en allocations de toute espèce. Le Concordat dénoncé, le clergé sera-t-il réduit à l'impuissance parce qu'il sera devenu pauvre ou ne deviendra-t-il pas plus riche et plus influent que jamais à l'abri du droit commun? Et si on se décide à édicter contre lui des lois d'exception, n'aura-t-il pas, dans un pays foncièrement catholique comme la France, le prestige de la persécution, voire du martyre? La Chambre de 1881 s'est tenue au Concordat; mais, par une sorte de compensation, elle n'a voulu l'observer que dans sa lettre et non dans son esprit; c'est-à-dire qu'elle l'a appliqué strictement — nous allions écrire judaïquement — dans toutes celles de ses dispositions qui donnent barre sur le prêtre; l'esprit du Concordat veut, par exemple, que l'État rétribue les membres du clergé et le fasse d'une façon convenable; elle a essayé de ramener leurs traitements au taux qui avait été fixé par Napoléon Ier, c'est-à-dire à une époque où la vie matérielle coûtait bien moins cher qu'à l'heure actuelle; les chanoines ne figurant pas nominativement parmi les prêtres dont le traitement était déterminé par les articles concordataires, elle a refusé de continuer à les payer et, pour la même raison, elle a supprimé les bourses des séminaires. On ne pouvait que l'approuver de soumettre les séminaristes au service militaire; c'était là une solution nette, dictée par l'esprit de justice et d'égalité; mais quand elle rognait sur le budget des cultes et réduisait le clergé à la portion congrue, elle montrait qu'elle n'osait pas aller jusqu'à la dénonciation du Concordat; elle en faussait l'esprit et se diminuait par des taquineries et des lésineries aussi mesquines qu'inefficaces.

Nombreuses sont les lois d'affaires votées par la Chambre de 1881. Elle a presque terminé le Code rural; elle a voté la loi sur la restauration et la conservation des terrains en montagne, celle sur les échanges d'immeubles ruraux parcellaires, celle sur la répression des fraudes commises dans les engrais, celles qui organisent l'assurance agricole, le régime des eaux, le crédit agricole mobilier; elle a créé le conseil supérieur

Digitized by Google

d'agriculture, les chambres consultatives, l'enseignement agricole; enfin, elle a profondément modifié la base de l'impôt sur le sucre, de façon à permettre à l'industrie sucrière compromise de se relever; enfin, dans le grand courant protectionniste qui emporte le pays, elle a voté des droits protecteurs, presque prohibitifs, sur le blé et sur le bétail étrangers. Elle a donc fait beaucoup, sinon toujours judicieusement, pour l'agriculture.

Elle n'a pas moins fait pour l'ouvrier. Elle lui a donné les syndicats professionnels capables de recevoir la personnalité civile, la limitation de la durée des heures de travail et la surveillance du travail des femmes et des enfants dans les manufactures; elle a organisé l'enseignement manuel, technique et professionnel; elle a rendu plus libérale la loi sur les prud'hommes et créé des prud'hommes pour les ouvriers mineurs; elle a préparé des projets de loi rendant facultatifs les livrets d'ouvriers ou destinés à protéger l'enfance. Des projets de loi sur les sociétés de secours mutuels, sur la caisse nationale de retraite pour la vieillesse et sur les rapports des compagnies de chemins de fer avec leurs agents commissionnés n'attendent que le vote du Sénat pour devenir définitifs. Enfin, on a promulgué la loi accordant des secours aux familles nécessiteuses des soldats de la réserve et de l'armée territoriale réunis sous les drapeaux.

Dans l'ordre pénal, la Chambre de 1881 a voté la loi sur la relégation destinée à débarrasser le pays de ses récidivistes endurcis, mais aussi à réhabiliter ces derniers, si faire se peut, par le travail colonial, comme l'ont été les convicts anglais.

En même temps qu'elle votait toutes ces lois, la Chambre faisait mettre la main à de grands travaux publics; en quatre ans, elle améliorait nombre de ports, creusait 1,481 kilomètres de canaux, augmentait de 130,000 kilomètres le réseau des chemins vicinaux et de 12,282 celui des chemins de fer; mais, au lieu de suivre un plan tracé à l'avance, on ouvrait des chantiers presque partout, on disséminait les efforts et on gaspillait l'argent, et la crise économique attei-

Digitized by Google

gnant, sur les entrefaites, son maximum d'intensité, on devait s'entendre avec les grandes compagnies pour achever les chemins de fer entrepris ou pour commencer ceux projetés, et l'on ralentissait tous les autres travaux en cours d'exécution.

Comment la Chambre de 1881 a-t-elle géré les finances publiques? Elle a supprimé successivement la surtaxe de deux décimes et demi sur le sel, l'impôt sur les savons, le droit de cinq pour cent sur la petite vitesse, les droits sur la chicorée, l'impôt sur le papier, les droits de navigation sur les canaux, les droits universitaires pour l'inscription des étudiants; elle a abaissé le coût de l'affranchissement des lettres, le droit à payer pour les envois d'argent, le coût du prix des télégrammes, le droit de timbre des effets de commerce; elle a dégrevé les huiles, les sucres, les vins, cidres, poirés et hydromels; elle a diminué les patentes; elle a abaissé l'impôt sur les chevaux et voitures, les frais des ventes judiciaires au-dessous de deux mille francs; elle a déchargé les communes des centimes facultatifs qu'elles s'imposaient pour l'instruction primaire ainsi que du prélèvement qu'elles avaient à subir, pour le même objet, sur leurs revenus ordinaires. En un mot, elle a restitué aux contribuables plus de 300 millions sur les impôts nouveaux que la guerre de 1870 a coûtés à la France et qui s'élevaient au chiffre de 700 millions. En outre, au 31 décembre prochain, la république aura amorti une somme totale de 2 milliards 700 millions sur les rentes amortissables créées pour la réorganisation militaire du pays et l'exécution des travaux publics décrétés, et le mécanisme fonctionne de telle sorte que les remboursements augmenteront peu à peu sans accroissement de charges pour le Trésor et que, dans une soixantaine d'années, toute la dette amortissable aura disparu; à cette époque, les travaux publics exécutés seront en plein rapport et l'on sera arrivé au moment où l'État recouvrera la jouissance gratuite de l'exploitation des chemins de fer de toutes les compagnies; cette exploitation ne procure pas moins, à l'heure actuelle, de 500 millions annuellement. La Chambre, dans sa gestion financière, n'a eu qu'un tort,

Digitized by Google

difficilement réparable, c'est d'opérer trop de réductions; habituée à une série d'excédents de recettes, elle a cru que le budget continuerait à présenter ces plus-values; elle a dégrevé, d'une part, et, d'autre part, elle a augmenté dans d'assez fortes proportions les dépenses publiques, et il arrive aujourd'hui que le budget n'a plus l'élasticité nécessaire; à moins d'économies sévères, on devra recourir à l'emprunt ou rétablir quelques-uns des droits supprimés hâtivement. Il est vrai que les expéditions lointaines pèsent lourdement sur les finances publiques.

Il nous reste à parler de ces expéditions coloniales. C'est ici, semble-t-il, qu'apparaît surtout l'infériorité du scrutin d'arrondissement. On ne peut nier que la France, baignée par deux mers, ne soit une puissance maritime, et si l'on consulte son histoire, on doit bien reconnaître qu'elle est une puissance colonisatrice; de tout temps, elle a eu de hardis navigateurs et des aventuriers de génie. Louis XIV, ou plutôt Colbert, avait su les utiliser et jeter les premières bases d'un véritable empire transocéanien; il ne fallut rien moins que l'impéritie de Louis XV et l'ambition démesurée et insensée de Napoléon Ier, sacrifiant tout au rêve gigantesque de la restauration de l'empire de Charlemagne, pour lui faire perdre des joyaux comme la Louisiane et le Canada; le premier souci de la Restauration fut de reprendre la chaîne des traditions si malencontreusement interrompue; c'est elle qui, entre autres acquisitions, donne à la France, puissance méditerranéenne, cette riche colonie de l'Algérie, qui la prolonge en quelque sorte au delà de la mer. Le second Empire, malgré sa folie du Mexique, continua dans cette voie et dota le pays de la Cochinchine, tout en poussant ses soldats vers le Niger. Au lendemain de la guerre de 1870, de ce désastre qui enleva à la France l'hégémonie européenne, de grands penseurs, comme Littré, incitèrent leur pays à chercher des compensations dans le développement de son empire colonial. C'était aussi le rêve de Gambetta, qui estimait que la France ne pouvait mieux se préparer à la guerre de revanche et cultiver ses vertus militaires. M. Ferry par-

Digitized by Google

tage ces sentiments tout en obéissant à des suggestions d'une autre nature ; il pense qu'à cette époque de concurrence commerciale et industrielle, une nation qui a des colonies s'assure des débouchés, développe sa production et la richesse publique. L'Italie ayant fait mine de mettre la main sur la Tunisie, il a cru qu'il y allait du prestige et de la puissance de son pays d'empêcher une autre nation méditerranéenne de venir s'établir à côté de l'Algérie et de s'emparer d'une région riche et fertile, dût cette nation bouder la France et faire des avances à son ennemie héréditaire. Se rappelle-t-on les clameurs que souleva son initiative hardie et comment la question de la Tunisie devint la plate-forme électorale lors du renouvellement de la Chambre en 1877? Aujourd'hui, quel est le Français qui ne s'enorgueillisse de l'acquisition de cette colonie productive? C'est avec le même esprit de décision qu'à la France, ayant perdu la tutelle de l'Égypte, il essaya de donner le Tonkin et l'Annam, ces prolongements du Cambodge et de la Cochinchine. En même temps, il faisait revivre les droits traditionnels de la France sur la grande île de Madagascar, que les Anglais commençaient à travailler par leurs missionnaires anglicans, et il fondait, à côté de l'Association internationale africaine, un empire du Congo relié à la colonie du Gabon. Assurément, ces entreprises n'étaient point sans grandeur; mais le pays les vit avec appréhension, et la Chambre, qui n'avait pas su voter en temps utile une armée coloniale, ne suivit le premier ministre que contrainte et forcée. Non pas que la France ait répudié les glorieuses traditions de Jacques Cartier ou de Jean Bart, mais elle a l'obsession de la trouée des Vosges, de l'Allemand à quarante lieues de Paris. Et voilà comment M. Ferry, avec la prodigieuse ténacité qui le distingue, alla contre le gré de son pays à Hué et à Madagascar, et voilà ce qui explique qu'il dut forcer la main à la Chambre, la mettre en face des faits accomplis, mener ces guerres lointaines avec des effectifs insuffisants, incapables de frapper au moment décisif les grands coups nécessaires. Tandis que la Chambre, qui émanait du scrutin d'arrondissement, se montrait perplexe et

Digitized by Google

timorée, le Sénat, qui vient du scrutin de liste par une sorte de consultation au second degré, ne marchandait pas son appui à celui qu'on appellera peut-être un jour le Colbert républicain.

II

Ces préliminaires sont un peu longs, mais il fallait dire, avec pièces à l'appui, quelle a été la Chambre de 1881 et il était indispensable d'établir son bilan. Nous croyons l'avoir fait avec la plus grande impartialité et, à coup sûr, nous n'avons rien avancé que nous ne puissions prouver et que chacun ne puisse vérifier. Nous croyons avoir le droit de dire que si elle n'a pas été précisément la Chambre réformatrice que rêvait Gambetta, elle a été cependant animée des meilleures intentions; elle a eu conscience de la mission qu'elle avait à remplir et elle s'y est attelée courageusement. Assurément, elle a eu des défaillances; elle ne rappelle en rien ces grandes assemblées qui ont porté si haut et si loin le renom de leur pays, mais elle a opéré une série de réformes utiles et fécondes. Elle avait eu le souci des intérêts du pays et elle pouvait croire qu'elle n'avait point perdu sa confiance. Au moment où elle se séparait, jamais le parti républicain n'avait été plus fort. 49 départements sur 90 étaient représentés par tous députés républicains; dans 20 départements, tous les députés moins un étaient républicains; dans 12, la députation était partagée entre républicains et réactionnaires, mais les républicains possédaient la majorité; dans 8 départements seulement la députation était en majorité réactionnaire; enfin dans un seul, le territoire de Belfort, la députation était réactionnaire, mais elle ne comprenait qu'un membre. Au Sénat, la situation était également favorable; sur 90 départements, il y en avait 70 dont tous les sénateurs étaient républicains, 5 dont la représentation était en majorité réactionnaire et 15 dont tous les membres étaient réactionnaires. Enfin, si nous descendons jusqu'aux conseils généraux (provinciaux), qui venaient de tenir leur session à

Digitized by Google

la veille des élections et qui avaient eu à nommer leurs présidents à cette occasion, nous constatons que, dans ces assemblées, la majorité était républicaine dans 79 départements sur 90 et qu'il n'y avait que 11 départements où les réactionnaires eussent pu faire élire des présidents non républicains. On savait, à la veille du scrutin, que les monarchistes et les impérialistes jouaient leur va-tout et tentaient un effort plus considérable encore qu'au 16 mai; mais on ne s'en inquiétait pas; on se disait que l'on allait à une bataille gagnée d'avance et que ce qui pouvait arriver de pire, c'était de voir les réactionnaires conquérir une vingtaine de sièges. Comment s'était-on leurré de pareilles illusions et comment la coalition monarchique remporta-t-elle une victoire qu'elle n'espérait pas elle-même? Par quelles causes expliquer la journée du 4 octobre, que venait réparer en partie celle du 18? D'après nous, il n'y en a que deux: le désarroi du parti républicain devant la forte organisation et l'habile stratégie électorale du parti réactionnaire, l'affolement du pays devant les théories du parti radical. C'est ce que nous allons chercher à établir le plus brièvement possible.

La Chambre, qui n'avait pas su se discipliner sous Gambetta, avait accumulé les crises ministérielles jusqu'au jour où elle se jeta dans les bras de M. Jules Ferry; mais si elle avait accordé à ce dernier, pendant deux ans, une confiance toujours en éveil, c'était pour l'abandonner piteusement au lendemain de la retraite de Langson; elle se raccrochait alors à un cabinet où l'on voyait entrer pêle-mêle des membres de l'extrême gauche, du parti démocratique ou libéral, des transfuges de l'opportunisme; il fallait bien faire de la concentration à la veille des élections! En attendant, la Législature avait démontré au pays qu'elle n'avait pas d'assiette solide, que le centre ne savait pas se grouper autour de ses ministres et qu'il abandonnait ceux-ci aux assauts réitérés des radicaux conduits par M. Clémenceau et faisant cause commune avec certains groupes trop faibles, eux aussi, pour prendre le pouvoir, mais assez forts, en apportant l'appoint

Digitized by Google

de leur effectif, pour empêcher tout gouvernement de durer.

Avec quelle autorité M. Ferry eût-il conduit les républicains à la bataille électorale? Le cabinet qu'il présidait s'était effondré à la veille même de l'engagement. Quel crédit eût pu avoir M. Brisson, puisqu'il n'était en quelque sorte que le président d'un cabinet bouche-trou, — qu'on nous passe le mot? La concentration des forces n'est point un programme, du reste; c'est même moins qu'un programme, car, quand on parle de ralliement à la veille de la rencontre, c'est qu'il y a eu débandade, et on entame mal la partie quand il faut se réorganiser sous l'œil de l'ennemi. Cela est si vrai que, durant cette interminable période électorale, le parti républicain n'a pas su formuler sa plate-forme électorale. On a eu quelques discours de M. Ferry, un discours de M. Brisson, mais sur le tard, alors que tout le monde avait pris position; et où était l'unité de vues entre M. Ferry et M. Brisson? M. Ferry se disculpait en quelque sorte de l'expédition du Tonkin, faisait amende honorable d'avoir dit un jour que le péril n'était pas à droite, mais du côté des radicaux, et pour racheter ce mot, il inventait les radicaux de gouvernement. M. Brisson, tout en évitant de s'expliquer catégoriquement sur les entreprises coloniales de M. Ferry, répudiait toute expédition nouvelle; il repoussait nettement la revision de la Constitution et la séparation de l'Église et de l'État réclamées par les radicaux, et il chantait les mérites de la concentration des forces; mais conduit-on une nation au scrutin en se bornant à lui dire ce qu'on ne fera pas si on reste au pouvoir? Où était la direction, la boussole? Comment l'électeur aurait-il pu s'orienter? Et quel désarroi dans le gros du parti! Dans certains départements, les opportunistes signaient des programmes radicaux; dans d'autres, ils se glissaient dans la peau du centre gauche : où donc l'électeur aurait-il été chercher le parti gouvernemental?

Et la campagne radicale? Et les discours de M. Clémenceau allant semer aux quatre coins du pays les germes de méfiance et de suspicion? L'orateur de Montmartre n'a exposé nulle part son programme, il a trouvé plus simple et plus aisé de

Digitized by Google

dénigrer le gros du parti. « Saluez cette majorité, disait-il à Lyon, vous ne la reverrez plus. » On pouvait lui reprocher de n'avoir pas suffisamment assuré l'équilibre du budget; M. Clémenceau déclarait qu'elle avait compromis les finances publiques et mené le pays à la banqueroute. Elle n'avait pas eu l'énergie et le courage de donner à M. Ferry le blanc-seing qu'il fallait pour mener rapidement l'affaire du Tonkin; M. Clémenceau disait qu'elle avait désarmé et saigné le pays aux quatre veines, devant l'Allemagne prête à se jeter sur la nation, trop engagée à 3,000 lieues de chez elle et incapable de repousser la nouvelle agression de l'ennemi héréditaire! Et les journaux réactionnaires étaient là aux écoutes, qui recueillaient avidement ces réquisitoires dictés par la haine politique et l'ambition du pouvoir, et qui disaient triomphalement aux populations: « Lisez et voyez comment les républicains se jugent entre eux! » Et de mauvaises nouvelles arrivaient comme à point nommé du Tonkin, qui donnaient une apparence de vraisemblance à ces diatribes indignes d'un homme politique. Du reste, toutes les armes étaient bonnes à M. Clémenceau; à l'entendre, la majorité n'avait rien fait pour la classe ouvrière, et il allait même jusqu'à prétendre qu'elle eût pu enrayer cette crise économique qui sévit si cruellement sur l'Europe entière, mais qu'elle avait préféré se gorger de pots-de-vin; et les journaux réactionnaires utilisaient joyeusement cette nouvelle calomnie. Si encore le gros du parti républicain n'eût eu qu'à se défendre contre le parti radical! Mais dans plus d'un département il avait à lutter contre des candidats affichant des opinions modérées, et l'on voyait, notamment dans Seine-et-Oise, un homme aussi considérable que M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a appliqué les décrets aux congrégations religieuses et qui a fait avec M. Ferry l'expédition de Tunisie, dénoncer les persécutions religieuses et les folies coloniales! Faut-il parler maintenant de ces nombreux départements, où il y avait en compétition deux listes républicaines et quelquefois même trois contre une liste réactionnaire unique, et où les républicains ne songeaient qu'à s'entre-déchirer? Ils n'avaient pas le temps de voir

Digitized by Google

l'ennemi qui, l'arme au pied, attendait, pour occuper le champ de bataille, qu'ils eussent achevé de s'entre-dévorer. Voilà ce qu'était dans la réalité le fameux programme ministériel de la concentration des forces!

Où étaient donc les comités qui eussent pu mettre de la discipline? La loi interdit les associations politiques, de sorte que les comités s'improvisent à la veille de l'élection pour disparaître le lendemain; presque partout, ce sont les candidats eux-mêmes qui les créent, et ils les composent, naturellement, de leurs créatures; dans quelques départements, il est vrai, on avait essayé d'une organisation rationnelle; mais, là encore, on s'était adressé aux maires, aux conseillers généraux, aux sénateurs, sans se demander si les mandataires pouvaient exercer une influence utile sur les mandants. « Il faut bien le reconnaître, écrivait dans le *Voltaire*, quelques jours après l'élection, l'un des chefs du parti opportuniste, M. Ranc, la campagne, du côté de la majorité républicaine, a été menée avec une mollesse inimaginable. On était pourtant bien prévenu que la réaction tenterait un effort désespéré. Il n'y a pas eu de centre d'action, d'unité de direction. Chacun a été livré à ses propres forces et a combattu dans son coin. Un travail individuel; pas d'entente... Or, sans comité central, sans centre d'action, pas de caisse, pas d'argent... Plusieurs de mes correspondants me rappelaient que, du temps de Gambetta, on ne les avait pas laissés lutter seuls à armes inégales contre la réaction. « Hélas! leur disais-je, Gambetta « n'a légué à personne la baguette magique avec laquelle il « ouvrait les caisses les plus récalcitrantes! » On ne l'a que trop bien vu, que Gambetta n'était plus là pour recommencer sa merveilleuse campagne oratoire de 1877, pour formuler cette admirable plate-forme électorale que les républicains l'ont empêché de réaliser au pouvoir, mais que ses disciples se sont efforcés, non sans succès, de commencer à traduire en lois après sa mort. Le génie de Gambetta pouvait suppléer au manque d'organisation du parti, parce qu'il brûlait du plus pur patriotisme, tandis qu'aux dernières élections, les compétitions de personnes et les ambitions intéressées ont vraiment tenu trop de place.

Digitized by Google

Si encore, dans cet effondrement général, les fonctionnaires et les agents du gouvernement avaient tenu bon et si, sans exercer de pression d'aucune espèce, ils s'étaient groupés autour des candidats qui représentaient le maintien des institutions existantes! Mais les ministres avaient compris de telle sorte la neutralité de l'administration, qu'ils défendaient au percepteur ou à l'instituteur de dire hautement qu'ils voteraient pour le candidat républicain; tous les fonctionnaires ralliés aux institutions actuelles devaient se dérober soigneusement, se cacher, en quelque sorte, pendant la période électorale; tous ceux qui sont restés dévoués de cœur aux régimes déchus purent lever la tête et faire ouvertement de la propagande antirépublicaine. On vit le préfet de l'Aisne soutenir la liste dite « conservatrice » contre les listes républicaines, et le secrétaire général de la préfecture de la Haute-Garonne fut pris tripotant et falsifiant l'addition des chiffres pour proclamer élu un candidat réactionnaire! Que devaient penser les populations d'un régime qu'aucun de ses fonctionnaires ne défendait et que battaient ouvertement en brèche ceux-là mêmes qui en vivaient?

C'était donc la débandade sur toute la ligne. Les factions réactionnaires s'entendaient, au contraire, admirablement et cette union leur était facile, puisqu'elles ne croyaient pas remporter une victoire aussi complète, puisque, après tout, elles devaient bien marcher d'accord si elles voulaient démolir, sauf à se battre après, selon le mot de M. de Cassagnac, pour savoir qui recueillerait le fruit de la victoire. Elles avaient un comité central installé à Paris et rayonnant dans tous les départements, qui puisait à sa guise sinon dans les caisses des Bonapartes, complètement vides, au moins dans celles des princes d'Orléans, abondamment pourvues; ce comité ne dépensait pas moins de deux millions; il dirigeait et conduisait tout avec l'aide du clergé, qui donne les meilleurs et les plus infatigables des agents électoraux : la Belgique en sait quelque chose. Le clergé, qui avait gardé une sorte de neutralité lors des élections de 1877, excité cette fois par la façon mesquine et étroite dont on avait interprété et appliqué

Digitized by Google

le Concordat, s'était jeté à corps perdu dans la mêlée. Partout, les réactionnaires n'avaient qu'une seule liste ; partout, ils se présentaient non pour renverser la république, — ils la voulaient garder, disaient-ils, — mais pour jouer le rôle d'une opposition conservatrice indispensable. Ils devaient jeter le masque dans la joie de leur succès inespéré du 4 octobre; mais à la veille du scrutin, ils parlaient uniquement de faire cesser la persécution religieuse, de ramener les excédents budgétaires, de faire refleurir l'agriculture, de donner un nouvel essor au commerce et à l'industrie, de mettre un terme à la folie des expéditions lointaines. Ils inventaient des défaites au Tonkin et à Madagascar; ils annonçaient que M. Grévy, sentant péricliter sa santé et ayant besoin de repos à son âge avancé, ne voulait pas faire renouveler son mandat présidentiel. Ils endossaient au parti républicain tout entier la plate-forme électorale des comités radicaux parisiens, demandant la mise en accusation du ministère Ferry, la revision de la Constitution, la réunion d'une Constituante, la suppression du Sénat, la suppression immédiate du budget des cultes, l'élection des juges, l'impôt progressif sur les revenus, l'expulsion immédiate de tous les membres des familles ayant régné sur la France.

Comment s'étonner, après tout cela, que la journée du 4 octobre ait été presque un désastre pour les républicains, qu'ils n'aient fait passsr que 130 de leurs candidats, tandis que les réactionnaires faisaient triompher 176 des leurs, et qu'il ait fallu un second tour de scrutin pour pourvoir à 268 sièges? Comment s'étonner davantage qu'au second tour, la nécessité de la discipline s'imposant et les radicaux cessant leur campagne insensée, les monarchistes ayant jeté trop tôt le masque et ayant montré qu'ils voulaient être tout autre chose qu'une opposition conservatrice, le corps électoral ait repris possession de lui-même et cette fois ait envoyé à la Chambre 242 républicains, — non compris les colonies, qui nomment des députés républicains, mais dont les résultats sont toujours connus tardivement, — contre 26 réactionnaires?

Digitized by Google

III

Que ces élections se soient faites contre la république, personne ne peut le prétendre. Le pays, dès le jour où les réactionnaires ont imprudemment déchiré tous les voiles, s'est immédiatement retiré d'eux. Il y a, du reste, à cet égard, un fait significatif, c'est l'échec de tous les meneurs du 16 mai, dont aucun n'a été élu ni au premier ni au second tour de scrutin : du duc de Broglie dans l'Eure, du duc Decazes dans la Gironde, du comte de Meaux dans la Loire, de M. de Fourtou dans la Dordogne, de M. Caillaux dans la Sarthe. Si la France avait voulu restaurer la monarchie, ils eussent tous passé au premier tour; mais c'était si peu dans ses intentions que plusieurs des candidats qui se trouvaient sur la même liste que M. Caillaux ont triomphé et que, seul de sa liste, M. de Broglie est resté sur le carreau.

Qu'a donc voulu la France? Si nous faisons le relevé des divers suffrages exprimés, nous trouvons que les républicains modérés ont obtenu 3,180,000 suffrages; les réactionnaires viennent ensuite avec 3,140,000 suffrages, dont ils n'ont acquis le plus grand nombre qu'en protestant qu'ils ne voulaient pas changer la forme de gouvernement; enfin, les radicaux arrivent en dernier lieu avec un peu plus de 900,000 voix. C'est donc bien M. Clémenceau et son parti qui sont les vaincus des 4 et 18 octobre, et le corps électoral, en même temps qu'il repoussait le programme des radicaux, a en quelque sorte fait sien le programme de la coalition soi-disant conservatrice, a clairement signifié qu'il voulait la stabilité ministérielle, la fin des expéditions lointaines sinon l'évacuation du Tonkin et de Madagascar, l'équilibre budgétaire solidement assuré, le maintien loyal du Concordat. L'extrême gauche consentira-t-elle à ouvrir les yeux à la lumière du jour? Jusqu'ici, elle ne s'y montre pas fort disposée, et, sans avoir à la Chambre un tiers des sièges, comme on l'avait pu croire un instant, elle en possède certainement plus de cent; en un mot, l'Assemblée française se trouve absolument dans les

Digitized by Google

mêmes conditions que l'était la Chambre belge à la veille de son dernier renouvellement, quand la majorité gouvernementale s'est vue à la merci de quelques radicaux et a été conduite par eux à la catastrophe de juin. Les radicaux français comprendront-ils qu'à vouloir faire triompher leurs revendications, ils joueraient le jeu de la réaction et compromettraient cette fois la république, qu'ils soient en mesure, avec la complicité de la droite, d'appliquer les théories répudiées par le pays, ou qu'ils s'amusent à précipiter les uns sur les autres, comme des châteaux de cartes, tous les ministères modérés possibles? Un avenir prochain nous l'apprendra.

E.-H. Moguez.

Digitized by Google

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

ENCORE LA CARTE GÉOLOGIQUE

L'intérêt scientifique qui s'attache à cette œuvre est si grand, que je suis tenté de remercier les personnes qui me donnent l'occasion plutôt que l'obligation d'y revenir. A peine les quelques lignes de notre dernière livraison avaient-elles été lues, que je recevais une brochure contradictoire, puis un tiré à part assez agressif; je ne dis rien d'une lettre dont l'éloge ferait rire, ni d'autres plus intimes et non moins senties. Cela ne devait point s'arrêter; à l'heure qu'il est, le dossier est devenu respectable, revues, journaux, notes, brochures, en allemand, en anglais, en français. Pour un peu, ce serait trop.

Cela ne m'a pas suffi. J'aurais voulu des documents officiels : rien n'en a paru. J'ai voulu voir les cartes; elles ne sont pas en librairie. Heureusement, l'Académie en possède une collection, et j'ai vu, « de mes propres yeux vu, ce qu'on appelle vu ».

Franchement, si la passion dépensée au sujet de cette affaire, devenue si malencontreusement politique, était tout inspirée par l'amour de la science, il y aurait à nous en féliciter : notre esprit scientifique ne le céderait à aucun autre. Par malheur, il y a quelque peu à en rabattre, et il ne faudrait pas un bien habile psychologue pour découvrir le bout d'oreille de l'homme sous le bonnet du géologue. Mais ce rôle ne me plaît point, non plus que d'en faire une question de clérical à libéral. Certes, c'est un devoir pour un parti qui porte le nom de la liberté, de défendre une œuvre pareille, non comme organe d'opposition, mais comme représentant des principes modernes de la science. Cependant d'excellents catholiques peuvent revendiquer le même droit, et c'est à l'opinion publique seule qu'il faut s'adresser. J'entends par ce mot cette majorité d'honnêtes gens, désintéressés dans les détails, n'épousant les passions de personne

Digitized by Google

dans l'un ni l'autre camp, ne voulant s'enrôler dans nulle coterie, ne fermant l'oreille à aucune preuve, ne préférant quoi ni qui que ce soit à la vérité et demandant à tous le bien du pays.

Pour cette classe si nombreuse de citoyens, comme vous et moi, lecteurs, il ne peut faire doute un instant que, dans un pays qui se glorifie de la carte de Dumont, il y ait autant d'honneur que d'utilité à publier une carte géologique, dressée sur une large échelle et satisfaisant à toutes les exigences de la science moderne. Il n'est pas douteux non plus que chaque indication de cette carte puisse servir à l'industriel, à l'agronome, à l'ingénieur, qui, sans elle, manqueraient de données précises et ne pourraient qu'exploiter incomplètement et au hasard les richesses du sol et du sous-sol du pays.

Avant tout, voilà ce qu'il faut comprendre.

Le comprend-on, il suffit de regarder les cartes déjà faites pour se persuader, sans de bien longues explications, que l'œuvre est commencée dans des conditions magnifiques.

Pour moi, à première étude, j'ai été frappé de sa nouveauté et de son excellence. Mais quand j'ai vu, dans mon dossier, des savants étrangers, allemands, anglais, français, etc., l'attester; quand j'y ai trouvé un journal scientifique anglais : *Nature* (1), contenant une étude signée par un des grands géologues de l'Angleterre, et traduite dans une brochure en Belgique, où l'œuvre est analysée avec une telle simplicité que chaque mot confirmait ce que j'avais entrevu, m'éclairait de nombreux détails, consacrait le système, en justifiait les procédés, y constatait des progrès importants, ma conviction en est arrivée à un point tel que je voudrais la communiquer aux lecteurs.

« Aucune carte, dit M. Geikie, directeur général du service géologique de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, n'a encore été publiée, dans aucun pays, donnant des informations aussi exactes et aussi nombreuses, avec une telle clarté et une telle précision, et nulle part les faits observés n'ont été aussi soigneusement séparés de l'hypothèse. Il n'y a probablement pas dans le monde entier un seul service géologique qui ne puisse retirer de ces cartes quelques renseignements utiles pour son propre perfectionnement. »

Après une longue analyse de savant, l'auteur conclut :

« On ne saurait attribuer une trop haute valeur à l'utilité pratique d'un tel levé détaillé, dans un pays comme la Belgique. Nous estimons qu'on ne devrait pas perdre de temps pour l'activer et mener à bonne fin un travail aussi admirablement commencé. »

(1) Du 22 octobre 1885.

Digitized by Google

M. Geikie est étranger à notre pays. Un Belge a le droit d'aller plus loin; il n'est pas besoin d'être savant, il suffit d'avoir assez de lecture pour comprendre les lignes générales d'une œuvre, et une assez haute idée de la science pour y voir un intérêt supérieur à toute question personnelle. Donc, après avoir lu cette étude de *Nature*, j'ose dire à nos concitoyens que le jour où notre carte serait achevée — il n'y faut guère que douze ans et pas même deux millions de plus — et qu'on pourrait en voir les 430 feuilles juxtaposées couvrir un vaste panneau, ce serait une grande fête pour le pays, une de ces fêtes qui marquent dans la vie d'un peuple, comme celles où la Grèce célébrait ses concours littéraires et scientifiques. Toute l'élite des savants d'Europe viendrait y applaudir à un véritable monument.

Qui penserait alors à s'enquérir des mesquines questions qui troublent aujourd'hui les plus célèbres savants du pays?

Si cela est ainsi, à quoi bon discuter avec M. tel ou tel, dans le vide des documents officiels qui manquent? Quel besoin de s'arrêter à des querelles de personnes, de partis, ou de détails?

C'est malheureusement avec cela qu'on mène les hommes.

Voici, par exemple, un savant qui écrit avec un notable accent de sincérité. De quoi se plaint-il? De ce qu'on a renoncé au concours des géologues libres. L'a-t-on fait sans motifs? Il faut savoir que l'essai de cette collaboration a précédé le travail définitif, l'a éclairé sans doute, a été long, a coûté gros: presque un tiers de la dépense totale, dit-on. Et cela, presque en pure perte. Cet auteur prétend qu'on ne changera rien à ses travaux, mais il fait ses réserves sur les autres, ne parle que pour lui; c'est déjà avouer, en partie, le bien fondé de la rupture. Mais quand on ne devrait qu'en vérifier les données et mettre ce qu'il y a de bon dans ces cartes préparatoires en harmonie avec l'ensemble, est-ce que le plan général ne s'impose pas, et que serait l'œuvre sans unité? En tout cas, qui donc peut imposer sa collaboration, sans s'engager à une méthode commune, à une discipline indispensable?

L'expérience a coûté assez cher pour qu'on n'ait pas renoncé de gaîté de cœur à ce concours. Et quand même — ce qui est vrai — il y aurait, dans le nombre, quelque bon auxiliaire à regretter, l'œuvre en est-elle moins bien commencée, le but moins utile, l'achèvement du travail moins désirable? Qu'est-ce que M. Geikie a besoin de savoir de tout cela? Il voit l'œuvre, et tout est dit.

Si l'on veut remettre tout en balance pour des questions de rien, encore faudrait-il nous renseigner. Une seule chose alors serait à

Digitized by Google

demander par les opposants, s'ils ont tant raison: c'est la publication des documents officiels qui ont décidé le gouvernement à dégager l'œuvre de collaborations, coûteuses au moins, et indisciplinées, on le voit aujourd'hui, jusqu'à la vengeance. Sinon, on est en droit de supposer qu'une commission aussi compétente et aussi honorable a donné de bonnes raisons et qu'un ministre libéral n'a pas agi sans être renseigné et convaincu.

Un de ces auteurs se dit libéral, et il oublie le ton généralement convenable de sa brochure pour s'attaquer à un savant, victime de la plus antilibérale des politiques. Est-ce du libéralisme? Je ne le vois guère. Est-ce de l'esprit scientifique? Cela importe davantage ici, et je demande à y voir clair; les rapports officiels peuvent seuls m'éclairer. A coup sûr, ce n'est pas de la générosité.

Pouvait-on faire mieux cependant? Voilà la vraie question, à la fois scientifique et nationale. J'y réponds résolument : Personne ne le pourrait. Qui verra les cartes le dira, et si, comme j'ai pu le faire, on met en regard les essais dont on fait tant de bruit, on le dira deux fois.

Cela saute aux yeux et cela saute à l'esprit. En effet, il est naturel qu'on ait dû commencer par des essais; à chaque nouvelle difficulté, imaginer des notations nouvelles, combler les lacunes, recourir à des instruments inventés exprès, à des procédés suggérés par l'un ou l'autre ; chercher enfin à marquer toutes les observations par divers moyens qui pussent se combiner sans nuire à la clarté : les teintes, les pointillés, les traits coloriés, des chiffres, des dessins, etc., etc. Car il y avait à faire voir, sur une seule surface de papier, plusieurs couches du sol superposées, et les affleurements, et les puits, et les sondages.

En Angleterre, on n'a trouvé qu'une chose à faire, c'est de diviser les renseignements en deux catégories et de consacrer à chaque catégorie une carte. Cela fait double carte pour chaque subdivision du pays: doubles frais d'exécution, double prix de vente, double étude comparative. M. Geikie félicite M. Dupont d'avoir résolu le problème de tout noter en une seule carte. Cela « inaugurera probablement, dit-il, une ère nouvelle dans la cartographie géologique ».

Il serait beau de voir l'Angleterre changer son système pour adopter le nôtre, au moment où on nous le supprime.

Était-il possible d'en arriver là du premier coup? Non, n'est-ce pas? Chaque carte pourra exiger encore des inventions pareilles, pour des observations nouvelles appartenant à des gisements qui se présenteront pour la première fois. Mais qu'y a-t-il là qui puisse blesser les

Digitized by Google

géologues qui ont fait les essais? Personne n'a d'avance tout prévu, tout résolu, tout indiqué. Si l'on suit les cartes d'après leur date, on y constate den ombreuses améliorations et chaque nouveau tirage en permettra de nouvelles, car la gravure sur cuivre s'y prête et ce n'est pas le moindre de ses avantages; tout cela est dans la nature des choses, dans les fonctions de la science; et qui donc aurait osé dire au service régulier : « Tu n'iras pas plus loin. Nos essais sont définitifs. C'est à prendre ou à laisser. Sinon, gare au premier revirement politique! »

Je le répète : qui verra les cartes sera convaincu. Ce n'est pas des cartes des géologues libres que M. Geikie a fait ce superbe éloge.

Un autre, un grand grief, est le retrait d'emploi d'un des géologues du service. C'est une mesure grave, déplorable, si on voit les cartes faites par ce savant en collaboration avec le chef du service. Mais c'est une mesure rare en administration publique; elle n'a pu être prise que sur un rapport au ministre, qui n'a pu être rédigé que sur des faits précis, avec avis des commissions, de l'administration, du secrétariat général, et enfin du ministre responsable. Ce rapport, ces documents, où sont-ils? La vérité est là. Si elle prouve une énormité telle qu'il faille, pour la réparer, mettre la carte sens dessus dessous, qu'on la fasse connaître! Tant qu'on ne produit pas ces preuves, la plus stricte loyauté nous force à croire légitime et justifiée une mesure qui a dû passer par tous les contrôles de la légalité avant d'être exécutée. L'affirmation de l'administration, des commissions, du ministre, reste la seule chose digne de foi, puisqu'on pourrait les montrer tous en flagrant délit d'injustice et qu'on se borne à crier à l'injustice.

Un troisième point semble plus important, car il touche une fibre sensible. L'exécution de la carte n'a pas été confiée à l'Institut militaire belge, mais à une maison de Leipzig. Vengeons l'honneur national! Cela est vite dit. Mais qui a déclaré l'Institut cartographique insuffisant? N'y est-il pas lui-même pour quelque chose? Peut-on nous faire accroire que ce soit pour le plaisir de braver le sentiment patriotique que tant d'hommes sensés, aussi bons Belges qu'on peut l'être, ont conseillé à un ministre belge de s'adresser à la meilleure maison d'Europe? Nous restons toujours exposés à juger sur des ouï-dire, à nous fier à des allégations incomplètes, passionnées, intéressées. Un ancien ministre de la guerre, ancien commandant de l'École militaire, a dû donner son avis. Ce n'est certes pas par caprice s'il l'a donné contre une des institutions militaires

Digitized by Google

du pays. S'il s'y est opposé, qu'on le dise. Nous ne pouvons cependant aller l'interroger sur faits et articles. Mais faut-il que nous condamnions les savants, la commission, l'administration, le ministre, sans les entendre? Le plus sûr est encore de penser que rien n'a été fait légèrement par des hommes sérieux, ni contre la science par des savants compétents, ni contre la justice par des administrateurs respectables et responsables. Un seul fait, du reste, peut déjà suffire au simple bon sens : l'Institut militaire n'a pas d'atelier monté pour la gravure sur cuivre.

Une des clauses du contrat exigeait qu'un atelier de ce genre fût installé à Bruxelles, afin qu'après un délai, la carte pût se faire en Belgique. Cette clause est exécutée. Désormais, plus rien ne se ferait à l'étranger, et c'est ce moment, où le travail devient national, qu'on choisit pour jeter l'œuvre au panier en criant au patriotisme.

Là aussi il faudrait voir. M. Geikie a vu les cartes topographiques de l'état-major et les cartes géologiques officielles : « Si l'on compare, dit-il, les feuilles topographiques ordinaires avec leurs correspondantes géologiques, on est frappé de la grande beauté et de la clarté de ces dernières. Même pour un usage topographique journalier, elles leur sont encore incomparablement supérieures. »

M. Geikie n'a pas tout comparé. Si on met en regard les vingt-deux cartes des géologues libres, que j'ai sous les yeux, aux treize cartes définitives officielles, il ne faut qu'un peu de loyauté pour proclamer l'incontestable supériorité de composition et d'exécution de celles-ci.

Cela, d'ailleurs, est bien simple pour tous et n'est blessant pour personne. Où donc une exécution définitive, gravée sur cuivre, ne l'emporterait-elle pas sur des essais sur zinc?

Il y a encore un moyen bien simple de trancher ce point : qu'on expose toutes les cartes faites, les unes par le service régulier, les autres par les amateurs; le public comparera.

Tant que les lecteurs n'ont rien sous les yeux, l'argument patriotique fait son chemin, pour ceux qui s'y laissent prendre.

Voilà ce que j'ai été amené à penser après avoir pris connaissance de mon dossier. Je n'ai pas voulu m'en tenir là. Il m'a semblé intéressant de voir les cartes par les yeux mêmes des plus jeunes géologues du service qui y ont coopéré. J'ai trouvé là un dévouement inébranlable à l'œuvre, comprise dans toute sa portée, à son

Digitized by Google

directeur, respecté, admiré, aimé, à la science placée au-dessus de tout, et cela est beau à voir, je vous assure.

Voilà des années que je suivais avec intérêt cette œuvre; je l'avais vu créer par un ministre catholique, mettre en état par une commission de vrais savants, approuver de loin, puis de près par mon ami Houzeau, diriger par des hommes dont la loyauté et la science ne donnent prise à aucun doute. Vingt fois, j'avais rencontré l'infatigable directeur revenant d'une excursion, bronzé par le soleil ou trempé de pluie; chaque année, j'avais lu les discussions des Chambres, non parfois sans en être agacé, mais toujours rassuré par le vote, jusqu'au jour où j'aurais voulu voiler de deuil la statue de la science. Ici, je voyais des jeunes gens, inconnus pour moi, travailleurs modestes, studieux et convaincus, me diriger à travers la carte commencée, non pas comme dans un édifice en construction, mais comme au milieu d'une ruine, et j'ai compris le désastre dans toute son étendue.

Cela m'a suggéré une idée. Pourquoi ne demanderait-on pas à un savant du pays ou de l'étranger : un Houzeau ou un Vogt, M. Geikie de Londres ou M. Gosselet de Lille, de faire, dans l'un de nos cercles littéraires, une exhibition des cartes, avec une conférence explicative? Alors, si l'orateur, son étude terminée, présentait à l'imagination de ses auditeurs l'œuvre entière comme le plan complet d'un monument, puis mettait sous leurs yeux le diagramme, qui existe, de l'état actuel de la carte : 37 feuilles achevées dont 14 publiées; 50 feuilles dont le levé est à moitié terminé et 193 sur lesquelles des reconnaissances ont été effectuées; enfin, 150 à faire entièrement; si, ensuite, il montrait cette œuvre mise en pièces par la pioche politique, racontait le travail arrêté court au milieu des excursions de quatre sections, sur différents points du pays, et les débris de la carte épars dans l'ombre des magasins ou des cartons, loin des yeux du public et à l'état d'avortons, je laisse à juger de l'impression produite.

Personne ne doutera qu'elle serait toute en faveur d'une œuvre de science.

L'INVASION BELGE DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

On nous fait de belles réputations sur les boulevards parisiens. Jadis contrefacteurs, hier pornographes, aujourd'hui empoisonneurs de la langue française. Le mieux est d'en rire, mais d'en rire tout haut.

Digitized by Google

Quand la contrefaçon était de droit public, il serait déjà amusant de compter combien d'éditeurs de livres et de journaux, qui en profitèrent en Belgique, y étaient venus de France pour être Suisses. Aucun de nos écrivain sau moins ne fut accusé de plagier la France, tandis que... Mais il serait mesquin de rappeler ces exécutions bouffonnes d'écrivains surpris la main dans le sac, oubliant qu'on n'emprunte qu'aux riches.

Aujourd'hui, pornographie ou argot, à en croire certains journaux, tout cela viendrait à Paris de Bruxelles, en Brabant. Il n'y a qu'entre la Bourse et le boulevard des Italiens qu'on a tant d'esprit.

Le *Voltaire* semble avoir donné le mot. Le 23 janvier 1883, date mémorable, M. Bergerat y « déclarait » qu'il « en avait jusque là des anatomies de l'école belge dont M. Émile Zola est le chef ». École belge! quelle plaisanterie! Pour des gens sans esprit, du moins, une école porte le nom de son chef, et l'école dont M. Zola est le chef est bien une école française. Si cette école a, chez nous, une petite queue, et quelle queue : une œuvre sur mille! ça apprendra aux Belges à ne pas se hasarder, s'ils ne veulent pas entendre crier haro sur le baudet. Mais cette queue ne peut se couper que là où elle s'attache, c'est-à-dire en France, — je ne dis pas au cœur de la France, — mais enfin à Paris, messieurs, à la portée de vos ciseaux, chez vos éditeurs, dans vos feuilletons, pour vos lecteurs surtout, chez qui la queue n'entre qu'après le reste.

Aujourd'hui, ils sont deux, — peut-être dix, — mais je ne connais que le *Soleil* du 23 octobre et le *Figaro* du 27. C'est tout récent. Le *Soleil* ouvre le feu. Son critique dénonce un écrivain qui « affiche la volonté de rester inintelligible, sans doute pour paraître plus fort », — on ne peut mieux dire; — qui « se moque du public », — allez toujours! — et dont « les attentats à la langue française » ressemblent « au crime de lèse-majesté », — je l'accorde. — Mais vous croiriez qu'il s'agit d'un auteur de marque et d'une œuvre qui en vaut la peine. Non. Le livre a paru en Belgique, voilà tout; l'auteur et l'éditeur trouveront bien leur compte à la critique, provoquée peut-être par ces audaces, et qui devient facilement une réclame; mais la Belgique payera les violons.

« Il est d'un bon citoyen français de *renvoyer en Belgique* toutes ce sélucubrations-là, — dit ce critique, qui signe : Jean de Nivelles, un nom belge, au sujet duquel je ne lui demande pas de prêcher d'exemple. — Si le mal s'y accentue, les spécialistes patentés s'entendront pour savoir si la protection littéraire n'exige point des mesures

Digitized by Google

prophylactiques propres à garantir les pays voisins, le nôtre surtout... »

Est-ce bien sérieux? La seule mesure à prendre ne serait-elle pas de ne plus envoyer en Belgique ce que l'auteur, quand cela rentre au pays d'origine, appelle « une aussi dangereuse et grotesque invasion » ?

Sur cinquante romans pareils, peut-on en citer un, au plus, qui soit d'un Belge? L'invasion vient de Paris, — grotesque, le mot est de Jean de Nivelles; mais dangereuse pour la France! ce serait à faire rire la France et le monde! Ou, si c'était vrai, la France serait à plaindre de n'avoir plus, contre ces « attentats », aucun ressort de bon sens, de sens moral et de goût artistique. Dangereuse peut-être pour nos mœurs, trop portées à l'admiration banale de ce qui fait tapage à Paris, et pour notre littérature, si faible en face du colosse littéraire français. Mais nous n'en sommes pas encore à prendre l'alarme.

Le plus comique, c'est que cet auteur qui met le *Soleil* en ébullition est un Français. On le nomme, et on est à Paris bien placé pour le savoir. Faudra-t-il donner son adresse au *Soleil?*

Le *Figaro* fait mieux. Il s'en prend à un petit éditeur belge d'œuvres françaises, personnifie en lui une « haine épouvantable » contre la langue française, une « révolution fondamentale », une conspiration « menée par Bismarck pour démolir la langue », au midi par le provençal, à l'est, par le génevois. Au nord, le volapük du libraire belge est du *flamand rose*.

Ici, du moins, la plaisanterie y est; on raille, on ne court pas aux armes. L'auteur signe Caliban, mais il reste M. Bergerat.

La raillerie tombe aussi à faux. Car c'est le même auteur et un autre—deux Français— qui font jeter ces feux d'artifice contre « ce *delirium* du néologisme ». Ces roses viennent de France, de Provins ou du Poitou, on peut le savoir à Paris, mais non de Flandre. D'abord, ce « désossement de la phrase » a commencé à Paris, on le reconnaît; mais des Goncourt c'était supportable. « Chez eux encore, le néologisme garde l'allure d'une sorte d'*encanaillement distingué* qui sent sa race française. » — Est-ce pour Molière ou Lafontaine, Pascal ou Voltaire, Regnier ou Paul-Louis qu'on dit cela? tout au plus ce serait bon pour quelques boutades de Saint-Simon. — Mais, aujourd'hui, le distingué disparaît de « cette épilepsie lexicographique par laquelle les mots arrivent à exprimer le contraire de ce qu'ils signifient, et les phrases à caramboler dans le vide à huit mille

Digitized by Google

mètres au-dessus du niveau de l'absurdité ». Et, pour le *Figaro*, c'est aussi « un crime ». Mais ces phrases, encore une fois, où sont-elles écrites? où se vendent ces livres? où le *delirium* produit-il ce flamand rose? Si quelques Belges naïfs s'y sont laissé prendre, c'est d'après les maîtres de France, c'est dans l'espoir d'être lus en France, publiés par les journaux de Paris, admis par les éditeurs de Paris, aux applaudissements des maîtres et des critiques de Paris. Enfin, ils comptent si peu dans le tas, le catalogue même de l'éditeur qui « a contracté des alliances hostiles que Bismarck encourage » est là pour le prouver. J'ai dit une queue; ce sont à peine quelques poils — roses, je ne sais, mais à coup sûr de la couleur en vogue à Paris.

Flamand rose, *invasion grotesque*, ces bons mots se valent; la Belgique renvoie le tout aux compatriotes de leurs spirituels auteurs.

Faut-il qu'on prenne cela au tragique? J'incline à penser que non. Si le danger existait, l'opinion publique devrait remonter à sa source et s'en prendre aux *Maîtres*, ces maîtres dont le *Voltaire*, le *Figaro*, et sans doute aussi le *Soleil*, ont fait le succès.

Nous ne manquerons jamais ici de prémunir le goût contre les écrivains qui violent l'honneur des lettres et de la langue françaises « pour paraître plus forts ». Mais c'est à la tête qu'il faut frapper, et non à l'appendice caudal.

En attendant un nouveau de ces chefs-d'œuvre parisiens, on nous fait à Paris vraiment trop d'honneur de nous mettre pour quelque chose dans la conspiration, l'invasion ou la peste. Le club, l'armée ou le foyer morbide est en France. Et, puisque moyens prophylactiques il y a, usez donc de désinfectants chez vous, messieurs! *Medice, cura te ipsum.*

AUTRE INVASION

Par une coïncidence étrange, au moment où je rappelais le reproche de contrefaçon tant de fois adressé à la Belgique, le titre d'un petit livre me donnait je ne sais quel pressentiment qui me faisait flairer quelque chose là-dessous. Je ne me trompais point : *Les matinées du roi de Prusse*, avec introduction par E.-A. Spoll (collection des *Petits chefs-d'œuvre*. Paris, librairie des biblio-

Digitized by Google

philes, 1885), m'arrivent à propos pour offrir au *Figaro* un nouveau petit fait d'invasion de la librairie belge en France.

Les bibliophiles sont toujours à l'affût des supercheries littéraires auxquelles Quérard a consacré tout un recueil. L'histoire de celle-ci est des plus curieuses.

Ce pamphlet est sans contredit de Voltaire; mais il n'a jamais paru dans aucune édition de ses œuvres complètes ni de ses œuvres inédites. Et, comme il est répudié au nom de Frédéric le Grand, on a si bien manœuvré qu'il ne se fixe nulle part, se perd toujours, est souvent pris pour inédit après plus de dix éditions, et reste ballotté à toutes les vicissitudes d'un enfant sans père ou sans nom. Une dernière supercherie — ce ne sera pas la dernière — lui était réservée dans la jolie collection des *Petits chefs-d'œuvre*. L'histoire de la manière dont cette édition a été faite est une page dont nous ne voudrions priver ni les continuateurs de Quérard, ni le *Soleil*.

Un auteur, en quête de copie, aura trouvé, sur un quai de Paris, un livre intitulé: *Les matinées du roi de Prusse*, par Voltaire. Voltaire! qu'est-ce que cela veut dire? Les Belges, ça ne doute de rien! Ce livre était imprimé à Bruxelles, chez la V^e^ Parent, 1871, in-8°, 60 p. — Bruxelles! terre inconnue en littérature, donc de bonne prise, au premier occupant, une île quelconque des Carolines. Voyons donc! Il y avait là, en effet, matière à un joli petit volume de bibliophile.

Rédiger à nouveau la préface, rien de plus simple; il suffit de déguiser les phrases: quand l'auteur cite Frédéric, qui désavoue publiquement « ces choses sales et mensongères », et en signale la publication comme « un crime »; dire qu'il traita « la publication » de « sale, mensongère et criminelle », sans négliger de mettre entre guillemets des termes inexacts; quand Grimm dit: « Cependant, un prince qui serait tel serait encore un grand prince »; corriger Grimm *ut varietur*, et lui faire dire: « serait encore un grand roi »; quand l'auteur (belge), parlant convenablement d'un auteur allemand, dit: « M. Preuss, l'éditeur des œuvres de Frédéric, proteste... »; en parler comme d'un inconnu: « Un M. Preuss, éditeur des œuvres de Frédéric le Grand, proteste. » Enfin, — car il faut nous borner, même envers quelqu'un qui ne borne pas ses emprunts, — quand l'auteur écrit: « Car, si Frédéric avait intérêt à désavouer ce livre, il avait plus d'intérêt peut-être à ce qu'il ne fût pas attribué à Voltaire et ne figurât pas à jamais dans ses œuvres », dire à son tour: « En effet, s'il était intéressé à désavouer la paternité du

Digitized by Google

pamphlet, il l'était encore plus à ce qu'on ne l'attribuât pas à Voltaire et qu'on ne le fît pas figurer dans ses œuvres complètes. »

Il y a bien quelque danger à suivre ainsi une série de faits en s'efforçant de dépister les indiscrets. On s'expose à des erreurs. Ainsi, l'auteur belge dit simplement : « Quand cette édition parut, une revue littéraire (en note : *Décade philosophique*) l'*annonça* comme une œuvre posthume de Frédéric. » Remplacer Frédéric par le roi de Prusse, mettre le titre de la revue dans la phrase, ce n'est rien ; mais dire : « Il fut attribué au roi de Prusse et *compris* dans ses œuvres posthumes par la *Décade philosophique*, » cela peut égarer le lecteur et l'amphibologie était inutile au déguisement. Est-ce aussi pour un jeu de cache-cache que M. De Borchgrave devient M. Borchgrane? Il n'y a pas jusqu'au testament de Pierre le Grand, cité par l'auteur, qui ne serve à l'emprunteur. Mais la plus grande imprudence était réservée pour la fin. M. Spoll n'était pas obligé de connaître une brochure publiée si loin, égarée sans doute sur le quai Voltaire. Les faits n'y sont pas inventés ; on a dû, en Belgique, les chercher où ils sont ; pourquoi n'aurait-il pas fait le même travail, eu les mêmes idées? Rien de plus simple ! Mais, en pays conquis, pourquoi se gênerait-on tant que cela et penserait-on à s'en laver les mains d'avance? Dans cette préface, qu'il a suivie presque ligne par ligne, sauf à en varier les expressions et, qui pis est, l'ordre chronologique des faits, l'auteur français trouve une phrase qui lui convient. Eh bien, la voilà : « Comme l'a très justement fait observer, dit-il, une des dernières éditions des *Matinées*, ce livre, etc., etc. » Suivent douze lignes d'une citation, exacte cette fois, qui commence et finit on ne voit pas où, mais qui prouve qu'il a connu ce petit livre.

Le travail était tout préparé, un travail qui a exigé quelque peu de temps. Pourquoi recommencerait-on une besogne assez bien faite? On y ajoute quelques lignes, faciles à chercher ailleurs, et en une heure, on enlève ainsi d'assaut une œuvre, à la pointe de la plume. A Paris, ce n'est pas copier, c'est consacrer un petit livre.

Mais le texte? Ceci pourrait devenir plus drôle si l'on avait le temps de s'y arrêter.

L'édition belge donne un manuscrit inédit et inconnu, dont elle n'indique ni la provenance ni le dépôt où il se trouve. Publier ce texte, quoique le meilleur, ce n'était guère possible. Qui sait? il y a des auteurs qui prennent vite la mouche ; on est si mal élevé « en province » ; on pourrait se dire spolié. Il a donc fallu prendre une édition qui fût du domaine public. Mais où la prendre? L'auteur dit

Digitized by Google

dans une note (p. 3) qu'il a *pris le texte* de l'édition de Berlin, 1766. Rien de plus simple d'en aller prendre copie à la bibliothèque du Louvre. — Ne vous y fiez pas. Cette copie est aussi singulièrement faite que la préface. Presque à chaque page, le copiste omet un mot, corrige son texte. On peut bien passer un mot; mais pour en mettre un à la place de l'autre, il faut le trouver quelque part et on n'invente pas à plaisir une variante oiseuse. A la page 22, quand le texte du XVIII^e^ siècle, déguisant un mot grossier avec des points, imprime : f..., et que le copiste supprime cette lettre indiscrète, on pourrait croire à de la pudibonderie, si le manuscrit publié en Belgique n'avait donné l'exemple. Suivons cette édition; une ligne après, le texte de Berlin dit : « cette maxime »; qui diable s'aviserait ici d'une correction inutile, pour lui faire dire : « cette matière » ? Il n'y avait plus là occasion de feuille de vigne, et où a-t-on pu aller chercher ce mot? Dans l'édition belge, parbleu ! On y lit « matière », et en note la variante : « maxime » (p. 27). Mais la note attribue cette variante à une édition de 1765; c'est une faute d'impression, car cette édition n'existe pas. Et voilà que les malins esprits vont commencer à penser qu'il se pourrait bien que l'auteur français se fût servi du texte belge, y eût rétabli, d'après les notes, les variantes de l'édition de 1766, sauf à en omettre quelques-unes, et à laisser ainsi passer le bout d'oreille de l'édition belge sous la peau du lion. Mais qui pourrait exiger que l'éditeur français y eût corrigé un mot d'après une édition dont il ne prenait pas le texte ?

Ce qui couronne la plaisanterie, c'est que l'édition de 1766 dont l'auteur belge donne les variantes n'est même pas l'édition de Berlin. Il le dit aux pages 15 et 7.

On pourrait s'amuser plus longtemps à suivre, sur ces petits livres rares, les lignes de démarcation. Laissons ce soin « aux Saumaises futurs ».

Il nous reste à dire à l'éditeur de cette collection que l'éditeur belge, qui n'a mis que des initiales au bas de sa préface, ne croyant pas devoir placer son nom à côté du grand nom de Voltaire, met à sa disposition les preuves de ce que nous avançons ici et autorise M. Jouaust, s'il fait un second tirage, à emprunter à son édition le texte, les notes, la préface et même les notes ajoutées depuis, à la main, en marge de l'exemplaire belge, qu'il lui communiquera s'il le désire. On ne peut trop, en effet, compléter une œuvre qui doit définitivement être attribuée à Voltaire !

Nous y mettrions volontiers une condition, c'est que le nom du

Digitized by Google

grand écrivain du XVIIIe siècle fût placé bravement en tête du livre, comme on l'a fait en Belgique; car nous pouvons répéter avec assurance ces lignes auxquelles l'édition parisienne a fait l'honneur de les reproduire sans déguisement : « Ce livre est trop beau pour n'être pas un pamphlet. Il entre trop de finesse dans ce portrait pour qu'il ne soit pas une satire. Il faut être philosophe, non conquérant; ami de l'humanité, non roi, pour stigmatiser ainsi l'esprit de conquête et de despotisme. Tant de traits de ce livre jaillissent d'un profond sentiment de justice, d'une foi vive dans la liberté, qu'il ne peut avoir été inspiré par cet égoïsme qui exécute à froid toute liberté, qui exploite sans honneur les apparences de la justice. On dénonce ainsi une politique, on la recommande autrement. »

CH. P.

Digitized by Google

UNE EXHIBITION TRANSATLANTIQUE

L'EXPOSITION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS

L'exposition universelle d'Anvers a été, depuis près de deux ans, l'objet des préoccupations principales de notre monde industriel et commercial. Pour la première fois, on tentait, dans notre pays, de faire appel à tous les peuples des deux mondes pour réunir leurs produits dans un vaste concours international, et la grandeur de l'entreprise explique assez l'attention un peu exclusive portée sur ce concours sans précédent chez nous. De là aussi l'espèce d'indifférence professée pour un autre tournoi qui, en des circonstances différentes, eût fait l'objet d'une attention particulière : nous voulons parler de l'exposition de la Nouvelle-Orléans.

On sait la valeur des serments d'ivrogne. La sagesse des nations les a jugés dans un de ses meilleurs et de ses plus brefs aphorismes : Qui a bu boira. Les serments que l'on fait en matière d'exposition sont de même nature. Après l'immense exhibition de Philadelphie et les déboires qu'elle entraîna pour ses organisateurs, on s'était bien promis, par delà l'Atlantique, de ne plus recommencer de *world's fair*, et tout semblait devoir confirmer ce ferme propos. Par malheur, — ou par bonheur, — un publiciste éminent des États-Unis, M. Edward Atkinson, entreprit dès le mois d'août 1880 de démontrer dans la presse que l'on ne pouvait pas laisser passer, sans le fêter par des solennités brillantes, le centenaire de l'implantation du coton dans la grande république. L'idée était séduisante autant que patriotique; elle fit un rapide chemin, et, de même qu'en 1876, ce fut à une exposition que l'on accorda la préférence comme consécration du projet de M. Atkinson. Il arriva même que plusieurs États cotonniers voulurent, tour à tour, avoir leur exposition distincte. On en fit une à Atlanta en 1881, une plus grande à Louisville en 1883, et la Nouvelle-Orléans, piquée au jeu, voulut en faire une dernière qui dépassât toutes les autres. Elle possédait d'ailleurs un état-major tout désigné pour l'exhibition projetée dans l'Association des Planteurs de coton de la vallée du Mississipi, qui se mit bientôt à la tête du mouvement. Les délais talonnaient au surplus les organisateurs:

Digitized by Google

on était en 1883, et l'exposition devait avoir lieu l'année suivante, pour coïncider avec le centenaire du coton dans la vallée (1).

Il fallait l'appui du gouvernement fédéral pour réussir; il fut sollicité et obtenu. Le Congrès vota un bill qui autorisait le pouvoir central à se joindre à l'Association des Planteurs de coton et qui concédait à celle-ci un subside de 500,000 dollars, à condition que la ville dans laquelle l'exposition serait tenue allouerait de son côté, directement ou au moyen de souscriptions publiques, une même somme d'un demi-million de dollars. Le chiffre était gros à recueillir. La ville même en fit le cinquième, des planteurs millionnaires versèrent également des sommes assez fortes, d'autres s'engagèrent à payer des redevances élevées pour leurs installations dans l'exposition, et l'on eut avec une rapidité relative réuni 325,000 dollars. C'était beaucoup, sans doute, mais c'était encore trop peu. Le comité pensa, avec raison, que l'on n'arriverait pas au but si l'on ne donnait pour chef à l'entreprise un homme énergique, compétent, rempli d'initiative et de volonté. De pareils hommes, on le sait, ne sont pas difficiles à trouver en Amérique. On mit la main sur lui en la personne d'un journaliste distingué, ancien officier de l'armée du Sud et directeur du *Times Democrat* de la Nouvelle-Orléans, le major Burke. Le major refusa d'abord très vivement; mais, sur les pressantes instances de tout le comité, il consentit à accepter le poste difficile de directeur général, à la condition que ses appointements — 10,000 dollars — lui fussent payés en actions de l'exposition, et que ces actions fussent offertes au Collège agricole et mécanique de l'État de Louisiane.

Dans la pensée primitive des promoteurs de l'exposition, il ne devait s'agir que d'une exhibition spéciale, limitée au coton, à sa culture et à ses emplois divers. Le major Burke étendit l'idée et se mit en devoir de créer une exposition universelle dans le sens le plus large du mot. Il y eut des résistances, naturellement; on les brisa. Un mouvement fut organisé sur toute la surface de l'Union en faveur du projet nouveau; le Congrès, derechef, fut saisi de la demande d'un subside plus considérable, et la somme votée d'abord fut doublée, portée à 1 million de dollars, sauf à en récupérer une partie sur le produit des entrées, au cas où la recette excéderait la dépense. Les 500,000 dollars du début devaient toujours être égalés

(1) Nous empruntons la plupart de ces détails à un article fort bien fait d'une revue populaire des États-Unis, *the Century*, signé du nom autorisé de M. Eugène V. Smalley.

Digitized by Google

par des souscriptions volontaires, mais le plus fort était fait, puisque l'on avait déjà, au total, recueilli 400,000 dollars. Suivant l'exemple du Congrès et de la ville de la Nouvelle-Orléans, la Législature de la Louisiane ouvrit les cordons de la bourse de l'État; elle vota un subside de 100,000 dollars, et le chiffre requis de 1,500,000 dollars fut enfin atteint. Seulement on avait perdu beaucoup de temps à toutes ces démarches; on était au 7 août quand le million fédéral fut encaissé.

1,500,000 dollars, — un peu plus de 8 millions de francs, — ce n'était pas gros pour créer une exposition universelle. Celle de Philadelphie en avait coûté plus de 6 millions. Et encore, le million du gouvernement fédéral n'était-il pas mis entièrement à la disposition du comité. 230,000 dollars devaient en être distraits pour former, en faveur de chacun des trente-huit États et des huit territoires de la république, un fonds de 5,000 dollars destiné à encourager leur participation à l'exposition. Si étrange que cette combinaison parût à première vue, elle eut des résultats excellents. C'est à elle que l'on doit d'avoir réuni à la Nouvelle-Orléans une sorte d'*epitome* des produits de chaque État et formé ainsi un ensemble qui, jamais encore, n'avait été plus complet ni plus intéressant. Sous ce rapport, on peut dire que la Nouvelle-Orléans a de beaucoup dépassé Philadelphie. Il n'est personne qui ait visité l'exposition sans en être vivement frappé et sans emporter de la revue qu'il lui était permis de passer une impression profonde. On faisait là, en quelques heures, une étude détaillée de tous les éléments de vitalité des États-Unis, une étude telle que plusieurs années de voyage eussent difficilement permis de la faire dans de pareilles conditions.

Cependant, il avait fallu marcher de l'avant pour la construction des bâtiments. Un terrain magnifique existait sur la rive du Mississipi. On y érigea 76 acres de bâtiments de toute espèce : halles principales, halles de l'agriculture, de l'horticulture, des beaux-arts, enceintes pour le bétail, la volaille, les chevaux et les chiens, jardins d'expériences, etc. C'était 4 1/2 acres de plus qu'à Philadelphie et les trois quarts de l'étendue de l'exposition de Paris de 1878. Comme coût, on parvint à rester dans les limites les plus économiques, et l'on ne dépensa pas plus de 978,000 dollars, soit à peine le sixième de ce que coûtèrent les installations de Philadelphie. Le tout entouré de jardins délicieux, remplis de cette verdure aux tons si fins, de ces arbres à mousse grise qui caractérisent les contrées du sud des États-Unis, et relié au centre de la ville par des steamboats et des tramways comme

Digitized by Google

on en trouve dans ces cités nouvelles, plus vivantes, plus animées cent fois que celles de l'ancien continent. Le mouvement était donné à toutes les machines exposées par une série de moteurs d'une force totale de 5,500 chevaux; 1,900 autres chevaux de force étaient nécessaires pour l'éclairage électrique. La vapeur était fournie par la plus colossale chaudière que l'on ait faite jusqu'ici, et les deux milles et demi de transmissions fonctionnaient si tranquillement que personne ne s'aperçut, le jour de l'ouverture, qu'elles avaient été mises en mouvement trois minutes avant que le signal du président de la république fût arrivé de Washington. Quant à l'eau, le Mississipi était là pour la fournir abondamment; mais la rivière est limoneuse, et toute une série d'appareils de purification dut être installée. Enfin, dix-huit ascenseurs transportaient le public aux étages supérieurs dans le grand bâtiment et huit dans l'annexe du gouvernement fédéral.

On devine par cette énumération, comparée avec le coût des installations, que celles-ci n'étaient pas d'un luxe extrême. Elles étaient toutefois parfaitement aménagées; l'air, la lumière y circulaient largement, et les dimensions des avenues permettaient aux visiteurs de se promener à l'aise dans toutes les galeries. Ajoutons que, pour ne pas créer de rivalités entre les divers exposants, on avait évité de faire des galeries d'honneur. Partout on était placé de même, et l'intérêt n'y perdait rien, tant s'en faut. L'architecte, M. G. M. Torgersen, put donc être à juste titre félicité de son œuvre.

Le projet du major Burke, pour être entièrement réalisé, exigeait la coopération des États européens. Elle fut demandée avec instance, outre la voie diplomatique, par des envoyés spéciaux dépêchés dans tous les pays et généralement bien accueillis. Officiellement, l'Angleterre, la France, la Belgique, la Russie, la Chine, le Japon, Siam, le Mexique, le Guatemala, le Honduras et la Jamaïque adhérèrent à l'exposition. D'une façon privée, les Italiens, les Autrichiens, les Allemands y envoyèrent leurs produits et les îles Hawaï firent de même. L'Espagne est pour ainsi dire le seul État important qui n'ait point pris une part sérieuse à l'exposition.

La Chine, se bornant à appliquer les termes de l'invitation du comité dans leur sens le plus restreint, n'avait envoyé que du coton au centenaire du coton; mais son compartiment n'en était pas moins l'un des plus curieux de tous, et son catalogue, en anglais et en chinois, avec une monographie détaillée sur les cultures de l'Empire du Milieu, était un véritable modèle du genre. Le Japon, de son côté, avait une exposition scolaire de toute beauté.

Digitized by Google

Mais les deux sections les plus brillantes, les plus complètes sous tous les rapports, étaient incontestablement la section belge et la section mexicaine. Il n'y a eu qu'une voix à cet égard, et l'on ne saurait lire sans une fierté bien légitime les éloges flatteurs que les organes principaux de la presse américaine ont décernés à la perfection comme à la variété des produits de notre pays, qualifié par eux de « ruche infatigable qui sait apprécier la valeur des exhibitions internationales et y figure toujours avec honneur ». Le fait est que le catalogue belge renferme cent soixante-cinq numéros répartis sur tous les groupes de l'exposition et qui renseignent les noms de nos producteurs les plus renommés. Quand on songe qu'au même moment ces producteurs se préparaient à lutter aussi à Anvers, on sait avec quel éclat, on ne peut s'empêcher d'admirer la puissance de production qui caractérise notre petit coin de terre, fût-ce au milieu des plus rudes épreuves. Il y a là un trait significatif, tout à l'honneur de notre industrie et qui mérite d'attirer et de retenir l'attention.

Aussi bien doit-on également rendre hommage aux efforts des commissaires du gouvernement, qui avaient su faire comprendre à nos industriels tout l'intérêt qu'il y avait pour eux à témoigner de leur supériorité dans cette extrémité des États-Unis, où la concurrence reste possible pour nos produits avec ceux du nord de la République, malgré les tarifs protecteurs et toutes les barrières artificielles opposées aux produits étrangers. Personne au monde ne produisant à meilleur marché que nous, on peut dire en effet que, chaque fois que nous le voudrons sérieusement et obstinément, nous arriverons à battre nos rivaux et à nous créer au loin des débouchés si utiles, si nécessaires même à nos établissements divers.

Les commissaires du gouvernement, mus par le désir de vulgariser nos firmes autant qu'il est possible, ont eu aussi l'excellente idée de rédiger le catalogue en français, en anglais et en espagnol, de façon à pouvoir le faire comprendre de tous les visiteurs et à le distribuer utilement par grandes quantités dans les États de l'Amérique centrale et méridionale. Ou nous nous trompons fort, ou cette distribution nous vaudra quelques relations de plus, car il y a en ce moment un mouvement accentué de civilisation et des besoins réels dans la plupart de ces États. Le Mexique principalement tend à se développer dans des proportions trop peu connues chez nous. Il s'était imposé des frais énormes pour se faire bien connaître à la Nouvelle-Orléans, et c'était chose curieuse pour l'observateur sagace

Digitized by Google

de voir, à quel point ces deux sections belge et mexicaine — les plus brillantes, nous venons de le voir — se complétaient mutuellement, quelles séries d'échanges fructueux pouvaient s'établir entre les deux pays, au plus grand profit de leurs industries réciproques. L'exposition de la Nouvelle-Orléans n'eût-elle eu pour nous d'autre résultat que cette leçon, qu'il faudrait se féliciter déjà grandement d'y avoir participé. Jusque dans le compartiment des beaux-arts, où nous avions 129 objets exposés, signés des noms les plus renommés de notre école, on retrouvait ce piquant contraste et cette dissemblance apparente dont les éléments réunis formaient un si harmonieux ensemble.

Le malheur, c'est que cette impression profonde et vivace n'a pu être celle des premiers jours de l'exposition. Le congrès des États-Unis aime fixer des délais assez courts à l'exécution de tous les travaux qu'il encourage. Parfois cela lui réussit, et c'est ainsi notamment qu'il a pu faire achever si rapidement le chemin de fer qui relie les deux océans. Parfois cela dessert ses visées, et tel a été le cas pour l'exposition qui nous occupe. Pressés par les délais et les exigences du gouvernement, il a fallu, bon gré mal gré, que les directeurs ouvrissent les halles en 1884. Ils le firent le plus tard possible, dans les derniers jours de décembre; mais ils le firent trop tôt encore, étant donné l'état dans lequel se trouvaient alors les objets. Si jamais une ouverture s'est célébrée devant des caisses et des emballages, c'est assurément celle-là. Aussi le compartiment belge ne put-il être officiellement inauguré que le 7 février, par un très substantiel discours de notre consul, M. Landauer. Il n'empêche qu'en attendant les premiers comptes rendus se sont ressentis de ces retards et que l'impression primitive, pour beaucoup de monde, a paru une base suffisante de jugement. Or, il y avait une différence essentielle entre l'exposition dans ses débuts hâtifs et l'exposition dans son plein développement, au mois d'avril ou de mai. Quiconque l'a vue à l'un ou à l'autre moment, en a ressenti un effet absolument contraire, et il est sage de ne point prononcer de verdict sur elle en se basant sur les jugements prématurés des critiques de la première heure, ou sur les sarcasmes provoqués par les embarras financiers momentanés de l'entreprise.

En réalité, l'exposition de la Nouvelle-Orléans, avec son caractère utilitaire, a peut-être eu moins de relief que celle de Philadelphie, mais elle n'a pas laissé d'être infiniment plus profitable sous le rapport des relations commerciales. Elle a été d'ailleurs, on peut le dire,

Digitized by Google

aussi féconde pour nos industriels en distinctions flatteuses. Le jury international s'est montré particulièrement généreux à leur égard.

Des 137 qui ont pris part au concours, 79 ont obtenu des médailles d'or, 17 des médailles d'argent, 10 des mentions honorables. Et, chose digne de remarque, on a entendu peu de ces récriminations dont généralement les exposants ne sont pas avares après la publication de la liste des récompenses. Au demeurant, tout faisait prévoir ce succès. Où nos grandes firmes, Cockerill, La Métallurgique Monceau, Jonet, Peltzer, Ancion, Weissenbruch et tant d'autres, — nous citons au courant du catalogue et dans les divers groupes, — se sont-elles donc montrées sans remporter des palmes? Mais ce qui est à noter dans le cas présent, c'est que, fidèles aux recommandations du gouvernement, ces firmes n'avaient exposé que des produits d'un caractère purement commercial, nullement fabriqués en vue d'un concours et qui peuvent être considérés comme des spécimens de nos fabricats courants.

Il y a donc lieu de ne point laisser dans une sorte de dédaigneux oubli l'exposition de la Nouvelle-Orléans, et nous formons, en terminant, le vœu que le gouvernement, qui a encouragé l'exposition, qui a réclamé le concours de nos industriels et qui l'a obtenu dans de si larges proportions, sache tenir compte à leur juste valeur d'efforts consciencieux faits, dans une période difficile entre toutes, pour soutenir et rehausser par delà les mers la vieille réputation du nom belge.

Ce sera de sa part plus qu'un acte de justice, ce sera une consécration nouvelle des lauriers conquis avec autant de difficulté, avec autant de concurrence sérieuse sur les rives lointaines du Mississipi, que sur les bords rapprochés de l'Escaut.

JULES CARLIER.

Digitized by Google

LE FEU

ESSAI DE MONOGRAPHIE RELIGIEUSE[1]

II. — Rôle du feu dans le culte.

§ 1. — *Le Feu, médiateur céleste.*

Un chant mongol appelle la flamme « une déesse qui tourne toujours ses regards vers le ciel ».

Le feu descend sur terre avec la foudre; il remonte vers les cieux avec la flamme du foyer et de l'autel; il passe pour servir d'instrument aux vengeances célestes; enfin, il est admirablement conditionné pour porter à des destinataires mystérieux les offrandes des hommes. Rien donc d'étonnant à ce qu'il ait été regardé comme l'intermédiaire par excellence entre les habitants de la terre et ceux de l'empyrée.

Nous avons vu des exemples nombreux de sacrifices offerts au Feu-dieu, qu'on abreuve et qu'on nourrit à la façon des êtres vivants. Cet usage peut se perpétuer, alors même qu'un dieu du feu a été substitué aux flammes divinisées. « Je t'offre en sacrifice ce bois et ce parfum — disait, chez les Perses, un hymne du Yaçna — pour te satisfaire, ô Atar, fils d'Ahura Mazda! » Ici, la flamme qui consume le bois et le parfum n'est plus que l'intermédiaire d'Atar, le dieu spécial de l'élément igné. Mais c'est un intermédiaire si commode, qu'on s'en servira également près des autres divinités.

Du jour où l'on a conçu des puissances surhumaines, on a cherché à se les concilier par les procédés en usage

[1] Voir la *Revue* du 15 octobre 1885.

Digitized by Google

dans les rapports avec les puissances terrestres. Toute la question a dû porter sur le moyen de faire parvenir les présents à destination. Une libation répandue sur le sol y disparaît sans laisser de traces; mais quand il s'agit d'offrandes solides, comment s'imaginer qu'elles ont passé aux esprits ou aux dieux, tant qu'on les voit matériellement intactes? Heureusement, le feu est là pour se charger de faire mystérieusement disparaître les objets confiés à son ministère.

Parfois, à la vérité, quand il s'agit d'aliments, le sacrifice consiste à les faire cuire, et c'est le prêtre ou même le fidèle qui les consommeront. « Ce qui restera du gâteau sera pour Aaron et ses fils. » (*Lévit.*, II, 3.) Mais, là même où l'offrande sert à des repas humains, il y a toujours un élément quelconque : l'odeur, la fumée, qui se dégage par la cuisson, et c'est cet élément subtil qui se rend à la table des dieux. Telle était notamment l'idée qui inspirait les hécatombes de la Grèce : comme nous le voyons dans Homère, les dieux se délectaient du parfum qui, s'échappant de l'offrande, montait au ciel en tourbillons de fumée.

On trouve la même notion chez les Peaux-Rouges, qui, dans toutes les occasions importantes, fument religieusement une pipe en l'honneur du Grand-Esprit, ainsi que chez les Sibériens et les Zoulous, qui brûlent de la graisse sous le nez de leurs idoles. Le voyageur Lander rapporte que, dans un village du Niger, les indigènes, après lui avoir fourni un bœuf, lui demandèrent de le rôtir sous une de leurs idoles, afin que celle-ci jouît de l'odeur de la viande. Ce raisonnement peut nous faire sourire; c'est cependant le même qui a dicté les offrandes d'encens chez les Grecs, les Romains, les Perses, les Chaldéens, les Juifs, les Égyptiens, les Mexicains, les Hindous, les Chinois, et dont nous retrouvons les vestiges jusque dans les encensoirs de nos églises..

L'idée devient déjà plus raffinée, quand on attribue au feu la faculté de transmettre aux puissances surhumaines l'âme, c'est-à-dire l'essence ou le double incorporel de l'objet offert en sacrifice. Le railleur Lucien raconte la légende de la Corinthienne Melissa, qui apparut en songe à son mari

Digitized by Google

Périandre pour lui dire : « J'ai froid et je suis nue, car les vêtements qn'on a mis en terre avec moi ne me sont d'aucun usage, faute d'avoir été brûlés. » — Telle est également, dans l'Amérique septentrionale, la croyance des Ahts, qui brûlent des couvertures avec leurs morts, pour que ceux-ci ne tremblent pas de froid dans l'autre monde.

Une tradition recueillie chez d'autres Peaux-Rouges, les Ojibways, montre bien comment cette transmission s'opère, dans l'imagination de ceux qui se représentent les âmes des êtres et des choses comme des doubles immatériels ou semi-matériels. Un jeune Ojibway, devenu l'époux de la lune, demande un jour à son beau-frère, le Soleil, comment celui-ci se procure son dîner. Le Soleil, pour toute réponse, prend une pierre et la jette sur un enfant qui jouait au milieu du village le plus rapproché. Le pauvre petit tombe, atteint au front; on s'empresse autour de lui, et le sorcier du lieu déclare, sur l'ordre du Soleil, que le malade guérira, si on envoie au dieu un chien blanc. Aussitôt le chien est saisi, tué, mis à la broche, et, tandis que les habitants s'en partagent les morceaux, le Soleil et son hôte voient le fantôme de la victime s'élever à travers l'atmosphère pour venir leur servir de repas. Cet exemple montre à la fois quelle idée grossière les peuples primitifs se font de leurs dieux, de quelle façon on comprend chez eux le rôle du prêtre, ainsi que le but du sacrifice, enfin, comment le feu transmet l'offrande aux puissances célestes.

Faut-il s'étonner, dans de pareilles conditions, que le feu soit devenu presque partout le sacrificateur par excellence, l'agent essentiel du sacrifice, le médiateur entre l'homme et ses divinités? Le premier chant du Rig Veda débute par cette invocation : « O Agni, je t'implore, prêtre désigné pour le sacrifice! » et, au temps de Manou, ceux qui ne possédaient pas de feu sacré pour consumer les offrandes, pouvaient les remettre à un brahmane, « car, entre le feu et un brahmane, disent les textes, il n'y a pas de différence ».

La même notion se révèle chez les proto-Chaldéens, dans un hymne qui traite le feu de « pontife suprême sur la face

Digitized by Google

de la terre ». Est-ce que, dans la Bible, Melchisédec, le roi sacrificateur qui bénit Abraham au nom du Dieu fort, ne fait pas songer au Malk-Çedeq des Ammonites, dieu du feu caché dans le ciel, plus connu sous le nom de Moloch? Pour certains Peaux-Rouges, notamment pour les Chinouks, le feu exerce une influence considérable sur le Grand-Esprit; ils le supplient, en conséquence, d'intercéder pour leur faire obtenir de bonnes chasses, des chevaux rapides et beaucoup d'enfants mâles.

On reconnaît facilement ici l'erreur de M. Herbert Spencer, qui veut faire d'Agni un prêtre appelé Feu, déifié après sa mort à raison de ses pouvoirs magiques[1]. Il faudrait que la même confusion se fût rencontrée chez les peuples les plus divers, et c'est, du reste, où aboutit logiquement l'évhémérisme systématique de M. Spencer. La coïncidence serait au moins bizarre, et l'on avouera que notre façon d'expliquer le caractère sacerdotal des dieux du feu n'a pas seulement l'avantage de répondre aux faits, mais qu'elle s'en acquitte encore d'une façon plus naturelle.

Le feu passe surtout pour un messager de la divinité, quand il s'allume spontanément pour ravir l'offrande. A Égnatie, chez les Salentins, il suffisait de poser du bois sur une pierre sacrée pour qu'il s'enflammât spontanément, et, près d'Agrigente, on obtenait le même résultat en plaçant des sarments sur l'autel. Les Mages prétendaient que leurs pyrées étaient directement allumés par le feu du ciel à la suite de certaines incantations. Dans le *Lévitique* (IX, 24), on voit le feu céleste descendre directement sur l'autel pour consumer l'holocauste d'Aaron, et tout le monde se rappelle la fameuse joute entre Élie et les quatre cent cinquante prophètes de Baal, pour savoir qui réussirait à faire descendre la foudre sur son offrande. (*Rois*, XVIII.)

De là aussi le caractère de sainteté attribué aux lieux et aux objets foudroyés, dans l'antiquité classique, aussi bien que de nos jours chez les Polynésiens, les Peaux-Rouges, les

[1] H. SPENCER, *Ecclesiastical Institutions*. Londres, 1885, p. 687.

Digitized by Google

Cafres et les Hottentots. Il semble que la chute de la foudre équivaut à une prise de possession par la divinité.

Si le feu est le messager des dieux, il est aussi leur interprète; d'où son rôle divinatoire : la *pyromancie*. Les habitants de la Gambie et les Algonquins de l'Amérique septentrionale demandaient des oracles au feu, ni plus ni moins qu'autrefois les Chaldéens, les Grecs et les Romains. Les indications sont alors fournies par la nature, la couleur, la direction de la flamme et de la fumée.

Parmi les missions dont on charge le feu se trouve particulièrement celle d'emporter au séjour des esprits l'âme des défunts. « Quand nous serons morts, dit un hymne védique à Agni, traite-nous avec miséricorde sur le bûcher funéraire, consumant le corps avec sa charge de péchés, mais emportant sa substance éternelle vers les séjours de lumière et de félicité, pour y habiter à jamais avec les bons. » — « O Agni, lit-on dans un autre hymne (*Tait. Brahm.*, II, 4, 2, 6), tu es la voie qui nous conduit à la divinité! » Les Germains s'imaginaient également que l'âme s'envolait dans les flammes du bûcher allumé par le marteau de Thor.

Les Dayaks de Bornéo croient que, si l'on a bien vécu, la fumée du bûcher monte droit vers les cieux en y emportant l'âme; sinon, elle descend vers la terre [1]. Voilà un pays où il est bon de consulter le baromètre avant de mourir!

On sait que la crémation a été pratiquée chez tous les peuples indo-européens, à l'exception des Perses. Ces derniers, comme aujourd'hui encore leurs descendants guèbres, ne livraient leurs morts ni au feu, ni à la terre, ni à l'eau, par crainte de souiller ces éléments; mais ils les abandonnaient, en plein air, sur de hautes tours, à la rapacité des oiseaux de proie. Quiconque a visité un de ces charniers, soit dans l'Inde, soit en Perse, n'a pu en sortir qu'avec un sentiment de dégoût aisé à comprendre. Il n'est pas un de nos lecteurs qui

[1] C'est la même idée qui faisait augurer, d'après la direction de la fumée, de l'accueil que les dieux faisaient à l'offrande. Dans certains temples de la Grèce, il y avait même à cet effet des prêtres spéciaux chargés d'observer la fumée. (MAURY, *Religions de la Grèce antique.*)

Digitized by Google

ne trouvera pareille coutume aussi absurde qu'anti-hygiénique et même odieuse. Cependant diffère-t-elle beaucoup de ce qui se passe chez nous quand, par pur préjugé, nous persistons à empoisonner le sol en livrant nos restes à la pourriture de la tombe? Et combien il y avait plus de bon sens, d'instinct des convenances, de respect pour la dignité humaine, de sentiment poétique et même de religiosité vraie dans le procédé employé par nos ancêtres pour débarrasser les vivants des cadavres et rendre hommage en même temps au principe spirituel que représentait à leurs yeux la personnalité essentielle du défunt!

§ 2. — *Le feu agent de purification et d'exorcisme.*

Le feu a toujours passé pour l'élément pur et purificateur par excellence. Les anciens Perses devaient prendre, pour ne pas le souiller, des précautions tellement minutieuses qu'on se demande comment ils pouvaient l'employer à des usages domestiques; aujourd'hui encore, les Parsis se privent de fumer pour ne pas le contaminer de leur haleine, et ils croiraient commettre un sacrilège s'ils soufflaient sur une allumette pour l'éteindre. En Europe même, les Bohémiens regardent comme un péché de cracher dans la flamme. Si nous étudions les dieux du feu, Agni, Atar, Baal Hamman, Hestia, nous trouvons en eux des divinités austères, protectrices de l'innocence et de la pureté. Il n'est pas jusqu'au sanguinaire Moloch qui ne soit l'adversaire de toute corruption et ne contraste, par la pureté de son culte, avec les rites dissolus de la Vénus sémitique.

Cette conception du feu n'a rien qui ne doive nous paraître naturel. Ne le voyons-nous pas assainir l'atmosphère, affiner les métaux, anéantir toute substance corrompue ou même corruptible, enfin, échapper à toute possibilité de souillure? Mais il doit peut-être sa réputation universelle d'agent purificateur à une raison plus simple et plus déterminante pour les esprits primitifs : je veux parler du pouvoir qu'il possède de dissiper les ténèbres.

Digitized by Google

L'homme inculte, comme l'enfant, a horreur de l'obscurité. Cette répugnance instinctive se complique encore, chez le premier, par la conscience des périls qui l'entourent dans l'ombre. Aussi peuple-t-il la nuit de fantômes et de démons que, seule, la lumière a le pouvoir de dissiper, — qu'elle provienne de la lune, de l'aurore ou d'un foyer terrestre. C'est ainsi que les hymnes védiques célèbrent, dans Agni, Celui qui chasse de la maison les Dasyous, c'est-à-dire les méchants esprits. Chez les proto-Chaldéens, le dieu du feu, Bil-gi, était invoqué comme le héros qui met les démons en fuite et par conséquent comme le grand dissipateur des maléfices. La tradition rapporte que les premiers colons de l'Islande trouvèrent l'île hantée par une multitude de mauvais esprits et qu'ils purent seulement s'en débarrasser en promenant du feu autour de leurs établissements. En Australie, de même que dans certaines parties de l'Amérique méridionale, les indigènes ne sortent la nuit qu'avec des tisons, et, dans le sud de l'Inde, on allume même des lampes en plein jour pour se protéger contre les attaques des démons.

Dans la péninsule de Malacca, on fait du feu près d'une femme en couches, pour écarter les esprits qui, autrement, viendraient boire son sang, et, par une curieuse coïncidence, le même usage se retrouvait naguère dans la péninsule scandinave, où on ne laissait éteindre ce feu qu'après le baptême de l'enfant; on jetait aussi un morceau de charbon enflammé sur les pas de la mère, quand elle se rendait à l'église pour célébrer ses relevailles.

Les cierges bénits qu'on allume au lit d'un mourant, ainsi que la coutume, encore assez répandue dans certaines parties de la France, d'entretenir une lampe sur la tombe, ne sont que des applications de la croyance antique et générale à cette action surnaturelle du feu. L'usage d'entretenir du feu sur les sépultures se constate encore aujourd'hui chez des peuples aussi divers que les Peaux-Rouges, les Australiens, en Guyane, aux îles Andaman et dans la péninsule de Malacca. — Chez les Birmans, à Madagascar, en Patagonie et sur le haut Congo, comme chez nous, on tire des coups de fusil aux funé-

Digitized by Google

railles des personnages de distinction, mais c'est moins pour faire honneur à leur mémoire que pour mettre en fuite les mauvais esprits.

Généralement, c'est dans l'intérêt du mort qu'on agit de la sorte; on croit protéger son âme contre les démons qui la guettent, ou même quelquefois la réchauffer dans l'autre monde. Mais il se peut aussi que ce soit une précaution prise contre le défunt lui-même, afin qu'il ne revienne pas troubler les vivants, comme nous le voyons bien chez les Cafres, où, quand un enfant marche accidentellement sur un tombeau, les mères exposent ses pieds à un feu allumé tout exprès.

A cet ordre d'idées se rattache naturellement l'usage qu'on trouve chez les Perses, les Romains, les Tartares et ailleurs encore, de faire passer au-dessus d'un brasier tout ce qui avait appartenu à un mort. On pourrait soutenir que c'était là un symbole destiné à remplacer le sacrifice réel des objets; c'est ainsi que, chez d'autres peuples, où l'on sacrifie encore sur des tombes, on ne brûle plus que des simulacres de vêtements, d'armes et même d'animaux. Mais le doute n'est plus permis sur le sens originaire de l'exposition au feu, lorsqu'on trouve, comme en Chine, ce procédé appliqué à tous les objets que la mariée apporte dans la maison de son époux : on veut éviter par là qu'elle n'introduise dans sa nouvelle famille des esprits étrangers, pernicieux ou hostiles. C'est dans un but analogue qu'à son arrivée chez les Mongols, le voyageur Carpini dut passer plusieurs fois entre deux foyers allumés; le même cérémonial avait été imposé, plusieurs siècles auparavant, aux envoyés byzantins chez les Turcomans.

Pour l'homme primitif, la maladie est due à l'action de mauvais esprits qui s'introduisent dans le corps. De là la réputation thérapeutique du feu. Chez les Perses, le génie du feu, Atar, fils d'Ahura Mazda, passait pour l'ennemi par excellence de la maladie et de la mort. Un hymne védique appelle Agni « le Libérateur, celui qui tue les démons et met en fuite la maladie ». Les Finnois croyaient que le glaive fulgurant d'Oukko, c'est-à-dire l'éclair, tuait le démon de la

Digitized by Google

maladie; seulement, comme le remède eût été pire que le mal, cette propriété curative de la foudre avait passé dans les « pierres de tonnerre », ou silex épars sur le sol, qui étaient soigneusement recueillis et portés comme des talismans.

Certains peuples approchent leurs malades de la flamme; chez d'autres, par exemple en Australie, au Japon, dans l'Inde, — voire à Jérusalem, parmi les pèlerins grecs, aux fêtes de Pâques, — on cautérise la plaie ou le membre malade par une application directe du feu. Il va sans dire que, dans quelques cas, le procédé réussit, mais tout l'honneur en est attribué aux propriétés magiques de la flamme. Un missionnaire dans l'Inde, le docteur Wolff, raconte qu'il fut sauvé d'une attaque de choléra, dans le Deccan, grâce à des fers chauds que les indigènes lui mirent ainsi sur le ventre.

Au moyen-âge, on faisait passer les bestiaux, en cas d'épidémie, à travers la fumée d'un feu qui devait être allumé par la friction du bois. Un édit de Charlemagne proscrit formellement « ces feux sacrilèges qu'on nomme *nidfyr* ». Ils se sont néanmoins conservés jusqu'à nos jours dans les localités écartées de l'Allemagne et de l'Écosse. On trouve le même usage chez les Cafres, qui fumiguent, en outre, leurs champs, pour s'assurer une belle récolte. Il est vrai que c'est une façon comme une autre d'engraisser les terres et qu'ici, comme dans les mesures prophylactiques contre les épidémies, l'observation des faits a pu engendrer, par des déductions arbitraires, la croyance à une intervention magique.

Le feu est encore employé comme préservatif général dans les cérémonies qui suivent la naissance d'un enfant. Le « baptême par le feu », ou plutôt la présentation au feu des nouveaux-nés, qu'on fait rapidement passer au-dessus de la flamme, se voit encore aujourd'hui chez les Madécasses, comme autrefois chez les Mexicains, les Perses et les Grecs; elle subsiste même indirectement dans le catholicisme, où, chaque samedi-saint, le prêtre plonge trois fois le cierge pascal dans le font baptismal, en disant : *Totam hujus aquæ substantiam fœcundet effectu.* — L'Écosse a rompu depuis

Digitized by Google

longtemps avec les rites de l'Église romaine; cependant, dan quelques districts écartés, quand on revient du baptême, on fait passer trois fois le nouveau-né au-dessus d'une flamme, en disant : « Que cette flamme te dévore, maintenant ou jamais. » Il y a donc là un rite qui a traversé intact au moins trois religions !

Le feu combat et détruit le mal moral comme le mal physique, puisque l'un et l'autre sont dus aux mauvais esprits. Telle est l'idée qui a suggéré les flammes du purgatoire, et plût au ciel qu'elle n'eût jamais fait brûler personne, sauf dans l'autre vie ! D'autre part, puisque le feu consume le péché, il doit respecter l'innocence; de là les *ordalies*, c'est-à-dire le « jugement de Dieu » par le feu, qu'on retrouve, avec une signification identique aux ordalies de notre moyen-âge, chez les nègres, les Madécasses et les Hindous, soit que l'accusé, pour prouver son innocence, doive marcher sur des tisons embrasés, soit qu'il doive tenir en main un charbon ardent. Toutes les barbaries se ressemblent.

§ 3. — *Le feu protecteur de la communauté.*

On dit aujourd'hui encore, dans les statistiques : Autant de *feux*, pour autant de familles. De quelle utilité ne devait pas être le foyer domestique à l'époque où l'homme, déjà capable de conserver le feu accidentellement obtenu, ignorait toujours l'art de le produire directement ! Peut-être la possession d'un foyer allumé a-t-elle été, dans bien des cas, l'origine de la tribu, le premier centre de groupement des familles éparses. De toute façon, l'entretien du foyer devait être d'une importance suprême pour l'avenir de la famille ou de la tribu. De là, sans doute, l'origine de ces feux permanents que nous trouvons entretenus avec un soin jaloux chez la plupart des peuples restés au niveau inférieur de la civilisation, ou désireux de perpétuer leurs antiques symboles. L'histoire nous les fait apparaître illuminant les vieux sanctuaires de la Chaldée, de l'Égypte et de l'Inde, les piliers sacrés de

Digitized by Google

la Phénicie, la cime des montagnes perses, les autels des Atlantes, des Aztèques et des Péruviens, les temples de la Grèce et jusque l'arche de Jahveh. Aujourd'hui encore, ils brûlent dans la hutte de l'Indien Pueblo, du Natchez, du Polynésien, de l'Aïno et du Cafre, comme dans les temples des Hindous et des Parsis, voire au sein des églises latines, grecques et arméniennes, où la lampe perpétuelle, aux rayons vacillants sous les voûtes sombres, se montre à nous comme le dernier reflet d'un rite vieux comme la civilisation.

Parmi ces feux, les plus anciens sont, sans contredit, ceux des Guèbres, dans leurs derniers sanctuaires de la Perse, à Yezd, à Kirman, naguère encore à Bakou, sur ce sol pétrolifère où il suffisait de percer un trou pour faire jaillir une colonne permanente de gaz inflammable. Aujourd'hui, les feux de Bakou se sont éteints, du moins comme objet et instrument de culte. Il y a un siècle et demi, le voyageur Jonas Hanway vit encore dans cette localité un grand nombre de Guèbres venus en pèlerinage des pays les plus lointains. Ils se nourrissaient de plantes sauvages et se tenaient immobiles, pendant des journées entières, près de l'autel, où une flamme bleue brûlait perpétuellement à l'extrémité d'un tube sortant du sol. En 1882, un de nos compatriotes, M. E. Orsolle, arrivé à Bakou par la ligne du Caucase, trouva encore debout le temple du « Feu éternel », sorte de pavillon recouvert d'un dôme que soutenaient quatre colonnes; mais les pèlerins avaient disparu, et le dernier prêtre avait repris, en 1880, le chemin de l'Inde [1]. Dans la cour du sanctuaire s'élève actuellement une raffinerie, et l'antique flamme qui avait peut-être rayonné sur Zoroastre, Xerxès et Alexandre, assisté à l'écroulement de plusieurs empires et traversé impunément, pendant vingt siècles, la domination des infidèles, désormais enfermée dans une colonne de bronze, sert aujourd'hui à cuire les œufs des touristes, quand elle n'est pas employée à des usages industriels.

[1] Le *Caucase et la Perse*, par E. Orsolle. Paris, Plon, 1885.

Digitized by Google

On s'apitoie souvent sur les dynasties déchues. Je ne connais rien de misérable et de mélancolique comme les derniers tressaillements d'une grande religion qui s'éteint.

Quand le maintien de la communauté est lié à la possession d'un être ou d'un objet, l'un et l'autre devient bientôt, dans l'imagination populaire, le génie protecteur de la peuplade, la garantie vivante de son existence collective. « Que le maître de la maison s'installe dans la maison, » dit au feu un hymne proto-chaldéen en l'honneur de Bil-gi. En Corée, chaque famille a son foyer perpétuel, dont la conservation passe pour indispensable au bonheur domestique. Il en était de même parmi les chefs des îles Samoa, en Polynésie. Le maintien d'un foyer commun était, au siècle dernier, le signe de la confédération conclue à Onondoga par les tribus iroquoises de l'Amérique septentrionale. Les Iroquois disaient formellement que si ce feu venait à s'éteindre, ils disparaîtraient comme nation, — prédiction qui n'a pas tardé à se réaliser. Une croyance analogue prévalait également chez les Natchez; seulement, ceux-ci avaient imaginé d'entretenir deux feux sacrés dans des huttes distinctes, afin que l'un pût éventuellement servir à rallumer l'autre.

Les Grecs, les Latins et les Phéniciens, lorsqu'ils partaient fonder une colonie, avaient soin d'emprunter au feu sacré de leur patrie un tison dont ils devaient se servir pour allumer un foyer dans leur nouvel établissement. Cette coutume se rencontre également chez les Damaras de l'Afrique méridionale, et on peut en retrouver la première forme, ainsi que l'explication, parmi certains indigènes de l'Australie, où les familles isolées, quand leur feu vient à s'éteindre, font de longs voyages pour le rallumer au foyer de la tribu, tant elles éprouvent encore de difficulté à l'engendrer directement. Aussi, en Australie comme en Tasmanie, les indigènes ne se mettent-ils jamais en voyage sans emporter un tison enflammé, qu'ils renouvellent à mesure qu'il s'épuise.

La garde de ce tison est généralement confiée aux femmes, qui n'ont point, comme l'homme, à s'éloigner du campement, et parmi les femmes, aux jeunes filles, qui n'ont pas au même

Digitized by Google

degré les soucis du ménage. Ici encore, nous trouvons l'explication d'un usage qui a survécu sous forme religieuse aux nécessités naturelles dont il est sorti. Je veux parler de ces collèges de vierges qu'on a été surpris de rencontrer, avec des attributions identiques à celles des vestales romaines, chez les anciens habitants de l'Amérique centrale, au Japon et parmi les Celtes d'Irlande. Au Pérou, l'analogie était poussée si loin, que les vierges du Soleil coupables d'avoir enfreint leur vœu de chasteté étaient enterrées vives, absolument comme à Rome. Peut-être était-ce de part et d'autre une façon de les punir pour avoir négligé, en faveur des dieux ténébreux, le culte des puissances lumineuses. — Ce qui était d'abord une charge, comme en Australie, devint bientôt un honneur. Déjà chez les Damaras, ce sont les filles des chefs qui entretiennent le feu de la tribu. Chez les Romains, les vestales étaient choisies dans les premiers lignages de la cité. Au Pérou, elles étaient recrutées de préférence dans la famille des Incas ou parmi la haute noblesse. En Irlande, d'après le général Forlong, les « filles du Feu » qui entretinrent jusqu'au XVI^e^ siècle un feu perpétuel à Kildare, appartenaient aux meilleures familles de l'île.

Les peines les plus sévères atteignaient naturellement quiconque, par sa négligence, mettait en péril la conservation du feu sacré, et par suite le salut de la communauté. A Rome, on se contentait de fouetter les vestales qui laissaient éteindre leur foyer. Au Yucatan, on les perçait de flèches. Chez les Lithuaniens de Vilna, quand le prêtre chargé d'entretenir la flamme sacrée la laissait mourir, il était lui-même livré au feu.

Si le feu a été le premier symbole de la vie nationale, est-ce que le foyer commun, ou, si l'on veut, l'abri qui le recouvrait, n'aurait pas été également le premier centre de réunion pour les chefs de famille, le premier type de la maison commune, du forum, de l'hôtel de ville? Le Prytanée d'Athènes était à la fois un temple du Feu, un tribunal, une maison de ville et un lieu de rendez-vous général. A Rome, c'est au Volcanal, le foyer sacré du Comitium, que les Romains des

Digitized by Google

premiers temps se réunissaient pour délibérer. — De ce foyer ont dû, maintes fois, sortir les premiers sacerdoces qui s'élevaient au-dessus de la sorcellerie organisée : *angiras*, *atarvans*, *prytanes*. De là peut-être sont également issues, chez plus d'un peuple, les premières magistratures. Ainsi, les archontes d'Athènes avaient été originairement des prytanes. De même, à Rome, les fonctions de *curiones* semblent avoir été remplies d'abord par les flamines, qui présidaient les assemblées politiques et religieuses des curies. Dans l'ancien Mexique, les magistrats électifs étaient choisis dans une fête annuelle en l'honneur de Xiuhtecutli. Ce jour-là, l'idole qui représentait le dieu du feu dans chaque bourgade revêtait les vêtements du personnage local le plus important; à Mexico, ceux du souverain lui-même.

§ 4. — *Le feu symbole du soleil.*

Il faut distinguer, des feux perpétuels que je viens de décrire, ceux qui ont pour but de symboliser les puissances célestes. Le missionnaire Lafitau, dans sa description des Peaux-Rouges, suppose qu'à l'origine le feu fut exclusivement adoré parce qu'il représentait « cette suprême intelligence dégagée de la nature, dont la puissance est toujours active ». Mais il est probable que le feu a été adoré en lui-même longtemps avant que les hommes eussent dégagé de la nature « l'idée d'une *suprême intelligence* » et, par suite, songé à lui chercher des symboles. Pour les peuples primitifs, le soleil, la lune, les astres, l'aurore, le ciel lumineux sont autant d'êtres ignés qui vivent dans l'espace; il est donc assez naturel qu'on ait regardé le feu comme participant à leur nature et, par suite, naturellement désigné pour les représenter sur terre [1], — particulièrement quand il s'agit du

[1] Nous avons vu que les Parsis vénéraient dans le feu le symbole de leur Être suprême, Ahura Mazda, le Seigneur omniscient. Mais il est incontestable que leurs ancêtres indo-iraniens avaient commencé par adorer le feu comme un être surhumain, et, du reste, après les beaux travaux de M. J. Darmesteter, il est difficile de contester qu'Ahura Mazda ait été, à l'origine, une personnification du ciel lumineux.

Digitized by Google

soleil, qui joint la chaleur à l'éclat, tout comme la flamme elle-même.

Chez les Phéniciens, Baal Hamman personnifiait le feu solaire; il était représenté dans le grand temple de Tyr, non par une idole, mais par une flamme perpétuelle, à l'instar de Vesta. C'est à ce dieu — l'Hercule tyrien — que les Phéniciens consacraient dans leurs sanctuaires deux piliers sacrés; telles furent les vraies colonnes d'Hercule, et Hiram les introduisit jusque dans le temple de Salomon. — Le culte rendu au feu dans la religion des Incas semble également s'être rapporté au soleil, s'il faut en juger par le titre de « vierges du Soleil » que portaient les prêtresses du foyer sacré. Les Natchez de l'Amérique septentrionale attribuent un caractère de sainteté au feu sous toutes ses formes, parce qu'ils le regardent comme le représentant et comme le ministre du Soleil; c'est même cet astre qui en aurait fait don à leurs ancêtres.

A côté de ces feux permanents se placent, dans le même ordre d'idées, les feux périodiques, qui coïncident avec le retour des saisons, c'est-à-dire avec les phases de l'année solaire. Au solstice d'hiver, qui tombe en juin au Pérou, les Incas célébraient une fête qui durait neuf jours. Le matin du jour principal, l'Inca présentait au soleil une boisson préparée suivant certaines règles, et, après y avoir trempé les lèvres, il passait la coupe aux personnages de sa suite; puis il se rendait solennellement au temple du Soleil pour allumer aux rayons de l'astre, avec un miroir d'or, un feu qui servait incontinent à rôtir un certain nombre de lamas en l'honneur du soleil. Chez les Mexicains, le feu devait être éteint à certain jour de l'année dans les temples et même dans les maisons; il ne pouvait y être rallumé qu'à l'aide du feu nouveau obtenu par le prêtre avec la friction du bois. Aussi le dieu du feu, Xiuhtecutli, s'appelait-il le seigneur de l'année. — Une cérémonie analogue, bien que plus grandiose, se célébrait aussi chez le même peuple à la fin des grands cycles astronomiques, tous les cinquante-deux ans. La dernière nuit de chaque cycle, on éteignait toutes les lumières, puis prêtres

Digitized by Google

et peuple se rendaient en cortège sur le sommet d'une montagne voisine, pour épier le mouvement des astres. On croyait, en effet, que l'univers devait périr à la fin d'une de ces périodes. Quand les assistants voyaient les Pléiades, après avoir atteint le zénith, poursuivre tranquillement leur course, ils poussaient un cri de soulagement et, après avoir renversé à terre une victime, lui plaçaient sur la poitrine deux pièces de bois dont un prêtre tirait le feu par friction. Le captif était alors mis à mort, et des coureurs, s'étant munis de brandons, portaient le feu nouveau sur tous les points du pays.

L'extinction et le renouvellement du feu paraissent avoir joué un rôle important dans les cérémonies par lesquelles les cultes orientaux dramatisaient la mort et la résurrection apparentes du soleil. Quant aux feux des solstices, ils semblent avoir été un héritage commun des nations indo-européennes. A Rome, le feu de Vesta était renouvelé tous les ans, au mois de mars. Les feux de joie, qui s'allument encore, chez nous, à la Saint-Jean d'été, comme la bûche de Noël, entourée de banderoles, la *Yule-log* des Anglo-Saxons, qui flamboie joyeusement au solstice d'hiver dans tous les foyers d'origine germanique, rappellent l'usage que pratiquaient nos ancêtres germains et celtes, de fêter par un feu nouveau l'ascension et la déclinaison du soleil[1]. Au même ordre d'idées se rattachent les roues enflammées qu'on faisait tourner, aux solstices, à travers les champs ou les vignobles. A Kontz, sur la Moselle, quand on réussissait à faire rouler la roue de feu dans le fleuve, c'était une promesse de vendanges abondantes. M. Kuhn a rapproché cet usage du mythe indou qui nous montre la roue flamboyante de Kushna, le mauvais soleil, précipité dans les eaux par Indra, le dieu du ciel orageux.

[1] M. Gaidoz, dans sa récente monographie sur *Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue* (voir la *Revue archéologique*, ann. 1883-1885), relate des survivances assez curieuses de cet usage. A Lagnieu en Bugey, le bûcher de la Saint-Jean se composait d'un peuplier conservant son panache de verdure et entouré de fagots bien secs. Il y a une quarantaine d'années, le feu y était mis par le curé, suivi du maire et du conseil municipal, qui en faisaient trois fois le tour.

Digitized by Google

Faut-il rappeler, enfin, la « rénovation du feu » dans l'office du samedi-saint, lorsque, après avoir fait éteindre toutes les lumières, le prêtre allume le cierge pascal à l'aide du feu produit par le choc du caillou[1] ? Dans l'Église grecque, à Jérusalem, on laisse croire qu'en cette occasion le feu sort spontanément du Saint-Sépulcre; aussi, à peine la flamme a-t-elle jailli entre les mains du prêtre, que les fidèles se livrent à d'épouvantables poussées pour y allumer leur bougie. « Dans la nuit du samedi, raconte un témoin oculaire, M. Gabriel Charmes (*Revue des Deux Mondes*, ann. 1881, t. III, p. 759), le patriarche s'enferme dans l'édicule du Saint-Sépulcre, où il doit recevoir le feu céleste qui lui est apporté, affirme-t-il, par un ange. Une foule immense emplit la grande rotonde : des milliers de pèlerins sont venus des contrées les plus éloignées du monde orthodoxe pour chercher une étincelle de la flamme divine. Chaque personne tient un cierge à trente-trois mèches, afin de représenter les trente-trois années de Jésus. Des cavaliers, accourus du fond de la Russie, attendent à la porte, leurs chevaux sellés, prêts à emporter le feu sacré à Saint-Pétersbourg, à Moscou, dans les villes et dans les villages russes. Tout à coup, le patriarche tend, à travers une lucarne, son cierge enflammé. Aussitôt, chacun se rue pour allumer le sien. Il se passe alors des scènes indescriptibles, des scènes de saturnale antique... Chaque année, plusieurs personnes sont blessées, et l'on se réjouit lorsqu'il n'y a pas de mort. » — En tout cas, on ne peut nier qu'il n'y ait progrès sur les fêtes en l'honneur de Moloch, de Xiuhtecutli et de Teutates [2].

Quelle signification faut-il attacher à ces renouvellements

[1] Dans l'église primitive, cette cérémonie se passait le dimanche entre trois et six heures du matin, c'est-à-dire *à l'aube* du jour de la Résurrection. — Le clergé allait en procession à la porte de l'église, pour y produire le feu nouveau, et celui-ci était porté dans les maisons des fidèles, où l'on avait préalablement éteint le foyer.

[2] L'usage de brûler au solstice d'été, sinon des victimes humaines, du moins des animaux vivants, s'est perpétué, le croirait-on? jusqu'à nos jours parmi les descendants des Gaulois. Au siècle dernier, dans plusieurs villes de France, à la Saint-Jean d'été, on jetait encore au feu, en pré-

Digitized by Google

périodiques du feu? Lorsqu'ils s'accomplissent au solstice d'hiver, ils peuvent être dus à un simple désir d'honorer le soleil en l'imitant, — en vertu du même sentiment qui porte certains peuples à éteindre leurs feux quotidiens quand le soleil a disparu. Ou bien ils peuvent procéder de la croyance que le feu terrestre, étant identique en substance au feu solaire, doit être soumis comme ce dernier à une sorte de rajeunissement annuel, pour ne pas perdre son efficacité. Enfin, dans certains cas, ils peuvent se rattacher à l'idée mystique qu'en *préfigurant* la résurrection du soleil, on la facilite, ou encore, qu'en faisant du feu sur terre, on accroît les forces du feu solaire. Quoi qu'il en soit, on peut dire que partout l'institution de cette cérémonie se perd dans la nuit des temps, et il serait d'autant plus oiseux d'en chercher le lieu d'origine, que sa rencontre chez des races aussi diverses en fait nettement le produit d'une tendance commune à l'humanité.

GOBLET D'ALVIELLA.

(*A continuer.*)

sence du maire et des échevins, des paniers en osier renfermant divers animaux, — chiens, renards, loups, — voire des chats par douzaines. (*Encyclopédie des sciences religieuses.* Paris, Fischbacher, t. V, p. 440.)

Digitized by Google

DE L'UTILITÉ DES ÉTUDES HUMANITAIRES

Si paucas aliquot naturalis potissimum scientiæ particulas exceperis, omnium disciplinarum fontes ex antiquitate scaturiunt.

Böckh.

L'organisation de l'enseignement moyen est une question de la plus haute importance. Non seulement cet enseignement prépare aux études universitaires, mais encore doit-il donner l'instruction à ces jeunes gens qui ne franchiront jamais le seuil d'une université, et dont la somme de connaissances consistera uniquement en ce qu'ils auront appris à l'athénée ou au collège.

Ce n'est donc pas seulement sur l'enseignement supérieur que réagit un enseignement moyen mal organisé ou mal conçu, en lui préparant des générations incapables de comprendre ses leçons et en le contraignant, par suite, à abaisser le niveau de son enseignement, mais il atteint la culture intellectuelle de la nation tout entière.

L'enseignement moyen s'adresse donc à deux catégories d'élèves, les uns se destinant aux études universitaires, les antres se contentant de l'enseignement des collèges.

Pour ces derniers, l'enseignement doit former un tout complet, ayant pour but de leur donner une somme de connaissances qui leur seront d'une utilité *pratique* et *directe* dans la vie; aussi a-t-on nommé cette section *professionnelle*.

En Allemagne et dans les Pays-Bas, cet enseignement est donné dans des établissements spéciaux, les « Realschulen » et les « hoogere burgerscholen ».

Digitized by Google

Quant aux autres, au contraire, c'est l'université qui leur donnera la somme de connaissances spéciales dont ils auront besoin, et l'enseignement moyen doit avoir pour but, non pas tant de leur inculquer une certaine sommé de connaissances *d'utilité pratique*, que d'exercer leur jugement, de développer harmoniquement leurs facultés, d'aiguiser l'instrument dont ils auront à se servir plus tard. Pour eux, l'enseignement moyen devra donc être surtout une *gymnastique intellectuelle*. C'est à cause du caractère *général*, *humanitaire* de ces études, qu'on les a appelées *humanités*.

Les intérêts de ces deux catégories d'élèves ne doivent jamais être confondus, sinon on aboutit à une œuvre hybride, sans unité, méconnaissant les besoins des uns et des autres.

Nous ne nous occuperons ici que des humanités, que nous avons dit devoir être principalement une *gymnastique intellectuelle*.

Cette formule serait peut-être acceptée sans difficulté; mais quelle sera la science à l'aide de laquelle on exercera le jugement des élèves? C'est ici que commencent les divergences.

Pendant longtemps, les humanités ont régné sans conteste avec les mathématiques; mais tour à tour les langues modernes, l'histoire, la géographie, les sciences de la nature, ont réclamé leur place légitime dans l'enseignement moyen, et sont venus restreindre celle accordée à l'étude des langues anciennes.

Cette étude, jugée jadis excellente, rencontre aujourd'hui d'ardents adversaires; les uns se contentent de blâmer sa prépondérance dans l'enseignement moyen, tandis que les autres réclament sa suppression, la jugeant non seulement inutile, mais même nuisible.

On voudrait remplacer les langues anciennes par les langues modernes ou les sciences naturelles, suivant les préférences.

Nous n'avons pas la prétention de discuter ici tant d'opinions diverses; nous essayerons seulement de montrer quelles sont les raisons qui font penser aux humanistes que cet ensei-

Digitized by Google

gnement est utile et fécond, et pourquoi il pourra difficilement être remplacé par un autre.

I

Les humanités développent mieux l'esprit et le rendent plus apte aux études supérieures, même aux études techniques et scientifiques, que les études professionnelles.

Quelque hasardée que paraisse cette affirmation, elle se trouve justifiée et par la théorie et par la pratique.

« L'étude du latin, quoi qu'en puissent penser et dire quelques-uns, dit M. Delbœuf, est éminemment utile et féconde. Pour ma part, je doute que jamais on rencontre d'ici à un avenir même éloigné un aliment intellectuel plus sain et plus fortifiant, et je dirais volontiers de lui que, s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Néanmoins, nous voyons dans certains pays, et, chose étrange, pays de race latine, des gens lui dénier ces qualités et vouloir le faire descendre du rang que jusqu'ici il a tenu presque sans conteste. La plupart de ces gens, ils ne s'en cachent pas d'ailleurs, ne savent que peu de latin, et s'imaginent que, s'ils avaient employé à étudier une langue vivante ou les sciences, le temps qu'ils ont consacré à la langue de Cicéron, ils en eussent retiré plus de profit. Je pense que c'est de leur part pure illusion...

« La syntaxe latine n'est pas plus compliquée que la syntaxe allemande, et elle l'est infiniment moins que la syntaxe française. Mais elle possède sur l'une et sur l'autre cette supériorité qu'elle est fondée *sur la logique*, tandis que celle des langues modernes a en grande partie un *fondement historique*. A cet égard, comme propre à former le raisonnement, elle et sa sœur, la syntaxe grecque, sont sans rivale... la grammaire latine est un chef-d'œuvre de logique, de finesse et de bon sens [1]. »

Mais non seulement les langues grecque et latine ont une grammaire qui est un chef-d'œuvre de finesse et de logique,

[1] *Le latin et l'esprit d'analyse.*

Digitized by Google

mais encore ne peut-on traduire la moindre phrase latine ou grecque sans avoir recours à un raisonnement. Leurs flexions étant très riches, ces langues se permettent des inversions qui déroutent à chaque instant l'élève, le forcent à chercher, à combiner, tout comme s'il s'agissait d'un problème de géométrie. Dans quel perpétuel embarras n'est pas le traducteur! Dans les langues où l'inversion est permise, ce n'est pas sans raison qu'un mot est placé au commencement, au milieu ou à la fin d'une phrase. Il faut sentir la pensée de l'auteur, tâcher de la rendre avec toute sa vigueur, lutter avec le texte. Une bonne traduction vaut parfois un long commentaire. C'est quand on a affaire à un artiste en style comme Tacite ou Cicéron, qu'on sent toute la valeur et l'importance des nuances. Et quelle source de difficultés, de raisonnements n'est pas la seule absence d'article en latin? *Colonia veteranorum* peut signifier une colonie de vétérans, une colonie des vétérans, la colonie de vétérans, la colonie des vétérans. « Que de choses il faut savoir pour découvrir le sens exact de ces deux mots [1]! »

On a objecté que ces difficultés disparaissent avec le temps quand on est plus avancé dans ces études. C'est là une profonde erreur. M. Delbœuf avoue lui-même que personne n'oserait se vanter de comprendre parfaitement d'un bout à l'autre, une page, la première venue, de Tacite. Et ce n'est pas là un fait isolé. En 1879, la rédaction de la *Revue de l'Instruction publique* écrivait, à propos du rapport de M. Olin sur l'enseignement moyen : « Nous appartenons à l'enseignement supérieur et nous sommes chargés de cours relatifs à l'antiquité classique, mais nous avouons en toute humilité que, parmi les auteurs grecs et même parmi les latins, il en est plus d'un que nous ne lisons pas *couramment*. »

Il serait donc puéril de craindre que ces exercices de traduction ne deviennent une simple routine.

Outre que les humanités sont salutaires à cause de la logique et la finesse des langues anciennes, à cause du per-

[1] DELBŒUF. *Le latin et l'esprit d'analyse.*

Digitized by Google

pétuel raisonnement auquel on est astreint pour déchiffrer la moindre phrase, il faut encore ajouter les efforts que doit faire l'intelligence pour saisir l'esprit des œuvres de ces temps reculés, où tout, civilisation, mœurs, idées, différaient tant de ce qu'elles sont à présent.

Il faut un long et patient travail pour acquérir, non pas seulement la connaissance, mais encore le sentiment de l'antiquité, car le champ de la philologie classique est vaste; *elle ne se propose pas seulement d'établir des faits particuliers ni de connaître des formes abstraites, mais d'embrasser l'esprit antique tout entier dans les œuvres de la raison, du sentiment et de l'imagination* [1].

C'est pour toutes ces raisons que les langues anciennes l'emportent sur les langues modernes comme gymnastique intellectuelle, et si l'on en croit un des mathématiciens les plus distingués de l'Allemagne, les humanités l'emportent sous ce rapport même sur les mathématiques.

« On entend très souvent exprimer l'opinion, dit M. Schlömilch, que les mathématiques constituent une excellente école de logique; mais il me paraît que cette opinion est complètement erronée. Certes, je ne veux pas dire que les mathématiques n'obéissent pas aux lois de la logique; j'affirme seulement que la sphère des mathématiques se trouve au-dessus de la logique... L'habitude des opérations logiques ne peut être acquise par les mathématiques, parce que ces opérations n'ont qu'une signification très secondaire dans cette science et disparaissent dans la multitude des combinaisons. Mais les mêmes opérations logiques paraissent avec toute leur force convaincante dans la grammaire, et voilà pourquoi l'étude des langues est le meilleur et unique moyen d'une éducation logique de l'entendement. Que si l'élève, après avoir appris une langue, l'oublie entièrement avec le temps, il conservera toujours la discipline de l'esprit. S'il faut décider la question de savoir quelles langues, des modernes ou des anciennes, constituent le meilleur moyen d'éducation

[1] Otfried Müller.

Digitized by Google

logique, je donne décidément la préférence aux langues anciennes [1]. » Les raisons invoquées par M. Schlömilch pour justifier sa préférence sont à peu près identiques à celles que nous avons exposées.

Mais ce qui, mieux que tous les raisonnements, justifiera notre proposition, c'est l'expérience, les résultats obtenus par ceux qui ont passé par la discipline des humanités.

Les témoignages sont nombreux. Selon M. Hegener, professeur à l'école militaire, « ses collègues de l'école militaire et lui-même ont toujours constaté que les humanistes l'emportent *régulièrement* sur les autres récipiendaires à l'examen d'entrée ou tout au moins dans toutes les études subséquentes ».

Il en est de même aux écoles spéciales de Gand et de Liége.

M. Andries, ingénieur des ponts et chaussées, professeur de mécanique à l'école du génie civil de Gand, dans un discours rectoral prononcé en 1868-69, dit « qu'il est incontestable qu'en général les élèves humanistes montrent pour les sciences mathématiques une aptitude *au moins* égale à celle des élèves qui viennent des sections professionnelles, tout en possédant une plus grande facilité pour exprimer leurs idées avec précision et élégance ». En 1874, M. A. de Heesden, conseiller d'État de Russie, eut l'occasion de voir M. Andries, qui lui affirma qu'une expérience plus prolongée avait affermi en lui la conviction *que les meilleurs élèves des écoles spéciales sont ceux qui viennent des sections des humanités*. M. Roulez, alors directeur de l'école spéciale du génie civil, partageait cette conviction.

M. de Cuyper, professeur de mécanique à l'école des mines de Liége, émettait la même opinion en 1870, et en l'année 1875 il insista de nouveau sur la supériorité que prennent les humanistes sur leurs camarades. M. Schmidt, professeur de géométrie descriptive à la susdite école, avait constaté le même fait.

[1] *Revue de l'Instruction publique*, t. XXIII, p. 293.

Digitized by Google

Si nous passons à l'étranger, les témoignages ne sont pas moins concluants.

En 1871, M. le professeur Tilscher, recteur de l'institut polytechnique de Prague, affirma que lui et ses collègues préféraient *un* élève humaniste, à une *dizaine* de réalistes, vu que les humanistes, après avoir appris le dessin, devenaient les meilleurs étudiants, *grâce à leur plus grande maturité intellectuelle*... L'enseignement classique donné par les gymnases est la meilleure préparation, ajoutait-il, même pour les instituts polytechniques.

En 1873, M. de Heesden eut l'occasion de voir à Vienne M. de Grimburg, professeur de construction de machines à l'institut polytechnique. Ce savant lui affirma, de la manière la plus positive, que l'éducation classique est décidément préférable à celle donnée dans les écoles réales, et qu'il regarde ces écoles comme tout à fait superflues pour la préparation des élèves aux hautes études techniques. Ses collègues partageaient son opinion.

M. Koristka, recteur émérite de l'institut polytechnique de Prague, le chimiste Liebig, son beau-frère M. Knapp, professeur de chimie industrielle à l'institut polytechnique de Brunswick, M. Schlömilch, dont nous avons déjà invoqué l'autorité, tous sont unanimes à dire que le humanistes l'emportent sur les réalistes dans les études scientifiques.

M. Schlömilch avoue même un fait piquant. Pendant les vingt-cinq années qu'il a été attaché à l'institut polytechnique de Dresde, en qualité de professeur et de directeur, *pas un seul* de ses collègues n'a fait étudier un de ses fils à une école réale : pas même un de ceux qui avaient étudié eux-mêmes à des écoles réales. « *Ces derniers*, ajoute-t-il, *disaient qu'ils se ressentaient trop des lacunes que leur avait laissées le manque d'une éducation humaniste.* »

Il y a à Berlin le gymnase classique Frédéric-Guillaume, qui a aussi une section réale, le tout dirigé par un même directeur. M. Steinman, l'auteur du rapport dont cet extrait est tiré, visita la rhétorique de la section classique et y assista à une leçon d'algèbre donnée par M. Schellbach, professeur

Digitized by Google

qui jouit d'une grande réputation en Allemagne. Celui-ci proposa aux élèves de résoudre une équation qui exigeait un calcul assez compliqué. Ce problème fut résolu mentalement dans l'espace d'environ une demi-heure, et les 22 élèves de la classe y prirent part alternativement, d'après l'indication du professeur. Après la leçon, M. Steinmann félicita le professeur et lui exprima son étonnement sur l'habileté des élèves; en même temps, il lui demanda ce qu'il fallait attendre des élèves de la classe correspondante de la section réale, si les humanistes arrivent à d'aussi beaux résultats. Mais grand fut l'étonnement de M. Steinmann, quand le professeur lui répondit, de la manière la plus positive, que les élèves des écoles réales n'arrivent *jamais à de pareils résultats, parce qu'ils ne savent pas penser avec autant de clarté que les humanistes*.

M. Bolley, professeur à Zurich, s'exprime de la sorte : « M apropre expérience me fait dire que, parmi mes nombreux auditeurs de l'institut polytechnique, plusieurs avaient fait leurs études dans des gymnases et n'avaient jamais étudié la chimie, et presque tous saisissaient le sens de mes leçons avec plus de promptitude que la majorité des élèves d'écoles réales, professionnelles et industrielles. »

M. Veith, professeur de construction de machines au même institut, assura à M. de Heesden que les élèves qu'il préférait étaient les humanistes, parce que, au bout d'un an, ils dépassent les réalistes.

Le même fait a été remarqué en Italie, où, selon E. Pognini, directeur de la chancellerie de l'université, les humanistes l'emportent sur les élèves des instituts techniques dans les écoles d'ingénieurs, et en Hollande, où, selon un professeur de l'université de Groningen, les élèves les plus forts en mathématiques sont presque toujours ceux qui ont fait toutes les classes des gymnases [1].

[1] Nous avons puisé tous ces renseignements dans un travail de M. A. de Heesden, intitulé : *Gymnases et écoles professionnelles*, où il a consigné les résultats d'une mission à lui confiée par le gouvernement russe en 1873-74-76 et publié dans la *Revue de l'Instruction publique*, 1880.

Digitized by Google

Nous pourrions encore citer une foule de témoignages tout aussi probants, mais nous devons nous borner.

Nous pensons, au reste, que ceux que nous avons rapportés sont suffisants pour prouver que les humanités constituent une gymnastique intellectuelle sans rivale, et qu'elles remplissent ainsi le but principal de l'enseignement moyen : donner aux universités des jeunes gens dont l'esprit soit arrivé à une maturité suffisante et à une assez grande souplesse pour profiter de son enseignement.

L'expérience prouve, et on peut l'affirmer sans être taxé d'exagération ou d'exclusivisme, que les humanistes forment l'élite de la jeunesse des écoles. Les professionnelles peuvent produire quelques brillants sujets, mais, pour juger de la valeur d'un enseignement, on doit tenir compte non des *individualités*, mais de la *généralité*.

II

Le second avantage que procurent les humanités, c'est de mettre à notre portée la lecture des auteurs anciens; les littératures greque et latine comptent assez d'œuvres remarquables, pour que ce ne soit pas là un avantage méprisable. Quoique les littératures modernes aient produit des chefs-d'œuvre qui s'imposent à l'admiration de tous et que nul n'a le droit d'ignorer, ceux de l'antiquité s'imposeront toujours à l'admiration des hommes. La lecture de penseurs tels que Thucydide et Tacite, Démosthènes et Cicéron, de poètes tels qu'Homère et Eschyle, Sophocle et Euripide, Horace et Virgile ne deviendra jamais indifférente pour la culture de l'esprit humain.

On a opposé à cette assertion un argument qui pourrait sembler assez sérieux au premier abord : On lit les anciens pour le fond ou pour la forme; *si c'est pour le fond, une traduction suffit, et quant à la forme littéraire, nous sommes incapables de l'apprécier exactement.* Mais quand on sait dans quel état nous sont parvenues les œuvres de l'antiquité, on

Digitized by Google

comprend qu'une traduction ne saurait, dans la plupart des cas, remplacer l'original.

Si les textes ne présentaient pas de variantes, si on était toujours d'accord sur leur interprétation même, ce système pourrait, à la rigueur, être accepté. Mais nous supposons qu'un historien veuille lire l'Agricola de Tacite et qu'il ne sache pas le latin, quelle traduction pourra remplacer l'original? Comparez les textes de Gantrelle, de Burnouf et de Cornelissen, et vous comprendrez l'impossibilité devant laquelle il se trouvera.

Et les poètes, les lira-t-on aussi dans une traduction? Comment rendre tout ce qui regarde la forme, l'allure du vers, sa facture, enfin tout ce qui est le propre de l'artiste, ce qui fait précisément l'harmonie et la beauté du vers? Horace et Catulle traduits ne seront jamais qu'une caricature d'Horace et de Catulle.

Sans doute, nos rhétoriciens ne comprennent pas grand'chose à la poésie grecque ou latine, mais cela prouve simplement que l'enseignement est insuffisant. En effet, la prosodie et la métrique latines sont enseignées chez nous d'une manière absurde, et la prosodie et la métrique grecques ne le sont pas du tout. Néanmoins, toute étude sérieuse du latin et du grec devrait comporter celle de la quantité, sinon on ne peut rien comprendre à la structure des chœurs tragiques et comiques, pas plus qu'à celle de la poésie lyrique, où la question des rythmes est si importante. De plus, l'ignorance de la quantité expose aux erreurs les plus grossières dans l'interprétation des poètes, et la place de l'accent, si important dans les langues anciennes, dépend uniquement de la quantité.

Ajoutez que les meilleures traductions laissent souvent à désirer sous le rapport de la fidélité. C'est ainsi que la remarquable traduction de Tacite par Burnouf renferme cependant des contre-sens. Quant à prétendre que la forme littéraire nous échappe, c'est là une affirmation erronée et fausse. Sans doute, l'antiquité nous est imparfaitement connue, et il y a bien des allusions dont le sens nous échappera toujours;

Digitized by Google

mais de là à prétendre qu'on ne peut juger de la forme, il y a loin. Il n'est pas besoin d'avoir le sens littéraire bien délicat ni bien exercé pour sentir la différence entre le style de Cicéron, de Tacite, de Salluste et de Tite-Live, entre celui d'Horace et de Lucrèce, ou de Xénophon et de Thucydide. Le sentiment littéraire peut même arriver à des résultats prodigieux. Un philologue allemand, M. Drobisch, a montré, en 1866, qu'au point de vue de la facture, le vers de Stace se rapproche de celui d'Ovide. Or, il y a déjà quarante ans que M. Nisard, qui n'était point métricien, disait que Stace, sans le savoir, est un ovidien.

Encore une fois, nos élèves n'en sont pas là, sans doute. Mais nous ne pensons pas que les jeunes Belges soient moins intelligents que les élèves hollandais, allemands ou scandinaves, qui non seulement comprennent facilement, au moins les auteurs de difficulté moyenne, mais encore prononcent le latin et le grec suivant la quantité et l'accent.

Et voyez l'inconséquence! On déplore que, chez nous, les jeunes gens n'aient pas le goût littéraire plus exercé, plus délicat, et on veut supprimer ce qui seul peut le développer. C'est ainsi que M. Olin, dans son rapport sur l'enseignement moyen, disait que l'enseignement « devrait aboutir à donner aux jeunes gens une idée complète de la littérature classique; qu'il devrait les mettre en état de comprendre à livre ouvert tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité latine; que les fastidieuses leçons de grammaire et de syntaxe n'épurent point le goût de l'élève, ne lui élèvent point l'âme et qu'elles sont sans action sur son imagination; que les exercices de prosodie et les discours latins, les thèmes et les narrations, tout ce bagage suranné d'une époque qui n'est plus la nôtre, aura à disparaître des programmes ». « Que l'on consacre ces heures précieuses, dit-il, à faire ressortir les mérites littéraires des grands auteurs classiques, qu'on mette les enfants à même de lire sans fatigue et sans effort ces admirables pages qui défient l'action du temps. »

Comment! les professeurs d'université eux-mêmes avouent qu'ils ne lisent pas tous les auteurs *couramment*, et des rhé-

Digitized by Google

toriciens devraient le faire! Bien plus, ils devraient en être capables, mais sans apprendre la grammaire, donc sans apprendre la langue. Quelle aberration! Une langue se compose de mots, ces mots revêtent certaines formes et s'agencent d'une certaine manière, c'est-à-dire que, dans une langue, il y a un vocabulaire, une lexigraphie, une syntaxe.

Mieux on les connaîtra, mieux on saura la langue. Mieux on saura la langue, mieux pourra-t-on apprécier les mérites et les défauts des auteurs qui ont écrit dans cette langue; or, le seul moyen de bien apprendre la grammaire, c'est-à-dire la langue, c'est de faire beaucoup d'exercices. Sans grammaire, le sentiment littéraire risque à chaque instant de se fourvoyer. La grammaire, comme l'a dit excellemment M. Benoist, la grammaire n'est pas le but dernier de notre connaissance, elle est l'instrument d'un effort plus élevé de notre esprit [1].

Si vous voulez que les jeunes gens lisent et goûtent les œuvres littéraires, faites d'abord qu'ils puissent les comprendre.

Et ne croyez pas que les leçons de grammaire soient nécessairement fastidieuses; sans doute, elles le sont souvent, trop souvent même; mais c'est là une question de méthode et de science : tout enseignement est perfectible. La grammaire, étudiée d'après les principes de la grammaire comparative et historique, est, au contraire, une science des plus intéressantes, parce qu'elle cherche et donne le pourquoi des choses.

Nous croyons devoir relever ici un reproche que l'on a fait, à tort, aux philologues, à savoir qu'ils méprisent les littératures modernes. C'est puéril. On peut fort bien aimer Homère, Eschyle, Aristophane, tout en admirant les *Nibelungen*, Shakespeare et Molière. Qui, plus que le philologue, a besoin des langues vivantes?

[1] Thurot cite comme exemple : *Sunt lacrymæ rerum*, qui signifie simplement : « Il y a des larmes pour le malheur », et où l'on a souvent cru découvrir : *le pleur silencieux des choses*. — Reinach.

Digitized by Google

III

La connaissance du latin est indispensable pour la connaissance scientifique du français.

Sans latin, pas de connaissance scientifique du français possible. La grammaire française, telle qu'elle est encore enseignée, contient une foule de particularités, d'observations, de remarques, de règles qui paraissent arbitraires et d'exceptions qui semblent capricieuses, parce qu'elles ont leur raison d'être dans le latin [1]. Quelques exemples entre mille le montreront clairement.

Quand, en français, les adjectifs ne sont pas terminés par un *e* muet au masculin, ils en prennent un pour former le féminin. Un seul adjectif fait exception, c'est l'adjectif *grand*, dans les locutions telles que grand'mère, grand'route, grand'-place. Cela semble arbitraire. Les anciens grammairiens n'en avaient pas compris la raison, et croyaient à l'élision de l'*e* muet; de là l'apostrophe.

L'explication se trouve dans le latin. Primitivement, le français ne mettait l'*e*, signe du féminin, qu'aux adjectifs qui prenaient *a* au féminin en latin. Or, *grandem*, n'ayant qu'une terminaison pour le masculin et le féminin, a donné *grand* pour les deux genres. Perrault écrit donc fort correctement, *mère grand*.

L'article français dérive encore du latin. En effet, en français, comme en grec, comme en allemand et dans les langues romanes, l'article doit son origine à une extension de l'adjectif démonstratif. En français, il vient de *ille*, qui a donné *le; illam*, *la*, et *illos*, *les*. Ce n'est que vers le XIV^e^ siècle que la déclinaison a disparu en français; seul, l'accusatif est resté.

Citons encore l'*s* du pluriel, qui provient de l'*s* qui formait au moyen-âge le cas régime du pluriel, et en latin l'accusatif pluriel.

[1] P. THOMAS.

Digitized by Google

Dans le vocabulaire, c'est encore l'élément latin qui domine. On compte, en effet [1] :

I. Mots d'origine inconnue, 650.

II. Mots d'origine populaire, 4,260, qui se répartissent comme suit :

Élément latin (mots primitifs).	3,800
Élément germanique	420
Élément grec.	20
Élément celtique	20

III. Mots d'origine étrangère, 917.

IV. Mots d'origine historique, 115; onomatopées, 40.

Soit un total de 5,977 mots primitifs. Le dictionnaire de l'Académie contient 27,000 mots, soit donc une couche de 21,000 mots créés, ou *dérivés*. Le peuple a créé ces mots par composition ou par dérivation; les savants les ont créés en empruntant directement une foule de mots au grec et au latin. Ce sont là les mots *primitifs*, qui constituent le fond même de la langue, et qui ont produit le plus de dérivés et de composés. Les mots d'origine étrangère sont, en général, improductifs.

Il est donc facile de se convaincre combien l'élément latin domine tous les autres. Ce phénomène, au reste, s'explique aisément. La langue latine populaire fut transportée en Gaule par les soldats de César et les colons romains, et elle s'imposa peu à peu aux habitants moins civilisés des Gaules, en vertu d'une loi historique constante : lorsqu'une civilisation arrivée à maturité entre en contact avec une civilisation décrépite ou enfantine, c'est celle-ci qui disparaît. Les Gaulois furent donc romanisés, le celtique disparut peu à peu et il n'en resta que de faibles traces; plus tard, les invasions germaniques introduisirent environ 420 mots dans la langue française, mais le fond du vocabulaire resta latin, et la syntaxe demeura exclusivement latine. C'est ainsi que se for-

[1] Voir BRACHET, *Dictionnaire étymologique*. Introduction, p. LXX.

Digitized by Google

mèrent la *langue d'oïl* et la *langue d'oc*, comprenant chacune quatre dialectes. Celui de l'Ile de France, ou le français, devint prépondérant au XIV^e^ siècle, lorsque la Normandie, la Picardie, la Touraine, le Berry, la Champagne furent réunis au domaine royal, dont le noyau primitif était dans l'Ile de France. Plus tard, la défaite des albigeois et l'extension graduelle du domaine royal établirent cette langue sur toute la France.

On comprendra aisément, donc, que sans le latin, l'étude *scientifique* du français est impossible, et j'ajouterai qu'ici la connaissance de la prosodie latine est *indispensable*, car dans la transformation du latin en français, les voyelles ont eu un sort différent, selon qu'elles sont brèves ou longues, toniques ou atones, et la place de l'accent latin dans les mots de plus de deux syllabes dépend uniquement de la quantité de la pénultième.

Nous devons signaler ici une erreur avancée par certains adversaires des humanités. Si le français dérive du latin, a-t-on dit, celui-ci, à son tour, dérive du grec, qui lui-même dérive du sanskrit; donc, logiquement, pour savoir le français, il faudrait étudier le sanskrit.

Le raisonnement est exact, mais les prémisses sont fausses. Le français dérive du latin, mais le latin ne dérive pas du grec, ni le grec du sanskrit. Bien loin de dériver du grec, le latin a parfois mieux conservé les formes aryennes primitives que le grec lui-même.

La grammaire comparée a démontré que le sanskrit, le zend et l'arménien, le grec, les langues italiques (latin, osque, ombrien), le celtique, le vieux slave, le lithuanien, le gothique et le vieux haut-allemand, sont des langues sœurs.

Le sanskrit n'est pas le *père* du grec et du latin, c'est un *frère aîné* de ces deux langues.

Le latin ne dérive pas du grec, mais d'une ancienne langue italique, *sœur* de l'ancien grec et *mère* des dialectes congénères de l'Italie [1].

[1] S. REINACH, *Manuel de philologie.*

Digitized by Google

On a prétendu aussi que la connaissance des langues anciennes n'aidait pas à l'étude des étymologies, qu'on a voulu faire passer pour une espèce d'art divinatoire. C'est, en effet, ce qu'elle était jadis; mais depuis que la grammaire comparée a découvert les *lois phonétiques* ou lois des transformations régulières par lesquelles ont passé les sons, l'étude des étymologies est devenue une science, difficile sans doute et des plus délicates, *mais elle est une science*, et d'une exactitude mathématique.

L'étymologiste peut décomposer les mots, suivant des règles fixes et invariables, avec la même exactitude que celle du chimiste pour décomposer un corps. Sans doute, il y a encore bien des problèmes à résoudre, bien des faits à éclaircir; mais quelle science oserait se vanter d'avoir résolu tous les problèmes qu'elle soulève?

IV

Les études humanitaires sont utiles pour les études juridiques et médicales.

Nous avons montré comme quoi l'étude des humanités est une discipline sans rivale pour le développement de l'intelligence; nous avons attiré l'attention sur la valeur de la connaissance des littératures anciennes pour elles-mêmes, et sur la nécessité de cette connaissance pour l'étude scientifique du français.

Si les philologues, romanistes et autres, les linguistes, ont besoin de savoir ces langues, on ne saurait non plus contester que les historiens et les philosophes ne peuvent s'en passer. Abstraction faite de l'histoire ancienne, les sources de l'histoire du moyen-âge sont pour la plupart écrites en latin, et quelles que soient les idées du philosophe sur les problèmes qui, depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, ont attiré l'attention des hommes, il ne pourra se passer de la lecture de Platon et d'Aristote, — ne fût-ce que pour les réfuter.

On voudra peut-être bien nous concéder aussi que c'est se

Digitized by Google

donner beaucoup de peine sans grande nécessité, que de travailler pendant vingt ans à la composition du *Volapŭk* ou de toute autre langue universelle, alors qu'on a à sa disposition une langue qui non seulement est universelle, mais a, outre une foule d'autres avantages, celui de posséder une riche littérature. Car enfin, si le besoin d'une telle langue se fait sentir, ne serait-il pas plus simple, plus pratique et plus raisonnable de choisir tout simplement le latin? Nous voulons bien que le latin qu'on écrira ne sera pas d'une élégance ni d'une pureté cicéroniennes; mais qu'importe, si l'on se fait partout comprendre?

Outre les avantages que nous venons d'énumérer, nous disons qu'il est aussi utile au futur juriste et au futur médecin. On a prétendu le contraire : En effet, dit-on, le droit romain est sans utilité aucune, et le latin ne sert au médecin que pour tromper ses malades.

On pourrait répondre, en thèse générale, ce que disait M. Burckhardt, professeur de mathématiques à l'université de Bâle [1] : « Selon mon opinion, le but principal (de l'enseignement moyen) doit être de guider la jeunesse, jusqu'à la maturité nécessaire pour le travail scientifique, dans les études universitaires. Cette maturité est la base commune pour toute sorte de hautes études scientifiques. »

Mais il n'est pas nécessaire de rester sur le terrain des généralités, car l'utilité du droit romain nous semble peu contestable, si nous en jugeons d'après l'opinion de jurisconsultes et de professeurs des plus distingués.

Le droit civil romain est-il pour nous un droit étranger? est-il un droit mort?

« Nullement, dit M. Rivier, professeur à l'université de Bruxelles [2]; certaines de ses institutions sont mortes, parce qu'elles étaient liées à un ordre de choses qui est passé, peut-être sans retour. Mais, dans son ensemble, il vit : bien plus, il nous appartient, il fait partie de notre droit, il est la source

[1] *Verhandlungen des Vereins schweizerischer Gymnasiallehrer in der Jahres-Versammlung zu Sanct-Gallen*. Aarau, 1869, p. II.

[2] Leçon d'ouverture, 1867.

Digitized by Google

la plus importante de notre Code. Car c'est de Rome que viennent les lois que la France nous a léguées : phénomène naturel et nécessaire, comme vous le montrera le coup d'œil rapide que nous allons jeter ensemble sur les origines du Code Napoléon. »

M. Rivier expose ensuite l'histoire du droit romain au moyen-âge, alors qu'on le considérait comme la *raison écrite*, puis sa prépondérance à l'époque de la Renaissance, et arrive ainsi à la Révolution française. Quand Napoléon voulut doter la France d'une loi civile uniforme, on arriva à une transaction entre le droit romain et le droit coutumier. Aussi le Code est-il en grande partie romain et ne saurait-il se comprendre sans une connaissance approfondie du droit romain.

Que disent, du reste, les rédacteurs du Code eux-mêmes?

« Qu'il me soit permis de signaler ici, disait Gary au Corps législatif, une erreur répandue par l'*ignorance* et que la *paresse* pourrait peut-être accréditer : c'est qu'il suffira désormais à ceux qui se destinent à l'étude des lois de connaître le Code civil. Nous ne pouvons assez leur répéter que, à l'exemple de nos plus grands magistrats et de nos plus célèbres jurisconsultes, ils doivent étudier le droit *dans sa source la plus pure*, dans les lois romaines. Ce n'est que dans les recherches et dans la méditation de ce *monument immortel de sagesse et d'équité* que peuvent se former ceux qui aspirent à l'honorable emploi d'éclairer leurs concitoyens sur leurs intérêts ou de se prononcer sur leurs différends. »

« Jamais vous ne saurez le nouveau Code civil, disait Portalis, si vous n'étudiez que ce Code. Les philosophes et les jurisconsultes de Rome sont encore les instituteurs du genre humain. C'est en partie avec les riches matériaux qu'ils nous ont transmis que nous avons élevé l'édifice de notre législation nationale. Rome avait soumis l'Europe par les armes, elle l'a civilisée par ses lois. »

Et Merlin, qui plus qu'un autre a vécu dans la Révolution, dont il fut trop partisan, et qu'on ne soupçonnera donc pas d'un amour superstitieux des vieilles choses, Merlin recommande en ces termes l'étude du droit romain à la jeunesse :

Digitized by Google

« Jeunes gens, étudiez sans relâche les lois romaines ! Sans cela, vous ne serez jamais que des praticiens, toujours exposés à prendre les erreurs les plus graves pour les vérités les plus constantes. »

Nous empruntons ces citations à l'ouvrage de M. Rivier, qui, après avoir fait quelques réserves, ajoute : « Je dis, sans crainte d'être taxé d'exagération, que même si le droit romain ne formait pas la base matérielle et la source du droit moderne, il mériterait d'être étudié comme l'idéal de notre perfectionnement juridique. Il s'impose à nous, si nous voulons former et nourrir notre sens juridique, développer, assouplir, fortifier l'organe qui, dans notre cerveau, distingue, raisonne et juge. »

Récemment encore, le savant M. Nypels, de Liége, disait, en s'adressant aux étudiants en droit, qu'il ne savait trop leur recommander l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité; et exprimait ses regrets au sujet de l'abandon de l'étude des lettres par les étudiants.

Que dirons-nous de la médecine? Étant absolument étrangers aux études médicales, nous avons cherché quelle était l'opinion des médecins eux-mêmes.

Il est suffisamment connu que Littré était médecin et philologue, et qu'il s'occupa spécialement de l'histoire de la médecine. Voici comment le docteur Daremberg s'exprime au sujet de ses travaux sur Hippocrate :

« Avant lui (Littré), on trouvait dans Hippocrate l'histoire d'une foule de maladies sur lesquelles il était impossible de mettre une étiquette moderne. On pensait qu'il parlait d'affections éteintes ou de cas mal observés. Une étude attentive a démontré à M. Littré qu'Hippocrate avait su observer, plus de trois cents ans avant Jésus-Christ, des faits que les modernes ont cru découvrir de nos jours. Ainsi, dans les *Épidémies*, on trouve la description d'une maladie caractérisée par de la toux et qui se terminait souvent par des paralysies. Quelle était cette maladie, que l'on appelait « épidémie de

[1] *Revue des Deux Mondes*, p. 643 et suiv. 1882. Livraison du 1er août.

Digitized by Google

Périnthe », ne pouvant pas la rapprocher d'une affection actuelle? M. Littré nous a montré qu'il s'agissait là tantôt des paralysies qui surviennent après l'angine couenneuse, et bien décrites, en 1860, par Trousseau et Maingault, tantôt de celles qui se manifestent à la suite des angines inflammatoires simples, comme l'a montré Gubler. Ainsi, pendant vingt-deux siècles, cette connexité entre les paralysies et les angines était restée enfouie dans les ténèbres, et ses nouveaux observateurs ne se doutaient certes pas qu'ils avaient été, dans cette voie, précédés par Hippocrate. C'est encore M. Littré qui a montré qu'Hippocrate, avant nos contemporains, avait décrit la paralysie d'une moitié du voile du palais accompagnant la paralysie de la moitié de la face, le bruit de cuir neuf perçu dans la poitrine des individus affectés de pleurésie avec des fausses membranes; qu'il avait employé les appareils et les procédés les plus ingénieux pour réduire les fractures et les luxations, même celles des vertèbres; qu'il avait affirmé avec raison que les lésions du côté droit du cerveau déterminaient la paralysie des membres du côté gauche. Dans la collection hippocratique, on trouve aussi mentionné l'érysipèle de la gorge comme compliquant l'érysipèle de la peau, l'atrophie musculaire à la suite des paralysies, l'érysipèle gangréneux, les kystes hydatiques du poumon, etc. »

« Voilà ce qu'a découvert M. Littré en sachant lire Hippocrate, tant il est vrai que l'intelligence et l'interprétation des livres anciens dépendent du progrès actuel des sciences! La science d'aujourd'hui est fille de la science d'hier. Pour retrouver le fil conducteur entre le passé et le présent, il faut lire les anciens, voir combien, au milieu de son évolution rapide, la médecine a laissé en chemin d'essais, d'indications, d'institutions, qu'il serait sage de ne pas perdre et qu'une étude intelligente peut nous rendre. Au milieu du fouillis presque inextricable de la pharmacopée antique, on trouve des aperçus fort curieux. Dans Hippocrate, on lit des observations fort intéressantes sur l'ellébore, très en honneur à cette époque pour le traitement des affections fébriles et complètement oublié depuis bien des siècles; de nos jours, on a retiré de

Digitized by Google

l'ellébore un alcaloïde, la vératrine, possédant les mêmes propriétés sédatives que le médicament donné par le médecin de Cos pour modérer les phénomènes inflammatoires. Il y aurait des essais analogues à faire sur les autres drogues empiriques des anciens. *Que de choses on a été obligé de réinventer depuis eux!*

« Un contemporain d'Hippocrate faisait des frictions générales à tous les fiévreux et surtout aux fiévreux atteints d'une maladie consomptive, comme la phtisie. Combien de médecins pensent que ce traitement date de quelques années! Et la ligature des artères à la suite des amputations, elle est bien ancienne, car Paul d'Égine en parle; mais on l'avait complètement oubliée, et il a fallu qu'Ambroise Paré la réinventât. La torsion de ces mêmes artères, qui a été proposée il y a une dizaine d'années, est décrite tout au long dans Galien. Quant à l'inoculation de la petite vérole, elle était pratiquée au IIe siècle, comme le prouvent ces vers de l'école de Salerne :

> Pour éloigner d'un fils ce poison délétère,
> Inocule en sa veine un virus salutaire.
>
> (Trad. MEAUX-SAINT-MARC.)

« Les anciens et les Arabes au moyen-âge opéraient la cataracte par la succion, que M. Laugier a cru imaginer pour la première fois, il y a une trentaine d'années.

« Cette liste *très écourtée* des découvertes renouvelées des Grecs serait bien incomplète, si nous ne signalions la trouvaille la plus importante que M. Littré ait faite au milieu des œuvres d'Hippocrate. C'est celle des *fièvres rémittentes ou pseudo-continues* de Grèce, dont parlent à chaque instant les auteurs hippocratiques et que les commentateurs du centre de l'Europe avaient complètement méconnues. M. Littré lui-même, dans son article *fièvre typhoïde* du *Dictionnaire en trente volumes*, avait considéré ces fièvres comme des fièvres typhoïdes. Mais depuis ce temps nos soldats avaient été en Morée (1828). Là, nos officiers de santé militaires se virent aux prises avec un ennemi absolument nouveau : les uns le regardèrent comme étant la fièvre typhoïde, les autres, comme

Digitized by Google

une entérite grave, d'autres enfin, ne regardant guère, se contentèrent de saigner à blanc, selon la méthode de Broussais. Quelques années plus tard, ces mêmes médecins passèrent en Afrique et ils se retrouvèrent en face du même ennemi : ils saignèrent de plus en plus, et les malades moururent presque tous. Il faut arriver en 1836 pour rencontrer un médecin modeste, mais observateur éclairé et convaincu, M. Maillot, qui osa renverser toutes ces idées erronées et appeler les fièvres d'Afrique irritations cérébro-spinales intermittentes. M. Littré lut ce mémoire, et ce fut une révélation pour lui. Il comprit que la pathologie d'Hippocrate n'était pas la pathologie d'un Parisien, d'un Londonien ou d'un Viennois, mais bien la pathologie de la Grèce, et que les fièvres d'Hippocrate étaient les fièvres des pays chauds, causaient le gonflement de la rate et la douleur des flancs, comme l'avait parfaitement observé le médecin de Cos. Cette découverte de M. Littré eut une portée immense; elle démontra d'une façon irréfutable que ces fièvres de Grèce et d'Algérie, soi-disant inflammatoires, faisaient partie de la grande famille des fièvres paludéennes, et qu'il fallait les traiter par la quinine, comme les médecins anglais le faisaient depuis longtemps dans l'Inde. M. Maillot s'empara avec ardeur de la découverte de M. Littré, et lui fit porter fruit auprès de nos pauvres soldats d'Afrique, que les émanations telluriques et la saignée décimaient. Voilà, certes, une conquête de la science au profit de la civilisation que l'histoire de la médecine peut bien revendiquer.

« On voit combien est fécond pour le médecin le commerce avec les médecins anciens. »

M. Daremberg n'est pas seul à juger ainsi. Au congrès médical d'Amsterdam de 1879, le célèbre Virchow a fait une conférence sur l'utilité des humanités et le Dr Richet, qui rapporte le fait, est lui-même tout aussi catégorique. « M. Virchow, dans une de ses conférences, a insisté, et avec raison suivant nous, sur la nécessité pour les médecins de commencer leurs études médicales par de fortes études littéraires. Tout le monde ne peut pas, a-t-il dit, faire comme

Digitized by Google

moi, et se remettre, à soixante ans, à l'étude du grec de manière à lire Hippocrate dans le texte. Cependant, il est clair qu'en étudiant les chefs-d'œuvre produits par les grands hommes de l'antiquité, le jeune homme qui doit devenir un savant s'imprègne de cet esprit profond et sage. »

Non, rien ne peut suppléer à l'éducation virile que donne la fréquentation des grands penseurs d'autrefois. « Il n'est pas sans intérêt de rapporter cette opinion de M. Virchow dans ce moment d'*utilitarisme*, continue M. Richet. On croit naïvement que le temps passé à étudier le latin ou le grec est du temps perdu; c'est là une erreur qui serait *funeste si elle était suivie d'une réforme en ce sens.* Ce n'est pas tout que de savoir les faits, il faut encore une méthode de penser et d'écrire. Or, les Grecs sont ceux qui ont le mieux pensé et le mieux écrit. On nous dit sans cesse qu'à l'étranger, les études littéraires n'ont pas l'influence prépondérante qu'elles ont chez nous; on voit qu'il n'en est rien, puisqu'un des premiers savants de l'Allemagne reconnaît l'avantage de ces études premières qui donnent à l'esprit une direction et une discipline excellentes [1]. »

Il n'est pas sans intérêt de rappeler qu'un décret du 19 février 1852 dispensa en France les étudiants des facultés de médecine du diplôme de bachelier ès lettres; six années ne s'étaient pas écoulées que *les facultés et les plus illustres médecins eux-mêmes déclarèrent qu'on avait abaissé le niveau intellectuel du corps médical.* Les étudiants cependant devaient produire le diplôme de bachelier ès sciences. Un décret du 23 août 1858 les assujettit de nouveau à produire le diplôme de bachelier ès lettres.

Nous finirons ces citations en rapportant encore les paroles de l'illustre physiologiste Dubois-Raymond, de Berlin [2]. « Je regrette d'avoir à témoigner ici une impression qui devient en moi de plus en plus vive, avec le cours des temps : c'est qu'en moyenne, *l'instruction classique* des étudiants en médecine

[1] *Revue des Deux Mondes.* Le congrès médical d'Amsterdam, 1er novembre 1879.

[2] *Revue scientifique*, 19 janvier 1878, p. 682.

Digitized by Google

laisse beaucoup à désirer. Beaucoup d'entre eux savent mal la grammaire latine; leur vocabulaire latin et leur vocabulaire grec sont très bornés, ils sont incapables de donner l'étymologie des termes techniques dérivés du grec, si fréquents en médecine, et cela peu d'années après avoir passé leur examen d'humanités; il en résulte clairement qu'au moment de l'examen, l'insuffisance de leur instruction avait été dissimulée par une sorte d'entraînement mécanique.

« J'ai eu peu d'occasions d'apprécier jusqu'à quel point ces jeunes gens s'étaient rendus familiers avec le monde antique, avec les personnes, les idées et les formes, et jusqu'à quel point ils avaient le sentiment de notre dépendance et de notre descendance intellectuelle à l'égard des anciens, sentiment qui est le propre de l'humanisme. Mais en voyant leur indifférence à l'égard des idées générales et de l'enchaînement historique des faits, j'ai peine à croire qu'ils se soient abreuvés aux sources antiques. »

V

Nous voici enfin arrivé au terme de notre travail. Nous avons dû citer souvent l'opinion d'autrui, mais dans une question aussi complexe, il est, avant tout, nécessaire et utile de connaître l'opinion des spécialistes.

La conclusion s'impose : *Les études humanitaires, utiles à tous, à quelques-uns nécessaires, doivent être renforcées.* Mais les sciences, les langues modernes, l'histoire et la géographie ne peuvent être négligées, et ici comme dans les autres pays, on se trouve devant ce redoutable problème qu'on a appelé en Allemagne *Uberbürdungsfrage*, la surcharge des programmes scolaires.

En réalité, la question des humanités est résolue, et on ne saurait plus rien dire de neuf sur ce sujet. C'est surtout sur les questions de méthode que portent les discussions et les recherches. « C'est aux méthodes nouvelles, aux progrès de

Digitized by Google

la pédagogie qu'il faut demander le secret d'apprendre davantage en apprenant plus vite [1]. »

Les idées qui ont guidé les auteurs de la nouvelle loi sur l'enseignement moyen étaient sans doute d'un ordre différent, car elle a causé bien des déceptions. On s'est laissé influencer par nous ne savons quelles théories soi-disant utilitaires, — c'est le grand mot d'à présent.

On devrait bien commencer par définir l'utile; car enfin, ce mot ne dit pas tout, et ce qui n'est pas d'une utilité directe pour le petit employé ou le petit négociant peut être nécessaire pour celui qui a la prétention de faire un jour des études supérieures.

On a voulu faire un compromis entre les modernistes et les humanistes, entre les partisans de l'étude des sciences et ceux de l'étude des lettres, et on est arrivé à faire, en réalité, une œuvre hybride, parce qu'on n'a pas voulu faire la réforme fondamentale, porter le nombre d'années d'études à huit; on a détruit les humanités sans grand profit pour les langues modernes ou les sciences. Seule, l'histoire est mieux enseignée que jadis.

En portant le nombre d'années d'études à huit, on pouvait satisfaire tous les *desiderata* de l'enseignement moyen, mais « nous aimons mieux, dit M. Thomas, donner à nos enfants une instruction incomplète et superficielle en six ans, qu'une belle et bonne culture qui exigerait deux années de plus... »

« La durée d'un cours complet d'humanités ne peut être moindre que huit années. Prenons-en une bonne fois notre parti : si nous ne commençons point par là, l'organisation de notre enseignement secondaire sera toujours une véritable toile de Pénélope. Fermons l'oreille aux réclamations intéressées de parents peu éclairés; ne nous laissons pas entraîner par ce qu'on est convenu d'appeler « le courant de l'opinion publique ». Il est de hautes questions dont la masse ne peut être bon juge. Le particulier est souvent égoïste, borné et imprévoyant; le présent lui cache l'avenir; il ne tient pour

[1] SALOMON REINACH.

Digitized by Google

réel que ce qui est palpable; il est prêt à sacrifier l'intérêt commun à son intérêt personnel, bien ou mal entendu. C'est à l'État de veiller et de prévoir là où le particulier cesse d'être compétent. L'enseignement public n'est pas une entreprise industrielle qui n'ait qu'à produire, en style de réclame, « beaucoup, vite et à bon marché ». Il doit produire du bon, de l'excellent. Il doit fournir, en quelque sorte, « l'étalon de la culture intellectuelle et morale du pays » [1].

Mais précisément, on a craint « l'opinion publique », et on n'a pas augmenté le nombre d'années d'études.

Ce qui a achevé de tout gâter, c'est qu'on a voulu faire différentes sections auxquelles on a assigné des carrières différentes. Dès la quatrième, il faut décider de sa destinée, quitte plus tard à refaire, à vingt ans, des études auxquelles on a renoncé à seize, si on se repent de sa décision. Il va de soi que les élèves choisissent la section qui leur promet le plus de loisirs; la paresse dicte leur choix. Notez qu'il y a encore des adoucissements à la loi. Ainsi, celle-ci exige l'étude du grec pour les aspirants aux études littéraires, philosophiques et juridiques; mais ces derniers, néanmoins, en sont dispensés sur simple demande.

Quant à la rhétorique supérieure, elle est un véritable leurre; on savait fort bien qu'elle serait sans élèves; cela avait été dit et redit.

Sous tous les rapports, notre enseignement est dans la plus triste situation : nos humanités détruites, les élèves entrant à l'université avant même de les avoir achevées; les facultés obligées d'abaisser le niveau de leur enseignement, pour le mettre à la portée d'incapables dont la place serait ailleurs, et ayant elles-mêmes grand besoin d'être réorganisées.

Chose triste à dire, cette situation est connue, même à l'étranger, où l'on ne nous épargne guère les avertissements, mais l'opinion publique comme le gouvernement n'ont pas l'air de s'en émouvoir. De plus graves questions

[1] *De la réorganisation des facultés de lettres en Belgique*, p. 51. 1880.

Digitized by Google

sans doute les occupent; l'enseignement attire leur attention quand la politique y trouve son compte, témoin l'enseignement primaire [1].

Cette lamentable situation de notre enseignement supérieur et moyen réagit sur la culture intellectuelle générale du pays. Il est de toute évidence qu'au point de vue de l'étude de la science pure, de la science pour la science, la Belgique ne saurait lutter avec d'autres petits États, comme la Hollande ou la Suisse. « En réalité, nos universités ne sont que des écoles spéciales où l'on apprend une profession : avocat ou pharmacien, médecin ou architecte, ingénieur ou notaire; on y fait un premier stage, et l'on en sort convenablement préparé pour la fonction particulière à laquelle on destine sa vie; nulle plainte à cet égard. Une seule chose a été oubliée, il est vrai que c'est la principale : la science [2]. » Aussi nos universités produisent-elles peu de savants, malgré la science et le dévouement des professeurs, qui font l'impossible pour atténuer les déplorables effets de l'incurie de nos gouvernants. Si l'on n'y prend garde, la Belgique deviendra la Béotie de l'Occident. *Caveant consules!*

Jos. Keelhoff.

[1] Nous n'en voulons comme preuve que cette note, publiée par la *Revue de l'Instruction publique :*

« Dans certaines communes peu importantes, les instituteurs jouissent d'émoluments s'élevant à plus de 3,000 francs. Les professeurs des athénées débutent avec un traitement de 2,500 francs dans les athénées de première catégorie et de 2,300 dans ceux de la seconde.

« Pour entrer dans l'enseignement primaire, cependant, trois années d'études spéciales suffisent, tandis que pour être professeur dans un athénée, il faut avoir fait six années d'humanités et quatre années d'université ou d'école normale. »

[2] L. Vanderkindere, *L'enseignement historique* (*Revue de Belgique*, 15 mai 1880, p. 49).

Digitized by Google

UN FAIT DIVERS [1]

Les amoureux parlèrent bas :

« Je t'ai juré de tout arranger, dit M. Handrepons, qui eut la charité d'entamer un sujet qu'il savait intéresser avant tout la jeune fille.

— Mais le temps presse, mon ami... Ne ferais-tu pas bien d'en parler à mon père ?

— Certes, c'est mon intention ; seulement, pour que mes projets aboutissent, il me faut un jour ou deux encore...

— Qui t'oblige à ce retard ? N'es-tu pas maître absolu de ta destinée, mon ami ?

— Oui et non. Ma position m'oblige à des ménagements. Je ne puis d'ailleurs pas sauter à la gorge de ton père pour lui demander sa fille... »

Puis il employa la brusquerie comme moyen souverain :

« Me prends-tu pour un enfant qui ne sait ce qu'il convient de faire ?... Aie confiance, morbleu ! je ne suis point un sot...

— Ah ! mon ami, j'ai déjà tant souffert !

— Souffert ! pourquoi, je vous le demande ? Allons, belle désolée, remettez-vous. »

Il la trouvait, en effet, réellement belle dans sa douleur contenue, l'émotion lui soulevant la poitrine. Il regarda son bras potelé, sa main fine et coquette, ses yeux à demi voilés par les larmes. C'était une femme à envier entre mille. Tout son être palpita ; il s'approcha d'elle avec passion, l'embrassa dans une étreinte frénétique et la baisa en pleine bouche...

[1] Voir *Revue de Belgique* du 15 novembre 1885.

Digitized by Google

A ce moment, le père Degoute se remua sur son fauteuil, tandis que dans l'autre chambre maman Degoute comptait à haute voix ses pièces d'argenterie, qu'elle remuait avec bruit.

Les deux amoureux s'observèrent; ils parlèrent de choses indifférentes, comme deux amis; Degoute pensa même, avec une pointe de regret, qu'il ne fallait point s'attendre à ce que l'amitié entre eux se changeât en amour, et, comme l'heure de la sieste était passée, il s'étira, alla regarder la petite pendule de la chambre à dîner, et, exact comme un chronomètre, sortit, décrocha son paletot et son chapeau de leurs patères, consulta un instant sur le pas de la porte l'état du ciel, qu'il trouva plein d'étoiles, et gagna par les trottoirs son estaminet.

Après avoir remisé au buffet son argenterie, les porcelaines et les cristaux, qui n'en sortaient que dans les occasions solennelles; après avoir gourmandé quelque peu la servante, qui lançait un coup d'œil du côté du salon, comme pour dire : Vous feriez mieux de voir ce qui se passe là que de me tarabuster; après un manège où il y avait plus d'agitation que de travail, maman Degoute fit couvrir la table du tapis feutré à grandes fleurs, abaissa l'abat-jour pour concentrer la lumière de la lampe et, tranquille, mêla les cartes comme tous les soirs. Handrepons et Herminie étaient entièrement à eux-mêmes, dans un des angles du salon, à l'abri de tout regard. Subjuguée, anéantie par cet homme qui l'avait pour ainsi dire entourée d'un réseau, luttant en vain, sans liberté, sans volonté, bête, si l'on peut dire, elle écoutait son amant et cédait à ses étreintes, par crainte de lui déplaire plus que par volupté. C'était ainsi que les choses se passaient une ou deux fois par semaine, sans qu'on se doutât de rien — un seul être excepté : la servante — et que, confiants et aveugles, les parents couvraient de leur présence cette atteinte à l'honneur d'une famille.

Handrepons n'y songeait pas. Il avait vingt-cinq ans; il se livrait au plaisir avec insouciance et irréflexion. Aimait-il Herminie?... C'est-à-dire avec cet élan qui détermine, qui pousse au sacrifice pour le bonheur, le bien-être de l'objet

Digitized by Google

aimé?... Il le croyait parfois, lorsqu'il se trouvait auprès d'elle; mais à peine avait-il humé un autre air, était-il rentré dans son milieu, en proie à son ambition, qui lui montrait d'autres biens à conquérir, son caprice cédait. Il revenait à Herminie par habitude, par instinct, par un reste de pudeur. Il l'aurait fuie s'il avait cru s'enchaîner à jamais.

La révélation d'Herminie, sur laquelle elle revint à plusieurs reprises ce soir-là même, il aurait voulu ne pas l'entendre. Il en était au désespoir, il berçait d'illusions celle qui la lui faisait, lui fermant la bouche. Il disait : Non, non, aimons-nous d'abord et nous verrons ensuite, et il croyait inspirer la tranquillité et la confiance en témoignant une ardeur toute musculaire.

Si bien que, quand il sonna dix heures à la pendule et que l'on entendit la clef du père Degoute s'introduire dans la serrure de la porte extérieure, moment assigné pour lever les séances de ce genre, Handrepons prit congé de tout le monde, avec sa bonne façon et sa bonne humeur ordinaires; la pauvre Herminie, plus aimante, plus avancée que jamais dans sa faute, restait en proie à la lutte avivée entre sa conscience et son cœur.

Il faut bien peu de chose pour glisser sur la pente du mal. Ici, la bonhomie de deux parents confiants et aveugles avait suffi pour inspirer l'un des coupables, à qui il suffit d'entraîner l'autre. La chute était complète. La pauvre Herminie, plus imprégnée de la pensée d'Handrepons, plus à lui que jamais, n'avait pu le décider à rien. Il avait trouvé au milieu de ses caresses mille moyens dilatoires. « Avait-il la tête à lui dans de pareils moments, où la passion bondissait dans sa poitrine? Ne valait-il pas mieux attendre plus de calme, ne pas brusquement dévoiler leurs mystères bienheureux? »

Handrepons répondait de l'avenir d'Herminie, qui lui était sacrée. Tout *s'arrangerait*, c'était son mot favori; ce mot résumait admirablement ce que l'on pouvait désirer de mieux : la régularisation d'une situation fausse et difficile. Enfin, une journée était gagnée pour notre homme, qui respira d'aise. Il alluma un cigare, plaisir dont il avait été

Digitized by Google

privé depuis plusieurs heures, et allongea le pas, aussi léger d'esprit et de cœur que possible. Il n'y eut pas ce soir-là de causeur plus entraînant et plus en verve au cercle, où il courut souper pour se rincer la bouche d'un dîner bourgeois.

La journée n'avait pas été mauvaise : elle lui avait valu un succès au conseil d'administration de sa société industrielle, par la lecture d'un rapport très complet et très judicieusement présenté sur une opération récente et compliquée. Les félicitations ne lui avaient pas fait faute, non plus que les poignées de mains : le rapport avait conclu à un bénéfice fort respectable, ce qui en augmentait la valeur. Et cependant quand Jules Napar était venu lui présenter, le matin, ce travail qui devait être applaudi, auquel il ne changea pas une ligne, de quelle façon narquoise il l'avait feuilleté! Il avait eu des sourires de pitié, des mines de commisération, des froncements de sourcils annonçant la déception, des haussements d'épaule marquant le dédain et des balancements de tête dépeignant le dépit.

C'est debout, le chapeau à la main, tremblant et déçu, que l'employé avait assisté à ce spectacle et subi cette épreuve. Pas un mot de remerciement, pas un mot de blâme. Par un geste, Handrepons l'avait congédié et le pauvre garçon s'en était retourné la bouche sèche, la paupière humide, les oreilles lui tintant et les jambes brisées par une douleur subite.

De la part d'Handrepons, c'était un système, pas autre chose. Il pensait que pour conserver son autorité et son prestige, il faut être dur et cassant; la bonté relève trop les hommes à leurs propres yeux; c'est par le sentiment de leur abaissement qu'on les mène et les soumet. Il avait besoin de pétrir cette nature, de l'assouplir, de l'avoir sans cesse sous la main, à son gré, et il appliquait sa théorie.

Handrepons pouvait être un homme d'esprit, ce n'était pas un observateur; mieux doué, il eût deviné toute la signification des larmes qu'il faisait couler. Chose étrange, notre jeune commis avait la conscience de son infériorité; il se l'avouait, il reconnaissait que son travail — Dieu sait cepen-

Digitized by Google

dant avec quelles espérances, quelle certitude de succès il s'en était acquitté! — n'était pas une œuvre transcendante, qu'il pouvait, qu'il devait même laisser à désirer dans certaines de ses parties. Mais d'homme à homme il y avait eu un service rendu et Handrepons en avait fait un service dû ; rien de blessant comme cette idée d'être en tout et à toute heure la chose d'un autre, sans volonté propre, c'est-à-dire sans dignité.

Voilà dans quel état notre jeune et brillant industriel avait mis Napar. Mais cette irritation, il la croyait plus nécessaire que jamais : au milieu de cette brusquerie, de cette insolence, un moment de condescendance faisait l'effet du rayon de soleil qui succède à l'orage. Si son chef avait été mielleux, Napar se fût tenu sur ses gardes et le plan de campagne était compromis : c'est donc en habile tacticien qu'Handrepons opérait.

Pendant deux jours, il le laissa se morfondre et s'affecter, ne lui adressant qu'à peine la parole, comme s'il ne le connaissait pas, indifférent. Puis il le fit appeler brusquement à son cabinet, où Napar se présenta l'âme mortifiée et houleuse.

« J'ai parlé de vous à un parent, et j'en ai parlé comme je le devais, avec éloge. Vous êtes un garçon d'avenir. Ce parent est un excellent homme que j'aime. Il sera enchanté de vous voir. J'ai à lui communiquer des renseignements sur nos opérations de Sart-lez-Buissenal; il est de ce pays, cela l'intéresse. Vous avez mieux présent à l'esprit que moi les détails de l'affaire. Allez faire un bout de toilette; nous dinerons chez lui aujourd'hui. »

Au sortir d'un voyage souterrain, au milieu de l'obscurité à peine dissipée par la lumière rouge et fumeuse des torches, on ressent une sorte d'éblouissement; on ne voit là où apparaît le jour que de larges taches d'un blanc vif. L'organisme passe littéralement d'un état à un autre. La clarté du soleil vivifie et ranime, mais cela ne se fait pas instantanément, car il y a tout d'abord une sorte de malaise dont il est impossible de constater ni la durée ni la nature. C'est presque de la stupeur. Napar fut jeté dans un état à peu près semblable. Mais il

Digitized by Google

se ressaisit bientôt. Il avait déjà subi ces transitions. Pour la première fois, il allait désobéir.

Son chef lui tournait le dos, comme un homme qui vient de parler de choses étrangères à ses préoccupations et qui poursuit le fil de ses idées; Napar se taisait, et ce silence le frappa. Il y sentit de la résistance à sa volonté. S'il n'y obviait, tout était perdu. La conscience de son droit eût évidemment, si elle s'était eveillée, donné au jeune homme une force réelle.

Handrepons pivota sur lui-même et le regarda de son regard sévère : Napar ne sourcilla pas. Diable! les choses allaient mal; ce n'était plus là une pâte molle qu'on façonne à plaisir.

« Ce parent, vous le connaissez, je pense, c'est un de nos voisins, M. Degoute. »

Napar leva la tête, subitement intéressé.

« Vous savez de qui je veux parler? Répondez donc, sacrebleu! et ne restez pas ainsi le sourci arqué... Rentrez chez vous, faites un bout de toilette et revenez me prendre... je vous en prie. »

Napar eut un second mouvement. Obéissant à l'injonction rendue admissible par les derniers mots, à la vérité un peu contraints, de son interlocuteur, il s'inclina et se dirigea vers la porte. Mais il n'avait pas prononcé une parole, et cette attitude déplut à Handrepons et le dépita.

« Le drôle, se dit-il, semble se révolter. Je m'y suis mal pris. Il est impossible pourtant que j'en vienne à plus de condescendance. »

Puis il se commanda la patience. Napar ne devait pas ignorer qu'il pouvait, lui Handrepons, le briser comme verre.

Napar savait ces choses-là mieux que personne. Il était parti les paupières gonflées de larmes, le cœur brisé. « A quoi bon m'insurger, se dit-il, tout en marchant avec lenteur vers son logis. Je suis sa chose, il est maître de mon sort... »

« Une fois sur le pavé, j'aurai de la peine à me replacer; il est vrai qu'il vaut tout autant souffrir de la faim. Patientons encore... Puis il a été moins grossier, il s'est montré presque

Digitized by Google

poli, chose rare. Or, ce n'est pas au moment où il me traite avec moins de raideur que je vais lui en montrer, moi. Je le découragerais à bien faire pour l'avenir. Obéissons, puisque notre condition est d'obéir; nous verrons ensuite. »

Tout en prenant cette bonne résolution, Napar en vint à se rappeler le nom qu'Handrepons avait cité. Il se redressa à ce souvenir, comme un homme sorti d'un cauchemar. Combien de fois n'avait-il pas désiré voir de plus près sa jolie voisine, à laquelle il prenait chaque jour plus d'intérêt! Son air chagrin l'avait touché. Il aurait donné sa vie pour boire une des larmes silencieuses qu'il avait vues, de loin, tomber des yeux de la jeune fille. Il bénissait maintenant cette chance soudaine qui le rapprochait d'elle. Handrepons avait parlé de dîner chez le futur actionnaire de Sart-lez-Buissenal, donc il se trouverait à la même table que l'enfant aux tresses soyeuses, et aux cils humides?

A vingt-cinq ans, on a beau être découragé et déçu, qu'un joli minois se présente, on sent au cœur une chaleur subite, qui le ranime, le relève.

Il avait oublié Handrepons et ses manies grossières; il était tout à celle qu'il voyait chaque jour pendant trop peu de temps à sa fenêtre, mais dont il épiait et évoquait l'apparition souvent pendant toute une matinée de dimanche.

Sa toilette fut faite avec un peu plus de soin qu'il n'y était disposé d'abord. Il se dépêchait maintenant d'aller rejoindre celui qu'il cherchait à fuir tout à l'heure. Handrepons, d'un coup d'œil, avait constaté cette transformation.

Que Napar se trouvât fort ému devant la porte de M. Degoute, que le coup de sonnette donné d'une façon magistrale par Handrepons retentît jusqu'au fond de son être et qu'il ne fût plus bien sûr de distinguer encore sa droite de sa gauche ou de ne pas répondre oui pour non, une fois que, du vestibule étroit, il était entré, sur les pas de son chef, dans le salon du rez-de-chaussée, — est-il bien nécessaire de le dire?

Il trouva en M. Degoute un homme simple comme lui, fort accommodant, qui avait grande considération pour son

Digitized by Google

parent. Handrepons s'était sans gêne jeté dans un fauteuil, avait interrogé avec désinvolture Degoute sur l'état de santé de sa femme, sans dire un mot de la fille, puis on s'était mis à causer affaire.

Napar donna les explications qu'on lui demandait. Au premier moment, il s'embarrassa dans ses phrases; il n'était nullement à l'aise; son chef, la lèvre retroussée par un demi-sourire, semblait le regarder de son regard ordinaire et hautain; mais insensiblement un peu de confiance revint à notre ami, et il devint plus clair, plus précis, à mesure qu'il voyait plus clairement et avec plus de précision dans sa pensée.

On le présenta à maman Degoute; la conquête fut réciproque.

Quand apparut Herminie, il lui sembla que la chambre s'illuminait. Handrepons serra la main de la jeune fille, comm à une amie, et elle répondit à son étreinte avec une satisfaction évidente. Napar la trouva plus belle, animée par un sourire, que lorsqu'elle avait sa mine chagrine et soucieuse de la fenêtre. Il admira la blancheur et la finesse de sa main, le velouté de sa voix et son parler net et agréable. A table, elle fut réservée avec le jeune hôte, qui eût été fâché d'ailleurs que du premier moment il eût eu à échanger des idées avec elle; il n'aurait su que dire. Le dîner fut lourd comme les dîners bourgeois où l'on mesure au poids et à la dimension des morceaux l'importance du menu : consommé, rosbif, poulet, canard, avec des sauces grasses et abondantes dont on inondait les assiettes, défilèrent tour à tour. C'était maman Degoute qui découpait les viandes et les passait, engageant tout le monde à se bien servir, insistant, tout entière à cette besogne et ne parlant d'autre chose. Degoute était chargé de veiller aux verres et n'intervenait dans la conversation que par des signes d'approbation et une éternelle chanson : Buvez donc, je vous prie. Hendrepons seul parlait et amusait, laissant emporter la moitié des portions, dont il ne parvenait jamais à venir à bout et qu'il voyait disparaître sans jamais protester. Herminie écoutait avec recueillement son cousin

Digitized by Google

et ne l'interrompait point; elle avait de nouveau cet air sévère qui lui allait si bien et que Napar aimait.

Le dîner fini, Handrepons se rappela subitement qu'il avait un rendez-vous important et se gourmanda tout haut de son manque de mémoire; il s'excusa; il y eut un bref échange de mots entre lui et Herminie, mais il fut si gracieux dans sa réponse, il s'inclina avec tant de galanterie devant elle, qu'elle sourit...

Napar ne savait quelle contenance prendre. Il eût bien voulu que, pour la première fois, on ne le laissât pas ainsi livré à lui-même, d'autant que Herminie ne semblait avoir aucun désir d'entamer l'entretien. Il avait hâte de partir.

Comment il y parvint, il n'aurait su le dire; toujours est-il qu'il se trouva sur le trottoir en train de mettre son paletot, à la fois soulagé et peiné.

La journée avait été assez féconde en événements, pour lui donner à réfléchir. Sa propriétaire l'attendait curieuse, ayant autour d'elle ses trois enfants, qui, eux aussi, semblaient tendre leurs oreilles. Où avait-il été? que lui était-il arrivé? Son dîner était-il bon? y avait-il du monde? qu'a-t-on dit, qu'a-t-on fait? Toutes questions qui se pressaient sur ces lèvres et qui éclatèrent à l'entrée de Napar.

Deux jours plus tard, Handrepons se présente dans la matinée chez M^me^ Degoute : tout le monde était sorti, Herminie et la servante exceptées. Pareille visite n'avait pas encore eu lieu à pareil moment de la journée et ne manqua pas d'étonner la camériste-cuisinière, quand elle ouvrit la porte. « Je dois dire un mot à mademoiselle, » déclara Handrepons en entrant, d'un air bourru.

Sans répondre, la servante ôta ses pantoufles et grimpa quatre à quatre au second étage. On n'entendait que le craquement des marches sous le poids de son pas.

Herminie, intriguée, s'empressa de descendre; la porte se ferma et l'œil de la cuisinière se colla au trou de la serrure. Elle ne pouvait rien voir, mais elle entendit des mots échan-

Digitized by Google

gés, une protestation énergique de la part de sa maîtresse, la voix du jeune homme presque grave. L'entretien était sérieux. Parfois Handrepons faisait quelques pas dans la chambre, comme s'il avait l'intention de partir, et aussitôt la servante, aux écoutes, gagnait l'escalier de la cuisine, ses pantoufles à la main ; mais Herminie, tout en larmes, insistait, les pas s'arrêtaient, et la domestique, plus curieuse, reprenait son poste. Elle ne saisit pas bien les mots : évidemment, on se défiait : on parlait bas, avec ce souffle prolongé et haletant de l'émotion. Enfin, la discussion prit une allure plus accentuée, il y eut des cris, des larmes, la chute d'un corps, et lorsque Handrepons ouvrit la porte brusquement pour avoir du secours, il se rencontra nez à nez avec la servante, immobilisée. Il l'entraîna auprès d'Herminie, qui était en syncope. Menez-la à sa chambre, dit-il en montrant la jeune fille; ce n'est rien, une petite crise nerveuse. »

Juste à ce moment, on sonna : c'était madame qui rentrait; Antoinette reconnaissait sa manière. Il y eut un instant d'affolement ; Handrepons fit sortir la fille, ferma la chambre et se plaça contre la porte, comme pour la barricader à l'intérieur. Madame se plaignit de la lenteur qu'on avait mise à lui ouvrir et, tout en grondant, descendit à la cuisine. La servante accompagna sa maîtresse pour remonter presque aussitôt : il s'agissait de savoir ce qui se passait là-haut.

Elle trouva Herminie assise, pleurant à chaudes larmes et Handrepons qui, d'un ton de commandement et de persuasion, lui répétait : il le faut, il le faut!

Il fit mine de partir. Herminie dans un dernier transport tendit, en sanglotant, les bras vers lui. Impitoyable, levant sur elle un regard froid et sévère, il la repoussa du geste et la fit retomber sur son siège, désespérée, suffoquant, ayant des spasmes de douleur. Malgré tout, Handrepons gagna le vestibule, d'où, en quelques enjambées, il fut à la rue.

Antoinette! criait Mme Degoute, tandis que la servante, impatientée, répondait par un oui strident, ajoutant à mi-voix et avec colère : vieille taupe! Sans nul doute, c'était une allusion à ce double fait que la vieille dame, restée dans les

Digitized by Google

entrailles de la terre et occupée seulement de son ménage, ne voyait rien et fermait les yeux à ce qui eût dû l'intéresser avant tout. Elle alla faire encore une mimique énergique pour engager Herminie à remonter à sa chambre; ensuite elle dévala vers les souterrains et sans cesse aux écoutes, renversant les objets, maladroite, rabrouée par la vieille dame, qui n'y comprenait rien, elle entendit enfin Herminie se traîner avec peine jusqu'à l'étage.

Inquiète, agitée, elle s'esquiva de nouveau au bout de quelques minutes et fit prestement l'ascension de l'escalier : Herminie devait s'être jetée sur son lit; elle laissait échapper des plaintes étouffées, déchirantes, comme si un grand malheur venait de s'abattre sur elle. Pauvre créature! conclut avec commisération la servante, qui s'en retourna à son labeur, avec ce bruit de talon déchaussé, retentissant sur les marches de l'escalier comme des coups assourdis d'une grosse caisse lointaine.

M. Degoute rentra plus tôt que de coutume. Rien qu'à la façon d'accrocher son chapeau, on devinait un état d'âme peu tranquille. Il se promenait de long en large, se frottait vivement les mains, se souriait à lui-même, devenait subitement sérieux et redressait son torse, d'un air important et satisfait, lui, l'homme le plus modeste du monde. Il s'enferma avec M^me^ Degoute au rez-de-chaussée et parla bas. Antoinette, pour saisir quelques mots au passage, écoutait vainement.

M. Degoute vint appeler du bas de l'escalier sa fille Herminie. L'appel fut pressant, presque solennel. Herminie descendit d'un pas peu empressé, découragé même; se plaignit d'une forte migraine, sans nul doute pour excuser son teint défait et ses yeux rougis par les larmes. Il y eut des baisers gravement donnés et froidement reçus; quelques mots de la part de M. Degoute, dits d'une voix creuse; puis une protestation véhémente, un refus catégoriquement énoncé par Herminie, des cris de celle-ci, des larmes de la mère. M. Degoute, ému, s'agitant et revenant sans cesse à sa fille, avec des paroles d'autorité ou de persuasion. Tout cela était

Digitized by Google

clair et parfaitement saisissable. Mais pourquoi cette nouvelle scène de larmes? que se passait-il donc?

Et du fond de la cuisine montaient des bouffées âcres et chaudes qui saisissaient désagréablement les narines. Le dîner brûlait... Tout à coup, il y eut un grand remue-ménage, des sanglots plus prononcés, on accourait... Avec une prestesse dont elle se serait crue incapable, Antoinette, surprise à écouter, disparut, ne laissant d'autre trace de sa présence que les empreintes humides et noires de ses deux pieds sur la pierre ardoisée du carrelage.

On dîna mal, ce jour-là, chez M. Degoute, et cela pour des motifs divers. Mais Antoinette seule dut en supporter la peine, ce qui, il faut le dire à l'honneur de sa philosophie, la laissa parfaitement indifférente.

De l'autre côté du carré des maisons, dans cette chambre du second étage où nous avons vu s'éveiller un dimanche le jeune Napar, s'était également passée une scène digne d'être notée.

Napar se le rappellerait toute sa vie. Le matin, à l'heure où il se rendait au bureau, ayant déjà le chapeau sur la tête, ses liasses de papier sous le bras, tendant la main vers le bouton de la porte, soudain une voix que Napar semblait reconnaître s'était fait entendre. Puis on s'était engagé dans l'escalier, dont des bottes fines et aristocratiquement criardes foulèrent les marches, d'abord jusqu'au premier, puis jusqu'à l'étage suivant.... Dieu du ciel, c'était M. Handrepons! Napar se sentit pâlir; il éprouvait toujours à l'approche de son chef une crainte involontaire, comme un choc magnétique. Mais M. Handrepons était souriant; il invita Napar à s'asseoir, comme si c'eût été Napar qui lui eût fait visite. Il l'assura de ses hautes sympathies, de son désir de lui être utile et agréable. Une gratification de quelques centaines de francs avait été allouée à l'employé sur les instances de son chef, et il était heureux de le lui apprendre; il y avait un second travail long et difficile à faire, et M. Handrepons avait fait l'honneur à M. Napar de jeter les yeux sur lui

Digitized by Google

pour l'en charger. Ce dont M. Napar se sentit encore plus aise que de la gratification, tant il avait d'amour-propre.

Puis M. Handrepons s'était levé. A propos, M. Handrepons était bien aise d'apprendre à Napar que ce dernier avait plu à tout le monde, lors du dîner chez Degoute. Une excellente famille que celle-là ; très peu de fortune, mais de la probité à remuer à la pelle... Un nom estimé dans tout le quartier, ce qui est beaucoup dans un siècle où l'on n'estime plus guère, faute de motif... La jeune fille est fort jolie, Napar l'a certainement remarquée ; elle est intelligente, instruite ; très adroite de ses mains, économe. Ce serait une perle comme ménagère. Hé donc ! pourquoi le jeune commis ne la prendrait-il pas pour femme? Comment Handrepons n'y avait-il pas songé plus tôt? On aurait des époux assortis. Le brillant financier n'oublierait pas qu'Herminie est sa parente ; il aurait un motif de plus de pousser Napar, de soigner son avenir, de lui procurer de l'avancement, un avancement sérieux.... Il trouva cette inspiration une inspiration du ciel et se promit d'y songer.

Napar resta quelques instants sous l'empire d'un vertige. Il voyait bien sa chambre, il énumérait mentalement les objets qu'elle renfermait, mais il n'était pas bien sûr que ce fût la réalité. Tout cela, comme ses pensées, en ce moment, était enveloppé d'un nuage... Il avait des larmes aux yeux, le pauvre garçon, tant il se trouvait heureux. Puis ces mêmes objets témoins de ses petites mortifications de tous les jours, il courut les toucher, il leur parlait bas, les prenant pour confidents de sa joie.

Jamais on ne l'avait vu plus gai à table, mais d'une gaîté où se mêlait de la préoccupation. La langue lui démangeait, il aurait voulu tout dire à M^me^ Evariste ; il pensa sagement que mieux valait attendre, et il attendit, caressant les enfants, trouvant tout bon, tout exquis, et la vie une ivresse.

Pendant plusieurs jours, ce bon M. Degoute et sa femme eurent des conférences secrètes ; on faisait des calculs, on vérifiait ce qu'on aurait pu laisser de part d'argenterie, de

Digitized by Google

vaisselle, de linge à un jeune ménage. On compléterait par des achats ce qu'il faudrait encore. Mme Degoute surtout était dans une agitation difficile à décrire. Plusieurs fois par jour elle montait à la chambre de sa fille et l'entretenait de la grande question. Herminie se défendait de jamais donner satisfaction à ses parents; alors, la maman Degoute lui demandait si elle était folle; le parti était excellent, puisque Handrepons le recommandait et qu'il répondait de l'avenir du futur...

Handrepons venait souvent la convaincre de son côté, et il faut croire que les arguments étaient sérieux, car Herminie finit par ne plus rien objecter. Elle se tut, sombre et résignée.

« Tout est arrangé, dit un jour le sémillant financier à Mme Degoute; elle est raisonnable... »

Ce jour-là, elle était tombée à ses genoux, l'avait supplié mains jointes de ne pas la livrer au sacrifice. Larmes inutiles; Handrepons l'avait relevée d'un mot cruel : ou mariée ou flétrie...

« Non, morte! » avait-elle répondu en se redressant et lui donnant d'un geste l'ordre de sortir.

C'était une menace comme dans les mélodrames ou dans les romans; il ne se serait jamais tué, il ne croyait donc pas que d'autres eussent des aberrations d'esprit de ce genre. Il s'en alla, insouciant, oublieux.

Quand Napar venait faire visite, après avec avoir sollicité, avec quelle émotion, mon Dieu! la main de la jeune fille, Herminie refusait de descendre, ou si elle se présentait, elle était sombre et silencieuse. Elle avait la majesté de la souffrance. D'autre part, notre jeune ami avait le cœur ainsi fait qu'il compatissait à cette peine, dont il ne pouvait deviner la cause. Dans sa modestie, il s'attribuait à lui-même tout le mal : cette jeune fille protestait contre un amour qu'elle ne partageait pas. Mais avec le découragement, parfois aussi la pensée lui venait d'acquérir par la patience, par la bonté, par la pureté et l'ardeur de son amour, tout au moins les sympa-

Digitized by Google

thies, l'estime de celle qu'il aimait. Noble tâche dont il s'exagérait l'importance et le prix et qui l'excitait.

« Je vous déplais donc, dit-il, un soir qu'il était resté avec elle dans le petit salon... Moi, je vous aime depuis que je vous ai aperçue pour la première fois, pardonnez-le-moi. Je voudrais tout au moins contribuer à vous rendre moins chagrine. Mais ma résolution est de quitter cette maison, quelque peine que je doive en éprouver, sans jamais y revenir, si vous n'en exprimez le désir... Je vous le jure, mademoiselle, je n'aurais rien épargné pour vous plaire, j'aurais été votre esclave soumis. Vos chagrins eussent été les miens... je les eusse écartés de votre route... En ce moment même, je donnerais ma vie pour vous rendre moins triste... Dites, ne puis-je rien; ne me voulez-vous pas pour ami, puisque vous ne me voulez pas pour époux? »

Herminie le regarda; elle le comparait en ce moment à Handrepons; tout son amour se réveilla soudain, protestant indigné contre les procédés de celui qui lui avait dérobé son honneur. Elle sentait s'élever un cri du fond de sa conscience, cri de colère, appel à la vengeance, dont toute la maison eût retenti. Elle fit quelques pas dans la chambre, puis, éperdue, sans voix, les yeux atones, une crise nerveuse étant imminente, elle tendit à Napar une main défaillante, lui sourit faiblement et s'efforça de dire : Merci, avec un souffle que l'émotion précipitait...

Napar s'en alla; cette image de la femme luttant, aux prises avec la douleur, la grandit encore à ses yeux. Ce brave garçon, croyant comprendre vaguement qu'il y avait un attachement antérieur, que le lien était difficile à briser, trouva que ce combat était dû. Il est de ces organisations spéciales qui courent au danger. Pour Napar, il suffisait que quelqu'un fût en péril, il ne le quittait plus.

Il revint le lendemain. Ce fut encore une soirée froide. Cependant Herminie n'avait plus la même répugnance à causer. Elle lui savait gré de ses sentiments. Durant toute la journée, elle avait médité le projet de lui confesser l'affreux secret; elle ne voulait pas qu'il fût dupe de son silence...

Digitized by Google

C'eût été une vilenie. Mais elle s'était sentie lâche... Elle voulait bien déclarer qu'un autre avait son amour, mais au delà elle ne pouvait se résoudre à aller.

Elle lui dit : « Je dois obéissance à mes parents mais aussi à ma conscience. Il y a entre vous et moi un obstacle infranchissable ; renoncez à m'épouser... Je vous en prie, allez-vous-en. »

Et Napar restait. Il pourrait donc justifier cette chance qui lui avait souri en l'amenant auprès de cette femme qu'il avait si profondément et depuis si longtemps désirée. Le sort ne lui jouait donc pas un mauvais tour ; les positions seraient égales. Lui apporterait l'obscurité de sa position ; elle, ce chagrin noir qui la rongeait et qu'il se donnerait pour mission d'apaiser. Il la conquerrait par son dévouement, par l'ampleur de sa bonté et de sa clémence. Ah ! quel qu'il fût, ce secret, il voulait l'ignorer, heureux seulement d'être appelé à étancher des larmes chères.

Herminie fut touchée. Quelle abîme entre cet homme et celui à qui elle avait sacrifié son repos ! Elle fut moins sévère, son sourire fut plus doux, mais en même temps sa résolution, plus forte.

Et quand, le lendemain, Handrepons, avec ses façons sans gêne le patronnant comme un ange sauveur, comme le véritable ami de la maison, vint la voir, il lui trouva l'œil sec. Elle ne suppliait plus. Aux légères plaisanteries que le financier risquait pour lui relever le moral, elle répondait par un air de mépris... Quoi ! les choses allaient si vite ? Tout à coup, lui-même, flatté tout d'abord de cette résistance énergique d'Herminie, trouva cette résignation subite bien étrange ; superbement égoïste, il voulait bien se mettre à l'abri d'un hymen, mais il ne voulait pas être oublié. Ce cœur dans lequel il avait régné en maître, en despote, se fermerait donc tout à coup ? C'était impossible ! Son langage se ressentit de cette préoccupation ; Herminie le devina ; elle eût pu saisir au passage cette chance subite de faire tout modifier. Il lui prit je ne sais quel nouvel écœurement devant cet homme qui ne consultait que sa bestialité et ne l'aurait reprise que pour la rejeter de nouveau.

Digitized by Google

« Je vous obéis, qu'avez-vous à me reprocher?

— Rien, si vous vous rappelez ce que nous avons été l'un à l'autre.

— Misérable! lui cria-t-elle », et au comble de l'indignation et de la stupeur, elle sortit de la chambre, brusquement.

Tout à coup l'abîme que sa crédulité, que sa foi dans cet homme, un parent, un ami de la maison, avait creusé lui apparut béant, affreux. C'était donc bien décidément la honte qu'elle avait encourue? Plus rien ne lui restait. Plus un point de l'horizon où elle pût diriger ses regards avec quiétude! Sa souffrance avait déjà eu bien des aspects; elle eut cet aspect qui les réunissait tous : l'infamie.

Elle se réfugia dans sa chambre et resta là debout, immobile, sans larmes, presque sans souffle ; elle entendait les battements de ses artères, elle entendait aussi, mais sans chercher à s'en rendre compte, les bruits lui venant comme malgré elle: Handrepons qui s'en allait et parlait haut à Mme, Degoute, d'un air indifférent, ajoutant seulement un mot de blâme à son adresse, à elle : « Une capricieuse », disait-il. Et la porte de la rue se renferma lourdement. Dieu lui pardonne! Handrepons partit d'un pas égal... Il chantonnait.

Puis elle n'eut plus que de l'indifférence. On l'appela d'en bas, elle ne répondit pas : elle n'en avait ni la volonté, ni la force.

Couchée, toute habillée, les yeux grands ouverts, elle interrogeait les ombres qui s'accrochaient au plafond, mais sans désir d'y trouver rien que le néant, l'oubli, le non-être. A la longue, elle s'endormit dans cette langueur, bête, sans souffrances, ou, pour mieux dire, sans conscience.

Au soleil levant, en s'éveillant, elle se trouva calme ; elle avait dépassé la limite de la sensibilité, de cette sensibilité pleine d'âcreté qui lui brûlait les chairs depuis tant de jours, pour tomber dans l'insensibilité : les extrêmes se touchent en cette matière comme en toutes.

Il faisait un temps gris ; un vent d'ouest soufflait intense; une cloche sonnait, à l'église, une sorte de glas, et ce tintement tour à tour clair, puis assourdi, lui semblait quelque chose

Digitized by Google

tenant de l'infini, un appel. Elle n'était pas fervente catholique; elle allait à la messe par habitude, parce que tout le monde y va. Et cette fois il lui sembla que prier dans le saint lieu lui ferait du bien. Prenant un châle et un chapeau, elle quitta la maison.

Une fois à l'air, les bouffées de vent la ranimèrent. A l'église, en entrant, elle aperçut le sonneur de cloches se pendant aux cordes, tirant, s'abaissant et se relevant successivement avec un temps d'arrêt, comme s'il écoutait si, du haut de la tour, le bronze retentissait sous ses efforts, ayant l'air d'avoir mis dans cette occupation tout ce qu'il avait de pensée. Ensuite, c'était un pauvre diable, en haillons, accroupi près d'un large pilier de pierre, à deux pas du bénitier; il égrenait un chapelet et marmottait un *Ave*, étranger au reste du monde, sans souci de ses peines et de ses plaisirs, eût-on dit. Quelques dévotes immobiles sur leurs chaises inspiraient la quiétude, tandis qu'à l'autel, un prêtre disait une messe basse : sa voix résonnait en notes graves sous la voûte, mêlées à la voix jeune et brève de l'enfant de chœur, qui faisait les répons d'une façon distraite, jouant avec les fleurs du tapis sur lequel il était agenouillé. Ils n'avaient donc plus ni peines ni soucis, tous ces gens? Herminie trouvait bon d'être ainsi et leur portait presque envie. Et pendant une demi-heure, elle resta là, ayant perdu le souvenir, incapable de prier ayant peur de réfléchir, d'être... Mais tout à coup, tout lui revint à l'esprit avec une promptitude impitoyable, et sa douleur fut d'autant plus vive qu'elle s'était plus longtemps assoupie. La réalité la tenait de nouveau dans ses griffes et lui labourait le cœur! Elle eut un sanglot et, la tête dans les deux mains, repliée sur elle-même, abîmée, elle appela le ciel à son secours.

Quelqu'un lui toucha faiblement le coude. C'était Napar. Elle leva sur lui ses yeux remplis de larmes. Il était pâle et ému. « Vous redoutez donc bien ce mariage », dit-il faiblement.

Herminie n'eut d'abord pas assez de présence d'esprit pour lui répondre. Il interpréta mal ce silence et se retira avec

Digitized by Google

lenteur, mais visiblement blessé. C'est ce que la jeune fille n'avait pu vouloir. Au milieu de sa peine, la figure douce, sympathique de Napar lui était toujours apparue; elle avait eu assez de justice pour reconnaître que les choses étant autrement, que n'ayant jamais aimé Handrepons, elle eût été heureuse d'associer son sort à celui de ce brave jeune homme.

Napar quittait l'église. Herminie se leva à son tour et le suivit. Il s'était retourné, elle l'avait rejoint : « Pardon, lui dit-elle, je vous ai fait de la peine, ne m'en veuillez pas. » Et sur ces seuls mots, dits d'un ton sincère, Napar changea de physionomie. Une sorte de joie y rayonna. Il l'aimait donc bien! Elle lui tendit sa main tremblante, qu'il serra avec ferveur, et les deux jeunes gens se séparèrent. Longtemps il resta à la même place, la suivant du regard.

Par discrétion, il n'était pas allé chez Degoute la veille. Il y alla le soir. Herminie le reçut avec une froideur plus atténuée.

Maman Degoute, enthousiasmée par l'idée d'une noce, en faisait confidence à tout le monde; le mariage était chose consommée dans l'esprit des voisins avant que les jeunes gens eux-mêmes fussent d'accord sur ce qui les intéressait avant tout.

Maman Degoute achetait, toujours avec la même discrétion, le linge de table et le linge de lit. Elle n'oublia rien et jusqu'à la possibilité d'un accroissement de famille devint l'objet de ses soins et de sa sollicitude.

Brave femme! grande dans sa petitesse. Quels efforts son cœur suscita à son cerveau étroit!... On pouvait hausser les épaules et la traiter de bourgeoise, rire de ses ridicules; il y avait une sorte d'héroïsme dans sa conduite : tout lui venait de ce qui engendre le bon et le bien : l'amour maternel.

Degoute s'associait à ses projets, plus de force que de gré. Il savait que la femme est comme le torrent entraîné par sa propre force, qu'on ne l'arrête pas; et craignant les débordements, il écoutait avec patience et résignation, aux heures où il était au domicile conjugal, pendant et après le dîner surtout. Mais il prenait des façons de s'égosiller si terribles que

Digitized by Google

sa femme s'en alarmait et l'accablait de soins peut-être aussi fatiguants que le récit de ses projets. Après le dîner, il tournait et retournait son journal avec tant de bruit et le parcourait avec tant d'intérêt, qu'il n'entendait plus la conversation. Puis, lorsqu'après son somme journalier il venait à l'air pur, il était soulagé.

Ce que la mère avait le moins songé à interroger, c'étaient les sympathies de sa fille. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'une jeune personne fût indifférente à un mariage.

Donc les choses marchèrent quand même. Handrepons était venu parfois encore à l'heure où personne n'était là. Il y avait eu des protestations véhémentes, des supplications, de l'indignation, de la colère. Antoinette aurait pu annoter les différentes phases de ces entrevues qui, dans tous les cas, annonçaient chaque fois plus de vigueur, plus de résolution de la part de sa maîtresse.

Enfin, on parla d'une date. On n'aurait su préciser qui en avait dit le premier mot. Le terme était assez raprpoché, personne ne s'y opposa.

« Il y a, je vous le répète, avait dit un soir Herminie à Napar, résolument, entre moi et vous un obstacle infranchissable. Je suis indigne de vous... J'aime mieux votre mépris aujourd'hui que plus tard. Un autre homme...

— Ah! taisez-vous, lui répondit le jeune homme. Supposez que je sais tout, et que je vous pardonne. N'ai-je pas besoin de pardon à mon tour, moi qui ai osé lever un jour mes regards jusqu'à vous ambitionner de toute la force de mon être... Tenez, qu'il ne soit plus jamais question de ce que vous appelez votre secret... Je consacrerai ma vie à vous le faire oublier et Dieu nous versera sa clémence... Nous serons bons, généreux, justes l'un envers l'autre et un jour viendra peut-être où vous reconnaîtrez que si vous avez perdu je ne sais quelles autres espérances en vous unissant à moi, vous avez cependant trouvé un ami sûr, un cœur dévoué. »

Il s'était laissé glisser aux genoux de la jeune fille. Il était éloquent, pathétique. Elle le releva, émue, croyant qu'il

Digitized by Google

savait tout et que, par cette suprême délicatesse dont elle le voyait doué, il écartait toute révélation.

L'idée fixe d'Herminie était néanmoins de se tuer. Elle cherchait le genre de mort; elle y réfléchissait sérieusement, constamment. Elle avait tant besoin de repos, elle était si lasse... Elle choisirait son jour et son heure. Bien certainement ce mariage rêvé par ses parents et par Napar, exigé par Handrepons, ne se ferait pas : il ne pouvait, il ne devait pas se faire.

Par une sorte de lâcheté, d'état morbide inexplicable, la jeune femme laissa s'écouler le temps, inerte, irrésolue, et le jour se leva où le mariage se ferait.

Ce matin-là, enfin, outrée, elle courut chez sa mère et, au risque d'un scandale, dévoila tout. Elle n'avait pas su accepter la mort, elle accepta la honte.

Dieu juste! de quel coup se sentit frappée au cœur cette mère! Il passa par son cerveau des sensations étranges; ses facultés mentales s'ébranlaient comme meurtries. Une singulière association d'idées s'y révéla : elle voyait sa fille menée à l'autel triomphalement, dans le costume traditionnel, et quand la mariée se retourna vers la foule, on vit sous le voile blanc une tête de squelette noircie par le temps, avec les orbites creuses, le nez camard, le rictus que l'on sait... et la mère se mit à rire, à rire sans fin.

Herminie eut peur. Elle chercha à calmer la pauvre femme, lui bassinant les tempes, lui faisant respirer de l'éther, la rappelant à la raison, finissant même par affirmer que rien n'était vrai, que c'était une plaisanterie...

M^me^ Degoute se remit, mais elle resta stupide, ayant des mouvements saccadés, un parler sec; automatiquement, elle s'habilla et vit se vêtir sa fille en larmes.

Les voitures des invités commençaient à arriver; la rue retentissait du bruit des roues; les voisins se mettaient aux fenêtres ou se massaient devant la maison. Les cochers, en livrée d'un gris jaune, les boutons luisants, gantés, des fleurs d'oranger à la boutonnière, échangeaient entre eux

Digitized by Google

des plaisanteries voilées à l'adresse des personnes qu'ils avaient véhiculées.

Handrepons était venu avec un splendide bouquet de roses blanches et de gardenias. Il le remit à Herminie en présence de Jules Napar et le fit avec tact et convenance. « Vous êtes charmante en mariée, dit-il, heureux celui qui vous épouse! » Il la trouvait charmante, en effet, sous son vêtement blanc, sous sa pâleur.

Herminie était restée les yeux fixés à terre; elle s'était laissé prendre la main et avait conservé un silence de glace.

Son père, nerveux, empressé, maladroit, poussé par tout le monde, ne sachant ce qu'il devait faire, vint lui offrir le bras. Napar conduisit Mme Degoute, qui continuait à se mouvoir inconsciente; une à une, les personnes entrèrent dans les équipages, qui filèrent avec fracas. Et l'on disait au passage de cette noce : « Comme la mariée est pâle, comme le marié semble triste; la mère est sans nul doute malade, le père devient imbécile. » On n'avait vu qu'un seul homme gai : c'était Handrepons.

A l'église, foule. Toutes les jeunes filles en quête d'un mari, toutes les mères en quête de gendre, toutes les curieuses, toutes les inoccupées étaient là. Il faut des cérémonies de ce genre pour se rendre compte du nombre de personnes qui, dans cette lutte intense de la vie, trouvent du temps à perdre, abandonnant labeur, préoccupation, devoir!

Parmi ceux qui avaient tenu à se trouver au premier rang, Jules Napar reconnut, non sans émotion, sa propriétaire tout en larmes et ses trois enfants endimanchés, les yeux équarquillés, immobiles, respectueux. Jules sut gré à la petite famille de sa présence. Il s'était senti soudainement rattaché à la réalité : il croyait que rien n'était vrai de ce qui arrivait, il subissait les faits, comme un malade qui ne se sent plus même l'énergie de souffrir et qui accepte comme nécessaire le dénouement fatal de son mal.

Le matin, à son arrivée, Herminie était venue à lui, le suppliant à voix basse de réfléchir encore, qu'il était temps de tout arrêter; elle le fit d'une façon si poignante qu'il fut sur le

Digitized by Google

point de céder. Mais quel scandale n'en serait-il pas résulté ! Il ne répondit point et laissa les événements suivre leur cours.

. . . . . .

On avait versé du porto, du madère, passé des gâteaux et des friandises sur des plats d'argent. Les jeunes époux recevaient les félicitations des amis de la famille, dans le salon du rez-de-chaussée, chez M. Degoute. Handrepons s'était placé tout près d'Herminie, à la toucher; il la couvait du regard. Il la trouvait adorable. Ses sens s'allumaient par le souvenir. Il faisait des comparaisons mentales, puis la bête se réveilla, féroce et exigeante, se disant qu'après tout cette femme était plus à lui qu'au mari. Il aurait voulu l'entraîner, la soustraire à cet entourage, se trouver seul avec elle, la presser dans ses bras, la couvrir de baisers; puis, une sorte de rage jalouse le mordit âprement... Il devint maladroit, quinteux. Il s'attaqua à Napar, qu'il eût étranglé volontiers, et reprit envers lui son rôle de chef, de supérieur. Cette conduite dérouta le nouveau marié, mais subitement, sans transition, sans ménagement, elle le frappa. La lumière descendit dans son pauvre cerveau, déjà si cruellement ébranlé : « Lui!! se dit-il, en crispant les poings de colère, c'est lui qu'elle aime ; il le sait et pourtant il m'a poussé dans ses bras ! » Puis, avec un ricanement intérieur : « Il restera mon chef au bureau et de plus... Mais de quels monstres horribles ce monde est-il donc peuplé? »

L'idée de ce double jeu d'Handrepons lui donnait le vertige. Il parvint à se retirer avec Herminie bien longtemps avant que personne ne songeât à partir. On plaisanta son impatience, ce furent des chuchotements aux oreilles, entre hommes, et de petits rires entre femmes. D'Handrepons, un moment déçu, furieux, se mit bientôt au ton de tout le monde; il fut causeur, spirituel, charmant. Comparé à Napar, à la mine morose et triste, il avait tous les avantages : c'est à lui que l'on aurait voulu voir le rôle de mari. Herminie fut presque plainte.

Digitized by Google

Cependant les jeunes époux roulaient vers la maison où Napar avait son appartement de jeune homme; il l'avait exigé. La maison était vide. A l'occasion du mariage de son locataire, Mme Evariste s'était offert les joies d'une excursion à la campagne avec ses enfants.

Le trajet avait été silencieux. Napar n'avait pas dit un mot. Herminie, résignée, ne voulant ni ne pouvant se défendre, attendait qu'on l'interrogeât.

Avec quelle émotion le jeune mari gravit les escaliers de son appartement, Dieu le sait! Il avait des bourdonnements dans les oreilles depuis quelques instants, comme un bruit lointain, mais non interrompu, de cloches. Quand il arriva à sa chambre un sanglot faillit l'étouffer. Herminie entra sur ses pas, le suivant inquiète.

« C'est Handrepons qui était votre amant, Madame? demanda-t-il d'une voix saccadée, presque éteinte — Lui! conclut-il en se cachant la figure des deux mains, sans attendre la réponse d'Herminie.

La jeune femme, jetant au loin son voile, arrachant les fleurs de sa ceinture, se mit à genoux devant Napar, les mains jointes, et parla :

« Quand j'ai voulu vous dissuader de ce mariage qui était impossible, vous avez insisté. Je croyais que vouss aviez tout et que votre âme grande et magnanime me pardonnait... J'ai — je vous en demande pardon — pensé un moment que subordonné, obligé de cet homme, vous ne faisiez que suivre ses instructions. Il est lâche et vil et je vous ai prêté de la lâcheté et de la vilenie... Mais j'ai bien compris ensuite que vous étiez plutôt victime de ses machinations... Je vous ai plaint. Vous êtes venu à moi avec des paroles de supplication. Vous m'avez offert d'ignorer ou de pardonner. Jusqu'à la dernière heure, j'ai tout fait pour empêcher notre union... J'ai voulu me tuer, je n'ai pas su. Tuez-moi, vous en avez le droit... »

Napar, éperdu, la regarda et, sentant fondre son cœur, il se penchait déjà pour la relever et pour la presser dans ses bras. Elle l'arrêta d'un geste.

« Peut-être ne savez-vous pas le plus terrible... »

Digitized by Google

Puis, courbant la tête, comme une victime qu'on allait frapper, d'un mot elle révéla la vérité entière.

Alors Napar éprouva un étranglement; le sang se précipitait avec violence dans ses carotides, il étouffa, pivota sur lui-même et alla tomber sur le lit, inerte.

. . . . . .

Pourquoi insister sur la situation de cette femme, seule dans cette maison inconnue pour elle, devant cet homme qui se mourrait? Elle appela, personne ne répondit. Elle était dans cet état de torpeur que donne le découragement intense; à quoi bon lutter encore, puisque tout l'accablait.

A la tombée de la nuit, elle entendit Mme Evariste qui rentrait avec ses chers enfants, ne se doutant pas, elle non plus, de ce qui l'attendait. Herminie renouvela son appel. Eplorées, les deux femmes cherchèrent à ranimer Napar, qui semblait évanoui. On s'enquit d'un médecin ; celui du voisinage était absent, un autre viendrait sans retard.

La nuit se passa sans amener de changement. Toujours le malade restait dans la même immobilité. Nouvelles instances et nouvelles courses dès le jour. Un homme de l'art parut enfin; il constata une congestion cérébrale et tenta une abondante saignée. Vains efforts. La vie s'entêtait à quitter ce pauvre garçon, si rudement frappé.

Herminie fut veuve avant d'avoir été mariée, ce qui ne l'empêcherait pas d'être mère. Tout l'échafaudage si habilement élevé par Handrepons s'écroulait.

Mais le lendemain du jour où Napar expira, sans avoir repris connaissance, parut dans quelques journaux un entrefilet que toute la presse reproduisit. On y disait: « Un des employés de la compagnie de X..., que dirige avec tant de talent et de tact le sympathique M. Handrepons, est mort subitement vingt-quatre heures après ses noces : il s'était marié jeudi dernier. On conçoit la douleur de la jeune épouse. »

Handrepons se frotta les mains à s'user l'épiderme, le matin où Bruxelles, en s'éveillant, put lire son adroit *fait*

Digitized by Google

divers. Un chef-d'œuvre. C'était une réclame pour la compagnie, un éloge pour son directeur et une réponse anticipée à ceux qui pourraient, dans peu, trouver étrange la maternité certaine de M^me^ Napar.

E sempre bene!

ÉMILE GREYSON.

Digitized by Google

L'ART RELIGIEUX

Le commerce des objets destinés au culte catholique romain a pris une grande extension en ces dernières années. Voit-on, dans toutes nos grandes villes, Gand, Bruges, Anvers, Malines, Liége, etc., ces magasins d'imageries pieuses, de statues et de statuettes peintes, de calices et de ciboires, de burettes et de lampes, exécutés pour les besoins des services religieux dans notre pays? A Bruxelles, ce commerce s'est développé de façon à faire penser que les objets du culte ont dû être renouvelés dans la plupart des églises : le principe de l'offre et de la demande amène logiquement cette conclusion.

En même temps que cette industrie grandissait, le caractère des objets qu'elle offrait en vente se transformait. L'art religieux affectait un air plus aimable; une sorte de grâce mondaine, à demi païenne, remplaçait l'austérité des « gothiques » et le naturalisme de la Renaissance. Marivaud succédait aux philosophes austères et inflexibles de l'Église, la mignardise à la noblesse et à la solennité de Corneille. On ne s'est pas encore demandé le pourquoi de cette transformation, parfaitement admise par le clergé, et que le Vatican n'a pas cru devoir blâmer. La question, pourtant, vaut la peine d'être étudiée, ne fût-ce que d'une façon sommaire, car elle méritera plus tard un examen approfondi. A notre époque de trouble et de transition, il ne faut, autant que possible, laisser passer aucune manifestation significative de l'esprit et de la conscience : les observations rapides des contemporains pourront peut-être servir de notes aux philosophes et aux historiens du XX^e^ siècle.

Digitized by Google

I

Arrêtez-vous devant la vitrine d'un de ces magasins d'objets pieux qui se font concurrence à Bruxelles; il est inutile d'entrer dans l'intérieur : la montre est richement garnie et attire forcément les yeux par l'éclat des couleurs et des métaux. Statuettes du Christ, de la Vierge, des saints, des martyrs, des cénobites, des ascètes; encensoirs, reliquaires, ostensoirs, candélabres, lanternes, croix, etc., sont là exposés aux yeux du passant, non pour exciter sa dévotion, mais comme enseigne d'un négoce spécifique.

Il serait curieux de savoir comment le public juge ces œuvres d'art religieux. On ne l'a jamais vu groupé devant ces vitrines comme devant les magasins d'estampes, intéressé, examinant avec goût, et charmé. C'est là un fait que chacun peut constater.

Les œuvres d'art religieux, pourtant, sont des œuvres d'art au même titre que les œuvres d'art mondain; une *Vierge* de Van Eyck vaut bien un *Portrait* de Rembrandt et le *Christ descendu de la croix*, de Metsys, supporterait la comparaison, sans désavantage, avec le *Banquet des arquebusiers*, de Van der Helst.

D'où vient alors l'indifférence du public devant ces objets d'art moderne destinés au culte?

D'où vient, d'autre part, que les critiques d'art ne se sont jamais occupés de ces œuvres spéciales, qui ne vivent que par les réclames et les annonces des journaux ?

La raison de ce silence et de cette insouciance est facile à faire connaître. Ces statues et ces objets ne sont ni artistiques ni religieux. Ils n'ont d'autre caractère que celui d'un article de négoce précieux. Les convictions des artistes qui les ont exécutés n'y sont pas empreintes. L'esprit de foi, le renoncement aux jouissances terrestres ne s'y accusent pas. Le mysticisme ingénu des statuaires du moyen-âge ne s'y retrouve plus, même à l'état d'imitation plus ou moins respectueuse. Ce ne sont plus que des œuvres industrielles.

Examinez-les : voyez cette vierge-mère, le bambino sur le

Digitized by Google

bras. C'est de l'art académique. Les proportions sont peut-être exactes; il y a de la pondération dans les lignes; les draperies sont modelées avec soin; la régularité des traits des deux visages est parfaite. Mais cela ne suffit pas pou rdonner à une œuvre d'art un caractère déterminé. Aux étalages des coiffeurs, il y a des bustes de femmes, en cire peinte, qui ressemblent à ces vierges; ils leur ressemblent d'autant plus que les vierges sont également coloriées de bleu pâle, de rose, de « couleur de chair » semblable à celle qu'on met sur les visages des poupées, le tout rehaussé ou surchargé de filets ou d'ornements dorés.

Les chrits semblent calqués sur le Jésus de Signol dans la *Femme adultère* : un élégant, une sorte de joli garçon juif, les cheveux soigneusement séparés sur le front, le geste machinal, les vêtements drapés snr mannequin; il a des yeux vagues et une sérénité d'automate.

Ainsi des cénobites et des martyrs, martyrs et cénobites d'une idéalité commerciale, peinturlurés, et distingués de cette distinction de journal de modes, la pire des pires.

Il ne manque qu'une chose à ces statues et statuettes, qui sont le plus clair de la statuaire religieuse moderne : c'est la marque de fabrique. On pourrait l'y imprimer, sans faire de tort à leur valeur réelle. Lorsqu'on est arrivé si bas, tout doit être autorisé pour accélérer la chute définitive. Ce n'est point ici une question d'art pur : c'est aussi une question de sentiment. Même pour les incrédules, la vue de ces détestables productions est pénible. Les œuvres d'art où la foi apparaît, où les croyances inflexibles éclatent si vivement, sont des œuvres respectables : tout l'esprit d'une époque s'y manifeste avec une telle force que nous y retrouvons une des phases de l'humanité, et que cela suffirait, à défaut du sentiment d'art, à nous faire battre le cœur. La naïveté et la simplicité des artistes du moyen-âge, à quelque point de vue qu'on se place, sont touchantes. La platitude académique des sculpteurs coupables d'avoir produit ces dieux et ces saints modernes est révoltante.

Le mot n'a rien d'exagéré. Le sentiment et l'art faux

Digitized by Google

révoltent autant que le sentiment et l'art corrompus. C'est d'ailleurs une corruption d'une nature particulière, cette représentation d'êtres placés si haut dans l'esprit des croyants, par des figures qui font songer à l'opéra, ou au boudoir d'une femme galante. Tout catholique fervent devrait vouer une guerre sans merci à ces productions pis que banales, qui font à la religion autant de tort que les abbés galants du XVIII[e] siècle. Il suffit qu'elles blessent le sens humain et le goût pour qu'il soit utile de les signaler à l'examen du public.

Pensez à ces vierges des cathédrales ogivales, à ces crucifiés des siècles « barbares ». Revoyez en pensée ces tableaux exquis de Memling et de Van der Weyden, de Stuerhout et de Metsys. Quelle profondeur dans la placidité, quelle grâce dans l'immobilité, quelle puissance irrésistible dans la sérénité! Les personnages en sont laids souvent, grêles, souffreteux; ils n'ont qu'un souffle de vie. Mais le cœur et l'esprit des artistes qui les ont respectueusement peints ou sculptés leur donnent une existence de nature spéciale, où se lisent les mystères de la légende, la foi ardente des petits, les aspirations desséchantes des déshérités, le martyr et les supplices des ermites et des missionnaires. En les voyant, on conçoit le dévouement jusqu'à la mort, l'abnégation et la duperie sublimes. Ces christs-là ne posent pas; ces vierges ne font point étalage de beaux vêtements brodés d'or. L'âme du moyen-âge tout entière est peinte dans ces visages maigres et ces orbites creux, dans cette rigidité des formes où apparaît le sentiment écrasé de l'esclave qui n'a même pas la pensée de se révolter.

II

Mais il doit y avoir un autre art religieux à notre époque. Ce ne sont pas seulement ces produits destinés au commerce qui constituent le sentiment des artistes croyants dans la seconde moitié du XIX[e] siècle.

Il y a eu, en effet, il y a encore quelquefois des tentatives de relever cet art particulier. Nos expositions renferment

Digitized by Google

chaque année des peintures et des sculptures dont les sujets ont été empruntés aux légendes ou à l'histoire des annales religieuses. Il n'y a eu qu'une voix, parmi les critiques qui ont de bons yeux et qui tiennent à honneur d'être sincères, pour déclarer que ces tableaux représentaient bien en effet des scènes de la Bible ou de l'Évangile, et ces statues des personnages du martyrologe ou de la béatitude chrétienne, mais que ni les scènes ni les figures n'étaient empreintes de ce caractère mystérieux, en quelque sorte immatériel, qui donne aux œuvres du moyen-âge leur sens le plus profond.

Le peintre français Flandrin, élève d'Ingres, est un des derniers artistes qui soient parvenus à s'isoler dans leur conscience, à retrouver dans leurs croyances assez de fermeté et de convictions pour exécuter des peintures ayant le caractère religieux.

Encore ses frises de Saint-Vincent de Paul, à Paris, tiennent-elles plus de la Renaissance que du moyen-âge. La concentration de la pensée, dans l'attitude et la physionomie des personnages, y est bien plutôt de la réflexion que de la méditation. L'artiste a été plus préoccupé de la beauté dans la forme selon les Grecs que de l'expression du renoncement et de l'obéissance passive. On n'y sent point cette extase que rien ne peut distraire, cette soif du ciel, cet abandon complet de la gloire terrestre, qui donnent à la statuaire et à la peinture du XIV^e^ et du XV^e^ siècle leur accent et leur idéalité. Flandrin a enfermé son christianisme dans une forme païenne, en rendant cette forme plus rigide : il n'y a là qu'une évolution intellectuelle.

Avant lui, un Allemand, Fréderick Overbeek, avait tenté de refaire l'art des « gothiques, » prédécesseurs de Raphaël. Pérugin était encore trop mondain ; Overbeek était remonté à Fra Angelico. Ce système avait pour lui la logique du sentiment. Mais Overbeek ne parvint qu'à des imitations creuses ; ses corps n'ont point l'âme sans laquelle ils ne peuvent vivre, le mysticisme. La bonne volonté de l'artiste ne peut être mise en doute ; il lui a manqué, avec le génie des mystiques, non seulement la foi intraitable, mais l'ingénuité tenace et l'at-

Digitized by Google

mosphère d'abstractions et d'obscurités, au milieu de laquelle vivaient ses prédécessenrs. C'est là le pourquoi de l'impossibilité de ces résurrections : les conditions nécessaires de l'existence doivent être de nature à saturer les œuvres d'un esprit particulier; on subit l'influence de son temps sans s'en apercevoir, comme on obéit à ses instincts de race.

Autre exemple : le *Christ en croix*, que le peintre français Bonnat a exécuté pour le palais de justice de Paris. Ce tableau a eu un grand succès; on l'a qualifié de chef-d'œuvre. Au point de vue réaliste, le *Christ* de Bonnat peut-être loué presque sans réserve : c'est une superbe étude d'après le modèle vivant; mais c'est aussi un crucifié quelconque, non un Christ sur la croix, sauveur du monde. L'artiste a peint un homme nu, dans une situation tragique, et l'on voit jusqu'aux varices du maçon ou du portefaix qui a posé.

En quoi l'œuvre est-elle religieuse? Est-ce que cet homme crucifié peut représenter l'être moitié Dieu, moitié mortel, qui est venu racheter l'humanité?

Par quelle prédisposition Bonnat était-il poussé lorsqu'il a peint ce tableau? Était-il plein d'angoisse à l'idée de ce supplice et du sacrifice fait par son Dieu? En songeant aux plaies saignantes et à l'agonie de Jésus, vouait-il à la terre entière un sentiment de réprobation, vengeant ainsi dans son cœur le crucifié divin, dans la mesure de ses forces?

Non ; l'œuvre est purement plastique : on n'y retrouve point l'amour fait d'abnégation; d'extase et de foi, dont le cœur des artistes croyants était embrasé. Pour Bonnat, le *Christ en croix* n'a été que le prétexte d'une étude du nu.

Les œuvres de caractère religieux de notre temps ne sont plus religieuses que par leur titre. Cette situation n'est pas récente; elle existe depuis trois siècles. Depuis trois siècles, il n'y a plus eu d'œuvres de caractère religieux; Michel-Ange et Raphaël en Italie, Rubens et Van Dyck en Belgique, le Poussin en France, ont fait disparaître l'art religieux. Le *Moïse*, les *Christs* de Michel-Ange, les *Christs*, les *Vierges* et les *Saints* de Raphaël, les *Martyrs*, les *Christs* et les *Vierges* de Rubens et de Van Dyck, les compositions du Poussin sont des

Digitized by Google

productions vivantes, imprégnées de sentiments humains. Seule, peut-être, la *Vierge et l'Enfant*, groupe en marbre attribué à Michel-Ange, et qui se trouve à Notre-Dame, à Bruges, renferme encore des qualités qui le rattachent à l'art du moyen-âge : la majesté placide de la Mère, sa physionomie impénétrable, le style chaste de ses draperies. Mais l'Enfant appartient à la Renaissance par la beauté et l'ampleur de ses formes; mais les mains de la Vierge sont des mains de patricienne, d'une distinction et d'une souplesse qui n'ont plus rien de « gothique ».

En Flandre, l'accent est des plus prononcés : l'art y est complètement naturaliste, en peinture et en sculpture. Rubens est un génie païen au service du catholicisme; il est humain jusqu'au déchirement, jusqu'à l'angoisse. Nul artiste n'a exprimé la douleur terrestre, les souffrances physiques comme Rubens, dans le *Calvaire* et le *Martyre de Saint-Liévin* du musée de Bruxelles. Il a en outre joué, pendant toute son existence, la symphonie de la chair chatoyante et frémissante. Qu'y a-t-il de religieux dans le *Crucifiement de Saint-Pierre* de Van Dyck, du même musée? Rien. Le patient souffre comme un homme; il n'offre pas ses souffrances au ciel; le martyre ne lui donne pas l'extase; il ne voit point descendre sur lui la palme céleste : son sang l'aveugle et le congestionne. C'est une scène d'une effroyable réalité.

La statuaire du XVII^e^ siècle affecte le même caractère d'expansion de la forme, de naturalisme vainqueur. Avec la foi au fond des cœurs, c'est le paganisme et la nature qui triomphent. L'art du peintre, l'art du sculpteur et l'art de l'architecte marchent d'accord, poussés par un seul principe, la Renaissance, qui bientôt va organiser les académies, pour la vulgarisation européenne de son principe.

III

L'idée de Fréderic Overbeek était sensée, rationnelle : reprendre la tradition de l'art religieux en passant par dessus la Renaissance, pour s'inspirer des peintres et des sculpteurs

Digitized by Google

du moyen-âge. Rationnelle et sensée à son point de vue, mais irréfléchie.

Pour refaire cet art-là, il eût fallu refaire aussi le temps où il florissait; il eût fallu pouvoir rayer la Renaissance des mouvements sociaux, faire disparaître ses œuvres, effacer les choses accomplies, brûler les bibliothèques, « retoucher » les cerveaux des générations vivantes, creuser un gouffre où trois siècles d'activité intellectuelle eussent pu être engloutis.

Overbeek n'a point pensé à cela; il n'a point songé qu'on ne refait pas l'histoire. Les hommes naïfs commettent souvent de ces erreurs énormes.

Jamais, cependant, personne n'a essayé de faire remonter un fleuve vers sa source.

Malgré l'insuccès de cet artiste convaincu, son idée a été reprise : l'intention de refaire un art religieux, manifestée depuis longtemps, est mise en œuvre dans notre pays. Des écoles ont été organisées, où l'on n'enseigne que les principes de l'art du moyen-âge, en architecture, en sculpture et en peinture. C'est la même faute que celle des académies où l'on enseigne des principes absolus empruntés à l'art de l'antiquité.

Évidemment, ces établissements produiront des élèves, lesquels feront des ouvrages d'un caractère déterminé. Mais ces ouvrages ne seront que des imitations.

Dans ces établissements, on confond l'art avec l'archéologie.

Croit-on vraiment qu'il suffise de réglementer un principe pour lui faire produire les fruits qu'on en espère? Les règles ne sont qu'un squelette. Ce qui donne la vie au principe, c'est le sentiment de ceux qui s'en servent. On attire cent ou deux cents jeunes gens dans une école de caractère exclusif, ou l'art du moyen-âge seul est enseigné; c'est-à-dire où l'on étudie par le menu les formes picturales, architecturales et sculpturales d'une période unique, lesquelles sont présentées comme seules de nature à exprimer des sensations et des croyances déterminées. Mais on ne se préoccupe pas de savoir si l'esprit et le cœur, si les convictions intimes, si le tempé-

Digitized by Google

rament de ces jeunes gens les ont prédisposés à reprendre les traditions de cet art, manifestation d'une époque avec laquelle la nôtre n'a plus rien de commun.

L'erreur est extraordinaire ; on ne semble pas s'en douter. Et cependant le produit de ces écoles devrait ouvrir les yeux; mais on se contente de l'apparence, de l'assimilation, d'un air de famille, du squelette. L'art du moyen-âge est inaccessible au XIX^e^ siècle pour une bonne raison : le moyen-âge manque aux artistes qui essaient cette reconstitution. Tout l'insuccès des écoles spéciales vient de cette cause. Il nous est *absolument impossible* de nous incarner dans une époque de façon à revivre de ses sentiments, de ses croyances et de ses aspirations. Or, si nos sentiments, nos croyances et nos aspirations sont différents aujourd'hui de ceux du XIV^e^ siècle, nos travaux ne pourront jamais revêtir le caractère particulier des travaux du XIV^e^ siècle. Ils en auront l'aspect matériel, les lignes extérieures, les proportions exactes; on y aura imité les imperfections, le dessin gauche encore barbare, les fautes de perspective, le modelé enfantin, même les expressions d'une placidité ingénue ou farouche; mais « l'âme » du moyen-âge n'y sera pas, — pas plus que l'âme des Grecs n'est dans la statuaire inspirée de Phidias ou de Praxitèle.

On peut bien s'étonner qu'une affirmation et une argumentation de cette nature ne soient pas admises par tous ceux qui réfléchissent : elles semblent cependant d'une logique irréfutable. L'idée au fond est fort simple : pour exécuter une œuvre d'art d'un caractère déterminé, il faut se trouver au milieu des *éléments vivants* qui doivent en constituer l'âme, être inspiré et soutenu par une inébranlable conviction. On prétend que la conviction existe; soit ! Mais où sont les éléments vivants? On ne peut plus s'inspirer que d'une foi se débattant au milieu de contradictions mordantes ou gouailleuses; ni les lois, ni les faits, ni les mœurs, ni le grand courant qui entraîne les peuples vers de nouvelles destinées ne soutiennent l'artiste, intimidé, irrésolu, et sentant ces milliers d'yeux hostiles fixés sur son œuvre. Croit-on vraiment que cette situation n'ait pas une influence considérable

Digitized by Google

sur des esprits qui, malgré les principes absolus dont ils sont saturés, n'en restent pas moins impressionnables, parce qu'ils sont vivants? Où irez-vous le chercher, aujourd'hui, cet artiste absorbé dans un idéal « convenu », qui ne sort point de son propre sang, de sa propre passion, de sa propre souffrance? Il n'existe pas; *il ne peut pas exister*; il serait un anachronisme; il ne répondrait pas à une aspiration réelle des cœurs et des intelligences; on le considérerait comme un produit hétérogène, un prodige, une monstruosité. Or, l'artiste du moyen-âge, entier, de foi rigide et sans concession, peut bien moins encore exister. L'histoire est là qui me donne raison : un fait aussi net, un ensemble de circonstances aussi claires s'imposent; c'est une faiblesse de ne point s'incliner devant eux.

IV

Ce qu'on vient de lire explique l'imagerie et la statuaire religieuses qui sont exposées aux vitrines des marchands d'objets pieux, à Bruxelles.

Ces tableaux, ces statues, ces vases destinés au culte sont précisément les produits de concessions faites aux exigences du temps. Pourquoi le Christ, la Vierge et les saints n'apparaîtraient-ils pas enfin sous des aspects moins farouches, et d'une placidité moins intimidante? Faisons-leur des physionomies roses et souriantes; donnons-leur de beaux vêtements peints de couleurs tendres rehaussées d'or; qu'ils puissent séduire les fidèles enclins à l'indifférence, ce mal du siècle, par leur grâce aimable et leurs formes d'une régularité et de proportions irréprochables. Le martyr montrera des plaies délicatement bordées de sang rose; l'ascète sera d'une maigreur qui n'aura rien de répulsif, afin que les cœurs trop sensibles ne soient pas impressionnés jusqu'à la souffrance; la Vierge pourra se placer sur le meuble riche d'un boudoir ou sur la cheminée d'un salon; peut-être même le socle sur lequel elle sera posée contiendra une pendule. Lorsque la religion sera ainsi débarrassée de ses austérités et de ses duretés

Digitized by Google

passées, les indifférents se sentiront doublement coupables. Et, son caractère farouche et intraitable enfin transformé, le moyen-âge, en peinture et en sculpture, pourra encore servir, en y ajoutant des grâces nouvelles.

Non, il ne pourra plus servir, parce que les temps, les mœurs et les sentiments ne se refont pas. Ce qui a été ne peut plus être, si ce n'est dans l'apparence. Le phénomène des évolutions religieuses obéit à des fatalités comme tout autre phénomène humain ou social. Vouloir refaire la peinture et la sculpture du moyen-âge, le seul art vraiment chrétien qui ait existé, c'est tenter une réaction de dilettantisme archéologique — de la même nature que la réaction classique en faveur de l'antiquité et de la Renaissance.

L'architecture du moyen-âge n'a point ce caractère d'exclusivisme; elle n'est point un art essentiellement religieux. Aux mêmes époques où l'on construisait les églises romanes et les splendides cathédrales ogivales, on édifiait des hôtels de ville merveilleux, des halles grandioses, des châteaux, des locaux de corporations, des maisons, des hôtels de seigneurs élégants et pittoresques, de ce même style si bien approprié à notre climat et à la nature de notre sol. L'architecture est un art neutre, produit des nécessités familiales et sociales, qui se prête à des combinaisons innombrables, selon les besoins divers. C'est pourquoi l'architecture du moyen-âge, appropriée à nos mœurs, peut encore être considérée comme l'art moderne par excellence. D'autre part, si le style ogival ou roman est logiquement désigné dans la construction des églises chrétiennes, c'est parce que la religion chrétienne a grandi, s'est épanouie et répandue en même temps que ces deux expressions du génie artistique, et qu'elle avait atteint sa plus grande puissance alors que l'ogive florissait sur la moitié de l'Europe. En considérant la religion catholique comme un sentiment moral qui constitue une sorte d'âme, les architectures romane et ogivale semblent être les seuls corps qui la puissent enfermer. On ne peut admettre qu'un sectateur du Christ enseigne l'évangile dans un temple païen; mieux vaudrait une grange ou une étable : cela serait plus respectueux.

Digitized by Google

Telle est la situation; tel est le fait dans sa clarté brutale. Ni la peinture, ni la sculpture religieuse ne peut plus se présenter que sous des « apparences » religieuses. Les conditions nouvelles de la société s'opposent à ce que les convictions soit assez dominatrices pour donner de l'austérité et de la profondeur aux œuvres sculpturales et picturales destinées à attendrir les cœurs sur l'histoire et sur les personnages de la religion. La preuve, brutale aussi, se peut voir aux vitrines des marchands et dans les expositions. Le temps présent est mauvais pour les travaux de cette nature. Une prochaine période viendra peut-être qui verra l'art religieux prendre un développement nouveau, d'accord avec une forme nouvelle de la religion. Mais on peut affirmer que si cette renaissance atteint un caractère aussi accentué que l'art du moyen-âge, ce caractère sera absolument différent, puisqu'il interprétera un mouvement du sentiment religieux entraîné dans un nouvel orbite.

Les productions industrielles de l'heure actuelle font-elles connaître la situation exacte du sentiment religieux dans les âmes modernes? C'est là une question du domaine philosophique, dont l'examen dépasserait la portée du présent article, qui a pour objet l'art religieux et non les mobilités logiques ou fatales des religions.

Émile Leclercq.

Digitized by Google

LA RÉSURRECTION D'UNE VILLE ÉGYPTIENNE

De tous les pays dont aujourd'hui nous connaissions l'histoire dans ses grandes lignes, l'Égypte est sans contredit l'un des plus importants et l'un des plus curieux pour le chercheur. C'est là qu'est apparue la civilisation la plus ancienne que nous puissions étudier sûrement. Ses monuments embrassent une suite de siècles qu'ailleurs on regarderait comme fabuleuse. Elle a subi des transformations sans nombre, elle a passé par des alternatives de grandeur et de décadence, et, pour parvenir à la comprendre tout à fait et à la bien connaître, il faut ne se laisser rebuter ni par la longueur ni par la difficulté du travail.

Celui en particulier qui veut acquérir de la géographie de l'Égypte ancienne, si nécessaire pour son histoire, une science complète, doit surmonter bien des obstacles. Aujourd'hui le sol est presque nivelé; dans le Delta, spécialement, le sable a tout recouvert; la configuration du terrain a été changée, soit par des mouvements géologiques, soit par les travaux qu'a opérés la main de l'homme, creusement de canaux, tracé de lignes de chemins de fer, transport de terres, etc. Les noms antiques eux-mêmes ont disparu pour être remplacés par d'autres, empruntés aux langues plus modernes ou à celle des Arabes. L'étude est ainsi rendue plus compliquée encore. Sans doute, bien des villes dont nous parlait l'histoire ont été retrouvées; mais combien aussi qui ont

Digitized by Google

disparu et dont la situation est de nos jours inconnue! L'ancienne géographie de l'empire des Pharaons présente encore maint problème ardu et dont la solution ne semble pas près d'être saisie. Le « Livre des villes situées en Égypte et description de tout ce qui s'y rapporte », qui est mentionné dans une inscription du temple d'Horus à Edfou, n'est plus en notre possession, hélas! Et le reconstituer n'est pas chose facile. Pour cela, nous avons d'abord, comme sources, les écrits des savants grecs et latins; mais ils parlent de ce qui existait de leur temps, à une époque déjà tardive, alors que noms et traditions s'étaient modifiés; puis souvent ils font des changements eux-mêmes, introduisent leurs idées préconçues dans ce que leur racontaient les habitants du pays, traduisent dans leur propre langue les noms égyptiens et les rendent ainsi méconnaissables. Puis nous possédons encore certains tableaux et peintures géographiques, œuvres des artistes anciens, placées par eux aux murailles de leurs palais et de leurs temples et qui nous ont été heureusement conservées; mais ces peintures passent sous silence bien des villes et ne nous donnent sur plusieurs autres que des indications peu précises. Enfin, il nous reste les monuments eux-mêmes, les inscriptions et les papyrus. Ils nous donnent, surtout ceux de la dynastie des Ramsès, des renseignements innombrables sur la géographie ancienne. Mais encore sont-ils trop rares au gré du savant; les fouilles ne sont pas toujours possibles; quand on les a pratiquées à grands frais, elles se trouvent parfois inutiles, et l'on a dépensé son argent et ses forces en pure perte.

Aussi devons-nous être d'autant plus heureux et reconnaissants quand les efforts aboutissent; on ne saurait s'imaginer la joie d'un égyptologue qui a réussi, car, en ressuscitant une ville morte, il a fait faire des progrès à l'histoire, il a dévoilé les transformations qu'a subies le pays au point de vue physique et politique et il a enrichi la science. Tel a été le cas — et ici nous arrivons enfin au sujet même de cet article — de M. Édouard Naville en 1883.

Digitized by Google

M. Naville, de Genève, est un savant jeune encore, mais qui occupe déjà une place importante parmi les égyptologues. Chargé par une société anglaise de diriger des fouilles dans le delta du Nil, il se mit à l'œuvre, non loin de l'emplacement de la ville actuelle d'Ismaïlia. Il surveilla les travaux, étudia les monuments mis au jour, revint en Europe et publia, il y a quelques mois, un mémoire, dans lequel il expose les résultats de ses recherches. Or, ces résultats sont grandioses. Il constate, en effet, qu'à la place du village actuel, appelé Tell-el-Maskhouta et formé de quelques ruines et de quelques cabanes, s'élevait jadis une ville qui joua un rôle dans l'histoire pendant plus de quinze cents ans. Elle eut son importance, ses heures de gloire même, puis elle fut ensevelie dans l'oubli. Mais M. Naville a retrouvé la momie cachée depuis des siècles, il l'a débarrassée de ses bandelettes et il a pu en reconstituer l'histoire. C'est cette histoire que nous voudrions maintenant raconter.

Au dix-septième siècle avant notre ère, le Delta oriental était bouleversé, car il avait servi de champ de bataille à une lutte, terrible comme toutes celles que livre un peuple pour la conquête de sa liberté. Longtemps l'Égypte avait été soumise à des maîtres étrangers, venus d'Asie et connus dans l'histoire sous le nom de Hyksos ou rois-pasteurs; mais elle avait enfin secoué le joug. Les envahisseurs, chassés d'abord des villes principales, avaient disputé le terrain pied après pied, ne se retirant que lentement du côté de leur pays d'origine; les cantons qu'ils traversaient dans leur déroute avaient été ravagés et couverts de ruines et ils avaient quitté les bords du Nil alors seulement que la force les y avait obligés. Pourtant une dynastie nationale avait été rétablie et demeurait seule. Mais les ennemis asiatiques étaient toujours à la frontière et à chaque instant ils tentaient à l'intérieur de celle-ci des expéditions de pillage qui étaient l'occasion de luttes nouvelles. Il fallut donc placer là des forteresses pour les tenir en respect et pour protéger en même temps les voyageurs qui voulaient se rendre en Orient.

Digitized by Google

C'est ce que l'on fit surtout à partir de la dynastie suivante, la dix-neuvième dans cette histoire d'Égypte qui remonte si haut. Son fondateur, Sémite de naissance, était un officier de fortune, qui lentement avait conquis le premier rang. Son fils, Séti Ier, se légitima en épousant une princesse de l'ancienne race royale, et, sûr ainsi de sa position, il se mit à restaurer la contrée. Mais il n'oublia pas son origine; il favorisa particulièrement l'est du Delta, tout peuplé de ses compatriotes; du Nil à la mer Rouge, il fit creuser un canal qui changea la physionomie du pays; celui-ci reçut dans toutes ses parties les eaux fertilisantes du grand fleuve, les cultures s'étendirent et se multiplièrent, les villes apparurent. Nous avons encore un bas-relief de Karnak représentant un paysage du Delta à cette époque; on y voit le canal, où croissent les roseaux et qu'habitent les crocodiles, et débouchant dans ce qui semble être un grand lac. Or, ce lac, c'est simplement l'extrémité septentrionale de la mer Rouge, qui avant notre ère s'étendait bien plus au nord qu'elle ne le fait aujourd'hui et couvrait la moitié au moins du canal de Suez actuel; l'emplacement de Suez même était caché par les eaux et celui d'Ismaïlia par les marécages qui formaient la limite extrême du golfe.

Près de ces marécages existait peut-être déjà à l'époque de Séti un sanctuaire du dieu *Toum*. Les Égyptiens, nous le savons, pratiquaient le culte du soleil; ils l'adoraient, sous le nom de *Ra*, le dieu suprême, comme l'être bienfaisant et vivifiant par excellence. Mais celui-ci se diversifiait, subissant des phases et prenant des aspects différents. Pendant son existence nocturne, alors qu'il était dans le séjour des ténèbres et de la mort, le soleil prenait le nom de *Toum* ou *Atoum;* il gardait celui de Ra quand il était au méridien; il s'appelait *Hor* au moment où il se levait, et était représenté alors par un enfant sortant des eaux sur une fleur de lotus. Ces formes diverses du même dieu s'unissaient et se combinaient souvent l'une avec l'autre; c'était le cas en particulier pour Toum et *Horemkhu*, c'est-à-dire Hor à l'horizon.

Digitized by Google

Or, il est probable que cette double divinité était, au commencement de la dix-neuvième dynastie, adorée dans un temple qui se trouvait près de l'embouchure du canal. Dans ce temple, on a retrouvé des sphinx, images de Horemkhu, et une pierre découverte par M. Naville offre le portrait de Toum, représenté avec une tête humaine et un double diadème. *Pi-Toum*, c'est-à-dire la ville de Toum, devait être le nom de cette localité, puisqu'il semble que Toum y ait joui de plus de popularité encore que son compagnon Horemkhu. Mais, nous devons le reconnaître, la date de ce temple est douteuse, et nous ne pouvons pas affirmer qu'il y eût là un sanctuaire avant Ramsès II, le fils et successeur de Séti. C'est sous Ramsès seulement que nous arrivons, pour l'existence de Pitoum, à une complète certitude.

Ramsès est connu de tous ceux qui ont parcouru, même rapidement, l'histoire ancienne de l'Égypte; il jouit, en effet, depuis l'époque des Grecs d'une immense réputation, méritée en partie, car il accomplit de grandes actions et fit de grands travaux, et pourtant un peu exagérée. Il sut accaparer pour lui-même la gloire qui revenait à ses prédécesseurs; il aimait recevoir les louanges et fit placer partout autour de lui ses portraits et des inscriptions qui vantaient sa puissance. Or, ces monuments divers ont subsisté, ainsi que les poèmes qui avaient été composés en son honneur; même en faisant la part de l'exagération orientale, on voit que c'était une grande figure, et l'on peut distinguer deux caractères principaux que présente son règne : d'un côté, la lutte terrible qu'il livra aux Asiates et en même temps la manière dont il profita de ses ennemis vaincus; de l'autre, les constructions qu'il fit élever, magnifiques et nombreuses, grâce aux longues années qu'il passa sur le trône et aux moyens dont il disposait.

Pendant les premières années de son règne, il avait été occupé par un soulèvement qui s'était produit dans le haut Nil. Les vassaux de l'Asie occidentale, qui murmuraient sous le joug imposé par Séti, profitèrent de l'absence du jeune prince; une vaste fédération hostile se forma et la révolte

Digitized by Google

éclata bientôt, dirigée par une des tribus prépondérantes de la Palestine, les Khéta. Ramsès n'hésita pas. Quittant la Nubie, il rassembla toutes ses armées, appela à lui les vieux officiers aguerris, prit lui-même le commandement des troupes et alla à la rencontre des rebelles. Un poème du scribe Pentaour nous raconte comment il combattit lui-même, au premier rang, presque seul, et comment il obtint la victoire grâce à la protection du dieu Amon, sous l'égide duquel il s'était placé en prenant le surnom de *Meriamen*, chéri d'Amon. A ses adversaires battus, il imposa la paix ou plutôt une trêve ; il eut à lutter contre des soulèvements nouveaux, à résister à des attaques violentes, à passer par des alternatives de triomphes et de dangers. Enfin, après quinze ans de batailles, un traité définitif fut conclu ; Ramsès fit alliance avec les Khéta et leur chef ; les autres tribus se soumirent, puisqu'elles se trouvaient privées de leurs excitateurs habituels, et l'amitié régna entre le Pharaon égyptien et ses voisins asiatiques. Les rapports devinrent fréquents; du Nil on importa en Palestine et en Syrie tout ce qui pouvait servir au commerce; les riches sujets de Ramsès mirent à la mode les voyages en Orient; de temps à autre, un inspecteur royal allait faire une tournée chez les Sémites, ou bien un corps d'armée partait rapidement pour soumettre quelques vassaux éloignés. Mais c'étaient surtout les caravanes pacifiques, d'agrément ou de commerce, qui traversaient l'est du Delta.

Or, dès le commencement pour les expéditions guerrières, et plus tard pour les rapports amicaux avec l'Asie, il fallut avoir quelque part, à la frontière, des magasins. On en avait besoin pour garder les provisions destinées aux armées et en même temps pour servir d'entrepôts de commerce; il était nécessaire aussi de pouvoir y recevoir et y rassembler les tributs en nature payés par les peuplades voisines. Il n'en existait pas dans la contrée, Ramsès décida d'en créer. Jusqu'alors il n'y avait eu que des campements de nomades, ouverts à tous, n'offrant aucune sécurité, et des forteresses peu étendues; il songea à faire bâtir là une ville. Il choisit

Digitized by Google

pour cela l'extrême frontière orientale de l'empire et, sur l'emplacement du sanctuaire de Toum, si celui-ci existait déjà, il construisit la cité de Pitoum.

Mais comment réaliser un projet semblable? Il avait pour cela un bon moyen à sa portée. Il ne voulut pas, du moins au commencement de son règne, imposer à ses sujets indigènes les lourds travaux de la construction. Mais il eut recours aux étrangers. Ceux-ci étaient nombreux autour de lui: d'abord, il y avait les prisonniers de guerre, que ses armées ramenaient par vrais troupeaux de leurs expéditions lointaines; puis les colons sémites établis depuis plus ou moins longtemps dans le Delta oriental; attirés par ses steppes et ses prairies, excellentes pour nourrir leurs bestiaux, ils avaient passé les frontières, séparément ou par hordes considérables ; ils vivaient là, sans organisation bien précise, menant une existence nomade comme dans leur pays d'origine, errant d'un lieu à l'autre suivant la saison et l'état des pâturages; parmi eux se trouvaient probablement les Hébreux, bien qu'on n'ait retrouvé leur nom sur aucun monument de l'époque; mais les égyptologues reconnaissent que le récit biblique de la descente du patriarche Jacob de Canaan en Égypte présente tous les caractères de l'historicité. Ce fut à ces gens-là, ramassis d'étrangers, plus nombreux dans la contrée que les indigènes, mais incapables de résister par suite de leur dispersion, de leur manque d'unité et de leur diversité d'origine, que Ramsès imposa les corvées nécessaires. Il est inutile d'en faire ici, une fois encore, la description. Les papyrus nous parlent des surveillants qui dirigeaient l'ouvrage, les peintures murales nous les montrent traitant leurs subordonnés avec dureté et les réduisant à la plus profonde misère. Pour élever une ville, c'était de briques surtout que l'on avait besoin; chaque escouade de travailleurs devait en fournir par jour un nombre fixe, et pour cela humecter et pétrir l'argile, y mélanger la paille qui lui donnait de la solidité, puis couper les briques, les cuire ou du moins les faire sécher au soleil. Parfois on négligeait

Digitized by Google

de leur fournir les matériaux nécessaires; ils étaient alors obligés, outre leur tâche habituelle, d'aller eux-mêmes les chercher, ramasser au bord du Nil le limon, arracher dans les campagnes ou sur les rives le chaume et les minces roseaux; et, le soir, si la quantité de briques exigée n'était pas fournie, les punitions pleuvaient dru comme grêle sur les misérables esclaves.

Ainsi fut bâtie par les Asiatiques du Delta la ville de Pitoum, et il est permis de croire que c'est elle que désigne l'auteur de l'Exode quand il parle de *Pithom*, construite par les Israélites asservis. La cité ainsi élevée n'atteignit pas, sans doute, la magnificence et la célébrité d'autres villes fondées ou ornées par Ramsès II; car celui-ci ne se borna pas à l'Égypte inférieure: en Nubie, il fit creuser des temples souterrains superbes; à Thèbes, on agrandit des sanctuaires anciens, on en commença de nouveaux, on éleva en particulier celui qui reçut le nom de Ramesséum; à Memphis, on inaugura un colosse du Pharaon; à Tanis et dans le Fayoum, on fit d'immenses travaux, et l'énumération des villes où Ramsès a laissé des monuments serait presque l'énumération de toutes les villes de l'Égypte. Pitoum eut des proportions moindres que celles d'autres cités contemporaines, et pourtant elle coûta un travail colossal aux ouvriers mis à contribution, elle fut cause qu'on versa bien des larmes et bien du sang, et les résultats obtenus furent d'une grande importance.

Quelle apparence avait la ville de Pitoum? Ici nous recourons pour les détails principaux au mémoire publié par M. Naville à la suite de ses fouilles. La cité tout entière était enfermée dans une enceinte carrée d'énormes murs de brique. Dans un coin se trouvait le temple, qui du reste ne fut jamais totalement achevé; ses murailles étaient encore en briques, nues à l'extérieur, recouvertes à l'intérieur par des blocs de pierre calcaire blanche, friable, venant de Toura; des sculptures et des inscriptions les ornaient; à l'entrée du sanctuaire se dressaient deux monolithes de granit; chacun d'eux représentait trois personnages, assis dans un même

Digitized by Google

fauteuil : à gauche, le dieu suprême, Ra, le disque solaire sur la tête; à droite, le patron de la ville, Toum, orné d'un scarabée volant; au milieu, le fondateur, Ramsès lui-même, qui, en se plaçant sur le même siège que les dieux, se divinisait de son vivant. De ces deux monolithes, l'un avait été découvert déjà par l'expédition française qui parcourut l'Égypte à la fin du siècle dernier, et cette trouvaille avait fait naître l'idée qu'il existait là, jadis, une ville. Tout autour du sanctuaire, en effet, s'étendait la cité elle-même, mais une cité d'une nature toute particulière. L'immense superficie enfermée dans les murailles était couverte de salles à provisions. Pour pavé, elles avaient le sable; sans doute, elles s'élevaient assez haut et étaient divisées en étages séparés par des planches; on a, en effet, retrouvé dans les murailles des excavations destinées probablement à recevoir l'extrémité des solives horizontales; nous ignorons quelle était la forme du toit de ces étranges maisons, sans portes ni fenêtres. C'étaient les magasins de Ramsès; on y versait le blé et les autres provisions depuis le haut, en montant par des degrés ou par une échelle. D'ailleurs, avant même la découverte de Pitoum par M. Naville, les peintures murales de Thèbes et de Beni-Hassan nous donnaient la représentation exacte de cette sorte de greniers égyptiens. On y entassait les provisions destinées aux armées, aux caravanes de commerce et aux autres voyageurs. Sans doute, pour défendre les richesses ainsi réunies dans un même lieu, il y avait sur les murailles quelques fortifications. Puis, en dehors de l'enceinte, étaient les maisons des habitants. La nécropole de la ville n'a pas encore été retrouvée, mais les ouvriers de M. Naville dans leurs recherches, ont rencontré plusieurs cercueils de pierre calcaire, quelques momies conservées dans des sortes d'énormes pots de terre, et bon nombre d'ossements épars.

Parmi les autres monuments de l'époque de Ramsès, on a quelques sphinx et une tablette dédiée à Toum. Le sphinx, en effet, était consacré à Horemkhu; ce n'était d'ailleurs pas, comme on l'a cru longtemps, la combinaison arbitraire d'un

Digitized by Google

corps de lion et d'une tête humaine, réunis théoriquement pour indiquer l'alliance de la force et de l'intelligence; c'était l'image d'un animal dont les Égyptiens affirmaient l'existence et qu'ils plaçaient surtout dans les déserts. Il était consacré au roi et surtout au soleil levant. Quant au soleil couchant, Toum, c'était lui qui était censé parler à Ramsès II dans la tablette gravée de Pitoum; voici la traduction de cette inscription, qui suffira à montrer l'orgueil de celui qui l'avait fait faire : « Je suis content de ce que tu as fait, mon fils, toi qui m'aimes. Je te connais, je t'aime, je suis ton père, je te donne une joie sans fin et un règne éternel. Ta durée est comme la mienne sur mon trône sur la terre. Tes années sont comme celles de Toum. Tu t'élèves, semblable au dieu des deux horizons, et tu illumines le pays. Ton glaive protège l'Égypte; tu en agrandis les frontières; tous les prisonniers qu'a faits ta vaillante épée sont amenés ici depuis la Syrie et l'Éthiopie, depuis les Tahennou et les Shasou, depuis les îles de la mer, roi Ramsès qui règnes éternellement! »

Malgré ces promesses et quoiqu'il se fût divinisé lui-même, Ramsès mourut, et son fils Ménephtah régna à sa place. Mais il ne put tenir sur le trône le rôle de souverain tout-puissant et irrésistible qu'avait joué son père. L'état de l'Égypte, opprimée pendant longtemps et débarrassée enfin du tyran, était tout à la fois triste et dangereux. Le peuple ne cachait plus son mécontentement; les Sémites étaient devenus les maîtres, ils prenaient les places et les honneurs des indigènes, et l'esprit asiatique dominait et déformait le caractère national. La cour était dépravée et impuissante. Aussi les révoltes et les soulèvements éclatèrent-ils nombreux. Pharaon abandonna le Delta proprement dit pour se retirer à Memphis, où se trouvait le sanctuaire de Phtah, son dieu favori. De loin, il continua à exercer une surveillance relative.

Ainsi dans les steppes situées à l'est et au nord de la mer Rouge, et connues sous le nom de pays d'*Atouma*, vivaient alors des Bédouins, à la fois bergers et pillards, traînant der-

Digitized by Google

rière eux leurs troupeaux et les dépouilles qu'ils prenaient dans leurs razzias. Ils entendirent parler des riches pâturages de *Thoukett*, gras et bien arrosés, qui entouraient la ville de Pitoum. Mais ils en étaient écartés par des forteresses auxquelles Ménephtah avait donné son nom. Attirés pourtant, ils présentèrent une supplique au Pharaon et demandèrent qu'il leur laissât passer la frontière. Cela leur fut accordé, par imprudence ou par faiblesse; un décret fut promulgué, dont une copie nous a été conservée; on fixa comme limite extrême au vagabondage des nomades les étangs voisins de Pitoum, et ces nouvelles hordes barbares pénétrèrent sur le territoire égyptien.

Mais le pays entier était déjà en révolution. Les émeutes succédaient aux émeutes; ici, des vassaux étrangers reconquéraient par la force leur indépendance; là, des esclaves brisaient leurs chaînes, s'enfermaient dans une ville et bravaient pendant des années la colère de Ménephtah; ailleurs, ils s'enfuyaient sans pouvoir être rejoints. Les Israélites profitèrent sûrement de ce moment pour accomplir leur exode; ils partirent, emmenant leurs femmes, leurs enfants, leur bétail; peut-être, au passage, pillèrent-ils la ville de Pitoum afin d'avoir ainsi des provisions de route. En tous cas, le roi, occupé par d'autres guerres, ne parvint pas à les retenir et ils gagnèrent la péninsule du Sinaï.

Et dès lors, pendant quelques siècles, nous assistons en Égypte à la décadence de l'empire. La fin de la dix-neuvième dynastie, la vingtième, la vingt-et-unième ne sont pas glorieuses. A peine un Pharaon, Ramsès III, releva-t-il un instant l'honneur de la couronne en faisant en Orient une expédition victorieuse. Mais dans la ville de Pitoum il n'a pas laissé de traces; il semble qu'elle perdit alors beaucoup de son importance et ne fut guère fréquentée. D'ailleurs, après ce monarque guerrier, la décomposition reprit plus rapide encore; le pays se partagea en principautés diverses et fut déchiré par l'anarchie. Les premiers princes civilisés allaient-ils disparaître de l'histoire du monde?

Digitized by Google

Il semble que les Sémites fussent destinés tour à tour à ruiner la prospérité de l'Égypte et à la relever dans ses moment de décadence. Un d'eux, Sheshonq, fonda la vingt-deuxième dynastie. Il était d'origine syrienne, si ce n'est assyrienne, mais sa famille s'était dès longtemps établie dans le Delta, s'était même alliée à la race royale par plusieurs mariages et avait produit déjà des officiers de mérite. Sheshonq renversa les Pharaons efféminés et affaiblis; en tous cas, il les remplaça sur le trône, et une nouvelle période d'éclat s'ouvrit pour l'empire égyptien. Or, Sheshonq était un adorateur fervent de Toum et d'Horemkhu; en rendant un culte à ces divinités nationales, il voulait faire oublier peut-être son extraction asiatique; un monument de Karnak nous le montre offrant un sacrifice aux deux dieux solaires combinés. Pitoum devait donc avoir pour lui de l'importance. En outre, il était belliqueux; prenant au sérieux son rôle de restaurateur de l'Egypte il ne ménagea pas les Sémites, ses anciens compatriotes, mais qui étaient pour l'empire de dangereux voisins; il fit donc au moins une expédition en Palestine et en Syrie, dont les fastes sont racontés sur les murailles de Karnak; c'est alors, entre autres, qu'il battit Roboam, roi de Juda, et pilla Jérusalem. Pendant ces allées et venues guerrières, il traversa souvent Pitoum et en fit peut-être une des bases de ses opérations; la ville y gagna d'être agrandie et restaurée. M. Naville y a retrouvé quelques monuments de Sheshonq, ainsi qu'un fragment de tablette en granit noir très fin, soigneusement gravée; on y voit figurées deux déesses, représentant la haute et la basse Égypte; elles promettent à Sheshonq, qui leur apporte des offrandes, un règne long et prospère. Un de ses successeurs, appelé Takelot, a laissé aussi dans la ville les débris d'une statue inachevée. Puis ce fut surtout, dans la même dynastie, Osarkon II; comme son arrière-grand-père Sheshonq, il combattit en Asie; il était donc important pour lui de tenir les villes qui commandaient les routes du désert. Or, ces routes, ou du moins les principales d'entre elles, étaient au nombre de deux: l'une passait

Digitized by Google

par le nord et traversait Tanis; l'autre, plus méridionale, avait pour clef Pitoum; dans ces deux cités, on retrouve des monuments d'Osarkon II aussi bien que de Sheshonq. A Osarkon, entre autres, remonte probablement une grande statue de granit noir, représentant un roi assis, et retrouvée par M. Naville à Pitoum, mais malheureusement brisée. En outre, il agrandit le temple de Toum; plusieurs pièces de pierre calcaire, des fragments de corniches en particulier, portent son nom peint en lettres rouges, qu'on est parvenu à relire. Une inscription parle aussi de fêtes célébrées par Osarkon à Pitoum; elle se trouve sur la statue d'un officier du roi, qui s'appelait Ankh-renp-nefer et portait le titre de « bon scribe de Pitoum »; il est représenté accroupi, les mains croisées sur ses genoux; devant lui, un temple minuscule contient la figure d'Osiris; sur ses jambes sont sculptées des divinités, qui offrent leur protection au « roi, divin descendant de Ra, Osarkon, chéri d'Amon », et à son lieutenant. Sous la vingt-deuxième dynastie, nous voyons donc accorder une assez grande importance à la ville de Pitoum, bâtie sous la dix-neuvième. Mais, à partir d'Osarkon II, elle subit une nouvelle éclipse, comme ce fut le cas, d'ailleurs, pour toutes les cités égyptiennes à certaines époques de l'histoire.

Seulement, ce n'est désormais plus que par instants que nous la voyons réapparaître et jouer pendant quelques années un rôle. Il ne nous est donc plus possible de raconter ici, en même temps que l'histoire de la ville, celle du pays tout entier. Celle-ci, d'ailleurs, est si compliquée que nous ne pourrions même la résumer en quelques pages. Nous y renonçons donc et nous allons d'un saut, du milieu du dixième siècle avant notre ère, époque d'Osarkon II, au commencement du sixième, où nous voyons apparaître Psammétik II. Il a laissé, entre autres, à Pitoum une inscription sur une statuette qu'on avait retrouvée avant les fouilles de M. Naville. C'est probablement à la même période, si l'on en juge d'après le style, que remontent deux statues de calcaire blanc, dont des fragments ont été découverts lors des dernières recherches.

Digitized by Google

Elles représentent un homme et une femme, prêtre et prêtresse à Pitoum, et elles devaient se faire pendant l'une à l'autre; une inscription gravée au dos de la figure masculine nous apprend que celui qu'elle représentait avait le titre de « chef des magasins »; la ville continuait donc à garder la même importance pour le commerce. Il ne semble pas, d'ailleurs, que Psammétik y ait fait faire de grandes constructions; sans doute, il n'en eut pas le temps, car son règne ne dura que cinq années. Comme son père Néko, il fut animé d'une vive haine contre les Chaldéens, alors tout-puissants et qui venaient de ruiner, en particulier, Jérusalem, mais comme lui aussi il ne parvint à rien faire contre eux. Il dut partir pour l'Éthiopie afin d'y combattre un prince trop turbulent, et il ne revint en Égypte que pour y mourir. Peu de temps après, les Perses conquéraient l'empire des Pharaons.

Franchissons encore plus de deux cents ans. Nous arrivons à Nectanébo Ier ou Nakht-hor-heb, fondateur de la trentième dynastie, qui combattit les armées perses commandées par Pharnabaze et leurs alliés grecs sous la conduite de l'Athénien Iphicrate, et parvint à leur infliger une sanglante défaite. Il fit travailler à la restauration du sanctuaire de Pitoum; on a retrouvé de lui un pilier, orné de sculptures très fines, représentant des scènes d'offrandes faites à Toum, et doré sur une de ses faces; malheureusement, cette colonne avait été renversée plus tard et jetée dans un des magasins que l'on voulait combler; elle est donc aujourd'hui assez endommagée. Puis nous avons encore une statue en granit noir, faite pour un prêtre appelé Aak, qui faisait sans doute partie du corps sacerdotal de la ville. De quelle date est un dernier monument très curieux, mis au jour par M. Naville, en même temps que les précédents? C'est une pierre calcaire à trois faces, sur chacune desquelles est une gravure; l'une représente un roi adorant une divinité, une autre un roi combattant en personne l'ennemi, la troisième, enfin, un roi revenant victorieux de la guerre. Mais jusqu'à présent il a été impossible de déterminer quel était le Phaaron figuré, et par conséquent si cette pièce était antérieure ou postérieure à Nectanébo.

Digitized by Google

Avec celui-ci, du reste, nous disons adieu, dans les ruines de Pitoum, aux Pharaons proprement dits et nous en arrivons aux successeurs d'Alexandre en Égypte, les Ptolémées. Un seul d'entre eux semble avoir résidé dans la ville fondée par Ramsès; c'est Ptolémée II, Philadelphe, qui régna de 285 à 247. Mais aussi c'est un des plus grands rois de la dynastie, et il nous a laissé à Pitoum un monument d'une importance presque incalculable.

Il était surnommé, avons-nous dit, Philadelphe. Cette appellation exerce encore la sagacité des historiens; était-elle ironique et faut-il y voir une allusion à la haine que nourrit Ptolémée II contre ses frères? En effet, sitôt couronné, il fit tuer l'un et en chassa un autre; plus tard, il punit aussi de mort le troisième, qui s'était révolté contre lui; enfin, il livra une guerre acharnée au quatrième et dernier, à Cyrène. Ou bien, au contraire, ce surnom de Philadelphe fut-il donné à notre roi à cause de son amour pour sa sœur Arsinoé? Car il répudia sa femme afin de pouvoir épouser cette Arsinoé, fille de son propre père, qui avait été longtemps reléguée en Samothrace. La question n'est pas encore résolue.

Ptolémée II aimait les lettres et les sciences; sous son règne le prêtre de Sébennyte Manéthon écrivit son « Histoire d'Égypte », qui fournit de si précieux renseignements à la science moderne; c'est à la même époque, mais à tort, que la tradition rapporte la version grecque de l'Ancien Testament, connue sous le nom de Version des Septante. Il enrichit la bibliothèque créée par son père, il protégea l'astronomie et la navigation; afin de faciliter cette dernière il fit creuser des ports et réparer le canal allant de la Méditerranée à la mer Rouge; il envoya aussi de nombreuses expéditions maritimes et, grâce à lui, furent fondées plusieurs villes qui reçurent son nom.

M. Naville a retrouvé deux monuments remontant à l'époque de Ptolémée-Philadelphe. L'un est très incomplet; ce n'est que la base d'une statue portant les cartouches de la reine Arsinoë. L'autre, au contraire, une tablette gravée qui

Digitized by Google

a été déposée au musée de Boulaq, mérite de prendre place à côté des pierres fameuses de Rosette et de Tanis.

L'inscription nous apprend que, sous Ptolémée, Pitoum et la ville voisine Arsinoë, fondée en l'honneur de la reine, étaient les deux points de départ principaux des flottilles qui se dirigeaient vers la mer Rouge pour étendre le commerce égyptien. Leurs voyages étaient souvent fort longs et les conduisaient à de grandes distances; le roi avait, en effet, une vraie passion pour tous les objets étranges et exotiques, et il aimait à en faire collection; en outre, il avait besoin, pour ses nombreuses guerres, de se procurer des éléphants; on sait en effet, que dans les armées d'alors les éléphants jouaient presque un aussi grand rôle que l'artillerie de nos jours; les expéditions lointaines qu'il organisait répondaient à ce double but. Or, la tablette nous parle d'un général de Ptolémée qui s'embarqua à Pitoum dans ce but, alla fort loin, chassa des éléphants, en prit un bon nombre, fonda une ville à laquelle il donna le nom de son maître et revint en Égypte avec les bêtes sauvages qu'il avait faites captives et un immense butin. Tout ceci cadre fort bien avec ce que Strabon nous raconte du général Eumédès, qui bâtit *Ptolémaïs Thérôn* ou « des bêtes sauvages » sur les côtes méridionales de la mer Rouge; le monument retrouvé et étudié par M. Naville confirme donc en le complétant le récit de l'historien. Il est question, en outre, dans une autre partie de l'inscription, du sanctuaire de *Pi-Kerehet*, qui devait se trouver près de Pitoum et était dédié au serpent Kerehet, « dieu grand et vivant », représentant Osiris. Ce temple, auquel étaient attribués d'importants revenus, fut orné richement par Ptolémée, qui le visita en grande pompe. Quant à la gravure qui orne le sommet de la tablette, elle représente deux fois Ptolémée adorant Toûm, Osiris, Horemkhu, la déesse Hathor et sa femme Arsinoë aussi divinisée, et une fois le même Ptolémée adressant ses hommages à son père défunt.

Nous savons donc que Pitoum reprit, au milieu du troisième siècle, l'importance qu'elle avait eue au quatorzième et

Digitized by Google

au dixième. De nouveau on y vit affluer les marchands; ses magasins furent sans doute utilisés encore; et, la richesse et la popularité revenant avec le commerce, on vit s'élever des monuments plus magnifiques que jamais et des rois eux-mêmes séjourner dans ses murs.

Mais, cette fois, c'était la dernière lueur jetée par l'astre qui allait s'éteindre. Qu'est-ce qui provoqua la disparition de Pitoum? On l'ignore. Pourquoi son commerce si florissant fut-il abandonné, ses magasins laissés en ruines, ses édifices renversés? Le jour n'est pas encore fait sur ces questions-là. Tout ce que nous savons, c'est qu'à l'époque des Romains on n'eût plus reconnu l'antique cité fondée par Ramsès; tout s'était écroulé sous le temps et même sous la main des hommes; les chambres vides avaient été comblées à l'aide de terre, de sable et aussi de débris de monuments anciens qu'on y avait jetés, et sur le sol ainsi exhaussé un camp avait été établi, où les légionnaires foulaient aux pieds sans le savoir des richesses cachées. Pour se distraire, ils gravaient sur la pierre de courtes inscriptions; l'une, datée du quatrième siècle de notre ère, indiquait la distance qui séparait le camp de la prochaine station militaire; une autre, plus brève encore, ne portait que deux noms, ceux qui en latin et en grec avaient remplacé l'appellation primitive de Pitoum : *Ero castra*, *Héroopolis*, mélange bizarre de la vieille langue égyptienne et de celle, plus moderne, que parlaient les soldats romains; car Ero ou Hero n'est que la transcription de l'égyptien « aru », et ce mot désignait les « magasins » qui avaient jadis fait la célébrité de Pitoum.

Et depuis lors quinze siècles se sont écoulés; le sable a tout recouvert, la mer s'est retirée de son ancien lit et se trouve aujourd'hui éloignée de 75 kilomètres des ports qu'elle baignait jadis. Quand on creusa le canal de Suez, il n'y avait, sur l'emplacement de Pitoum, qu'une butte de terre, appelée Abou-Kashab ou Tell-el-Maskhouta, et dominée par un petit village arabe, une mosquée, quelques villas européennes et des jardins. Aujourd'hui, il n'y a plus là que le désert.

Digitized by Google

Mais, du moins, nous connaissons le passé glorieux de cette localité obscure et, grâce aux travaux d'un savant dévoué, Pitoum n'est pas morte tout à fait, puisqu'elle vit dans l'histoire. Tous ceux qui ont à cœur les progrès de la science doivent en remercier M. Édouard Naville.

RODOLPHE CHATELANAT.

Digitized by Google

LE PROJET D'UNE UNIVERSITÉ DES BEAUX-ARTS A BRUXELLES

Pour une population de six millions d'âmes, la Belgique entretient quinze académies des beaux-arts, sans compter la Direction des beaux-arts, qui, à elle seule, coûte presque autant, et fait plus de tort à l'art que toutes les académies réunies.

Parlez-moi des écoles d'art industriel, à la bonne heure! Doublez-en le nombre, multipliez-les, j'y souscris, personne ne protestera. Hâtez-vous seulement de fermer les académies. Leur pléthore crée, à grands frais, et aux dépens des contribuables, un péril social. Pépinières de déclassés et partant de mécontents, elles élèvent au suçon un prolétariat artistique qui, pour être moins redoutable que l'autre, n'en dégage pas moins ses effets délétères par ses prétentions exorbitantes et ses hautaines revendications.

Les forts en thème, les pions du beau et les lauréats, quelle plaie! Ils constituent la légion, que dis-je! l'armée des ratés bons à salir la toile, à gâcher le marbre, à déshonorer le bronze et à user les marches en bois ou en pierre qui mènent aux bureaux dits de charité du département des travaux publics, de l'industrie et de l'agriculture, division des beaux-arts.

Est-ce à dire que j'abonde dans la thèse paradoxale des impressionnistes en délire qui, pour absoudre à leurs propres yeux et faire absoudre par les autres leur ignorance, proscrivent tout enseignement, toute tradition, sous le fallacieux

Digitized by Google

prétexte qu'il suffit de s'imprégner de la nature pour devenir, par grâce d'état, peintre, sculpteur, graveur et architecte? Vous ne le croyez pas. J'en suis l'adversaire aussi convaincu que des détenteurs du beau patenté et des économistes qui, obéissant à leur utilitarisme enragé, dénoncent complaisamment le chiffre trop élevé du budget des beaux-arts, criant à la prodigalité et à la dilapidation.

Prudhommes infatués, ce n'est jamais à eux qu'on pourra prêter les mots de Chateaubriand : « Le ciel, pour nous punir de nos talents mal employés, nous donne le repentir de nos succès ». Plus ils rognent cette partie du budget, plus ils font la roue. Ils devraient cependant ne pas ignorer que dans le concert des nations, où chacune, pour faire reconnaître et sanctionner son droit à l'existence, doit apporter sa quote-part, la caractéristique de la Belgique est surtout l'art. S'il fallait des raisons plus terre à terre, d'une portée plus bourgeoise, il suffirait, je pense, de rappeler à ces statisticiens que les arts ont, de temps immémoriaux, été pour la Belgique une mine inépuisable non seulement de popularité et de gloire, mais de richesses.

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres,—je laisse de côté toutes celles d'ordre transcendant,—il importe, coûte que coûte, d'empêcher le fol éparpillement du patrimoine national. Le temps presse. Déjà le nivellement, résultante fatale du cosmopolitisme artistique, cause d'irréparables et désolants ravages. Ce qui se perd et s'efface, c'est le cachet de l'école, qui permettait autrefois au moindre initié de classer à première vue une toile flamande.

Une convention s'étend comme une taie; elle donne à tous les tableaux, quelle que soit leur marque de fabrique et d'origine, un et même air de famille. Une adresse manuelle simiesque, une imitation impudente jusqu'au cynisme, une négation de toute interprétation personnelle, une saturation de rèche et prétentieuse médiocrité stigmatisent cet art de pacotille. A la pénurie de conceptions individuelles et d'interprétations prime-sautières, correspond la disparition de toute excentricité picturale. A visiter les expositions modernes

Digitized by Google

et surtout le dernier salon d'Anvers, on s'écrierait volontiers, parodiant le sage de l'antiquité : Qu'on nous ramène aux grotesques! Les perspectives artistiques seraient moins désespérantes. Les grotesques, en effet, n'émergent qu'aux époques d'incubation, de transition et de juvénile exubérance. C'est le trop-plein du talent qui jette ses gourmes. La médiocrité érudite, c'est le phylloxéra de l'art.

Ce mal gagne de proche en proche. Comment le combattre? Par quel antidote? Il n'en existe qu'un seul : une énergique centralisation artistique.

Pour y atteindre, il ne faudrait en Belgique qu'*une* académie des beaux-arts, et j'ajoute immédiatement, pour porter le grand coup et faire bondir les marchands de brevets, que le siège de cette institution unique ne saurait être ailleurs qu'à Bruxelles.

Qu'il soit anathème! J'entends la clameur indignée des Anversois. Pour un rien, ils lapideraient les promoteurs d'un pareil projet avec les tuiles tirées des décombres de leur métropole artistique. Les autres villes feraient chorus. A bas la centralisation!

Pour les cerveaux creux, les mots remplacent les idées.

Ces protestations intéressées de l'esprit de clocher en insurrection n'ont rien qui m'effraient. Oui, je le répète, en matière d'art, la centralisation seule féconde, et ce qui tue c'est l'émiettement des forces.

Il faut avant tout, à une université des beaux-arts, le milieu ambiant d'une vie publique qui ne se rencontre que dans les capitales. Là où bat le pouls de la nation, où l'on se sent faire partie d'une collectivité, où savants, poètes, hommes de lettres, peintres, sculpteurs, politiciens, se coudoient, se lient et se délient et communient sous les mêmes espèces, là seulement un institut des beaux-arts peut prospérer et répondre à son but.

Anvers se trouve-t-il dans ces conditions? Ses thuriféraires eux-mêmes n'oseraient pas le prétendre, en présence d'une récente et mortifiante expérience. N'y avons-nous pas vu, six mois durant, le salon absolument désert, tandis

Digitized by Google

que le palais de l'industrie ne désemplissait pas? Qu'on explique le fait comme on voudra, qu'on plaide les circonstances atténuantes des deux sociétés rivales, dont l'une, celle des Beaux-Arts, s'isolait dans l'orgueil provincial de son ancienneté, tandis que l'autre, ne guignant que le lucre, tenait à récolter le plus d'argent et à en dépenser le moins possible. L'indifférence de la prétendue métropole artistique n'en reste pas moins acquise au procès, et on la condamnera de ce chef dans toutes les instances, quelle que soit la juridiction qu'elle invoque.

La déchéance d'Anvers comme cité artistique éclate d'ailleurs de toutes parts. Pour être fixé à cet égard, il suffit de peser les réputations de terroir qu'elle acclame, les œuvres qu'elle protège et caresse, les hommes qu'elle appelle à la tête de son académie et ceux qu'elle propose au choix du gouvernement pour le haut enseignement de son Institut supérieur artistique, qui n'arrive pas à naître.

Cette naissance au forceps administratif formerait ample matière pour un plaisant chapitre de la chronique locale d'une cité qui, avec la fatuité importante du riche parvenu, oublie et renie Henri Leys, son illustre peintre, et tient ses œuvres en chartre privée, — pendant toute la durée de l'Exposition, aucune réception n'a eu lieu dans la salle de l'hôtel de ville peinte *al fresco* par Leys, — de crainte que l'éclat de son nom et de ses œuvres ne fasse rentrer sous terre les pygmées dont elle a fait ses favoris.

Je n'écrirai cependant ni ce chapitre, ni l'histoire drôlatique des institutions similaires des autres villes. Le réquisitoire fût-il des plus concluants, encore serais-je débouté. Il est tout aussi impossible de trouver un ministère qui oserait proposer leur suppression que de mettre la main sur une majorité parlementaire disposée à l'accueillir.

Imagine-t-on le tollé assourdissant dans tous les Landerneau, à la seule nouvelle que le ministère songe à toucher à leurs académies? Bouchons-nous les oreilles.

L'esprit provincial et communal n'en deviendrait que plus militant, plus surexcité, et, les raisons électorales aidant, il

Digitized by Google

s'ensuivrait une augmentation de subsides et de récompenses honorifiques pour les asiles de décrépitude, aux dépens de la capitale.

Pris dans un cercle vicieux, on n'en sort que d'une façon : il faut le rompre.

Dans l'espèce, ce cercle vicieux, c'est l'intervention directe du gouvernement en matière d'art, malgré son incompétence hautement démontrée par l'expérience d'un demi-siècle.

Que l'édilité bruxelloise prenne une initiative hardie et généreuse, qu'elle se débourbe de l'ornière, qu'elle divorce résolument avec la politique du laisser-faire et du laisser-aller, et ce que l'on ne saurait obtenir législativement s'imposera par la force des choses. Cette force, Bruxelles se la rendrait tributaire en donnant à son Académie royale des Beaux-Arts des bases absolument nouvelles d'indépendance, de dignité et de liberté.

Pour s'engager dans des voies nouvelles, il s'agirait avant tout de s'assurer le concours d'un artiste d'une autorité assez haute, d'une réputation assez glorieuse et d'un talent assez accrédité pour attirer les élèves à la fois de Bruxelles, des provinces et de l'étranger.

L'homme trouvé, — après M. Portaels, il n'existe qu'un maître belge qui ait formé dans les conditions les plus défavorables une série d'artistes avec des amateurs, — c'est à lui qu'incomberait le soin de s'entourer d'un corps enseignant modèle, tel qu'il fonctionne en grande liberté à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Il ne s'agira cependant pas de copier cette institution. Ce qu'il faudrait étudier de préférence, c'est l'organisation de l'Académie des Beaux-Arts de Londres. C'est aux bords de la Tamise que des esprits pratiquement ingénieux ont résolu le problème de concilier l'indépendance la plus entière de l'action gouvernementale avec les notables sacrifices pécuniaires qu'exigerait pareil institut et dont la ville de Bruxelles, réduite à ses seules ressources, trouverait la charge trop lourde.

Ce fut sous George III, le 10 décembre 1768, que l'on fonda

Digitized by Google

à Londres l'Académie royale des Beaux-Arts. Le passage suivant d'un mémoire présenté au roi par les fondateurs-artistes, le 28 novembre 1768, expose le but visé en présence de la stérilité démontrée de la société artistique existante, qui ne s'occupait en aucune façon d'enseignement : « Voici nos deux principaux objectifs. Nous voulons établir une école de dessin bien réglementée, à l'usage des jeunes gens qui se destinent à l'art, et ouvrir à tous les artistes d'un mérite distingué une exposition annuelle dans laquelle ils pourront présenter leurs œuvres au public et obtenir le degré de notoriété et d'encouragement qu'ils méritent. Nous supposons que les revenus de cette seconde institution couvriront amplement les frais de la première. Nous espérons même que les revenus dépasseront le nécessaire et qu'un excédent pourra être utilement affecté aux charités artistiques. »

Vingt-deux artistes avaient signé ce mémoire : parmi eux, Benjamin West, Angelica Kauffmann et Richard Wilson.

George III demanda encore quelques explications supplémentaires qu'on se hâta de lui fournir, et, le 17 décembre 1768, il signa la charte de vingt-deux paragraphes qui lui avait été soumise, en écrivant en marge :

« J'approuve le plan. Qu'on le mette à exécution. — George R. »

La direction de l'école de dessin fut confiée à un Surintendant élu par les vingt-deux académiciens, et on lui adjoignit deux artistes illustres entre tous, Josuah Reynolds, nommé président, et Thomas Gainsborough, un des précurseurs, avec Constable, du paysage français moderne. Au directeur incomba spécialement la surveillance des études d'après l'antique. Pour le dessin et le modelage d'après nature, les académiciens désignèrent parmi eux des visiteurs, dont chacun, à tour de rôle, un mois durant, venait corriger les travaux des élèves.

Ce fut à l'occasion de l'ouverture des cours, le 2 janvier 1769, que sir Josuah Reynolds prononça le premier de ses célèbres discours sur les beaux-arts, harangues publiées plus tard en volume et devenues classiques.

Digitized by Google

Au premier appel, soixante-dix-sept élèves s'étaient présentés. Plusieurs d'entre eux figurèrent, plus tard, parmi les académiciens. Un seul arriva à la gloire : c'est John Flaxman, le génial illustrateur du Dante.

Dès l'origine, on ne marchanda pas les encouragements et les subsides de voyage, qui de 60 livres sterling, furent portés plus tard à 300.

Pour toutes les branches, l'enseignement était gratuit; aucune rémunération, n'importe sous quelle forme, ne pouvait être prélevée.

Il avait été convenu entre les fondateurs et le roi que ce dernier couvrirait le déficit éventuel, si le rapport de l'exposition ne suffisait pas à couvrir les frais. George III paya, en effet, la première année, sur sa cassette particulière, une somme de 900 livres sterling. Pendant douze ans, l'Académie eut encore recours à la munificence royale, mais pour des sommes successivement plus faibles. En 1781, les revenus de l'exposition couvraient déjà largement tous les frais de l'institution.

Au point de vue artistique, la prospérité fut plus éclatante encore. L'Académie forma des peintres de la taille de W. P. Frith et J. E. Millais. En 1869, lors de son centenaire, l'Académie, après avoir été tour à tour installée à Somerset-house et à Trafalgar-square, possédait déjà son *home*, c'est-à-dire son palais à elle, payé de ses deniers.

Depuis 1860, les femmes sont également admises à y faire leurs études.

Aujourd'hui, le chevalier sir E. Leighton occupe le poste de président, avec un lustre qui rappelle celui du premier occupant de ce poste, sir Josuah Reynolds.

Je pourrais entrer dans plus de détails. J'ai, ouvert devant moi, un gros volume reproduisant les procès-verbaux d'une longue et laborieuse enquête faite en 1863, sur les ordres de la reine, et ne laissant rien dans l'ombre, ni au point de vue administratif, ni au point de vue artistique. Relater cette enquête par le menu, serait chose aussi fastidieuse pour le lecteur que pour moi. Les indications données suffisent, je

Digitized by Google

pense, pour faire comprendre les bases d'une véritable université des beaux-arts dans la capitale belge.

Pour y arriver, il faudrait un noyau d'une douzaine d'artistes ayant pour eux la notoriété du talent et d'une position acquise. Ils se réuniraient et dresseraient, après délibération, leurs statuts : une fois constitués et certains de l'appui de l'édilité, ils demanderaient au gouvernement de traiter Bruxelles sur le même pied qu'Anvers et Gand et de mettre à leur disposition les sommes qu'il consacre tous les trois ans à l'organisation de l'exposition, qu'ils prendraient désormais à leur charge. Cette somme pourrait se grossir encore de celle que coûterait en moins à la ville son Académie des Beaux-Arts existant actuellement et transformée en école primaire et moyenne des arts industriels.

En dehors de bourses de voyage accordées aux élèves méritants, la nouvelle université artistique renoncerait définitivement aux distinctions honorifiques. Il n'y aurait plus au salon ni médailles, ni croix. La véritable et la plus haute récompense consisterait, pour les élèves, à être admis au salon; pour les exposants, à être agrégés de 1re, 2e et 3e classe, et enfin à être appelés au fauteuil de l'Académie.

En Angleterre, les lettres M. P. dont les membres du Parlement font suivre leur nom ne sont pas plus estimées socialement que le R. A. des membres de l'Académie royale.

L'innovation la plus importante à réaliser pour l'université artistique de Bruxelles consistera dans le fait qu'il ne s'agira en aucune façon de créer une *école* et de faire prévaloir des principes esthétiques quelconques.

Le mode de recrutement du corps professoral, c'est-à-dire des visiteurs comme à Londres, alternant entre eux chaque mois, sera assurément favorable au respect des tendances individuelles et à l'enseignement mutuel des élèves entre eux, un des grands avantages des ateliers privés libres.

Le présent essai n'a pas la prétention de dresser un plan. J'ai voulu simplement tracer quelques lignes fondamentales et démontrer que l'initiative des artistes peut tout pour le relèvement de l'art.

Digitized by Google

Autant que jamais le talent pictural coule à pleins bords en Belgique. Ce qui fait défaut, c'est un centre de cristallisation, une institution qui, en laissant aux peintres, sculpteurs, graveurs et architectes leur plein et entier développement, les instruise, les entretienne dans les saines traditions flamandes et leur fasse comprendre, et par l'enseignement, et par l'étude de nos chefs-d'œuvre, qu'il est inutile d'aller chercher aux bords de la Seine, du Tibre, de l'Isar et de la Sprée des modèles et des inspirations funestes, lorsque les plus renommés des peintres français, allemands et anglais ne sont devenus ce qu'ils sont qu'en suivant de près le sillage lumineux de notre immortel triumvirat : Rubens, Jordaens et Van Dyck.

MAX SULZBERGER

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

AUX ÉTATS-UNIS, PAR M. PAUL TRASENSTER.

Je connais peu de livres qui renferment autant de choses en moins de pages. M. Paul Trasenster est un esprit précis, ne s'amusant pas aux bagatelles de la phrase, mais allant droit au fait. La littérature de voyage devient de plus en plus impersonnelle; nous ne nous soucions plus guère des aventures de M. X... ou de M. Y... Aux voyageurs des pays à peine explorés, nous demandons des renseignements sur la flore et la faune des régions qu'ils ont visitées, sur la géologie de celles ci, le système orographique et hydrographique, le climat, les mœurs des habitants, leurs coutumes et leurs idiomes, sur tout ce qui intéresse les sciences géographiques, naturelles, physiques et sociologiques; aux voyageurs des pays fréquentés, nous demandons des renseignements économiques et statistiques, des notes sur les applications industrielles, sur le mouvement politique; à propos des États-Unis, M. Tocqueville écrit un traité complet sur la démocratie et, depuis lors, Michel Chevalier, de Molinari et tant d'autres ont occupé l'Europe des observations qu'ils avaient faites là-bas sur des sujets spéciaux : banques, chemins de fer, agriculture, industrie, etc. Le voyageur d'aujourd'hui fait une enquête dans le nouveau monde et en publie les résultats, voilà tout. Ni aventures, ni incidents, mais des observations soigneusement faites et brièvement rédigées.

Est-ce à dire que le récit perde de la sorte tout intérêt, qu'il

Digitized by Google

soit incapable de charmer et qu'il n'y ait plus de littérature dans ces narrations sèches, rapides? Aucunement. Lisez, dans le livre de M. Trasenster, les pages où l'auteur parle des chutes du Niagara ; c'est bref, précis ; point d'empâtement de style, point de surcharge d'images, et cependant « la grandeur imposante de l'ensemble » nous communique son émotion, sans que « la beauté des détails » nous échappe. Description d'ingénieur et de lettré ! L'impression est complète. Rappelez-vous, dans Livingstone, la description des chutes Victoria, sur le Zambèse; comme cela est écrit sans souci de littérature et de quelle belle littérature est cette page si simple, si précise, si honnêtement rédigée ! Je me souvenais, en lisant cette description de Livingstone, de cette autre de Chateaubriaud, visitant le Niagara et glissant deux fois vers l'abîme. Dumas a usé cette manière dans son *Voyage en Suisse*. Le lecteur sérieux d'aujourd'hui se préoccupe médiocrement du voyageur ; ce qu'il veut, ce sont des notes scientifiques, des renseignements spéciaux, des documents, en un mot.

A ce point de vue, le livre de M. Trasenster ne laisse rien à désirer. Navigation transatlantique, port de New-York, applications de l'électricité, chemins de fer, activité économique de Chicago, industrie agricole, industrie minière, industrie métallurgique, extraction du pétrole, instruction publique, tels sont les objets sur lesquels M. Trasenster a fixé son attention. Les études spéciales qu'il a faites lui permettaient d'observer avec fruit tous les progrès réalisés aux États-Unis et que l'Europe doit envier à la grande république fédérale.

« L'ingénieur américain, dit l'auteur, reçoit très bien son collègue du vieux monde, de l'*old country;* il pratique généreusement à son égard le libre échange des idées. Il répond aux questions même peu discrètes, et cela est d'autant plus beau qu'il n'exige aucune réciprocité. Il est excessivement rare qu'il songe à demander des renseignements sur les procédés ou les appareils en usage en Europe. Évidemment, il considère que l'industrie américaine est supérieure à sa rivale du vieux monde et n'a rien à en apprendre. »

Digitized by Google

Orgueil justifié par la puissance des applications industrielles dans ce vaste continent transatlantique. La distance qui nous sépare des États-Unis diminue toujours : l'*Etruria* pourrait faire en trois jours et dix-huit heures le trajet entre Galway en Irlande et St-John dans l'île de Terre-Neuve, un peu plus que pour aller de Rotterdam à Bergen, en Norvège. *Time is money.* Nulle part, cette devise ne s'applique aussi bien qu'aux États-Unis : tramways, chemins de fer aériens, télégraphe à domicile transmettant les dépêches de la Bourse de commerce, de la Bourse de pétrole, de la Bourse financière, du monde politique et du sport, de tout ce qui est matière à échange, à spéculation et à jeu, téléphone enveloppant la ville d'un réseau touffu de fils, rien n'est négligé pour que le Yankee puisse se déplacer rapidement et être rapidement renseigné. Activité fiévreuse, sans repos !

Et l'éclairage électrique, et l'organisation du service des incendies, et l'administration d'immenses hôtels, comme le *Palmer House* de Chicago? Tout cela est décrit avec soin dans le livre de M. Trasenster. Que dire de l'aciérie de South-Chicago, de l'usine à zinc de Lasalle, des mines de fer et de cuivre du lac Supérieur? Et ces fermes de 30,000 hectares dont nous parlaient, il y a quelques années, M. Ronna et après lui les enquêteurs anglais MM. Read et Pell? Et ces sources de pétrole, dont l'une d'elles débite parfois jusqu'à 82 barils à l'heure, chiffre immédiatement télégraphié aux Bourses de pétrole, aux journaux et aux spéculateurs? Tel haut-fourneau produit trois fois plus de fonte que les fourneaux européens les mieux outillés, telle aciérie lamine 725 tonnes de rails en 24 heures, 4,170 tonnes en une semaine, ce qui correspond à plus de 2 rails par minute. « Plutôt que de marcher lentement, dit M. Trasenster, on préfère ne travailler que le jour, et obtenir, en 12 heures, une production supérieure à celle qu'on réalise en 24 heures en Europe. »

Au point de vue économique, la république des États-Unis est le pays de l'audace et de l'élan; elle semble devenir pour l'Europe comme un vaste laboratoire où sont essayées les applications

Digitized by Google

industrielles qui surgissent. L'Amérique voit grand, insouciante des détails, de ce que M. Trasenster appelle « les petites économies », préoccupée avant tout de faire mieux, à meilleur marché et plus vite, au risque de voir crouler les firmes les plus solides; pour une qui tombe, deux se lèvent, pense le Yankee. En face de cette démocratie puissante, grisée de liberté, individualiste comme ne l'est aucun régime au monde, se dresse, de l'autre côté du Pacifique, une autocratie redoutable, étendant peu à peu sa domination sur l'Asie centrale, vers les Indes, et menaçant les frontières septentrionales de la Chine : je veux parler de la Russie. Auquel de ces deux colosses le monde appartiendra-t-il un jour?

E. Van Elewyck.

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 SEPTEMBRE 1885.

C.-A. RAHLENBECK. Les Wallons de Tilly 5

M. JOOSTENS. Un voyage au pays du Mahdi : V. Le long du Nil . . 28

HENRY SIENKIEWICZ. Le vainqueur de Gravelotte. (*Nouvelle.*). . . . 53

E.-L. DE TAEYE. L'école anglaise de peinture ; son passé, son présent, son avenir. 69

CH. POTVIN. Chronique littéraire 90

ESSAIS ET NOTICES :

GOBLET D'ALVIELLA. Une histoire du libre examen 103

LIVRAISON DU 15 OCTOBRE 1885.

ÉM. DE LAVELEYE. La propriété collective du sol en différents pays. . 109

GOBLET D'ALVIELLA. Le feu, essai de monographie religieuse. — I. La théologie du feu 126

HENRY SIENKIEWICZ. Le vainqueur de Gravelotte. (*Nouvelle.*) 142

EM. LECLERCQ. L'architecture moderne 158

M. JOOSTENS. Un voyage au pays du Mahdi : VII. Thèbes. 173

TH. COOSSMAN. Chronique de la littérature allemande. 197

CH. POTVIN. Chronique littéraire. 217

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE 1885.

EM. DE LAVELEYE. La propriété collective du sol en différents pays . . 223

M. PHILIPPSON. Le second centenaire de la révocation de l'édit de Nantes. 240

E. GREYSON. Un fait divers (*nouvelle*), 1re partie. 258

MAX SULZBERGER. Une entrevue avec le lieutenant général Brialmont. 282

J. HOCART. La paix de l'esprit par le sacrifice du libre examen. . . 290

E.-H. MOGUEZ. Les élections françaises 301

CH. POTVIN. Chronique littéraire 320

ESSAIS ET NOTICES :

J. CARLIER. Une exhibition transatlantique 334

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE 1885.

GOBLET D'ALVIELLA. Le feu, essai de monographie religieuse. — II. Rôle du feu dans le culte. 342

JOS. KEELHOFF. De l'utilité des études humanitaires 358

E. GREYSON. Un fait divers (*dernière partie*). 386

E. LECLERCQ. L'art religieux 412

R. CHATELANAT. La résurrection d'une ville égyptienne 424

MAX SULZBERGER. Le projet d'une université des beaux-arts à Bruxelles. 442

ESSAIS ET NOTICES :

E. VAN ELEWYCK. Un ingénieur belge aux États-Unis, par M. Paul Trasenster . 451

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Les sept merveilles du monde moderne, par Félix Belly, un beau vol. illustré de cartes. Lebègue, 1885. — Nos lecteurs ont lu ce brillant exposé des grandes entreprises modernes : sa publication dans nos livraisons a été un succès. On retrouvera avec plaisir dans cette belle édition ces pages vivantes qui mettent à la portée de tout le monde l'histoire, souvent si émouvante, de la construction de ces sept merveilles modernes : le chemin de fer du Panama, le canal de Suez, le percement du mont Cenis, la perforation du Saint-Gothard, le chemin de fer transcontinental du Pacifique, le chemin de fer des Andes péruviennes et le percement (en projet) de l'isthme américain.

— *Précis de l'histoire des beaux-arts. Architecture, sculpture, peinture et musique*, traduit par Em. Molle, revu par le professeur Dr W. Lubke, orné de 134 gravures. Bruxelles, Muquardt, 1885.

Ces sortes de livres sont toujours utiles, et on les entreprend à coup sûr; car, si incomplets qu'ils puissent être pour les lettrés ou les artistes, le public auquel ils s'adressent y trouve toujours une infinité de bonnes choses à apprendre du texte et à voir dans les gravures. Il n'y a pas même lieu de se demander si le choix des dessins est suffisant, car on ne peut guère en demander davantage; ou s'il n'aurait pas pu être autre, car il n'est pas une de ces figures qui n'ait son intérêt, et il en est de même pour le texte; tout renseignement ayant sa valeur, ceux dont on pourrait regretter l'oubli auraient dû prendre la place de ceux qu'on y trouve avec plaisir.

La méthode seulement, ou du moins la méthode surtout est à considérer. Or, le livre du Dr Lubke — traduit ici de l'allemand, on a oublié de le dire — est une réduction déjà d'un résumé de Lubke d'après Fr. Kugler; le premier résumé contient deux forts volumes avec 545 gravures, qui en prendraient au moins quatre pareils à celui-ci. Tout doit porter à croire qu'en les résumant à nouveau, on a dû choisir les faits les plus généraux et les dessins les plus curieux. Tout le monde y trouvera donc son compte, sauf les esprits qui aiment des vues générales du développement d'un art quelconque : comment, par exemple, des dessins sur papyrus ou au trait sur muraille, où, après les scènes de la vie usuelle, dominent les symboles : hommes à becs d'oiseaux ou à six bras, se détache la figure humaine dans toute sa beauté; telles la statue de Chephem en Egypte et les statues de Bouddha dans l'Inde; chaque pays peut offrir un tableau pareil.

Ceux-là peuvent lire, en allemand, le grand ouvrage de Schnaase, dont un résumé serait bien venu aussi. Il compléterait celui-ci sans le rendre inutile.

— Célestin Demblon, *le Roitelet, poème naturaliste-romantique en prose*. Paris, Giraud, 1885. — L'auteur nous avait annoncé mieux. Sa préface des *Contes mélancoliques* parlait d'art avec un sentiment que ces pages exagèrent dès le titre et que ce poème en prose dénature. L'abondance d'effets, de mots, de couleurs est le genre dont la recherche est le

Digitized by Google

plus dangereuse pour ceux qui n'y sont pas destinés. Les traits délicats ou émus que comporte le sujet sont noyés alors en des affectations sans fin, où l'auteur n'est pas plus à l'aise que le lecteur.

M. Demblon semble le dire lui-même, car il parle « des mois de labeur enthousiaste et poignant » que lui ont demandés ces cinquante pages. En suivant sa nature, il eût fait, en moins de temps, mais en artiste, une rêverie charmante, sans « poignance », et un poème enthousiaste qui ne s'efforcerait pas d'être à la fois « humble et gigantal ».

A bientôt sa revanche !

— Emmanuel Geibel, *Herdacht, een bloementuiltje uit zijne « judendgedichte »*, bijeengegaard door Teirlinck-Stijns. Roulers, Deseyn-Verhougstraete. — Cette édition d'un choix de poésies allemandes mises en vers flamands est un petit bijou de typographie, digne du poète allemand qui vient de mourir et qui a maintenu sa réputation pendant cinquante ans dans les pays germaniques.

— Ch. Mourlon, *L'électricité à l'Exposition d'Anvers*. Revue illustrée. Bruxelles, imprimerie du *Mouvement industriel*. 1re livraison, Juillet 1885. — La section d'électricité organisée à Anvers par un comité que préside M. Rousseau, devait être une des plus importantes, vu les progrès que cette science a faits récemment. Ce comité a réparti les six groupes de la 4e section entre quatre comités, avec un comité international, chargé des essais sur les appareils. Tous ces travaux ne pouvaient cependant se borner à l'étude des membres des comités, et le public, savant ou curieux, devait bien être mis au courant : de là l'idée d'une revue qui ne pouvait être qu'illustrée et dont s'est chargé le secrétaire de la Société belge d'électriciens.

Nous avons sous les yeux la première livraison, 72 pages de descriptions accompagnées de gravures qui passent en revue l'exposition d'instruments de télégraphie, de téléphonie, d'éclairage électrique, etc., de la Belgique, de la France et d'autres pays — sauf à revenir, pour s'y arrêter davantage, sur les inventions récentes. La livraison qui suivra annonce un vif intérêt, car elle contiendra un chapitre sur les auditions téléphoniques par le système Van Rysselbergh, une des choses les plus curieuses de l'Exposition d'Anvers.

— *L'éclairage public par l'électricité*, par Rod. Van Wetter, sous-lieutenant d'artillerie, avec figures. Bruxelles, Lebègue, 1885. — Rien de plus intéressant qu'un tel sujet, si nouveau et qui devient si compliqué. Comment produit-on et emmagasine-t-on l'électricité ? quels moteurs y servent et quelles machines ? Comment l'applique-t-on à l'éclairage et par quels moyens arrivera-t-on à la distribuer, à en calculer la consommation et à quel prix reviennent les différents systèmes d'éclairage à l'extérieur et à l'intérieur ? Il n'est personne qui ne désire avoir une idée de tout cela. Mais comment s'adresser à des livres savants, à des revues spéciales ? Ce serait toute une étude. Ce petit livre y suffira, surtout si l'on se reporte à la revue ci-dessus nommée pour les dessins, plus nombreux et plus complets.

— Dr Pataz. *Du choléra*, petite étude. Verviers, 1884. — *Du choléra*, deuxième étude, ibid., 1885. — *Conférence au Congrès de médecine d'Anvers*, 30 août 1885, sur le *Magnétisme terrestre*. Anvers, 1885. — Ceux qui n'ont pas oublié le major Bruck et ses grands travaux sur le magnétisme du globe verront avec plaisir un médecin distingué les exhumer par ainsi, s'en autoriser et renouveler les efforts faits dans cette revue et ailleurs pour rendre justice au savant.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

— M. Paul Frédéricq, continuant les études qu'il a entreprises sur l'enseignement historique à l'étranger, vient de publier une brochure des plus intéressantes sur l'*Enseignement supérieur de l'histoire en Écosse et en Angleterre.* (Paris, Chamerot, 1885.) Il résulte de ses observations que l'histoire, encore exclue, ou à peu près, de l'université d'Édimbourg, a seulement fait son apparition depuis quelques années dans les universités de Cambridge, d'Oxford et de Londres. Cependant la place qu'elle a rapidement conquise prouve une fois de plus que les Anglais, quand ils s'y mettent, savent regagner le temps perdu dans l'enseignement comme dans la politique. L'auteur y signale, toutefois, avec raison la lacune formée par l'absence de cet enseignement pratique de l'histoire, qui a donné de si féconds résultats en Allemagne et qu'il a lui-même introduit dans notre pays.

— La *Revue de l'histoire des religions* (Paris, Leroux) renferme dans sa livraison de juillet-août les articles suivants : *Des origines de l'idolâtrie,* par le comte Goblet d'Alviella. — *Esdras a-t-il promulgué une loi nouvelle ?* par M. J. Halévy.—*Les phases de la religion védique,* par M. Paul Regnaud. — *Légendes chrétiennes de la haute Bretagne,* par M. Paul Sébillot. — *Le présent de l'homme lettré,* traduction française inédite. — Revue des livres. — Chronique, etc.

— *Mémoire sur la situation de l'étude de l'histoire et de la géographie en Belgique,* par L. Janmart. — Au dernier concours général d'histoire et de géographie, deux élèves seulement ont obtenu assez de points pour être nommés. Ce fait inspire à l'auteur deux questions : Où est le mal ? Ces études ne sont ni encouragées ni assez bien organisées pour être bien enseignées. Quel est le remède ? Une meilleure distribution des programmes et la création d'une faculté d'histoire dans les universités. S'il ne s'agissait que d'une loi, encore serait-elle difficile à faire. Les causes de l'abaissement des études sont plus profondes. Quelque point des études qu'on envisage, on arrive à cette conclusion : l'enseignement est à réorganiser d'ensemble. Mais on en arrive là juste au moment où l'enseignement officiel est désorganisé systématiquement par le pouvoir.

— *Sophie.* M^lle^ Virginie Loveling vient de faire paraître, sous ce titre, un nouveau roman flamand en 2 volumes. (Gand, Hoste, 1885.) C'est la première fois que l'auteur de tant de poésies gracieuses et de nouvelles intéressantes embrasse une œuvre aussi étendue. Toute la Flandre va s'intéresser à ce livre nouveau.

Digitized by Google

VIENT DE PARAITRE LA 4e LIVRAISON

DE LA

REVUE COLONIALE INTERNATIONALE

FONDÉE PAR

L'ASSOCIATION COLONIALE NÉERLANDAISE A AMSTERDAM

ET PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

M. LE Dr C.-M. KAN,

Professeur à l'Université d'Amsterdam,

M. LE Dr P.-A. VAN DER LITH,

Professeur à l'Université de Leyde,

ET

M. LE Dr D. JOSEPHUS JITTA,

Avocat et Conseiller communal à Amsterdam.

Rédacteur de la *Bibliographie mensuelle :* M. le Dr H.-C. ROGGE, Directeur de la Bibliothèque de l'Université d'Amsterdam.

LISTE PROVISOIRE DES COLLABORATEURS :

le Dr R. Andrée,
le Prof. Dr T. M. C. Asser,
le Prof. A. Bastian.
Paul Le Roy-Beaulieu,
Sir George Birdwood,
Prof. F. Blumentritt,
S. A. le prince Roland Bonaparte,
le Prof. A. Brunialti,
le Commandant O. Lovett Cameron,
J.-C. Colmer,
Guido Cora,
le Marquis de Croizier,
le Baron W.-K. van Dedem,
Alfred Escobar,
Meyners d'Estrey,
le Dr Fabri,
W.-G.-S.-V. Fitz Gerald,
H.-O. Forbes,
G. Franconi,
A. Gasconi,
le Dr J. van Gennep,
K.-W. van Gorkom,
le Dr J. Harmand,
M. Hurard,
B.-D. Jackson,
le Dr B. Jentink,
F. Kanitz,
le Dr H.-F.-C. ten Kate,
J. Scott Keltie,
le Prof. Dr H. Kern,
C.-E. van Kesteren,
le Prof. A. Kirchhoff,
Rudolf Kleinpaul.
le Prof. Dr R. Lehmann,
Frans Ritter von Le Monnier,
J.-H. Lefroy,
le Prof. E. Levasseur,
Dr M. Lindeman,
le Prof. J. de Louter,
H.-S.-J. Maas,
V.-A. Maltebrun,
R. Clemens Markham,
E. Metzger,
E. Michaux,
le Capitaine Charles Mills,
le Prof. X. Neumann-Spollart,
le Prof. Ph. Paulitschke,
Eduard Payne,
le Dr H.-E. Pechuël-Loesche,
le Dr N.-G. Pierson,
A. de Quatrefages,
G. Gerville Réache,
le Prof. J.-J. Rein,
J. Dutreuil des Rhins,
le Dr K. Ritter von Scherzer,
Fritz Robert,
P.-J.-B.-C. Robidé van der Aa.
le Dr H.-C. Rogge.
M. Rouvier,
J.-R. Royle,
le Prof. C. Schlegel,
le Dr A. Schreiber,
K. Murray Smith,
le Prof. H. Vambery,
J. Dalla Vedova,
le Prof. Dr P.-J. Veth,
L.-M. Vignon,
le Dr A. Woeihof,
le Colonel Wauwermans,
le Prof. Dr G.-A. Wilken,
le Jonkheer Dr H. van der Wijck,
le Dr T.-C.-L. Wijnmalen,
Fr. Young.

La publication se fait par livraisons mensuelles.

Le prix de l'abonnement pour la Belgique est, par an, 25 francs ; pour les pays de l'Union postale, 31 francs, franc de port.

Le prix du premier semestre depuis juillet jusqu'à décembre : 12 fr. 50 c.; pour les pays de l'Union postale, franc de port, 16 francs.

LIBRAIRIE EUROPÉENNE C. MUQUARDT,
MERZBACH & FALK, ÉDITEURS
LIBRAIRES DU ROI ET DE S. A. R. LE COMTE DE FLANDRE.

Digitized by Google

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES.

Criminalité et Répression. Essai de science pénale, par Ad. Prins, inspecteur général des prisons du royaume et professeur de droit pénal à l'université de Bruxelles. Bruxelles, Muquardt. 1885. — M. Prins joint, ce qui est assez rare en matière de droit pénal, les mérites de la pratique à ceux de la théorie. A ce double titre, tout ce qui sort de sa plume mérite une attention spéciale. Dans le présent volume, il fait une part légitime aux nouvelles théories pénales qui cherchent dans le crime la part de l'irresponsabilité psychologique, mais il se garde de tout lui concéder et il montre, au contraire, comment la liberté humaine, plus ou moins réduite par les influences de l'hérédité ou de la maladie, n'est jamais complètement absente chez l'homme en pleine possession de ses facultés, — en d'autres termes, que « la constatation du penchant au crime ne détruit ni la notion du progrès, ni celle de la liberté ». On ne saurait trop recommander au législateur l'examen des réformes que M. Prins préconise comme conclusions pratiques de ses observations.

— *Histoire contemporaine*, manuel à l'usage de l'enseignement moyen (classe de rhétorique) et de l'enseignement supérieur, par Léon Vanderkindere, professeur à l'université de Bruxelles. 1 vol. in-12, cartonné, de 419 pages. Bruxelles, Office de publicité, 1885. — Ce manuel remplit une véritable lacune dans notre enseignement et l'on peut presque dire dans notre littérature historique. C'est un abrégé à la fois concis et complet de tous les faits qui ont marqué dans l'histoire du monde de 1789 à 1885. Un grand écueil du sujet, c'était de rester impartial au milieu d'événements auxquels sont plus ou moins mêlées toutes les générations contemporaines. L'auteur, quoi qu'on en ait dit, s'est acquitté de sa tâche en historien et en penseur qui a pris pour guide, comme il le répète, la devise de l'*Université libre :* Le progrès par la liberté. Certes, les conclusions de cette lecture ne sont pas fort rassurantes, mais à qui la faute s'il n'est plus possible aujourd'hui, pour ceux qui aiment sincèrement la liberté, d'entonner les dithyrambes d'il y a cent et même cinquante ans?

— *Without a Compass*, a Novel, par Frederick B. Van Vorst. 1 vol. New-York Appleton, 1885. — Les romans étrangers, particulièrement les romans américains, sont surtout intéressants quand ils nous dépeignent les mœurs d'une société à tant d'égards différente de la nôtre. *Sans boussole* est l'œuvre d'un jeune auteur d'avenir, qui nous y fait passer successivement des salons de New-York et de Newport aux coulisses de la Bourse et aux intrigues des *caucus* politiques. Des intérêts contraires traversent et mouvementent ce cadre, dont le centre est formé par les vicissitudes d'une passion malheureuse, — surtout pour l'héroïne. L'auteur — et ce n'est pas un mince mérite, étant donné le grand nombre de types qu'il met en scène, — a su maintenir jusqu'au bout l'unité de ses caractères.

— *Geneviève*, par Mme E. de Pressencé. 1 vol. Paris, Fischbacher, 1886. — L'auteur a le grand mérite de prouver, dans ce volume, qu'on arrive à faire de la littérature intéressante avec des romans que tout le monde peut lire et laisser lire. Il s'agit d'une jeune fille sortie de la classe populaire, adoptée par une « dame du monde » et élevée dans un milieu de convention, mais dont les qualités, comme les défauts, — les qualités surtout, — prouvent la persistance des instincts héréditaires. Peut-être l'œuvre de Mme de Pressencé penche-t-elle parfois du côté optimiste, mais on a tant abusé de la tendance contraire, que nous n'avons pas le courage de le lui reprocher.

Digitized by Google

— La *Revue de l'Histoire des Religions* (Paris, Leroux) renferme dans sa dernière livraison les articles suivants : *La religion égyptienne d'après les pyramides de la* V^e^ *et de la* VI^e^ *dynastie*, par M. G. Maspero. — *Le Mithriacisme au* III^e^ *siècle de l'ère chrétienne*, par M. Jean Réville. — *La méthode en mythologie comparée*, par M. Paul Regnaud. — *M. Maurice Vernes et la méthode comparative dans l'histoire des religions*, par le comte Goblet d'Alviella. — *Le présent de l'homme lettré pour réfuter les partisans de la croix* (traduction inédite de l'arabe). — Revue des livres. — Chronique.

— Bibliothèque Gilon. — N° 160. *Benjamin Franklin*, traduit du flamand. — N° 161. *Ch. Rogier*, par Th. Juste. — N° 164. *Danton*, par le même. — N° 162. *Le Pays du café*, par Léon Dumas. — N° 163. *Le Malheur de l'Irlande*, par Louis Juste.

— *Étude sur le régime de la côte de Belgique et sur les moyens d'améliorer les ports de ce littoral*, par P. De Mey, avec atlas à part. — Superbe publication, qui appelle une lecture attentive et une étude spéciale.

— *Chants du soir*, par M^lle^ Alix Renier, membre de plusieurs sociétés savantes. Imprimerie Gilon, Verviers. Quelques beaux vers, comme ceux-ci : « — Elle tarit des pleurs qui reviennent toujours. » « — Elle n'eut que des lis pour garder sa mémoire. » « — Ils virent une femme où tant d'hommes manquaient. » — Et avec cela, malgré la facilité de l'auteur, des... négligences de style et d'idée qui jurent dans une jolie édition. Attendons l'auteur à un second livre.

— La rentrée des universités nous apporte des discours excellents à divers titres, l'un de M. Rousseau, recteur de l'université de Bruxelles : *Rapport annuel*, lu en séance publique, le 12 octobre 1885, plaidant avec des vues larges et en des termes éloquents en faveur d'une bonne éducation générale formant l'être moral avant que les études spéciales façonnent le praticien ; — l'autre, de M. Alb. Callier, recteur sortant de l'université de Gand : *Ouverture solennelle des cours du 19 octobre 1885*, où l'on trouve une haute compréhension de la Révolution française, de ses principes, de ses travaux, de ses résultats, ce qui ne nuit en rien au sujet spécial de l'auteur ; ce qui l'élargit, au contraire, quand il étudie la manière dont la Constituante a résolu les rapports de l'État nouveau avec l'Église.

— *Anvers ou Bruxelles*, étude sur l'origine des écoles d'art en Belgique et sur l'évolution des artistes belges vers les milieux nationaux, par A.-J. Wauters (lettre au *Précurseur* d'Anvers). Bruxelles, Muquardt, 1885. — Document utile et intéressant à consulter pour l'étude de la question que M. Sulzberger traite dans notre présente livraison.

— Nous avons reçu les publications suivantes : *Nelly Mac Edwards* mœurs américaines, par le baron Arnold de Woelmont (1 vol. Paris, Plon, 1885). — *La théodicée de la Bhagavad Gita*, par M. Collinet. Louvain, 1885. — *Histoire élémentaire de Belgique*, par M. Ch. Heneau. Bruxelles, 1 vol., 1885. — *Mémoires sur la situation de l'étude de l'histoire et de la géographie en Belgique*, par Léonce Jammart. Bruxelles, 1885. — *La revanche du libéralisme progressif*, par M. Jean Fontaine. 1 vol. Bruxelles, 1885. — L'*Instruction primaire et ses effets sur la civilisation d'une nation*, conférence faite à la *Philosophical Institution* d'Écosse, par M. Aug. Couvreur. Bruxelles, 1885. — *La question de la criminalité au congrès de médecine mentale, à Anvers*, lecture faite à la Société d'anthropologie de Bruxelles, par le docteur Paul Héger. Bruxelles, 1885. — *Toujours la crise*, par Hermann de Baets. Gand, Leliaert 1885. — *Politique intime*, par le docteur Loin père. Bruxelles, 1885.

P. Weissenbruch, imp. du Roi, Bruxelles.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

F.X.BEER, Kgl. Hofbuchbi...
MÜNCHEN.

Digitized by Google